A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

138 L 1

Digitized by Google

UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
9000
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

138 L 1

MERCURE

DE

FRANCE,

LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME VINGTIEME.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE LE NORMANT.
AN XIII.

BIBL. UNIV.
GENT
Digitized by Google

Digitized by Google

(N°. CXCIV.) 2 GERMINAL an 13.
(Samedi 23 Mars 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

IMITATION D'HORACE.

Quò, quò, scelesti, ruitis, etc.

Ou courez-vous, cruels ? et quelle horrible rage,
De ce fer destiné pour un plus noble usage,
Arme vos parricides mains ?
Assez de fois déjà vos exploits inhumains
N'ont-ils pas effrayé le monde ?
Assez de sang versé sur la terre et sur l'onde,
N'a-t-il pas attesté les fureurs des Romains ?
Non, pour brûler ces tours, de nos destins rivales,
D'où Carthage long-temps menaça l'univers ;
Non, pour voir les Bretons résignés à nos fers,
Orner nos pompes triomphales !
Contre elle-même, hélas ! Rome a tourné ses coups,
Et par ses discordes fatales,
Au gré de leurs desirs, sert les Parthes jaloux.
Les tigres, les lions, à cet excès coupable
Ont-ils jamais porté leur courroux destructeur ?

Digitized by Google

Le monstre des forêts s'aime dans son semblable,
Et le sang étranger suffit à sa fureur.
Qui souffla dans vos cœurs cette atroce démence ?
Le ciel à ces forfaits vous a-t-il condamnés ?
Répondez..... La pâleur de leurs fronts consternés
Interprète assez leur silence !
Il est trop vrai, grands Dieux ! votre juste courroux
Poursuit de Romulus la race criminelle !
Il venge un frère mort de la main fraternelle,
Et le sang de Remus est retombé sur nous !

D.

LE REPAS CHAMPÊTRE.

Le midi brûle la campagne,
Les troupeaux vont cherchant le frais
Et, couché près de sa compagne,
Le berger dort dans les forêts.
Ah ! bornons ici notre course,
Naïs; cet humide gazon,
Le murmure de cette source
Qui s'échappe dans le vallon,
Ces touffes de lierre, ce hêtre,
Vont sur notre repas champêtre,
Verser l'ombrage hospitalier:
Asseyons-nous; de ce panier
Enlevons la pêche dorée,
Le vin, la fraise colorée,
Et ce lait moins blanc que ton sein.
Je te fais reine du festin,
Par ma main Bacchus te couronne
De fleurs, de ce pampre divin
Qui trompa jadis Erigone.
L'herbe fraîche sera ton trône,
Et protégera mes larçins.
Vois, sur un des arbres voisins,
Cupidon derrière la feuille,

Digitized by Google

Compter les baisers que je cueille,
Nous sourire et battre des mains.

J. M. CORRENT-LABADIE.

A. M. DELABERGERIE,

Sur son poëme des Géorgiques Françaises.

FAVORI des neuf Sœurs, peintre de la nature,
Tu sais à nos regards dévoiler ses secrets;
Et ton expression, toujours naïve et pure,
Des vertus de ton cœur embellit tes portraits.
Des Roziers, des Turgots, digne et sage interprète,
Au peuple des cités, aux modestes colons,
Aux tranquilles bergers, agronome et poète,
En vers harmonieux tu transmis leurs leçons.
Jouis de tes travaux, émule de Virgile.
Si souvent dans tes vers l'austère vérité
Te fit sacrifier l'agréable à l'utile;
Sans flétrir les lauriers de l'immortel Delille,
Tu peux encore attendre un succès mérité;
Et répétant les airs que tu dictais toi-même,
Les fils de nos hameaux, héritiers de tes chants,
Assurent la fraîcheur d'un éternel printemps,
Aux fleurs dont tu paras le soc de Triptolème.

A. MENESTRIER (de l'Yonne).

ENIGME.

J'ÉBLOUIS fort l'un de tes sens;
Il faut me presser pour me faire.
Si l'on me presse trop long-temps,
Je redeviens ma propre mère.

LOGOGRIPHE.

QUE d'auteurs inconnus, quand leurs cendres reposent!
Ecrivain éclairé, censeur judicieux,

Digitized by Google

Après un siècle encore, on porte jusqu'aux cieux
Mes écrits et mon nom, que sept lettres composent.
Non par ordre, il est vrai : on peut trouver en elles
Outre beaucoup de mots, d'abord les cinq voyelles ;
Puis le nom que l'on donne au petit point du jour ;
L'organe, avec raison, qu'on refuse à l'Amour ;
Un accord qu'en louant font les propriétaires ;
Ce qui sert à former les fleuves, les rivières ;
Un légume très-sain ; un des jeux de l'été ;
Un adjectif qui peut exprimer la beauté ;
L'oiseau qui sauva Rome ; ajouterai-je encore ?
Cette réunion qu'anime Therpsicore ;
Ce qui, dans les liqueurs, descend toujours au fond ;
Une ville ; un espace ; un médicament rond ;
La fange des chemins ; une humeur nécessaire ;
Ce qui peut maintenir le bon ordre sur terre ;
Celui qu'à ses côtés Dieu promet de placer ;
Enfin, à tout oiseau, ce qui sert pour voler.

A., *abonné.*

CHARADE.

De Neptune seul mon premier
Sur mon second peut voyager,
Du moins c'est ce que dit la Fable ;
Mais il est bien plus véritable
Que près de vous, lecteur, on apprend mon entier.

Par un Abonné.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Cartes.*
Celui du Logogriphe est *Etoile*, où l'on trouve *toile.*
Celui de la Charade est *Rond-eau.*

Digitized by Google

Le Paradis perdu de Milton, traduit en vers français par J. Delille, avec les remarques d'Addisson. In-18, sans texte, 3 vol. Papier fin grand-raisin, avec 3 fig., 10 fr. — Vélin superfin, broc. en cart., 3 fig., 24 fr. — Le même, sat. et cart., fig. avant la lettre, 30 fr. Paper carré fin, sans fig., 6 fr. In-8°., avec le texte, 3 vol. Papier fin grand-raisin, 3 fig., 18 fr. — Vélin superfin, broc. en cart., 3 fig., 42 fr. — Le même, sat. et cart., fig. avant la lettre, 48 fr. In-4°. avec le texte, 3 vol. Papier blanc sans fig., 48 fr. — Vélin superfin, broc. en cart., 3 fig., 200 fr. — Le même, sat. et cart., fig. avant la lettre, 250 fr. Pour recevoir franco, par la poste, on doit ajouter 50 cent. par vol. in-18; 1 fr. par vol. in-12; 1 fr. 50 cent. par vol. in-8°, et 3 fr. par vol. in-4°. A Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n°. 6; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

(Quatrième extrait.)

Le beau caractère des amours d'Adam et d'Eve suffirait seul pour attester le premier état de la race humaine. Il appartient à une nature supérieure, dont l'homme n'aurait jamais eu l'idée, s'il ne lui était resté quelque grand souvenir ou plutôt quelque glorieuse empreinte de sa pureté primitive. Cet amour, dit M. de Voltaire, *ne s'élève pas au-dessus de la nature humaine, mais au-dessus de la nature humaine corrompue.* C'est donc quelque chose de vrai et d'excellent, que nous connaissons, sans

Digitized by Google

en avoir l'expérience, qui n'est pas étranger à notre nature, et qui pourtant se trouve supérieur à notre condition actuelle. Nous sentons qu'il est pris dans le fond de notre être, mais nous le sentons avec regret, parce qu'il n'est plus en notre possession. Quelle preuve de la chute de l'homme! Et quels traits de lumière dans les moindres paroles qui échappent à un esprit naturellement juste!

Mais ce qui nous a donné la connaissance d'un caractère si beau et si honorable pour notre origine, pourrait-il être quelque chose de méprisable? Qui oserait le penser? Soyons sincères: Quelle histoire magnifique que celle qui prête à la poésie ce qu'elle a jamais conçu et exprimé de plus noble! Et où Milton aurait-il puisé l'expression d'une nature si élevée au-dessus de ses propres sentimens, si ce n'est à la source même qui lui en avait fourni l'idée? Que les hommes de lettres y fassent attention; ce n'est pas ce que le poète a fait entrer de volupté et de plaisir sensible dans cet amour, qui était difficile à exprimer; ce n'est pas non plus ce qui le rend admirable. Le comble de l'art était de donner à la volupté même le caractère et le langage de l'innocence. Or, c'est ce que Milton ne pouvait apprendre que dans ce livre, où l'union de l'homme et de la femme est représentée d'une manière si solennelle, si mystérieuse, et exprimée avec un mélange si délicat de passion et de gravité! C'est aussi ce qui fait dire à M. de Voltaire, que, *comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille poésie;* d'où il faut conclure que ces deux choses ont un principe commun, et qu'il faut en chercher l'imitation ailleurs que dans les ouvrages des hommes. La peinture d'un amour si profond et si chaste a été pour le traducteur un véritable

Digitized by Google

écueil. Le dirai-je ? Ce qui est une haute instruction, dans Milton, n'est souvent chez le poète français, qu'une scène de plaisir, parce qu'il a ôté ou affaibli ces pensées graves qui en faisaient le fonds. Cependant la plupart des lecteurs se récrient sur l'agrément et la fraîcheur du coloris; surpris, amusés par cette surface riante, ils perdent de vue la pureté et la noblesse du dessin, et comme ils ne connaissent ni Milton, ni la Bible, ils n'ont aucune idée des fortes études que demandait ce tableau. Pour moi, j'avourai avec peine que M. de Delille ne m'a jamais paru plus éloigné de son modèle et de son sujet, que dans ce livre qui paraît si joli et si agréable à tout le monde. On peut admirer les embellissemens qu'il y a mis, et la jeunesse d'imagination qu'ils supposent; mais au moins il faudra m'accorder que ce ne sont ni les pensées ni le style de Milton. Ainsi, ce sera, si l'on veut, un bel ouvrage, mais ce ne sera pas une bonne traduction, et c'est ce qu'il s'agissait, d'abord, de décider. On pourra juger, ensuite, si ces embellissemens sont bien entendus, s'ils ne gâtent pas la simplicité originale, et s'ils ne sont pas plus capables d'éblouir que de contenter un esprit solide. Comme c'est un amour sincère de la vérité et des bonnes études qui me fait parler, je marquerai avec tout le soin et toute l'attention dont je suis capable, non les endroits les plus défectueux, pour en triompher, mais les plus importans, pour en solliciter la correction.

Je n'entrerai pas dans l'examen détaillé de la description du Paradis. Je me contenterai de faire observer, en général, que si cette description a quelque défaut, c'est d'être trop brillante et trop fleurie, en même temps que le style n'est pas assez plein, ni l'harmonie assez soutenue. M. Delille

Digitized by Google

met l'éclat dans les mots ; Milton cherche la beauté dans les choses. Si on en veut quelqu'exemple, il n'y a qu'à lire le commencement même de cette description :

Jusqu'aux plaines d'Eden Satan s'est avancé ;
Il regarde, et dans l'air doucement exhaussé,
De près s'offre à ses yeux un coteau que couronnent
De leurs rameaux touffus les bois qui l'environnent.
De ce mont chevelu les arbrisseaux nombreux
Epaississent partout le taillis ténébreux ;
Et leur richesse inculte, et leur luxe sauvage,
De l'enceinte sacrée interdit le passage.

Milton n'a pas pensé à employer ces termes vagues de *luxe* et de *richesse*, par deux raisons qui tiennent à un goût très-épuré, et auxquelles je prie le célèbre traducteur de faire quelqu'attention. Premièrement, s'il avait voulu faire naître l'idée que ces mots expriment, il aurait mis sous les yeux les objets même qui pouvaient la présenter à l'esprit. Ensuite les images qu'il emploie annoncent une intention bien différente et un art fort supérieur. Au lieu de donner d'abord des idées magnifiques de ce lieu enchanteur, il le dépeint avec une simplicité charmante. On est étonné de voir le Paradis se présenter avec sa verte enceinte, que Milton compare à une haie champêtre, qui couronne le sommet découvert d'une solitude escarpée, dont les flancs sont hérissés de buissons.

Crowns with her inclosure green
As with a rural mound, the champain head
Of a steep wilderness, whose hairy sides
With thicket overgrown, grottesque and wild,
Access deny'd.

Il n'y a rien là qui puisse donner des idées de luxe et de magnificence, et il me semble que cette simplicité est excellente. Je voudrais pouvoir entendre quelle raison M. Delille a eue de préférer à cette peinture celle de *ce coteau doucement exhaussé dans l air* et de *ce mont chevelu*, qui couvert *par-*

Digitized by Google

tout d'un taillis ténébreux, renverse tout le plan de Milton ; car il est impossible de démêler dans cette confusion le point important, la demeure de l'homme, que Milton avait marquée clairement, en laissant à découvert le sommet du paysage.

Sans prétendre assujétir les poètes, dans leurs descriptions, à un ordre d'idées bien lumineux, il serait bon cependant qu'on pût entendre ce qu'ils disent. Le style de Milton est si savant, si travaillé, et en même temps si pittoresque, dans cette partie de son poëme, que M. Delille n'a pu trouver aucun secours chez les traducteurs en prose. M. Dupré de Saint-Maur a étrangement défiguré ou hardiment supprimé les passages embarrassans. M. Mosneron, dont nous avons loué l'exactitude, n'est pas plus fidèle que les autres, dans cet endroit. Il traduit *inclosure green* par verdure, ce qui détruit entièrement l'image de Milton. Il passe sous silence, *as with a rural mound*, qui est une comparaison prise de ces haies vives qui enferment un petit champ ou un verger, image que tous les traducteurs se sont accordés à dédaigner, comme trop petite pour le sujet, mais qui au contraire en relève la grandeur par sa simplicité rustique. *The champain head of a steep wilderness* n'est ni justement ni élégamment rendu par *le sommet applati d'une haute montagne* ; *steep wilderness* signifie proprement une retraite sauvage et escarpée, et *champain head* marque que le sommet en est uni et découvert. Mais je laisse ces détails pour passer à des observations plus importantes.

Parmi ceux qui peuplaient ces bords *voluptueux*,
Un couple au front superbe, au port majestueux,
A frappé ses regards ; leur noble contenance,
Leur corps paré de grace et vêtu d'innocence,
Tout en eux est céleste ; et l'ange des enfers
A d'abord reconnu les rois de l'Univers.

Digitized by Google

Ici, M. Delille n'a presque de commun avec Milton que le fond du sujet. Il s'est abandonné à son génie naturel pour les expressions; et il est certain qu'il offre des détails remplis de graces. Mais c'est dans le tableau original qu'il faut étudier la main du maître. Qui est-ce qui ne sentira pas la vraie grandeur dans cette simplicité?

Two of far nobler shape, erect and tall,
God-like, erect, with native honour clad,
In naked majesty seem'd lords of all,
And worthy seem'd;

« Satan aperçoit deux êtres d'une figure plus noble, d'une taille élevée et droite, comme celle des immortels. Revêtus d'honneur, dans une nudité majestueuse, ils paraissaient les rois de l'univers. »

C'est avec beaucoup de jugement que Milton a placé ici quelques vers d'une teinte sérieuse, que M. Delille a cru devoir changer, ou même effacer entièrement, tels que ceux-ci:

. . . In their looks divine
Truth, wisdom, sanctitude severe and pure, etc.

« Dans leurs yeux divins, brillaient la vérité, la sagesse, une sainteté pure et sévère. » D'où Milton conclut cette grande pensée, que c'est de sa ressemblance avec Dieu que l'homme emprunte toute son autorité sur la terre. *Whence true autority in men.* Cela signifie qu'il n'y a de véritable autorité que dans la justice; et M. Delille n'a pas bien conçu cette idée, parce qu'il a retranché ce qui l'amène.

Il n'a pas osé rendre *though both not equal*, qui est la pensée fondamentale de la société du mariage. Milton dit que l'homme est formé pour la comtemplation et la valeur, la femme pour la douceur et les graces; mais cette douceur est celle de l'ame et du caractère, et non pas celle du corps et du

Digitized by Google

maintien, comme le veut le traducteur, qui substitue presque toujours les beautés sensibles aux beautés morales. Il y a autant de délicatesse que de raison dans la manière dont le poète anglais reproduit ici la doctrine de Saint Paul, qui est la loi du commencement.

She, as a veil, down to the slender waist
Her unadorned golden tresses wore
Dishevel'd . . . . . .
. . . . . Which imply'd
Subjection, but requir'd with gentle sway,
And by her yielded, by him best receiv'd,
Yielded with coy submission, modest pride,
And sweet reluctant amorous delay.

Milton peint l'embarras charmant de la pudeur; M. Delille, la résistance voluptueuse de la coquetterie.

Et par son amoureuse et douce résistance,
Différant le plaisir, accroît la jouissance.

Il ne faut que se mettre à la situation pour juger combien ce dernier vers y convient peu. L'un de ces tableaux ne saurait être la traduction de l'autre. Ce n'est pas qu'il n'y ait de la volupté dans le premier, mais elle se perd sous un voile impénétrable de modestie. Dans le second, elle paraît à découvert et porte la pensée jusqu'où elle peut aller.

Le traducteur n'a pas moins altéré le caractère antique et sévère de cette poésie, par cette déclamation contre l'usage des vêtemens, dont on ne trouve pas la moindre idée dans le Paradis perdu.

. . . . . Un voile injurieux
Ne calomniait point le chef-d'œuvre des cieux.
Depuis, des vêtemens l'hypocrite parure,
En voilant ses trésors, outragea la nature.

Qui le croirait? Il y a entre l'original et la traduction l'extrême différence qui résulte de deux pensées contraires. Dans l'un, la chaste nudité du premier homme est présentée comme un caractère

Digitized by Google

de candeur et d'innocence, et, dans l'autre, comme un moyen de plaisir et un état plus favorable au développement de la beauté. Je le dis sincèrement, je ne connais rien qui répugne davantage au sujet que cette idée, si ce n'est la manière dont elle est exprimée dans la suite du tableau, où Adam et Eve sont représentés avec des couleurs dignes d'un tel dessin :

. . . . . .

Tous deux de leurs beautés déployant le trésor,
De leurs sexes divers le plus parfait modèle,
Des hommes le plus beau, des femmes la plus belle, etc.

C'est ainsi qu'on pourrait peindre l'Amour et Psyché, ou telle autre scène de la Mythologie ; mais une scène de la Genèse ! mais Adam et Eve ! C'est avec les couleurs de la Bible, que Milton a jugé qu'il fallait traiter un pareil sujet. De là cette liberté d'expression, qui s'allie tellement à la chasteté des pensées, que, dans les scènes les plus tendres, il ne se rencontre pas un mot qui puisse faire rougir la plus jeune et la plus modeste des graces. M. Mosneron a traduit cet endroit avec assez d'exactitude pour donner quelqu'idée de la délicatesse de Milton, à ceux qui n'entendent point l'original.

« Ainsi marchait, dans l'innocence de la nature, le plus aimable couple que l'amour ait jamais uni. Adam, le meilleur des hommes ; Eve, la plus belle des femmes. Ils marchaient, en se tenant par la main, sans rougir de leur nudité, sans craindre les regards de Dieu ou des anges, car ils n'avaient pas l'idée du mal. »

Si M. Delille avait fait attention à cette dernière pensée, *they thought no ill*, il aurait vu qu'il était inconvenant de présenter ces époux comme *enhardis dans leurs caresses* par la solitude ; car faisant tout avec une innocence et une droiture parfaite, ils ne pouvaient être ni timides ni hardis.

Digitized by Google

C'est de la vérité des idées et de la justesse des expressions, que dépend la beauté d'un caractère. Celui d'Eve en est la preuve la plus remarquable que je connaisse. Tout son charme vient de la manière dont elle déclare son affection à son époux; ce n'est pas un discours passionné ; c'est un fonds de vérité qui persuade plus que la passion ; mais ce fonds est orné d'une pureté de sentiment et d'une fleur d'expression que la naïveté de l'innocence pouvait seule lui donner. Quelle déclaration fut jamais comparable à ce récit ?

. . . . . Back i turned,
Thou following cried'st aloud, return, fair Eve,
Whom fly'st thou? whom thou fly'st of him thou art,
His flesh, his bone. . . . . .
. . . . . With that thy gentle hand
Seiz'd mine; j yielded, and from that time see,
How beauty is excell'd by manly grace
And wisdom, which alone is truly fair.

« Je voulais fuir, tu me suivis ; tu me crias: Belle Eve, arrête; sais-tu qui tu fuis? C'est un autre toi-même, c'est la moitié de ta vie. En même temps, ta main saisit la mienne avec douceur ; je me rendis; et depuis ce temps, je vois combien la grandeur de l'homme, combien la sagesse, qui seule est véritablement belle, l'emporte sur la beauté. »

Qu'on cherche maintenant, non pas seulement l'expression, mais le caractère de ce morceau, dans la traduction de M. Delille.

Timide, je fuyais; tu courus après moi;
Chère Eve, disais-tu, bannis ce vain effroi;
Sais tu bien qui tu fuis, dans ton erreur extrême?
C'est la chair de ta chair, c'est un autre toi-même,
C'est la moitié de toi, ta plus chère moitié,
C'est l'être à qui ton être est pour jamais lié.

Tu me fuis, tu m'atteins : ta main saisit la mienne,
Et ma main sans effort s'abandonne à la tienne,
Tu la mets sur ton cœur. Ah! depuis ce beau jour,
Je sens que la beauté produit bien moins l'amour,
Que les mâles attraits, la sagesse profonde,
Vrais ornemens de l'homme et du maître du monde.

Digitized by Google

Il n'y a personne qui ne sente combien l'emphase de ces derniers vers forme une discordance désagréable avec la naïveté touchante de ce style. Mais combien peu iront au fond de la pensée, et remarqueront que le traducteur a rabaissé le caractère d'Ève, en tournant du côté de l'amour et de la beauté physique, la réflexion toute céleste qu'elle fait sur l'empire de la sagesse, qui lui paraît la seule chose vraiment belle. *Which alone is truly fair.* Ceux qui seraient tentés de croire que M. Delille devait rajeunir ce caractère par un coloris nouveau, pour l'accommoder au goût de son siècle, s'imaginent-ils que M. de Voltaire fût plus sérieux ou plus dévot qu'on ne l'est aujourd'hui? Croient-ils qu'on retrouvera sous ces couleurs modernes, cet amour et cette poésie dont l'auteur de Zaïre avouait qu'il n'y avait pas d'exemple? Et à quoi tient, cependant, ce charme incomparable, si ce n'est à l'innocence et à la pureté de cette nature antique, dont la Bible seule pouvait offrir le modèle?

J'ose engager l'illustre traducteur à faire une nouvelle étude d'un caractère si supérieur à tout ce qu'Homère et Virgile ont pu concevoir. Pour connaître ce qui est capable de l'altérer, il faut avoir étudié à la source, ce qui en fait la beauté. Il me suffit, pour donner une juste idée de son travail, d'avoir marqué d'une manière générale, ce que la traduction offre de défectueux, dans la partie la plus originale et la plus importante du Paradis perdu. Mon dessein n'est pas de relever les fautes de détail qui ont pu lui échapper dans une composition si rapide et si négligée. A Dieu ne plaise que nous nous fassions un triomphe de ces fautes! Ce que nous en avons rapporté était nécessaire pour justifier notre opinion, et pour remettre en

honneur

Digitized by Google

honneur des principes auxquels nous sommes trop sincèrement attachés, pour les sacrifier à quelque considération que ce soit. Ceux qui, avec des principes différens, nous supposeraient d'autres motifs, pourraient être conséquens, sans être justes. Mais pouvons-nous demander de la justice, devons-nous attendre de la reconnaissance de ceux que notre sévérité blesse dans leur amour-propre? Ce serait mal connaître les hommes, et travailler, comme des enfans, pour des douceurs que notre travail ne comporte point. Tout ce que nous pouvons faire est de parler selon notre conscience, et de servir la vérité avec autant de désintéressement que de candeur.

Ch. D.

Le Psautier en français, traduction nouvelle, avec des notes pour l'intelligence du texte, et des argumens à la tête de chaque psaume; précédée d'un discours sur l'esprit des livres saints et le style des prophètes; ouvrage destiné principalement à l'usage des fidèles qui ne peuvent lire les psaumes qu'en français, et distribué suivant l'ordre des offices de la semaine; par M. *de La Harpe*. Un vol. in-8°. Prix: 4 fr., et 5 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Migneret*, imprimeur, rue du Sépulcre, n°. 28; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Le succès de ce livre est fait depuis long-temps; quoique aucun Journal n'en ait parlé à l'époque où il parut, il a été enlevé avec cet empressement qu'inspiraient les productions de l'auteur, devenues plus éloquentes, depuis que ses talens avaient trouvé une nouvelle force

BIBL. UNIV. GENEVE
Digitized by Google

dans la religion, dont la doctrine, applicable à toutes les situations où l'homme peut se trouver, est aussi propre à guider la faiblesse qu'à éclairer le génie. M. de La Harpe fit cette traduction en 1794. Il était alors dans une prison. Au commencement de sa détention, les opinions qu'il avait partagées avec les philosophes modernes n'étaient point encore effacées de son esprit; quoiqu'il en détestât les conséquences, les principes avaient conservé à ses yeux une sorte d'attrait. Ces vains systèmes qui servent à nous étourdir dans la prospérité, et qui nous aveuglent trop souvent sur l'instabilité des choses de ce monde, ne sont plus d'aucun usage, lorsqu'on est malheureux : ils font naître au contraire un sombre découragement qui n'est pas éloigné du désespoir. M. de La Harpe était prêt à tomber dans cette funeste situation. Qu'était pour lui le souvenir de ses anciens succès dans l'état et à l'époque où il se trouvait ? Un académicien, un littérateur devait-il se flatter d'avoir encore des triomphes de vanité, et d'obtenir même de l'indulgence parmi les hommes qui dominaient alors en France ? Il n'y a que le chrétien dont la haute philosophie puisse se conformer à toutes les positions sans se laisser enivrer, ni abattre.

Une personne pieuse, que M. de La Harpe eut le bonheur de connaître dans sa prison, daigna chercher à le consoler. Parmi les moyens d'adoucir l'amertume d'un cœur naturellement un peu âpre, elle conseilla sur-tout la lecture des pseaumes de David, que M. de La Harpe n'avait parcourus jusqu'alors que pour y trouver des beautés poétiques, et dont il n'avait conservé presque aucun souvenir. Par une ingénieuse bonté qui pouvait craindre de révolter un philosophe, on ne lui proposa d'abord cette lecture que comme une distraction; on le pria même, comme si on lui eût demandé un service, de faire sur ces pro-

Digitized by Google

ductions sublimes un commentaire purement littéraire.

M. de La Harpe, charmé d'avoir une occupation conforme à ses goûts, et de pouvoir en même temps témoigner sa reconnaissance pour les consolations qu'il avait reçues, se livra sur le champ à ce travail. A peine l'eut-il commencé, qu'il trouva dans les pseaumes des beautés d'un ordre supérieur : nous avons vu le manuscrit de ses réflexions sur le premier pseaume ; il est impossible de se figurer une admiration mieux sentie et mieux motivée. Cette disposition ne fit que s'accroître dans la suite de l'ouvrage ; d'autres lectures pieuses la fortifièrent bientôt ; et M. de La Harpe reconnut enfin quelle est la vraie source des consolations et des secours que l'infortuné ne cherche jamais en vain. Ce commentaire, fait d'abord avec toute l'ardeur de la reconnaissance, ensuite avec tout le zèle de la piété, servit à former le discours préliminaire du livre que nous annonçons.

Les circonstances empêchèrent de le publier, lorsque M. de La Harpe fut libre : la Convention, quoique moins redoutée, n'avait point abjuré les principes qui l'avaient asservie à des monstres. Enfin dans l'an 6, les amis de l'auteur crurent que l'on pouvait hasarder la publication du pseautier. Qui aurait jamais pensé que les hymnes de David fussent un jour regardés comme un livre suspect? Ce n'est pas une des moindres singularités que nous offre l'histoire de la révolution. Cependant, à cette époque même de l'an 6, l'éditeur montra du courage en imprimant ce livre : l'avis qu'il mit en tête prouve combien l'on avait lieu de craindre l'intolérance philosophique. « Comme » l'ouvrage, dit l'éditeur, est entièrement étranger aux » matières politiques, et entièrement de religion et de » littérature, les amis de l'auteur ont pensé que la publi- » cation pouvait être de quelque utilité pour lui, sans au-

Digitized by Google

» cun inconvénient. » Ainsi l'on était obligé en quelque sorte, de demander grace pour avoir imprimé le Pseautier. Nous n'avons pas besoin d'observer que cet avis n'existe plus dans la nouvelle édition.

M. de La Harpe a fait son travail d'après la Vulgate et d'après les commentaires du père Berthier, jésuite honoré de la haine de Voltaire et des philosophes modernes. Ce savant, très-versé dans la langue hébraïque, avait souvent traduit mot pour mot des passages qui, dans le latin, lui paraissaient rendus avec des expressions trop faibles ; c'est sur ces traductions littérales que M. de La Harpe s'est appuyé, lorsqu'il a voulu quelquefois donner à sa version le tour poétique de l'original. Malgré ce soin scrupuleux, quelques personnes ont affecté de rabaisser l'ouvrage, en observant que ce n'était que la traduction d'une traduction. Cette critique tomberait d'elle-même aux yeux des gens de goût, si l'on se bornait à rappeler que Racine ni Rousseau ne savaient l'hébreu, et que c'est d'après la Vulgate seule qu'ils ont composé ces chants divins que nous regardons avec raison comme les chefs-d'œuvre de la poésie lyrique chez les modernes. Mais nos aristarques ne se tiendraient pas pour battus ; à l'exemple de Voltaire, ils feraient quelques mauvaises parodies de la Vulgate, avanceraient des doutes ridicules, et croiraient qu'on n'a rien à leur répliquer.

Il y a deux sortes d'adversaires de la traduction latine que l'Eglise a adoptée : les uns sont des savans orgueilleux qui prétendent trouver des erreurs dans la Vulgate, et sont prêts à élever des chicanes de mots sur lesquelles personne ne pourra prononcer, et qui, par conséquent, ne finiront jamais. L'amour-propre de l'homme demande toujours à se prévaloir de la supériorité qu'il croit avoir acquise, soit par le talent, soit par le travail. A quoi servirait au-

Digitized by Google

jourd'hui de savoir l'hébreu, si la Vulgate était parfaitement fidelle? Il faut donc y chercher des fautes pour prouver qu'on n'a pas perdu son temps. Nous n'avons pas besoin d'observer que cette disposition de l'orgueil ne saurait être attribuée aux Sacy et à ces respectables savans du XVII^e. siècle (1), qui n'ont commenté la Bible que pour répondre aux objections des protestans. Les autres adversaires de la Vulgate sont les philosophes modernes, la plupart aussi ignorans que prompts à décider de tout. Parce que la version se rapproche le plus qu'il est possible de l'original, et qu'ainsi l'élégance de la bonne latinité ne saurait s'y trouver, ils la tourneront en ridicule; ils en feront de sottes parodies: comment, diront-ils, peut-on admirer ce que l'on enseigne au catéchisme, et ce que l'on chante à vêpres? Ce bon mot sera décisif pour un grand nombre de personnes.

Il suffira, pour répondre à ces deux sortes de critiques qui se sont élevés contre le Psautier de M. de La Harpe, de rappeler les précautions scrupuleuses que l'Eglise a cru devoir prendre, afin d'épurer le texte de la Vulgate. Ce détail pourra être propre à confondre ceux dont l'orgueil a pour base, soit une vaine science, soit une ignorance présomptueuse.

La primitive Eglise eut quelques versions grecques de l'Ancien Testament, réunies ensuite par Origène. Celle des Septante fut considérée comme la meilleure; on en fit quelques traductions latines, et l'on traduisit également le Nouveau Testament que l'on y joignit. Saint Jérôme, versé dans les langues hébraïque et grecque, ne trouvant aucune de ces traductions entièrement satisfaisante, et pensant

(1) La même observation doit être faite relativement au Père Berthier, à l'abbé Guénée, etc.

ROYAL UNIV. GHENT
Digitized by Google

même que l'interprète grec de l'Ancien Testament s'était quelquefois mépris, résolut de faire une traduction complète de l'Ecriture sainte d'après les originaux. Cet ouvrage, qui éprouva d'abord quelques contradictions, fut ensuite généralement reçu dans l'Eglise latine; cependant, comme les pseaumes faisaient partie des Offices, et qu'il n'eût pas été à propos d'y faire des changemens considérables, on les conserva en les corrigeant. Ce mélange de l'ancienne traduction avec celle de Saint Jérôme, prit le nom de Vulgate. Un des principaux moyens dont se servit Luther pour propager son hérésie, fut de prétendre que la version adoptée n'était pas fidelle, et de faire une traduction en langue vulgaire, avec le soin d'altérer les passages qui pouvaient être contraires à ses opinions. L'Eglise sentit alors plus que jamais la nécessité de revoir la Vulgate, et de faire disparaître les fautes même les plus indifférentes, qui pouvaient s'être glissées dans cette traduction, afin de ne laisser aucun prétexte aux critiques pointilleuses des protestans. Le Concile de Trente choisit parmi les hommes les plus savans de cette époque, où les langues anciennes étaient étudiées avec tant d'ardeur, six docteurs qui furent chargés de comparer les textes originaux avec la traduction, et de rectifier dans cette dernière tout ce qui ne rendrait pas le sens avec la plus grande fidélité. Ce travail immense ne put être achevé avant la clôture du concile : on se borna à déterminer les livres canoniques. Les papes qui succédèrent à Pie IV, firent poursuivre ce travail; sous Clément VIII, il fut terminé; et cette version dont la première édition parut au Vatican en 1591, accompagnée d'un bref qui en atteste l'authenticité, est la seule qui soit aujourd'hui adoptée par l'Eglise romaine.

On voit, d'après ce court exposé, quel cas on doit faire des critiques que l'on a hasardées si légèrement sur la

Digitized by Google

Vulgate. Un travail qui a occupé pendant près de quarante ans les hommes les plus savans de l'Europe, pouvait du moins donner quelque réserve à ceux qui voulaient révoquer en doute son exactitude. Il en résulte que, quand même M. de La Harpe n'aurait pas eu l'attention de consulter les commentaires du P. Berthier, sa traduction ne devrait pas inspirer moins de confiance.

Cet homme célèbre, en s'exerçant dans un genre si nouveau pour lui, avait plus d'un écueil à éviter. Il ne s'agissait pas de faire un ouvrage de littérature, c'était un livre de prières que l'auteur avait entrepris : ainsi tous les embellissemens lui étaient interdits ; il ne lui était pas même permis de paraphraser, de peur de dénaturer les pseaumes. Un autre écueil qui eût été insurmontable pour tout autre écrivain, se trouvait dans la difficulté de donner à une traduction presque littérale les charmes du style, qui ne sont aujourd'hui que trop nécessaires pour attacher les lecteurs à des ouvrages de piété. M. de La Harpe a vaincu ces obstacles en homme supérieur : les pseaumes prennent sous sa plume un tour poétique, une variété de mouvemens, une onction et une chaleur qu'ils n'avaient jamais eus en prose française. Nous avons, dans un autre extrait, cité quelques passages de cette traduction ; nous ne pourrions que répéter ici les éloges qu'ils nous ont paru mériter.

Le discours préliminaire du *Pseautier* est un des meilleurs morceaux de littérature qu'ait composés l'auteur. Il peut tenir lieu de l'ouvrage que M. de La Harpe voulait faire sur les beautés poétiques des livres saints ; ouvrage qui eût servi de suite au *Cours de littérature*, et que la mort ne lui a pas permis d'entreprendre. Dans la partie littéraire de ce discours, M. de La Harpe a pris pour guide le docteur Lowth, professeur, et depuis évêque d'Oxford, qui a fait un excellent livre intitulé : *De sacrâ*

Digitized by Google

poesi Hebræorum, livre trop peu connu en France ; c'est ce même docteur qui avait réfuté avec tant de succès les paradoxes de Warburton sur la croyance des anciens Hébreux. Son ouvrage, auquel M. de La Harpe se plaît à rendre la justice la plus éclatante, doit être considéré comme classique. « De nos jours, dit l'auteur français, un » Anglais plein de goût et de connaissances, a consacré à » la poésie des Hébreux un ouvrage qui a été beaucoup » lu, quoique fort savant, et qu'on regarde comme un des » meilleurs livres que l'Angleterre ait produits. » Ce suffrage de M. de La Harpe devrait engager quelque littérateur à traduire ce Traité dans notre langue. Après avoir été inondés de tant de productions sophistiques, nous avons plus que jamais besoin de bons livres.

M. de La Harpe s'élève sur-tout dans son discours contre ces prétendus philosophes qui répétaient les ridicules parodies que Voltaire a faites de la Bible. En parlant de ce homme dont l'impiété eut une si funeste influence, il le traite sans ménagement, ce qui ne lui était pas encore arrivé. Après lui avoir appliqué ce vers d'une de ses tragédies :

Toutes les passions sont en lui des fureurs,

il ajoute : « Voltaire n'a cessé pendant trente ans de travestir l'Écriture en prose et en vers pour se donner le » droit de s'en moquer. Il n'en fallait pas davantage pour » entraîner à sa suite une foule d'ignorans et d'étourdis » qui n'ont jamais connu la Bible que par les parodies » qu'il en a faites, et qui n'étant pas même en état d'entendre le latin du Pseautier, ont jugé des poëmes hébreux d'après les facéties de Voltaire. »

M. de La Harpe rapproche ensuite du texte de l'Écriture quelques-unes des imitations de Voltaire. Le philosophe avait appelé le fameux pseaume *Exurgat Deus* une chanson de

Digitized by Google

corps-de-garde ; et ses disciples n'avaient pas manqué de répandre ce mot qu'ils avaient trouvé fort heureux. « C'est, » dit M. de La Harpe, que Voltaire a fait lui-même une » chanson de corps-de-garde sur un verset de ce psaume, » précisément comme Scarron fait sept à huit vers de pa» rodie sur un vers de Virgile.

Ayez soin, mes chers amis,
De prendre tous les petits
Encore à la mamelle.
Vous écraserez leur cervelle
Contre le mur de l'infidelle ;
Et les chiens s'engraisseront
De ce sang qu'ils lécheront.

» Il était si charmé de *ce petit morceau*, ajoute M. de » La Harpe, que je le lui ai entendu chanter pendant trois » mois. Voici maintenant le texte de David : « Le Sei» gneur a dit : J'enleverai mes ennemis de la terre de » Basan, et je les précipiterai dans l'abyme ; et toi, mon » peuple, tes pieds seront teints du sang de tes oppres» seurs, et les chiens lécheront ce sang. » Racine n'a pas » eu la même horreur de ces *chiens* et de ce *sang*, et en » a tiré ces vers d'*Athalie*, admirés partout et toujours » applaudis :

Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorans se disputaient entre eux.

» Qui croirait que ce fut Voltaire qui logea la muse de » Racine *au corps-de-garde*, par aversion pour celle de » David ! » Voltaire, comme on le voit, jugeait d'ordinaire d'après les passions du moment : de là tant de décisions qui se contredisent, et que ses plus zélés admirateurs chercheraient en vain à concilier. « Il lui a toujours man» qué, dit M. de La Harpe, même en critique purement » littéraire, un fonds de solidité et d'équité, un accord » constant de vues générales ; deux choses incompatibles

Digitized by Google

» avec l'extrême vivacité de ses conceptions, et la violence
» et la mobilité de ses passions. »

M. de La Harpe, dans la partie littéraire de son discours, était forcé de faire des rapprochemens entre les poésies profanes et les pseaumes. Ces parallèles auraient pu l'entraîner à des réflexions qui ne se seraient pas conciliées avec le ton de piété qui devait distinguer l'ouvrage. Ce défaut, que nous avons remarqué dans le commentaire de M. de Vauxcelles sur les oraisons de Bossuet, ne se trouve jamais dans le *Pseautier*. Les productions des hommes, selon le critique, n'approchent sous aucun rapport des livres inspirés par l'Esprit saint.

« Neptune, dit-il, frappe de son trident, Pallas arrache
» les fondemens de Troie; ce n'est pas là le Dieu de David.
» La terre l'a entendu *menacer*, elle a senti le *souffle de*
» *sa colère;* il n'en faut pas davantage, et l'univers froissé
» se montre dans un état de dépendance et de soumission;
» il semble attendre que l'Eternel détruise tout, comme il a
» fait tout, d'un signe de sa volonté. Avouons-le; il y a aussi
» loin de ce sublime à tout autre sublime, que de l'esprit
» de Dieu à celui de l'homme. On voit ici la conception
» du grand dans son principe; le reste n'est qu'une ombre,
» comme l'intelligence créée n'est qu'une faible émanation
» de l'intelligence créatrice; comme la fiction, quand elle
» est belle, n'est encore que l'ombre de la vérité, et tire
» tout son mérite d'un fonds de ressemblance. Vous trouve-
» rez partout avec l'œil de la raison attentive, les mêmes
» rapports et la même disproprotion toutes les fois que
» vous rapprocherez ce qui est de l'homme de ce qui est
» de Dieu, seul moyen d'avoir de l'un et de l'autre l'idée
» qu'il nous est donné d'en avoir; et c'est ainsi qu'étant
» toujours très-imparfaite, comme elle doit l'être, du moins
» elle ne sera jamais fausse. Cette grandeur originelle, et

Digitized by Google

» par conséquent divine, puisque toute grandeur vient » de Dieu, qui est seul grand, est partout dans l'Ecriture, » soit que Dieu agisse ou parle dans le récit, soit qu'il » parle dans les prophètes. » Il est difficile de joindre une dialectique plus pressante à des mouvemens plus oratoires. Ce passage rappelle la manière de Pascal.

Nous n'avons aucune réflexion à faire sur cette seconde édition, entièrement conforme à la première. L'ouvrage, très-précieux sous le rapport de la littérature, l'est encore plus sous celui de la religion. Les fidèles qui n'entendent pas la *Vulgate*, y trouveront, présentés dans leur plus beau jour, les traits sublimes et les grandes pensées des *Pseaumes* de David, aussi susceptibles d'être admirés par le goût, que d'être sentis par la piété. P.

Tulikan, fils de Gengiskan, ou *l'Asie consolée*. Un vol. *in*-8°. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez *Guillaume*, libraire, rue de la Harpe, collége d'Harcourt ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Le titre de cet ouvrage annonce une histoire, et les noms des personnages font espérer qu'elle sera très-intéressante ; mais le titre est faux et les noms sont trompeurs. Ce n'est pas une histoire, ce n'est qu'un roman historique, c'est-à-dire, un ouvrage essentiellement frivole, lors même qu'il n'est pas ennuyeux, ce qui est rare. L'éloge magnifique qu'on a pris la peine d'imprimer en tête du volume, m'avait fait soupçonner que le sujet était faiblement conçu, et encore plus faiblement exécuté. J'ai voulu voir si cette prévention était fondée ; j'ai vu, et je me suis convaincu qu'il peut y avoir dans ce monde des préjugés très-raison-

Digitized by Google

nables. Je m'estime heureux d'avoir au moins recueilli ce léger fruit d'une lecture vraiment accablante.

Le dessein que l'auteur s'est proposé dans son livre, est cependant très-estimable en lui-même; son but est de faire prendre en haine la guerre et ses suites déplorables. Ce sentiment est dans le cœur de tous les honnêtes gens; et les affections naturelles, dans lesquelles il prend sa source, le rendent aussi commun que respectable. Mais combien d'écrits inutiles, combien de déclamations vaines et stériles, combien de mouvemens d'une sensibilité fastueuse n'a-t-il pas fait éclore sous la plume de ces charlatans qui s'intitulent *les amis de l'humanité!* Ils se désolent des maux de la guerre, qu'ils ne sont point appelés à corriger, et ils perdent de vue le bien réel qu'ils pourraient faire en se corrigeant eux-mêmes. Ce sont toujours les rois et les nations qu'ils veulent redresser et régenter du haut de leur raison superbe. C'est toujours sur les désastres du monde entier qu'ils s'attendrissent avec de grands éclats de douleur, et les larmes qui tombent en silence auprès d'eux ne les touchent point : ils ne voient pas même celles qu'ils font couler dans leur maison. Pendant que ces grands philosophes essuient les pleurs du genre humain, leur femme, leurs enfans gémissent souvent en secret. Ils vous parleront de consoler l'Asie; les maux de l'Amérique leur saignent le cœur; ils iront jusques dans les déserts de l'Afrique chercher des objets de pitié; et leur main ne saurait s'étendre jusqu'au pauvre qui est à leur porte et qui leur demande une obole.

C'est une singulière illusion de l'amour propre que celle qui persuade à ces philosophes qu'ils ont rendu le plus grand et le plus signalé service à tous les peuples, lorsqu'ils ont déclamé dans un livre contre les désastres inévitables de la guerre. Ne dirait-on pas que leurs belles

Digitized by Google

paroles arrêtent l'effusion du sang? Il est vraiment curieux d'entendre sur ce sujet l'auteur de l'éloge qui précède l'ouvrage de M. Gibelin, et qu'on attribue à M. de Boufflers :

« *L'objet que se propose l'auteur de ce livre*, dit-il, » *est digne des efforts et des éloges de toutes les généra-* » *tions.* » Voilà ce qui s'appelle louer avec une juste mesure. « *C'est d'ouvrir tous les yeux sur le crime de la* » *guerre, et de la montrer comme le suicide du genre* » *humain.* » Et lorsqu'on l'aura *montrée comme le suicide*, vous verrez qu'il n'y aura plus de guerre, attendu que les hommes ne commettent jamais de suicides! « *Un* » *jour viendra peut-être où les hommes rougiront d'être* » *de tous les habitans de la terre les plus insociables.* » De quels habitans M. de Boufflers veut-il parler? à quels êtres nous compare-t-il? Quoi! nos Françaises sont moins sociables que les castors du Canada? Les membres de l'académie des sciences sont moins civilisés que les orang-outangs? « *Ils reconnaîtront qu'un des premiers moyens* » *d'adoucir cette vie, dont tous se plaignent, c'est de* » *cesser entr'eux de se l'arracher.* » Voilà qui n'est point mal raisonné; personne ne contestera qu'il ne faut pas s'arracher la vie pour l'adoucir, la chose est claire. Mais cependant ne point se l'arracher n'est pas un moyen de l'adoucir; c'en est un seulement de la conserver. « *Et tôt* » *ou tard ils achèveront de se civiliser, ou, pour mieux* » *dire, ils commenceront à s'humaniser.* » Il est bientôt temps de s'y prendre, après six mille ans d'existence : mais si les philosophes prêchent en vain depuis ce temps pour nous inspirer quelque tendresse en faveur de *la douce humanité*, vous verrez que nous serons forcés de nous en tenir à *la charité*. Au lieu de faire des livres contre la guerre, on trouvera plus court de faire l'aumône : on

Digitized by Google

aimera mieux soulager des maux qu'on ne peut empêcher, que de rêver le bonheur commun et la perfection de l'espèce humaine. « *Loin de nous ces froids ennemis du* » *monde, qui traitent de rêve cette grande pensée.* » A Cayenne, à la Guiane, tous ces gens qui ne croient ni au siècle de la raison, ni à la tolérance philosophique! Délivrons-nous de ces censeurs importuns qui voudraient nous ôter le plaisir de rêver, et nous forcer à faire de bonnes actions. Ils ne savent pas que *notre rêve est celui des belles ames et des grands génies.* Ils nous réduisent à nous louer nous-mêmes.

On ne prétend pas cependant s'élever ici contre toute espèce de théorie, à Dieu ne plaise! Celui qui cherche, avec un cœur sincère, à adoucir les haines et les divisions des hommes, leur mettra sous les yeux les lois de l'ordre qui règlent les sociétés. Son livre sera un bienfait pour le genre humain, et sa mémoire vivra éternellement. Mais n'est-ce pas extravaguer avec autant de bêtise que d'orgueil, que de prétendre non-seulement instruire les hommes, mais même changer le fond de la nature par un roman historique? et n'est-ce pas un des caractères particuliers de la philosophie moderne d'annoncer avec ce faste l'espèce d'ouvrage le plus inutile qu'il y ait au monde? L'éloge de M. de Boufflers et le livre de M. Gibelin semblent avoir été réunis pour en donner la preuve la plus complète qu'on puisse desirer.

Les noms de Gengiskan et de Tulikan son fils, les lieux où la scène se passe, sont tout ce qu'il y a d'historique dans cet ouvrage. L'auteur ayant mieux aimé controuver des faits que rapporter ceux qui existent, nous avertit, par cela seul, qu'il les ignore, ou bien qu'il ne les a pas jugés propres au plan qu'il s'était proposé. Si c'est ignorance, l'auteur est inexcusable; car qui le forçait d'écrire

Digitized by Google

sur ce qu'il ignore? Si c'est par choix et discernement, il devient évident que son héros n'a pas le droit de nous intéresser, puisque son historien a jugé lui-même que ses actions ne devaient pas être écrites. Quoi qu'il en soit, examinons ces faits imaginaires, afin de connaître au moins le mérite d'invention que l'auteur peut avoir, et le fruit d'instruction qu'il a eu le dessein de nous faire recueillir, en nous inspirant le goût de la paix universelle.

Après avoir conquis toute l'Asie, Gengiskan partage le fruit de ses victoires entre ses enfans, et il vole à de nouveaux exploits. La Chine échoit à Tulikan, jeune guerrier né du sang royal d'Altong, dernier empereur du Cathay, dont Gengiskan avait épousé la fille, la sœur ou la nièce, ce que l'auteur n'explique pas clairement. Ce Tulikan est un nouvel Orosmane, et même tout le roman n'est autre chose que la tragédie de *Zaïre* mise en un long récit. Le vieillard Altong représente Lusignan; il meurt comme lui sur les débris de son trône (1). Azémi, sa fille, dont le nouveau chef de la nation devient amoureux, joue le rôle de Zaïre; son frère Tienzo échappé au massacre comme Nérestan, reparaît, comme lui, pour troubler toute la fête. Corasmin même s'y retrouve sous le nom d'Yelu, vice-roi vaincu de Léatong, personnage illustre à la Chine. Le sang coule à la fin du roman comme à la fin de la pièce; mais le dénouement a quelque chose de plus féroce et de plus extravagant. Tienzo, long-temps fugitif, revient chargé de chaînes; sa qualité d'héritier du trône commandait impérieusement qu'on l'éloignât de la capitale; Gengiskan se l'était fait livrer par un prince voisin, dans le dessein d'écarter toutes les inquiétudes qu'il pou-

(1) Le Lusignan de l'histoire, qui n'était qu'un pauvre gentilhomme du Poitou, se retira en Chypre après sa défaite, et il y mourut.

Digitized by Google

vait avoir de ce côté; mais au lieu de le lui amener, on le conduit à son fils Tulikan, sans qu'on en dise aucune raison. Tulikan est alors absent de la capitale. Azémi, qu'il a fait venir du fond de la Tartarie, où elle avait été reléguée comme prisonnière, règne dans son palais. Tienzo l'y retrouve, et à l'instant il reçoit d'elle sa liberté. Ce Tienzo devient furieux lorsqu'il apprend que Tulikan a des vues sur Azémi; il renouvelle la scène du fils de M. le baron de *Theuder-ten-tronck*, lorsqu'il apprend que Candide veut épouser sa sœur, sans respect pour ses soixante-douze quartiers. L'auteur n'a pas eu de peine à mettre en prose tout le discours que Nérestan tient à Zaïre dans une pareille circonstance :

« Fille indigne du malheureux Altong, s'écrie-t-il, le » voilà donc cet abominable aveu qui pesait tant sur » ton infame cœur, et qui est bien fait pour accabler » le mien..... Ma main doit prévenir ton crime et notre » opprobre; et sans songer au lien qui nous unit.... Non, » tu n'es pas ma sœur; je ne te connais plus. Au moment » où notre ennemi recevra ta main, *j'irai t'arracher ce* » *cœur* que tu brûles de lui donner, pour le présenter » tout sanglant à ton infame époux; *et*, poursuivant ma » vengeance, *je le percerai à tes yeux* du même poignard » qui t'aura punie. Je mourrai avec joie sur vos corps » palpitans, et, par cette justice éclatante, je remplirai ce » que je dois à mon nom, à ma haine et à mon honneur. »

Je ne dirai rien de l'image horrible que toute cette boucherie représente; mais je demanderai à ce fou de Tienzo comment il pourra tuer Tulikan *aux yeux de sa sœur*, lorqu'il aura arraché le cœur à celle-ci? Un auteur de roman n'y regarde pas de si près; il ne songe qu'à entasser des faits extraordinaires et à multiplier les coups de théâtre, sans s'embarrasser du jugement des lecteurs, qu'il

Digitized by Google

qu'il ne suppose pas plus raisonnable que le sien. Ceci me rappelle une des aventures les plus extravagantes de l'ouvrage de M. Gibelin. Au moment où les Tartares assiégeaient la capitale, une femme placée au haut d'une tour, suivait de l'œil son époux combattant dans la plaine; il tombe dans la foule des morts, et elle a la vue assez perçante pour remarquer celui qui vient de le renverser. Furieuse, elle abandonne son enfant, se revêt des habits d'un guerrier, et, les armes à la main, elle sort de la ville, fend la presse sans rencontrer aucun obstacle : elle arrive auprès du corps sanglant de son époux; son œil égaré cherche le meurtrier qui vient de le lui ravir; elle le reconnaît, ô miracle ! précisément à la place où il devait se trouver pour compléter sa vengeance : elle le jette sans vie sur celui qu'il a immolé. Mais voilà que tout-à-coup les spectateurs passifs de cette belle scène se réveillent de leur léthargie; on pense à défendre la vie d'un homme mort; on reconnaît que le guerrier qui vient de le tuer est une jeune femme; on veut l'enchaîner, mais à l'instant cette femme se passe son épée au travers du corps; et au lieu d'une victime de la guerre, sa fureur en offre trois, sans parler de l'enfant qu'elle allaitait et qui se trouve abandonné. L'auteur appelle cela du courage, mais il se trompe assurément. L'invraisemblance des détails de cet événement en détruit d'abord le charme. Et qui ne voit que le faible courage de mourir que la fureur peut donner, est bien au-dessous de ce vrai courage de l'ame qui inspire à une mère la force de survivre aux malheurs les plus sensibles pour prendre soin de son enfant? Je reviens aux fureurs de Tienzo.

Après s'être bien emporté contre sa sœur, il finit, comme Nérestan, par lui faire jurer une haine éternelle à son amant et à toute sa famille. Il forme le dessein d'assassi-

BIBL. UNIV. GENT
Digitized by Google

ner Tulikan ; Azémi se croit obligée de l'avertir des desseins de ce fou furieux, et elle l'excuse sur ce qu'il a perdu l'esprit. Tulikan est très-sensible à cette attention ; il trouve apparemment que ce Tienzo est un homme très-sensé, car il n'a rien de plus pressé que d'aller lui proposer de le replacer sur le trône de ses pères, à condition qu'il le laissera partir avec sa sœur, pour aller régner en Perse. Le lecteur pensera peut-être qu'une proposition de cette nature va rendre la raison à Tienzo. Il était furieux parce qu'on lui avait ravi sa puissance ; on veut la lui rendre, sans autre condition que d'emmener sa sœur pour être reine dans un pays qui n'est pas sous sa domination. Il n'y a pas de raison pour refuser cette offre généreuse : aussi ni lui, ni l'auteur, ni personne n'en peut trouver. Tienzo feint d'accepter ; et, pour terminer la scène par un coup d'éclat, il va trouver sa sœur, il se poignarde à ses yeux, en lui faisant boire une coupe empoisonnée : il meurt, et Tulikan, pénétré de douleur, leur fait faire à tous deux de magnifiques funérailles.

Voilà quelle est la conduite des faits principaux de ce roman. J'ai négligé quelques épisodes uniquement inventés pour enfler le volume, lequel se compose en outre de beaux discours sur la politique.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette politique, où l'on retrouve *la liberté et l'égalité de* 1793, époque à laquelle l'auteur travaillait à son roman. Il y a mêlé, il est vrai, quelques maximes *sur l'excellence de l'unité du pouvoir*, avant de le faire imprimer en 1805 ; mais les quinze années qui viennent de s'écouler nous ont fort dégoûtés des leçons de ces messieurs, et les grands intérêts qui tiennent encore aujourd'hui toute l'Europe attentive, ne nous permettent pas de nous occuper de toutes les rêveries dont il plaît à un romancier de nous étourdir.

Digitized by Google

La conduite de Tulikan, que l'auteur a si fort relevée, peut être louable ; mais quel sera le mauvais prince qui voudra la prendre pour modèle ? L'histoire seule peut offrir aux rois des exemples à suivre et des fautes à éviter. Un bon prince ne lit point de romans ; à peine a-t-il le temps de lire l'histoire de chaque jour de son règne : il pense, il écoute, il mûrit ses desseins et il les fait exécuter.

Quel est donc le fruit que l'auteur veut que nous retirions de son livre, et comment pourra-t-il mériter, selon M. de Boufflers, *les éloges de toutes les générations ?*

Il nous offre, à la vérité, des provinces ravagées, des royaumes détruits, des peuples écrasés par la fureur de Gengiskan ; mais par une mal-adresse inconcevable, il fait naître de ces désordres effroyables, la gloire et la prospérité d'un peuple immense, sous la puissance d'un des fils de ce destructeur du genre humain ; en sorte que Gengiskan lui-même pouvait se flatter, avec quelqu'apparence de raison, d'avoir travaillé non-seulement pour le peuple de barbares qui combattait sous ses drapeaux, mais aussi pour le plus grand bonheur de la nation vaincue par ses armes. Cet exemple, loin de produire de l'éloignement pour la guerre, en ferait naître l'amour dans l'ame de tous les hommes ambitieux. Qui peut douter qu'il y ait jamais eu un conquérant, sans en excepter ce Tartare, qui ne se soit proposé, pour terme de ses exploits, la gloire de son nom et la prospérité de sa nation ? Les succès, en politique, ne justifient-ils pas aux yeux du vulgaire toutes les entreprises ? Ne nous disait-on pas, il y a dix ans, qu'on ne pouvait payer assez cher la liberté et l'égalité ; que le bonheur des générations futures devait s'établir au prix du sang de la génération présente ? Tous les projets, toutes les actions des puissances et des nations, n'ont-ils pas toujours un prétexte louable ?

Digitized by Google

L'auteur avance avec confiance que la vertu fait plus de conquêtes que l'ambition, et il dit cela dans un livre où la vertu des nations cède continuellement à l'ambition d'un conquérant. C'est avec le même jugement qu'il nous représente les Chinois comme une nation admirable et l'exemple du monde, et tout son roman les peint comme les plus faibles des hommes. Il y appelle Confucius le maître et l'instituteur des rois, et ce maître des rois meurt de chagrin, parce qu'aucun prince ne veut écouter ses leçons.

Cet écrivain indique cependant un moyen de connaître la légitimité d'une guerre. « Il est facile, dit-il, à un » monarque de juger si une guerre est juste et néces- » saire : il n'a qu'à consulter l'opinion publique, *qui* » *parle*, au nom du peuple, partout où *on lui a ôté le* » *droit de se faire entendre* ; sa voix l'instruira bien mieux » que ses ministres et ses favoris. » Je serais bien curieux de savoir ce que c'est que *cette opinion publique d'un peuple auquel on a ôté le droit de se faire entendre*, et comment elle pourra s'exprimer, lorsque chaque individu, pris isolément, ne peut dire un mot sans s'exposer? Ensuite peut-on imaginer qu'un monarque qui a ôté à son peuple le droit de se faire entendre, afin, sans doute, d'agir selon sa fantaisie, se contredira lui-même au point de consulter ceux qu'il ne veut pas écouter? Et où ira-t-il pour les consulter? à qui s'adressera-t-il? Véritablement de tels auteurs semblent n'avoir aucune connaissance des choses humaines.

C'est pourtant là ce qui ravit M. de Boufflers; c'est ce qui lui fait dire *qu'en bonne justice on pourrait donner à un tel ouvrage le nom de poëme.* J'y consentirais volontiers si cela pouvait le rendre meilleur; j'avouerais même, si c'était une louange, qu'il est écrit d'un style bien supé-

Digitized by Google

rieur à celui de l'éloge qui précède son livre ; mais je ne connais rien de moins flatteur que d'être comparé à cet éloge, si ce n'est d'en être l'objet. G.

Pensées et Réflexions sur divers sujets.

« Il y aura plus de joie dans le paradis, parmi les Anges, pour un pécheur qui se convertit, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence, » a dit le Fils de l'Homme. Que cela est beau ! que cela est tendre ! que cela est assorti à notre misère ! Eh bien ! ces divines paroles sont encore vraies pour le monde comme pour le ciel. Une ame tendre, ramenée à l'attachement de Dieu, par l'amertume des attachemens du siècle, trompée dans la constance de son amour, regardant avec terreur autour de soi, et se retournant enfin vers celui dont l'amour ne trompe jamais, pour jeter et perdre toute sa douleur dans son sein ; cette pauvre ame, trahie par les hommes et consolée par Dieu, ne nous touche-t-elle pas plus profondément que celles qui n'ont jamais failli (1) ? C'est ce que j'essayais d'exprimer, il y a quelques années, dans ces vers, qui ne déplurent point à MM. de la Harpe et de Fontanes :

Modèle idolâtré de vertu généreuse,
La Vallière ! à jamais ton amour, malheureuse,

(1) On sait que le bel ouvrage de M. de Châteaubriand a opéré plusieurs conversions dans le monde des incrédules. Eh bien ! nous pouvons donner pour certain cet aveu de l'un d'eux : « Toute l'éloquence de l'auteur, réunie à l'autorité des preuves, ne m'aurait peut-être qu'ébranlé ; mais le noble aveu des anciennes erreurs de cet écrivain, qui précède son livre, a forcé ma conviction. » (*Note de l'auteur des Réflexions.*)

Digitized by Google

Dans les sensibles cœurs gravera ton destin.
Quand du soir de ta vie expiant son matin,
Tu voulus effacer par tes larmes fidelles
D'un amour réprouvé les traces criminelles;
A cet époux divin, qui paya mieux ta foi,
Tu vins offrir un cœur, hélas! à peine à toi:
Ce cœur d'où les tourmens du jeûne et du cilice
Ne chassaient pas l'objet d'un cruel sacrifice;
Ce cœur saigna long-temps, etc. etc.

Saint Jérôme a une éloquence souvent pleine de feu, sur-tout quand il loue les vertus des Saintes.

Au fond de son désert de Syrie, le souvenir des dames Romaines le venait troubler au milieu de ses savantes et pieuses méditations. Les faiblesses de cet illustre Père nous plaisent en quelque sorte, en nous rapprochant de lui, quoique ce ne soit que par ces faiblesses que nous nous rapprochons.

Il nous plaît que celui qui tonna si éloquemment contre les Vigilances, les Joviniens, les Pélagse, ait eu des faiblesses. Pourquoi cela? C'est que les combats que le génie de ce grand saint eut à livrer à la chair rebelle, n'effarouchent pas notre chair corrompue, comme ferait une vertu constante, ce qui nous désespérerait. Ce saint fut éprouvé par les passions qui nous éprouvent. Nous ne l'en admirons pas moins, et nous l'en aimons davantage.

Pascal a dit: « L'esprit a son ordre qui est par principes et démonstrations; le cœur en a un autre. On ne prouve pas qu'on doit être aimé, en exposant par ordre les causes de l'amour; cela serait ridicule. »

« Jésus-Christ et saint Paul ont bien plus suivi cet ordre du cœur, qui est celui de la charité, que celui de l'esprit; car leur but principal n'était pas d'instruire, mais d'échauffer. »

Quand je vois ce profond géomètre rebuter les preuves de l'esprit, pour s'attacher à celles du cœur, je me le

Digitized by Google

représente *monté sur le faîte* des sciences humaines, *aspirer à descendre* à la simplicité du cœur, qui lui découvre mieux encore que le reste le principe et la fin des choses. CORIOLIS.

Suite des Observations de Métastase sur les Tragédies et Comédies des Grecs.

MÉDÉE. (d'Euripide.)

LA tyrannie barbare de Créon, et l'ingratitude excessive de Jason, produisent l'effet naturel sans doute, mais bien affreux, de rendre excusable la vengeance horrible de Médée, qui, pour être supposée capable de déchirer ses enfans de ses propres mains, devrait paraître saisie toute entière de fureurs jalouses, et ne pas éprouver la tendresse maternelle, autant qu'il a paru convenable à Euripide de lui en inspirer. La rage, la jalousie, le mépris, la vengeance caractérisent Médée, et les sentimens de mère ne doivent être chez elle que des éclairs passagers.

Le chœur est composé de dames de Corinthe, soumises à Créon; et Médée étrangère, leur confie, sans une nécessité réelle, l'horrible projet qu'elle a conçu, d'empoisonner la princesse royale, et d'égorger ses propres fils. Les dames ne cherchent point à prévenir tant de scélératesse, elles se bornent à dire froidement, que Médée n'agit pas bien.

Le personnage d'Égée, roi d'Athènes, dont on ne parle plus, paraît tout-à-coup sur la scène, au vers 663. Il semble tomber des nues; il ne vient que pour dialoguer un instant avec Médée, à laquelle il promet un asile à Athènes, dans l'espoir qu'elle le paiera de reconnaissance, et qu'elle lui confiera son secret : celui d'avoir

Digitized by Google

des garçons. Ce roi a recueilli d'Apollon un oracle assez plaisant, lorsqu'il l'a consulté sur le moyen d'avoir des fils.

Ne ego prominentem utre solverem pedem,
Priùsquàm patrios rursus ad lares venero.

V. 679 et 681.

La métaphore est claire, mais fort peu décente. Tout cela n'a pour but que d'assurer à Médée un refuge à la suite de ses forfaits. Circonstance qui ne semble pas nécessaire à l'action, et qui intéresse encore moins le spectateur.

Cette tragédie renferme 1420 vers.

Jason, au vers 461, offre une somme d'argent à Médée, pour la dédommager des frais de son voyage.

N. L.

SPECTACLE.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

La Belle Marie.

C'est Marion de Lorme qui figure dans cette pièce sous le nom de la Belle Marie. Le Vaudeville paraît décidé à nous faire passer en revue toutes les courtisanes célèbres. Celle-ci, s'il en faut croire le fameux co-adjuteur de Paris, était *un peu moins qu'une prostituée*. Je ne sais si ce n'est pas l'envie de déprimer le cardinal de Richelieu, l'un de ses adorateurs, qui a suggéré à l'écrivain cette qualification outrée; car je ne conçois pas qu'il soit possible d'être encore quelque chose de moins que ce qu'il y a de plus vil au monde. Le co-adjuteur prétend que Marion avait sacrifié

Digitized by Google

son éminence à Desbarreaux, si connu par son pieux sonnet, et par son impiété.

Le cardinal de Richelieu n'est guère moins avili par l'auteur de la Belle Marie, que par le co-adjuteur. Il envoie son médecin *Boisrobert* à Marion, pour l'engager à se charger d'une honteuse perfidie. Elle avait compté dans la nombreuse liste de ses *amis* le fameux Buckingham, qui se vantait d'avoir été l'amant de trois reines, qu'il s'était vu disait-il, obligé de *gourmer* toutes trois. Le cardinal n'étant pas tout-à-fait en mesure pour le siège de la Rochelle, que l'Anglais venait secourir, veut que Marion use de l'ascendant qu'elle a conservé sur l'esprit de Buckingham pour lui faire trahir son devoir. Elle s'y refuse; et j'ai cru d'abord que l'auteur voulait lui prêter des sentimens plus nobles que ceux qu'il donne à Richelieu, et faire éclipser le Pontife et le ministre par la courtisane; (comme dans Ninon de l'Enclos où la courtisane joue le rôle d'une héroïne, et le cardinal de Fleury celui d'un cafard et d'un persécuteur); mais il s'est contenté de les mettre de niveau. Marion a eu tout justement la même pensée que Richelieu, et Buckingham a donné dans le piège. Au moment où tous ses amis croient qu'elle va être envoyée à la Bastille, pour avoir osé résister à la volonté du ministre-roi, elle reçoit de lui des complimens et des récompenses. Il a su son stratagème. Richelieu, s'abaissant à un si vil moyen, (1) n'est

(1) Je sais que cette bassesse lui a été attribuée; mais je n'hésite pas à croire que c'est sans fondement. Le judicieux Hénault la révoque en doute. On a supposé que ce ministre avait conseillé ou commandé à la reine Anne d'Autriche d'écrire au duc qui avait autrefois osé lui parler de galanterie, pour l'engager à laisser la Rochelle sans secours, et qu'elle avait suivi le conseil ou l'ordre. La hauteur du caractère de Richelieu et la fermeté de la reine ne permettent pas de croire à cette infamie, qui eût pu répugner même à une *Marion*. La prise de la Rochelle fut due à un trait d'audace et de génie, et non à une lâche platitude.

Digitized by Google

pas le seul personnage dégradé dans cette pièce. Cinq-Mars y est supposé l'époux secret de Marion. Et son oncle, le marquis d'Effiat, qui l'ignorait, prétend de son côté à la main de cette créature; il en est si fou, qu'il se jette dans un fauteuil qu'elle vient de quitter, «pour respirer l'air « qu'elle a respiré. »

Quelque chose qu'aient pu faire les souteneurs de Marion, elle est tombée, assez doucement à la vérité. Ils ont beaucoup applaudi quelques traits un peu surannés contre la médecine; ent'autres ce mot de Boisrobert, « je m'en vais car j'ai quelques malades à *expédier*.» Dans une autre scène, Marion feint de se trouver mal. Le marquis d'Effiat qui n'est pas dans le secret, veut appeler tous les médecins de la ville. « Vous ne voulez donc pas, s'écrie-t-on, qu'elle » en revienne. » On a encore battu des mains à quelques froides antithèses, comme celle-ci :

Quand le Temps vous rendra visite,
L'Amour vous fera ses adieux.

Marion ayant prié ses amis de faire courir le bruit de sa mort, pour la dérober à la vengeance du cardinal qu'elle craint d'avoir offensé par son refus, ajoute :

Je reviendrai de l'autre monde
Quand il quittera celui-ci.

Elle demande une épitaphe, on la lui chante :

Ci gît qui ne mourra jamais.

Lorsque la feinte devient inutile, la troupe ou le troupeau des amoureux est d'avis

De ressusciter une belle
Qui les fera mourir d'amour.

Tous ces jeux de mots sur la mort n'ont pas été trouvés fort gais. L'auteur a été si faiblement demandé, qu'il n'a pas voulu qu'on le fît connaître. Sa pièce néanmoins con-

Digitized by Google

tinue de se jouer. On y voit avec plaisir madame Henry ou Belmont, dans un costume brillant qui sied aussi bien qu'un élégant négligé à une beauté tout à-la-fois noble et piquante.

ANNONCES.

Le *Chansonnier du Vaudeville* (1ère. année), par MM. Piis, Barré, Radet, Desfontaines, Dieu-la-Foi, Maurice Séguier, Dupaty, Moreau, Bouilly, J. Pain, Bourguignon, Saujon, Ph. Lamadelaine, Leprevost-d'Iray, Demautort, Armand-Gouffé, Joui-Lonchamp, etc., tous convives des dîners du Vaudeville, ou auteurs à ce théâtre: pour faire suite aux Dîners du Vaudeville. Un vol. in-18. Prix: 1 fr. 80 cent., et 2 fr. 20 cent. par la poste.

A Paris, chez Léopold Collin, libraire, rue Git-le-Cœur, n°. 18.

Manuscrits de M. Necker, publiés par sa fille. Un vol. in-8°. Prix: 5 fr., et 6 fr. 50 cent. par la poste.

A Genève, chez Paschoud, libraire; à Paris, chez Le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42; chez Treuttel et Würtz, quai Voltaire; chez Renard, rue Caumartin, n°. 750; Maradan, rue Pavée S. André-des-Arcs; Debray, barrière des Sergens; Dufour, rue des Mathurins; Leprieur, rue des Noyers, n°. 22.

Essai historique sur le commerce et la navigation de la Mer-Noire, ou Voyages et entreprises, pour rétablir des rapports commerciaux et maritimes entre les ports de la Mer-Noire et ceux de la Méditerranée; ouvrage enrichi d'une carte où se trouvent tracés: 1°. la navigation intérieure d'une grande partie de la Russie européenne et celle de l'ancienne Pologne; 2°. le tableau de l'Europe, servant à indiquer les routes que suit le commerce de Russie par la Mer-Baltique et la Mer-Noire, pour les ports de la Méditerranée; 3°. le plan des cataractes du Niéper.

Des circonstances ayant fait accélérer la publication de cet ouvrage, cette carte, qui est due aux talens réunis de MM. Barbier-du-Bocage et Tardieu, n'a pu être prête à la même époque, mais elle le sera incessamment. On a mis devant le faux titre de l'ouvrage un avis qui donne droit à un exemplaire de la carte, en représentant ledit avis lorsqu'elle paraîtra. — Prix de la carte et de l'ouvrage, broché: 5 fr., et 6 fr. par la poste.

A Paris, chez H. Agasse, imprim.-lib., rue des Poitevins, n. 18.

Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie, et dans plusieurs autres parties de l'Empire ottoman, pendant les années 1798, 1799, 1800 et 1801; comprenant la description de ces pays, leurs productions, les mœurs, usages, maladies et le commerce de leurs habitans; avec des rapprochemens entre l'état actuel de la Grèce, et ce qu'elle fut dans l'antiquité. Par F. C. H. L. Pouqueville, docteur en médecine, membre de la commission des sciences et des arts d'Égypte, etc.; ouvrage enrichi d'un précis his-

Digitized by Google

torique et géographique sur l'ancienne Epire, et de cartes dressées par M. Barbier-du-Bocage, géographe des relations extérieures; accompagné de pièces justificatives, et orné de figures et vues nouvelles. Trois vol. in-8°. de plus de 1200 pages, sur papier carré fin. Prix : 15 fr., et 20 fr. par la poste.

A Paris, chez F. Buisson, libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

Manuel latin, ou Choix de compositions françaises, et Recueil de fables et histoires latines; l'un, pour préparer à la traduction des auteurs latins; l'autre, pour faciliter l'intelligence des écrivains du siècle d'Auguste; par M. Boinvilliers, membre associé de l'Institut national de France, etc. Cinquième édition. Prix : 2 fr. 40 cent. relié.

A Paris, chez Aug. Delalain, imprimeur-libraire, rue Mazarine, n. 1578, et chez Hocquart, rue de l'Eperon, n. 1.

Voici le jugement que le savant auteur des *Soirées littéraires* a porté de cet ouvrage dans le tome onzième : « Rien n'est plus intéressant que ces Recueils rédigés par des hommes de goût, qui joignent l'amour de la vertu à l'amour des lettres; Mathurin Cordier en a donné les premiers exemples; Heuzet, Chompré, Rollin, le Beau, et plusieurs autres professeurs célèbres avaient déjà suivi le même plan avec succès. Disciple fidèle de ces maîtres aussi instruits que vertueux, M. Boinvilliers a composé ce Recueil qui justifie parfaitement l'idée qu'on avait de ses talens, et j'en recommande l'adoption à ceux qui aiment encore la belle langue et les plus précieux monumens qui nous restent de l'ancienne Rome. »

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Fastes de la nation française, ou Tableaux pittoresques gravés par d'habiles artistes, accompagnés d'un texte explicatif, et destinés à perpétuer la mémoire des hauts faits militaires, des traits de vertus civiques, ainsi que des exploits de la légion d'honneur. Quatrième livraison, présentée à Leurs Majestés et à la Famille Impériale, par Thernisien-d'Haudricourt.

N°. XV.

Folio 43. Bayard (surnommé le bon chevalier sans peur et sans reproche), au pont du Garillan, en 1501.

Fol. 44. Bravoure héroïque du général Jacques d'Arnaud, à l'affaire de Nervi, le 23 frimaire an 8.

Fol. 45. Prise de la frégate anglaise *l'Embuscade*, par Edmond-Richer, capitaine de vaisseau, commandant la corvette *la Bayonnaise*.

La souscription, ouverte en tout temps, est de 10 fr. par livraison, composée de quatre numéros, en beau papier; de 12 fr. en pap. vélin, et de 21 fr. gravures coloriées. Les membres de la légion d'honneur, dont les titres de gloire seront consignés dans les *Fastes*, auront, eux et leurs parens, la facilité de se procurer, à leur choix, un ou plusieurs numéros, à raison de 3 fr. On souscrit au bureau de l'auteur rue de Seine, n. 1434, faubourg Saint-Germain; chez les principaux libraires de l'Europe; chez les directeurs des postes des départemens; et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42. On ne reçoit que les lettres affranchies.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Vienne, 4 *mars*. Le nouvel ambassadeur français n'a pas notifié son arrivée en cette capitale à ceux d'Angleterre, de Russie, et de Suède.

Des bords du Mein. Sur la menace de la Prusse de s'emparer de la Poméranie suédoise, dans le cas où la cour de Stockholm contracterait un traité de subsides avec l'Angleterre, le ministre de Suède à Berlin remit à S. M. prussienne un écrit de la main de son maître, dans lequel ce prince déclarait que, comme souverain, il n'était obligé de rendre compte à aucune puissance des traités qu'il voulait conclure; que si des troupes étrangères entraient dans ses états, elles y seraient traitées comme ennemies, et que S. M. S. réclamerait les forces auxiliaires que le traité d'alliance conclu en 1797 avec la Russie le mettait en droit de réclamer de la cour de Pétersbourg.

Une révolte a, il y a déjà quelque temps, éclaté à Chypre. Les revoltés ont remporté divers avantages sur les Turcs. On croit que leur projet est de se réunir aux Sept-Isles, et qu'ils reçoivent de Corfou des armes et des munitions.

Londres, 12 *mars*. L'expédition secrète dont on parle depuis si long-temps, est toujours dans les ports d'Angleterre. On dit qu'elle n'en sortira que dans le mois d'avril.

PARIS.

Le 17 mars, le vice-président de la république Italienne, la consulte d'état, plusieurs généraux de division, l'orateur, un grand nombre de membres du conseil législatif, et toutes les principales autorités de ce gouvernement, introduits devant l'Empereur, assis sur son trône, lui ont présenté la délibération de la consulte du 15 mars, portant en substance qu'ils sont de l'opinion unanime, 1°. de déclarer le gouvernement de la république Italienne monarchique, héréditaire.

» 2°. Que l'Empereur Napoléon, soit déclaré roi d'Italie;

» 3°. Que le trône d'Italie soit héréditaire de mâle en mâle, dans sa descendance directe et légitime, naturelle ou adoptive, à l'exclusion perpétuelle des femmes, et leur

Digitized by Google

descendance, sans néanmoins que son droit d'adoption puisse s'étendre sur une autre personne qu'un citoyen de l'Empire français ou du royaume d'Italie.

» 4°. Que la couronne d'Italie ne puisse être réunie à la couronne de France que sur sa tête; que cette faculté soit interdite à tous ces successeurs, et qu'aucun d'eux ne puisse régner en Italie, s'il ne réside sur le territoire de la république Italienne;

» 5°. Que l'Empereur Napoléon ait le droit de se donner un successeur parmi ses enfans légitimes mâles, soit naturels, soit adoptifs, mais qu'il ne peut en user tant que les armées françaises occuperont le royaume de Naples, les armées russes Corfou, et les forces britanniques Malte;

» 6°. Que la séparation des couronnes de France et d'Italie ne sera compatible avec la sûreté de l'état, que quand ces circonstances auront cessé;

» 7°. Que l'Empereur Napoléon soit prié de se rendre à Milan pour y prendre la couronne, et après avoir entendu la consulte d'état et les députations extraordinaires des colléges, donner au royaume une constitution définitive.»

S. M. I. a répondu entr'autres choses: « Je la garderai » cette couronne, mais seulement tout le temps que vos » intérêts l'exigeront; et je verrai avec plaisir arriver le » moment où je pourrai la placer sur une plus jeune tête, » qui, animée de mon esprit, continue mon ouvrage, etc. »

Le 18 mars, 27 ventose, l'Empereur s'est rendu au sénat, où il a fait lire un décret, que S. M. a rendu le même jour, par lequel il donne à la princesse Elisa sa sœur, la principauté de Piombino, en Toscane; son mari prendra le nom et le titre de prince de Piombino, et jouira du rang et des prérogatives de prince de l'Empire français. Ensuite M. de Talleyrand a fait un rapport sur la création de la monarchie Italienne, qui a été suivi de la lecture de la délibération de la consulte et de la prestation de serment de tous ses membres. Après quoi l'Empereur a prononcé ce discours:

« Sénateurs, nous avons voulu, dans cette circonstance, nous rendre au milieu de vous, pour vous faire connaître, sur un des objets les plus importans de l'Etat, notre pensée toute entière.

» La force et la puissance de l'Empire français sont surpassées par la modération qui préside à toutes nos transactions politiques.

» Nous avons conquis la Hollande, les trois quarts de

Digitized by Google

l'Allemagne, la Suisse, l'Italie toute entière. Nous avons été modérés au milieu de la plus grande prospérité. De tant de provinces, nous n'avons gardé que ce qui était nécessaire pour nous maintenir au même point de considération et de puissance où a toujours été la France. Le partage de la Pologne, les provinces soustraites à la Turquie, la conquête des Indes et de presque toutes les colonies, avaient rompu à notre détriment l'équilibre général.

» Tout ce que nous avons jugé inutile pour le rétablir, nous l'avons rendu, et par-là nous avons agi conformément au principe qui nous a constamment dirigé, de ne jamais prendre les armes pour de vains projets de grandeur, ni par l'appât des conquêtes.

» L'Allemagne a été évacuée, ses provinces ont été restituées aux descendans de tant d'illustres maisons, qui étaient perdues pour toujours, si nous ne leur eussions accordé une généreuse protection. Nous les avons relevées et raffermies, et les princes d'Allemagne ont aujourd'hui plus d'éclat et de splendeur que n'en ont jamais eu leurs ancêtres.

» L'Autriche elle-même, après deux guerres malheureuses, a obtenu l'état de Venise. Dans tous les temps elle eût échangé de gré à gré Venise contre les provinces qu'elle a perdues.

» A peine conquise, la Hollande a été déclarée indépendante. La réunion à notre Empire eût été le complément de notre système commercial, puisque les plus grandes rivières de la moité de notre territoire débouchent en Hollande; cependant la Hollande est indépendante, et ses douanes, son commerce et son administration se régissent au gré de son gouvernement.

» La Suisse était occupée par nos armées, nous l'avions défendue contre les forces combinées de l'Europe. Sa réunion eût complété notre frontière militaire. Toutefois la Suisse se gouverne par l'acte de médiation, au gré de ses dix-neuf cantons, indépendante et libre.

» La réunion du territoire de la république italienne à l'Empire français eût été utile au développement de notre agriculture; cependant, après la seconde conquête, nous avons à Lyon, confirmé son indépendance; nous faisons plus aujourd'hui, nous proclamons le principe de la séparation des couronnes de France et d'Italie, en assignant pour l'époque de cette séparation, l'instant où elle devient possible et sans danger pour nos peuples d'Italie.

Digitized by Google

» Nous avons accepté et nous placerons sur notre tête cette couronne de fer des anciens Lombards, pour la retremper, pour la raffermir, et pour qu'elle ne soit point brisée au milieu des tempêtes qui la menaceront, tant que la Méditerranée ne sera pas rentrée dans son état habituel.

» Mais nous n'hésitons pas à déclarer que nous transmettrons cette couronne à un de nos enfans légitimes, soit naturel, soit adoptif, le jour où nous serons sans alarmes sur l'indépendance que nous avons garantie, des autres états de la Méditerranée.

» Le génie du mal cherchera en vain des prétextes pour remettre le continent en guerre; ce qui a été réuni à notre Empire par les lois constitutionnelles de l'état, y restera réuni. Aucune nouvelle province n'y sera incorporée; mais les lois de la république batave, l'acte de médiation des dix-neuf cantons suisses, et ce premier statut du royaume d'Italie, seront constamment sous la protection de notre couronne, et nous ne souffrirons jamais qu'il y soit porté atteinte.

» Dans toutes les circonstances et dans toutes les transactions, nous montrerons la même modération, et nous espérons que notre peuple n'aura plus besoin de déployer ce courage et cette énergie qu'il a toujours montrés pour défendre ses légitimes droits. »

Le grand duc Constantin de Russie est arrivé à Vienne, gardant toujours l'incognito.

L'amiral Bruix, commandant la flottille de Boulogne, est mort à Paris le 17 mars.

Athalie sera jouée demain au palais de Saint-Cloud, à l'occasion de la fête de l'Impératrice, et du baptême du prince Napoléon-Louis.

Il s'est formé à Paris une *académie celtique*. L'objet principal de ses travaux est de vérifier les recherches faites sur les langues primitives, et de fixer l'antiquité de la *langue celtique*, qui s'est conservée dans le *Bas-Breton*, et qu'on regarde comme la plus ancienne de l'Europe. A la tête de cette académie, se trouve M. Henin, autrefois premier commis des affaires étrangères, l'un des hommes les plus versés dans la connaissance des langues anciennes et modernes.

Un décret du 23 ventose inflige peine de mort à tout instigateur de désertion.

Digitized by Google

(No. CXCV.) 9 GERMINAL an 13.
(Samedi 30 Mars 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

PÉRISTÈRE.

Qui ne connaît l'oiseau charmant
Que Vénus à son char attèle !
Toujours aimé, toujours aimant,
Timide et doux, tendre et fidèle,
Des voluptés, du sentiment,
Et pour l'amante et pour l'amant,
Symbole vrai, parfait modèle.

Nymphe jadis il fut, dit-on,
Aimable et bonne autant que belle,
Sans airs, caprices, ni jargon ;
De l'Onde à la fille immortelle,
Ayant su plaire ; et sans façon,
Vivant, folâtrant avec elle
Et les trois sœurs de Cupidon.

Digitized by Google

Celui-ci contre Péristère
(De la nymphe c'était le nom),
Pour une offense bien légère
Un jour sévit cruellement;
Et dans les jardins de Cythère,
En colombe, malgré sa mère,
La transforma; voici comment :
« Tu vois le brillant assemblage
» Des fleurs qui naissent sous nos pas;
» Ces lis, ces roses, ces lilas,
» Dont le parfum, l'éclat, enchantent ce bocage :
» Eh bien! dans une heure je gage
» En cueillir, maman, plus que toi, »
A Vénus un matin, disait le dieu volage,
Dont l'univers subit la loi.
Lecteur, ici ma main profane
Craint de gâter le plus doux des tableaux,
Qui du Corrége et de l'Albane
Dut exercer les gracieux pinceaux.
En souriant de sa folie,
Vénus a de l'Amour accepté le défi :
« Ça je commence. » — « Et moi sans doute aussi. »
Soudain par elle mainte fleur est cueillie.
Le Dieu les met dans son carquois,
Et la Déesse en remplit sa ceinture;
Ce magique tissu, qui lui sert à la fois
De vêtement et de parure,
Qu'un beau berger, du sang des rois,
Vit à ses pieds tomber sur la verdure,
Alors qu'aux dons de la Discorde impure
Pallas, Junon, Vénus aspiraient toutes trois.
Que fais-tu jeune Péristère!
Quoi! du défi juge et témoin,
Tu te livres au même soin
Que le Dieu d'amour et sa mère!
De t'employer qu'est-il besoin

Digitized by Google

A cueillir d'une main légère
Violette, jasmin, lis, rose et primevère?....
Nymphe étourdie, ah! fuis au loin,
Fuis, crains un Dieu..... Mais Cupidon t'a vue
Mêlant tes fleurs à celles de Vénus;
L'heure vient d'expirer, sa gageure est perdue,
Et son courroux ne se modère plus.
Quels regards il te lance! échappé de la nue
L'éclair a moins de feux..... Ta peine est résolue,
Et les sanglots de Cypris éperdue,
Comme les tiens sont superflus.
Mais, en colombe transformée,
Tu savoures à chaque instant
Le bonheur d'aimer, d'être aimée.
De vains desirs tu n'es point consumée;
D'un feu nouveau, toujours brûlant,
Sans cesse tu jouis..... Dans l'Olympe, sur terre,
Mortels ni Dieux n'en font autant.
Vas, trop heureuse Péristère,
L'Amour, ainsi te punissant,
Contre toi n'était pas, je crois, fort en colère.

J. G. L. DE SAINT-LÉGER, *ancien officier d'infanterie.*

Quo me Bacche rapis tui plenum.

QUEL feu pénètre tous mes sens,
Ma voix exprimant mon délire,
Va, dans ses rapides accens,
Chanter Bacchus qui les inspire.

Quand de l'Olympe il s'exila,
Désespérés de son absence,
Au sombre deuil qui les glaça
Les Dieux livraient leur existence.

Digitized by Google

L'Amour en vain crut les charmer,
Ses traits sur leurs cœurs s'émoussèrent,
Et fatigués de s'enflammer,
Ce fut d'ennui qu'ils soupirèrent.

Tandis qu'ils soupiraient en vain,
Le Dieu que tout le ciel implore
Inondait sous des flots de vin
Les bords où va naître l'Aurore.

Dans les vallons du Paradis,
Il abreuvait le premier homme;
Mais l'infidèle trop épris
Quitta le verre et prit la pomme.

Dieu, pour punir un goût si vil,
Le bannit comme un être immonde,
Et lui laissa dans son exil
Eve, des pommes et de l'onde.

Alors un lait pur et mousseux
Cessa d'arroser nos montagnes,
Le Champagne à flots écumeux
Ne roula plus dans nos campagnes.

Du courroux d'un être divin,
Je vois la sagesse profonde;
L'onde prit la place du vin
Quand l'Éternel maudit le monde.

Dans les vallons fleuris d'Eden,
Si j'eusse été le premier homme,
Eve dans cet heureux jardin
Viendrait encor m'offrir sa pomme.

DEMOLIÈRES.

Digitized by Google

LES COMBINAISONS D'ISABELLE,

OU L'ARITHMÉTIQUE DIGITALE.

Des 5 doigts de la main l'inégale longueur,
Disait ces jours derniers la folâtre Isabelle,
Offre aux yeux de l'observateur
De la force de l'homme une assez juste échelle :
Le *pouce*, de ses premiers ans
Désigne, on ne peut mieux, la paisible dixaine,
L'*index* la bouillante vingtaine ;
Par des calculs toujours croissans,
Le *grand doigt* marque la trentaine,
L'*annulaire* la quarantaine,
L'*auriculaire* enfin, la triste cinquantaine.
Or, maintenant, de ces progressions
Voici le sens : à 10 le feu des passions
Couve et sommeille.... A 20 éclate, augmente ;
S'élève à 30 au *maximum*,
Décline et se calme à 40,
A 50 ans descend au *minimum*,
Et n'est, hélas ! que *fumée* à 60.
Jeunes beautés,
Qui souhaitez
Vous ranger sous les lois de ce Dieu qu'on appelle
Le Dieu d'hymen ; souvenez-vous,
Quand vous choisirez un époux,
Des combinaisons d'*Isabelle*.

R.... (de Meudon).

ENIGME.

Je suis un vrai *contraste* en deux êtres divers ;
Car l'un agit toujours, toujours l'autre repose.

Digitized by Google

Si je suis l'un, souvent je suis comme une rose;
Mais suis-je l'autre, hélas ! je suis rongé des vers.
Comme l'un, l'on me craint, on me fuit, on me cherche :
Combien veulent me voir, et combien m'ont trop vu !
L'habitant de Lima, l'habitant de la Guerche,
Le Grec et le Chinois à mon être ont pourvu.
Comme l'autre, aujourd'hui, sont maints héros célèbres :
Plus d'un voudrait en vain ne le pas devenir.
L'un est ami du jour, l'autre l'est des ténèbres;
L'un est de tous les temps, l'autre est sans avenir.
Plus d'un peuple jadis fit passer l'un par l'autre :
Cet usage, Français, ne fut jamais le vôtre.

J. MAILLARD.

LOGOGRIPHE.

Je suis unique avec ma tête,
Et toujours seule sans ma tête.

Par un Abonné.

CHARADE.

Mon premier est des rois le séjour ordinaire ;
Mon second, un secret qu'une femme sait taire ;
Et mon tout animant le cœur de nos soldats,
Les fait, au champ d'honneur, affronter le trépas.

A., *abonné.*

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Pelote de neige.*
Celui du Logogriphe est *Boileau*, où l'on trouve *a, e, i, o, u, ce, be, œil, bail, eau, ail, boule, beau, oie, bal, lie, Alne, lieu, bol, boue, bile, loi, élu, aile.*
Celui de la Charade est *Char-mer.*

Digitized by Google

Philosophie du dix-huitième siècle, par *J. F. La Harpe ;* faisant les tomes XV et XVI du Cours de Littérature. Prix : 15 fr., et 18 fr. 75 cent. par la poste. A Paris, chez *Agasse*, imprimeur-libraire, rue des Poitevins; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, nº. 42.

JUSQU'A présent on avait cru qu'un auteur célèbre gagnait beaucoup à mourir; il n'en est pas ainsi pour M. de La Harpe : ceux qui le louent par devoir, et ceux qui l'impriment par spéculation font également tort à sa mémoire. On a dit qu'au lit de la mort M. de La Harpe avait désigné ses successeurs ; cela ne me paraît pas absolument impossible; mais des successeurs désignés aucun ne s'est présenté pour réclamer l'héritage et recommander le testateur à la postérité : ses manuscrits ont été livrés sans choix au commerce de la librairie; et Dieu sait comme les libraires se connaissent en littérature, en unité de principes et en réputation !

M. de La Harpe, en travaillant à l'Histoire de la Philosophie du dix-huitième siècle, avait eu l'intention d'en faire un ouvrage séparé de son Cours de Littérature : le plan qu'il avait adopté était vaste, trop vaste même, puisqu'il voulait réfuter les philosophes dans toutes les erreurs de détail avant de juger l'ensemble de leurs doctrines par l'expérience de la révolution. Ce travail immense n'a été qu'ébauché. L'auteur, éclairé par l'esprit lumineux de plusieurs de ses concitoyens, avait condamné en 1803 une partie de ce qu'il croyait achevé en 1797 ; cependant on ose donner

Digitized by Google

aujourd'hui au public, comme le sentiment de M. de La Harpe, comme un ouvrage digne de lui, comme faisant suite au Cours de Littérature, des articles sans liaison entr'eux, faiblement raisonnés, nous dirons même mal écrits, s'il est vrai que, dans tout ouvrage qui s'adresse à l'opinion, l'ennui soit le plus grand des défauts. Depuis la mort de M. de La Harpe, voici la seconde fois qu'on emploie ses manuscrits à spéculer contre lui : heureusement, dans quelques années ses ouvrages appartiendront à tout le monde ; et l'on doit espérer qu'alors un écrivain instruit et laborieux vengera la mémoire de ce grand critique, en portant, dans ce qu'on appelle le Cours de Littérature, cette unité de principes et d'intentions sans laquelle il n'est point d'ouvrage durable. C'est pour préparer cette utile opération que nous nous permettrons de juger avec sévérité l'histoire prétendue de la philosophie du dix-huitième siècle.

La philosophie est une maladie incurable ; quand on en est atteint, on en meurt : aussi n'est-ce que quelques semaines avant de mourir, et lorsqu'il cessa de se faire illusion sur son état, que M. de La Harpe fut entièrement corrigé. Il avait changé de bonne foi son déisme contre la croyance d'une religion révélée; il était devenu bon catholique ; mais en restant fidèle à ses anciennes préventions, et plus encore à son caractère : or, qui connaît la philosophie sait tout ce qu'il peut germer d'orgueil dans l'esprit d'un ancien sectaire, alors même qu'il convient de ses égaremens. En lisant avec attention le Cours de Littérature, on s'aperçoit que M. de La Harpe est persuadé que l'Eglise n'aurait point éprouvé tant de désastres s'il s'était chargé plus tôt de la défendre; il parle avec mépris de plusieurs écrivains qui essayaient de soutenir la religion avant nos troubles civils, et répète

Digitized by Google

cent fois qu'ils lui ont fait plus de tort que ceux qui l'attaquaient. Ce sophisme étonnerait si l'on ne connaissait combien de détours un auteur peut employer pour se parer encore des ouvrages auxquels il a dû sa réputation, alors même qu'il en désavoue les principes : il serait si dur de rendre justice à ceux qu'on a traités comme ennemis, qu'on ne consent à se reconnaître coupable qu'en prenant toutes les précautions possibles pour n'être pas réduit à se montrer juste. Telle a été, et telle devait être humainement la conduite de M. de La Harpe. Dans tout ce qui lui rappelle ses anciennes liaisons, ses succès, ses vieilles admirations et ses antiques animosités, il est rempli de partialité. Si on ajoute à cette disposition naturelle à l'homme tout ce que l'auteur a dû de sacrifices au temps où il a commencé son histoire de la philosophie (c'était en 1797), on concevra aisément pourquoi les fragmens qu'on en publie paraissent maintenant sans couleur et presque sans intérêt. Quoiqu'à cette époque M. de La Harpe fit un grand acte de courage en attaquant les sophistes, il était forcé à bien des ménagemens, non par aucune crainte personnelle, mais pour se mettre à la portée de ses auditeurs. On était alors obligé de distinguer les bons philosophes des mauvais, distinction qui apparemment n'est pas facile à faire, puis qu'un critique aussi habile que M. de La Harpe a rangé parmi les bons, et le cauteleux d'Alembert, et le systématique Condillac que la Providence appela à l'éducation de l'Infant de Parme, pour révéler au monde les conséquences d'une instruction philosophique adaptée à un souverain. Ici je sépare le mot philosophique de tout rapport avec les principes religieux; je l'applique seulement à la morale, à l'instruction, à tout ce qui développe le caractère et l'esprit d'un élève; et je le dis avec

Digitized by Google

connaissance de cause, car le temps des révélations n'est point encore arrivé : si, dans mon obscurité, j'avais à me plaindre d'un monarque, et que je sentisse le besoin de la vengeance, le seul vœu que je formerais contre lui serait de voir ses successeurs élevés philosophiquement. Les philosophes qui ont voulu régler les constitutions n'ont jamais connu les hommes ; les philosophes qui ont écrit sur l'éducation n'ont jamais connu les enfans ; et c'est une chose digne d'être remarquée que, de ces livres où tous les anciens principes d'instruction sont renversés, où tant de folies sont prêchées avec assurance, pas un n'ait été écrit par un père de famille. En effet, de même qu'un grand ministre, ou un roi capable de gouverner par lui-même n'aurait jamais pensé à faire un roman politique, de même un père de famille qui se serait livré à l'éducation de ses enfans n'aurait jamais osé écrire rien qui ressemblât aux ouvrages de Condillac, à Emile, et à tant d'autres livres sur le même sujet. Aussi les hommes de bon sens ne peuvent-ils concevoir comment, à force de philosophie, c'est-à-dire de déraison, on est parvenu à persuader aux gouvernemens que la politique et l'éducation pouvaient sans danger être abandonnées aux rêveries de charlatans avides de renommée.

Après avoir remarqué les causes secondaires du peu d'intérêt qu'on trouve dans ces derniers volumes de M. de La Harpe, il est indispensable de parler de la première. M. de La Harpe manquoit de beaucoup de connaissances indispensables pour expliquer la révolution par l'histoire de la philosophie. Les variations trop connues de sa conduite pendant nos troubles civils, prouvent qu'il n'avait aucune notion approfondie sur la politique. Entraîné en 1789 par une fausse opinion publique, et depuis

Digitized by Google

par le ton d'assurance des grands faiseurs, il ne commença à réfléchir qu'au moment où l'infortune l'atteignit : ce n'était pas trop tard pour se corriger; mais pouvait-on espérer qu'à son âge, toujours occupé de littérature, il acquerrait sur les institutions sociales des connaissances qu'il faut porter jusqu'à la plus entière conviction pour être en état d'en tirer des conséquences irrésistibles? M. de La Harpe s'éclairait sur la politique par les événemens; il faisait des progrès au jour le jour; mais sans cesse tourmenté du besoin d'appliquer sa logique aux objets dont son esprit était frappé, il a dû regretter plus d'une fois d'avoir entrepris trop tôt l'histoire de la philosophie. Tous ses amis savent qu'après la publication de l'ouvrage de M. de Bonnald, ouvrage dont la réputation croîtra dans l'avenir, M. de La Harpe condamna lui-même ses opinions sur Loke et sur Condillac; ce qui n'a point empêché les libraires de les imprimer. C'est de même pour avoir entrepris trop tôt l'histoire de la philosophie que, dans les fragmens qu'on publie sous ce titre, il remet sans cesse à s'expliquer plus clairement dans une *apologie de la religion*, apologie qui n'existait encore que dans sa tête, et à laquelle il renvoie continuellement. D'après ces observations, on peut affirmer que si M. de La Harpe eût vécu plus longtemps, il aurait refait ce qu'on nous donne comme achevé; et peut-être ne hasarderait-on pas beaucoup en disant qu'il aurait fini par renoncer à un ouvrage d'abord mal conçu, et qui ne peut être bien traité que par un écrivain assez étranger aux erreurs philosophiques pour profiter sans ménagement de toutes les révélations que la secte orgueilleuse se permit lorsqu'elle se crut triomphante.

Quoiqu'il soit difficile de faire l'analyse d'un ouvrage qui n'a point de fin, et dont on ne

Digitized by Google

peut deviner le plan, j'essaierai de donner ici une idée de cette prétendue histoire de la philosophie, histoire dont les proportions sont si bien calculées, que Fontenelle y compte pour vingt pages, Montesquieu pour trente, Buffon pour quinze, et Diderot pour trois cents; encore les éditeurs ont-ils cru nécessaire d'avertir que le chapitre consacré à ce philosophe n'est point complet. M. de La Harpe, toujours occupé du temps dans lequel il a vécu, est le seul qui pouvait accorder assez d'importance à Diderot pour le réfuter phrase par phrase: c'est un auteur condamné par le goût autant que par la morale, et qui ne compterait pas aujourd'hui un partisan en Europe s'il n'y avait plus d'académies. Avant la révolution, on reprochait aux corporations savantes d'être toujours en arrière de l'opinion publique; les corporations ne changent point apparemment, car les nôtres se montrent aussi en arrière des progrès que fait le bon sens: il n'y a de différence sinon que les anciennes corporations combattaient contre les nouveautés souvent dangereuses, et que les nouvelles combattent contre l'expérience. C'est toujours combattre.

En 1789, M. de La Harpe avait employé une demi-douzaine de séances du Lycée à réfuter Montesquieu; il fut applaudi comme on devait l'être alors en réfutant Montesquieu favorable à la religion et à la monarchie. M. de La Harpe a tellement changé sur cet auteur, qu'il le loue généralement, sans distinction, ni discusssion; et en cela il ne se montre pas plus grand politique que lorsqu'il l'attaquait. Il l'absout des reproches qui lui ont été faits par les sophistes, et il a raison contre eux; mais il ne cherche point s'il a eu des torts qui ne lui ont pas été reprochés, et c'est ce qu'il fallait faire, puisque les erreurs ne sont véritables

Digitized by Google

ment dangereuses que dans les écrivains estimables. Montesquieu a été trop grand admirateur de ce qu'on appelle la constitution anglaise; non-seulement il l'a vantée sans mesure, mais il s'en était tellement pénétré qu'il a admis en principe général la division des pouvoirs comme fondement de la liberté monarchique : or, la division des pouvoirs est une conséquence nécessaire de la résistance active à l'autorité, et cette résistance active présente des résultats si effroyables, sur-tout lorsqu'on l'applique à un gouvernement continental, que Montesquieu ne l'approuvait pas sans doute, ou du moins qu'il n'a pas osé en convenir. Pourquoi donc en a-t-il adopté les conséquences ? C'est là partie faible et dangereuse de son ouvrage ; et jusqu'à présent je n'ai trouvé personne qui pût m'expliquer le mécanisme de la division des pouvoirs partout où la résistance active à l'autorité n'est pas reconnue constitutionnellement : comme l'absurde ne s'explique point, il est probable que cette opinion de Montesquieu, qui a fait commettre tant de fautes à l'assemblée constituante, restera toujours un problème, et un des problèmes politiques les plus inconciliables avec notre repos. M. de La Harpe n'a point répondu à cette objection, parce qu'elle n'avait pas encore été faite, et qu'il n'était pas dans son esprit de la prévoir. Il dit lui-même avec beaucoup de modestie en louant tout l'Esprit des Lois : « Ce n'est point que je prétende pro-» noncer sur des aperçus de cette nature d'après » mes propres lumières, dont je reconnais volon-» tiers l'insuffisance dans des objets qui n'ont pas » été particulièrement ceux de mes études. » Nous l'avons remarqué plusieurs fois, il n'y a que les hommes d'un vrai mérite qui avouent leur ignorance partielle; les beaux-esprits au contraire parlent de tout, croient ou veulent paraître tout savoir,

Digitized by Google

positivement parce qu'ils n'ont de connaissances approfondies sur rien. Mais en admirant ce noble aveu de M. de La Harpe, il n'en faut pas moins consigner comme une chose extraordinaire qu'un homme, qui n'avait point fait une étude particulière de la politique appliquée aux institutions sociales, se soit cru en état d'expliquer la révolution par l'histoire de la philosophie, puisque le succès et l'utilité d'un pareil ouvrage tenaient sur-tout au développement des grands principes sur lesquels reposent la société en général, et le salut de la France en particulier.

Si M. de La Harpe eût été pénétré de cette vérité, il ne se serait point amusé à critiquer des phrases lorsqu'il s'agissait de renverser de fausses doctrines. Toutes les fois qu'on parle au nom d'un grand intérêt, il est permis d'être hardi dans ses décisions et sévère dans ses jugemens. Qu'importe à la postérité que M. d'Alembert ait été ami de M. de La Harpe? Est-ce le secret de ses amitiés et de ses inimitiés que le public attend d'un auteur assez courageux pour exposer sa tranquillité et même sa vie? Pourquoi tant de haine contre J. J. Rousseau, haine qui déborde partout, puisque le chapitre sur cet écrivain n'est pas fait, et tant d'indulgence pour d'Alembert? D'Alembert était un lâche et un factieux, en laissant à ces deux expressions toute leur valeur; J. J. Rousseau ne fut qu'un charlatan à qui la nature avait donné une imagination si active, que, pour mieux tromper les autres, il commençait par se tromper lui-même; ce à quoi il parvenait si facilement, qu'on peut assurer que des enthousiastes qu'il fit, il fut toujours le premier. M. de La Harpe excuse d'Alembert positivement par ce qui doit le condamner; c'est-à-dire par la lâcheté qui l'empêchait d'avouer sa fureur contre la religion et contre

Digitized by Google

les institutions sociales. Très-amoureux de sa tranquillité, se contemplant avec délice dans la réputation dont il jouissait au sein de sa patrie qu'il détestait, il se contentait d'exciter sourdement de plus hardis que lui; et, pour ne laisser aucun doute sur ce manége infâme, il a pris lui-même les plus grandes précautions pour qu'on imprimât, lorsqu'il serait mort, une correspondance qui met à découvert tous les horribles projets que, par crainte, il avait cachés pendant sa vie. M. de La Harpe, très-embarrassé du desir qu'il éprouve de louer un pareil personnage, prétend qu'un auteur n'est responsable que des ouvrages qu'il *avoue*: il y a ici erreur volontaire, car certainement un auteur est responsable de tous les ouvrages qu'il *compose*. Il ne doit compte à personne, il est vrai, des opinions qu'il garde pour lui; et c'est ce que M. de La Harpe a pu dire de Buffon, sur la religion duquel on a essayé de jeter tant de soupçons: mais quelle comparaison y a-t-il entre des sentimens personnels et des ouvrages imprimés? Jamais Buffon n'a rien écrit qu'il n'ait avoué; en le jugeant comme auteur, on n'a pas le droit de présumer ce qu'il pensait intérieurement, à part même l'absurdité d'imaginer qu'on puisse parler éloquemment de la Divinité sans y croire. Pour d'Alembert, on doit le juger par tout ce qu'il a *composé*, et non pas seulement par ce qu'il a *avoué*: cette dernière méthode serait trop commode en morale comme en politique; et je doute que le plus encroûté philosophe, s'il était maître absolu, consentit à absoudre l'écrivain qui l'attaquerait, pourvu qu'il ne se nommât point.

Vauvenargues tient aussi plus de place dans l'histoire de la philosophie que Fontenelle, Buffon et Montesquieu. M. Vauvenargues a imprimé quelques pensées dans lesquelles, à travers beaucoup

Digitized by Google

de prétentions et d'observations communes, on découvre quelquefois de la justesse et même de la profondeur. Les philosophes, toujours aux aguets des nouveaux littérateurs, soit pour les attirer à eux, soit pour les accabler, s'empressèrent de faire une grande réputation à M. Vauvenargues. On en a conclu généralement qu'il était de la clique; c'est une erreur. Il est mort avant d'avoir pu révéler, par un ouvrage nouveau, s'il méritait les louanges que lui avaient avancées les philosophes, ou s'il tomberait sous leurs coups en rejetant l'alliance proposée. Lorsqu'on écrira la véritable histoire de la philosophie du dix-huitième siècle, il ne sera question ni en bien, ni en mal, de cet écrivain qui n'a eu aucune influence. C'est ce que M. de La Harpe a oublié en lui consacrant un long article. Son chapitre sur un M. Toussaint auquel on doit un livre intitulé *les Mœurs*, est également hors de mesure. Ce Toussaint, qui d'abord avait été janséniste et même convulsionnaire, devint déiste pour être accueilli des philosophes, et athée pour conserver le pain que lui donnait le roi de Prusse. C'est ce malheureux qui, au lit de la mort, fit assembler sa famille, lui demanda pardon d'avoir sans cesse devant elle tourné en moquerie une religion qu'il n'avait jamais cessé de croire dans le fond de l'ame; puis, les larmes aux yeux, avouant que l'intérêt seul avait pu le conduire à tant de lâcheté, il conjura son fils de vivre en honnête homme, en bon chrétien, puisque le seul crime que Dieu ne pourrait pardonner à un père, serait d'avoir corrompu ses enfans sans retour. Quelles tristes réflexions fait naître un pareil spectacle! Si cette anecdote eût été connue de M. de La Harpe, il n'aurait pas employé tant de raisonnemens à chercher par quelle combinaison Toussaint avait attaqué la religion avec un style et des idées qui ne peuvent

Digitized by Google

peuvent appartenir qu'à un homme religieux.

L'article consacré à Helvétius a plus de cent cinquante pages; c'est beaucoup pour le peu d'idées qu'on y rencontre. M. de La Harpe suit encore ce sophiste phrase par phrase, et oublie de montrer le ridicule de cette philosophie qui voulait établir l'empire de la raison en prêchant sans cesse la liberté des passions. Certes, depuis qu'il y a des fous et des écrivains au monde, aucun, avant le dix-huitième siècle, ne s'était avisé de dire que le plus sûr moyen de rendre les hommes raisonnables était de les abandonner à tous leurs penchans : Helvétius a eu cet honneur; c'est en cela seulement qu'il est original; car du reste il répète ses confrères avec tant de mal-adresse qu'on peut, sans injustice, l'accuser d'ignorance. « Je ne suis pas sûr, dit M. de » La Harpe, que nos philosophes sachent beau» coup de choses que les autres hommes ne sa» chent pas; mais j'ose assurer que, dans leurs » livres, ils ont à tout moment l'air d'ignorer ce » que tout le monde sait. » Il est impossible de mieux dire. Par exemple, Helvétius conclut quelque part que l'amour des enfans pour leurs parens n'est pas dans la nature, et il en donne pour preuve que la religion a cru nécessaire de leur en faire une obligation. La conclusion et la preuve sont d'une étrange bêtise. Excepté un philosophe, tout le monde sait que l'amour entre les parens descend de génération en génération, parce que la conservation des créatures est attachée à cet ordre nécessaire; mais il ne s'ensuit pas qu'il soit contre l'ordre de la nature qu'un fils aime son père; et si la religion en a fait un devoir, c'est que la religion, établie partout au profit de la société, tend sans cesse à régler nos sentimens, et à leur donner l'appui d'une autorité divine pour qu'ils ne soient pas abandonnés à toute l'inconstance de nos passions, de nos desirs

Digitized by Google

et de nos intérêts. S'il fallait regarder comme n'étant pas dans la nature tous les sentimens que la société consacre par la voie de la religion, je ne sais pas à quoi on réduirait les affections naturelles : c'est une question à proposer à nos philosophes. On sait qu'Helvétius prétendait attribuer l'inégalité des esprits uniquement à la différence de l'éducation : pour que cette absurdité ne révoltât point en paraissant trop nouvelle, il affirma que Quintilien avait professé la même opinion, et cita de cet auteur le commencement d'un passage dont la fin prouve de la manière la plus positive que Quintilien mettait sur le compte de la nature la première inégalité des esprits. Ceux qui prétendent qu'on peut être à la fois honnête homme et philosophe comme Helvétius, se chargeront sans doute d'expliquer comment la probité se concilie avec de pareilles falsifications. Au reste, comme le mensonge fait le fond de toute doctrine philosophique, il ne faut pas être étonné de voir les mensonges multipliés pour appuyer les principes et les conséquences; et nos sophistes vivans ont conservé de leurs maîtres l'habitude de ne réfuter les objections qu'en les altérant, ou ce qui vaut mieux encore, en répondant à ce qu'on n'a pas dit.

Dans l'éternel chapitre sur Diderot, M. de La Harpe rappelle que le tribun du peuple Babeuf s'appuyait sur les maximes de ce philosophe, ce qui était très-piquant en 1797 : aujourd'hui on ne sait plus qu'il y a eu un homme nommé Babeuf, tourmenté du desir de *législativer* la France, qui pouvait réussir comme tant d'autres qui n'étaient ni plus sots, ni plus fous que lui, et auxquels cela n'a pas laissé que de profiter; mais on saura dans tous les temps qu'il y a eu alliance pleine et entière entre les révolutionnaires et les philosophes; que les philosophes qui écrivent sont des révolu-

Digitized by Google

tionnaires spéculatifs; que les révolutionnaires qui tuent sont des philosophes actifs; et, comme disoit un membre de la Convention lorsqu'il fut question d'envoyer l'auteur du Contrat Social, au Panthéon, entre Marat et Voltaire; « ce que J. J. Rousseau a voulu, nous le faisons. » Effectivement, ils l'ont fait, avec la seule différence de l'action à la spéculation; et, vérification faite, je soutiens qu'il est impossible de citer une atrocité, une bêtise, une niaiserie mises en pratique pendant la révolution, dont on ne trouve le conseil dans un livre philosophique, à commencer par le changement de nom des rues de Paris proposé par M. de Voltaire, jusqu'aux grandes exécutions dont MM. Raynal et Diderot peuvent se disputer la priorité.

Quoique ces volumes n'offrent pas autant de pensées justes et fortes que les autres ouvrages de M. de La Harpe, on y retrouve pourtant cette manière pressante de raisonner qui laisse peu d'espace à la réplique. Nous en citerons un exemple. « A entendre les philosophes, ce sont partout les prêtres qui ont imaginé, pour leur intérêt, la Divinité, la religion, le culte; ce sont eux qui ont trompé le monde. Il y a pourtant une petite difficulté; c'est qu'avant d'avoir des prêtres, il a fallu nécessairement avoir des Dieux; avant d'avoir des prêtres, il a fallu convenir généralement de la nécessité d'un culte. » Pendant le dix-huitième siècle, la manie de faire la religion d'institution humaine a été poussée si loin, que M. de Voltaire a imprimé avec une approbation générale :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Ce vers, tant admiré, est le comble du ridicule; car si Dieu n'existait pas, tous les beaux-esprits de tous les siècles, se fussent-ils trouvés réunis, n'auraient pu seulement inventer un nom pour le dé-

Digitized by Google

signer. Presque tous les vers de M. de Voltaire sur la Divinité sont de la même force, témoin encore celui-ci tant de fois cité :

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

Si le repentir était la vertu des mortels, pour être vertueux il faudrait nécessairement commencer par être criminel. M. de Voltaire a voulu dire sans doute que Dieu fit du repentir un moyen de retour à la vertu; et c'est parce que cette pensée religieuse est dans le cœur de tous les hommes qu'on a pris généralement ce qu'il voulait dire pour ce qu'il a dit, quoiqu'il y ait une si prodigieuse différence.

Le chapitre sur le philosophe de Ferney manque entièrement dans l'histoire de la philosophie, ce qui est une nouvelle preuve que M. de La Harpe avait mal conçu son sujet, puisque, pour passer en revue les principes des sophistes et les conséquences de ces principes, il suffirait d'écrire la vie de M. de Voltaire, dont la première partie touche de si près au grand siècle, et dont la dernière et la plus longue appartient au fameux siècle des lumières. Cette division offrirait l'avantage de réunir autour du même homme, et les grands écrivains qui l'ont précédé pour mieux le condamner, et ses amis, et même quelques-uns de ses ennemis d'accord avec lui sur ce point essentiel, qu'il fallait renverser l'édifice social, les uns voulant commencer à démolir par le faîte, les autres voulant d'abord miner les fondemens: ce qui explique pourquoi, étant toujours divisés entre eux, il est cependant résulté de mille philosophies diverses une seule confusion, un seul désordre qu'on appelle philosophie, soit pour la défendre, soit pour la vouer à l'exécration des siècles. Les fragmens de M. de La Harpe ne peuvent être regardés que comme des matériaux utiles à celui qui aura le talent et

Digitized by Google

les connaissances nécessaires pour faire du tableau de la Littérature du dix-huitième siècle le discours préliminaire de l'Histoire de la Révolution.

FIÉVÉE.

Pomponius Mela, traduit en français sur l'édition d'*Abraham Gronovius*; le texte vis-à-vis la traduction, avec des notes critiques, géographiques et historiques, qui ont pour objet de faciliter l'intelligence du texte et de justifier la traduction; de mettre en parallèle les opinions des anciens sur les principaux points de géographie, de chronologie et d'histoire, et de présenter un système complet de géographie comparée. Par *C. P. Fradin*, professeur de géographie et d'histoire, à l'école centrale du département de la Vienne, membre de l'athénée et de la société d'émulation de *Poitiers*. Trois volumes in-8°. Prix : 16 fr. 50 cent., et 21 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *F. Cocheris, fils*, libraire, quai de Voltaire, n°. 10; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

L'AUTEUR de cette traduction rend compte à son lecteur dans un avertissement, des motifs qui l'ont déterminé à l'entreprendre, après une énumération des qualités qui distinguent le style et l'ouvrage de Pomponius Mela. « Entraîné par tant de motifs, et séduit par tant de » charmes, dit M. C. P. Fradin, j'ai entrepris la traduc- » tion de Pomponius Mela qu'on peut regarder à juste » titre comme le père des géographes latins. Je n'ai pas » la prétention ridicule d'avoir rendu trait pour trait mon » modèle; il a des beautés inimitables et que ne saurait at-

Digitized by Google

» teindre le génie de notre langue. Je m'estimerai toujours » heureux, si j'ai pu m'en rapprocher de manière à le faire » reconnaître, en ajustant à chacune de ses expressions » les mots techniques de la science. J'espère que le lecteur » me saura bon gré d'avoir placé le texte en regard du » français; par-là, j'ai atteint le double but de le mettre » à portée de juger de ma traduction, et de multiplier les » exemplaires d'un ouvrage très-rare et très-dispendieux. »

Il y a plusieurs choses à relever dans ce peu de mots de la préface de M. C. P. Fradin; d'abord on ne conçoit pas trop comment un ouvrage qui, de l'aveu de l'auteur lui-même, « n'est pour ainsi dire qu'une sèche nomencla- » ture de peuples et de pays, *impeditum opus* et *facun- » diæ minimè capax*; » on ne conçoit pas trop, dis-je, qu'un tel ouvrage puisse avoir des *charmes si séduisans*. Ce serait tout ce que l'on pourrait dire du poète le plus agréable. Ce n'est pas que la géographie soit par elle-même un sujet si aride et si *dégoûtant*, ainsi que le prétend M. C. P. Fradin. Rien au contraire, à mon avis, n'offre plus d'alimens à la curiosité que cette étude, surtout si l'on y joint la lecture des livres de Voyages; mais la manière dont Pomponius Mela a traité la géographie, manière qui n'est ni aussi grande, ni aussi large que celle de Strabon, est une raison qui l'a empêché de s'attacher beaucoup aux ornemens. Il ne faut pas moins que la prévention d'un traducteur, pour nous donner Pomponius Mela comme un *excellent modèle* de latinité, et nous dire que le style de l'auteur de cet abrégé de géographie, « est fleuri et toujours au niveau de son » sujet; que ses phrases harmonieusement cadencées, » sont parsemées de tours ingénieux qui frappent aussi » agréablement l'oreille, que les pensées qu'elles renfer- » ment séduisent et entraînent l'imagination. » Je ne pré-

Digitized by Google

tends point contester au style de Pomponius Mela, les qualités qu'on s'accorde à lui reconnaître, c'est-à-dire, l'élégance et la précision. Rien au monde ne serait plus ridicule qu'un homme qui, dans un abrégé de géographie, chercherait à s'exprimer en *phrases harmonieusement cadencées*. Je me permettrai d'observer à M. C. P. Fradin, que ce n'est point du tout une *prétention ridicule* dans un traducteur que de vouloir égaler son modèle; je lui demanderai pareillement quel rang il assigne à Tacite et à Tite-Live, lorsqu'il trouve dans le géographe Pomponius, « des beautés inimitables que ne saurait atteindre le génie » de notre langue. » Une admiration aussi exagérée ne prouve pas beaucoup en faveur du jugement de celui qui la prodigue ainsi; souvent un traducteur fait plus de tort à son auteur par des éloges impertinens, que ne le ferait un critique qui relèverait tous ses défauts avec sévérité. M. C. P. Fradin s'estimerait fort heureux s'il pouvait s'approcher du génie de son auteur, de manière à le faire reconnaître: rien n'est assurément plus modeste. Mais veut-on savoir comment il s'y est pris pour donner une idée de cet auteur, dont *le style est fleuri* et dont les *phrases harmonieusement cadencées*, etc.?... M. C. P. Fradin va nous l'apprendre lui-même. C'est tout bonnement « en ajustant à chacune de ses expressions, les mots » techniques de la science. » On ne se serait pas douté que la chose fût si aisée; nous aurons lieu dans l'examen de cette traduction, de nous assurer si ce moyen est infaillible. Quant au double but que M. C. P. Fradin s'est proposé en faisant imprimer le texte en regard du français, nous croyons qu'il n'a vraiment atteint que le premier; celui de mettre le lecteur à portée de juger de sa traduction; et nous nous proposons d'user amplement de la facilité qu'il veut bien nous donner: quant au second

Digitized by Google

but, qui était de multiplier les exemplaires d'un ouvrage rare et dispendieux, M. C. P. Fradin l'a totalement manqué ; ses trois gros volumes in-8°. sont beaucoup plus dispendieux que la petite édition latine de Gronovius, portée sur tous les catalogues de librairie, à 7 ou 8 francs. Mais avant que d'examiner cette traduction, il est dans la préface quelques erreurs que nous croyons d'autant plus devoir combattre, que le traducteur occupe une place dans l'instruction publique.

« Il paraît assez démontré que la géographie de Pom-» ponius Mela, dit M. C. P. Fradin, fut autrefois très-» usitée dans les anciens colléges de France, et qu'elle n'a » cessé de l'être qu'à cette époque si fatale pour l'instruc-» tion publique, où, par une espèce de vertige inconceva-» ble, l'enseignement de la langue latine, exclusivement » adopté, remplaça presque partout l'étude des sciences » physiques et morales. » Je ne m'arrêterai point à faire sentir combien cette façon de parler, *il paraît assez démontré*, est ridiculement emphatique lorsqu'il s'agit d'un fait de la vérité duquel rien n'est plus facile que de s'assurer. M. le professeur me paraît se méprendre étrangement, lorsqu'il considère comme une époque fatale, le temps où les langues grecque et latine étaient en honneur dans nos colléges : il faut avoir une singulière manière d'envisager les causes et les effets, pour attribuer à l'exclusion des sciences physiques, l'état de dépérissement où l'instruction a été réduite en France. Qui ne voit au contraire que c'est la trop grande influence qu'on veut donner de nos jours aux sciences exactes, qui fait avorter tous nos systèmes d'éducation ? Ce n'est pas que l'étude de ces sciences n'ait de grands avantages lorsqu'elle est faite comme il faut et quand il faut ; et il n'est pas vrai, comme l'avance M. C. P. Fradin, qu'il n'en fut nullement question dans

Digitized by Google

nos colléges : c'était la priorité seulement qu'on ne voulait pas leur accorder. On commençait par cultiver dans les jeunes gens, la mémoire et l'imagination par l'étude des langues et de la poésie, avant que de songer à exercer leur raison dans la culture des sciences exactes, et rien n'était plus judicieux. Dans notre siècle, au contraire, on a voulu commencer l'éducation par où l'on devait la finir. Un philosophe a proposé gravement d'apprendre la géométrie aux enfans avant même qu'ils sussent lire. C'était là le seul moyen d'en faire des *têtes fortes*, *des têtes pensantes*. Rien n'égale le mépris qu'on affichait pour la langue latine ; nos gens de lettres en étaient venus au point de rougir d'en savoir un peu. On peut voir tous ces paradoxes bizarres établis comme autant de principes, dans un traité sur l'éducation, ouvrage du financier Helvétius. Personne n'ignore où tous ces beaux systèmes nous ont conduits, et qu'on a été obligé de revenir en partie aux principes d'enseignement adoptés par cette Université tant décriée par nos charlatans modernes. M. C. P. Fradin se trompe, ou n'est pas de bonne foi lorsqu'il paraît regarder comme fatale à l'instruction, l'époque où l'étude de la langue latine avait la priorité sur les autres études : j'ai bien peur qu'il ne soit imbu de tous les paradoxes de l'école moderne ; et, s'il faut le dire, la manière dont il a traduit Pomponius Mela, me porte à croire qu'il n'a fait de son auteur et de la langue latine qu'une étude fort superficielle. Je ne sais d'un autre côté à quoi attribuer l'espèce de respect superstitieux que M. C. P. Fradin a pour les terminaisons en *us*, et qui lui fait toujours écrire *Casaubonus*, *Schotus*, *Vadianus*, etc., quoique cependant l'usage veuille qu'on dise Casaubon, Schot, etc., comme on dit en français, Horace et Virgile, et non pas *Horatius* et *Virgilius*. Cette scrupuleuse fidélité est du pédantisme tout pur, et il n'est

Digitized by Google

pas rare de voir tomber dans ce défaut les personnes qui se piquent le plus d'en être exemptes. M. C. P. Fradin serait bien fâché de passer pour pédant : on en peut juger à la manière recherchée, et qu'il croit élégante, dont il a écrit la préface qui précède sa traduction. En voici quelques exemples : « Les annotateurs de Pomponius Mela ne » sont point d'accord sur le lieu précis de sa naissance... » Cette différence d'opinion ne peut être que le résultat de » celle qui a existé entre les divers manuscrits sur lesquels » on a lu d'abord, puis transmis à l'impression l'excellent » ouvrage de ce géographe. Peu importe au reste une dis- » sertation sur ce point ; il suffit de savoir que Pomponius » Mela fut espagnol, et qu'il naquit dans la Bétique, » au voisinage du détroit de Gadès. Voilà ce qu'il y a de » plus positif ; et ce qui résulte de l'accord unanime des » manuscrits, et des hommes de lettres qui ont éclairé sa » géographie du flambeau de la critique. » Ce style et ce flambeau se ressentent bien du collége; on ne peut se le dissimuler. Il en est de même de la phrase suivante : « Il faut conclure que ce géographe vécut dans le premier » siècle de l'ère chrétienne, et que très-vraisemblable- » ment il vit *s'écouler à la suite les uns des autres*, les » règnes de Tibère, de Caligula, et peut-être même les » premières années de celui *du farouche Néron*. » Ce n'est point dans ce style oratoire qu'on doit écrire un *avertissement* ; on n'y doit point prodiguer les figures de rhétorique, et dire, en faisant usage de l'interrogation : « Si nous » connaissons à peine le lieu et le temps qui virent naître » Méla, comment connaîtrions-nous sa famille et le rang » qu'il occupait lui-même parmi ses contemporains ? » Toutes ces choses devaient être dites d'un ton simple, et l'éloquence de M. le professeur est ici entièrement déplacée. Je me hâte d'en venir à la traduction.

Digitized by Google

Le style de Pomponius Mela est principalement recommandable pour sa clarté et sa précision; qualités qui devaient de nécessité entrer dans le style d'un abrégé. Je suis loin cependant de croire que la latinité de ce Espagnol soit aussi pure que M. C. P. Fradin voudrait nous le persuader. Il s'en explique ainsi, page 10 de son avertissement : « Les hommes de lettres de tous les pays et de » tous les temps n'ont eu qu'une même opinion sur l'excel» lence de la géographie de Pomponius Mela. *Hermolaus* » *Barbarus* dit que c'est un livre d'or, et *Pidianus*, qu'elle » est l'ouvrage d'un esprit vif et sublime; suivant *Schottus* » il n'est point d'ouvrage en ce genre plus clair et plus » pur. Cicéron même n'eût pas composé plus élégamment » la géographie qu'il s'était proposé d'écrire. *Olivarius*, » en parlant du style de Mela, dit que s'il baisse quelque» fois, il se relève aussitôt avec plus d'éclat; qu'il est par» semé de fleurs, et que les descriptions de ce géographe » sont inimitables. » Tous ces éloges sont pour la plupart exagérés. Quant à la brièveté, qualité qu'on ne peut refuser au style de Pomponius, je ne pense pas que M. C. P. Fradin l'ait su conserver. On peut en juger par quelques exemples que nous prenons au hasard; voici d'abord le texte de l'original :

Ipse Tanais ex Riphæo monte dejectus, adeo præceps ruit, ut cùm vicina flumina, tum Mœotis et Bosphorus, tum Ponti aliqua, brumali rigore durentur, solus æstus hiemesque juxta ferens, idem semper et sui similis incitatusque decurrat. Ripas ejus Sauromatæ et ripis hærentia possident. Una gens, aliquot populi, et aliquot nomina.

Traduction de M. C. P. Fradin.

« Le Tanaïs descend du mont Riphée, et coule avec une telle rapidité, que lorsque le grand froid congèle les fleuves

voisins, le Mœotide, le Bosphore, et même quelques parties du Pont, ses eaux seules, également insensibles à l'influence de la chaleur et des frimas, n'éprouvent aucune variation dans l'impétuosité de leur cours. Les rives de ce fleuve, ainsi que les contrées qui l'avoisinent, sont habitées par les Sauromates, qui quoique ne formant qu'une même nation, sont partagés en différens peuples, et connus sous différens noms. »

La première phrase est assez bien traduite; mais il n'est pas possible de délayer dans une plus grande quantité de termes ces mots de l'original, *una gens, aliquot populi, et aliquot nomina.* J'ai peur que M. C. P. Fradin, qui voit dans son auteur tant de qualités qui n'y sont point, n'ait pas vu ou senti celles qui y sont réellement. La brièveté, la concision font tout le mérite du style de Mela, dont l'Abrégé de Géographie, pour le dire en passant, ne ressemble pas plus au grand ouvrage de Strabon, qu'une simple esquisse ne ressemble à un tableau. C'était donc à saisir ce style vif et précis, que le traducteur devait s'attacher, et c'est ce qu'il a très-mal-à-propos négligé de faire. Nous en donnerons encore quelques exemples, pareillement pris au hasard.

Texte de l'original.

Crescit porro, sive quòd solutæ magnis æstibus nives, ex immanibus Æthiopiæ jugis, largiùs quàm ripis accipiqueant, defluunt: sive quòd sol hieme terris propior, et ob id fontem ejus minuens, tunc altiùs abit, sinitque integrum, et ut est plenissimus, surgere.

Traduction de M. C. P. Fradin.

« Les débordemens du Nil proviennent, soit de ce que les neiges qui couvrent les hautes montagnes de l'Ethiopie

se fondent dans les grandes chaleurs, et découlent dans le fleuve avec une telle abondance, que son lit ne peut suffire à les contenir; soit de ce que le soleil, plus voisin des sources du Nil en hiver, diminue par cette raison leur volume, tandis que s'élevant en été dans des régions supérieures, il ne leur enlève rien; ce qui fait qu'à raison de leur abondance, elles lui fournissent alors une trop grande quantité d'eau. »

Texte de l'original.

Sive quòd per ea tempora flantes etesiæ, aut actas à septentrione in meridiem nubes super principia ejus imbre præcipitant: aut venienti obvii adverso spiritu, cursum descendentis impediunt: aut arenis, quas cum fluctibus littori applicant, ostia obducunt, fitque major, vel quòd nihil ex semet amittit, vel quòd plus quàm solet accipit, vel quòd minùs quàm debet emittit.

Traduction de M. C. P. Fradin.

« Soit de ce que les vents étésiens qui soufflent dans cette saison, poussent du septentrion au midi des nuages qui se résolvent en pluie dans les lieux où il commence; ou que se portant dans un sens contraire au cours de ce fleuve, ils repoussent ses eaux et les empêchent de descendre, ou qu'enfin ils obstruent ses embouchures par la grande quantité de sables que voiturent avec eux les flots qu'ils chassent vers le rivage. En un mot, le Nil grossit et déborde, ou parce qu'il ne perd rien, ou parce qu'il reçoit plus qu'à l'ordinaire, ou parce qu'il donne moins à la mer qu'il ne doit lui donner. »

Texte de l'original.

Quòd si est alter orbis, suntque oppositi nobis à meridie antichtones, ne illud quidem à vero nimium abscesserit in illis ortum amnem, ubi subter maria cæco alveo pene-

Digitized by Google

traverit, in nostris rursus emergere, et hâc ré solstitio accrescere, quòd tum hiems sit undè oritur.

Traduction de M. C. P. Fradin.

« S'il existe vraiment au Midi une terre opposée à celle que nous habitons, on peut croire encore, sans trop choquer la vraisemblance, que prenant sa source dans ces climats et s'insinuant au-dessous des mers par des canaux souterrains, il vient ensuite reparaître dans notre hémisphère, et s'y gonfler au temps du solstice, par la raison que le pays d'où il vient *a l'hiver* à cette époque. »

Il n'est besoin que de jeter un coup d'œil sur cette version pour voir combien elle est vague et diffuse. Cette prolixité se fait sentir à la seule ouverture du livre. Afin que le texte se trouvât en regard de la version, M. C. P. Fradin a été obligé de laisser en blanc dans la partie qui renferme le texte latin, tout ce qui est surabondant dans sa version française : il résulte de cet arrangement une si grande quantité de lacunes, qu'un bon tiers de chacun des volumes n'offre que du papier blanc. En un mot, tout, dans cette paraphrase, porte le caractère de la précipitation et de la négligence. Les notes dont M. C. P. Fradin a accompagné sa traduction n'ont quelquefois que fort peu de rapport avec la géographie, et presque toujours sont de beaucoup trop longues. J'aurais pu relever plusieurs impropriétés de termes dans la prose du traducteur, mais ces détails m'auraient mené trop loin. Il me suffira de prévenir M. C. P. Fradin qu'on ne dit point en français d'un peuple qui n'est pas policé, que ce peuple n'a *point de politesse*; ce mot étant reçu chez nous dans une autre acception. Au reste, je ne doute point que ma critique ne lui paraisse bien outrée : j'avoue qu'elle est sévère; mais cependant je suis persuadé qu'elle est juste. Je ne prétends point dire que M. C. P. Fradin soit un homme sans connaissances, et

Digitized by Google

tout-à-fait dépourvu de goût; je le crois au contraire beaucoup plus instruit que le vulgaire des professeurs de Lycée n'a coutume de l'être : il est à regretter que dans cette traduction il se soit trop abandonné à une certaine facilité d'écrire; et dans ses notes, à un trop grand desir de montrer son érudition. Tout ce que j'ai dit ne peut porter atteinte à sa réputation comme professeur; je suis même disposé à lui croire beaucoup de mérite et des connaissances plus qu'ordinaires en géographie ancienne et moderne. Que M. C. P. Fradin revoie donc sa traduction, qu'il soigne davantage son style, et sur-tout qu'il élague une partie de ces notes parasites qui ne servent qu'à grossir le volume; personne alors ne lui contestera le mérite d'avoir fait un livre utile, et nous nous ferons un devoir d'adoucir par des éloges mérités ce qu'il aura pu trouver d'amer dans une critique qui, au reste, n'a d'autre motif que l'intérêt des lettres.

J. Estinbert-la-Servière.

Aux Rédacteurs.

Messieurs,

J'ai remarqué jusqu'à ce jour, que dans vos extraits, vous condamnez impitoyablement tout ce qui s'écarte des règles adoptées : étant philosophe, je ne puis vous pardonner cette rigidité de principes. Heureusement, j'ai aujourd'hui preuve en main contre vous; et un petit chef-d'œuvre qui vient de paroître, démontre évidemment jusqu'à quel point on peut s'élever quand on a le bonheur et le courage de ne suivre aucune des règles posées par ceux que vous voulez appeler les grands maîtres.

Je veux parler du poëme de *Duophile*, ou *le Plaisir de se voir deux*; j'ose espérer de votre impartialité, que

Digitized by Google

vous consentirez à insérer mes réflexions dans votre journal.

Tout est admirable dans ce poëme de *Duophile ;* on y trouve des vues nouvelles et vraiment profondes sur l'épopée. L'auteur n'y oublie rien. Le titre de son livre ne vous paraît-il pas assez clair ? il prend soin de vous l'expliquer, et de vous dire pourquoi il a fait un mot tout exprès.

Les plus grands orateurs, pour orner leurs harangues,
Y joignoient les beautés de différentes langues :
De mots grecs et latins, par la double union,
De cet écrit j'annonce et la fin et le nom.

Ainsi, par le titre seul du livre, l'auteur nous apprend qu'il sait le grec et le latin ; mais il y a tant de beautés dans cet ouvrage, qu'il n'est pas besoin de s'arrêter beaucoup même sur les plus marquantes.

Un de nos poètes philosophes me disoit un jour, avant de donner une tragédie, dans le bon temps où elles réussissoient toutes : Mon ami, *les règles sont les éteignoirs du génie.* M. de Rupière, auteur de *Duophile*, va plus loin :

Pour instruire, j'ai fait quelques vers, un poëme,
J'en ignore la forme, et la règle et la loi :
Mon génie a le droit d'en faire une pour moi.

Convenez-en, messieurs, il n'y a que les poètes de notre école qui puissent parler avec cette noble et modeste assurance ; et dites-moi, je vous prie, à quoi peuvent mener vos règles ? En les suivant, on ne produira que des ouvrages semblables à ceux qui ont déjà été faits ; nous, au contraire, nous vous donnerons du nouveau. Hélas ! le bon temps n'est plus : nous avons été quelques instans près d'arriver à un point de *perfectibilité* tel que nous n'aurions plus été gênés par les règles. Nous avions imaginé

Digitized by Google

giné de ne plus instruire les enfans qu'en les amusant ; cela nous réussissait assez : nous étions assurés que les enfans oublieraient bientôt ce qu'on leur aurait appris, et qu'une fois devenus leurs maîtres, ils ne conserveraient de leurs études que l'habitude de s'amuser. Alors, n'étant plus gâtés par aucune règle, ceux qui auraient eu du génie, auraient produit des choses vraiment merveilleuses. Mais vous avez tant fait, qu'on a repris les anciennes routines : qu'en résulte-t-il ? c'est qu'aujourd'hui on ne nous parle plus que des auteurs du siècle de Louis XIV, et que nous retombons dans ces maudites règles qui, je le répète avec mon ami, sont des *éteignoirs du génie*.

Rien n'est plus simple que le plan du poëme de *Duophile*. Sagère, qui n'est autre que l'auteur lui-même, s'ennuie de vivre seul à la campagne : un de ses voisins a une fille ; Sagère va souper chez lui, et devient son gendre. Il n'y a qu'un seul petit incident dans la marche du poëme, c'est une émeute de village à l'instar de nos belles insurrections de Paris : tous les personnages sont sur le point d'être tués, mais ils en sont quittes pour la peur, et Sagère se marie avec Mlle Clère.

Tous les genres de beautés se trouvent dans *Duophile*. Voulez-vous du descriptif ?

Dans le bruit du tonnerre, annoncé par l'éclair,
Le beau combat du froid avec le chaud dans l'air,
De nombreux traits de pluie, ou de gros grains de grêle,
De ces deux ennemis termine la querelle.

Sagère voit-il la belle Clère qui a un chapeau de paille ? il s'écrie :

Pareillement l'artiste embellit et couronne
D'un joli chapiteau une belle colonne.

Je crois qu'il est assez délicat de comparer sa maîtresse

Digitized by Google

à une colonne. Mais il faut vous donner le portrait de Clère :

Son nez rond est parfait ; au milieu du menton
Se trouve un petit creux qui plaît par sa façon.

De l'oreille à l'épaule, une agréable pente
Termine le pourtour d'un col qui vous enchante ;
C'est de la bonne grace, et le siége et l'appas, etc.

Je ne pousserai pas plus loin cette citation, car Duophile est fort exact ; il peint tout, tout sans exception, et les partisans de la poésie descriptive y trouveront l'application la plus heureuse de leurs préceptes.

Embarrassé dans le choix des beautés que je dois citer, car tout est à-peu-près de la même force, je m'arrête. Ainsi, je ne vous dirai rien d'un petit tableau de la révolution et de ses causes, ni d'un beau *monologue* de la Discorde, qui est furieuse d'avoir perdu sa puissance en France.

La Discorde en fureur se fait de fiers reproches, etc.

Qu'il vous suffise de savoir que Sagène, après avoir épousé sa belle Clère, jouit tranquillement *du plaisir de se voir deux*.

Vous croyez probablement que tout est fini avec le poëme; pas du tout : Duophile, qui n'a rien de caché pour le public, a donné à la suite la *chanson de l'Hyménée*, qui a été chantée à sa noce. « Cette chanson, » dit-il, est à l'imitation des anciens épithalames des » Grecs, qui savaient joindre l'instruction à leurs diver- » tissemens. »

J'avais d'abord été effrayé de cette annonce : quoi ! me disais-je, Duophile se serait-il abaissé à suivre les règles de ces Grecs que je hais presque autant que les auteurs du siècle de Louis XIV ? Avec quel plaisir j'ai vu que cette

Digitized by Google

annoncé n'était qu'une espiéglerie, et que M. de Rupière était fait pour créer, et non pour imiter! Jugez-en vous même, messieurs, par cette strophe :

Dansons, et nous entr'aimons tous;
Garçons, aimez les filles;
Femmes, chérissez vos époux :
Soyons tous Duophiles.

Je desire que vous ayez remarqué, messieurs, la franchise qui a dicté mes éloges. Je n'ai jamais loué sans appuyer mes louanges par des citations; c'est la seule manière que je connaisse pour ne pas blesser la modestie des gens. Mon but a été de vous forcer à admirer avec moi un poëme dans lequel l'auteur a eu le courage de mettre de côté toutes les règles. Puissent mes réflexions avoir quelqu'influence, et empêcher les jeunes gens de se gâter par des études qui ne peuvent qu'*éteindre le génie!*

Q.

Pensées et Réflexions sur divers sujets.

La manie de chercher des pensées neuves est aux ouvrages d'esprit, ce que les nouveautés sont aux empires. Ce n'est point éclat durable, c'est combustion. « Cette chose est à sa place, il est vrai, mais elle a été répétée mille fois. » Eh! bien, vous la répéterez, pour la mille et unième. Voyez le grand mal! tâchez seulement de la dire aussi bien à votre manière, que ceux qui l'ont déjà bien dite à la leur; peut-être alors la direz-vous mieux. A votre avis, on doit préférer une sottise nouvelle, à une chose belle et sensée, qui, par malheur, n'est point neuve; car celui qui veut trouver, à toute force, une pensée neuve, trouve infailliblement une impertinence. Mais

Digitized by Google

c'est encore là un piége que vous tend votre orgueil. Comment cela ? le voici :

De deux pensées, la première belle et naturelle, la seconde éclatante et *neuve*, s'il y en a une qu'on a mille fois ressassée, je parie, à coup sûr, que c'est la seconde.

Dites d'abord à une femme *qu'elle a un mauvais cœur ;* dites-lui ensuite *que ses yeux ne sont pas beaux :* sur le premier mot, elle répondra que vous vous trompez ; elle vous dévisagera au second.

Pascal dit quelque part : « Le sot projet qu'a eu Montaigne, de se peindre lui-même ! » Je donnerais beaucoup, pour que l'auteur des Pensées eût vu les Confessions du citoyen de Genève.

L'amour de soi, bien négligé, serait le véritable amour des hommes.

Peut-être ne se rencontrerait-il pas un homme, qui soit sanguinaire lorsqu'il ne court pas le moindre danger. Marius fait peut-être exception ; encore y aurait-il bien des choses à dire.

La soif de l'or, l'ambition, poussent les hommes aux entreprises hasardeuses, et de là aux cruautés. Mais il y a toujours de la peur cachée dans la cruauté. Lorsque Cromwel fit tomber la tête de son monarque, il y fut poussé par la peur que lui donnait la certitude d'avoir déjà trop osé. Or, du moment qu'on voit qu'on a été trop loin, il est de l'homme de craindre de rester en arrière, par principe de sûreté. Ainsi il était plus barbare, par cela même qu'il sentait qu'il l'avait déjà été.

J'ai entendu Danton, au milieu de ses barbaries, ré-

Digitized by Google

pondre à un homme qui lui demandait sa protection : « Ta tête est plus assurée que ne l'est la mienne. »

J'aime à pousser d'argumens les matérialistes ; car les preuves de cœur ne feraient œuvre avec ces gens-là. Pourquoi (s'il n'y a nulle différence entre l'homme et la brute, qu'une organisation un peu plus parfaite) les passions particulières à l'homme ont-elles une toute autre énergie que les appétits qu'il a de commun avec les animaux ? Expliquez comment l'ambition, par exemple, l'avarice, l'amour (car l'attrait seul des sexes n'est pas l'amour) prennent un tel empire sur l'homme, qu'ils subjuguent, en certains cas, la faim, la soif, le sommeil, la terreur de la mort même ! Voit-on cela chez les animaux ?

Ariste passe pour distrait, et il s'en trouve bien. Entrez-vous chez lui ? il ne vous voit pas, mais il vous considère attentivement. Lui parlez-vous ? il ne vous répond pas, il prend du tabac. Quelquefois il cause pourtant. Venez-vous à le contredire ? prenez garde, il va retomber dans sa distraction, d'où il ne sortira que lorsqu'il aura trouvé sa réplique ; car Ariste n'a point d'esprit comptant. Il aime tendrement ses amis. Parlez-lui en : il ne répond mot, il est vrai, mais c'est la faute de sa distraction ; il rêve sûrement à quelques compositions. Lui parlez-vous de lui, de ses ouvrages, de sa fortune, de ses meubles ? il prend feu soudain et jase à outrance. Vous aurez beau vanter tout cela, vous ne ferez œuvre auprès des éloges qu'il y donnera lui-même.

La distraction d'Ariste est commode, et lui peut servir à tout événement.

CORIOLIS.

Digitized by Google

Caractère de lord Bolingbroke.

Par Chesterfield (*traduit de l'anglais*).

Il est impossible de trouver un clair-obscur assez prononcé, pour peindre le caractère de lord Bolingbroke. Exemple déplorable de la violence des passions humaines, et d'une raison parfaite et sublime, ses vertus, ses vices, sa raison, ses passions, sans être réunis par une gradation de couleurs, formaient un assemblage éclatant et imprévu.

Le mélange du brillant et du sombre le rendait étonnant. La dureté, l'emportement, l'extravagance, caractérisaient non-seulement ses actions, mais agitaient tous ses sens. Sa jeunesse fut célèbre par le tumulte et le désordre des plaisirs auxquels il se livra tout entier, au mépris de l'opinion publique. Sa belle imagination souvent allumée, s'épuisait avec son corps à célébrer, à déifier des orgies nocturnes. La joie qu'il respirait à table, était celle des bacchantes les plus insensées. Ces goûts ne furent surpassés que par la plus haute ambition. Ses jouissances altérèrent son esprit et son tempérament ; mais l'ambition ruina sa réputation et sa fortune.

Il parut, jeune encore, dans l'administration, et s'y distingua. Sa pénétration semblait inspirée ; son éloquence et sa plume embellissaient tout ; non pas une éloquence pénible et recherchée, mais cette heureuse abondance qui, peut-être après quelques premières études, lui devint si naturelle, que ses conversations familières auraient pu être recueillies par écrit et imprimées sans nécessiter la moindre correction, soit pour la méthode, soit pour le style. Ses sentimens étaient nobles et généreux ; ses principes de bon naturel et d'amitié, plus réfléchis que décidés ; ils avaient

Digitized by Google

plus de véhémence que de durée, et souvent ils passaient d'un excès à l'autre à l'égard des mêmes personnes. Il recevait les politesses d'usage comme une obligation, et les rendait avec intérêt. La moindre inadvertance l'offensait; il la faisait sentir vivement : une différence d'opinion sur une question philosophique, le provoquait au point de prouver qu'il n'était pas toujours, lui-même, un philosophe.

Malgré la dissipation et l'agitation tumultueuse de sa jeunesse, il avait un fonds inépuisable de connaissances variées et universelles, une conception vive, lumineuse, et la mémoire la plus ornée. Elle subvenait à tout; il en faisait un usage continuel, et ne fut jamais obligé de chercher dans ses livres quelques citations. Il excella sur-tout dans l'histoire. Ses ouvrages en ce genre le prouvent évidemment; les intérêts politiques, commerciaux et relatifs des peuples de l'Europe, particulièrement de ses compatriotes, lui étaient peut-être mieux connus qu'à tout autre écrivain. Ses ennemis, de quelque parti qu'ils fussent, ont avoué franchement qu'il défendit ces derniers avec une fermeté et une constance inimitables.

Durant son long exil en France, l'étude absorba toute l'ardeur qui le caractérisait; ce fut là qu'il forma et qu'il exécuta sur-tout le plan de ses ouvrages philosophiques. Les bornes générales des connaissances humaines étaient trop étroites pour l'élan et la chaleur de son imagination; il aurait voulu s'élever au-delà des bords du globe, parcourir le monde inconnu et les régions ignorées de la métaphysique, ouvrir une carrière nouvelle et immense à l'imagination, dont les conjectures infinies suppléent au défaut des lumières qu'on ne peut acquérir, et usurpent trop souvent leur nom et leur influence. Il avait un bel extérieur, des façons, un air engageant. Il possédait

Digitized by Google

de la dignité et l'affabilité que peut et doit avoir un homme de son rang, et dont se piquent réellement peu d'Anglais.

Il se donnait pour déiste, confiant en la protection générale de la Providence; mais il doutait, sans la rejeter, comme on l'a cru, de l'immortalité de l'ame et d'une vie future.

Il mourut d'une maladie aiguë et cruelle, d'un ulcère qui lui dévora la figure, et qu'il souffrit avec courage. Une semaine avant son décès, il me dit un douloureux et dernier adieu, reçut les miens avec tendresse, et ajouta : « Dieu qui m'a placé sur cette terre, dispose de moi comme il lui plaît, et connaît seul ce qu'il a de mieux à faire. Puisse-t-il vous donner sa bénédiction ! »

Tout ce que nous pouvons ajouter de ce caractère original, n'est propre qu'à nous forcer de nous écrier : « Hélas ! pauvre humanité ! »

N. L.

SPECTACLES.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.
(Rue de Louvois.)

Le Projet singulier, comédie en un acte et en vers; par M. *Justin*.

Le titre de cette comédie manque de justesse. Une femme veut marier un de ses amis. Il n'y a là rien de fort singulier; il se trouve que l'épouse qu'elle prétend lui donner est un homme. C'est la méprise qui est extraordinaire, et non pas le projet. Au reste, rien n'est moins important qu'un titre

Digitized by Google

défectueux quand l'ouvrage est bon. Celui-ci serait excellent s'il en fallait juger par l'accueil qu'il a reçu. Voyons si cet accueil est mérité.

Un Lovelace de dix-huit ans ouvre la scène avec son valet, qui lui reproche son inconstance. Il répond qu'être volage,

C'est changer un plaisir pour un plaisir plus doux.

Il en est à son second déguisement : d'abord il s'est habillé en femme, a pris le nom de Clarence, et fait sous cet habit, d'innombrables conquêtes ; à présent il porte un uniforme d'officier. La cause de ce travestissement est un duel dans lequel il a tué son adversaire. Je n'aime pas que dans l'avant-scène d'une espèce de bouffonnerie, comme le *Projet singulier*, on place ainsi un homicide inutile. Un jeune meurtrier, qui les mains teintes de sang, vient se vanter de ses bonnes fortunes, m'attriste au lieu de m'égayer. Il aurait suffi de lui faire blesser son homme. Quoi qu'il en soit, le petit roué est heureusement converti. Il a trouvé dans son hôtel garni une jolie demoiselle dont il est amoureux en tout bien et en tout honneur. Cet hôtel a une pièce commune à plusieurs appartemens, et mademoiselle Amélie, c'est son nom, y vient trouver le prétendu officier. C'est encore, comme toutes nos modernes amoureuses de comédie, *une ingénue déniaisée*. On pense bien qu'elle est avec son amant à l'insu de sa mère, qui cependant est censée la veiller de près. Elle me gronde, dit-elle, et prétend que je m'attache à vous :

Si je savais mentir je dirais le contraire.

Mademoiselle Mars n'eût pas prononcé ce mot avec un ton et un air plus naïf que mademoiselle Adeline.

La mère arrive, chapitre sa fille, la renvoie, et déclare au jeune égrillard que s'il ne quitte l'hôtel, elle est déci-

Digitized by Google

dée à en sortir. Il fait une révérence respectueuse, et a l'air de céder la place. A peine il est sorti, que la mère aperçoit sur une table des billets doux adressés à Clarence, un portrait de femme qui ressemble trait pour trait à l'officier. La surprise qu'a pu causer à celui-ci le compliment qu'on vient de lui faire, la précipitation de son départ ou de sa fuite, servent d'excuse à la distraction qui lui fait oublier ces choses-là dans un lieu ouvert à tout le monde. La mère s'imagine à l'instant que l'officier est une demoiselle déguisée, le dit à son valet qui confirme cette vision, puis à lui-même aussitôt qu'il revient; et l'amoureux se garde de la désabuser d'une erreur qui va lui permettre d'être à tout moment auprès de sa maîtresse.

Cependant Dorimon, père du jeune étourdi, arrive, et rencontrant la mère d'Amélie, lui raconte le combat de son fils et ses suites; ajoute que sa grace lui est accordée, mais qu'il ne sait où le trouver; que mécontent de sa conduite il veut se marier. Son amie lui propose Clarence. Il demande à la voir. On lui procure un tête-à-tête avec elle, en le prévenant qu'elle est habillée en homme. Au premier moment, il ne l'aperçoit que de côté : sa taille l'enchante. Il s'approche, reconnaît son fils, et s'écrie avec rage :

Voilà donc ma future!

La mère d'Amélie accourt au bruit.

Eh bien, qu'avez-vous donc! cette fille.... — est mon fils.

Il s'en prend au valet qui a aidé à le tromper, et le traite de fripon. Le valet lui réplique :

Monsieur, les qualités ne font rien à l'affaire.

Sa colère est bientôt passée, et les amans se marient.

Il y a quelques trivialités et quelques traits un peu libres dans cette bagatelle; comme lorsque la mère dit en parlant de Clarence :

Digitized by Google

Je voudrais lui donner un époux promptement ;
A son âge, l'on peut s'oublier aisément ;

on lorsqu'elle dit au jeune homme, qu'elle croit être mademoiselle Clarence :

Mais vous n'avez, je crois, et qu'un sexe et qu'un nom.

Néanmoins le style est ce qu'on a le plus goûté dans cette petite comédie. Il est naturel, rapide, et quelquefois élégant. On a beaucoup applaudi à quelques madrigaux en l'honneur des femmes,

Dont on médit par fois et qu'on aime toujours,

dit M. Justin, après tant d'autres. La reconnaissance a un grand air de ressemblance avec celle de *la Métromanie*. Elle produit cependant une scène vraiment plaisante, et a fait le succès de la pièce, qui a été très-bien jouée.

ANNONCES.

Traité général de l'Irrigation, contenant diverses méthodes d'arroser les prés et les jardins, la manière de conduire ces prairies pour les récoltes du foin, avec les moyens d'augmenter ses revenus en faisant usage de l'eau d'une manière utile à l'agriculture, au commerce et même aux besoins de la vie; avec huit planches, représentant diverses machines pour élever et conduire l'eau. Traduit de l'anglais de William Tatham. Un vol. in-8°. — Prix : 5 fr., et 6 fr. 25 cent. par la poste.

A Paris, chez Galland, Palais du Tribunat, galeries de bois, n°. 225.

Essais d'un Apprenti philosophe, sur quelques anciens problèmes de Physique, d'Astronomie, de Géométrie, de Métaphysique et de Morale; par Hourcastremé. Un vol. in-8°. — Prix : 5 fr., et 6 fr. par la poste.

A Paris, à la Librairie économique, rue de la Harpe, n°. 117.

Portraits des Hommes illustres du dix-septième siècle, au nombre de 103, grand in-folio, dessinés d'après nature, et gravés par Edelink, Lubin et Van-Schuppen, avec une notice sur chacun d'eux. Cinquième livraison, contenant Quinault, Lafontaine, Lully, Mansart, Poussin, Lebrun, Lesueur, Callot, Nanteuil, Ballin. Prix : 4 fr., et 5 fr. par la poste.

On souscrit toujours, moyennant 40 fr. pour les 10 livraisons, chez Calixte Volland, quai des Augustins, n. 25, qui délivrera gratis, avec la dernière livraison, deux planches in-folio contenant 40 portraits en miniature des personnages les plus illustres du 18°. siècle. L'ouvrage, dont il paraît chaque mois une livraison, sera terminé dans cinq.

Muséum astronomique, géologique et zoologique; suivi d'un traité de mosaïques, de stucs et d'enduits, etc.; de plusieurs essais sur les monumens publics et des édifices particuliers; par M. Cochet, de l'académie de Lyon. Un volume in-8°. de 200 pages. — Prix : 3 fr.,

Digitized by Google

et 3 fr. 75 c. par la poste. A Lyon, chez Ballanche, père et fils; à Paris, chez Giguet et Michaud, rue des Bons-Enfans.

Mes Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin, ou Frédéric le Grand, sa famille, sa cour, son gouvernement, son académie, ses écoles, et ses amis littérateurs et philosophes; par Dieudonné Thiébault, de l'académie Royale de Berlin, de la société libre des Sciences et Arts de Paris, etc. Seconde édition, revue et corrigée; avec cette épigraphe:

« *Par bonheur ou par malheur, j'appartiens tout entier à l'Histoire.* »

(LE PRINCE HENRI DE PRUSSE.)

Cinq vol. in-8°. de 1940 pages, imprimés sur carré fin d'Auvergne. — Prix: 18 fr. brochés, et 23 fr. par la poste.

A Paris, chez F. Buisson, libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

Avis à mon Fils, âgé de sept ans; par J. Gaudin, correspondant de l'Institut, membre de l'Académie de la Rochelle, juge et bibliothécaire de la même ville; avec cette épigraphe:

Disce, puer, virtutem ex me, verumque laborem;
Fortunam ex aliis. VIRGILE.

Un vol. in-12. Prix: 2 fr., et 2 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez Cocheris fils, successeur de Ch. Pongens, quai Voltaire, n°. 10; et chez Nepveu, rue Jacob, n°s 23 et 1232.

Commentaria in institutiones imperatoris Justiniani, ad usum juris cupidorum accommodata; auctore Antonio-Josepho Seguin, in universitate Bisuntinâ professore necnon antecessore regio. Un vol. in-8°. Prix: 6 fr., et 7 fr. 50 c. par la poste. A Besançon, chez Deis.

L'ouvrage annoncé était depuis long-temps entre les mains des élèves de l'université de droit de Besançon; l'auteur, l'un des hommes les plus estimables et les plus estimés qui aient honoré la science du droit, par un motif de modestie exagérée, s'était refusé à le donner au public. Depuis que l'on a senti la nécessité de former des jurisconsultes, et que l'on a relevé les écoles, M. Seguin n'étant plus, on a trouvé convenable de livrer à l'impression un ouvrage propre à concourir à ce double but. Il en est des livres élémentaires de droit, comme de ceux de toutes les sciences; le plus récent suppose toujours une plus grande perfection; et sans rien ôter à la gloire des autres commentateurs des Instituts, on peut avancer que l'ouvrage de M. Séguin est le plus parfait en ce genre; il a d'ailleurs l'avantage trop rare, d'être extrêmement clair, d'un latin facile et pur, et cependant élégant: on ne doute pas un instant que cet ouvrage n'obtienne bientôt toute la réputation qu'il mérite.

Voyage à Cayenne, dans les deux Amériques et chez les Anthropophages; par Louis-Ange Pitou, dit *le Chanteur*, déporté à Cayenne en 1798, pendant trois ans, et rendu à la liberté par S. M. l'Empereur. Ouvrage orné de gravures, contenant la liste générale des déportés, des notes particulières sur chacun d'eux, leur vie, leur mort ou leur retour; des notions particulières sur Collot et Billaud, sur les déportés de nivose, sur les îles Séchelles; le voyage de l'auteur chez les mangeurs d'hommes, les grands dangers qu'il y court, son retour par les Etats-Unis; de la religion, des mœurs et de la culture de l'Amérique septentrionale; des quakers; retour en France; nouveaux malheurs; leur fin. Deux vol. in-8°. Prix: 6 fr., et 8 50 cent. par la poste. A Paris, chez l'Auteur, rue des Vieux-Augustins, n°. 57, près la place des Victoires.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois*, n°. 42.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Corfou, 1^er^ *février*. La position de cette place ne saurait être plus malheureuse. Dans une petite ville de 6000 habitans environ, privée de toute ressource, on compte déjà 20,000 Russes, et d'autres sont encore attendus. La disette y est extrême. On attend dans cette île un nouveau corps de troupes russes, qui prendront la route de la Moldavie, au lieu d'arriver par les Dardanelles.

Venise, 6 *mars*. L'archiduc Charles est attendu incessamment en cette ville. Il visitera principalement les points des frontières qui peuvent être fortifiées. Outre les fortifications de Palmanova, on augmentera dit-on, beaucoup celles de Legnano, de manière à en faire une place d'arme du 1^er^ rang.

Vérone, 7 *mars*. On commence à parler de changemens importans qui pourroient avoir lieu dans nos contrées, relativement aux frontières, par suite de la bonne harmonie qui règne entre la maison d'Autriche et la France; cependant ce n'est encore qu'un bruit vague. On parle beaucoup aussi d'un prochain changement qui fixerait le sort du duché de Parme et Plaisance.

Vienne, 10 *mars*. S. M. partira le 7 avril; elle visitera en général toutes les possessions de la maison d'Autriche en Italie, mais principalement le camp de 40,000 hommes, qui sera formé près d'Aquilée. Elle se rendra ensuite à Salzbourg. On assure que son absence sera de quatre mois.

Madrid, 2 *mars*. Le plan de surprendre et d'enlever de vive force la formidable forteresse de Gibraltar, a été formé à la fin du mois dernier. L'exécution de ce projet devoit être favorisée par une intelligence secrète dans la place. L'activité et la surveillance des Anglais, jointe à l'arrivée des renforts de troupes, ont déconcerté ce projet, dont l'exécution paraissait d'ailleurs très-hasardeuse, et le succès incertain. — Une cédule royale vient de déclarer rachetables les rentes et prestations féodales de toute nature.

Londres, 16 *mars*. On parle beaucoup de la manière dont M. Pitt s'est exprimé sur les obstacles qu'on opposait à l'émancipation des catholiques d'Irlande; et comme on sait que ces obstacles viennent principalement de l'opposition formelle qu'y a mise le roi lui-même et plusieurs membres influens de son conseil, on a recueilli avec soin

Digitized by Google

les expressions dont s'est servi le chancelier de l'échiquier dans la conférence qu'il a eue avec les députés catholiques irlandais. « Les raisons qui m'ont porté, leur » a-t-il dit, à appuyer de tout mon pouvoir le vœu des Ir- » landais catholiques, subsistent avec toute leur force » dans mon esprit, et personne ne porte un plus vif in- » térêt que moi à leur cause. Mais je vous demande de » me dispenser de présenter la pétition que vous apportez, » et de la faire valoir quant à présent. Je vous prie de » croire que je ne partage en aucune manière le fanatisme » et les préjugés qui se sont opposés, à cet égard, à l'ac- » complissement des vœux de l'Irlande, et je ne dissimule » pas mon regret de voir la nature des obstacles qui, *d'un* » *certain côté*, s'y opposent encore de manière à rendre » non seulement imprudentes les tentatives qu'on pour- » rait faire à cet égard, mais même leur exécution im- » possible. »

On en est venu à une singulière conjecture sur la destination de la fameuse expédition secrète; c'est qu'elle n'en a aucune. Il y a beaucoup de gens qui prétendent qu'elle n'a été imaginée que pour faciliter le succès des négociations continentales. En engageant les puissances de l'Europe à former une nouvelle coalition ; il voulait se mettre en état de leur dire : « Vous voyez que, cette fois-ci, nous nous disposons à fournir pour notre enjeu, autre chose que de l'argent ; et comme vous êtes payées pour ne pas trop vous fier à nous, nous commençons par débourser notre part du picnic que nous proposons. Voyez un peu comme nous nous mettons en mesure pour cela! Vingt, trente, quarante mille hommes tout prêts à entrer en campagne, et à se joindre à vos armées, partout où besoin sera ! et si vous craignez que cela ne suffise pas, ou que nous ayons l'intention de nous en tenir là, écoutez lord Hawkesbury qui vous promet le quart de la population de l'Angleterre en cas de besoin.

Il peut bien se faire que ce ne soient pas là les propres expressions de M. Pitt, mais c'est un sens qu'on peut raisonnablement attacher à cette grande démonstration de force que les ministres ont cru devoir faire, dans un moment où ils travaillaient à monter une coalition sur le continent. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'on cherche en vain à deviner la destination d'une expédition aussi considérable, et que tout cet étalage de préparatifs s'explique facilement, si on admet que le gouvernement ait eu, par-là, en vue de séduire des puissances étrangères, et de

Digitized by Google

les déterminer à faire cause commune avec lui. L'expédition est là pour attendre le résultat de certaines négociations, auxquelles son emploi est entièrement subordonné. Préparée à tout événement, on peut aller partout ou nulle part, selon que les circonstances en décideront.

(*The Observer.*)

PARIS.

S. M. l'Empereur sera sacré roi d'Italie, le 25 mai prochain, par S. E. le cardinal Caprara, archevêque de Milan. Elle a convoqué en cette ville, pour le 15, le Corps législatif du royaume, et les trois collèges électoraux pour le 18 du même mois. M. de Ségur, grand-maître des cérémonies, est parti depuis deux jours pour s'y rendre.

— Un avis publié par l'administration des postes, porte qu'à compter du 11 germinal le service des voyageurs, par la poste aux chevaux, sera suspendu sur la route de Lyon par l'ancienne Bourgogne. Ce service ne sera repris que le 28 germinal, après le passage de l'Empereur et du Pape. Sur la route de Lyon à Turin, par Chambéry, le même service sera interrompu, à dater du 24 germinal. Les voyageurs qui se trouveront sur cette route devront avoir passé le Mont-Cenis avant le 28 germinal; les relais ne seront à la disposition du public qu'après que l'Empereur et le Pape seront arrivés à Turin, c'est-à-dire vers le 3 floréal. La route de Lyon par Moulins restera libre.

— Le contre-amiral Lacrosse remplace l'amiral Bruix dans le commandement de la flottille de Boulogne.

— M. Rumbold est à Berlin depuis trois semaines, mais sans mission diplomatique.

— On mande de Rome que le débordement du Tibre a fait périr plus de cent personnes.

— D'Espagne, que le roi a enfin aboli les combats des taureaux.

— On dément aujourd'hui l'arrivée incognito du grand duc Constantin à Vienne.

— En dépit des efforts de la malveillance, mademoiselle Contat est admise provisoirement aux Français. Cette admission était due aux dispositions qu'elle a montrées, et aux services éminens rendus par sa mère à ce théâtre qui, depuis plus de vingt ans, lui doit une grande partie de ses succès et de ses recettes.

Digitized by Google

— Le locataire du petit Trianon, à Versailles, reçut ordre, il y a quelque temps, de vider cette maison, et fut indemnisé convenablement. L. M. I. ont visité le grand et le petit Trianon. Des ordres ont été donnés pour faire à l'un et à l'autre les réparations que nécessite un long abandon. Le lendemain, l'Empereur alla à Rambouillet avec son architecte, M. Trepsac. On assure que le projet est de rebâtir cette maison de chasse.

— Les conscrits de la réserve de cette année, d'après une décision du ministre de la guerre, peuvent, comme ceux des quatre années précédentes, passer dans l'armée active et choisir le corps où ils désirent servir, pourvu qu'ils réunissent la taille et les qualités requises pour l'arme à laquelle ils se destinent.

— Par une autre décision du même ministre, les substitutions, de gré à gré, entre les conscrits de l'an XIII, ne peuvent avoir lieu que lorsqu'ayant été convenues avant la désignation, elles s'effectuent au moment même où elle a lieu. Dans ces cas, les substitués ne sont pas tenus au versement de 100 francs dans la caisse du receveur-général, et ne sont pas responsables de leurs suppléans; mais, lorsque la désignation est terminée, les conscrits de l'an XIII ne peuvent fournir pour remplaçans que des conscrits des années 8, 9, 10, 11 et 12 du même canton.

— La classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut national propose pour sujet du prix qu'elle adjugera dans la séance publique du premier vendredi de germinal an 14, la question suivante: *Examiner quelle fut l'administration de l'Egypte depuis la conquête de ce pays par Auguste, jusqu'à la prise d'Alexandrie par les Arabes; rendre compte des changemens qu'éprouva, pendant cet intervalle de temps, la condition des Egyptiens; faire voir quelle fut celle des étrangers domiciliés en Egypte, et particulièrement celle des Juifs.* Le prix sera une médaille d'or de 1500 francs. Les ouvrages envoyés au concours ne seront reçus que jusqu'au 15 nivose an 14.

La même classe propose pour sujet d'un autre prix qu'elle adjugera dans la séance publique du premier vendredi de germinal an 15, *d'examiner quelle a été pendant les premiers siècles de l'hégire, l'influence du mahométisme sur l'esprit, les mœurs et le gouvernement des peuples chez lesquels il s'est établi.* Le prix sera une médaille d'or de 1500 fr. Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au 15 nivose an 15.

Digitized by Google

(No. CXCVI.) 16 GERMINAL an 13.
(Samedi 6 Avril 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

ÉPITRE AUX JEUNES GENS,

Sur les devoirs et les dangers de leur âge.

O vous, l'espoir et l'ornement
Des foyers paternels et de votre patrie;
Vous, que des passions la brûlante furie
Et des plaisirs le cortége attrayant
Vont assaillir également
Dans la carrière de la vie;
Tandis que vos cœurs ingénus
Sur leurs desirs naissans s'interrogent encore;
Tandis que sur vos fronts, que la pudeur décore,
Du joug qui les soumit aux premières vertus,
L'empreinte n'est pas effacée:
Jeunes gens, écoutez.... Suspendez votre essor....
L'avenir vous sourit; déjà votre pensée,

Digitized by Google

Des biens qu'il vous promet dissipe le trésor....
Ah! craignez d'écouter des desirs trop avides!
Auprès des vrais biens, il en est de perfides;
La seule expérience a droit de les choisir,
Et de vous enseigner les moyens d'en jouir!
Que la sage amitié, que l'honneur soient vos guides;
Et sur leur pas, nouveaux Alcides,
Allez dompter le vice, et chercher le plaisir,
Compagnon de l'étude et des travaux solides.

Les auspices les plus heureux
Vous annoncent dans la carrière,
Et semblent diriger votre course et vos vœux.
Un héros devant vous fait ouvrir la barrière.
Les beaux-arts, ralliés à sa puissante voix,
Sont rentrés triomphans au temple de mémoire,
Que sa main décora des fruits de la victoire.
Il rend au vrai mérite et son lustre et ses droits;
Et des maîtres fameux, dociles à ses lois,
Aplanissent pour vous les chemins de la gloire.

Sachez, ô mes amis, jouir de ses bienfaits.
Dans le vaste Lycée, où l'honneur vous convie,
Les sciences, les arts, ces enfans du génie,
Qui versent à l'envi sur l'Empire français,
L'éclat et le bonheur, l'abondance et la vie,
Vous offrent, tour-à-tour, des plaisirs, des succès.

Il est temps d'obéir à votre destinée:
Par d'utiles essais, par d'aimables talens,
Signalez de vos jours l'aurore fortunée,
Et d'un noble avenir jetez les fondemens.

Mais, quelle est cette ardeur dont votre sein bouillonne?..
Votre ame s'est émue aux accens de Bellone!...
La fière Déité, dans le palais des rois (1)
Rassemble la jeunesse, et lui dicte ses lois.

(1) L'Ecole militaire de Fontainebleau, etc.

Digitized by Google

Là, des guerriers couverts d'illustres cicatrices,
Dignes instituteurs de ces guerriers novices,
Pour premières leçons, récitent leurs exploits.
Des camps, des bataillons, là tout offre l'image :
Sous le poids d'une armure essayant sa vigueur,
Le jeune citoyen y fait l'apprentissage
Des glorieux travaux promis à sa valeur.
Il dévoue aux dangers sa tête libre et fière ;
Et desireux d'atteindre au faîte de l'honneur,
Par l'étude, en sa route, il s'instruit et s'éclaire.
Maniant tour-à-tour l'épée et le compas,
Il apprend de *Vauban*, de *Guibert*, et d'*Euclide*,
Cet art de mettre un frein à la guerre homicide,
De diriger ses traits, de calculer ses pas,
De couvrir la valeur d'une puissante égide,
D'enchaîner la victoire, et de donner un guide
A l'aveugle destin qui préside aux combats.
La patrie et la loi régnent en souveraines
Sur les cœurs vertueux de ces jeunes soldats,
Imbus des mœurs de Sparte au sein d'une autre Athènes :
L'honneur les précipite au-devant du trépas,
Jaloux de mériter la couronne immortelle
Qui décore la tombe et la cendre fidelle
Du modeste *Desaix* et du noble *d'Assas*.

O vous, qui partagez leur généreuse audace,
La gloire dans leurs rangs a marqué votre place :
Répondez à sa voix ; accourez, il est temps.
Bellone a déployé ses étendards flottans ;
De l'aigle des français les ailes triomphantes
Vont planer sur cette île où d'avides marchands,
Du commerce et des mers oppresseurs insolens,
Exhalent contre nous leurs fureurs impuissantes.
Guidés par nos héros, allez, jeunes Français :
A vos premiers exploits la victoire est promise ;
Sur les flots affranchis, et dans Londres soumise,

Digitized by Google

Ramenez pour toujours la victoire et la paix.
Mais bientôt éloignés du tumulte des armes,
Et libres d'un tribut qu'acquitta la valeur,
De la société venez goûter les charmes;
Couronnés par la gloire, aspirez au bonheur.
Au milieu des travaux des campagnes fertiles,
Et dans le sein des arts qui fécondent les villes,
Instruit par la sagesse, et protégé des Dieux,
Le bonheur va sourire à vos goûts studieux :
Le secret du bonheur est celui d'être utile.
Du séjour de *Palès*, vous que le sort exile,
Confiez aux cités l'espoir de vos talens;
L'étude et le savoir vous ouvrent leur asile,
Et promettent leur aide à vos pas chancelans.

Si le culte des lois enflamme votre zèle,
Dans ce Lycée auguste où préside Thémis,
Entrez; osez cueillir une palme nouvelle.
Autour de ses autels voyez-vous réunis
Ces sages qu'elle honore et ces rivaux amis?
Avec eux, armez-vous des traits de l'éloquence,
Pour atteindre le crime et venger l'innocence :
Poursuivez, avec eux, d'un regard pénétrant,
L'ardente ambition, l'astuce au front changeant,
Et l'intrigue rampante, et la froide avarice,
Dans le dédale obscur qu'a bâti l'artifice :
Eclairez tous vos pas du flambeau de l'honneur;
Qu'il brille en vos écrits! qu'il brûle en votre cœur!

La voix de la pitié vous guidera peut-être
Vers le temple du Dieu qu'Epidaure a vu naître :
Admis à ses leçons, instruits de ses secrets,
D'une savante main répandez ses bienfaits :
A la douleur cruelle, à la mort menaçante,
Disputez, arrachez leur victime souffrante :
L'humanité, sensible à ces devoirs pieux,
Vous paira, par ses pleurs, un tribut glorieux.

Digitized by Google

Mais du Palais des arts les superbes portiques
S'ouvrent ; et tour-à-tour présentent à vos yeux,
Ces travaux, ce concours d'hommes ingénieux
Offrant à leur pays les œuvres magnifiques
Du talent créateur qu'ils ravirent aux Dieux,
Ou les fruits variés de l'art industrieux,
Tributaire attentif de nos goûts domestiques :
A leurs efforts heureux la patrie applaudit,
Et de leurs nobles dons se pare et s'enrichit.

Vous, jeunes citoyens, que ce spectacle enflamme,
A l'instinct du génie abandonnez votre ame.
Emules de *David*, saisissez vos pinceaux,
Et d'un souffle divin animez vos tableaux ;
Ou si l'art des *Pigal* a sur vous plus d'empire,
Sous vos ciseaux hardis que le marbre respire.
Des *Grétry*, des *Méhul*, rivaux harmonieux,
Mariez vos concerts aux louanges des Dieux,
Aux triomphes guerriers, aux fêtes bocagères.
Poètes, dans vos chants gracieux ou sévères,
Elevez la vertu sur un trône de fleurs,
Et placez le plaisir dans le temple des mœurs.

Osez ; mais cependant qu'un essor téméraire
N'emporte point vos vœux au-delà de leur sphère.
Si les rigides lois du Parnasse français
Condamnent votre audace, et bornent vos succès,
Sachez, par des travaux moins glorieux qu'utiles,
Vous créer un mérite et des succès faciles :
Abandonnez la gloire aux besoins des grands cœurs,
Et que l'utilité couronne vos labeurs.

Aimez sur-tout, aimez les arts héréditaires,
Et l'asile honoré du travail de vos pères !
Les touchantes leçons de l'amour paternel,
Ces leçons dont le charme amusa votre enfance ;
Propices maintenant à votre adolescence ;
Pour vos destins futurs sont l'oracle du ciel.

Digitized by Google

Epanchez vos desirs, versez votre ame pure
Dans le sein de l'ami que vous fit la nature;
Sur vos jours, sur vos pas, il veille avec orgueil;
Sa tendresse inquiète et son expérience,
Sur la mer orageuse, où votre nef s'élance,
Traceront votre route, en marqueront l'écueil.

« Mon fils, vous dira-t-il, ô ma douce espérance!
» Garde-toi de flétrir ton heureuse innocence.
» La sève du plaisir va réveiller tes sens;
» Crains de la volupté les perfides accens;
» Son souffle corrupteur jetterait dans ton ame
» Des viles passions et l'ivresse et la flamme;
» Et, dans la fleur des ans, tu perdrais sans retour
» Le charme et les trésors du véritable amour.

» Crains sur-tout, fuis ces lieux où l'infâme avarice,
» Abusant du malheur dont elle est la complice,
» Trace sur des cartons, fait jaillir des cornets
» Du destin des joueurs les sinistres arrêts.

» Fuis ces esprits légers, constans dans leurs caprices,
» Qui d'un brillant vernis colorent tous leurs vices;
» Et ces êtres pesans, dans le vide enfoncés,
» Vaincus par la mollesse, et d'eux-mêmes lassés.

» Qu'une noble fierté te dirige et t'anime!
» Jaloux de tes devoirs et de ta propre estime,
» Triomphe des dégoûts que la frivolité
» Oppose à ta constance, à ton activité.

» Des sévères vertus, des mœurs conservatrices,
» Appelle sur tes jours les faveurs protectrices!
» Des vertus, ô mon fils, l'aimable austérité
» Fixera ta fortune, et rendra tes services
» Dignes de la patrie et de l'humanité. »

Ainsi parle à vos cœurs la tendresse d'un père!
Ainsi de ses leçons le pouvoir salutaire

Digitized by Google

Saura vous asservir les fausses voluptés
Et les vices honteux qu'enfantent les cités :
Ainsi luira sur vous un ciel toujours prospère.

Trop heureux le mortel, qui, dans la paix des champs,
Loin du vice effronté, loin du fracas des villes,
Cherche le vrai bonheur dans des travaux utiles !
L'indulgente nature inspire ses penchans,
Que la vertu soumet à des devoirs faciles.
Vous, jeunes citoyens, si la faveur des Dieux
Vous légua les trésors d'un champêtre héritage,
Aux Lares paternels adressez tous vos vœux,
Ne suivez point ailleurs la fortune volage.
Ces bois et ces verges plantés par vos aïeux,
Ces champs que féconda leur main laborieuse,
Et ces prés odorans, et ces pampres joyeux,
Ces présens que vous fait l'abeille industrieuse,
Et de ce ver captif la dépouille soyeuse,
Occupent vos instans de soins délicieux.
Si vos jours sont sans gloire, au moins ils sont heureux.
O bonheur, qu'ignora mon ardente jeunesse,
Et qui trompe l'espoir du midi de mes jours,
Si le destin propice en prolonge le cours,
N'échappe pas du moins au vœux de ma vieillesse !

Et vous qui m'inspirez de si doux sentimens,
Au culte des devoirs vous que ma muse appelle,
Jeunes-gens, remplissez une tâche si belle.
Puissent bientôt mes yeux, charmés de vos talens,
Jouir de votre gloire ; et mon ame attendrie
Admirer des vertus chères à la patrie !

Par M. R^d. Nouvel, *imp.-lib., à Agen.*

ENIGME.

Ma naissance extraordinaire
N'est point l'ouvrage de l'amour,

Digitized by Google

Je suis sans mère, et dois le jour
Au dernier de ceux de mon père.
Je jouis du plus grand renom ;
Rien n'égala jamais mon lustre.
Pour désigner un homme illustre,
Souvent on lui donne mon nom.
On me cite sans me connaître ;
Car jusqu'ici nul ne m'a vu.
Enfin je suis si peu connu,
Qu'on doute même de mon être.

LOGOGRIPHE.

Entier avec six pieds, je mets fin à la vie.
Mon effet est tout différent
Alors que de mon être une seule partie
N'existant plus, d'une autre on supprime l'accent.

D. P., *abonné*.

CHARADE.

Au milieu des forêts l'amante d'Actéon
Se sert de mon premier, pour chanter sa victoire.
Mon dernier, qui toujours n'est pas à Charenton,
Dans Paris maintenant trouve son auditoire.
Mon entier, que la mer enlève au continent,
Est un petit pays des plages du Levant.

F... x.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Feu*, dans ses deux acceptions, *flamme* et *défunt*.
Celui du Logogriphe est *Lune*, où l'on trouve *une*.
Celui de la Charade est *Cœur-âge*.

Digitized by Google

Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire romain, par *Gibbon;* abrégée et réduite par *Adam;* traduite de l'anglais par *P. C. Briand.* Trois vol. in-8°. Prix : 15 fr., et 19 fr. par la poste. A Paris, chez l'*Auteur*, rue Christine; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Je ne m'étendrai pas beaucoup sur le mérite de cet abrégé, dont le traducteur français nous donne cette opinion : « M. Adam a porté la faulx philosophique sur toutes les querelles religieuses qui tiennent tant de place dans le livre qu'il a analysé, ainsi que sur les notes justificatives qui forment plus d'un tiers de l'ouvrage, et qui sont absolument inutiles dans l'abrégé. » On reconnaît ici ce dégoût pour l'histoire moderne, contre lequel Leibnitz s'élevait, il y a un siècle, et qu'il attribuait à une admiration mal réglée pour l'antiquité. L'observation d'un esprit si prévoyant, jointe à notre propre expérience, semblent justifier les reproches qu'on a faits à l'ancienne éducation d'avoir tourné les esprits avec trop d'ardeur vers l'histoire et les mœurs anciennes. Dans un siècle aussi pieux qu'éclairé, cet enthousiasme avait son contrepoids, je l'avoue. L'abus qu'on en a fait accuse les mœurs du temps où nous vivons, je l'avoue encore; mais le principe de cet abus existait avant nous. Il existait dans cette idée fausse, que les anciennes républiques avaient connu la liberté; il existait dans l'usage dangereux de prendre tous ses exemples chez les anciens.

On faisait d'immenses recherches et de gros livres sur les moindres particularités de l'histoire grecque ou romaine dont on était rassasié depuis

Digitized by Google

l'enfance, et qui a si peu de rapport avec nos mœurs; et l'histoire moderne, qui nous touche de si près, puisqu'elle est l'histoire de nos ancêtres, puisque nous y trouvons les commencemens de la société dans laquelle nous vivons, on n'en parlait qu'avec mépris et une sorte de préjugé héréditaire. On était persuadé, sans l'avoir lue, sans y avoir porté aucune application, qu'elle ne pouvoit être intéressante. Et comment aurait-elle pu l'être, en effet, lorsque les uns y travaillaient avec si peu de goût, et que les autres la lisaient avec tant de prévention?

On me demandera si je trouve un grand intérêt dans ces querelles théologiques du moyen âge, dont l'abréviateur de M. Gibbon a cru nous devoir délivrer. Mais que ceux qui seraient tentés de me faire cette question, s'interrogent d'abord eux-mêmes; qu'ils se demandent, dans le fond du cœur, s'ils sont suffisamment informés de l'état de ces querelles. Ne semblerait-il pas que ceux qui ne parlent de ces controverses qu'avec le dédain le plus absolu, se soient donné beaucoup de peine pour en examiner l'importance? Cependant, combien y en a-t-il qui ne connaissent pas même les questions qu'on y agitait? J'accorde qu'elles soient aussi minutieuses qu'on le voudra prétendre, elles le seront toujours moins que les subtilités des sophistes grecs sur lesquelles on a tant écrit, et nous avons pu reconnaître qu'elles étaient moins dangereuses que les disputes politiques des tribuns du peuple, qui ont fait couler tant de sang dans tout l'univers.

Avec quels préjugés et quelle petitesse d'esprit lisons-nous l'histoire! On admire que l'ancienne Rome ait mis tous les rois dans la terreur, et qu'elle les ait fait servir d'ornement à ses triomphes: et on n'admirera pas que les pontifes de

Digitized by Google

Rome moderne aient gouverné tous les peuples par le seul ascendant de l'esprit et de la conduite! On porte aux cieux la simplicité d'un Phocion, d'un Curius, qui ne vouloient pas recevoir de l'or, mais vaincre ceux qui en possédoient. Si l'instruction classique eût porté nos yeux vers d'autres exemples, qu'on se récrieroit bien autrement sur la simplicité d'un Grégoire VII, qui recevoit en présent des cuillers de bois, tandis que les souverains et les conquérans étoient à ses pieds! Quels contrastes! Quelles mœurs! Quelle riche matière pour un historien habile et impartial! Qui est-ce qui oseroit dire que le triomphe de saint Léon sur Attila ne présente pas un spectacle plus utile et plus beau que le triomphe de Paul-Emile traînant à son char le malheureux Persée? Le premier triomphoit de la barbarie, et le second de la foiblesse. Qu'on ne voie dans le règne des papes que les desseins d'une politique humaine, ce sera leur accorder plus de génie qu'on ne voudrait peut-être; et comment l'intérêt de l'histoire en souffrirait-il? Cette politique sera-t-elle moins curieuse à étudier dans ses maximes et dans ses vues, que la politique romaine qui a occupé tant d'écrivains?

Laissons donc M. Adam, avec sa *faulx philosophique*, retranchant, abrégeant ce qui lui déplaît dans les temps modernes. Il ne faut que se mettre au-dessus de ces petits dégoûts de notre âge, pour découvrir même dans les siècles les plus négligés et les plus obscurs, de grands exemples et des mœurs admirables. C'est l'histoire ancienne qu'il faut abréger et réduire à ses faits principaux, si on ne veut que la mémoire des enfans en soit accablée. Il faut au contraire étendre et approfondir la nôtre, et nous y trouverons assez de modèles de patriotisme et de vertu, d'urbanité et d'élégance,

Digitized by Google

pour n'avoir rien à envier à l'antiquité la plus polie.

Les notes justificatives, qui sont tombées sous la faulx de l'abréviateur, ne doivent pas exciter moins de regrets. Ces notes sont l'accompagnement le plus essentiel, pour ne pas dire le fondement nécessaire de toute l'histoire qui est composée par voie d'information et de recherches. Dès qu'un homme rapporte des faits antérieurs à sa naissance ou qui se sont passés hors de sa sphère d'observation, il ne doit pas espérer d'être cru sur sa parole. Il doit donc appuyer son récit par des autorités et des témoignages dignes de confiance. Eusèbe de Césarée qui a écrit l'histoire Ecclésiastique, dans le quatrième siècle, est le premier modèle de cette excellente méthode. Les anciens qui ne l'ont pas connue, ont encouru le reproche d'avoir cherché l'éloquence plus que la vérité, et il faut avouer que les harangues supposées, dont ils ont orné leurs histoires, donnent beaucoup de gravité à ce reproche.

Ces considérations peuvent faire juger du dessein et de l'utilité du travail de M. Adam. Le style en paraît assez pur dans la traduction. Cependant on y remarque un certain air de sécheresse et de roideur, qui peut venir de ce que la diction travaillée de M. Gibbon ne s'est plus trouvée assortie à la brièveté rapide d'un abrégé.

Si nous voulons remonter à l'examen de l'ouvrage original, nous nous trouverons engagés dans des matières d'une plus grande discussion. Je ne sais s'il a paru, en France, quelque réfutation méthodique des erreurs que M. Gibbon a avancées touchant les causes de l'établissement du christianisme. Le docteur Watson, depuis évêque de Landaff, y a répondu, en Angleterre, d'une manière qui a fait honneur à son savoir, et qui lui a ouvert le chemin aux dignités de son ordre. En-

Digitized by Google

gagé par sa réputation, et plus encore par les conseils du savant et respectable M. de Sainte-Croix, j'avois conçu le dessein de traduire cet ouvrage sur la seconde édition qui a paru à Cambridge; mais n'ayant pu m'accorder avec ce docteur, dans quelques sentimens particuliers, j'ai cru que, sans dédaigner ses recherches, je ferais mieux d'écrire ce que ma propre conviction m'inspirerait, aujourd'hui que le monde est devenu plus capable d'attention sur cette matière, et que les plus honnêtes, comme les plus instruits de nos adversaires, ont renoncé à la moquerie, qui est l'esprit des enfans.

Avant d'entrer dans cette dissertation, je dirai quelque chose du génie et des opinions de l'auteur que je me propose de combattre. M. Gibbon avait toutes les qualités d'un homme bien né, et ses erreurs, quel qu'en ait été le principe n'ont pas terni son caractère. Je me réjouis de penser qu'il s'est trompé, sans vouloir tromper les autres. Ses premières études avaient été négligées, et quoiqu'il ait acquis, dans la suite, une érudition assez brillante, ses connaissances historiques n'étaient pas soutenues par des principes fermes et constans. Il chancela toute sa vie dans ses opinions. Peu de temps avant sa mort, la révolution française vint lui ouvrir tristement les yeux sur les dangers de la philosophie. On ne saurait dire s'il profita sérieusement de ce dernier rayon de lumière. Mais on voit dans ses lettres, que son bon cœur l'intéressa vivement à nos infortunes. Il s'écria souvent avec douleur: *Pauvre France! pauvre nation!*

L'auteur du *Biographical Dictionary*, cité par M. Briand, avance que « M. Gibbon reçut à » Oxford les principes du *papisme*, et que ses » amis, alarmés de cette espèce d'apostasie, se

Digitized by Google

» crurent obligés de l'envoyer chez Voltaire, pour » guérir son entendement ; » et M. Briand ajoute « que ce voyage ne fut point infructueux. » Mais ces messieurs sont assurément très-mal informés. S'ils avaient pu consulter les mémoires publiés à Londres par Lord *Sheffield*, ils auraient vu que M. Gibbon représente lui-même sa conversion à l'Église Romaine, comme ayant été le fruit de ses lectures et de sa libre conviction. Il en prit les principes et ne les reçut de personne. C'est un événement singulier dont les lecteurs curieux ne seront pas fâchés de connaître quelques circonstances.

Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, où on avait négligé et non pas égaré son esprit, le jeune Gibbon se jeta dans la lecture des controverses, et entendit les raisons des deux partis, sans avoir d'inclinations pour aucun. Supérieur aux préventions que son pays et son éducation avaient pu lui donner, il eut la force de reconnaître que l'Église Romaine avait pour elle l'antiquité et l'uniformité de la doctrine. « Il était au-dessus de moi, dit-il, de résister au poids de l'évidence historique, qui établit que dans toute cette période (des quatre ou cinq premiers siècles du christianisme), les points principaux des doctrines papistes étaient déjà admis en théorie et en pratique. » Conduit jusque-là par le seul empire de la bonne foi, il était impossible qu'il demeurât dans les bornes de la religion protestante. Il lut le Traité des Variations, et l'Exposition de la Doctrine catholique qui avait converti Turenne, et il tomba aux pieds de Bossuet. *Je fus renversé*, dit-il, *par un noble adversaire*; ce qui marque qu'il s'était défendu loyalement autant que la force de ses principes lui avait permis de le faire, et la nature des choses ne permet pas d'en douter. Qu'un jeune homme plein de candeur, qui ne cherchait que

Digitized by Google

la vérité, n'ait pu résister à la puissante logique de l'évêque de Meaux, ce n'est pas là ce qui étonne. Mais combien fallait-il que la conviction de ce jeune homme fût pleine et sincère, pour oser déclarer hautement son changement de religion, dans un pays où cet aveu l'exposait aux rigueurs des lois et aux persécutions de sa famille ? Il me semble que cette action a tout le caractère de la droiture et du désintéressement, et l'on peut remarquer, en général, que la jeunesse est l'âge où l'on suit le plus généreusement les mouvemens de la conscience.

Le 8 juin 1753, M.^r Gibbon abjura le protestantisme entre les mains d'un prêtre catholique qu'il a lavé entièrement du reproche de séduction. Il dit lui-même, et on peut l'en croire, car l'amour ne l'aveuglait pas: « La justice m'oblige de » déclarer que je n'avais jamais eu une seule con» versation avec aucun prêtre, ou même aucun » papiste, lorsque ma résolution fut décidément » arrêtée d'après mes lectures. » Cette résolution était de si grande conséquence, que M. Gibbon le père regarda son fils comme perdu, et on peut penser que, dans sa douleur, il ne négligea aucun moyen de le ramener à la foi anglicane. Après bien des débats et des menaces inutiles, il l'envoya, non pas à Ferney, comme on l'a imaginé assez ridiculement, mais à Lausaune, chez M. Pavillard, ministre protestant, qui eut ordre de s'insinuer dans son esprit par toutes les manières. Pour aider l'éloquence de ce ministre, on fit souffrir au jeune Gibbon toutes les rigueurs de l'exil et toutes les privations de la vie. Il peint, dans ses mémoires, *la perspective mélancolique* qu'il avoit alors sous les yeux, de manière à faire excuser sa foiblesse. L'ennui et la tristesse abattirent sa résolution. Il revint à la religion

Digitized by Google

protestante: mais il lui fut impossible de s'y soutenir; et ces variations le conduisirent, enfin, où elles avaient conduit Bayle et Chillingworth, où elles ont conduit J. J. Rousseau, et où elles conduiront tous les hommes qui n'auront pas la force de s'en défendre, c'est-à-dire à un scepticisme presqu'absolu. Cependant M. Gibbon retint quelque chose des premiers dogmes de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame. Mais ces hauts principes, d'une foi imparfaite ne purent le défendre des tourmens du doute; et c'est apparemment ce qui a fait dire à M. Briand, « qu'on l'avait cru » philosophe, après la visite qu'il rendit à Vol» taire, mais qu'il n'en fut ni plus sage ni plus heureux. » Ce n'est pas là ce qui prouvera que son voyage à Ferney fut très-utile à sa raison.

Il faut concevoir et pardonner que la vanité philosophique de M. Gibbon ait beaucoup souffert de son inconstance. Il avait embrassé la foi romaine avec une pleine liberté. Il ne pouvait se dissimuler que sa désertion n'avait pas des motifs aussi nobles. Il entreprit de la justifier par quelque raison belle et subtile, et après s'être tourmenté long-temps à sa recherche, il accoucha enfin de ce raisonnement incroyable: « Je me souviens » de mon transport solitaire à la découverte d'un » argument philosophique contre la doctrine de » la transubstantiation, savoir: que le texte de » l'Ecriture qui semble décider en faveur de la » présence réelle n'est attesté que par un seul » sens, la vue; pendant que la présence réelle » elle-même est en opposition avec trois, la vue, » le toucher et le goût. »

N'y avait-il pas de quoi être bien transporté de ce coup de génie? Et n'est-ce pas un argument bien philosophique que d'établir les sens juges dans une question qu'on ne leur proposait pas, et qui ne

Digitized by Google

ne pouvait en aucune manière être soumise à l'examen? Ce fut pourtant ce beau raisonnement qui décida, en dernier ressort, de la foi de M. Gibbon; et ce fut après avoir fait ces premiers pas dans la philosophie, qu'il parut à Ferney, où il ne vit M. de Voltaire qu'en passant et dans ses habits de théâtre. Il dit à ce sujet: *Virgilium vidi tantùm!* quoique Virgile n'ait jamais joué la comédie. Il entra plus avant dans la société des philosophes et des femmes les plus célèbres de Paris. Ses liaisons avec d'Alembert et Diderot sont assez connues; et on pourrait être tenté d'y rechercher le principe des opinions qu'il développa dans la suite. Mais il vaut mieux examiner franchement sa doctrine, et laisser à qui il appartient à juger de la pureté de ses motifs.

CH. D.

Histoire du Bourg de Spa, et *de ses Fontaines*; avec des recherches sur la source antique de Tongres, etc. Par M. de *Villenfagne*, bourgmestre de Liége, en 1791.

L'AUTEUR de cette histoire *n'y attache*, dit-il, *aucune importance*, et il la croit *peu faite pour attirer la curiosité du lecteur*. Il paraîtra difficile, après cela, de deviner par quel motif il la publie. Nous possédions déjà *les Amusemens anciens et nouveaux de Spa*, ouvrages assez agréables; des traités sur les eaux minérales de ce bourg célèbre, et une grande quantité de pièces de vers. Qui pressait M. de Villenfagne d'y ajouter deux gros volumes, s'il ne les croyait ni utiles, ni curieux? Cependant ses recherches sur la source de Tongres, auraient pu être l'un et l'autre, s'il les avait faites en naturaliste; mais c'est dans Pline l'Ancien qu'il a étudié cette source, et toute son ambition est d'éclaircir un passage de cet auteur, touchant la

Digitized by Google

vertu de ses eaux. Le point de la difficulté qu'il élève à ce sujet, est de savoir si c'est des fontaines de Tongres ou de celles de Spa, que ce grand naturaliste a voulu parler dans cet endroit :

Tungri, civitas Galliæ, fontem habet insignem, plurimis bullis stillantem, ferruginei saporis; quod ipsum non nisi in fine potûs intelligitur. Purgat hic corpora : tertianas febres discutit, calculorumque vitia. Eadem aqua igne admoto turbida fit : ad postremum rubescit. » Hist. nat. Liv. 31.

C'est aux personnes de l'art à juger si je traduis exactement ce passage :

« Tongres, ville de la Gaule, possède une source remarquable, dont l'eau distille en bouillonnant. Elle » laisse dans la bouche un goût ferrugineux, qui ne se développe qu'après qu'on en a bu. Cette eau a une vertu » purgative : elle guérit la fièvre tierce et la pierre. Si on » la met sur le feu, elle se trouble d'abord, et finit par » prendre une couleur rouge. »

Les idées de Pline sont si claires dans ce passage, qu'on ne peut former de difficulté que sur la manière de le traduire, et sur la valeur de quelques expressions. Le mot *civitas* (cité) que les anciens ont employé quelquefois dans une acception plus étendue, pour désigner un *pays*, une *contrée*, a donné lieu à des disputes considérables entre plusieurs savans, et notamment entre M. de Limbourg, docteur en médecine, et M. de Villenfagne : l'un prétendant que *Tungri, civitas Galliæ*, indique le pays de Tongres, dans lequel il comprend les sources de Spa; l'autre, au contraire, soutenant que c'est la ville même de Tongres qu'il faut entendre par ce passage. Ces messieurs ont écrit, sur ce sujet, trois ou quatre mille pages, sans pouvoir s'accorder; peut-être aurait-il été plus sage d'exa-

Digitized by Google

miner quelles sont les meilleures eaux du pays et d'en boire, sans s'embarrasser du passage de Pline, dont l'application aux fontaines de *Tongres* ou de *Spa* paraît assez indifférente ; car, depuis dix-sept cents ans que Pline a écrit, le cours de ces eaux, et même leurs qualités ont pu changer. C'est une réflexion qui aurait dû ramener la discussion sur un point plus raisonnable, et qui pouvait la rendre de quelqu'utilité, quoiqu'il y ait grande apparence que ces écrivains ne se fussent pas mieux entendus. M. de Villenfagne se plaint fortement de la volumineuse diatribe que le docteur Limbourg a répandue contre lui. Si ce docteur a dit des injures, je ne saurais l'approuver, et s'il a été diffus, c'est un malheur qui n'obligeait pas M. de Villenfagne à écrire deux volumes de réponses, dont le mérite n'est pas la concision.

Quoi qu'il en soit, cette discussion vient de fournir à M. de Villenfagne l'occasion de nous donner la très-petite histoire du très-petit bourg de Spa ; histoire qui se réduit au soupçon de l'établissement d'un maître de forges, en 1327, et à l'accroissement successif de ce village, jusqu'au point où il se trouve aujourd'hui, sans que, ni sa naissance, ni son développement, offrent aucun fait, aucune circonstance, aucune anecdote qui puisse piquer la curiosité. Une seule chose m'a paru mériter quelqu'attention ; c'est le voyage que Marguerite de France, première femme de Henri IV, fit à Liége, pour y prendre les eaux de Spa.

La relation de ce voyage, moins intéressant par son objet que par les mœurs qu'on y observe, est tirée des mémoires de cette reine, écrits par elle-même avec plus de naïveté que d'exactitude. Quoique sa conduite n'ait pas été fort régulière, le sort de cette dernière princesse du sang des Valois présente de telles singularités, qu'il est

Digitized by Google

difficile de se défendre de l'intérêt qu'il inspire. Elle passait pour la plus belle femme de l'univers, et elle relevait encore sa beauté par le goût le plus magnifique dans sa parure, et par les graces de la danse qu'elle possédait dans la perfection. Les auteurs du temps n'en parlent qu'avec des expressions originales d'admiration. *J'ai vu*, dit messire de Bourdeilles, *des Turcs venus en ambassade, tout barbares qu'ils étaient, se perdre en la contemplant.* Il ajoute que lorsque la reine sa mère la conduisit à la cour de Navarre, pour la marier avec le jeune Henri, prince de Béarn, la cour de France demeura comme désolée de ce départ. « Les uns disoient: la cour estre veufve de sa » beauté. D'austres repartoient : nous avions bien à faire » que la Gascogne nous vint gasconner et ravir nostre » beauté, destinée à embellir le Louvre, pour la loger » à Pau où à Nérac. D'austres disoient : cela est fait, la » cour et la France ont perdu la plus belle fleur de leur » guirlande. »

Je ne veux pas parler d'une élégie que Ronsard a faite sur le même sujet, et qui est un chef-d'œuvre pour le ridicule ; mais tous les historiens du temps s'accordent à témoigner que cette princesse n'avait pas moins d'esprit et de connaissances que de beauté. Brantôme dit plaisamment dans son enthousiasme gascon : « Lorsque les lettres de » cette reine comparaîtront, il faut que tous les grands » écrivains du passé et de notre temps se cachent, et il n'y » a nul qui les voyant ne se moque du pauvre Cicéron » avec ses Lettres familières. »

Cependant, il est certain que cette femme si accomplie ne plut point à Henri IV, et qu'Henri IV n'eut pas le secret de lui plaire davantage. Avec les qualités les plus séduisantes, tous deux ne se virent que pour se détester ; et, dans une union si malheureuse, Marguerite présenta

Digitized by Google

le singulier phénomène d'une femme qui ne peut plaire, avec la plus rare beauté, et qui, avec beaucoup d'esprit, ne fait que des fautes.

Le voyage de cette princesse dans les Pays-Bas, dont M. de Villenfagne a orné son ouvrage, ne s'y rattache que par un lien si faible, qu'on peut dire que c'est écrire l'histoire de l'univers à l'occasion d'un village. C'est assurément abuser des rapports généraux qui lient les choses humaines. Mais enfin, puisque l'auteur avait résolu de parler de la reine Marguerite, au sujet des eaux de Spa, au lieu de s'étendre dans la relation d'un voyage dont les circonstances sont étrangères à son objet, je crois qu'il eût mieux fait de donner une idée abrégée du caractère et de la destinée de cette reine, telle que les auteurs contemporains nous l'ont présentée.

On n'approuvera pas davantage que M. de Villenfagne ait surchargé son histoire de notes, de surnotes, de notices et d'additions accumulées, qui forment à elles seules les trois quarts des deux volumes : il pense cependant, que si on veut se donner la peine de les parcourir, on ne les trouvera point inutiles. Je conviendrai sans peine qu'elles ne sont pas inutiles à l'examen du passage de Pline, sur lequel il a fait tout son ouvrage ; mais je doute que cet examen même puisse être d'une grande utilité. Si les habitans de la ville de Tongres ont quelqu'intérêt à rétablir la réputation des eaux de leur fontaine, je leur conseille d'en faire connaître la salubrité, d'une autre manière que par l'autorité de Pline, et sur-tout d'offrir aux voyageurs toutes les commodités et les amusemens qu'ils recherchent par-dessus toutes choses.

M. de Villenfagne a joint à ses quatre Lettres sur ce sujet, une autre lettre sur Mathieu Laensbergh et Michel Nostradamus ; mais ces noms sont tombés parmi nous dans

Digitized by Google

un si grand ridicule, qu'il est plus que plaisant de prétendre ressusciter la mémoire de ces deux charlatans.

M. de Villenfagne, *pour donner*, dit-il, *au second volume la même épaisseur que celle du premier*, y a joint une notice sur *Breuché de la Croix*, poète qui vivait aux environs de Liége, en 1636 : il en rapporte quelques vers qui sont assez agréables ; mais il y a lieu de penser que plusieurs de ces morceaux ne sont pas de lui, ou bien qu'il les a changés ; témoin ce quatrain, cité dans le petit Traité de Versification française par Wailly :

Ne demandez à Dieu ni gloire ni richesses,
Ni ces biens dont l'éclat rend le peuple étonné ;
Mais pour bien commander, demandez la sagesse :
Avec un don si saint tout vous sera donné.

Breuché de la Croix, au lieu de cet hémistiche, *mais pour bien commander*, a écrit : *mais pour vivre en chrétien.*

Wailly ajoute à ce quatrain celui-ci, que M. de Villenfagne n'a pas rapporté, et qui n'a pas l'air d'avoir été écrit en 1636 :

Ecoutez et lisez la céleste parole,
Que, dans les livres saints, Dieu nous donne pour loi.
La politique humaine, au prix d'elle est frivole,
Et forme plus souvent un tyran qu'un bon roi.

Ce qu'il y a de plus intéressant, à mon gré, dans tout l'ouvrage, c'est l'extrait d'un opéra liégeois, écrit dans le patois du pays, que M. de Villenfagne nous assure être aussi beau que le grec ; pour moi, je n'en doute point, et je crois que tout le monde en sera convaincu, en lisant ce petit échantillon vraiment anacréontique :

« Les galan d'Chôfontaine,
» Tontaine, tonton,
» Si trovet à dozaine,
» Kom'lez oûhai d'saison.

Digitized by Google

» Louki à vo, Tonton!
» Les galan d'Chôfontaine,
» Tontaine, tonton,
» Son sujett à kaution :
» J jowet tant d'dondaine,
» Ki l'méeu n'é nin bon. »

En voici un autre, qui n'est pas tout-à-fait aussi grec, mais qui n'en est pas moins un chef-d'œuvre de poésie liégeoise :

» Vers ma Tonton,
» L'amour m'appelle,
» Comme un pigeon,
» Ardent pour sa femelle.
» S'il fait rou-cou près d'elle,
» Elle répond,
» Dans son jargon,
» Vinez, petit fidèle,
» Vinez, petit coulon;
» Gi ne suis point cruelle.
» Ki gi serois heureux,
» Si ma belle
» A mes feux
» N'était pas plus rebelle! »

M. de Villenfagne nous apprend qu'il est encore auteur de l'*Histoire secrète de la Poésie française, pour servir de supplément aux Annales poétiques*, ou *Notice de plus de deux cents poètes français inconnus, aux éditeurs de ces Annales*. Il paraît que M. de Villenfagne ne néglige rien pour augmenter la somme de nos connaissances littéraires, et pour illustrer son pays, car il veut encore nous faire lire toute sa bibliothèque éburonne; je l'en remercie beaucoup en mon particulier, mais je me ferais scrupule d'amuser plus long-temps un galant homme; je crois que son histoire de Spa nous suffit. Son grec de Liége, ses deux cents poètes inconnus, et les œuvres des Eburons, ne pourront jamais faire une grande fortune à Paris. Je lui conseille de laisser tout cela dans les archives de Chôfontaine, ou d'en faire présent à l'académie de Tongres. G.

Digitized by Google

TROISIÈME LETTRE

A M. FIÉVÉE,

Sur quelques ouvrages de Marmontel.

MONSIEUR,

Je remplis l'engagement que j'ai pris de vous proposer quelques réflexions sur les élémens de littérature de M. Marmontel. Vous me trouverez probablement moins familiarisé avec cette matière, qu'avec des opinions et des systèmes que j'ai vu naître, se développer, pour produire ensuite les résultats que j'avais prévus. Cependant il m'a toujours paru que la philosophie et la littérature avaient entre elles un si grand nombre de rapports, qu'on pouvait discuter les questions qu'elles présentent, d'après les mêmes principes. C'est cette considération adoptée par tous les bons critiques qui me décide à vous entretenir aujourd'hui des erreurs littéraires de l'école moderne. Si du bon sens et un peu d'expérience m'ont fait obtenir votre suffrage pour mes précédentes lettres, dont l'objet se bornait à la réfutation de quelques sophismes en politique et en morale, je peux, sans trop d'orgueil, espérer que je ne déraisonnerai pas tout-à-fait sur la littérature, sur-tout en jugeant les théories nouvelles d'après la doctrine établie et consacrée dans le grand siècle.

M. Marmontel a réuni tous les principes de son système dans une introduction à ses Elémens de littérature, qui porte le titre *d'Essai sur le Goût*. Je commencerai donc par examiner cette introduction; et les réflexions générales qu'elle me suggérera serviront ensuite de base aux observations que je proposerai sur les principaux détails de l'ouvrage. Il ne faudra pas vous étonner, monsieur,

Digitized by Google

si je suis un peu minutieux dans cet examen : depuis plus de vingt ans les Elémens de littérature sont considérés comme un livre classique ; les Rhétoriques à l'usage des colléges ne sont que des abrégés de ce livre : il est donc de toute nécessité de ne rien négliger pour démontrer jusqu'à l'évidence les erreurs dont il est rempli.

L'auteur fait d'abord le dénombrement de toutes les acceptions attachées au mot de *goût* ; dénombrement qui l'amène à conclure que les hommes étant libres sur le goût qu'ils ont pour différentes espèces d'alimens, il en doit être de même à l'égard de ce que l'on nomme goût dans la littérature. Ainsi chaque nation peut avoir le sien, sans qu'une autre nation ait droit de le trouver mauvais. Cependant cette douce liberté a, selon l'auteur, quelques restrictions nécessaires ; lorsqu'après plusieurs époques de décadence et de restauration dans les lettres, on est généralement d'accord sur la beauté de quelques ouvrages, il faut bien convenir que ces ouvrages sont des modèles. Cette concession qui paraît être arrachée péniblement à l'auteur, ne le fait pas rentrer dans la bonne route. Il s'épuise au contraire en spéculations métaphysiques pour trouver l'origine du goût.

Vous savez, monsieur, combien l'on aimait les Sauvages dans ce siècle qui affichait tant de délicatesse : c'est donc chez les Sauvages que M. Marmontel va chercher les premières traces de la haute éloquence et de la belle poésie. Dans le tableau philosophique qu'il fait de ces *hommes de la nature*, il ne leur épargne pas les louanges : « Leur morale, dit-il, n'est pas sublime, mais elle n'est » pas fardée ; et les vertus qui sont à leur usage, la bonté, » la sincérité, la bonne foi, l'équité, la droiture, l'amitié, » la reconnaissance, l'hospitalité, le mépris de la douleur » et de la mort, ont à leurs yeux toute leur noblesse et

Digitized by Google

» toute leur beauté. » Avec de telles qualités, il est difficile que les Sauvages ne soient pas de grands orateurs et de grands poètes. Pour le prouver, M. Marmontel cite des exemples qui inspirent certainement beaucoup de confiance : ce sont les harangues de Galgacus dans Tacite, de l'ambassadeur scythe dans Quinte-Curce, du paysan du Danube dans La Fontaine. Sans être bien exercé dans la critique, on peut observer que ces harangues ne prouvent rien : elles ont été faites dans des siècles très-civilisés, par des historiens et un poète qui n'avaient jamais vu de Sauvages. Ces morceaux d'éloquence et de poésie n'ont été regardés que comme des jeux d'esprit; et l'on ne se serait pas attendu qu'ils pussent venir, comme des pièces historiques, à l'appui d'un système.

La *nature* était le grand mot des écrivains : aussi M. Marmontel le répète-t-il souvent, et le fait-il presque toujours servir à soutenir des absurdités. Son erreur est la même que celle des philosophes qui nous ont tant parlé de l'*état naturel de l'homme*. Pour bouleverser l'ordre, pour rompre le frein des lois, pour pervertir la raison humaine, ils supposaient que la *nature* était toujours opposée aux institutions sociales : dangereuse erreur qui, après avoir produit tant de maux, laisse encore aujourd'hui des traces si funestes ! Je ne répéterai pas que notre état naturel est la société; que plus elle est parfaite, plus elle est dans la nature; que tel est le but de la noble destination que Dieu a donnée aux hommes sur la terre : vous avez tant de fois, monsieur, développé cette grande vérité, qu'il me suffit de la rappeler en cette occasion.

Avec tant de déférence pour les opinions modernes, il n'est pas étonnant que M. Marmontel regarde le dix-huitième siècle comme celui du goût et de la belle littérature. Après n'avoir trouvé dans Corneille que quelques

Digitized by Google

scènes, dans Racine qu'un style élégant, il juge Boileau : « Critique *peu sensible*, dit-il, il ne fut pas le restaurateur du goût ; il n'apprit pas aux poètes de son temps à bien faire des vers..... Il n'eut pas cette délicatesse de sentiment qui démêle, comme dit Voltaire, une beauté parmi des défauts, un défaut parmi des beautés. » C'est la première fois qu'on a reproché à un critique de n'être pas sensible : que diriez-vous, monsieur, d'une satyre *sentimentale* ? La sensibilité vous paraît-elle nécessaire à cette espèce d'ouvrage ? On doit cependant peu s'étonner de ce jugement de l'auteur, sur-tout quand on se rappelle que dans ce siècle si profondément égoïste, il y avait du *sentiment* jusques dans les *Comptes rendus* par le contrôleur-général. Tout le monde sait du reste que Boileau n'apprit point à Racine à faire des vers difficilement, et qu'il ne savait pas distinguer un défaut d'une beauté : voilà, il faut en convenir, des faits constans, et qui figurent très-bien dans l'introduction d'un livre classique.

Mais quand l'auteur arrive à l'école formée par Voltaire, c'est alors qu'il se livre à tous les transports de l'enthousiasme. Il ne discute plus ; il craindrait qu'on ne l'accusât d'insensibilité ; il ne s'exprime que par exclamations.

« Quels monumens de goût, s'écrie-t-il, que les éloges » de Bossuet, de Massillon, de Destouches, par d'Alembert ! Quel monument de goût que cet ouvrage que » Thomas a eu la modestie d'intituler *Essais sur les Eloges*, et auquel nul ouvrage de critique, soit ancien, soit » moderne, à la réserve du livre de Cicéron sur les illustres orateurs, n'est digne d'être comparé ! Enfin, quel » monument de goût que les notes de Voltaire sur le » théâtre de Corneille ! »

Un siècle qui réunit tant de *monumens* ne peut être

Digitized by Google

qu'un grand siècle. Cependant, monsieur, ces petits éloges pleins de pointes, que d'Alembert débitait d'un ton si maniéré, ne vous semblent-ils pas un peu inférieurs aux oraisons de Bossuet et aux sermons de Massillon? Croyez-vous qu'on ne puisse opposer à Thomas que Cicéron, et qu'après avoir lu l'*Essai sur les Eloges*, il faille oublier la Rhétorique d'Aristote, les Institutions de Quintilien, et le Traité du Sublime de Longin? Le commentaire si frivole et souvent si grossièrement injuste que Voltaire a fait sur Corneille, vous paraît-il supérieur à tout ce que Boileau a écrit en critique?

Mais M. Marmontel ne borne point là l'expression de son admiration pour Voltaire : après une autre page d'exclamations, où il le regarde comme le plus grand historien qui ait existé, et où il le trouve dans la tragédie plus *véhément*, plus *fécond*, plus *varié*, plus profondément *pathétique* que Racine, il parle ainsi de la Henriade : « Du » côté du goût, y a-t-il rien de plus achevé? Récits, » descriptions, images, comparaisons, portraits, dé» tails de toute espèce, emploi du merveilleux, discours » et scènes dramatiques, tout dans ce poëme est d'une » correction presque irrépréhensible. » On avait jusqu'alors cru que c'était dans Virgile et dans Racine que l'on pouvait trouver les morceaux les plus achevés du *côté du goût*; M. Marmontel nous apprend que la Henriade est le modèle de la perfection. On peut juger de ses préceptes sur la poésie épique, par l'éloge qu'il fait du merveilleux, des scènes dramatiques et des détails de toute espèce du poëme de Voltaire.

Je crois, monsieur, vous avoir donné une idée des principales erreurs que présente l'*Essai sur le Goût*; il me reste à vous parler de quelques détails qui pourront vous paraître piquans par leur singularité. Vous remarquerez sur-

Digitized by Google

tout dans le style, qu'on peut souvent disputer à M. Marmontel la qualité précieuse dont il s'occupe dans son Essai.

Les littérateurs étaient en même temps philosophes et hommes du monde : ne prenant dans la philosophie que des sophismes, dans le monde que de la fatuité, ils offraient dans leurs écrits un singulier mélange d'idées paradoxales rendues en style précieux, et de spéculations littéraires exprimées avec une apparence de légéreté qui, aux yeux des ignorans, cachait les plus étranges bévues. *L'Essai sur le Goût* en présente plusieurs exemples. M. Marmontel parle de la langue latine que l'on a toujours regardée comme moins chaste que la langue française. Il s'élève contre cette idée avec d'autant plus de complaisance qu'elle appartient à Boileau, et voilà comment il résoud le problème : « Cette langue, dit-il, était chaste quand on » voulait, et tant qu'on voulait ; l'Enéide devait être » lue dans le salon de Livie, et c'était pour le cabinet » de Julie que l'Art d'aimer était écrit. » N'admirez-vous pas le piquant de cette jolie phrase ? Vous voyez tout de suite que Livie avait un salon de compagnie comme madame Géoffrin, et que Julie avait un cabinet comme les courtisanes dont M. Marmontel parle si souvent dans ses Mémoires. Il y aurait cependant encore quelque chose à desirer dans cette décision académique : au lieu de *cabinet*, M. Marmontel devait dire *boudoir ;* alors rien ne manquait à la fidélité du coloris historique : cette phrase rappelle la manière dont mademoiselle Scudery peignait les Romains. Qu'aurait dit Boileau qui se plaignait de cette inconvenance dans un livre frivole, s'il l'eût trouvée dans un traité de littérature consacré à la jeunesse ?

M. Marmontel poursuit sur le même ton. « Horace, » dit-il, était sévère et chaste le matin, licencieux le soir, » selon qu'il écrivait pour le lever d'Auguste ou pour

Digitized by Google

» le souper de Mecène. » Il est assez singulier qu'un homme aussi instruit que l'était l'auteur, parle du lever d'Auguste, comme de celui d'un roi de France; il ne se souvenait pas probablement qu'Auguste vivait en famille, qu'il n'avait point de *lever*, et que sa cour ne ressemblait en rien à celle de Louis XIV. « Auguste » dit M. Dureau de la Malle, habita quarante ans la » même chambre l'été comme l'hiver. Ses meubles avaient » à peine l'élégance de ceux d'un simple particulier. Trois » plats, six au plus, composaient ses repas, et les mets » étaient les plus simples et les plus vulgaires. »

Vous parlez, monsieur, dans votre extrait des Mémoires de M. Marmontel, de cette pesanteur d'esprit que M. de La Harpe lui reprochait, et qui avait quelque chose de Béotien. C'est sur-tout quand l'auteur veut être léger, ou quand il cherche à définir les talens des grands écrivains, que ce défaut se fait le plus remarquer. Dans ces occasions, il ne dit ordinairement que des choses rebattues; mais c'est par l'expression qu'il veut se distinguer : en général, ses hardiesses ne sont pas heureuses; il tombe dans l'affectation, ne peut éviter l'enflure, et couvre souvent par de grands mots le vide de ses idées ou l'aridité de son imagination. Par exemple, en parlant des écrivains français du seizième siècle, tous très-instruits, il s'étonne que le goût ne soit pas perfectionné de leur temps. Voici la raison qu'il en donne : « Le savoir était isolé, la raison *solitaire* : » ni l'esprit de la nation n'était encore assez *débrouillé*, ni ses » mœurs assez *dégrossies*, ni sa langue assez *défrichée*, » pour que les lettres, *transplantées* dans un climat si nou» veau pour elles, y pussent de long-temps prospérer et » fleurir. » Voilà, je crois, assez de métaphores pour dire que la bonne littérature n'était pas répandue de manière à ce que le goût pût se former. Il paraît, suivant les expres-

Digitized by Google

sions de M. Marmontel, que l'esprit de la nation et ses mœurs, après avoir été débrouillés et dégrossis, servirent à défricher la langue, et que cette langue devint un climat où ensuite les lettres furent transplantées. Vous conviendrez, monsieur, que cette suite d'images produit un singulier effet : ne vous rappelle-t-elle pas la manie dont Molière s'est si bien moqué, et qui consistait à chercher les métaphores les plus bizarres pour exprimer les choses les plus simples? Le sonnet de Trissotin, comparé par trois pédantes à *des petits chemins*, est un modèle dans ce genre.

Chaque pas dans vos vers rencontre un trait charmant;
Partout on s'y promène avec ravissement.
On n'y saurait marcher que sur de belles choses;
Ce sont petits chemins tout parsemés de roses.

On peut juger, par la manière dont M. Marmontel définit les talens de nos grands écrivains, s'il sentait les beautés de leurs productions. Il répète ce qui a été dit long-temps avant lui, mais c'est en prodiguant toujours les figures les plus outrées. Pour montrer que Pascal a créé la prose française, il s'exprime ainsi : « Ce fut de lui que » son siècle apprit à *cribler* et à *purger* la langue écrite, des » *impuretés* de la langue usuelle, et à *trier* non-seulement » ce qui convenait au langage de la satire et de la comédie, » mais au langage de la haute éloquence. » Comparez, monsieur, la manière dont M. de La Harpe parle des grands écrivains, à ce jargon maniéré qui rappelle encore les *Femmes savantes*. Ne croirait-on pas que Pascal, en bannissant les *impuretés* de la langue, a exécuté le grand dessein de Philaminte?

Un dessein plein de gloire, et qui sera vanté
Parmi les beaux esprits de la postérité,
C'est le retranchement de ces syllabes sales
Qui dans les plus beaux mots produisent des scandales.

Digitized by Google

Cependant, en parlant de Pascal, M. Marmontel veut dire du nouveau : vous allez voir quel fonds l'on peut faire sur ses conjectures. Les philosophes modernes ont eu toujours une grande tendresse pour Montagne ; cet apôtre du scepticisme avait très-bien préparé les voies à l'incrédulité absolue. M. Marmontel trouve piquant de prétendre que, malgré la répugnance de Port-Royal pour Montagne, Pascal s'est formé par la lecture de cet écrivain. Il emploie toujours le style figuré. « Pascal, dit-il, parcourait ce » champ fécond et négligé en botaniste habile et sage ; » c'est là qu'il s'était enrichi ; et il est vraisemblable que, » sans Montagne, on n'eût pas eu Pascal. »

Il est difficile de rassembler en moins de mots un plus grand nombre d'absurdités. Comment croire que le défenseur le plus célèbre des vérités certaines ait pu puiser quelques idées chez l'apologiste du doute ? Comment se figurer que l'ame vigoureuse de Pascal ait eu besoin pour concevoir ses grandes pensées, de la timide incertitude de Montagne ? C'est vouloir avancer, de propos délibéré, les idées les plus étranges ; c'est supposer qu'aucun des lecteurs ne connaît l'antipathie déclarée de Port-Royal pour le philosophe.

M. Marmontel n'est pas plus heureux dans le tableau général qu'il fait du siècle de Louis XIV d'après Voltaire. Ce morceau est trop long pour que je vous le rappelle ; il me suffira d'en citer la conclusion. L'auteur attribue aux succès éphémères de Pradon et de quelques mauvais poètes, l'émulation de nos grands maîtres. « C'était, dit-il, dans » ce moment de fermentation et de trouble, que l'esprit » public s'épurait comme le vin en jetant son écume. » Il paraît que M. Marmontel aurait beaucoup mieux expliqué la cause de cette émulation, si, au lieu de faire une comparaison

Digitized by Google

paraison dégoûtante, il eût copié les vers de Boileau pour lequel il affichait tant de haine.

Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance;
Et peut-être ta plume, aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Il me semble, monsieur, que je vous ai indiqué un assez grand nombre d'erreurs et de fautes de goût dans le discours qui précède les Elémens de littérature. Croyez que je suis loin de les avoir toutes relevées : pour y parvenir, il aurait fallu s'arrêter à chaque page, et faire un écrit plus long que celui de M. Marmontel. Vous pensez qu'on doit éviter de trop combattre des sophismes généralement condamnés ; je suis entièrement de votre avis. Outre que cette méthode a l'inconvénient de remettre en question des vérités qui ne sont plus contestées, elle a celui de fatiguer les lecteurs sans les instruire. Je pourrai, monsieur, dans une autre lettre, vous entretenir des conséquences que M. Marmontel a tirées des principes qui sont posés dans son *Essai sur le Goût*.

D. B.

Pensées et Réflexions sur divers sujets.

Ceux qui se montrent érudits, uniquement pour montrer qu'ils sont érudits, ressemblent à un homme en chemise, qui étalerait aux passans une riche garde-robe.

Il faut bien qu'il y ait quelque part un amour sans mesure et sans fin, puisqu'on se fatigue d'aimer ce qu'on a le plus aimé. C'est donc une grande leçon d'éternité, que tous les attachemens de la terre finissent dans leur plénitude de bonheur.

CORIOLIS.

Digitized by Google

Suite des Observations de Métastase sur les Tragédies et Comédies des Grecs.

Les Cœphores, ou *les Porteuses de libations* (d'Eschyle).

Le sujet de ce drame est le même que celui de l'Electre de Sophocle et d'Euripide. Eschyle donne à cette pièce le nom des Cœphores, jeunes filles attachées à Clytemnestre, et qui partagent les sentimens d'Electre. Elles portent à sa suite les libations que la princesse doit faire sur la tombe d'Agamemnon. Le style en est, suivant l'usage, excessivement obscur et figuré; mais on peut en trouver la conduite simple et naturelle.

Dans les trois Orestes, plus encore dans celui d'Eschyle, le succès de l'entreprise du fils de Clytemnestre manque de quelque vraisemblance. Oreste est seul inconnu dans le palais de son ennemi. Il tue sa mère et le tyran, sans qu'il se trouve un garde, un domestique, ou tout autre qui jette des cris et s'oppose au meurtre. La scène dans laquelle Oreste force avec barbarie sa mère à entrer dans le palais où il doit la poignarder sur le cadavre d'Egiste, est d'une atrocité si révoltante, que le père Brumoy, qui a toujours le talent de se transporter au siècle d'or d'Athènes, est obligé d'avouer que cette action est insoutenable.

Au vers 893, Clytemnestre, afin d'émouvoir le cœur de son fils prêt à l'assassiner, lui découvre son sein et lui rappelle qu'en sommeillant, il lui arriva d'en sucer le lait.

Peu de vers avant, c'est-à-dire, au 754, la nourrice d'Oreste le croit mort, pleure, se souvient des maux que lui a causés son enfance, et n'oublie pas de détailler les

Digitized by Google

peines qu'elle a eues à l'assister dans ses petits besoins naturels. *V.* 753.

Non enim fatur puer adhuc in fasciis,
Seu fames, seu sitis, aut urinandi libido urgeat.

Ce trait est exact; mais pour en apprécier l'excellence, il faudrait avoir le don de remonter aux siècles vénérables; et tant de bonheur n'est pas réservé à de pauvres profanes.

La pièce contient 1076 vers. N. L.

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Début de *M. Michelot* dans *Britannicus* et les *Fausses Infidélités*.

Il ne faut pas croire, comme l'ont dit quelques-uns, que cette tragédie de *Britannicus* soit dépouillée de tout ce qui enchante la multitude, et ainsi que d'autres l'ont prétendu, que le prince dont elle porte le nom n'y ait qu'un faible rôle. Ces jugemens hasardés, ces erreurs, proviennent peut-être de ce qu'on juge mal-à-propos du caractère d'un personnage et de l'effet d'une pièce par les talens de ceux qui la jouent; de ce qu'on l'apprécie d'après les impressions du théâtre, au lieu de l'apprécier d'après celles d'une lecture calme et réfléchie.

Nous nous bornerons presqu'entièrement à réfuter cette assertion; et quelques autres critiques encore qu'on vient de faire de ce chef-d'œuvre de Racine; car s'il fallait écrire toutes les réflexions qu'il peut suggérer, on ne finirait pas.

Digitized by Google

Les commentaires ne sont pas difficiles. J'ai vu s'étonner de la fécondité qui faisait faire cinquante colonnes dans des journaux, sur une seule pièce : on en ferait mille, si l'on voulait. Saint-hyacinthe a bien composé deux volumes de glossaires sur cette belle chanson :

Catiu, Catau, belle bergère,
Dormez-vous ?

Qui empêcherait d'en brocher une centaine sur *Britannicus* ? comme ce n'est pas mon projet, je reviens aux opinions que je crois devoir combattre.

Une partie de cette superbe tragédie de *Britannicus* est, sans doute, d'un genre austère. Mais Racine lui-même n'a jamais su mieux passer *du grave au doux*. Si dans les deux premières scènes il est beaucoup question de politique, dès la troisième on entend Britannicus éperdu redemander son amante enlevée. Dès-lors, jusqu'au quatrième acte, à l'exception d'une courte scène entre Agrippine et Burrhus, il n'est question que de jalousie, d'amour, enfin de ces peintures qui ravissent la multitude, et plaisent aussi au connaisseur, quand c'est Racine qui est le peintre. Les amans se retrouvent encore au cinquième acte ; et il en résulte une scène très-touchante. Dans aucun autre ouvrage, Racine n'a prêté à l'amour un langage plus enchanteur : la passion même, où la fantaisie de Néron est peinte avec les couleurs les plus séduisantes. On ne connaît rien de plus gracieux que le tableau de Junie, *belle sans ornemens*. Ainsi, par un art admirable, Racine a su tempérer l'austérité de la politique par tout ce que l'amour a de plus intéressant, et la galanterie de plus séduisant et de plus fleuri ; il a su marier les couleurs les plus prononcées aux plus aimables et aux plus suaves ; il a trouvé l'art, en attachant le penseur et l'observateur, d'intéresser les cœurs sensibles. Ne voir que de la sévérité dans cette tragédie, c'est ne la

Digitized by Google

voir qu'à demi. On y trouve cet heureux mélange de beautés de tous les genres, qui charment tous les esprits.

Le rôle de Britannicus n'est rien moins que faible. Racine lui donne le caractère d'un jeune homme courageux (*), sensible, amoureux, plein de franchise; il le place sous la griffe d'un tigre. Dans une telle situation, pourrait-il ne pas intéresser? On frissonne, lorsque Néron le trouve aux pieds de Junie. Il n'est pas exact de dire qu'il est écrasé par son rival. Son attitude est, dans cette scène, décente, noble et fière. Nous avons vu Molé y soutenir la concurrence avec le Kain, qui avait tant de moyens *écrasans*. Les applaudissemens se partageaient également entre eux à chaque repartie. Si Néron a la puissance, l'autre a la justice de son côté.

Jamais Racine, dans ces scènes dites de bravades, ne sacrifie un interlocuteur à l'autre; il tient la balance entre eux, afin qu'aucun ne soit avili, ce qui serait un résultat de comédie. Voyez Pharnace et Xipharès, Agamemnon et Achille. J'ai lu naguère, que le dernier avait l'air d'un spadassin dans sa querelle avec le roi des rois, parce qu'il avoit évidemment tort: je ne partage pas ce sentiment. Si dans l'état actuel de notre théâtre les Achilles paraissent petits devant Agamemnon, c'est un accident né du jeu, et un peu aussi de la différence de la stature des acteurs, et non la faute du personnage. Brizard ne rapetissait pas du tout le Kain.

Je suis d'ailleurs très-loin d'être persuadé qu'Achille ait tort. Un père, sans doute, a de très-grands droits. Mais sans examiner si dans l'Argolide, il avait celui de faire mourir ses enfans à sa volonté, ce qui n'est pas prouvé, et si Aga-

(*) Une anecdote racontée par Tacite, prouve qu'il l'était véritablement.

Digitized by Google

memnon devait livrer sa fille pour conserver son pouvoir, ce qui est encore bien moins aisé à démontrer, Achille avait quelque raison de trouver mauvais qu'on abusât de son nom pour traîner sous le couteau de Calchas une femme qui lui était promise. On peut se fâcher à moins ; et certes, ce n'est pas pour Agamemnon que le spectateur prend parti dans cette querelle. On ne trouve donc pas qu'Achille ait tant de tort, et il ne paraît pas si petit qu'on le prétend. S'il l'était en effet, la scène serait mauvaise ; jusqu'à présent on l'avait trouvée admirable.

Un troisième journaliste tance Racine, pour avoir plutôt mis Burrhus que Sénèque dans sa tragédie de *Britannicus*. Il n'est pas content du motif qui a décidé l'auteur à cette préférence. Aux mœurs dissolues de la cour de Néron, Racine voulait opposer l'austérité de Burrhus. Le censeur dit qu'il convenait mieux à Sénèque qu'à Burrhus d'excuser les crimes de Néron, et de trouver tout simple qu'un père ait déshérité son fils pour son gendre. Burrhus, loin d'approuver le rapt commis par Néron, s'efforce de le ramener à son épouse et à la vertu.

Claude, sans doute, n'eût pas dû préférer à son fils celui d'Agrippine. Mais cette préférence n'ayant rencontré dans les lois de Rome aucun obstacle, et Néron étant paisible possesseur du trône, le devoir de Burrhus était d'obéir.

Concluons de cette courte dissertation, qu'il convient d'être très-circonspect quand on critique le plus parfait de nos écrivains, et qu'il ne faut pas mesurer son génie, ni le mérite d'une scène, à la taille d'un acteur.

On sait que Tacite a été son modèle dans la peinture de la cour de Néron. Je ne crois pas que cet auteur si énergique ait un trait plus fort que ce vers de Narcisse, rassu-

Digitized by Google

rant son maître contre la peur qu'il a de l'opinion des Romains :

Tant de précaution affaiblit votre règne;
Ils croiront en effet mériter qu'on les craigne.

Je ne me souviens pas d'avoir vu cette pensée dans l'historien latin. Je n'imagine pas qu'il soit possible de trouver de locution plus expressive et plus vigoureuse, sans aucune pompe dans les mots, pour rendre le mépris où était tombé ce peuple roi.

Peu de personnes ignorent que Voltaire a pris, dans cette tragédie, trois ou quatre vers des plus beaux qui se trouvent dans sa *Henriade* :

Le pauvre allait le voir et revenait heureux.
Rarement un héros connaît la défiance.
Qui depuis..... mais alors il était vertueux.

Tous les journalistes ont parlé sans prévention du débutant. De l'intelligence, de la sensibilité, de la douceur, peu d'énergie; voilà, quant au tragique, ce qu'on a vu jusqu'à présent. Dans la comédie, de l'aisance, de la vivacité poussée trop loin, et ressemblant à une pétulance outrée; des gestes analogues et trop multipliés. Il convient d'attendre encore un peu avant de le juger sans appel.

Nous n'avons vu que la seconde représentation de *Britannicus*. Nous y étions allés tout pleins du souvenir de la Kain; nous n'avons emporté que des regrets de sa perte, après avoir vu jouer le rôle de Néron. Nous ignorons pourquoi on prétend que ce rôle n'exige pas de noblesse;

Je vous nommerais, madame, un autre nom
Si j'en savais quelqu'autre au-dessus de Néron,

ne doit cependant pas être dit d'un ton ignoble. Mademoiselle Raucourt a joué raisonnablement. Un de ses gestes favoris rappelle cependant toujours un écolier qui tend la main pour recevoir une férule. Saint-Prix a été beau dans

Digitized by Google

le quatrième acte. Dans les scènes tranquilles, son immobilité est quelquefois si parfaite, qu'on le croirait endormi, et qu'on a toujours peur qu'il ne tombe à la renverse.

Les progrès de mademoiselle Bourgoin, que je n'avais pas vue depuis quelque temps, dans la tragédie, m'ont singulièrement frappé et même un peu surpris, après ce que je venais de lire sur son compte, dans je ne sais quels journaux; elle a excité une sorte d'enthousiasme à chaque couplet qu'elle récitait, et quelquefois presqu'à chaque vers; les applaudissemens partaient de tous les points de la salle. Il faut savoir gré à mademoiselle Thénard de se charger du rôle d'Albine. Le récit de la fin, mal rendu, refroidirait beaucoup le cinquième acte, qu'on écoute avec plaisir quand il est bien joué, malgré le dangereux voisinage du précédent, composé de trois scènes, qui sont trois chefs-d'œuvre.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE (ci-devant Feydeau).

Forbin et Delville, ou *le Vaisseau Amiral.*

Il y a de tout dans cette pièce, des sottises et de l'esprit, des invraisemblances, des inconséquences, du naturel, du pathos, de la gaieté, de la philosophie, des absurdités, des parades, et sur-tout beaucoup de fracas. Ce salmis a eu un grand succès; on peut le ranger parmi les mélodrames, quoiqu'il soit moins sombre que ne l'est communément cette espèce batarde. Voilà donc en très-peu de temps trois théâtres où elle a osé se produire, le Vaudeville, Louvois et l'Opéra-Comique. Je ne parle pas de ceux du boulevard, elle est là sur son terrain; il faudrait l'y concentrer.

Digitized by Google

Le héros de la pièce nouvelle est le chevalier de Forbin, lieutenant sur le vaisseau de son oncle, dans l'escadre de Tourville. Il s'est marié, à quinze ans, à une jeune personne qui en avait douze, et le jour de son mariage, l'oncle, qui n'approuvait pas cette union, et qui menace de la faire casser, l'a forcé de s'embarquer, et a envoyé sa femme dans un couvent. Quel droit avait-il d'en user de la sorte, si le père du chevalier vivait ? et s'il n'existait plus, comment le mariage a-t-il pu se conclure sans l'aveu de l'oncle ? Quoi qu'il en soit, il est fait, et la jeune personne, qui s'ennuyait au couvent, s'est habillée en homme, a obtenu le grade d'aspirant de la marine, et *se trouve* sur le même vaisseau que son mari depuis quatre ans ; elle le connait, sans en être connue, sans vouloir se faire connaître, de peur de l'exposer à la rigueur des lois, qui défendent aux marins d'avoir des femmes à bord. Qu'on nous dise à présent,

Que garder un secret est difficile aux dames!

Cependant un événement imprévu a presque fait trahir le sien à Delville : son époux est nommé pour aller sur un aviso porter des nouvelles en France du siége de Candie, attaquée par les Turcs, et que Tourville était venu secourir. Il lui fallait traverser la flotte ennemie. L'aspirant se trouble ; on soupçonne du mystère : en examinant bien, pour la première fois depuis quatre années entières, on a des doutes sur son sexe. Le capitaine de pavillon, le brave Saint-Pern, chargé de les éclaircir, entr'autres épreuves propose à Delville de fumer avec lui sur un baril de poudre. Ne craignant plus pour son époux qu'elle croit parti, et ne voulant pas se découvrir, elle accepte la proposition sans balancer ; mais Forbin paraît Son épouse effrayée du danger qu'elle lui fait courir, jette

Digitized by Google

sa pipe, vole dans ses bras, et se nomme. Saint-Pern se disculpe de son apparente imprudence, et fait à cette occasion un assez pauvre calembourg. Ce baril ne contient que du vin, dit-il, *et ne fait sauter que le chagrin.* L'oncle s'obstine toujours à la cassation du mariage; mais un combat s'engage sur le théâtre; au moment d'être pris, il est délivré par Forbin et Delville. Alors il cesse de leur tenir rigueur. La pièce finit par des cris de victoire : un vaisseau turc a été enlevé à l'abordage. Les auteurs ont été demandés : on n'a nommé que le musicien. L'auteur des paroles, *que tout le monde connaît*, garde l'incognito. Il tient, dit-on, à une administration si grave, qu'elle ne croit pas convenable que ses membres s'exposent ostensiblement à être sifflés au théâtre et bafoués dans les journaux.

Heureusement pour l'auteur *du Vaisseau*, les journalistes n'ont pas retenu tout ce qu'ils auraient pu reprendre dans sa pièce. Le chef d'escadre y débite des phrases à prétention. « Le marin, dit-il, s'approprie les orages. » C'est une triste propriété. « Un vaisseau est un tombeau » mobile. » Cette définition vise au sublime; ils n'auraient pas manqué aussi de relever le trait *philosophique* lancé contre les Vénitiens. « Au moment où la tempête » allait nous submerger, dit Forbin, ils imploraient Saint-» Marc qui ne se hâtait pas de les tirer d'affaire; tandis » qu'ils lèvent au ciel les bras, je me sers des miens pour » nager; je me jette à la mer, et je sauve tout le monde. » Ils n'auraient pas non plus laissé passer les antithèses de cet officier, comparant sa destinée avec celle de sa femme qu'il croit dans un couvent : « Elle prie, et je jure; » elle jeûne, et je dévore ».

Malgré ses défauts nombreux, cette pièce amuse. C'est une folie qui ne peut avoir été faite que par un

Digitized by Google

homme d'esprit; il n'a pas sans doute prétendu la donner pour autre chose, et, en général, elle a été jugée bien rigoureusement. Elle a de la vivacité, du mouvement, quelque intérêt. On y chante des chansons de gaillard d'avant qui sont gaies, sans indécence. Il y a un petit Jean-Bart à bord, dont l'air éveillé réjouit. Ce rôle est joué d'une manière piquante par Mlle Rosette Gavaudan. Madame Haubert-Lesage a très-bien rendu celui de Delville.

ANNONCES.

Traité des Végétaux qui composent l'agriculture de l'Empire français, ou Catalogue français et latin des Végétaux dont on trouve des individus et des graines dans la maison de commerce des frères Tollard, botanistes, grainiers, fleuristes et pépiniéristes, à Paris; avec un exposé rapide des caractères les plus saillans qui indiquent les différences, qualités et usages, et notamment des espèces peu connues et dont la naturalisation présente des avantages. Suivi de considérations sur les semis et les plantations, et de l'indication pour chaque mois des travaux à faire dans les jardins, les prés, les bois et les champs, par Tollard aîné, l'un des auteurs du *Nouveau dictionnaire d'Histoire naturelle* et des continuateurs du *Cours complet d'Agriculture*.—Prix : 3 fr. 50 c., et 4 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez les frères Tollard, rue de la Monnaie, carrefour des Trois-Maries, n°. 2; et au bureau du journal d'Economie rurale et domestique, rue de Grenelle, n°. 321, faubourg Saint-Germain.

Cet ouvrage sera un guide sûr, pour tous ceux qui s'occupent d'agriculture, et leur deviendra par son utilité, indispensable. l'Auteur, M. Tollard, est déjà connu fort avantageusement par ses nombreux écrits sur cette matière; et il lui appartenoit plus qu'à tout autre de faire un traité sur ce sujet si intéressant.

Les Agrestes; par l'auteur des Nuits Elyséennes. Un vol. in-18. — Prix : 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Capelle et Renand, lib.-commis., rue J.-J. Rousseau.

Histoire de la nation Française, première Race.

Non bonum multorum Principatus : unus Princeps esto,
Unus Rex, cui dedit filius Saturni
Sceptrumque et jura, ut ipsis dominetur.
Iliad. *B.* 204. 206.

Un vol. in-8°.—Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Delaunay, libraire, palais du Tribunat, n°. 243.

Instruction sur la culture du Bois, à l'usage des forestiers; ouvrage traduit de l'allemand de G. L. Hartiez, maître des forêts de la principauté de Solms et membre honoraire de la société de physique

Digitized by Google

de Berlin; par J. J. Baudrillart, employé à l'administration générale des eaux et forêts.—Prix : sans le texte, 2 fr., et 2 fr. 50 c. par la poste; avec le texte, 3 fr. 50 c., et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez Gilbert et comp., rue Hautefeuille, n°. 19; chez Marchant, lib. pour l'agriculture, rue des Grands-Augustins, n°. 12.

Œuvres complètes de Malfilatre, précédées d'une notice historique et littéraire, sur la vie et les ouvrages de Malfilatre; par L. S. Auger, avec cette épigraphe :

La faim mit au tombeau Malfilatre ignoré.
GILBERT.)

Un vol. in-12, papier fin. — Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. par la poste; papier vélin, 5 fr.

A Paris, chez Léopard Collin, lib., rue Gît-le-Cœur, n°. 18.

Réflexions politiques sur le projet de quelques princes d'Allemagne, d'établir dans leurs états la tolérance générale de religion, ou de l'action de cette tolérance sur l'autorité des souverains et sur la liberté des peuples, avec cette épigraphe :

La Chine!.... La Chine!....

Par Piffon, ex-membre de l'assemblée Constituante.—Prix : 2 fr., et 2 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Arthus Bertrand, lib., quai des Augustins, n°. 35.

Le Guide des sous-officiers de l'infanterie française, en campagne, en marche, en cantonnement et en garnison; avec onze planches, pour l'intelligence de l'école du soldat, de celle de peloton, et du campement; suivi des nouveaux réglemens relatifs aux sous-officiers d'infanterie, avec cette épigraphe :

Malheur aux apprentis dont les sens égarés
Veulent, sans s'appliquer, franchir tous les dégrés!
FRÉDÉRIC II.

Un vol. in-12 de plus de 500 pages, avec tableaux.—Prix : 3 fr. 50 c., et 4 fr. 75 c. par la poste.

A Paris, chez Legras et Cordier, imp.-lib., de la garde Impériale et des troupes de toutes armes, et commissionnaires en librairie, rue Galande, n°. 50.

Coup-d'œil d'un Français, sur le nouveau royaume d'Italie, considéré en lui-même et dans ses rapports avec l'Europe; par M. Alphonse Gary, in-8°.—Prix : 75 c., et 1 fr. par la poste.

A Paris, chez Rondonneau, imp. ordinaire du Corps Législatif, au Dépôt des lois, rue S. Honoré, n°. 75.

L'Art de brasser, traduit de l'anglais de M. Combrune, renfermant les principes de la théorie et ceux de la pratique. Un vol. in-8°. Prix : 4 fr., et 5 fr. 25 c. par la poste.

Cet ouvrage, fruit de vingt années de méditations et d'essais, a été donné en Angleterre par M. Combrune, et dédié par lui au célèbre Pierre Shaw, médecin du roi, et membre du collége royal de médecine, ainsi que de la société royale de Londres. Ce livre est devenu en Angleterre le guide de tous les brasseurs. Une traduction allemande, faite en 1796, a eu en Allemagne la même influence sur les procédés à employer pour la fabrication de la bierre. Un pareil succès est le garant de celui que ne peut manquer d'obtenir la traduction française.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 4.*

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Cadix, 12 *mars*. L'escadre de ce port, composée de douze vaisseaux et de deux frégates, vient d'entrer en rade. Elle n'attend que les ordres de la cour pour mettre à la voile.

Londres, 17 *mars*. Il vient d'arriver de la Jamaïque à Falmouth, un paquebot qui n'a mis que trente-huit jours dans sa traversée. Au moment de son départ, la fièvre jaune régnait avec beaucoup de violence dans plusieurs endroits, sur-tout à Kington, et dans la rade de la Jamaïque. La meilleure intelligence continuait d'exister entre le gouvernement de cette colonie et Dessalines; on s'envoyait réciproquement des présens, des parlementaires, des messagers et des complimens.

On attend à Yarmouth, dans les premiers jours du printemps, une escadre russe qui doit se joindre à une de nos flottes, et agir de concert avec elle.

Du 18. Des ordres viennent d'être donnés pour la formation de quatre camps, dont deux en Angleterre, un en Irlande, et le dernier en Ecosse; ces camps seront formés dans le courant du mois d'avril. Les troupes de ligne et les milices qui les composeront, au nombre d'environ 60,000 hommes, y seront exercées aux grandes évolutions militaires.

Le ministère emploie tous les moyens qui sont en son pouvoir, pour augmenter le nombre des troupes étrangères à la solde de l'Angleterre, dont la légion Allemande fait la meilleure partie; ce corps est maintenant composé d'environ sept mille hommes; on voudroit le porter à dix mille.

De la Haye, 29 *mars*. Le bruit vient de se répandre ici que la flotte expéditionnaire anglaise, ayant à bord un grand nombre de troupes de débarquement, est sortie des ports de l'Angleterre, et qu'on ignore jusqu'à présent la direction qu'elle a prise. On attend avec impatience les papiers anglais, pour savoir jusqu'à quel point cette nouvelle peut être fondée : les vents contraires et d'autres circonstances retardent depuis quelque temps l'arrivée de ces papiers.

Vienne, 23 *mars*. La gazette de la cour annonce en ces

Digitized by Google

termes que le prince Charles a résigné la présidence du conseil aulique de guerre.

« S. A. R. l'archiduc Charles qui, depuis 1801, dirige avec tant d'avantage pour l'empire, les départemens de la guerre et de la marine, vient de proposer à S. M. l'empereur, pour présider à sa place le conseil aulique de la guerre, le général de cavalerie comte de Baillet de la Tour, et pour vice-président de ce même conseil, le prince Charles de Schwarzenberg. S. M., en agréant ce plan, a invité S. A. R., qui, par cette nouvelle disposition, pourra s'occuper plus particulièrement de la direction des ministères de la marine et de la guerre, à continuer cependant d'éclairer de ses conseils le conseil aulique de la guerre. S. M. a bien voulu adjoindre à S. A. R. l'archiduc Charles, ministre de la guerre, l'archiduc Jean, directeur-général du génie, qui a mérité l'estime générale par la profondeur de ses connaissances et par les qualités précieuses de son cœur. »

Le bruit se répand aujourd'hui que le départ de notre monarque pour l'Italie est ajourné à un terme indéfini, par des motifs qui ne sont point connus du public. On ignore si ce bruit a quelque fondement.

Le ministre d'Angleterre a reçu, il y a peu de jours, un courrier de sa cour. Aussitôt après, un secrétaire de la légation britanique a été envoyé à Trieste avec des dépêches qu'on dit destinées pour l'Inde. Il a ordre de les faire passer par mer à leur destination.

On annonce qu'il va paraître un nouveau réglement de la censure impériale qui défendra d'imprimer et publier à l'avenir aucune espèce de romans dans les états autrichiens. Ceux dont la publication a été permise jusqu'ici, ne pourront plus être affichés ni même annoncés dans les journaux.

Ausbourg, 38 *mars*. On écrit de Vienne que S. M. l'empereur Napoléon vient d'y faire acheter le superbe palais du comte de Fries, situé sur la place de Joseph II, pour être occupé à l'avenir par l'embassadeur et la légation française.

Les mêmes nouvelles parlent d'une correspondance entre l'empereur des Français et celui d'Autriche, relativement à l'entrevue qu'ils se proposent d'avoir en Italie, et rapportent que l'empereur Napoléon a manifesté le desir de voir aussi l'archiduc Charles, pour lequel il a conçu beaucoup d'estime.

La cour de Vienne, au rapport encore de ces nouvelles,

Digitized by Google

est convenue avec celle de France d'un arrangement relativement aux affaires d'Italie, par lequel l'Autriche reconnait les nouveaux changemens opérés dans la république italienne. Déjà même il serait question de régler d'une manière plus exacte, et au gré des deux états, les frontières respectives sur cette partie de leur territoire.

— On écrit de Fontainebleau, le 7 germinal : Nous venons de voir s'éteindre ici, dans la personne de madame de Toulongeon, la famille de d'Aubigné, distinguée dans les armes et les lettres: cette famille est plus connue encore par les rapports qui la lièrent à diverses époques, à deux de nos plus grands monarques. Agripa d'Aubigné, bon écrivain, meilleur capitaine, fut l'ami d'Henri IV, et Françoise d'Aubigné de Maintenon, qui a laissé dans sa correspondance les preuves de son esprit et de ses talens, consola par son amitié la vieillesse de Louis-le-Grand.

Marie-Marguerite-Joséphine d'Aubigné, que nous pleurons, dernier rejeton de cette famille illustre, naquit à Paris le 30 août 1746, de Louis d'Aubigné, gouverneur de Saumur, et de Cécile de Boufflers. Le 25 juin 1765, elle épousa Jean-René Hippolyte de Toulongeon, lieutenant-général des armées du roi en 1789, et commandant à Besançon : incarcérée à Saint-Pélagie en 1794, ce ne fut qu'au 9 thermidor qu'elle dut la liberté et la vie. Dans le bouleversement général elle perdit sa fortune, sans rien perdre de sa sérénité, de sa bonté, de sa bienfaisance.

PARIS.

— Un décret du 1er germinal an 13, relatif aux propriétés littéraires, et rendu sur le rapport du ministre de l'intérieur, le conseil d'état entendu, porte que : Les propriétaires par succession ou à autres titres, d'un ouvrage posthume, ont les mêmes droits que l'auteur, et que les dispositions des lois sur la propriété exclusive des auteurs et sur sa durée, leur sont applicables, toutefois à la charge d'imprimer séparément les œuvres posthumes, et sans les joindre à une nouvelle édition des ouvrages déjà publiés et devenus propriété publique.

— L. M. I. seront le 22 de ce mois à Lyon, et le 9 fructidor à Milan.

— Le Pape partit avant-hier 14 germinal; il suivra la même route que l'empereur.

— On observe que la cour de Londres renouvelle ses agens diplomatiques en Allemagne. M. Stuart est envoyé

Digitized by Google

auprès de l'électeur de Wurtemberg ; M. Hill représentera la majesté britannique en Franconie et à la diète de Ratisbonne.

Il a été présenté au sénat, dans sa séance du 4 germinal, un projet de sénatus-consulte tendant à conférer au prince Camille Borghèse, beau-frère de S. M. l'Empereur, les droits de *citoyen français*. M. Regnault (de Saint-Jean d'Angely) a porté la parole en ces termes :

« Messieurs, un de vos décrets vient de donner le titre de prince à un citoyen français, beau-frère de S. M. I. et R. Le sénatus-consulte que je viens vous présenter, a pour objet d'accorder à un prince allié de S. M. au même degré, le titre de *citoyen français*. Le prix des droits qui y sont attachés, pourra se mesurer désormais sur celui que met à les obtenir le prince Camille Borghèse. Issu d'une des plus nobles familles d'Italie, devenu membre de la famille auguste qui a été appelée par le vœu de deux nations généreuses à occuper deux trônes puissans, il aspire à devenir membre de la grande famille française ; il veut tenir à celui qui en est le chef et le père, par le serment commun d'amour et de fidélité que lui prêtent tous les citoyens. Ce vœu, Messieurs, suffirait, je pense, pour décider vos suffrages en faveur de celui qui le forma.

» Je n'ajouterai point qu'alors même que la naissance obtenait tous les priviléges après avoir usurpé tous les droits, le prince Camille Borghèse pouvait aspirer à se placer près de tous les trônes de l'Europe ; que sa famille a donné des souverains à l'Italie, des pontifes au monde chrétien. Mais je dirai qu'elle a fourni à la vertu des exemples, aux sciences des modèles, aux arts des protecteurs, aux Français des amis. Au milieu des événemens divers de la guerre, le dévouement, l'attachement du prince Camille Borghèse furent inaltérables, et c'est sous les drapeaux de nos légions qu'il a acquis ses premiers droits à la faveur que vous êtes appelés à lui accorder. Et j'ose le dire, Messieurs, il était compté d'avance parmi les citoyens français, celui qui les a admirés dans leurs succès, protégés dans leurs malheurs ; celui qui se montra dans Rome conquise leur hôte généreux, dans Rome évacuée leur courageux protecteur ; celui qui a partagé leurs dangers avant d'aspirer à partager leur gloire ; enfin celui à qui est remis le soin de rendre heureuse la veuve d'un brave et la sœur d'un héros. »

Erratum. Dans le *Mercure* du 30 mars, pag. 84, ligne 14, on lit : L'amour de soi bien *négligé* ; lisez : bien *réglé*.

Digitized by Google

(N°. CXCVII.) 23 GERMINAL an 13.
(Samedi 13 Avril 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

ODE.

SUR L'HIVER.

Vides ut altâ, etc. Hor. lib. 1, od. 12.

En tous lieux reportant le deuil et le ravage,
Déjà du fond du Nord au sein de nos climats,
Avec les vents glacés, l'Hiver triste et sauvage
Ranime les frimas.

Du soleil à nos yeux dérobant la lumière,
Et de froides vapeurs ceignant le ciel voilé,
Les brumes ont couvert de la nature entière
L'empire désolé.

En nuages épais, leur masse qui vient fondre
Du haut du firmament sur les monts sourcilleux,
Dans l'espace rempli semble unir et confondre
La terre avec les cieux.

Digitized by Google

La neige par momens dans cette nuit humide,
A flocons suspendus, en vastes tourbillons,
Voltige au haut des airs ou s'entasse rapide,
Au gré des Aquilons.

Les champs nous sont fermés : il faut aux bois tranquilles,
Désormais malgré nous renoncer pour long-temps ;
De long-temps on n'ira dans leurs secrets asiles
Chercher de doux instans.

Pour la dernière fois gravissons ces montagnes ;
Je me veux un moment sur leur cime arrêter,
Et d'un dernier regard saluer les campagnes
Avant de les quitter.

Que leur face a changé ! que leur beauté perdue
Excite maintenant de regrets superflus !
Celui de qui naguère elles charmaient la vue
Ne les reconnaît plus.

Dans la sombre tristesse où la terre se plonge,
Le règne si riant du brillant Dieu du jour,
A l'esprit étonné ne paraît plus qu'un songe
Dissipé sans retour.

Feux puissans de l'Eté, charme heureux de l'Automne,
Haleine du Printemps, souffle pur, doux zéphyr,
On dirait que le temps que l'Olympe vous donne
Ne doit plus revenir.

La nature, loin d'eux et du flambeau du monde,
Reste sans mouvement, sans chaleur, sans ressort,
Et présente partout, en sa langueur profonde,
L'image de la mort.

Les bocages flétris, les forêts éclaircies
Sur les monts nébuleux blessent l'œil attristé
De leurs débris épars, de leurs roches noircies,
Et de leur nudité.

D'un givre épais couverts, brûlés par la froidure,
Les champs n'ont plus de fruits, les jardins plus de fleurs,

Digitized by Google

Les berceaux de parfums, les gazons de verdure,
Ni les prés de couleurs.
Ralentissant le cours de leurs ondes rapides,
Et cachés aux regards sous un voile glacé,
Les fleuves sont sans bruit, et des ruisseaux limpides
Le murmure a cessé.

Philomèle se tait : errans dans la détresse,
Et de l'Amour comme elle oubliant les leçons,
Les oiseaux désolés ont perdu leur tendresse
Et fini leurs chansons.

Le laboureur fidèle à son toit solitaire,
Le berger sous le sien retenant ses troupeaux,
Ne vont plus faire au loin du nom de leur bergère
Retentir les coteaux.

Tout demeure muet le long des tristes plaines,
Au sein même des eaux, sur les monts, dans les airs;
Ainsi que les cités, les chaumières sont pleines,
Et les champs sont déserts.

Seulement quelquefois à ce vaste silence,
Des orages fougueux ajoutant la terreur,
En tous lieux les Autans vont par leur violence
En redoubler l'horreur.

Descendant à grand bruit du sommet des montagnes,
Ils courent en fureur de momens en momens
Bouleverser les airs et remplir les campagnes
De longs mugissemens.

Ils renversent les pins, ils brisent leurs racines,
Tourmentent les forêts, ébranlent les maisons,
Et des rocs écroulés entraînent les ruines
Jusqu'au fond des vallons.

C'en est fait; au milieu de leur troupe barbare,
Levant son front hideux de glaçons couronné,
L'Hiver à son pouvoir soumet tout et s'empare
Du monde consterné.

Digitized by Google

Tout prouve son triomphe, et tout semble nous dire :
Fuyez, amis des bois, loin des champs éperdus ;
Flore et Pomone ont fui, Phébus perd son empire,
Les beaux jours ne sont plus.

CAMPAGNAC, *du Puy, Haute-Loire.*

ENIGME.

Je naquis prisonnier, petit et méprisable.
Souvent de mon cachot on me délivre à table.
J'engendre des enfans prisonniers comme moi,
Et je porte le nom d'un roi.
J'enferme dans mon sein l'image de mon père ;
Je ne suis point le dieu de l'île de Cythère ;
J'habite pourtant dans les cœurs.
Mortels, sur moi, versez des pleurs.
Un de mes logemens, funeste à votre mère,
Vous a causé bien des malheurs.

LOGOGRIPHE.

Que l'on m'ôte la tête, ou bien qu'elle me reste,
Je peux être, lecteur, également funeste.

D. P., *abonné.*

CHARADE.

Mon premier, cher lecteur, de trois pieds composé,
A deux trous, l'un petit, l'autre très-évasé.
A savoir quel il est ton esprit s'étudie ;
Il trouve place au bal, place à la comédie.
Mon second, répété, déplaît communément,
Et mon tout d'un plafond est parfois l'ornement.

J. D. C. M. D. R. I. L., *abonné.*

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *le Phénix.*
Celui du Logogriphe est *Trépas*, où l'on trouve *repas.*
Celui de la Charade est *Cor-fou* (île).

Digitized by Google

Histoire de Gil-Blas de Santillane, EDITION STEREOTYPE d'HERHAN. Quatre vol. in-18, prix: 4 fr. 40 c., et 5 fr. 50 c., par la poste. Quatre vol. in-12, prix: 8 fr. 60 c., et 11 fr. Quatre vol. in-12, papier vélin, prix: 16 fr. 80 c., et 19 fr. 20 c. A Paris, chez *Nicolle* et comp., libraires, rue Pavée Saint-André-des-Arts, n°. 9; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

DE tous les ouvrages de littérature, le plus mince est sans contredit un roman. Il est triste pour un auteur de penser, en travaillant, qu'il aura pour premiers juges des garçons de boutique et des cuisinières, des femmes ennuyées et des hommes plus désœuvrés encore; mais le romancier peut se consoler en songeant que le poète dramatique n'est pas aujourd'hui dans une meilleure situation que lui. Plus les spectacles et les spectateurs se multiplient, plus nos pièces de théâtre sont ridicules; de même plus le nombre des librairies et des cabinets littéraires augmentent, et plus nos romans deviennent pitoyables. Pour peu que cela continue, il faudra établir de nouveaux principes; et je ne serais pas étonné d'entendre bientôt justifier toutes les absurdités renfermées dans un livre ou dans une comédie en se contentant de dire qu'ils ont été faits pour le public. On a toujours cru que le régime républicain ne convenait qu'à une petite nation; la nation littéraire est devenue trop populeuse pour conserver les avantages de la république: ce n'est plus qu'un vieil état dans lequel toutes les

Digitized by Google

maximes sages sont baffouées, tous les rangs confondus; et l'on ne serait pas embarrassé de prouver que, de nos jours, le titre d'homme de lettres s'est obtenu plus souvent dans le Forum que par l'assentiment des véritables juges.

La lecture, a dit Montesquieu, *n'est qu'une paresse déguisée.* On ne peut mieux expliquer le goût devenu si général pour les livres qui n'apprennent rien: on lit pour ne pas rester à rien faire, ou plutôt pour faire quelque chose en s'ennuyant, ce qui empêche de mettre sur le compte de son caractère l'impossibilité où l'on est de s'occuper avec utilité. Et ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'à aucune époque les écrivains n'ont autant montré la prétention d'instruire et de perfectionner l'humanité. Tous nos livres sont moraux: pour s'en convaincre, il suffit de lire les préfaces; car si on s'avisait d'observer la société pour connaître le grand résultat de la morale des livres, on serait fort embarrassé. Il ne faut point s'imaginer cependant que nous n'ayons point fait de progrès; les maximes de bienfaisance, les idées de philantropie, les espérances de perfectibilité ont tellement amélioré le goût, qu'aujourd'hui Gil-Blas est regardé comme un ouvrage sans intérêt parce qu'il est naturel, et comme un roman immoral parce qu'il peint les mœurs.

On l'a dit avant moi, mais j'aime à le répéter: tous les écrivains qui se sont distingués par une profonde connaissance du cœur humain ont été de bonnes gens dans la véritable acception du mot. Madame de Sévigné disait de Boileau qu'il n'était en colère que la plume à la main; Molière, La Bruyère et Le Sage, qui ont pris plaisir à dévoiler le cœur humain, n'ont porté dans la société ni prétentions, ni tracasseries: cependant on les redoutait, et cela se conçoit. Déclamer contre les vicieux,

Digitized by Google

ce n'est souvent que faire preuve d'éloquence; mais apercevoir dans le vice ce qu'il y a d'odieux, et ce qui est ridicule, c'est faire preuve de génie et d'un grand caractère: aussi je ne doute pas que tel ministre qui, en parlant à un déclamateur, lui faisait baisser les yeux, ne fût embarrassé de sa propre contenance lorsqu'il avait à traiter avec ces habiles peintres du ridicule. Heureusement pour les sots honorés, le talent d'observer a toujours été fort rare. Pour être en état de deviner les autres, il faut d'abord se bien connaître soi-même; et si tous nos grands moralistes ont montré tant de finesse dans leurs écrits, et tant d'indulgence dans leurs relations sociales, c'est qu'ils s'étoient jugés avant tous.

Quoique la facilité de faire des romans ait dégradé cette partie de notre littérature, ce n'est pas une raison pour que le goût les proscrive. Il en est des romans comme des ouvrages dramatiques; ceux qui ne contiennent que des aventures disparaissent pour faire place au récit d'événemens nouveaux; ceux qui saisissent les ridicules passagers de la société, perdent une grande partie de leur mérite lorsque ces ridicules changent de forme; mais les romans qui peignent l'homme dans ses passions, dans ses vices et dans ses faiblesses intéressent dans tous les temps; et s'ils sont bien écrits, ils classent l'auteur parmi les littérateurs les plus distingués. Pour les hommes de goût, Gil-Blas sera long-temps le premier des ouvrages de ce genre; il est à la Nouvelle Héloïse ce qu'une comédie de Molière est au plus parfait des drames modernes. Depuis cent ans, il est en possession de faire rire et d'être cité comme proverbe: qui oserait répondre que dans cent ans on goûtera encore les baisers âcres que Saint-Preux donne à son amante? *J'ai vu les mœurs de mon siècle*, a dit J. J. Rousseau,

Digitized by Google

et j'ai publié ces lettres. Si les mœurs changent, si seulement les bienséances reprennent tout leur empire, il est probable que son bisarre roman perdra beaucoup. Le Sage est entré trop avant dans le cœur de l'homme pour craindre que le temps ternisse l'éclat de ses tableaux; et l'on verra toujours des pères avares, des fils dissipateurs, des fats, des filous, des coquettes, des tripots derrière les coulisses, des auteurs qui ne demandent des conseils que pour être loués, des hommes à systèmes qui saignent jusqu'à la mort plutôt que de se dédire, des intrigans qui réussissent, des ministres qui cherchent à se nuire, des administrateurs d'hôpitaux qui font fortune, et des hommes de rien qui oublient leur origine en devenant des hommes de cour. Je sais bien que tout cela ne se voit pas en France; aussi n'est-ce pas en France que Le Sage a pris les personnages qu'il met en scène: il était trop habile pour cela.

Il y a dans Gil-Blas une adresse qui jusqu'à présent n'a point été imitée, et qui le sera difficilement, car elle tient au caractère de l'auteur, c'est-à-dire à cette indulgence que nous avons dit exister dans l'ame de tous les grands moralistes. Gil-Blas n'est pas toujours honnête homme, et cependant on ne cesse de s'intéresser à lui: il est vrai qu'il se confesse avec tant de franchise qu'on est disposé à lui pardonner; mais l'auteur voulait plus; il prétendait qu'on prît plaisir à voir son héros tomber dans toutes les fautes qui naissent de sa situation, et il y a réussi. En effet, Gil-Blas ne fait pas une faute nouvelle qu'elle ne lui fournisse une réflexion qui s'applique à ceux qui se sont trouvés dans la même position que lui; et comme il ne parle jamais qu'en son nom, il semble que la malice des applications soit toute entière du côté des lecteurs. Ce mélange de bonhomie et de satire

Digitized by Google

constitue le vrai comique : depuis Molière, aucun de nos écrivains ne l'a porté plus loin que Le Sage. Lorsque Gil-Blas est devenu favori du premier ministre, il ne témoigne sa reconnaissance au bon Joseph Navarro, son premier protecteur, qu'en le payant de belles paroles. « Il me crut de bonne » foi, dit-il, et nous nous quittâmes plus amis que » jamais ; mais je crois qu'il découvrit bientôt la » vérité, car il ne revint plus chez moi. *J'en fus* » *charmé* » J'en fus charmé est du naturel le plus parfait : en faisant connaître le parvenu content d'être débarrassé de ses anciens amis, mais qui n'a pas encore le courage de rompre le premier, il annonce l'homme que la fortune éblouira au point de le rendre insensible à la misère de ses parens. « Le matin il y avait ordinairement dans mon anti- » chambre une foule de personnes qui venaient » me faire des propositions ; mais je ne voulais pas » qu'on me les fît de vive voix ; et suivant l'usage » de la cour, ou plutôt pour faire l'important, je » disais à chaque solliciteur : Donnez-moi un mé- » moire. Je m'étais si bien accoutumé à cela, » qu'un jour je répondis ces paroles au proprié- » taire de mon hôtel qui vint me faire souvenir » que je lui devais une année de loyer. « Gil-Blas semble ne parler que des ridicules d'un homme qui fait l'important ; mais par le dernier trait de son récit il révèle qu'il avait pris l'habitude d'oublier ses dettes ; et c'est ainsi que, sans avoir l'air d'y songer, il achève le portrait d'un parvenu qui veut trancher du grand seigneur. Il y a dans les détails de cet ouvrage tant de finesse et de vérité, qu'il faut le lire souvent pour en connaître tout le mérite ; et tel est l'avantage des romans de caractères sur les romans d'amour, que plus on lit les premiers plus on les goûte, tandis qu'on ne peut reprendre les autres une fois qu'on sait l'enchaînement des aventures.

Digitized by Google

En peignant les ridicules des hommes de cour, Le Sage était loin d'avoir cette morosité qu'on reproche avec raison à nos philosophes. Les philosophes n'ont crié contre ce qui était au-dessus d'eux que par envie; Le Sage n'enviait le sort de personne; et c'est pour cela qu'après avoir parlé avec tant de vérité des grands, il tombe aussitôt sur ceux qui font métier de les blâmer. Gil-Blas disgracié, renfermé à la Tour de Ségovie, se prend de passion pour la lecture. Son geolier lui fournit des livres qu'il empruntait chez un vieux commandeur qui ne savait pas lire, et qui ne laissait pas d'avoir une belle bibliothèque pour se donner un air de savant. « J'aimais sur-tout les bons ouvrages » de morale, dit notre prisonnier, parce que j'y » trouvais à tout moment des passages qui flat» taient mon aversion pour la cour. » Je ne connais rien de plus profond que cet aveu; et je crois qu'il n'aurait pas fait rire ceux qui adoptaient toute l'austérité des productions de Port-Royal, par dépit contre Louis XIV. De nos jours, si un romancier mettait des livres de morale entre les mains d'un favori disgracié, ce serait pour le corriger; car notre hypocrisie nous fait répéter souvent, sans le croire, qu'on change les caractères par des raisonnemens: c'est pour cela qu'on nous donne de si plaisans Traités d'éducation, et que le théâtre nous présente volontiers des monstres au premier acte qui deviennent des saints au dernier. On était plus instruit et plus franc dans le grand siècle: Molière n'a converti aucun de ses personnages; et Le Sage ne donne à Gil-Blas un vif amour pour les livres de morale que parce qu'il y trouve des passages qui flattent son aversion pour la cour: présage certain qu'il la regrette, qu'il y retournera si l'occasion s'en présente; ce qui arrive en effet. De pareils traits n'appartiennent qu'aux grands maîtres. Si,

Digitized by Google

parmi tant d'aventures, le même homme, dans une si grande variété de situations, paraît toujours agir conséquemment à son caractère, c'est que l'auteur prépare de loin ses moyens de vraisemblance. Quoique cet art ne soit sensible que pour un petit nombre de lecteurs, le charme qui en résulte n'échappe à personne. Il ne faut pas exiger que chacun soit en état de rendre un compte littéraire du plaisir que lui fait un bon livre ; mais on peut desirer que le goût soit assez dominant pour que les ouvrages d'esprit obtiennent l'assentiment général. A cet égard, nous avons encore des progrès à faire ; et peut-être ne rendra-t-on toute justice aux auteurs qui n'ont voulu plaire que par le naturel, que si l'on parvient à oublier les jugemens souvent hasardés du philosophe de Ferney, et sa grande maxime de frapper fort sans s'embarrasser de frapper juste.

La manière dont M. de Voltaire a parlé de Gil-Blas prouve qu'il s'y était reconnu, et qu'il ne pouvait pardonner à l'auteur de s'être moqué de l'engouement du public pour ses drames philosophiques. Gil-Blas, pendant son séjour à Valence, assiste à la première représentation d'une tragédie: « Les applaudissemens, dit-il, commencèrent dès » l'exposition ; à chaque vers c'était un brouhaha, » et à la fin de chaque acte un battement de mains » à faire croire que la salle s'abymait. Après la » pièce, on me montra l'auteur qui allait de loge » en loge présenter modestement sa tête aux lau- » riers dont les seigneurs et les dames se prépa- » raient à le couronner. » Gil-Blas de retour du spectacle, soupant chez le gouverneur de Valence, écoute les convives exalter le mérite de la pièce nouvelle, et d'une commune voix ils déclarent l'auteur

Vainqueur des deux rivaux qui régnaient sur la scène;

Digitized by Google

Mais un vieillard s'écrie : « O divin Lopez de Vega, » (Corneille) rare et sublime génie qui avez laissé » un espace immense entre vous et tous les Gabriels » (Voltaire) qui voudront vous atteindre ! et vous, » moelleux Caldéron (Racine) dont la douceur élé- » gante et purgée d'épique est inimitable, ne craignez » point tous deux que vos autels soient abattus par » ce nouveau nourisson des Muses ! Il sera bien » heureux si la postérité, dont vous ferez les déli- » ces comme vous faites les nôtres, entend parler » de lui. » Il faut croire que, malgré l'éclat de ses succès dont il connaissait mieux le secret que personne, M. de Voltaire fut frappé de cette prédiction ; car il fit profession de mépriser Gil-Blas, et avec lui tous les romans de caractères. Les philosophes ont en commun avec les autres charlatans de ne pas aimer les hommes qui observent, et quoiqu'ils parlent sans cesse au nom de la raison, ils ne craignent rien tant que les esprits raisonnables.

Le Sage, persuadé que les raisonnemens ne changent point les caractères, n'a employé pour corriger son héros que le temps et l'expérience ; encore le vieil homme reparaît-il souvent pour l'amusement des lecteurs. C'est ainsi que Gil-Blas, revenant à Oviédo dans l'intention de secourir son père qu'il avait long-temps oublié, et n'arrivant que pour lui fermer les yeux, lui fait faire des obsèques si magnifiques que toute la ville en est révoltée. Pour n'être pas obligé de convenir avec sa conscience que la même vanité qui l'a étourdi sur la misère de sa famille a décidé les honneurs extraordinaires qu'il fait rendre aux manes du pauvre écuyer, Gil-Blas s'emporte contre ses concitoyens ; et c'est la première fois qu'il se montre hypocrite ; mais l'auteur qui voulait que la vérité conservât tous ses droits met dans la bouche de la populace ces injures mordantes qui distinguent les gens du com-

Digitized by Google

mun quand ils se font moralistes, adresse qu'on ne peut trop admirer, puisqu'elle satisfait à tout sans exposer le conteur à tomber dans la déclamation. Supposez le même chapitre fait par un romancier philosophe, ou par un romancier allemand, (c'est la même école) et vous verrez un bel étalage de lieux communs sur la piété filiale, la modestie, l'égalité, l'ingratitude et les remords. Il y a des gens qui prétendent toujours que nous faisons des progrès ; pour moi plus je lis, plus je crois qu'il y a, entre la morale de nos écrivains et la morale des littérateurs du grand siècle, toute la différence qu'on peut remarquer dans le monde entre un homme fait qui connaît assez l'humanité pour ne mettre à chaque chose que l'intérêt qu'elle comporte, et un nouveau débarqué qui va sans cesse poussant des exclamations sur tout, parce que tout lui est nouveau. Pour donner du poids à cette assertion, il suffirait peut-être de comparer ensemble deux romans qui se ressemblent pour le fonds, mais qui ont été composés à des époques où le goût n'était pas le même : je parle de Gil-Blas et des Confessions de J.-J. Rousseau. Comme Gil-Blas, J.-J. Rousseau a fui dès sa jeunesse la maison paternelle; errant, vagabond, trompant la charité par son hypocrisie, laquais, voleur, vivant des libéralités d'une femme dont il partage les charmes avec un autre domestique, précepteur, musicien, secrétaire d'ambassade, le matin à ses dépêches, le soir chez des courtisanes, auteur, passant de l'antichambre dans le salon, et du service des grands à leur familiarité, humble dans sa fortune pour se conserver le droit d'être insolent dans ses manières, quelle quantité de portraits, de ridicules, d'heureuses plaisanteries lui fournissaient des situations si diverses, s'il avait su ne donner à ses aventures que le degré d'importance qu'elles méritent! Il a

Digitized by Google

tout pris en sensibilité, et tout est présenté d'une manière fausse, ennuyeuse et indécente. Si Le Sage avait trouvé sous sa main une femme comme madame de Varens, qui se convertit pour mieux intriguer, et qui offre sa table et son lit aux jeunes voyageurs pour les attirer dans la voie du salut, il y aurait dans Gil Blas un excellent chapitre de plus : il n'appartenait qu'à un moraliste du dix-huitième siècle de déshonorer sa bienfaitrice par des aveux de ce genre faits sérieusement, et de prétendre la justifier de son libertinage en affirmant qu'elle s'y livrait sans plaisir. Quelle justification ! Vivent les héroïnes de Gil Blas ! Si on voulait essayer d'attirer sur leur conduite un peu d'indulgence, on présenterait en leur faveur une excuse toute contraire à celle que J.-J. Rousseau donne pour madame de Varens ; et si l'on n'était pas d'accord avec la morale, du moins ne serait-on pas en contradiction avec la nature des choses et la vérité.

Le siècle des lumières a reproché à Le Sage de n'avoir mis en scène que des fripons, soit dans ses comédies, soit dans ses romans; et jusqu'à présent je n'ai entendu aucun de nos critiques répondre d'une manière satisfaisante à ce prétendu grief. Le Sage a peint le monde tel qu'il est ; et de tout temps les ridicules et les travers des honnêtes gens ont été une source inépuisable de richesses pour les fripons. Qui flattera nos passions si ce n'est celui qui est intéressé à en profiter ? Nous nous faisons forts de notre probité ; cela ne suffit point pour n'être pas dupes dans la société : il faut être fort contre nos prétentions. Dans Crispin rival de son maître, voyez deux coquins qui veulent s'introduire dans une famille honnête ; ils parlent à la vieille madame Oronte de ses beaux yeux, et au faible monsieur Oronte de sa bonne judiciaire. Les spectateurs de nos jours, tout impré-

Digitized by Google

gnés de la morale des romans et des pièces modernes; ne voient que le projet infâme de Crispin et de La Branche; et cela les révolte. Pauvres sots! qui en sortant du spectacle se laisseront tromper par le premier Crispin qui vantera leurs beaux yeux ou leur bonne judiciaire. Chaque chose à sa place: au sermon, on tonne contre nos vices; à la comédie, on joue nos ridicules: l'Eglise nous instruit des choses de l'autre vie, le théâtre des choses de ce monde; et tant que nous aurons des prétentions contraires à nos intérêts, il se trouvera d'habiles coquins qui feront leurs intérêts de nos prétentions: cela est dans l'ordre. Voilà ce que Le Sage pensait à l'exemple de Molière; telle est aussi la morale qui résulte de ses ouvrages. Plus on a de vertus, de raison, de qualités essentielles, plus la lecture de cet auteur est profitable; aussi ne suis-je pas étonné que le siècle des lumières n'y ait rien vu que scandale. L'hermite de Ferney poussait la haine de la religion jusqu'au ridicule, et pour attraper des éloges de lui tous nos petits auteurs le flattaient dans cette manie: il a été dupe de leur adulation au point de se déshonorer comme un sot; cependant personne ne dira qu'il manquait d'esprit. Le cardinal de Richelieu préférait à Corneille des écrivains médiocres qui se prosternaient devant son génie dramatique, le seul qu'il n'eût pas; qui oserait pour cela prétendre que le cardinal de Richelieu ne fût pas un grand homme? Les esprits médiocres ont toutes les prétentions; les meilleurs esprits ont presque toujours quelques prétentions hors de leur caractère; et c'est par-là que des fripons et même quelquefois des sots prennent tant d'empire sur eux. L'écrivain qui offre le monde tel qu'il est; qui dans ses tableaux variés présente des leçons utiles à tous; qui emploie les coquins, les intrigans et les flatteurs comme moyens d'instruc-

Digitized by Google

tion pour les honnêtes gens, cet écrivain-là est véritablement un grand moraliste. Pour les auteurs qui par des raisonnemens, des maximes et des sentences, prétendent convertir les fripons, les méchans et les hommes à grandes passions, j'admirerais la hardiesse de leur entreprise, si je pouvais ne pas rire de l'amour-propre qui leur en déguise l'inutilité.

Mais, disent quelques personnes raisonnables, n'est-il pas dangereux de voir le public rire de ruses que les magistrats puniraient sévèrement? oui, sans doute, cela est dangereux, depuis que les livres et les spectacles sont à tout le monde; mais qui jamais a soutenu la possibilité d'avoir des romans et des comédies de mœurs dans un siècle où l'impudeur est poussée si loin que les accusés plaisantent dans les tribunaux, et que des hommes couverts de crimes osent imprimer des satires? Lorsqu'un critique analyse un ouvrage de littérature, il faut toujours supposer qu'il parle pour les honnêtes gens; et je n'ai défendu les intentions comiques de Molière et de Le Sage qu'en remontant au jour où ils ont travaillé. Il serait trop humiliant pour ces hommes de génie de penser que leurs productions aient quelque chose à démêler avec le rebut de la société.

Cette édition fait honneur aux presses de M. Hérhan.

FIÉVÉE.

Examen

Digitized by Google

Examen critique des anciens Historiens d'Alexandre-Grand. Seconde édition, considérablement augmentée; ornée d'une carte enluminée, des plans de Tyr et de Thèbes, dessinés par M. *Barbier du Bocage*, et gravés par MM. *Doudan* et *Tardieu* le jeune. Un volume in-4°. Prix : 30 fr., et 33 fr. par la poste; *id.* papier vélin, 54 fr., et 57 fr. A Paris, chez *Duminil-Lesueur*, rue de la Harpe, n°. 133; et chez *le Normant*, imp.-lib., rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS avait proposé pour le sujet du prix de l'année 1770, l'*Examen critique des Historiens d'Alexandre.* Il est des sujets où l'on peut remporter le prix même par un fort bon ouvrage, et n'acquérir cependant que de faibles droits à la réputation et à l'estime. Le mérite de la victoire se calcule sur le nombre et l'importance des difficultés vaincues. Mais la question de 1770 était d'un intérêt si grand, exigeait tant de lecture et des connaissances si diverses, tant de jugement et de sagacité, que le prix ne pouvait être remporté que par un homme très-savant. Les mémoires envoyés ne satisfirent point l'Académie; elle remit le prix à l'année 1772; et cette sévérité ne servit qu'à rendre son jugement encore plus respectable, et la victoire plus glorieuse. En 1772, M. de Sainte-Croix fut couronné. Dès que sa dissertation eut paru, les étrangers la traduisirent, et en France, comme dans le reste de l'Europe, les suffrages de tous les hommes instruits confirmèrent le jugement de l'Académie (1). Bientôt elle l'admit au nombre de ses membres; et

(1) Voici ce que M. de Villoison écrivait en 1778 dans ses remar-

Digitized by Google

M. de Sainte-Croix, compté dès-lors parmi les savans du premier ordre, s'est maintenu à cette place élevée, par plusieurs ouvrages où une érudition étendue à la fois et profonde, où une critique judicieuse, saine et éminemment raisonnable est appliquée à des matières d'un véritable intérêt.

La dissertation de M. de Sainte-Croix reparaît aujourd'hui après trente années d'intervalle, augmentée de tant de recherches, que ce n'est pas proprement une édition nouvelle, mais un nouvel ouvrage. L'édition de 1775 avait 350 pages; celle-ci en a 950. Ceux qui s'étonneraient que la critique des historiens d'Alexandre ait pu devenir l'objet d'un ouvrage d'une telle étendue, témoigneraient qu'ils ont une bien médiocre connaissance de l'histoire ancienne, et de l'influence singulière qu'Alexandre exerça et par lui-même et par les conséquences de ses victoires, sur les mœurs de la Grèce, sur celles de l'Asie, sur les sciences, les arts, la littérature, et, ce qui est digne d'une considération particulière, sur l'existence politique du monde alors civilisé. Telle fut même l'étendue de cette influence, que bien qu'Alexandre ait été seulement montré à la terre, et que son règne n'occupe dans les fastes des empires que le court espace de treize ans, on peut dire avec raison le siècle d'Alexandre, ainsi que l'on a dit le siècle d'Auguste et celui de Louis XIV.

---

ques sur Longus, pag. 285. « Idem quoque conjecerat suavissimus » meus et inter paucos eruditissimus amicus et socius Cl. *Guilhem* » *de Clermont*, baro *de Sainte-Croix*, cujus cognominis avunculus » inter Galliæ heroas numeratur, et quo generosissimo ac nobilissimo » viro Academico nostræ superbiunt litteræ, quibus tantam affudit » lucem in egregio illo opere, quod inscriptum *Examen*, etc. pso- » diit Lutetiæ anno 1775, et variam ac multiplicem illustrissimi auc- » toris in veteri historia, geographia, chronologia, critica, etc. eru- » ditionem mirè declarat. »

Digitized by Google

Un écrivain austère, l'abbé de Mably, a prétendu qu'Alexandre ne doit pas causer de l'admiration, mais de la surprise. Je ne sais comment il l'entend; pour moi, j'avoue que dans la première moitié de sa vie militaire, Alexandre me paraît digne de la plus juste admiration.

Monté à dix-neuf ans sur un trône entouré de périls, il punit d'abord les assassins de son père. Les barbares du nord de la Macédoine remuaient, et sont contenus. La Grèce, soumise par Philippe, croit pouvoir se soustraire à l'autorité d'un prince adolescent, et bientôt Thèbes ruinée devient aux autres villes une terrible leçon. Libre désormais d'inquiétude sur la tranquillité de ses états et sur celle de la Grèce, Alexandre, qui, selon la pensée de Bossuet (1), avait succédé aux desseins aussi bien qu'au royaume de son père, se prépare à la conquête de l'Asie, projet long-temps médité par Philippe. Cette guerre était aussi légitime que nécessaire, et c'est à quoi l'on ne songe pas assez quand on juge Alexandre.

L'ancien Darius et Xerxès avaient attaqué la Grèce. Honteusement vaincus, ils nourrissaient contre les Grecs une haine implacable, et n'osant plus espérer de pouvoir les subjuguer par la force des armes, ils les divisaient pour les affaiblir, donnaient aux uns du secours contre les autres, changeant alternativement de parti, selon les intérêts de leur astucieuse politique. Telle fut la conduite des Perses jusqu'à la paix d'Antalcidas, dont ils dictèrent en quelque sorte les conditions : « S'il faut appeler paix, » dit Plutarque (2), une trahison, un reproche et une infamie de toute la Grèce, si ignominieuse, que nulle » guerre n'eut jamais issue plus honteuse, ne plus infame

(1) Hist. univ. t. 2. ster., p. 222.
(2) Plut. Artaxerxes, Amyot.

Digitized by Google

» pour les veincus. » Quinze ans après, Philippe monta sur le trône; sentant bien que la Grèce perpétuellement divisée, serait perpétuellement faible, il voulut la soumettre et y réussit. Les rois de Perse, occupés des troubles de leurs propres états, n'avaient pu que contrarier faiblement les projets de Philippe, qui devenu l'arbitre de la Grèce, songeait sérieusement à la venger des longues offenses de l'Asie. Mais il mourut au milieu de ces conjonctures, laissant à son fils l'exécution de ses vastes projets. — Alexandre entra en Perse avec une armée de trente-six mille hommes; et la faiblesse apparente de ses préparatifs a fourni à ses détracteurs un facile moyen de l'accuser d'imprudence, de témérité, de folie. Mais ce prince ne pouvait-il pas raisonnablement se croire, avec trente-six mille hommes, en état de vaincre les nombreuses armées de l'Asie? Il n'ignorait pas, et personne en Grèce ne l'ignorait, que les Perses étaient sans discipline, sans vigueur et sans mœurs. Il n'avait pas oublié les anciennes défaites de Mardonius et de Xerxès, ni les exploits récens d'Agésilas, qui, avec six mille braves, avait pénétré jusqu'au milieu de l'Asie, et aurait renversé l'empire, si les troubles de la Grèce ne l'eussent arrêté au milieu de sa course, et forcé de repasser la mer; il savait que Xénophon, à la tête de dix mille hommes, avait exécuté sa retraite merveilleuse à travers tout le nord de l'Asie, sans que les Barbares pussent l'entamer. D'ailleurs ces trente-six mille hommes étaient de vieux soldats, qui avaient pris sous Philippe l'habitude de la guerre et celle de la victoire. On voit donc qu'Alexandre n'était pas si imprudent qu'on le suppose, et avait mieux calculé ses moyens qu'on ne le croit ordinairement. Bossuet, dont le regard puissant voyait plus avant dans les choses que tous les déclamateurs et tous les poètes du monde, a dit avec sa force

Digitized by Google

accoutumée (1) : « Vous avouerez que la Perse attaquée » par un tel héros et de telles armées ne pouvait plus éviter » de changer de maître. » — Ainsi Alexandre animé contre l'Asie par les plus justes ressentimens, attaquant une multitude indisciplinée, avec une armée de soldats aguerris et dès long-temps accoutumés à vaincre, ne dut pas moins ses prodigieux succès à sa prudence qu'à sa fortune. Vainqueur des Perses sur les bords du Granique, en quelque mois il soumet toutes les provinces maritimes de l'Asie. Les victoires d'Issus et d'Arbelles, et la mort de Darius, dont il punit le meurtrier, le laissent sans ennemis, et il est proclamé roi de l'Asie. Cette immense conquête fut l'ouvrage de cinq années, et certes, on ne fit jamais rien de si grand, et en moins de temps, et avec des moyens mieux combinés.

Jusque-là la vie d'Alexandre me paraît aussi surprenante qu'admirable ; mais j'avoue que la fin ne fut pas digne de ces beaux commencemens. Après la mort de Darius, il semble que l'ivresse de tant de victoires eut dérangé la tête du conquérant. C'est alors qu'on le vit se livrer à ces excès de cruautés et de débauches honteuses qui nuisent à sa mémoire, et qu'ôtant tout frein à son ambition, il alla porter la guerre jusques par-delà l'Indus, chez des peuples dont jamais ni les Grecs, ni lui, n'avaient eu à se plaindre.

Les actions d'un homme aussi extraordinaire durent frapper puissamment l'imagination des Grecs, naturellement très-faciles à se laisser émouvoir par tout ce qui avait l'éclat de la grandeur et du merveilleux. Aussi nul héros n'eut jamais autant d'historiens, et la plupart poussèrent jusqu'à l'excès cette manie des récits romanesques,

(1) Hist. univ., t. 2, p. 223.

Digitized by Google

et des descriptions fabuleuses qui a fait naître le proverbe de la *Grèce menteuse*.

Plusieurs de ces historiens vécurent du temps même d'Alexandre ; quelques-uns avaient servi sous ses ordres : les autres l'avaient accompagné, appelés par lui pour écrire sous ses yeux la relation de tout ce qu'ils lui verraient faire. Mais presque tous ces témoins furent rendus infidèles, soit par leur penchant à l'exagération, soit par leur bassesse, par leurs ressentimens particuliers, ou leur attachement à la personne du roi.

Callisthène, dont la fin fut si tragique, croyait que la divinité d'Alexandre dépendait de sa plume bien plus que des oracles, et son histoire écrite sur ce principe n'eut pour but que de faire, aux dépens de la vérité, l'apothéose du roi.

Onosicrite est regardé par Strabon (1), comme le plus fabuleux des historiens d'Alexandre. On le plaçait à côté de Ctésias, d'Aristée, d'Isigone, de Polystéphanus, d'Hégésias, écrivains romanesques dont les ouvrages finirent par tomber dans un tel mépris, qu'au temps d'Aulugelle on achetait pour très-peu d'argent leur collection complète. (2)

Hiéronyme de Cardie n'avait pas fait oublier son mauvais style par son impartialité (3).

Clitarque qui fut, au jugement du plus judicieux des critiques (4), le plus enflé des historiens, avait écrit en rhéteur, sans exactitude et sans goût.

Après la mort d'Alexandre, parurent Hégésias (5),

(1) ap. Ste. Cr., p. 38.
(2) Aul. Gell. IX. 4.
(3) Voy. Ste. Cr., p. 40.
(4) Longin, ap. Ste. Cr., 41.
(5) Voy. Ste. Cr., p. 47.

Digitized by Google

écrivain *asiatique*, dont le style était froid, recherché, maniéré, et qui, joignant à ce défaut l'amour des fables et du merveilleux, en avait rempli ses ouvrages; Duris (1) qui gâta de belles qualités par le même goût pour les prodiges; Jason (2), abréviateur décharné, qui avait fait une nomenclature plutôt qu'une histoire; et plusieurs autres dont les noms seraient longs à rapporter.

Mais dans la foule des historiens d'Alexandre, tous ne furent pas d'un si faible mérite; il y en eut quelques-uns qui, sentant mieux l'étendue de leurs devoirs, écrivirent avec plus d'exactitude et de fidélité.

Aristobule et Ptolémée, tous deux généraux sous Alexandre, et le second, roi après sa mort, avaient laissé des relations dont la perte est digne de regrets. Aristobule écrivit à 84 ans (3), et Alexandre ne vivant plus alors, il semble avoir eu loin de lui toutes les causes de haine ou de partialité. Ptolémée était roi quand il composa ses mémoires, et le respect qu'il dut à l'élévation de son rang lui en donna sans doute pour la vérité. Cette observation est de Synésius, qui, citant à l'appui d'un fait les mémoires de Ptolémée, s'exprime en ces termes (4): « Ainsi » l'a rapporté Ptolémée, fils de Lagus, qui le savait bien, » en ayant lui-même été le témoin, et qui, roi quand » il écrivit, ne mentait pas. »

Il faut encore regretter le journal d'Alexandre, rédigé par Diodote et Eumène (5); l'itinéraire de l'armée décrit par Béton et Diognète (6), ouvrage qui aurait levé bien

(1) Voy. Ste. Cr., 53.
(2) Voy. Ste. Cr., 58.
(3) Ste. Cr., p. 43.
(4) Calv. enc. 79, c.
(5) Ste. Cr., p. 45.
(6) *Id.* 46.

Digitized by Google

des difficultés sur les campemens d'Alexandre, et la géographie de la Perse et de l'Inde ; Marsyas qui avait écrit sur l'éducation du roi dont il avait été lui-même le condisciple (1) ; Eratosthène, géomètre et critique fameux, qui avait cherché à corriger les erreurs des autres historiens (2) ; Timagène, écrivain qui eut de l'exactitude (3) ; Dexippe, homme, suivant Eunape, *d'une érudition universelle et d'une grande puissance de raison* (4).

Tous ces historiens et beaucoup d'autres sont perdus. Il ne nous reste aujourd'hui que Plutarque, Diodore, Arrien.

Plutarque qui cite 250 auteurs (5), qu'il a consultés ou suivis, nous a laissé sans doute un ouvrage très-précieux. Cependant il est trop admirateur et trop passionné pour être toujours impartial et juste. « On s'aperçoit, dit M. de » Sainte-Croix, de sa partialité par les circonstances » qu'il supprime.... On sent combien il en coûte à son » cœur de raconter les mauvaises actions de ce prince, et » d'avouer le changement que fit en lui la prospérité, le » plus terrible des écueils. En un mot, tout est arrangé » dans cette vie à dessein que le bon l'emporte de beau- » coup sur le mauvais, que celui-ci soit moins sensible, » et qu'Alexandre devienne par-là un objet perpétuel » d'admiration. »

Diodore a consacré à Alexandre le dix-septième livre de son Histoire universelle. Mais le temps nous en a en-

---

(1) *Id.* 44.

(2) Ste. Cr., p. 51.

(3) Amm. Marcell. « *Timagenes et diligentiâ græcus, et linguâ.* Ap. Ste. Cr., 57.

(4) In Porphyr. fin. et Ste. Cr., p. 60.

(5) Ste. Cr., 78.

Digitized by Google

levé une partie. Au reste, il ne paraît pas (1) qu'il ait toujours consulté de bons guides; son ouvrage cependant n'est pas sans utilité.

Arrien a suivi particulièrement les mémoires d'Aristobule et de Ptolémée, et doit inspirer la plus grande confiance. Il avait fait une étude particulière de la tactique, et personne n'a mieux que lui décrit les batailles d'Alexandre. Je transcrirai ici quelques lignes du jugement que M. de Sainte-Croix porte de cet historien. « Il mérite à » bien des égards le surnom de *Philalèthe* ou *ami de la* » *vérité*, qu'un auteur Grec lui donne (2). Pour l'ordinaire, » Arrien n'adopte point un fait sans examen, et sa critique est presque toujours judicieuse. Il décrit avec beaucoup de clarté les marches, les batailles, et toutes les » opérations militaires, qui, la plupart, sont racontées » par les autres historiens d'une manière incomplète ou » inintelligible. Partout on reconnaît l'auteur de l'excellent Traité de tactique qui porte son nom, et l'on juge » facilement que sa théorie était le résultat d'une pratique éclairée. D'ailleurs Arrien s'est attaché à faire connaître moins le prince ou l'homme que le guerrier ou le » conquérant, et on s'aperçoit de la peine qu'il éprouve » en rapportant les faits qui ne sont point à l'avantage du » premier. Il semble même glisser sur ce qu'il ne peut » raisonnablement excuser ou présenter sous des couleurs » favorables..... On connaîtra moins par lui les vices ou » les vertus, les goûts et les mœurs de ce conquérant, que » dans sa vie écrite par Plutarque. »

Parmi les latins, on ne peut nommer que Quinte-Curce, Justin qui a abrégé Trogue Pompée, et Paul Orose qui a abrégé Justin.

(1) Ste. Cr., p. 70, 71.

(2) « Æneas Gaz. Theophrast. p. 23. »

Digitized by Google

Quinte-Curce écrivit d'après Clitarque, « ou, dit M. de » Sainte-Croix, peut-être le traduisit-il, du moins en » grande partie. » Séduit, et par les défauts de son modèle et par son propre goût qui le portait à la recherche dans le style et à l'exagération dans les détails et les descriptions, il a écrit l'histoire comme un roman. Il multiplie les situations pathétiques et fortes, les discours ornés, enfin tous les moyens de produire le plus grand effet possible. Du reste, il manque de toutes les connaissances préliminaires que doit avoir l'historien, et à chaque instant un lecteur superficiel ou médiocrement instruit peut être entraîné par lui dans les plus grossières erreurs. « On ne saurait, dit son savant *examinateur*, » être trop en garde contre les charmes de son style, et » aucun écrivain de l'antiquité ne doit être lu avec plus » de précaution. Son ignorance en tactique le rend sou- » vent inintelligible dans le récit des batailles.... Il ne » parle que d'une manière vague et obscure des saisons » dans lesquelles sont arrivés les différens événemens; il » ne fait pas mention des années, et ne les désigne même » pas. De son inexactitude naît un désordre qui empêche » de bien saisir le fil de la narration. Il s'embarrasse en- » core moins de la géographie, et son ouvrage fourmille » d'erreurs sur cette matière, etc. »

Trogue Pompée vivait sous Auguste, et était digne de ce grand siècle. C'était, dit son abréviateur, un homme d'une antique éloquence (1); et Vopiscus parlant des plus grands historiens (2), nomme Trogus à côté de Tite-Live, de Salluste et de Tacite. M. de Sainte-Croix pense (3)

(1) *Vir priscæ eloquentiæ Trogus Pompeius.* Justin, ap. Sto. Cr. p. 115.

(2) Vopisc. Aurel. c. 2.

(3) p. 121.

Digitized by Google

que Trogue Pompée avait en grande partie suivi Clitarque, guide infidèle suivi déjà, comme nous l'avons vu, par Quinte-Curce et Diodore de Sicile.

Paul Orose a consacré au conquérant Macédonien cinq chapitres de son Histoire Universelle. Il suit Justin, mais n'a pas imité la sagesse de son style. Orose a les défauts de l'Ecole africaine, il est dur, barbare, obscur, ampoulé, déclamateur. Il faut pourtant remarquer avec M. de Sainte-Croix (1), qu'il ne mérite pas tout à fait le mépris dans lequel il est tombé, « surtout si l'on considère qu'il a vraisemblablement fourni à Bossuet l'idée » de son immortel discours sur l'Histoire Universelle. » Paul Orose ramène comme lui tous les événemens aux » vues de la Providence sur l'établissement de la religion » chrétienne, mais c'est d'une manière moins directe, » et son plan n'est pas dessiné avec la même exactitude. » D'ailleurs cet art admirable de rassembler tant de matériaux épars et divers pour en composer un ensemble » parfait, et de faire jaillir de cette belle ordonnance le » trait de lumière qui dissipe toutes les ombres; ce savoir » vaste et jamais superflu, cette éloquence toujours noble » rapide, et quelquefois sublime, qui pénètre et vivifie » tout, qui élève l'ame et lui laisse une impression durable; ces grands traits empruntés si heureusement des » prophètes, ces réflexions justes et profondes, ces » images fortes et majestueuses, enfin ces expressions qui » renferment et font naître une foule de pensées; voilà » ce qui appartient exclusivement à l'illustre Bossuet, etc. » J'ai cité ce passage pour faire voir que le style de M. de Sainte-Croix a le mérite bien rare dans les livres d'érudition, d'être élégant et pur, et de s'élever quand le sujet le demande.

(4) P. 124.

Digitized by Google

Tous ces historiens et beaucoup d'autres sont examinés par M. de Sainte-Croix avec les plus grands détails, d'après leurs ouvrages, ou leurs fragmens, ou les témoignages de l'antiquité; il discute aussi le degré de confiance que méritent plusieurs autres auteurs qui n'ont parlé d'Alexandre qu'accidentellement, Strabon, Polyen, Athénée, Elien, Valère Maxime, etc. Pour compléter cet examen qui occupe toute la première partie de l'ouvrage, M. de Sainte-Croix y a fait entrer les historiens orientaux, si pourtant on peut donner le nom d'historiens, à des écrivains hyperboliques jusqu'au ridicule, poètes en prose, décrivant avec pompe le printemps et l'hiver, employant les plus absurdes et les plus gigantesques figures, abusant en tout sens et en tout genre de ce trop facile talent que les Asiatiques ont pour l'exagération, et manquant rarement d'altérer les faits, pour consoler un peu leur orgueil national. Quelques lignes de M. de Sainte-Croix(1) feront mieux connaître leur manière que tout ce que j'en pourrais dire. « Mirkhond assure qu'Alexandre, dans » l'espace de quatorze ans, parcourut les routes et les » déserts, les plaines et les montagnes du globe, et que » les pieds de ses coursiers agiles et étincelans de feu, » écrivirent sur les lieux les plus élevés et les moins ac- » cessibles, des vers dont le sens est : Le jour il était » dans la Grèce, et la nuit dans l'Inde; le soir à Damas, » et le matin à Rouschad. Son cheval se désaltérait en un » même jour aux rives du Gihon, et dans les eaux du Tigre, » qui arrose Bagdad. »

Dans la seconde et la troisième partie, M. de Sainte-Croix examine en détail les récits des historiens depuis la naissance d'Alexandre jusqu'à sa mort. Je ne peux suivre ici la mar-

(1) p. 191.

Digitized by Google

che de l'auteur; c'est dans l'ouvrage même qu'il faut voir avec quel art il sait concilier les écrivains qui semblent s'éloigner le plus; comme il discute la vraisemblance relative de deux récits contradictoires qu'il est impossible de concilier, et montre lequel il faut préférer; comme il corrige les erreurs chronologiques et géographiques, réfute les traditions fabuleuses, et ces mensonges historiques qui, long-temps propagés, ont fini par acquérir les droits de la vérité. Par exemple Quinte-Curce et Pline rapportent d'après Clitarque (1) qu'Alexandre mit le feu au palais de Persepolis, que la ville fut consumée, et qu'on n'en retrouverait pas la place, si l'Araxe ne l'indiquait. Mais Aristobule, suivi par Plutarque, assure qu'il n'y eut qu'une partie du palais de brûlée: « Comment que ce soit, dit le biographe, c'est bien chose » confessée de tous, qu'il s'en repentit sur l'heure même, » et qu'il commanda qu'on éteignît le feu (2). » Ailleurs les voyageurs modernes qui ont examiné les ruines de ce palais, ont reconnu qu'il était de toute impossibilité que les flammes eussent pu consumer un édifice composé de masses de pierres énormes et indestructibles. — Ailleurs M. de Sainte-Croix démontre par le calcul la possibilité des marches d'Alexandre, que la fausse évaluation des mesures et la confusion des termes avaient fait regarder comme fabuleuses, et dont Montesquieu disait: « Vous croyez » voir l'empire de l'Univers plutôt le prix de la course, » comme dans les jeux de la Grèce, que le prix de la » victoire. »

Quelques écrivains politiques ont supposé que le conquérant macédonien, n'avait pénétré si avant à l'orient de

(1) Ste. Cr., p. 311.

(2) Plut. Amyot, Alexandre.

Digitized by Google

l'Asie que pour unir les Indes avec l'occident, par un commerce maritime, comme il avait voulu les unir par les colonies qu'il avait portées dans les terres, et que la fondation d'Alexandrie tenait à ce vaste plan de commerce. « Mais, dit M. de Sainte-Croix, si ce fut réellement » le dessein de ce prince, pourquoi permettait-il pendant » le cours de ces mêmes opérations de rétablir Tyr qui » avait conservé ses relations commerciales, et devenait » naturellement la rivale d'Alexandrie? » Tous les historiens s'accordent à ne donner à Alexandre dans sa conquête de l'Inde, d'autre motif que l'amour de la gloire militaire; et quand il cherche à se faire suivre par ses soldats découragés, il ne leur parle point du tout de l'avantage d'étendre le commerce, mais de la gloire d'étendre leurs conquêtes, et de ne donner à leur empire d'autres bornes que celles que Dieu a mises à la terre. Toutes ces idées commerciales ne sont ni du siècle, ni du caractère d'Alexandre.

La quatrième partie est consacrée à l'examen des témoignages de la Bible et des écrivains juifs. M. de Sainte-Croix admet, en homme religieux et convaincu, la certitude des prophéties et leur parfait accomplissement. Le voyage d'Alexandre à Jérusalem, que de très-grands critiques ont regardé comme supposé, dont Bossuet, Pétau, Usher, le père Ansaldi, ont admis la possibilité, est discuté par M. de Sainte-Croix, avec de grands développemens. Il en justifie presque toutes les circonstances d'une façon sans réplique, et montre que les plus forts argumens de ceux qui l'ont rejeté étaient appuyés sur une erreur chronologique. M. de Sainte-Croix avait combattu dans sa première édition, l'opinion qu'il soutient aujourd'hui; mais les raisons par lesquelles il la défend sont bien plus fortes, plus pleines, plus développées que celles par lesquelles il l'avait attaquée. Et il est remarquable que Bayle, qu'on

Digitized by Google

n'accusera sûrement pas d'être ou trop crédule ou trop prévenu en faveur de la religion, admet la vérité de ce voyage, au moins dans le fond, sinon dans toutes les circonstances. « Je me garderai bien, dit-il (1), de mettre » au nombre des fables le voyage d'Alexandre à Jérusa» lem. La narration que Joseph nous en a laissée pour» rait être fabuleuse, quant à certains points. Dira » qui voudra qu'elle l'est en tout et partout ; le silence » des auteurs païens qui ont parlé de tant d'autres choses » moins considérables, concernant ce prince, arrivées » dans des pays aussi obscurs pour le moins que la Judée, » sera une raison forte pour qui voudra, mais non pas » pour moi. »

Dans la cinquième partie, M. de Sainte-Croix traite de la chronologie des historiens d'Alexandre, matière épineuse et pleine de difficultés. Mais il les éclaircit à l'aide de sa critique supérieure, et donne pour résultat de ses laborieuses recherches un canon chronologique, depuis l'avénement de Philippe jusqu'à la mort d'Olympias, ou en d'autres termes, depuis l'an 360 jusqu'à l'an 318 avant Jésus-Christ.

La géographie des historiens d'Alexandre occupe la sixième partie. M. de Sainte-Croix montre d'abord quels furent chez les Grecs les commencemens de la science géographique. Arrivant ensuite aux écrivains qu'il s'est chargé d'examiner, il relève leurs erreurs, explique les difficultés nées des fausses mesures ou de la confusion des noms. Toute cette section est du plus grand intérêt, et répand beaucoup de jour sur plusieurs points très-obscurs de l'ancienne géographie. Elle est terminée par des observations sur l'important voyage de Néarque, qui parti des

(1) Art. *Macédoine*, not. o.

Digitized by Google

bouches du Sinde, arriva à Ormuz après une traversée de sept mois. L'authenticité de ce voyage avait été contestée par des savans du premier ordre, entre autres par l'habile Dodwell et le paradoxal Hardouin. Les recherches nouvelles de M. de Sainte-Croix et de son savant collégue, M. Gosselin, lèvent tous les doutes.

Telles sont les principales matières contenues dans ce grand et bel ouvrage. Je ne dois pas oublier de dire que M. Barbié du Bocage y a mis une excellente carte des expéditions d'Alexandre, et en a donné l'analyse dans une savante dissertation; que M. Quatremère de Quincy, l'un des hommes de France qui connaissent le mieux la théorie des arts, et celui peut-être qui en parle avec le plus de talent, a fait d'après les récits des historiens, deux beaux dessins du bûcher d'Héphestion et du char funèbre d'Alexandre; enfin que le célèbre M. Visconti a donné l'explication d'un bas-relief inédit et d'une belle exécution, représentant la bataille d'Arbelles.

L'ouvrage est terminé par une table des matières faite avec beaucoup de soin et d'exactitude, et par une autre table des auteurs corrigés et de ceux dont on trouve cités dans les notes des fragmens inédits. Les passages les plus remarquables sont ceux que M. de Sainte-Croix a pris dans la *stéréométrie* du mathématicien Héron; dans les scholies sur Denys de Thrace; dans le lexique de Photius; dans un abrégé de Polyen, qui offre d'excellentes restitutions pour le texte imprimé de cet écrivain; dans le lexique des orateurs, ouvrage qu'il serait utile de publier, avec les autres grammairiens de cet antique et précieux manuscrit de Coislin (1), qui a fait faire aux philologues de Hollande et d'Angleterre, plus d'un voyage en France;

(1) Biblioth. Coisl., n°. 145.

enfin

Digitized by Google

enfin dans Théodulus ou Thomas Magister, dont le discours au philosophe Joseph sur les guerres de Perse et d'Italie ne mériterait pas moins d'être imprimé. On y trouve plusieurs faits importans pour la connaissance de l'histoire de l'Empire au XIV^e^. siècle. J'ai entendu dire que M. de Villoison avait eu le projet d'en donner l'édition. Si ce savant helléniste, dont la maladie alarme vivement ses amis et tous ceux des lettres grecques, se charge de publier ce discours et d'y joindre ses remarques, on peut assurer d'avance qu'elles seront un trésor d'érudition historique ; car M. de Villoison, qui a dans tous les genres des connaissancesin finies, est peut-être l'homme qui a le plus approfondi l'histoire des derniers siècles de l'empire Grec, et qui en possède le mieux tous les détails. Ω.

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

L'Homme à Sentimens, ou *le Tartufe de Mœurs*, comédie en cinq actes et en vers, de *M. Chéron*, remise au théâtre.

M. SHÉRIDAN, auteur de la comédie anglaise dont celle-ci est imitée, a mis pour la composer plusieurs ouvrages à contribution ; entr'autres le *Tartufe*, *Tom Jones*, *l'Enfant Prodigue*, *l'Habitant de la Guadeloupe*, dont Mercier avait lui-même trouvé l'idée dans un roman de l'abbé Prévôt. Je me contenterai d'indiquer un sujet dont les principales sources sont si connues.

Valsain, sous le masque de la vertu qu'il porte mal, car il en parle trop, cache la plus noire scélératesse. Florville, son frère, un peu moins âgé que lui, avec tous les défauts et même les vices de la jeunesse, conserve un cœur

Digitized by Google

sensible et généreux. Ces deux frères ressemblent beaucoup à ceux de l'*Enfant Prodigue*, si ce n'est que Fierenfat, moins odieux, n'est que dur et cupide; ils sont rivaux comme dans le drame de Voltaire, et c'est aussi le cadet qui est préféré. Il y a dans la pièce, sous le nom de Gercour, un véritable Orgon qui a été leur tuteur, et qui est amoureux des fausses vertus de l'aîné, autant qu'irrité des vices du cadet. Il s'en faut bien qu'il approche pour le comique, de celui de Molière. Il est l'époux d'une jeune femme, honnête au fond, mais inconséquente dans sa conduite, et l'hypocrite veut la lui souffler.

Un oncle des deux frères, nommé Sudmer, arrivé nouvellement de l'Inde avec une prodigieuse fortune, se défiant de l'un, parce que, dans ses lettres, il l'entretenait sans cesse et avec affectation de sa probité, et augurant bien de l'autre par le ton naturellement affectueux de sa correspondance, a résolu de les éprouver tous deux en se présentant à eux sous divers noms et différens prétextes. Le fourbe est démasqué, le bon cœur de Florville reconnu : celui-ci obtient la main de sa maîtresse, et Sudmer assure tout son bien aux deux époux, une moitié à chacun. Julie, c'est le nom de la jeune personne, déclare qu'elle n'accepte point celle qu'on lui donne; son amant lui répond qu'elle n'en sera que dépositaire.

SUDMER.

Tout comme il vous plaira, faites votre devoir;
Mais je vous en préviens, je n'en veux rien savoir.

Cette pièce est bien conduite, bien intriguée, le style en est ferme et naturel; elle a de l'intérêt. Du côté de l'art on ne peut lui reprocher qu'un peu de langueur dans les premiers actes; au troisième, la scène des tableaux, et au quatrième, celles du paravent ont enlevé tous les suffrages. La première est un peu longue : on est cependant touché des sentimens de Florville qui, réduit à vendre d'anciens portraits de famille, refuse de se défaire de celui de son oncle, et déclare que, dût-on le couvrir d'or et de

Digitized by Google

diamans, il ne le céderait pas. Son oncle, déguisé en juif, lui en offrait un prix exorbitant.

Les scènes du paravent sont d'un intérêt bien plus vif encore. Valsain a su attirer dans sa bibliothèque Mad. Gercour. Le mari survient; le *Tartufe* la presse de se cacher derrière un paravent : elle résiste d'abord, en disant qu'elle n'est point coupable; il l'y pousse moitié gré, moitié force. Le mari s'aperçoit qu'une femme est cachée dans l'appartement, et veut la voir. Valsain lui dit que c'est une petite marchande de modes, et proteste qu'il n'en faut rien conclure d'offensant pour elle ni pour lui-même. Florville survient, Valsain est obligé de sortir pour un moment. Gercour, qui commence à se désabuser sur le compte des deux frères, avertit le cadet qu'il y a une jeune fille dans la bibliothèque. Florville se précipite pour la voir, la voit, referme bien vîte le paravent, et empêche qu'elle ne soit vue de son mari. Valsain rentre en ce moment, s'aperçoit que son frère sait tout, et se croit perdu; mais Florville donne le change au mari, et l'entraîne dans sa chambre pour que madame Gercour ait le temps de se retirer. Une telle délicatesse de la part d'un jeune étourdi fait pardonner bien des fautes.

Cette situation est sans doute bien intéressante et bien forte; à peine on respire pendant trois ou quatre scènes consécutives; mais il faut convenir qu'elle est amenée par une grande invraisemblance. Comment madame Gercour, femme honnête, malgré un peu de coquetterie, et à qui Valsain a fait une déclaration bien en forme, et dit très-clairement qu'une jeune épouse ne doit point de fidélité à un vieux mari, peut-elle se déterminer à le venir trouver à dix heures du soir dans sa bibliothèque, où il l'a invitée à se rendre sous prétexte de lui lire Platon, Epictète, Sénèque, etc., et où elle entre en éclatant de rire? Elle a beau s'écrier, après être sortie du piége :

Ignorance du monde, où m'avez-vous conduite?

Une femme médisante et coquette, c'est le caractère qu'on

Digitized by Google

lui donne, ne doit pas être aussi ignorante : non-seulement la bienséance, mais ce qui est pire, sous le rapport de la conduite d'une intrigue, la vraisemblance est violée par cette démarche de madame Gercour.

D'un autre côté la séduction tentée par Valsain est bien plus vraisemblable que celle qui est entreprise par le *Tartufe* de Molière. S'il y a un défaut dans ce chef-d'œuvre, c'est une teinte d'invraisemblance qui s'étend sur presque tout le rôle de l'hypocrite. La Bruyère en a fait une critique très-vive : un homme de cette trempe, dit-il, ne cajole point la femme d'un protecteur opulent, dont il est le parasite ; à plus forte raison n'ira-t-il point compromettre une grande fortune, un mariage inespéré avec une fille charmante, pour tâcher, sans aucun motif raisonnable d'espérance, de séduire sa mère, grave matrone déjà sur le retour, et entourée d'enfans qu'elle veut marier. Dans le nouveau *Tartufe*, la séduction est motivée ; madame Gercour a tout pouvoir sur son mari, tuteur de Julie ; Valsain a cru qu'en lui faisant la cour il pourrait la déterminer en sa faveur ; il a employé ce moyen sans succès. Sa vanité lui persuade qu'elle veut de sa part plus que de simples honnêtetés. Il sait qu'elle aime à plaire, ne lui connaît pas d'amans, et croit pouvoir se présenter en cette qualité, pour mieux s'assurer la main et la fortune de Julie. Il n'y a dans cette combinaison rien qui soit dénué de vraisemblance.

Mais je serais tenté de faire à M. Chéron un reproche plus grave que celui qu'a fait la Bruyère à l'auteur du premier *Tartufe*. J'ai peur que sa comédie, dont la morale paraît d'abord excellente, comme l'intention en est certainement très-pure, ne soit de quelque danger pour la jeunesse. Je sais qu'on ne va au théâtre que pour s'amuser, et qu'on n'a pas coutume de prendre des personnages de comédie pour des modèles de conduite. Cependant il est très-connu que des jeunes gens y ont quelquefois puisé de mauvais exemples, en ont rapporté des airs de fatuité,

Digitized by Google

d'impertinence, le goût de la dépense, de la dissipation, du libertinage. L'*Enfant Prodigue* est une pièce morale, parce que cet enfant avant de recevoir sa grace, a beaucoup souffert de misère et d'humiliations : on ne peut pas être tenté d'imiter ses déréglemens. Mais Florville aimant le jeu, la table, les femmes, ayant dévoré, au sortir de l'enfance, le bien de son père, de sa mère, d'une vieille arrière-douairière qui avait eu du goût pour lui, de grandes libéralités de son oncle, et contracté encore des dettes; Florville, qu'on peint, avec tous ces défauts, vif, léger, étourdi, sémillant, aimable, généreux, sensible; qui n'éprouve pas un revers, ni presque un désagrément pour toutes les folies qu'il a faites; qui au contraire se voit au comble du bonheur, est en vérité un dangereux exemple. Une jeunesse inconsidérée croira qu'elle peut tout se permettre, parce qu'on peut tout réparer avec un bon cœur, et ne réfléchira pas qu'il est fort difficile qu'un cœur nageant dans tous les vices se conserve bien sain. D'autre part, Valsain, le plus vil et le plus coupable des hommes; Valsain, qui sous un nom emprunté ruine son frère par des usures, et veut le faire arrêter pour dettes, n'est puni que par un moment de honte.

Ce rôle est joué supérieurement par Damas. Armand n'a pas sans doute la brillante légéreté qu'avait Molé dans sa jeunesse, mais il est le seul qui eût pu rendre celui de Florville, et il y montre de la vivacité. L'oncle était représenté fort bien par Grandmesnil; le personnage d'Orgon n'est rien moins que saillant; Julie n'a que peu de vers à réciter; mademoiselle Volnais les a fort bien dits; mademoiselle de Vienne ne se dément jamais; mademoiselle Desroziers a tiré du rôle équivoque de madame Gercour, le parti dont il était susceptible. Tout ce qu'on peut faire dans ces personnages secondaires, c'est de ne pas déranger l'ensemble. Ce genre de mérite ne se fait pas extrêmement remarquer, mais il est très-utile, et mademoiselle Desroziers l'a toujours; quand elle ose même se montrer en première ligne,

Digitized by Google

ce qui lui arrive rarement, on ne l'y trouve point déplacée. On lui desirerait donc plus de confiance dans ses forces, ce qui donnerait plus de fermeté à sa prononciation.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.
(Rue de Louvois.)

L'Espoir de la Faveur, comédie en *cinq* actes et en prose, de MM. *Etienne* et *Nanteuil*.

L'Espoir et l'Effet de la Faveur, deux pièces jouées le même jour, à la rue de Louvois et à la rue de Chartres, ayant pour type la même idée dramatique, supposent au moins un plagiat : on prétend qu'ici il y en a deux, et que les deux sociétés d'auteurs qui ont exploité ce sujet, l'ont puisé l'une et l'autre dans une source étrangère : c'est, dit-on, à Fabre-d'Eglantine qu'ils l'ont dérobé. On suppose que cet écrivain barbare, mais non sans verve et sans originalité, l'avait traité dans une comédie intitulée l'*Orange de Malte*, qu'il avait lue à ses amis, et qui ne s'est point trouvée parmi ses œuvres posthumes. Madame de Pompadour et les courtisans du dix-huitième siècle en étaient les principaux personnages, et l'on peut bien croire que les flatteurs de la cour n'étaient pas épargnés par le flatteur de la populace. Au reste, une grande partie de l'*Espoir de la Faveur* n'est que le développement de ces deux vers devenus proverbe : *Donec eris Felix*, etc., et une imitation du *Dissipateur*.

Malheureusement les associés n'ont guère emprunté à l'inventeur que son sujet, et fort peu de son talent; car il y en a dans les comédies de Fabre, et il est incontestable que dans les jugemens qu'on en a portés depuis quelque temps, on a confondu l'homme et l'auteur, et que le premier a beaucoup nui à l'autre.

L'action de la nouvelle pièce est très-simple, c'est un

Digitized by Google

érimte ; mais il faut bien des ressources dans l'esprit pour soutenir l'attention sans le secours d'une forte intrigue, et faire que tout soit plein avec peu de matière ; c'est le secret et le privilége des plus grands maîtres. Les autres ne auraient se passer de mouvement et d'intérêt.

La baronne de Dolbach doit, dans le jour, marier sa fille Amélie à Frédéric, simple lieutenant, mais homme de mérite. C'est par égard pour son frère, feld-maréchal de Bavière et tuteur d'Amélie, que cette femme, fière de sa haute naissance, et humiliée de sa modique fortune, a consenti à ce mariage ; elle témoigne même du regret de sa condescendance. Sa famille dédaigne d'abord de se trouver à cette pauvre noce, entr'autres son frère, le philosophe *Xénocrate*, qui ne trouve pas bon qu'on épouse un homme dont l'état est, dit-il, de combattre l'indépendance ; un conseiller n'y peut pas venir, parce qu'ayant été rapporté endormi de l'audience, il ne s'est pas réveillé depuis vingt-quatre heures.

Cependant la future a été la nuit dernière au bal de la cour, avec une dame Rosenthal, femme d'une mauvaise réputation, à la quelle sa mère l'avait imprudemment confiée. L'électeur les a beaucoup regardées. Un page vient de sa part porter un écrin à Amélie. La tête en tourne à sa mère ; elle ne veut plus qu'elle épouse son petit lieutenant. Toute la parenté accourt au bruit de la faveur d'Amélie ; il a réveillé le conseiller de sa léthargie, guéri un commandeur de sa goutte. Un généalogiste arrive avec son arbre généalogique, se dit de la famille, en donne pour preuve la conformité des armes : c'est des deux côtés une tête de cerf avec son bois. Le feld-maréchal, militaire rempli d'honneur, est le seul à qui cette apparence de faveur déplaise ; mais c'est beaucoup que, même dans la Germanie, sur six personnes il s'en trouve une qui ne se prosterne pas devant la fortune, à quelque prix qu'il lui plaise de mettre ses faveurs. Le philosophe n'a point balancé, il est à ses pieds, il provoque un conseil de fa-

Digitized by Google

mille pour prononcer sur le mariage ; on arrête sa rupture ou sa surséance, malgré l'avis du feld-maréchal contre lequel tout le monde se soulève. Le page revient annoncer une visite du prince sous deux heures. Xénocrate, qui a quitté bien vîte son costume philosophique pour prendre celui d'un courtisan, renvoie toute la famille, voulant entretenir le page en secret. Il lui dit (le mot est plaisant), qu'il a été nommé tuteur *ad hoc* pour cette affaire ; il ne se possède pas de joie : « Je gouvernerai ma nièce, s'écrie-» t-il dans un monologue ; ma nièce le prince, le prince » le peuple, à la fin le peuple sera gouverné par un phi-» losophe ». Chaque parent a, dans sa poche, un plan dont il veut charger Amélie.

Xénocrate la félicite de ce qu'elle va (par l'entremise de la philosophie) contribuer au perfectionnement de l'esprit humain, à l'abolition de la féodalité. Amélie est encore une ingénue, car il est décidé que nous en aurons au moins une dans chaque comédie nouvelle. « Perfectionnement, » sensibilité, se dit-elle *a parte*, qu'est celà ? on m'avait » bien averti qu'un quart d'heure avant mon mariage, ma » famille me tiendrait des discours auxquels je ne compren-» drais rien. » La petite qui n'y entend pas malice, se félicite de pouvoir ajouter à sa parure des diamans qui vont l'embellir aux yeux de Frédéric ; mais son amant et le feld-maréchal la désabusent et lui apprennent qu'on la pare comme une victime. Amélie ne veut point être victimée, et souscrit avec joie au projet de son bon oncle, qui, de concert avec Frédéric, veut l'enlever à sa mère, pour sauver sa vertu ; le philosophe fait manquer l'enlèvement qu'il traite d'immoral.

Le page vient pour la troisième fois, et déclare qu'il s'est trompé, que l'écrin n'était pas pour Amélie. Le généalogiste s'enfuit avec son arbre, et toute la famille le suit. Le philosophe dit en sortant : « Retournons à la philoso-phie, et reconnaissons *la petitesse des grandeurs*. » Amélie ravie de n'avoir plus un écrin qui la compromettait, épouse

Digitized by Google

son amant de l'aveu de sa mère. L'électeur instruit de ce quiproquo, et du mérite de Frédéric, lui envoie un brevet de colonel.

Cette pièce, qui est jouée avec beaucoup d'ensemble, n'est dépourvue ni d'intérêt, ni de comique; mais l'un et l'autre y sont dans une trop petite dose. La marche est faible, languissante; le style lui ressemble. Il y a une jeune personne, rivale d'Amélie, qui ne dit que trois ou quatre demi-mots. Je n'ai jamais pu deviner pourquoi elle se trouve là. Le changement du philosophe est trop brusque. La baronne est bien vile, quoique, pour sauver un peu le *décorum*, quelqu'un s'avise de remarquer que le prince est garçon, et qu'elle répète : « Oui, le prince est garçon ».

Le parterre était mi-parti de siffleurs et d'applaudisseurs. La victoire, disait le grand Frédéric, appartient toujours au plus obstiné. Les amis de la société n'ont pas manqué de patience, et l'avantage leur est resté. Resserrée en trois actes, et avec des corrections dans le style, cette pièce pourrait se soutenir quelque temps; mais il faudrait la refaire pour l'élever au-dessus de la médiocrité. Je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs sur ces ouvrages faits de *compte à demi*. Cela peut passer pour un petit vaudeville qu'on fagotte *inter scyphos et pocula*; mais une comédie en cinq actes ne se fabrique pas de même.

Théâtre du Vaudeville.

Thomas Muller ou *les Effets de la Faveur*, en trois actes, par *MM. Dieu-la-Foi*, *Chazet* et *Gersain*.

Le Vaudeville a traité gaiement, suivant sa coutume, le sujet dont on a fait à Louvois une comédie sérieuse; mais sa gaieté n'a été trouvée ni assez franche, ni assez soutenue. L'action languit, et malgré quelque jolis couplets et le concours des plus agréables actrices, mesdames Belmont, Desmares et Hervey, le succès a été médiocre et même con-

Digitized by Google

testé. Nous n'avons pas vu les orages de la première représentation ; la seconde, ou la troisième à laquelle nous avons assisté n'avait point attiré de foule. Ce Vaudeville, comme la comédie, a besoin d'être resserré et aurait dû être plus soigné.

Thomas Muller, riche fabricant de la Prusse, est venu à Berlin avec Clara sa pupille, chez un baron ruiné, et disgracié à la cour, auquel il avait rendu des services. Cette jeune personne est promise à Eugène, fils du baron. La sœur de ce dernier, demoiselle déjà très-mûre, a mené Clara au Garde-Meuble royal. Le monarque s'y trouvait : ces dames ont été frappées de la beauté d'un nid d'amour. Ces faits sont placés dans l'avant-scène.

Cependant, sur quelque espérance de rentrer en grace, le baron déclare à *Muller*, qu'il se voit forcé de retirer la parole qu'il a donnée pour le mariage. Tandis que le fabricant essaye de l'en faire rougir, un page vient apporter à Clara le nid d'amour, de la part du roi. La jeune personne en témoigne sa surprise ; le page répond galamment :

Le roi pouvait-il en ce jour,
Malgré sa bienveillance extrême,
Ne pas vous envoyer l'amour ?
Il serait venu de lui-même.

La sœur du baron est furieuse de n'avoir pas obtenu la préférence « sur une petite fille qui n'a ni esprit, ni agré-» mens, ni rouge, ni blanc. » Et le baron désolé de la sottise qu'il vient de faire, tâche de la réparer. *Muller*, enflé de la faveur que lui promet celle dont sa pupille va jouir, humilie le baron à son tour, et rejette une alliance qui n'est plus digne de lui. La maîtresse du roi, informée de cette aventure, et craignant d'être supplantée, cherche à dégoûter *Muller* de la cour. D'un autre côté, un duc veut l'y entraîner et lui demande Clara en mariage. Après avoir hésité quelque temps, il change son vêtement modeste pour un habit de courtisan. Eugène et Clara attendent le dénouement dans l'inaction.

Digitized by Google

Le page revient et déclare qu'il s'est trompé, que le nid était pour la sœur du baron : c'était en faveur d'Eugène, son ami, qu'il avait commis cette erreur volontaire. La baronne triomphe, et dit : « Eh bien, monsieur le duc, je » suis encore jeune, je suis noble, moi. » Il répond qu'il est dégoûté de la faveur et du mariage. Le baron est tenté de changer une seconde fois. On ne savait plus quand ni comment cela finirait : le spectateur ayant déjà essuyé trois actes qui ne lui avaient point semblé très-courts, commençait à s'inquiéter, lorsqu'enfin un ordre du roi est venu le tirer de peine. C'est la favorite qui vient le porter ; il enjoint de finir bien vîte le mariage des deux amans.

Ce vaudeville est joué d'une manière satisfaisante, surtout par les trois actrices que j'ai nommées, et par Julien. Il serait à desirer que Henri voulût bien se défaire d'un peu d'emphase dont il enfle quelquefois son débit. Le ton du Vaudeville doit être à-peu-près celui de la conversation ordinaire.

Arlequin Tyran domestique, enfantillage en un acte, de *MM. Tournay*, *Francis* et *Désaugiers*.

On a peut-être donné le nom d'*enfantillage* à cette bagatelle, parce qu'on y fait jouer des rôles assez considérables à deux enfans. On aura voulu prévenir le danger de la surprise que pouvait causer cette espèce de nouveauté. La précaution a été surabondante, car ces deux enfans, et surtout la petite Augusta, qui n'a, dit-on, que neuf ans, ont contribué au succès de la pièce, qui est dû principalement au jeu naturel et piquant de l'Arlequin la Porte. On s'attendait à une parodie du *Tyran* de Duval, on n'en a vu qu'une imitation assez gaie. C'est une manière très-commode de reproduire au Vaudeville les répertoires de tous les autres théâtres.

Ayant rendu un compte très-détaillé de l'original, je ne m'arrêterai pas beaucoup sur la copie du *Tyran*.

Digitized by Google

Arlequin trouve sa fille, encore enfant, un livre à la main, ce qui le met en fureur : à son avis, savoir coudre et filer suffit. Combien voit-on, dit-il, de jeunes personnes

Qui restent filles à Paris
Pour en avoir su davantage.

Son fils, qui n'est guère plus âgé, lui donne aussi un accès de colère, en lui apprenant qu'il s'est engagé dans une troupe de comédiens pour jouer les pères nobles. Arlequin se fait donner l'engagement et le déchire : « Mais, papa, » que faites-vous ? je suis sur l'affiche. — Eh bien ! on » mettra sur l'affiche que le père noble a eu le fouet. »

Gilles, pour contraster avec Arlequin, est le plus benin des époux ; sa femme mène le cabriolet quand ils sont ensemble ; sur ce qu'Arlequin s'en étonne, elle répond,

Qu'on ne voit que des femmes
Qui mènent leurs maris.

Il y a une foule d'autres traits semblables qui ont été fort applaudis. Je ne sais si l'on doit les appeler des calembourgs, dénomination qui ne convient qu'à de mauvais jeux de mots. L'austère législateur du Parnasse ne défend pas de jouer sur le mot, pourvu que ce soit en passant et avec finesse. Cette licence semble de plein droit dévolue au Vaudeville, et c'est seulement quand il en abuse qu'il se ravale jusqu'au calembourg. Comme en ce genre la nuance entre le bon et le mauvais est très-délicate, il faut se garder de mettre trop de sévérité dans ses jugemens. Si la gaieté doit connaître certaines limites, les entraves aussi la rebutent et l'étouffent. On peut, je pense, sans se compromettre, rire de l'équivoque du mot d'Arlequin, qui, en voyant Gilles chargé jusque par-dessus la tête, des cartons de sa femme, s'écrie : *Oh! comme il en porte !*

Ainsi que la femme du tyran dans la pièce parodiée, Colombine paraît avec des diamans. Arlequin se récrie sur ce luxe ; elle lui ferme la bouche en disant : *ils sont faux*. Ce trait est du petit nombre de ceux qui, dans ce vaudeville, appartiennent véritablement à la parodie. On a

Digitized by Google

trouvé encore assez comique cette exclamation d'Arlequin, après la fuite simulée de Colombine : « Quel silence ! on » voit bien que ma femme n'y est plus ».

Cet *enfantillage* n'est certainement pas sans esprit ; mais il y en a fort peu, avec beaucoup de prétention, dans un couplet en l'honneur de mademoiselle Mars, où l'on dit que la nature est son précepteur.

ANNONCES.

Galerie politique, ou Tableau Historique, Philosophique et Critique de la Politique Etrangère, où se trouvent l'aperçu des Evénemens qui ont contribué à l'élévation, à la gloire ou à l'abaissement de chaque état ; ses rapports diplomatiques ; l'analyse de divers traités, et les portraits des monarques, ministres, généraux, etc., qui ont influé sur le sort et la politique de l'Europe, depuis 1780; par M. A. Gallet. Deux vol. in-8°. de 850 pages, imprimés sur carré fin. Prix : 9 fr. broc., et 12 fr. par la poste.

A Paris, chez F. Buisson, libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

Eloge de du Marsais; discours qui a remporté le prix proposé par la seconde classe de l'Institut national, le 15 nivose an 12. Un vol. in-8°. Prix : 1 fr. 80 cent., et 2 fr. 50 cent. par la poste.

A Paris chez Henrichs, libraire, rue de la Loi, n°. 1231.

Manuel catholique pour l'intelligence de l'Office Divin.

Il ne suffit pas de prier Dieu, il faut savoir comme on le prie.

Un vol. *in*-12. Prix : 1 fr. 80 c., et 2 fr. 50 c. par la poste.

On trouve dans cet ouvrage l'explication des fêtes, des cérémonies et des prières de l'Eglise romaine, l'origine et les causes de leur institution, ainsi que la signification et l'étymologie des noms qu'on leur a donnés. Ce livre utile est divisé en trois parties. La première contient l'explication des fêtes, des cérémonies et des prières de l'Eglise. La seconde partie traite des vases, des ornemens, des lieux et des autres objets qui servent à la célébration du culte. La troisième partie renferme des notices historiques sur l'origine des dignités, le rang et les fonctions des ministres de la religion chrétienne. Ces deux premières parties étant rédigées par ordre alphabétique, on trouve facilement le nom de l'objet dont on desire avoir la signification. L'auteur a conservé avec soin, dans la troisième partie, l'ordre des préséances de la hiérarchie ecclésiastique. Ce Manuel peut donc être regardé comme un Annuaire religieux, propre à servir d'interprétation aux livres d'Office et de Liturgie ; c'est assez en faire sentir l'utilité, et même la nécessité pour le plus grand nombre des catholiques.

Sommaire des principales preuves de la vérité et de l'origine surnaturelle de la Révélation chrétienne. Un vol. in-8°. Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Hambourg, 30 *mars*. Le roi de Suède a fait répandre une note où il a l'air d'insulter la Prusse. Mais ce qui prouve à quel point toutes les démarches de ce prince sont irréfléchies, c'est qu'en insultant la Prusse il la menace de la Russie. (*Moniteur.*)

Berlin, 30 *mars*. En échange des décorations de la légion d'honneur, envoyées ici par l'Empereur Napoléon, un pareil nombre de décorations de l'ordre de l'Aigle-Noir, vont être envoyées à Paris. (*Journal de Paris.*)

Londres, 10 *avril*. Nous ne voyons pas, dit le *Times*, de projet de coalition continentale en état d'être mis en activité pour l'été prochain : la Russie peut être dans les meilleures dispositions ; mais elle est trop éloignée de la scène de l'action, et on peut douter si la seule coopération de la Russie suffirait pour écraser le pouvoir énorme de la France. Ce n'est pas une lutte prolongée et désespérée qui pourrait opérer la délivrance de l'Europe, mais une série de victoires promptes et décisives. C'est par suite de ces principes sans doute que les mouvemens de la coalition sont si lents. Les jalousies qui subsistent toujours entre deux des plus puissans états de l'Europe, nous font craindre qu'elles n'empêchent encore, de la part de ces états, une coopération cordiale ; et quand même une de ces puissances serait unie activement avec nous, et que l'autre resterait neutre, tout ce qu'on pourrait en attendre serait une lutte infructueuse et sanglante, sans aucune probabilité d'un avantage certain pour la délivrance et l'indépendance de l'Europe.

Le 19 *février*. L'escadre française sortie de Rochefort, est arrivée à la Martinique. Le 21, trois vaisseaux de cette expédition se sont emparés de la Dominique, à l'exception du fort Ruppert, (dans le bourg des Roseaux qui en est le chef-lieu. Le général anglais s'y est retiré avec ce qu'il a pu emmener de la garnison. Il y a lieu en outre de craindre pour Sainte-Lucie, vers laquelle s'est porté un détachement de l'escadre française; pour la flotte marchande partie récemment d'Angleterre pour les Antilles ; peut être même pour la Barbade. On espère cependant que le fort Ruppert pourra tenir jusqu'à ce que l'amiral Cochrane ait le temps de venir à son secours. On dit que le

Digitized by Google

général français a 12,000 hommes, y compris un certain nombres de noirs armés par lui.

— La Russie poursuit avec activité ses préparatifs militaires, particulièrement sur les frontières de l'Autriche et de la Prusse.

— La pétition des catholiques d'Irlande pour leur entière émancipation a été présentée par lord Grenville et M. Fox, dans les deux chambres, le 25 mars. On en délibérera le 9 mai.

— La valeur des frégates espagnoles, prises avant la guerre, sera appliquée au paiement des créances du commerce anglais sur celui d'Espagne.

PARIS.

L. M. I. ont dû arriver hier 22 germinal, à Lyon. — Madame, mère de l'Empereur, va occuper aux Tuileries l'appartement qu'y avait le Pape. — Le roi de Prusse a notifié la mort de la reine sa mère, à la cour de France qui prend le deuil pour trois semaines.

— L'amiral Gantheaume, commandant l'armée navale de Brest, voulant exercer ses équipages et tenir en haleine son escadre, a appareillé le 6 de ce mois, a fait différentes manœuvres dans la rade, et est sorti du Goulet. Il a donné la chasse à l'escadre ennemie, et a mouillé dans la rade de Bertheaume. L'ennemi n'a point tardé de se présenter au nombre de 18 vaisseaux, dont huit à trois ponts. L'amiral Gantheaume a fait former immédiatement la ligne de bataille, et a marché à sa rencontre. Le combat paraissait certain quand l'ennemi vira de bord, probablement pour faire sa jonction avec plusieurs autres vaisseaux qu'il attendait des ports d'Angleterre. L'escadre française est revenue à Bertheaume, et le 9 elle est retournée en rade de Brest, l'amiral ayant rempli son but qui était d'exercer ses équipages. Quoique l'escadre française ait constamment manœuvré pendant trois jours, elle n'a éprouvé aucune avarie, ni fait aucune fausse manœuvre. L'amiral se loue beaucoup de la bonne volonté et de l'intelligence de ses équipages. (*Moniteur.*)

LETTRE *du duc* D'ENGHIEN, *écrite peu de jours avant sa mort, au ministre anglais à Vienne. Traduite de la* Gazette de Wurtzbourg, n°. 47.

« Monsieur, le général Ecquevilly m'ayant informé de la manière obligeante avec laquelle vous parlez souvent de

Digitized by Google

moi, et des dispositions où vous êtes de vous charger de communiquer au gouvernement britannique mon desir ardent d'être employé dans la guerre actuelle, je ne puis différer plus long-temps à vous faire parvenir mes remercimens sincères, et à vous exprimer combien je vous suis obligé de la part que vous prenez à l'amélioration de mon sort. Je vous répète, Monsieur, avec la plus franche liberté, ce que le général Ecquevilly vous a communiqué de ma part. En voyant la carrière de la guerre ouverte à tant d'autres personnes, je vous assure que l'état de nullité absolue dans lequel je me trouve contraint de végéter, me devient chaque jour plus insupportable. Nul ne desire avec plus d'ardeur que moi de pouvoir donner à la généreuse nation britannique des preuves évidentes de zèle et de reconnoissance. J'aime à me flatter que les Anglais ne me croiront point indigne de combattre à leurs côtés contre l'ennemi commun; et je ne vis que de la seule espérance qu'ils me permettront de prendre part à leurs périls ainsi qu'à leur gloire. Absolument éloigné de tout intérêt concernant ma cause particulière, ma demande n'a d'autre objet que celui d'être employé dans une commission honorable, ou d'obtenir quelque poste dans l'armée britannique. Et comme cette demande est très-différente de celle qui a été faite par quelques individus de ma famille qui habitent l'Angleterre, j'ai lieu d'espérer qu'elle aura un plus heureux résultat. Vous m'obligerez infiniment, Monsieur, de vouloir bien faire remarquer cette différence à votre gouvernement.

» Je dois sans doute, en vertu d'une obligation sacrée, défendre jusqu'à la mort mon souverain et sa cause légitime; mais d'un autre côté, il y a pour moi une obligation non moins pressante, un devoir non moins cher à mon cœur, c'est de servir mes bienfaiteurs, et de leur prouver que ma gratitude envers eux est aussi désintéressée qu'elle est cordiale.

» Le desir que j'ai toujours eu de servir la nation anglaise devient chaque jour plus ardent. Faites-moi donc le plaisir, monsieur, de m'indiquer les moyens qui peuvent me conduire le plus rapidement à ce but desiré. Soyez persuadé que ma reconnoissance pour vous durera autant que la profonde estime et la considération particulière que m'inspirent vos vertus. *Signé* Louis de Bourbon. »

(Journal de Paris.)

Digitized by Google

(No. CXCVIII.) 30 GERMINAL an 13.
(Samedi 20 Avril 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LE DEPART DU CROISÉ.

ROMANCE.

L'HONNEUR m'appelle, et me ravit
A mon amante, à ma patrie.
A sa voix mon cœur obéit;
Demain je pars pour la Syrie.
Je veux, fidèle à mon amour,
Fidèle au serment qui me lie,
Servir jusqu'à mon dernier jour
Mon Dieu, mon prince et ma patrie.

Amant plus tendre que discret,
Quand je quitte ma jeune amie!
Puis-je cacher le feu secret
Qui brûle mon ame asservie?
Si mon espoir n'est point trompeur,
Je ne crains pas qu'elle m'oublie;
Un jour l'éclat de ma valeur
Plaira, j'espère, à mon amie.

Digitized by Google

J'ai reçu la croix de sa main ;
Cette croix auguste et chérie,
Qui fut l'ornement de son sein,
Ne me sera jamais ravie.
Si la mort aux champs de l'honneur
Termine le cours de ma vie,
Il faut la prendre sur mon cœur
Pour la rendre à ma jeune amie.

DEMOLIÈRES.

LE JEU DES PIEDS.

CONTE.

Alix, déjà sur le retour,
Aimait un jeune fat qui ne s'en doutait guère ;
Enivré de succès, et toujours sûr de plaire,
Cet important faisait sa cour
Aux seules beautés printanières,
Et sans prendre en pitié les pauvres douairières.
Dans l'espoir de le conquérir,
Alix mettait en jeu mille aimables manières,
Et le tendre coup d'œil, et le brûlant soupir ;
Mais rien n'avançait les affaires.
Il lui revint en souvenir
Qu'au temps heureux de sa jeunesse,
Le jeu des pieds, conduit avec adresse,
Pouvait d'un cœur sensible exprimer le désir ;
Elle a recours à ce doux stratagème.
Au reversis,
Pour vis-à-vis
Ayant un soir l'objet qu'elle aime,
Sur le tapis
Vers l'Adonis
Tout doucement un pied s'avance,
Un autre pied se rencontre ; et d'abord
On l'interroge, on combat son silence ;

Digitized by Google

Mollement on le presse, et puis un peu plus fort,
Puis on se met en permanence;
Mais, épouvanté de son sort,
Et de ce pied maudit détestant l'éloquence,
L'insolent sur la table ayant posé son jeu:
.... Si vous m'aimez, madame, il vaut mieux me le dire;
Et je vous saurai gré d'un si charmant aveu;
Car j'ai des cors aux pieds, et c'est un vrai martyre.

Par F. DEVENET.

TRADUCTION DE LA XVII^e^ ELEGIE DE PROPERCE.

Hæc certè deserta loca, etc.

Voici donc un désert, un bois sombre, où Zéphire
Dans le sein du silence a fixé son empire;
Où mon cœur (si du moins les rochers sont discrets),
Peut sans crainte exhaler son trouble et ses regrets!
Dieux! par où commencer le récit de nos peines?
Quelle époque assigner à tes rigueurs hautaines?
O Cynthie! autrefois, quand tu comblais mes vœux,
Qui m'eût dit que j'aurais à rougir de mes feux;
Qu'un jour je te verrais et volage et parjure?
Est-ce un sort? Ai-je pu mériter cette injure?
Pour une autre beauté, si j'ai trahi l'amour,
Je consens que tu sois infidelle à ton tour.
Non, crois-moi; quoique j'aye, au prix de tant d'offenses,
Acquis de justes droits à de grandes vengeances,
Mon cœur n'est point cruel: je ne pourrai jamais
Faire couler tes pleurs, ni flétrir tes attraits.
As-tu, dans mes regards, surpris l'indifférence?
Tout y peint mon amour, tout y peint ma constance.
Je vous atteste, ô vous, mes confidens secrets,
Pins si chers au Dieu Pan, et vous, hêtres épais!
Combien de fois ma main, sur l'écorce attendrie,
Grava le nom chéri de l'ingrate Cynthie!

Digitized by Google

Que de fois ce doux nom, répété par ma voix,
N'a-t-il pas enchanté les échos de ces bois !....
Dirai-je mille affronts, qu'à sa porte muette
A peine confiait ma bouche trop discrète ?
J'appris à supporter ses superbes dédains :
Je cédai, sans murmure, à ses caprices vains:
Et quel est, aujourd'hui, le fruit de tant de peines ?....
Autour des froids rochers, sur le bord des fontaines,
Dans les sentiers déserts je cherche le repos,
Et je mêle ma plainte aux accens des oiseaux.
Mais, malgré tes mépris, la forêt, la prairie,
Les rochers rediront le nom de ma Cynthie !

KÉRIVALANT.

ENIGME.

Du simple villageois j'habite la chaumière,
Et je brille toujours dans les riches palais ;
Des plus grands conquérans la débile paupière
De mes sombres réduits cherche l'heureuse paix ;
Des secrets de l'amour je suis dépositaire ;
Des malheureux mortels je vois finir le sort ;
Et l'orgueil dans mon sein insultant à la mort,
Fait d'une vaine pompe éclater la chimère.

LOGOGRIPHE.

Trois pieds de moins, toujours sûre de plaire,
De mon entier je deviens le contraire.

CHARADE.

Rien de mortel n'échappe à mon premier ;
Un animal rongeur est mon dernier ;
Un animal paresseux, mon entier.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Pepin*.
Celui du Logogriphe est *Orage*, où l'on trouve *rage*.
Celui de la Charade est *Cor-niche*.

Digitized by Google

Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire Romain; par *Gibbon*, abrégée par *Adam*, et traduite par *P. C. Briand*. Trois vol. in-8°. Prix : 15 fr., et 18 fr. par la poste. A Paris, chez *l'Auteur*, rue Christine; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

(Second extrait.)

Il devait entrer dans les desseins de M. Gibbon de nous montrer Rome florissante et sagement gouvernée sous les empereurs païens, afin d'insinuer que le christianisme avait perdu l'empire, ou de lui faire un crime de l'avoir laissé tomber. Deux choses donnaient une apparence spécieuse à cette opinion. D'un côté, le règne des Antonins qui laissa respirer un moment l'univers et sa capitale, et de l'autre, l'empire transféré à Bysance, ouvrage de Constantin, qui porta le coup mortel à l'Occident.

Un historien peut s'étendre avec complaisance sur les grandes qualités de Trajan et de ses successeurs. Il est juste de reconnaître que ces princes ont administré le bien public avec sagesse. Mais si on en conclut avec M. Gibbon, que l'empire étoit gouverné par des lois douces et équitables, si on se persuade qu'il était resserré dans ses justes bornes, selon le testament d'Auguste, on n'aura que des illusions sur cette matière : un empire qui s'étendait depuis le Rhin jusqu'à l'Euphrate, et qui voyait la mer couler entre ses provinces, ne pouvait avoir aucune idée des limites naturelles ni d'une juste proportion. Aussi quand l'épée des barbares eut entamé ce corps vraiment démesuré, un seul prince ne put suffire à sa défense; il fallut

Digitized by Google

multiplier les Césars, et ce fut Marc-Aurèle qui donna ce fatal exemple, plus de cent cinquante ans avant la translation de l'empire. sous Constantin. Toute l'histoire du troisième siècle, où les empereurs ne font que paraître et disparaître, prouve assez que l'empire romain n'était pas constitué de manière à se soutenir. D'un autre côté, quelle force et quelle stabilité pouvait-il trouver dans ses lois? Sans entrer dans un détail qui serait immense, qu'est-ce que la législation d'un empire, où l'on comptait soixante millions d'esclaves, c'est-à-dire, la moitié de la population de l'état, et où un simple affranchi en possédait plus de quatre mille?

La fausse justice des lois et des hommes fut mise au grand jour par les persécutions. Il fallut, pour la mieux découvrir, que les meilleurs princes trempassent leurs mains dans le sang innocent. Je ne le rappelle point pour ternir la mémoire de leur bonté. Mais dans quelles profondes ténèbres fallait-il que le genre humain fût plongé, pour qu'un philosophe aussi aimable que Pline le jeune fît périr, sur le simple aveu de leur foi, des hommes tels que les premiers chrétiens (1)? Quel temps, si l'on veut y faire attention, que celui où un empereur aussi humain que Trajan, ordonnait, tout-à-la-fois, qu'on ne fît point de recherches contre les disciples du Christ, et qu'on les livrât au supplice, s'ils étaient dénoncés (2)! Sentence vraiment contradictoire, par laquelle le juge se confondait lui-même: car, comme Tertullien le leur disait avec

(1) *Interim in iis qui ad me tanquàm Christiani deferebantur, hunc sum secutus modum. Interrogavi ipsos an essent Christiani: confitentes iterùm ac tertiò interrogavi, supplicium minatus; perseverantes duci jussi.* C. Plin. Epist, Lib. X, Ep. XCVII.

(2) *Conquirendi non sunt: si deferantur et arguantur, puniendi sunt.* Traj. Plin., Lib. *id.*, Ep. XCVIII.

Digitized by Google

une force de logique admirable : Vous ne voulez pas qu'on recherche les chrétiens, parce que dans le fond du cœur vous sentez qu'ils sont innocens, et cependant, si on les dénonce, vous voulez qu'on les punisse comme coupables. D'un côté vous les épargnez, et de l'autre vous les faites périr! Accordez-vous donc avec vous-même. Si le christianisme est un crime à vos yeux, pourquoi craignez-vous de faire rechercher ceux qui le professent? Et si ce n'en est pas un, pourquoi ordonnez-vous qu'on les condamne? *O sententiam nécessitate confusam! negat inquirendos, ut innocentes: et mandat puniendos, ut nocentes. Parcit et sævit; dissimulat et animadvertit. Quid temet ipsam, censura, circumvenis? Si damnas, cur non et inquiris? Si non inquiris, cur non et absolvis?* (Apolog.)

Que pouvait-on répondre à un raisonnement si fort et si précis? Rien, sans doute. Aussi la férocité romaine, dans son impuissance, n'y a-t-elle répondu que par des tortures. L'ordre de Trajan est très-propre à éclaircir la question qui nous occupe. Le prince y paraît meilleur que les lois; car c'était pour satisfaire à sa bonté naturelle, que Trajan défendait de rechercher les chrétiens, mais en même-temps il ordonnait de les faire périr, s'ils étaient dénoncés, afin de satisfaire aux lois et aux mœurs de sa nation, qui demandaient du sang; ce qui paraît d'autant mieux, que ces exécutions servaient de jeux et de spectacles, comme le dit Tacite (1), et comme on le voit assez par l'exemple de l'évêque d'Antioche que Trajan fit exposer aux lions dans l'amphithéâtre. Ni ce prince, ni les em-

(1) *Et pereuntibus addita ludibria, ut ferarum tergis contecti, laniatu canum interirent, aut crucibus affixi, aut flammandi, atque ubi defecisset dies, in usum nocturni luminis urerentur.* Annal. Lib. XV, n°. XLIV.

Digitized by Google

pereurs qui lui succédèrent, n'eurent le courage de s'élever contre ces lois fausses, contre ces mœurs cruelles, et d'évoquer au tribunal de leur conscience la cause de tant d'innocens qui périssaient par leurs ordres. Ce sont là les considérations que M. Gibbon devait avoir devant les yeux, pour juger du véritable esprit des lois et du caractère de l'autorité; et si quelques parties du gouvernement étaient conduites avec vigueur et intelligence, ce qui se rencontre assez souvent chez les plus mauvais princes, cela ne prouvait, ni que les peuples fussent vraiment heureux, ni que l'empire fût constitué d'une manière forte et durable.

Mais il faut en venir à ce chapitre, où l'auteur prétend expliquer l'établissement du christianisme par des causes morales et politiques, qui dépouillent cet événement de tout ce que les siècles suivans y ont vu de merveilleux. Ce merveilleux, pour s'en faire une juste idée, consiste dans cette proposition: *qu'aucun homme n'aurait pu concevoir ni exécuter la conversion de l'univers par les moyens qui ont servi à l'opérer.* Or le dessein de M. Gibbon est de prouver que ces moyens étaient naturellement suffisans, et qu'ainsi il n'y a pas à s'étonner du succès qu'ils ont eu. Il ne conteste pas sur le fait; il prétend seulement l'expliquer d'une manière qui en ôte l'étonnement. Mais je crois que ce qu'il en dit, au lieu de diminuer l'admiration, ne la rendra que plus vive. Je doute qu'on ait jamais donné lieu d'apercevoir plus clairement l'insuffisance des voies humaines. Jamais je ne me suis senti plus pressé de reconnaître et d'adorer la main souveraine qui remuait l'univers par de si faibles ressorts.

Cette discussion, le lecteur doit s'y attendre, nous forcera de reproduire des vérités anciennes et

Digitized by Google

qui pourront sembler rebattues. Nous les redirons aussi simplement que sincèrement. La vérité ne vient pas de nous, et nous n'avons pas le droit de la retenir. Elle est l'héritage du genre humain. Nos ancêtres l'avaient reçue, ils nous l'ont transmise, et nous la transmettons à notre tour. Heureux si elle ne perd rien entre nos mains de sa pureté et de sa noblesse !

M. Gibbon voit sans étonnement douze hommes obscurs sortir de leur nation, pour aller changer les mœurs et la croyance de tous les peuples. Il ne se demande pas qui avoit mis dans le cœur de ces hommes une pensée si magnanime, un dessein qui n'est point dans notre nature, et dont l'histoire n'offre aucun exemple; la plus vaste conquête sans ambition, le combat le plus héroïque sans gloire et sans triomphe, une carrière immense de travaux, sans autre terme qu'une mort violente et infâme. Il n'examine pas quel motif présidait à une entreprise si extraordinaire, quel intérêt la soutenait, quel prix lui était proposé. Il détourne sa vue pour n'avoir pas à s'étonner. Il évite sur-tout de considérer le point capital, le point décisif, celui d'où jaillit la lumière de l'évidence morale et de la certitude historique. C'est que la mission des héraults du christianisme se bornait à exposer un fait qu'ils avaient vu de leurs yeux et touché de leurs mains. Ni opinion, ni esprit, ni invention ne trouvait place dans une telle simplicité. Ils disaient: Nous avons vu; et ils tendaient la gorge aux bourreaux.

Ce témoignage a convaincu l'univers. Il a désarmé les persécuteurs, après trois siècles de résistance. Il a fait tomber les nations au pied de la croix. Il a élevé au-dessus du trône des Césars l'instrument du supplice des esclaves; il a appelé les cœurs sincères à une pureté ravissante et à une

Digitized by Google

connaissance sublime de la vérité. De siècle en siècle, il a persuadé les hommes les plus vertueux et les génies les plus clairvoyans. Et qui êtes-vous, homme d'un jour, qui vous élevez contre ce témoignage? Vous venez, après dix-huit cents ans, nier un fait, que ses témoins ont scellé de leur sang! Quand vous seriez sans passion, sans intérêt, sans ignorance, quelle autorité votre négation pourrait-elle avoir? Vous voyez des difficultés! Croyez-vous que les siècles qui vous ont précédés ne les aient pas vues aussi bien que vous? Quand Pascal dit: *Je crois des témoins qui se laissent égorger*, ignorait-il votre réponse? Vous dites qu'il y a des fanatiques qui se font tuer pour leurs opinions. Mais un fait est-il une opinion? un témoin oculaire est-il un fanatique? Ce fait est bien extraordinaire, il est vrai; mais meurt-on pour attester un fait ordinaire? Quelqu'un a-t-il donné son sang pour attester les actions de Socrate? Si le témoignage est aussi extraordinaire que le fait qu'il confirme, le motif de la foi est égal à son objet. Ce fait est extraordinaire! Mais un fait ordinaire aurait-il renversé le paganisme? Aurait-il arraché le monde à des erreurs enracinées que les passions chérissaient et défendaient de tout leur pouvoir? Aurait-il ouvert la voie à une doctrine plus sainte et à des mœurs plus pures? Tout est donc proportionné dans cette cause, le fait, le témoignage, et la foi qu'il a produite.

Qui le croirait? M. Gibbon n'a considéré aucune de ces choses, qui ne touchent cependant qu'aux preuves extérieures et purement historiques du christianisme. Toute son attention s'est tournée à imaginer je ne sais quelles causes morales, par lesquelles il lui paraît que cette religion si sévère a dû s'établir tout naturellement. Il semble, à l'entendre,

Digitized by Google

qu'il n'y avait qu'à planter une croix dans l'univers pour la faire adorer. Si le monde voluptueux du paganisme eût été mis dans cette disposition, s'il était vrai que les yeux malades du genre humain se fussent ouverts si doucement à la lumière de l'Evangile, quel fait serait plus extraordinaire et plus visiblement surnaturel? Mais s'il est certain et par son histoire et par le caractère de sa morale, que le christianisme est venu porter le fer dans la plaie, s'il a fait violence au cœur de l'homme dans ses passions les plus attachantes, et à son esprit dans l'antique possession de son orgueil, qui pourra penser qu'il ait été reçu sans combat, sans effort, par le penchant de la nature, enfin, par les voies faciles d'une persuasion purement humaine? L'une et l'autre supposition résistent donc également aux tentatives de M. Gibbon. Mais voyons comment il s'y prend pour donner aux apôtres des moyens proportionnés à la fin qu'ils se proposaient.

« La première cause de leur succès, nous dit-» il, est *le zèle inflexible et intolérant des chré-» tiens*, dérivé, il est vrai, de la religion juive, » mais dégagé de cet esprit étroit et insociable, » qui avait détourné les Gentils d'embrasser la loi » de Moïse. »

« The inflexible and the intolerant zeal of the christians, derived, it is true, from the jewish religion, but purified from the narraw and unsocial spirit, which instead of inviting, had deterred the Gentiles from embracing the law of Moses.»

Ainsi M. Gibbon nous apprend que les apôtres ont converti l'univers, parce qu'ils avaient du zèle: Cela est vraiment nouveau. Il nous avertit que ce zèle était intolérant, et je ne vois pas la nécessité de le contredire, s'il prend ce terme dans son acception juste. Ceux qui crient, depuis un siècle, contre

Digitized by Google

l'intolérance, se seraient épargnés bien des peines, s'ils s'étaient avisés de s'entendre; car y en a-t-il un seul parmi eux qui voulût recevoir indifféremment toute sorte d'opinion? et lorsqu'ils ont reconnu et admis quelque vérité, ne croient-ils pas, ne prononcent-ils pas que le contraire de cette vérité est une erreur? Or, telle est précisément l'intolérance dogmatique de l'Eglise, lorsqu'elle déclare que, hors des vérités qui sont dans son sein, et qui forment sa croyance, il n'y a qu'erreur et que mensonge. *Intolérant*, en matière d'opinion, ne peut donc jamais signifier *persécuteur*, et ceux qui l'ont entendu de cette manière ne connaissaient pas mieux la langue française que l'esprit de l'Evangile. M. Gibbon leur apprendra que l'intolérance apostolique consistait à ne souffrir aucune ombre d'altération dans sa foi et dans ses mœurs. Ni crainte, ni complaisance ne pouvait faire chanceler ce caractère; et les premiers chrétiens poussaient si loin ces délicatesses de l'intolérance, si je puis m'exprimer de la sorte, qu'ils étaient devenus étrangers au milieu du monde. Ils ne pouvaient prendre part ni aux cérémonies, ni aux jeux, ni aux spectacles, ni aux festins, ni aux sociétés du Paganisme. Ils ne pouvaient cultiver leurs arts : ils ne pouvaient même entrer dans leurs affaires. Ainsi, ils étaient bannis du commerce du genre humain, et les liens les plus agréables de la vie étaient rompus pour eux.

Or, je demande si un zèle de ce caractère était un moyen bien naturel de propager le christianisme? Etait-ce un moyen bien naturel de persuader les hommes, que de rejeter avec intolérance toutes leurs maximes, tous leurs usages, et de les obliger à y renoncer? Etait-ce, humainement parlant, une cause probable de succès, que d'aller heurter, avec un *zèle inflexible*, toutes les

Digitized by Google

puissances de ce monde, les opinions, les intérêts, les passions, les coutumes, et de ne vouloir entrer en accommodement sur aucune faiblesse? Est-ce ainsi qu'on gagne les hommes? et y a-t-il rien, dans cette conduite, qui ressente la prudence et la politique humaine? On ferait sur cette matière un long discours, qui, sans cesse, ramènerait l'esprit à la même réflexion; car sous quelqu'aspect qu'on envisage ces hommes apostoliques, se partageant l'univers avec confiance, et entrant chez les nations, comme dans des moissons blanchissantes qui attendaient la main de l'ouvrier, on demeure également confondu de leur faiblesse et de leur assurance, de leur témérité et de leur succès.

M. Gibbon était trop instruit dans l'histoire, pour se dissimuler la grandeur d'un tel spectacle; mais il ne voulait y voir que la main de l'homme, et cette idée lui faussa l'esprit. Elle lui fit avancer une opinion qui devait paraître insensée, même aux yeux de son parti; car comment imagina-t-il d'aller dire à un siècle qui tombait en convulsion au seul nom de l'intolérance, que *le zèle intolérant des Apôtres avait favorisé les progrès de leur doctrine?* Il me semble que cette proposition est plus absurde pour les philosophes que pour les chrétiens.

L'érudition de M. Gibbon n'est pas moins en défaut que son jugement, lorsqu'il avance que le zèle apostolique prenait sa source dans la religion juive. Cette opinion est hautement démentie par trois raisons tirées de l'histoire et de la nature même des choses. 1°. La religion juive, dans le long cours de son existence, n'avait jamais rien produit de semblable. 2°. Son caractère et son esprit s'y opposaient; car le peuple juif se regardant, par sa loi, comme la race choisie et privi-

Digitized by Google

légiée, ne pouvait pas avoir la pensée d'aller convertir les autres peuples. Le zèle ne venait donc pas de ses principes; et lorsque M. Gibbon ajoute qu'à la vérité *ce zèle était dégagé de l'esprit étroit du judaïsme*, c'est comme s'il disait en même temps qu'il en dérivait, et qu'il n'en dérivait pas; car est-ce venir d'une religion que de n'en avoir pas l'esprit? 3°. Les Apôtres ne distinguaient pas, dans leur mission, les juifs des païens. Ils pressaient également les uns et les autres de se convertir, et d'entrer dans la nouvelle alliance. Or, encore une fois, dira-t-on qu'un zèle qui tendait à abolir la religion juive, venait de cette religion?

Il paraît tant d'ignorance dans cette opinion, que j'appréhende que la candeur de M. Gibbon ne demeure pas sans reproche. Quel embarras, quels efforts, quelle torture donnée au bon sens, pour éviter de reconnaître la chose du monde la plus simple et la mieux prouvée! c'est que le zèle des Apôtres avait son principe et sa force dans une conviction pleine, entière, invincible; et que cette conviction n'avait ces caractères, que parce qu'elle était opérée en eux par le fait le plus sensible, le plus palpable, le plus éloigné de toute illusion; mais en même temps le plus glorieux et le plus capable de faire braver la mort, la résurrection de Jésus-Christ!

CH. D.

Digitized by Google

Œuvres de Mathurin Régnier, EDITION STÉRÉOTYPE, d'après le nouveau procédé de *L. E. Herhan*. Un vol. *in*-18. Prix : 1 fr. 10 c., et 1 fr. 50 c. par la poste. *Idem*, *in*-12. Prix : 2 fr. 15 c., et 3 fr. 50 cent. par la poste. *Idem*, *in*-12, pap. vél. Prix : 4 fr. 20 c., et 5 fr. A Paris, à la librairie stéréotype, chez *H. Nicolle* et compagnie, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n° 9; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 42, vis-à-vis l'Eglise.

LES éditions nombreuses que l'on fait depuis quelques années des bons ouvrages de tous les genres sont la meilleure preuve de notre retour aux principes de la saine littérature. Les écrits du dix-huitième siècle perdent tous les jours, lorsqu'on les compare aux chefs-d'œuvre du siècle précédent : bientôt il sera inutile de mettre en question le rang que l'on doit assigner aux deux écoles. L'opinion qui se forme avec lenteur, parce qu'elle ne consulte pas un faux enthousiasme, et qui, par cette raison, acquiert une solidité inséparable de tout ce qui est juste et vrai, aura prononcé définitivement sur cette controverse.

Après avoir remis en circulation nos écrivains classiques, il était nécessaire de rappeler aussi l'attention du public sur les auteurs qui ont précédé le grand siècle. Leur lecture est plus utile qu'on ne le croit généralement; c'est chez eux que l'on peut étudier avec fruit le caractère et le génie de la langue française. Presque tous ont tenté des innovations; en observant celles que le goût a conservées ou rejetées, on pénètre peu à peu dans les secrets de nos bons écrivains; on se met en état d'apprécier leurs beautés et leurs heureuses hardiesses : on parvient en même temps à se préserver des écarts du néologisme moderne. L'édition stéréotype de Régnier peut concourir puissamment à ce but; mise à un prix très-modique,

Digitized by Google

elle familiarisera un grand nombre de lecteurs avec le langage poétique d'une époque qui précéda de quelques années les premiers essais du grand Corneille.

Avant de parler de Régnier, il n'est pas inutile de jeter un coup d'œil sur le temps où il vécut. Nous ne parlerons point des auteurs que tout le monde connaît; nous nous arrêterons sur des circonstances assez généralement ignorées, et qui pourront donner une idée des ressources qu'avait Régnier pour perfectionner son talent.

Les guerres civiles avaient imprimé un grand mouvement aux esprits. La nécessité où se trouvaient les chefs de parti de soutenir leurs opinions par des ouvrages polémiques et de haranguer souvent, avait donné beaucoup de force à la prose française. Nous ne jugeons ordinairement des écrits en prose de cette époque que par Montagne et Charron; nous avons tort. Pour s'en faire une idée juste, il faudrait se donner la peine de parcourir les nombreux écrits qui furent publiés dans le temps de la Ligue. On verrait combien les passions ajoutaient alors d'énergie à la langue; et l'on serait étonné de la chaleur, de la précision, et souvent de la noblesse de quelques passages.

En nous occupant de cette recherche, nous avons surtout remarqué un écrit qui fut composé quelque temps après la journée des barricades. Il est intitulé : *Excellent discours sur l'état présent de la France.* L'auteur paraît très-animé contre le duc de Guise, et conseille au roi de s'affranchir, par des moyens nobles, d'une aussi honteuse tutelle. Le commencement de l'ouvrage exprime la douleur de l'orateur sur l'état de la France livrée alors aux discordes civiles. Le style a du nombre, et les sentimens sont touchans et vrais.

« On dit qu'il y a du plaisir à regarder du bord bouil-» lonner les ondes, et à contempler de dessus la terre, » comment les orages et les vents se jouent de la mer. Je » le crois, et cela veut dire seulement qu'il vaut mieux » voir le danger de loin que d'y être. Mais si du haut

» d'une

Digitized by Google

» d'une côte, j'apercevais un navire où j'eusse part, où » j'eusse des amis renfermés en hasard de se perdre, et » sans remède emportés contre les rocs par les courans et » par la tourmente, que j'aurais de regret de me rencon- » trer à ce spectacle! Si la France ne m'était rien, sa- » chant exactement son état, comme je le sais, il ne me » coûterait guères d'en discourir : quand on m'en appor- » terait des nouvelles, elles me seraient indifférentes; je » les recevrais sans passion, bien aise au contraire d'être » loin de ses tumultes, d'ouïr parler de ses remuemens, » avec aussi peu d'émotion et de crainte, comme si l'on » me contait ceux qui advinrent à Rome dans les guerres » civiles. Je ne le puis étant Français; je ne le puis, » voyant la seule barque de mon espérance, le vaisseau » où j'ai tout ce que j'ai de plus cher, et qui lui-même m'est » plus cher que moi-même, le voyant courir à son nau- » frage; voyant ma patrie, ma première mère que tant » de diverses maladies réduisent à l'extrémité, haletant » à peine son dernier soupir.... Si quelquefois aux afflic- » tions, nous soupirons des mots extraordinaires, on les » écoute plus volontiers que s'ils partaient d'un noncha- » lant esprit, allenti par ses continuels contentemens, qui » n'enfante rien aussi qui ne soit vulgaire. Ceux-ci seront » de même remarquables, seulement pour la matière qu'ils » traitent, non pour l'ordre ou la disposition. Les autres » servent leur patrie de leurs corps ou de leurs moyens : » ils font bien, puisqu'ils le peuvent; moi je plains seu- » lement la mienne; je lui donne mes seules larmes, » n'ayant que cela qui lui puisse servir. »

Ce morceau nous a paru vraiment curieux pour l'élégance et la noblesse de la diction. On n'y trouve aucune trace de faux bel-esprit; et l'on remarque que la langue s'élève sans se dépouiller de cette naïveté qui faisait alors son caractère principal. Les malheurs de la France ayant été peints en prose d'une manière si énergique, on doit peu s'étonner que Régnier ait loué dignement dans ses

Digitized by Google

vers le grand prince qui rétablit la paix, et qui imposa silence à tous les partis.

On trouve encore dans ce discours quelques idées politiques rendues avec force et précision. Tel est le morceau où l'orateur conseille à Henri III de ne reconnaître aucun parti. « Il ne faut pas, lui dit-il, que les partis te » reçoivent, et que tu ailles à eux; il faut qu'ils viennent » à toi, et que tu les reçoives. Etre roi, c'est ton parti: » il ne t'en faut point d'autre; que tous les autres cèdent » à celui-là. Qu'est-ce à dire qu'un roi de France entre » en jalousie d'un duc de Guise? Ne connais-tu pas que » cette jalousie te rend égal, et d'égal incontinent infé- » rieur? Il y a bien des degrés pour monter à une cou- » ronne, il n'y en a point pour en dévaler. Si un roi des- » cend tant soit peu, il tombe. » Il n'est guères possible d'exprimer des idées plus fortes en moins de mots; on peut penser que ces discussions auxquelles donnaient lieu les malheurs des temps, ne furent pas inutiles à Corneille, lorsqu'il osa dans la suite introduire sur la scène les grandes questions politiques.

A cette époque où la langue française eut tant d'obligation aux poètes, qui, comme Régnier, marchèrent sur les traces des anciens, l'instruction était moins répandue qu'actuellement; mais ceux qui cultivaient les lettres avaient une érudition plus vaste et plus profonde. On en trouve un exemple fort singulier dans une demoiselle de Schurman dont parle Saumaise, et que Balzac appelait une *merveilleuse fille*. Les femmes qui s'occupent aujourd'hui de littérature, verront sans doute avec plaisir quelques détails sur ce prodige de leur sexe, près de qui l'érudition de madame Dacier se serait éclipsée, s'il faut s'en rapporter entièrement à Saumaise. Mademoiselle de Schurman réussissait également dans la peinture et dans la sculpture; elle l'emportait sur toutes les femmes anciennes et modernes dans la broderie et dans les travaux de son sexe; mais cela n'était rien. Aucune science ne lui était étran-

Digitized by Google

gère, et l'on ne connaissait pas celle dans laquelle elle excellait le plus. Elle écrivait en latin mieux que les hommes qui se piquaient le plus d'élégance dans cette langue; elle parlait tous les idiomes de l'Europe aussi bien que sa langue naturelle. Elle pouvait avoir un commerce épistolaire en hébreu et en arabe. Cette demoiselle s'était aussi livrée aux sciences les plus épineuses et les plus difficiles, telles que la philosophie scholastique, la théologie, etc. (1). S'il n'y a pas d'exagération dans ces détails, il faut convenir que les études étaient alors d'une bien plus haute importance que celles auxquelles on se livre aujourd'hui : faites rapidement, elles n'ont trop souvent pour objet que d'acquérir des connaissances superficielles. Il semble que, pour préparer le grand siècle de notre littérature, il était nécessaire d'accumuler une multitude de trésors; c'était l'économie ambitieuse d'un père de famille qui s'est enrichi par des longs travaux, et qui veut procurer un état brillant à ses fils.

Régnier ne fut pas au-dessous de son siècle, sous le rapport de l'érudition. Il ne se borna point à étudier profondément les satiriques anciens; on voit que les auteurs grecs et latins dans tous les genres lui étaient aussi familiers qu'Horace et Juvénal. Ce poète offre dans son caractère et dans son talent un contraste qu'il est utile d'examiner pour le bien apprécier. Peu d'hommes ont eu autant de liber-

(1) Les détails que donne Saumaise sont beaucoup plus étendus. « Sic pingit ut nemo melius, sculpit, fingit ex ære, ex cera, ex » ligno similiter. In Phrygionica arte et in omnibus quæ muliebrium » sunt curarum et operum, omnes antiquas et hodiernas provocat ac » vincit mulières. Tot vero doctrinarum dotibus instructa est, ut nes- » cias in qua magis antistet. Latinè ita scribit, ut virorum qui totâ » vitâ hanc elegantiam affectârunt, nemo politiùs. Cæteris in Europâ » usitatis linguis æque bene utitur ac illi quibus sunt vernaculæ. Cum » Judæis Hebraïcè, cum Saracenis Arabicè potest commercium ha- » bere litterarum. Etiam viris arduas et spinosas scientias ita tractat, » philosophiam nempe scholasticam et theologiam, ut ommes stu- » peant, etc. »

Digitized by Google

tinage dans l'esprit; peu se sont livrés avec moins de honte à des goûts dépravés, et cependant aucun poète, à l'exception de Boileau, n'a mis autant de sévérité dans sa diction. Quoique les vers de Régnier ne portent pas l'empreinte du travail, on voit qu'il était très-difficile sur le choix de ses expressions, qu'il n'adoptait que les tournures les plus claires et les plus précises, et qu'il s'attachait principalement à rendre son idée, de manière à ce qu'elle fût saisie à l'instant par le lecteur. Le poète, sous ce rapport, a parfaitement connu le caractère de la langue française; et cela explique pourquoi Boileau l'aimait presque autant que Malherbe. Mais cette rigueur de diction ne se conciliait pas toujours avec les sujets que Régnier voulait traiter.

Lorsque emporté par ses penchans, il peint l'enivrement du libertinage, et les affreux dégoûts qui en sont la suite, sa manière toujours exacte et fidelle ne fait qu'enlaidir les objets, et révolte tout lecteur délicat. Dans des momens plus calmes, lorsque Régnier cherche à exprimer des sentimens tendres, il parvient rarement au but qu'il s'est proposé; l'abondance d'Ovide, et l'aimable abandon d'Horace, prennent sous sa plume une teinte de sévérité, et une sorte de sécheresse. Il est beaucoup plus heureux quand, avec Juvénal, il exprime l'indignation dont il est animé, et qui semble l'avoir fait poète, ou quand, imitant Horace dans ce qu'il a de grave et de sérieux, il s'élève contre les travers de son siècle.

La juste appréciation du talent dont on est doué fait seule les grands écrivains. Boileau et Racine possédaient au plus haut degré cette connaissance précieuse qu'ils devaient probablement aux conseils réciproques qu'une amitié solide leur rendait aussi agréables qu'utiles. De pareils secours manquaient à Régnier, qui ne goûta que pendant quelque temps les charmes d'une liaison de ce genre. Il faut donc peu s'étonner s'il se trompa souvent sur le genre auquel il était le plus propre.

Digitized by Google

Les satires de Régnier, à l'exception de celle où il raconte ses dégoûtantes aventures, se font lire avec beaucoup d'intérêt. On y trouve des peintures de mœurs très-curieuses ; le style est vif et rapide; il présente des alliances de mots fort heureuses, et des tournures pleines de nerf et de comique. Les épîtres sont inférieures ; le poète était loin d'avoir cette douce philosophie qui répand tant de charmes sur celles d'Horace : on doit cependant remarquer la première où Régnier s'étend sur la paix rendue à la France par Henri IV. Les élégies offrent quelquefois des détails agréables ; mais, comme nous l'avons observé, le ton du poète ne s'accorde pas assez avec la mollesse du genre : deux de ces élégies sont assez curieuses, parce qu'elles furent faites pour Henri IV, et destinées à une femme qu'il aimait. Ce prince employait quelquefois Régnier et Malherbe à composer des vers pour ses maîtresses ; il y prenait le nom du grand Alcandre. En général les deux poètes étaient peu propres à cet emploi ; l'un avait trop de roideur dans le style, l'autre trop d'élévation dans les idées. Il peut être intéressant de rapprocher en cette occasion, Malherbe et Régnier. Nous choisirons une situation à peu près pareille ; les deux poètes ont à peindre une passion qui n'est point partagée. Voici comment s'exprime Malherbe. Après que le grand Alcandre a parlé de sa puissance et de sa gloire, et s'est indigné contre la passion qui le maîtrise, il s'écrie :

Mais quoi ! ces lois dont la rigueur
Retient mes souhaits en langueur
Règnent avec un tel empire,
Que si le ciel ne les dissout,
Pour pouvoir ce que je desire,
Ce n'est rien que de pouvoir tout.
Ainsi d'une mourante voix
Alcandre au silence des bois
Témoignait ses vives atteintes;
Et son visage sans couleur
Faisait connaître que ses plaintes
Etaient moindres que sa douleur.

Digitized by Google

Malherbe a parlé sur le ton de l'ode ; Régnier va s'exprimer avec le style plus familier de l'épître :

L'amour qui pour objet n'a que mes déplaisirs,
Rend tout ce que j'adore ingrat à mes desirs.
Toute chose en aimant est pour moi difficile,
Et comme mes soupirs, ma peine est infertile.
D'autre part, sachant bien qu'on n'y doit aspirer,
Aux cris j'ouvre la bouche et n'ose soupirer ;
Et ma peine étouffée avecque le silence,
Etant plus retenue a plus de violence :
Trop heureux si j'avais en ce cruel tourment,
Moins de discrétion et moins de sentiment ;
Ou sans me relâcher à l'effort du martyre
Que mes yeux ou ma mort, mon amour pussent dire.

Boileau et Molière durent beaucoup à Régnier. L'un en étudiant les secrets du style de ce poète, s'exerça à rimer difficilement, à renfermer sa pensée dans les expressions les plus claires et les plus précises, et à varier les tournures ; l'autre apprit de Régnier le comique de mots : tous deux trouvèrent chez ce poète des modèles de ces vers qui se retiennent facilement, qui deviennent aussitôt proverbes. Molière sur-tout l'a souvent imité. Dans le *Tartufe*, lorsque ce personnage cherche à lever les scrupules d'Elmire, il s'exprime ainsi :

Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.
Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,
Et ce n'est pas pécher que pécher en silence.

Régnier avait dit dans sa treizième satire :

Le péché que l'on cache est demi pardonné.
La faute seulement ne gît en la défense ;
Le scandale, l'opprobre est cause de l'offense.
Pourvu qu'on ne le sache, il n'importe comment.
Qui peut dire que non, ne pèche nullement.

La même satire paraît avoir donné à Molière l'idée du commencement du récit d'Agnès dans l'*Ecole des femmes*.

Digitized by Google

Régnier fait parler une vieille femme qui veut séduire sa jeune maîtresse.

Ma fille, Dieu vous garde, et vous veuille bénir ;
Si je vous veux du mal, qu'il m'en puisse advenir, etc.

La séductrice d'Agnès s'exprime presque dans les mêmes termes :

Mon enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir,
Et dans tous vos attraits long-temps vous maintenir, etc.

Dans la comédie *des Fâcheux*, on remarque aussi plusieurs traits de la huitième satire de Régnier sur les Importuns, satire que ce poète lui-même avait imitée de la neuvième d'Horace, mais dans laquelle il avait eu l'art d'appliquer la critique aux travers du temps où il vivait.

Les poètes du siècle de Louis XIV ne sont pas les seuls écrivains qui aient imité Régnier. Un philosophe célèbre du dix-huitième siècle, dans une de ses tirades les plus admirées, n'a fait que mettre en prose bouffie les vers d'une satire du vieux poète. Dans cette satire, on sent bien que Régnier ne parle pas sérieusement ; les poètes peuvent déclamer à leur aise ; mais le philosophe dogmatise, et prêche une doctrine qu'il veut faire adopter. Voici les vers de Régnier :

Je pense, quant à moi, que cet homme fut livre,
Qui changea le premier l'usage de son vivre,
Et rangeant sous des lois les hommes écartés,
Bâtit premièrement et maisons et cités ;
De tours et de fossés renforça ces murailles,
Et renferma dedans cent sortes de quenailles.
De cet amas confus naquirent à l'instant,
L'envie, le mépris, le discord inconstant,
La peur, la trahison, le meurtre, la vengeance, etc.

Rousseau commence ainsi la seconde partie du discours sur l'inégalité.

« Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de » dire : *Ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples

Digitized by Google

» pour le croire, fut le vrai fondateur de la société ci-
» vile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de
» misères et d'horreurs n'eût point épargné au genre hu-
» main celui qui, arrachant les pieux ou comblant les
» fossés, eût crié à ses semblables : Gardez-vous de cet
» imposteur ; vous êtes perdus, si vous oubliez que les
» fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne ! »

On voit quel fruit les philosophes modernes tiraient de la lecture de nos vieux poètes. Ils prenaient au sérieux ce que ces derniers n'avaient donné que comme des plaisanteries, ou de vaines déclamations.

L'édition de Régnier que nous annonçons, est sur-tout remarquable pour l'extrême correction du texte. On la recherchera d'autant plus, que l'édition de Londres de 1750, qui était regardée comme la meilleure, ne se trouve plus que dans les bibliothèques.

P.

Voyages d'Antenor, en Grèce et en Asie, avec des notions sur l'Egypte. Manuscrit grec trouvé à Herculanum ; traduit par *E. F. Lantier*. Septième édition, revue et corrigée par l'auteur. Cinq volumes in-18, prix : 6 fr., et 7 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Buisson*, libraire, rue Hautefeuille ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

On lit souvent avec l'annonce d'un livre nouvellement réimprimé, cette formule d'éloge : « Plusieurs éditions rapidement épuisées, ont suffisamment prouvé la bonté de cet ouvrage. » En effet, on ne saurait disconvenir qu'un ouvrage qui jouit d'une telle destinée, ne soit très-bon pour l'auteur et pour le libraire. Mais ce n'est pas une

Digitized by Google

raison pour qu'il ait un mérite égal aux yeux des juges éclairés, qui seuls consacrent les succès littéraires. On pourrait même parier aujourd'hui avec un grand avantage, vu le petit nombre de lecteurs qui conservent encore quelque goût pour les productions solides et instructives, qu'un livre dont les éditions se sont rapidement succédées est extrêmement frivole et peu digne de son succès.

S'il fallait prouver cette assertion, il suffirait de citer les *Voyages d'Antenor*. Cet ouvrage, publié pour la première fois, il y a peu d'années, est aujourd'hui à la septième édition; cependant il a essuyé à plusieurs époques de justes critiques, et fût-il lu cent fois plus encore, je ne crois pas qu'il gagnât rien dans l'estime de ceux qui ont vraiment droit de suffrage dans la république des lettres. On lui a déjà reproché avec une juste sévérité, la fausse philosophie qui y règne, la licence des peintures et des anecdotes dont il est rempli. Mais on s'est moins attaché à apprécier le degré de talent littéraire que l'auteur y a montré. C'est sous ce point de vue que nous allons l'examiner aujourd'hui, sans nous astreindre à l'analyse exacte qui serait nécessaire si nous avions à parler d'un ouvrage nouveau.

Antenor, jeune homme né à Ephèse d'une prêtresse de Diane, est venu depuis peu de temps à Athènes pour y étudier la littérature et la philosophie. Présenté à Aristippe et admis à sa table, il y fait connaissance avec une amie de ce voluptueux élève de Socrate, nommée Lasthénie. Cette Lasthénie dont l'auteur paraît s'être complu à tracer le caractère, et qu'il présente comme un parfait assemblage de talens et de vertus, est une philosophe qui aime beaucoup à disserter sur la métaphysique de l'amour, sur le bonheur, sur les plaisirs. On s'attend bien qu'Antenor, quelque goût qu'il ait pour les leçons d'Aristippe,

Digitized by Google

va leur préférer encore celles de la belle Lasthénie. Cette préférence devient bientôt une passion violente qu'il renferme d'abord en lui-même, qu'il se hasarde ensuite à avouer, et qu'il réussit enfin à faire partager.

On sait assez qu'aujourd'hui une héroïne de roman n'est pas obligée à une conduite très-sévère. Pourvu qu'elle énonce en beaux termes de grandes maximes de vertu, qu'elle parle à tout propos de sa sensibilité, que sur-tout elle fasse beaucoup d'actes de bienfaisance, on est très-disposé à lui pardonner un instant de foiblesse, sans laquelle il ne saurait y avoir de roman. Néanmoins on exige que cette faiblesse puisse être attribuée à la fatalité, à l'empire des circonstances, et l'écrivain déploye ordinairement toutes les ressources de son art pour entourer l'héroïne de tant de séductions que la résistance devienne presqu'impossible à la fragilité humaine. M. Lantier a dédaigné ces moyens trop vulgaires. S'il place un moment sa Lasthénie dans une situation dangereuse, où Antenor après lui avoir sauvé la vie en terrassant un taureau furieux, semblerait, suivant l'usage, devoir triompher de sa résistance, c'est pour nous montrer tout l'empire qu'une philosophe garde sur ses passions. L'instant que Lasthénie elle-même a fixé pour sa défaite, n'est pas encore arrivé, et elle s'échappe victorieuse des bras de son amant.

Lasthénie possédait une petite maison dans les faubourgs d'Athènes, et l'art s'était réuni à la nature pour rendre cette délicieuse retraite digne d'une élève d'Aristippe. Il y avait sur-tout un monument remarquable : « le salon de Flore était de forme ovale, incrusté de marbre blanc avec des pilastres de porphyre. Le pourtour était garni de vases et de caisses d'un bois précieux, où brillaient à l'envi les fleurs les plus belles. » Deux coulisses qui s'entr'ouvraient à volonté, cachaient un enfoncement

Digitized by Google

où l'on trouvait un lit de repos couvert de riches tapis; « au centre était une petite niche qu'occupait une statue qui avait le doigt sur la bouche, comme pour commander le silence. C'en était le dieu, que les Grecs nomment *Sigalion.* »

C'est là que Lasthénie, qui a échappé à un danger où une vertu vulgaire aurait succombé, conduit elle-même son amant, pour y récompenser sa tendresse, son courage, et sa constance. Sans doute le lecteur applaudira aux spéculations philosophiques qui lui ont appris combien un bonheur différé devient plus précieux et plus enivrant. Mais peut-être sera-t-il étonné en se rappelant ce que Lasthénie a assuré à Antenor, que personne avant lui n'avait jamais au toucher son cœur. En effet, il est difficile de se persuader qu'une si délicieuse retraite n'eût été jusque-là consacrée à aucun usage. Pour se rendre croyable, Lasthénie devait positivement déclarer, si c'était pour l'heureux Antenor qu'elle avait fait bâtir à la hâte ce temple de Flore, que la volupté la plus raffinée et la mieux instruite par l'expérience n'aurait pas plus savamment disposé; et dans ce cas, je ne sais si le lecteur le plus indulgent pourra lui pardonner une défaite calculée si long-temps d'avance, et déjà résolue sans doute, lorsque son amant n'osait encore l'espérer.

Quoi qu'il en soit, Antenor ne jouit pas long-temps de son bonheur. Cette dangereuse manie, commune aux philosophes de tous les pays, de tourner en ridicule ce qui est respecté par les peuples, le force à se bannir d'Athènes pour avoir dit trop hautement son avis sur les cérémonies des fêtes de Bacchus. C'est alors que par le conseil de Lasthénie, il se décide à voyager, à l'imitation des grands philosophes. Dans toutes ses courses il rencontre chaque jour quelque personnage, qui lui raconte son histoire, ou qui lui ap-

Digitized by Google

prend tout ce qu'il sait sur les différentes villes de la Grèce, de l'Egypte et de l'Asie. Je ferai quelques observations sur cette singulière méthode de traiter l'histoire.

Elle est très-commode pour l'auteur, à qui elle permet de ne donner aucune liaison à ses narrations, de ne rien approfondir, de passer sur tous les points qui pourraient mettre en défaut son érudition. Elle n'est pas aussi bonne pour le lecteur qui voudrait un fil propre à le guider à travers cette multitude de faits sans cohérence, et qui ne pourrait prendre quelqu'intérêt à des anecdotes qu'on lui a répétées dès l'enfance, qu'autant qu'elles seraient présentées d'une manière heureuse, et propre à jeter un jour nouveau sur les mœurs et les personnages de l'antiquité. Mais loin de s'astreindre à un ordre qui l'aurait gêné, on ne peut s'étonner assez jusqu'à quel excès M. Lantier a abusé de l'extrême facilité qu'il avait à compiler sans choix tous ceux qui ont écrit sur la Grèce. Il n'y a pas de conte assez rebattu pour qu'il ait dédaigné d'en grossir ses cinq volumes ; et pour les composer, il pouvait se passer de toute autre érudition que de celle qu'on trouve à peu de frais dans ces compilations alphabétiques, si multipliées depuis un demi-siècle. Souvent même il va jusqu'à mettre sur le compte de ses personnages, des anecdotes trop connues pour qu'on ait le droit de les ôter à ceux à qui elles appartiennent. C'est ainsi qu'il prête très-gratuitement au poète Bion la folie d'un certain des Iveteaux, qui après avoir passé sa vie au sein des plaisirs, se livra tout-à-coup dans sa vieillesse aux charmes de la vie pastorale, et prenant en main la houlette et la panetière, passait les jours à garder son troupeau et à chanter des idylles au milieu de son jardin.

L'auteur aurait dû apercevoir un autre inconvénient dans sa manière toujours uniforme de préparer les récits :

Digitized by Google

c'est de faire de tous ses personnages autant de conteurs prolixes, qui amènent bien ou mal l'occasion de parler des autres, et sur-tout d'eux-mêmes. Encore, s'il ne mettait jamais en scène que des philosophes, cette abondance de paroles ne serait qu'un trait de caractère dont il faudrait lui savoir gré : mais que Sapho désespérée, interrompe le récit de la trahison de son amant, pour dire tout ce que M. Lantier peut savoir sur le Phénix, sur le débordement du Nil, et sur les lois de Solon, rien ne rappelle mieux l'anecdote très-connue de ce chasseur qui, brûlant de raconter un de ses exploits, feint d'entendre un coup de fusil, et de là prend occasion de commencer un récit qu'il étoit fort embarrassé d'amener.

Je ne suivrai pas Antenor à travers le grand nombre d'événemens où il est jeté, de longues narrations qu'il est forcé d'entendre. Qu'il suffise de dire que parmi tant de guerriers, de poètes, de philosophes qui paraissent sur la scène, il n'y en a pas un seul qui soit peint sous ses véritables couleurs, et que l'auteur, content de trouver l'occasion de rappeler ou d'imaginer quelqu'anecdote scandaleuse, a grand soin de ne citer jamais de leur histoire ou de leurs opinions, que ce qui peut amuser le désœuvrement et la frivolité. Ainsi il consacre trois ou quatre pages au divin Platon, et de toute sa philosophie il ne rappelle que cette idée extravagante de sa république, de former tous les ans pour un seul jour des mariages assortis au hasard. Socrate, dont il était si naturel d'opposer les idées religieuses et la sublime morale, à tant de hardis sophistes qui ne s'accordaient à combattre des croyances respectées que pour y substituer des rêveries aussi folles et beaucoup plus dangereuses, Socrate n'a pas même été jugé digne d'occuper un chapitre, et son nom n'est jamais prononcé qu'incidemment dans tout le cours de l'ouvrage.

Digitized by Google

Enfin, parmi cette foule de faits rassemblés sans ordre et sans choix, la chronologie se trouve tellement bouleversée, qu'Antenor avoue lui-même dans sa préface *qu'il a souvent réuni dans la même scène des personnages dont l'existence a été séparée par le lups de plus d'un siècle.* Un seul exemple suffira pour prouver que je n'exagère rien, et je ne le choisirai pas dans ce que l'ouvrage offre de plus défectueux.

Antenor a pour compagnon de voyage un Thébain nommé Phanor. Ce jeune homme devient amoureux dans toutes les villes par où il passe, bien persuadé chaque fois, qu'il le devient pour toute sa vie; et ce travers assez gai l'entraîne dans un grand nombre d'aventures, dont quelques-unes pourront plaire à ceux qui ne lisent que pour s'amuser. On sent bien que les convenances exigent qu'un personnage embelli d'ailleurs de toutes les qualités qui intéressent dans la jeunesse, soit ramené, à la fin du roman, à des idées de bonheur plus délicates et plus vraies. Aussi, M. Lantier, qui sans doute se pique de moraliser comme tout autre romancier, a-t-il grand soin de lui ménager au dénouement une occasion de se convertir. La magicienne chargée d'opérer ce prodige est une jeune fille, nommée Athénaïs. Elle habite avec sa sœur dans les environs de Sardes auprès d'un grand-père aveugle; et, modèle de piété filiale, d'innocence et de candeur, elle réunit toutes les vertus et tous les charmes qui peuvent inspirer une passion durable. Phanor ne tarde pas à en ressentir l'influence, et cette fois il ne se trompe pas en se croyant engagé pour la vie. Jusque-là il n'y a rien que d'ordinaire dans cette invention : ce qui va suivre surprendra davantage. Ce vieillard qu'on nous représente menant une vie si pauvre et si ignorée dans une chaumière, et cultivant de ses mains le jardin qui le nourrit, ce vieillard, qui le croi-

Digitized by Google

rait? n'est autre que le juste Aristide. En vain nous avons appris dès notre enfance, qu'Aristide mourut dans sa patrie, et qu'il mourut si pauvre qu'on l'inhuma aux dépens du trésor public. M. Lantier de sa propre autorité le bannit une seconde fois d'Athènes, le fait errer long-temps de pays en pays, enfin le conduit à Sardes, au moment où le jeune Cyrus préparait contre Artaxercès, son frère, l'expédition où il perdit la vie, c'est-à-dire, environ soixante-dix ans après l'époque où, sur la foi de tous les historiens, on avait placé, jusqu'à M. Lantier, la mort de ce grand homme. C'est un exemple des anachronismes que l'auteur a jugés sans conséquence, et on en pourroit citer cent plus hardis encore. Mais s'il a pensé qu'on les lui pardonnerait en faveur de ses inventions, il ne s'est pas cru davantage obligé de conserver à ses personnages les traits que leur donne l'histoire. Chez lui Aristide n'est plus ce héros d'un caractère presque unique dans l'antiquité, faisant sans faste et sans ambition les actions les plus généreuses, s'oubliant constamment dans l'intérêt de la patrie; c'est, comme tous les autres personnages du roman, un narrateur infatigable, parlant sans cesse de lui-même, et racontant avec un soin minutieux, non-seulement toutes les actions, mais toutes les paroles que les historiens rapportent de lui. Voici comme il rend compte de sa première entrevue avec Cyrus.

« Je traversai la ville vêtu comme à présent, nu-pieds, tête nue, le visage ombragé d'une barbe épaisse. Les passans s'amusaient à me considérer: ils m'examinaient comme un animal curieux. Je trouvai dans la première cour une garde nombreuse qui me laissa passer. On m'arrêta dans la seconde. Je demandai à l'un des esclaves si quelqu'un d'eux entendait le dialecte ionien? « Moi, répond le plus apparent de la troupe. — Eh! bien, va-t-en dire à Cyrus

Digitized by Google

qu'un Grec veut le voir et lui parler. » Cet homme, au lieu d'y aller, me *toisait* et me regardait fixement. — « Obéissez, lui dis-je en jetant sur lui un regard d'indignation et de fierté, et apportez-moi la réponse. »

Aristide, ou plutôt M. Lantier, nous assure que cet air d'autorité décida l'esclave. Mais si à ce ton si déplacé dans un homme dont l'extérieur n'annonçait qu'une basse extraction, l'esclave eût répondu par un refus positif, je demande si Aristide aurait eu le droit de se plaindre. Quoi qu'il en soit, l'esclave revient et il annonce que *son maître ne sera visible que dans deux heures.* « Retourne, lui dit encore Aristide, et dis-lui que je n'ai pas le loisir d'attendre; qu'un jeune homme doit des égards à la vieillesse, et un satrape *persan* à un Grec libre. » Le satrape persan, non moins soumis que l'esclave, se rend à cette verte réprimande. Aristide est introduit, et peu touché de l'empressement du jeune prince, il n'ouvre la bouche que pour insulter toute sa cour. « Fais retirer, lui dit-il, cette folle jeunesse que l'aspect d'un homme libre étonne, et je me nommerai. Ce prince fit un signe, et tout s'éclipsa. » Une pareille grossièreté paraîtrait choquante dans le Spartiate qui faisait trembler le grand roi : ici, c'est un habitant de l'Attique, c'est le héros le plus modeste de l'antiquité, c'est un vieillard proscrit et sans ressource, qui parle ainsi à un prince puissant auquel il demande un asile.

M. Lantier a cru que c'était-là de la grandeur d'ame, de la fierté républicaine. Pour trouver cette méprise moins étrange, on a besoin de se rappeler que les *Voyages d'Antenor* ont paru à une époque où nos modernes *Aristides* regardant l'impolitesse et la grossièreté comme le caractère distinctif d'un homme libre, avaient sévèrement proscrit toutes ces marques de déférence et de respect qui ne sont que l'expression des rapports qui doivent exister entre

Digitized by Google

entre les diverses classes, pour le bon ordre de la société Je suis loin de supposer à M. Lantier des opinions exagérées qu'il combat dans plusieurs endroits de son livre, et dont ceux même qui s'y sont le plus livrés ont été les premiers à rougir ; mais il est permis de croire que le ton dominant à cette malheureuse époque aura influé à son insu sur sa manière de voir les personnages fameux des républiques anciennes. S'il se fût plus attaché à consulter leurs historiens, il aurait remarqué comment ces grands hommes savaient conserver dans l'infortune toute leur dignité, sans outrager ceux dont ils réclamaient les secours. Voici, suivant Cornélius Népos, ce que Thémistocle, dans une situation pareille, écrivit à Artaxercès :

« C'est Thémistocle, c'est moi qui viens à vous, moi qui ai plus nui à votre maison qu'aucun autre Grec, lorsque la nécessité me força à combattre votre père et à défendre ma patrie. Cependant mes services surpassèrent encore tout ce que je lui avais fait de mal, quand je fus en sûreté moi-même et que je le vis dans le danger. Il ne voulait pas retourner en Asie après le combat de Salamine : je lui fis savoir qu'on se disposait à rompre le pont qu'il avait jeté sur l'Hellespont et à l'envelopper de toutes parts, et cet avis le sauva d'un si grand péril. — Maintenant, chassé de toute la Grèce, je me réfugie vers vous et je vous demande votre amitié. Si je l'obtiens, vous aurez en moi un ami aussi dévoué que votre père eut un ennemi courageux..... »

Tel est le ton à-la-fois noble et modeste qui convient à la vertu malheureuse, bien éloignée d'une morgue encore moins choquante que ridicule quand elle est impuissante.

Il est inutile de dire qu'après quelques mois d'épreuve Phanor obtient la main d'Athénaïs ; qu'Aristide est rap-

Digitized by Google

pelé, et vient mourir dans sa patrie où ses petites-filles sont dotées aux frais du trésor public. Pour Antenor, il retrouve aussi sa Lasthénie qui, revenue d'un moment de faiblesse, a changé la *chapelle* de Flore en celle de Minerve, et finit par confier à son ancien amant le bonheur de sa jeune sœur Télésille. Tous trois vivent long-temps heureux et tranquilles. Enfin, après avoir philosophé pendant quatre-vingt cinq ans, Lasthénie meurt en philosophant. Elle est bientôt suivie de sa sœur, et Antenor, condamné par sa longévité à survivre à tout ce qu'il aimait, termine sa narration en transcrivant les apophthegmes philosophiques que lui a légués son amie.

J'ai cherché à mettre le lecteur en état de juger si les *Voyages d'Antenor* sont un ouvrage heureusement conçu; si des anecdotes sans liaison et connues de tout le monde, peuvent exciter un grand intérêt; si les mœurs et les caractères de l'antiquité y sont fidèlement retracés. Je suis obligé d'ajouter que le style ne dédommage guère de ce que le fonds peut avoir de défectueux. Il est, en général, assez facile; mais quelquefois il devient plat, souvent précieux et maniéré. Le poète Bion vient de réciter une pièce d'Anacréon: « Vous nous avez servi des fruits délicieux, lui dit Antenor, mais ils ne sont pas de votre jardin; nous savons qu'il en porte d'aussi doux, d'aussi délicats, et nous en sommes très-friands. » Ailleurs, pour rassurer Phanor jaloux de l'accueil que ce même Antenor reçoit tous les jours d'Athénaïs: « Pauvre homme, lui dit-il, ne voyez-vous pas que ces amitiés, ces caresses que vous m'enviez reviennent à vous par réflexion; je suis votre satellite: je vous renvoie les rayons du soleil. » Ce dernier trait ne semble-t-il pas dérobé à Trissotin ou aux Précieuses ridicules? Voilà le style de M. Lantier dans la familiarité d'un dialogue ingénieux; voici comme

Digitized by Google

il peint la passion dans toute son énergie : « La main me tremble, écrit Phanor à Athénaïs ; mes idées se confondent...; un nuage épais m'environne...; je m'arrête...; je respire encore ! mais mon ame s'enfuit... une flamme active, impétueuse, dévore ma vie. Si je meurs, donnez des larmes à ma cendre; vivez, soyez heureuse. » C'est une mauvaise parodie de ces vers de Sapho :

Un nuage confus se répand sur ma vue, etc.

En mettant en scène les plus fameux poètes grecs, l'auteur n'a pas craint de leur prêter des vers de sa façon. Je citerai quelques traits d'une pièce qu'il suppose faite par Bion peu de jours avant sa mort :

O ma chère ame, ô tout moi-même,
Tu vas descendre chez Pluton,
Et par-devant sa cour suprême,
De tes hauts faits rendre raison.
Que dira ton ombre légère
Lorsque Minos au noir sourcil,
Demandera d'un ton sévère
Ce que tu fis ou voulus faire
Quand tu logeois dans ton *étui* ?
Tu répondras : Je vais sans peine,
Juge éternel de ce *pourpris*,
Vous raconter ce que je fis,
Quand j'habitais ce beau domaine
Du vieux Saturne et de son fils,
Et que j'avais figure humaine.
. . . . . .
Seigneur Minos, *soyez bon diable*,
Songez que l'homme ne vaut rien,
Et que de nous le moins coupable
Est le *pécheur* qui vent le bien.

Le goût des lecteurs pourra être partagé sur le mérite de ces vers : mais tous ne conviendront-ils pas que cette plaisanterie du poète qui paraît devant la cour suprême de Pluton, et qui prie le seigneur Minos d'être bon diable,

parce que l'homme ne vaut rien, est tout-à-fait dans l'esprit et les opinions de l'antiquité, et que si les couleurs locales étaient partout aussi fidelles, il faudrait bien croire M. Lantier quand il assure que son livre est traduit d'un manuscrit grec ?

Je ne ferai plus qu'une observation : elle portera sur le style de l'avant-propos. M. Lantier a cru devoir y indiquer le but de son ouvrage, et prévenir par-là l'embarras où aurait pu se trouver le lecteur, après l'avoir lu. « Je desire, dit-il, que le public me sache gré de mon travail. . . . . Heureux, si les savans me lisent par curiosité, les gens du monde par désœuvrement, pour acquérir sans peine quelques notions sur les mœurs et les usages antiques ! Les femmes pourront trouver dans les aventures amoureuses un remède contre l'ennui et les vapeurs, et un doux aliment pour leur sensibilité. » On sent qu'il faut être bien sûr de la bonté de sa cause pour la plaider devant le tribunal du public avec ce ton léger qui règne d'un bout à l'autre dans cet avant-propos, aussi bien que dans la préface attribuée à Anténor. Je ne m'arrêterais pas à remarquer combien il est déplacé à la tête d'un ouvrage qui, malgré son extrême frivolité, annonce cependant des prétentions à instruire sur un sujet grave et intéressant, si ce style singulier n'avait pas été long-temps une espèce de mode dans le dix-huitième siècle. C'est un rapport malheureux qui existe entre beaucoup d'auteurs de cette époque de n'avoir presque jamais su prendre le ton commandé par leur sujet. Tandis que Raynal chargeait l'histoire de déclamations ampoulées, que Diderot débitait en inspiré ses prétendues découvertes dans l'art dramatique ou dans la morale, d'autres portaient jusques dans les ouvrages dont l'objet était le plus sérieux, ce ton de persiflage qui régnait alors dans les sociétés. Tant on avait de prétention à

Digitized by Google

se montrer homme du monde, lors même qu'il n'aurait fallu être qu'auteur exact et laborieux ! Je suis loin de prendre la défense de ce faste d'érudition si justement ridiculisé par Molière ; mais si le pédantisme consiste en effet à attacher à certaines choses beaucoup plus d'importance qu'elles n'en méritent, et à s'en parer hors de saison ; je demande si ceux qui affichent si mal-à-propos ce qu'ils appellent le *bon ton*, sont autant éloignés du pédantisme qu'ils se flattent de l'être, et si l'auteur des *Femmes savantes* se serait refusé la peinture de ces écrivains qui craignent si fort de n'être qu'érudits, lorsqu'ils ont tant de raison pour être tranquilles sur cet article.

Caractère du duc de Bedford.

Par Chesterfield (*traduit de l'anglais*).

Le duc de Bedford était plus distingué par son rang et ses richesses immenses, que par ses qualités personnelles. Il avait plus que le sens commun : mais sa tête était si mal disposée, mais son obstination était si aveugle, que son jugement lui devenait presqu'inutile, et nuisait vraiment aux autres.

Ses préventions égalaient son entêtement ; et malgré ces dispositions, il se laissait conduire par de très-minces subordonnés, qui ne manquaient pas de lui faire croire qu'ils respectaient toutes ses volontés.

Avec des manières brusques, il ne pouvait ni ne desirait plaire.

Sa conversation familière manquait d'élégance ; mais on y remarquait du sens et de la méthode.

Rien ne le rendait aimable ; mais son cœur n'était ni vicieux ni criminel. On observait dans son éclat quelque

Digitized by Google

chose de bas ; mais aucune de ses actions n'inspirait le mépris.

C'était enfin un duc issu d'une famille respectable, et possesseur de vastes domaines.

AUTRE CARACTÈRE DU MÊME.

Par Junius (*traduit de l'anglais*).

LE duc de Bedford fut un homme d'une grande importance ; un rang distingué, une fortune immense, un nom illustre suppléèrent à son peu de mérite. L'usage qu'il fit de ces rares avantages eût pu l'honorer, mais n'eût pas servi aux progrès des connaissances humaines. L'éminence de ses dignités lui traçait son devoir, lui frayait le chemin qui conduit aux grandeurs ; il ne pouvait s'en écarter par erreur, ni l'abandonner par calcul.

L'indépendant et vertueux duc de Bedford ne voulut jamais prostituer sa dignité en se livrant à des déclamations au parlement, soit pour ou contre le ministère. Il ne se montra jamais l'ennemi, ni l'esclave des favoris de son souverain. Quoique souvent trompé dans sa jeunesse, on ne le vit pas dans le cours d'une longue vie, choisir ses amis entre des personnages débauchés. Son honneur personnel lui aurait interdit la société des joueurs, des athées, des spadassins, des bouffons ou des jockeys. Il n'aurait jamais consenti à se mêler des intérêts ou des intrigues de ses subordonnés, soit en récompensant leurs vices, soit en les enrichissant aux dépens de son pays. Pouvait-il ignorer ou mépriser la constitution de sa patrie, au point de convenir en une cour de justice, de l'achat ou de l'aliénation d'un bourg d'Angleterre? Si la Providence l'eût frappé de quelque malheur domestique, il aurait souffert avec sentiment, mais aussi avec dignité. Il n'eût pas cherché à

Digitized by Google

se consoler de la mort d'un fils unique, dans les sollicitations ou dans la vente de places à la cour, encore moins dans un agiotage à la compagnie des Indes.

L'histoire du duc de Bedford devient importante à l'époque de son ambassade à la cour de Versailles. Il fut alors chargé d'un ministère honorable, dont il s'acquitta d'une manière distinguée. Ses partisans cherchaient un ministre dont l'esprit conciliant ne s'éloignât pas de quelques concessions. Les affaires du royaume exigeaient un homme qui songeât plus à la prospérité de son pays, qu'à son élévation personnelle; et cet homme se trouva au premier rang de la noblesse.

N. L.

SPECTACLES.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

Esther et l'*Oratorio de Saül.*

Ces deux pièces ont été jouées, le 17 avril à l'Opéra, au profit de Mlle Saint. On a fait différentes critiques de la tragédie d'*Esther*. Son plus grand défaut est d'être trop courte. On ne se lasse point d'entendre d'aussi beaux vers. Aujourd'hui même, les spectateurs, malgré leur profonde ignorance, en général, les écoutent avec admiration et une sorte de recueillement et de respect. Il est vrai qu'ils s'en dédommagent par des éclats de rire lorsqu'ils entendent prononcer le mot de *juifs*. Une gaieté de cette nature interrompit assez long-temps la représentation dont je parle. J'entendis aussi dire que le mot de *chambre prochaine* étoit ignoble.

Digitized by Google

On sait que Racine a fidèlement suivi l'histoire d'Esther, telle qu'on la lit dans le livre de l'Ancien Testament, qui porte ce nom. Une difficulté m'a toujours *arrêté dans le septième chapitre* de la Vulgate. Assuérus après avoir entendu l'accusation portée contre Aman par la reine, sort un moment du lieu du festin. Son favori se lève aussi, pour supplier Esther de lui sauver la vie, ayant bien vu qu'Assuérus était disposé à la lui arracher. Le monarque revient, trouve qu'Aman s'est jeté sur le lit où était la reine pendant le repas, et s'écrie: Comment! il veut opprimer *(opprimere)* la reine dans ma maison! Sacy traduit *opprimere* par *faire violence*. Mais soit qu'Aman voulût outrager ou assassiner la reine, l'embarras est le même. Cela ne peut guères s'expliquer qu'en supposant qu'il eût subitement perdu la raison, ou plutôt qu'Assuérus feignit de prendre une supplication pour une violence. Cette obscurité a semblé, à la représentation, se retrouver dans la tragédie de Racine, et y produire quelque embarras; mais c'est la faute des acteurs. Aman se jette aux pieds de la reine, et fait ou doit faire un mouvement, soit pour les embrasser, soit comme pour la retenir lorsqu'elle recule d'indignation; car outre qu'il dit: *par ces pieds que j'embrasse*, etc., Assuérus qui survient, s'écrie:

Quoi! le traître sur vous porte ses mains hardies!

La pantomime que je viens d'indiquer rend compte de tout, et sans elle l'exclamation du roi serait inintelligible. Je fais cette remarque parce que j'ai vu plusieurs personnes arrêtées à ce vers, et d'autres se scandaliser mal-à-propos *des mains hardies*.

Cette tragédie, composée pour un couvent, est d'un genre nouveau. Il y a deux personnages qu'on ne voit que dans une scène, Mardochée et Zarès; car si le premier re-

Digitized by Google

paraît à la fin, ce n'est que pour entendre ce qu'on lui dit et prononcer deux vers. Mais cette scène unique de Mardochée au premier acte est si vigoureusement écrite, qu'elle aurait suffi à la réputation d'un autre écrivain que Racine. Elle est pleine de ces vers qu'on retient à une première lecture et qu'on n'oublie plus. *Athalie* même, pour le style, ne l'emporte pas sur *Esther*.

Cependant la représentation de cette pièce n'a pas produit un très-grand effet. Il faut convenir qu'elle n'a pas tous les développemens des autres chefs-d'œuvre de Racine. Le dénouement en est un peu brusqué. Assuérus paraît se décider assez légèrement. Il ne veut pas même entendre la défense de son ministre. Si l'unique intention de l'auteur n'eût pas été de composer un divertissement d'enfans, comme il *le* dit, il eût fait d'*Esther* une pièce aussi étendue que celle d'*Athalie*. Ce n'est pas la matière qui eût manqué à celui qui a su trouver celle de la plus touchante de ses tragédies dans une seule phrase.

La manière dont les chœurs sont exécutés nuit à l'intérêt. La partie qui en est récitée l'a été fort mal par des actrices de l'Opéra, qui n'ont point l'habitude de la déclamation. Des vers enchanteurs n'ont produit aucune sensation, et quelquefois n'ont pas été entendus. La musique a été trouvée mesquine. On a supprimé de très-belles stances.

Mademoiselle Duchenois, qui a le rôle le plus considérable de la pièce, était, dit-on, incommodée. Elle n'a pas tenu tout ce qu'on s'en promettait. Le costume persan ne l'embellissait pas, et il fallait se faire quelque violence pour s'imaginer qu'on voyait en elle la plus séduisante des femmes de l'Asie. Quelquefois elle fait valoir un mot aux dépens d'un vers, ou un vers aux dépens d'une tirade. Quelquefois elle manque de justesse; et cependant il faut convenir qu'elle seule pouvait jouer ce rôle; que dans ses jours les

Digitized by Google

moins heureux, elle est encore jusqu'à présent la reine du théâtre Français, et qu'elle n'a même pas, à proprement parler, de rivale. Ses mal-adroits partisans ont voulu saisir quelques allusions en sa faveur : deux fois ils ont été repoussés par l'impartialité du public, qui s'est contenté d'être équitable, et ne l'a guère applaudie que dans son plaidoyer contre Aman. Mademoiselle Volnais a montré plus de fermeté et d'aplomb que de coutume. Saint-Prix n'a manqué ni de chaleur, ni d'énergie. Talma joue Assuérus avec sagesse et avec naturel. Lafond m'a paru donner au rôle d'Aman la couleur qui lui est propre.

Cependant j'ai entendu faire à chacun de ces deux derniers acteurs un reproche que je crois parfaitement juste. Lorsqu'Esther révèle le secret de sa naissance, Assuérus s'écrie :

Ah ! de quel coup me percez-vous le cœur !
Vous la fille d'un juif !

Qu'en prononçant ces mots il la regarde, c'est dans l'ordre ; mais les vers suivans que lui arrache la douleur, ne doivent pas lui être dits en face :

..... Hé quoi ! tout ce que j'aime,
Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,
Que je croyais du ciel les plus chères amours,
Dans cette source impure aurait puisé ses jours !
Malheureux !

C'est une plainte faite au ciel, et Assuérus, qui a tant d'amour pour Esther, ne doit pas lui adresser directement une parole si dure.

Lafond voulant désarmer la reine, lui dit que les ennemis des juifs l'ont trompé.

En les perdant, j'ai cru vous assurer vous-même,
Princesse, en leur faveur, employez mon crédit ;
Le roi, vous le voyez, reste encore interdit.
Je sais par quels moyens on le pousse, on l'arrête,
Et fais, comme il me plaît, le calme et la tempête.

Digitized by Google

L'acteur fait mal-à-propos résonner ces deux derniers vers. Ce n'est point de l'éclat, c'est de l'adresse qu'il faut en cet endroit. Si dans ce moment il vante son crédit ce ne doit pas être avec ostentation, mais plutôt avec finesse; il doit avoir l'air de faire à la reine une espèce de confidence, et de lui dire, comme Tartuffe à Elmire, avec la différence de ton qui distingue la tragédie de la comédie: Assuérus, *entre nous, est un homme à mener par le nez*, et je m'en charge, laissez-moi faire.

Cette tragédie fera toujours le plus grand plaisir quand on voudra ou quand on pourra la jouer convenablement.

Voltaire a pris dans Esther un des beaux vers de Mahomet:

Et je verrais leurs fronts attachés à la terre!

Racine a dit:

N'osent lever leurs fronts à la terre attachés.

Il a de plus emprunté l'idée du portrait de l'hipocrisie, qui se trouve dans la Henriadé, et jusqu'à la coupe de ce vers connu:

Le ciel est dans ses yeux, et l'enfer dans son cœur.

Je ne parle pas de quelques autres expressions remarquables qu'il a également prises. La Harpe a cru justifier tous ces emprunts en disant que Voltaire était si riche de son propre fonds, qu'il se croyait en droit de prendre par-tout. Plaisant droit! plaisante excuse! plaisante dialectique, pour un homme qu'on cite comme un dialecticien du premier ordre! Dans la vérité, il ne connaissait guères en parlant de ses contemporains, d'autre logique que celle de la prévention, de l'envie ou de la haine, poussée trop souvent jusqu'à une espèce de fureur et de rage.

Les connoisseurs s'extasaient à la musique de Saül. Le

Digitized by Google

commun des fidèles trouvait l'Oratorio un peu long, lorsque le trio ravissant des Lévites a réuni toutes les opinions et toutes les sensations en une seule. Laïs, dont on connaît la forte corpulence, était chargé du rôle du jeune David: sa voix avait peine à faire oublier cette disparate. Quoiqu'on fût dans le pays des illusions, ce jour là n'était pas, comme on voit, celui de l'illusion.

Mademoiselle Lachassaigne va faire donner aussi la représentation due à ses longs et utiles services. On ne devinerait pas en mille ans la pièce qu'on destine pour cette *fête* : *Olympie*, qu'on ne soupçonnerait pas être sur le répertoire, *Olympie* que tout l'art de mademoiselle Clairon n'a jamais pu soutenir, une des plus faibles productions de son auteur! C'est un choix qui rappelle celui de *Childebran*. Au reste, ce n'est pas mademoiselle Lachassaigne qui l'a fait. Si elle pouvait engager mademoiselle Duchesnois à jouer Bérénice et Lafond Titus, elle serait bien sûre de réunir l'assemblée la plus nombreuse que l'Opéra puisse contenir. Un seul vers de *Bérénice*, la plus étonnante peut-être des tragédies de Racine, vaut mieux que le fracas et même le bûcher *d'Olympie*.

ANNONCES.

Tableaux comparatifs des Dépenses et des Contributions de la France et de l'Angleterre; suivis de considérations sur les ressources des deux états, et servant en même temps de réfutation à l'ouvrage de M. Gentz; par M. Sabatier.—Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Arthus Bertrand, lib., quai des Augustins, n°. 35; Charles, imp., rue de Seine, n°. 36, faubourg Saint-Germain. A Bordeaux, chez Melon et comp., rue Chapeau-Rouge.

Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, manuscrit trouvé dans les ruines du château d'Anet. Deux volumes. in-12.—Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez Lerouge, imprimeur-libraire, cour du Commerce, passage de Rohan; Petit, libraire, palais du Tribunat, près le théâtre de la République.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Londres, 4 avril. On croit que l'expédition sous les ordres de sir James Craig est destinée pour la Méditerranée, et qu'on fera une tentative contre Minorque. Il paraît néanmoins que le but ultérieur est d'agir de concert avec les Russes dans la Méditerranée : mais cette réunion de forces ne peut guère en imposer aux Français en Italie. Quelques personnes pensent qu'on veut s'emparer d'Alexandrie de concert avec la Porte, et c'est sans doute le plus sûr moyen de garantir l'Egypte d'une nouvelle invasion de la part des Français (1) (*Morning Chronicle.*)

On parle, mais on ne sait trop sur quel fondement, ni d'après quelle autorité, d'un traité secret qui aurait été conclu entre l'Angleterre, la Russie et la Turquie, et en vertu duquel la souveraineté de l'Egypte aurait été cédée à l'Angleterre pendant cinquante ans, à condition de fournir à la sublime Porte un subside annuel, pendant le même espace de temps. Malte et les Sept-Isles auraient été abandonnées à la Russie par le même traité. Quelques-uns prétendent que c'est pour l'exécution de ces arrangemens que la Russie a réuni tant de forces dans la Méditerranée, et que l'Angleterre a préparé sa grande expédition. (*The Star.*)

Du 5. — Le gouvernement vient de recevoir de nouvelles dépêches relativement à l'expédition de l'ennemi contre les îles du Vent. La nouvelle de la prise de la Dominique est pleinement confirmée, avec cette différence dans les rapports, que, selon les premières, on avait lieu d'espérer que le général Prevost pourrait tenir assez longtemps dans le fort Portsmouth pour recevoir des secours avant d'être réduit à capituler, tandis que d'après les nouveaux avis, il est douteux qu'il ait pu faire aucune résistance. Il paraît que les Français ne lui ont pas donné

(1) C'est pour une raison à-peu-près aussi solide, que les Anglais se sont emparés des piastres que portoient les quatre frégates espagnoles. Qu'ils aient des troupes à Malte, qu'ils en aient à Minorque, à Alexandrie, à la bonne heure ; ils ne les ont pas en Irlande, à la Dominique, à la Jamaïque, à Ceylan et aux Grandes-Indes. (*Moniteur.*)

Digitized by Google

le temps de se reconnaître, et que dans la confusion, il a perdu beaucoup des siens, qui ont été faits prisonniers. Comme cette expédition était pour les troupes anglaises un événement tout-à-fait inattendu, ni le fort de Portsmouth, ni aucun autre point de la colonie ne se trouvait en état d'offrir à la garnison de la Dominique une retraite où elle pût se maintenir. Le cas où l'on aurait été forcé de se réfugier dans un fort, et d'y réunir ce qui est nécessaire pour soutenir un siége, n'avait pas même été prévu; et ce n'était pas au moment du désordre et de la surprise occasionnés par une attaque aussi vive et un débarquement aussi subit, qu'il était permis de songer à réparer les effets de l'imprévoyance. Ainsi la Dominique est prise et bien prise. Reste à savoir si les autres îles du Vent pourront être secourues à temps; et c'est sur quoi l'on ne compte guère.

Non-seulement on est persuadé qu'elles ont dû être conquises presqu'en même temps, et comme enveloppées d'un seul coup de filet, mais il s'est fait hier, dans la capitale, nombre de paris considérables, que la Jamaïque, la plus considérable des îles anglaises dans les îles occidentales, sera prise avant ou dans les dix premiers jours de mai. On a offert de parier cent contre trente, que Sainte-Lucie, la Grenade et les autres îles du Vent sont actuellement occupées par l'ennemi, et personne n'a voulu accepter la gageure. *(Morning-Chronicle.)*

L'escadre française s'est emparée, dans les parages de la Dominique, de onze navires marchands, et d'un bâtiment de transport.

On dit que l'expédition du général Craig n'est que l'avant-garde d'une autre expédition, la plus nombreuse qui soit partie depuis long-temps des ports de la Grande-Bretagne.

Hambourg, 9 *avril*. La gazette de la cour de Pétersbourg, du 19 mars, publie la réponse du gouvernement anglais à la lettre de l'Empereur des Français, contenant des ouvertures pacifiques, sans publier en même temps cette lettre, comme on auroit dû s'y attendre. Cependant cela peut s'expliquer de cette manière. La cour de France, par respect pour les usages consacrés en diplomatie, avait gardé le secret de sa démarche, jusqu'au moment où l'Angleterre le viola, par un oubli de toutes les convenances. De cette manière, le cabinet de Londres prenant les devants, a dû faire parvenir sa notification à celle de Russie, avant que cette dernière eût pu avoir connoissance d'une autre manière des ouvertures de paix de l'Empereur Napoléon. Ainsi, il sera probablement arrivé que le ministère anglais n'ayant pas trouvé d'avantage pour lui à mettre sous les yeux de

Digitized by Google

l'empereur de Russie une preuve aussi éclatante de la modération de la France, aura préféré de supprimer cette pièce, pour y substituer son propre thème, renforcé de flagorneries; de sorte que la cour de Russie a pu réellement n'avoir que celui-ci à publier.

Milan, 1^er^ *avril.*

Hier, l'avénement de S. M. l'Empereur des Français au trône royal d'Italie a été proclamé ici solennellement. Dès l'aube du jour, le bruit du canon a retenti, et a annoncé la fête. Les troupes françaises et italiennes s'étant ensuite rassemblées au *forum Bonaparte*, elles ont été passées en revue, après quoi les préfets départementaux et de police, les présidens des administrations départementale et municipale, et le commandant de la place, suivis d'un détachement de cavalerie, se sont rendus dans les cinq principaux quartiers de la ville, où les différens actes émanés à Paris au sujet de l'érection du royaume d'Italie, ont été lus à haute voix. Les mêmes autorités se sont rendues ensuite chez le prince Eugène pour le complimenter, ce qui a aussi eu lieu de la part des officiers de la garde du gouvernement, à la tête desquels étant le général Fontanelli, gouverneur du palais. Toutes les autorités principales, civiles et militaires, ont dîné dans le Palais-Royal, chez le grand-juge, ministre de la justice. Le soir, il y a eu illumination générale dans la ville. On a vu à cette occasion la façade du Palais-Royal décorée des nouvelles armes du royaume d'Italie.

Voici la description des armoiries adoptées par notre consulte, pour le royaume d'Italie: L'écu est tiercé en pal; le premier et le dernier parti de deux et un sur le tout, ce qui donne au total six écussons. Le premier pal est parti, au premier, des oiels en sautoir et du dais papal, à cause de Ferrare, Ravenne, Bologne et de la Romagne; au second, de l'aigle de la maison d'Est, à cause du duché de Modène. Le second pal, qui est plein, est le célèbre lisse des Visconti, à cause du duché de Milan. Le troisième pal est parti, au premier, du lion de Saint Marc, à cause de la partie du territoire de Venise, réunie; au second, de la croix de Piémont par les mêmes motifs. Le sixième écusson, qui se trouve placé sur le tout, est la couronne de fer des anciens rois lombards, à cause du royaume d'Italie. L'écu est entouré du collier de la légion d'honneur, supporté par l'aigle impériale de France, surmonté d'une étoile rayonnante, au milieu de laquelle est la lettre N. Le tout est recouvert par le manteau et la couronne royale; sur le cercle de cette dernière, au lieu de perles, on remarque une branche de laurier. Deux hallebardes sont passées en sautoir derrière l'écu.

Berlin, 6 *avril.* La cour est partie pour Postdam le 3. Le ministre de France qui a reçu de Paris sept grands cordons de la légion d'honneur, aura aujourd'hui une audience du roi.

Lyon, 25 *germinal.* Le séjour de Leurs Majestés continue d'attirer ici un grand nombre d'habitans et de députations des départemens voisins. Chaque jour est marqué par de nouvelles fêtes, et l'enthousiasme public se manifeste dans toutes les parties de cette grande cité.

Digitized by Google

PARIS.

S. M. I. et R. est rendue dans son palais de Stupinis, depuis hier, et se remettra en route demain, 1er floréal, pour Milan.

— Les adresses de félicitations des villes, des autorités constituées, des peuples d'Italie à S. M. sur son avénement sont innombrables. Elles sont insérées en langue italienne dans le Moniteur.

Des lettres de Madrid annoncent que le roi d'Espagne a reconnu S. M. l'Empereur des Français comme roi d'Italie.

Un officier prussien venant de Berlin, a passé le 25 germinal par Bruxelles : il est chargé de remettre, de la part du roi de Prusse, à S. M. l'Empereur et à diverses personnes de distinction de l'Empire, le grand cordon de l'Aigle-Noire.

Un *père-noble*, dont les moyens physiques sont, dit-on, avantageux, doit débuter aux Français. — On parle aussi des débuts de mademoiselle Monvel et de mademoiselle Baptiste.

— Le Normant vient de mettre en vente un nouvel ouvrage intitulé : *le Manuel de la Banque*, par F. Pottier (1). Sans entrer aujourd'hui dans de grands détails sur ce livre, il nous sera facile d'en faire sentir l'extrême utilité : toutes les opérations possibles d'arbitrages, tant sur le papier que sur l'or, l'argent et les piastres, y sont réduites, pour les trente principales places de l'Europe, à de simples additions et soustractions. Au moyen d'une méthode nouvelle, qui n'existe dans aucun autre auteur, cet ouvrage donne la facilité de connoître le rapport de tous les changes, de lire couramment les différentes cotes, et de saisir au premier coup d'œil le résultat, à tant pour cent, des opérations qu'elles présentent; il contient d'ailleurs tous les détails relatifs aux monnoies réelles, de compte, de change, à la proportion de l'or et de l'argent, au pair intrinsèque, aux usances, aux usages des diverses places et aux banques les plus célèbres. L'auteur y a joint un tableau général des changes, dans lequel on trouve l'explication de chaque expression des changes. Ce tableau se vend aussi séparément (2).

(1) Un vol. in-8°. de 550 pages. Prix : 9 fr., et 11 fr. par la poste.
(2) Prix : 1 fr.

Digitized by Google

(N°. CXCIX.) 7 FLOREAL an 13.
(Samedi 27 Avril 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

HYLAS ENLEVÉ PAR LES NYMPHES, ET HERCULE ABANDONNÉ PAR LES ARGONAUTES (1).

Valerius Flaccus, Argonautique, liv. III, v. 508.

Hercule avait brisé son aviron, et le navire Argo avançait plus lentement sur les ondes. Les Argonautes abordent aux rivages de Mysie, et Hercule s'écarte dans les forêts pour y chercher un arbre qui pût lui fournir une rame.

JUNON, qui si long-temps s'était fait violence, Junon respire enfin, et rompant le silence :

(1) Ce fragment est tiré d'une traduction complète de Valérius Flaccus, par MM. Dureau de la Malle père et fils. — Elle doit paraître accompagnée du texte, pour lequel M. Dureau fils s'est livré à un travail très-étendu. Il a collationné un manuscrit de Munich et un de Bologne qui ne l'avaient pas encore été. Il a revu celui du Vatican, examiné par le seul Heinsius. Ils lui ont fourni, et le premier sur-tout, des leçons précieuses. Enfin, les éditions, les critiques, les poëmes grecs du même sujet, les monumens antiques, tout a été vu, consulté, discuté par M. Dureau de la Malle. Ω.

Digitized by Google

« Le voilà (1) cet objet d'un courroux impuissant,
» Qui seul est un travail sans cesse renaissant,
» Et dont tant de périls n'ont pu lasser l'audace,
» Quand je me lasse, moi, de la seule menace !
» Sur quel monstre en effet puis-je encore compter ?
» N'ai-je pas vu ce bras que rien ne peut dompter,
» Des monstres (2) de la mer bravant le plus terrible,
» Rendre à Pergame en deuil sa mer sûre et paisible ?
» Et je me dis la sœur du souverain des dieux !
» De ce noble courroux quel début glorieux,
» Deux serpens qu'un enfant sut étouffer sans peine !
» Après un tel affront, peut-être que ma haine
» Devait laisser dès-lors sa jeunesse en repos,
» Et ne plus m'exposer à des affronts nouveaux.
» Mais non, poursuis; espère en ta persévérance;
» A la ruse, s'il le faut, abaisse ta puissance.
» Pour le désespérer, j'irai même à Pluton
» Avant peu demander sa terrible Alecton. »
Elle dit : et son œil, fixé sur ces montagnes,
Voit d'un autre côté chassant dans les campagnes
Des Nymphes de ces lieux un élégant essaim.
Molle écharpe embrassant les contours de leur sein,
En replis ondoyans flottante chevelure,
Habit court, arc léger, bracelets de verdure,
Le myrte dans leurs mains en javelot changé,
Par un lien flexible en son vol dirigé,
Tel était l'ornement et le leste équipage
De ces Nymphes, l'honneur de l'onde et du bocage.
La terre, applaudissant au doux bruit de leurs pas,
Abaisse ses gazons sous leurs pieds délicats.
Le fracas, qui d'Hercule annonçait le passage,
Tout-à-coup de ces sœurs a troublé le courage :

(1) Hercule.

(2) Le monstre auquel Hésione était exposée, et dont Hercule avait délivré Troie.

Digitized by Google

Les animaux tremblans fuyaient de toutes parts.
Dryope seule osa, bravant tous les hasards,
S'avancer vers le bruit de la marche d'Alcide.
Elle allait regagner sa retraite liquide,
Gardant de cette vue un long étonnement :
La fille de Saturne en ce même moment
Descend du haut des cieux, lui fait signe, l'appelle,
Et séduit par ces mots la timide immortelle.
« Ton cœur de mille amans trop indignes de toi
» Jusqu'ici, belle Nymphe, a dédaigné la foi ;
» Mais je t'amène exprès des rives de la Grèce
» Un objet digne enfin de fixer ta tendresse ;
» C'est le fameux Hylas : près de ce bord charmant,
» Dans tes bois à cette heure il erre innocemment.
» Tel tu vis au milieu des danses et des fêtes
» Sur ta rive étalant le prix de cent conquêtes
» Bacchus au front de rose, ou tel ici tu vois
» Phébus quittant la lyre et prenant le carquois,
» Tel paraîtra sans doute à ta vue étonnée
» Celui que va t'unir un si doux hyménée.
» Nymphe, que ton bonheur va faire de jaloux !
» Quand la Grèce apprendra qu'Hylas est ton époux,
» Que j'entendrai gémir de plaintes douloureuses !
» De quel secret dépit ses Nymphes amoureuses,
» Les filles du Bébés (1), celles du Lycormas (2),
» Par tes charmes verront enlever leur Hylas ! »
Elle part à ces mots, et sous l'épais feuillage
Lançant un cerf agile, elle l'offre au passage
D'Hylas, qui contemplait avec ravissement
De ses dix cors rameux le superbe ornement.
Le cerf long-temps s'arrête ou ralentit sa fuite ;
Il veut du jeune enfant engager la poursuite,
Et lui persuader par cet appât flatteur
Que de la course il peut lui disputer l'honneur ;

(1) Lac de la Thessalie.
(2) Fleuve de l'Etolie, autrement nommé Evenus.

Digitized by Google

L'enfant s'y laisse prendre, et si près de sa proie,
Il croit déjà l'atteindre ; il court ivre de joie :
Alcide encor l'anime ; il les suivait des yeux ;
Mais bientôt il les voit disparaître tous deux.
Fatigué, haletant, le jeune ami d'Hercule,
Toujours entretenu dans son erreur crédule,
S'éloigne, et tout-à-coup se trouve sur les bords
Où Dryope épanchait ses liquides trésors.
Le cerf ne fait qu'un bond, et sans effleurer l'onde,
S'élance, court et fuit dans la forêt profonde.
De son espoir Hylas reste alors détrompé ;
Altéré de sa course et de sueur trempé,
Séduit par la fraîcheur de ces ondes limpides,
Il cherche à les saisir de ses lèvres avides.
Tel on voit un beau lac, que du midi brûlant
Rapidement traverse un trait étincelant,
Ou qu'argentent les feux de la pâle Diane,
Darder un vif éclat de son sein diaphane ;
Tel ce charmant visage en l'onde répété,
Y porte un doux reflet de grace et de beauté.
La Naïade s'enflamme ; elle approche, et sa tête
Par degrés s'élevant, aux doux larcins s'apprête.
Le jeune enfant vit bien une ombre, des cheveux ;
Quelque bruit le frappa ; mais sans l'instruire mieux.
Tout-à-coup des deux bras de la Nymphe amoureuse
Le saisit brusquement l'étreinte vigoureuse.
En vain le faible enfant résiste ; un cri perçant
Appelle Alcide : hélas ! son Alcide est absent ;
Et de son propre corps et le poids et la pente
Favorisant encor l'audacieuse amante,
Il est en un moment entraîné sous les eaux.
Cependant sur ces monts poursuivant ses travaux,
Hercule avait choisi le plus vaste des ormes ;
Il appuie à son tronc ses épaules énormes,
Le pousse ; l'arbre crie, et tombe avec fracas.
Le héros sans efforts l'enlève dans ses bras,

Digitized by Google

Le charge sur son dos avec son vaste ombrage,
Et tranquille, il allait regagner le rivage;
Il croit que son Hylas a pris d'autres chemins;
Qu'il aura de sa chasse enrichi leurs festins.
Mais quand son œil perçant, du haut de ces montagnes
Plongeant sur le vaisseau, la rive et les campagnes,
N'aperçoit point l'ami si chéri de son cœur,
Il se trouble, il ressent une vague terreur:
Entre mille dangers qu'il voit dans un nuage,
Flottant, désordonné, son esprit se partage.
« Qui pouvait donc d'Hylas arrêter le retour?
» Qui donc entreprendrait d'alarmer son amour? »
Cependant sur les monts descendait la nuit sombre
De moment en moment épaississant son ombre.
Alors sa peur redouble; égaré, pâlissant,
D'une froide sueur tout son corps se glaçant,
Il ne voit, n'entend plus; ses membres se roidissent.
Comme les nautonniers d'épouvante frémissent
A l'aspect de l'orage amoncelé dans l'air;
Ainsi dans son effroi le fils de Jupiter
Frissonne au seul penser du coup que lui prépare
Dans la perte d'Hylas sa marâtre barbare.
Soudain, tel qu'un taureau que de ses dards perçans
La mouche bourdonnante a piqué dans les flancs,
De son paisible enclos s'élance, et plein de rage
Court à travers les bois, les brise à son passage;
Tel Alcide, enflammé, mugissant de douleur,
Dans les bois, sur les rocs, se jette avec fureur.
De l'un à l'autre bout la montagne résonne;
Complice du larcin, la forêt en frissonne.
Cet appareil de rage et de ressentiment,
De cet ardent courroux l'affreux débordement
Tient tous les cœurs transis dans une attente horrible.
Tel, atteint par le fer, le lion plus terrible
Gronde, et court furieux au chasseur qui s'enfuit;
Cet ennemi fatal que sa haine poursuit,

Digitized by Google

Avant de le tenir, sa rage impatiente
L'a broyé mille fois dans sa gueule écumante:
Tel Alcide roulant la terreur dans ses yeux,
Du sommet de ces monts s'élançant furieux,
Court, tenant à son arc la flèche inévitable.
Ah! fuyez, fuyez tous ce courroux redoutable,
Paisibles habitans de ces bords fortunés;
Il reporte partout ses pas désordonnés.
Des ruisseaux, doux abris des humides Naïades,
Il remonte aux rochers, aux bruyantes cascades;
Aux lieux qu'il parcourut il retourne cent fois.
« Hylas, mon cher Hylas! » Sa foudroyante voix
Criait ce nom sans cesse à la forêt immense;
La forêt le répète, et reprend son silence.

(La suite dans le prochain numéro.)

LA JEUNE FILLE ET LA NAÏADE,

FABLE.

Au bord d'une fontaine et transparente et pure,
Une fillette, sans témoin,
Ne pouvait se lasser d'admirer sa figure.
Dans l'oubli de tout autre soin,
Tandis qu'un jour ainsi le temps se passe,
La belle a soif: creusant la paume de sa main,
Avec adresse elle en fait une tasse,
Mais en puisant elle a terni la glace,
Et l'image chérie a disparu soudain.
Elle s'afflige, elle se plaint,
Quand souriant de sa simplesse,
La Naïade, au fond du liquide manoir,
Lui dit: « Attends que le calme y renaisse,
» Si tu veux que mon eau te serve de miroir. »

KÉRIVALANT.

Digitized by Google

LA BONNE FEMME.

CONTE.

Avec un estimable époux,
Laure vivait en mésintelligence.
Laure aisément se mettait en courroux.
L'époux avait un grand fonds d'indulgence;
Mais en raison de la dépense,
Tout fonds s'épuise; et quelquefois
Las d'une injuste dépendance
Il osait réclamer ses droits:
Faute grave dans un ménage,
Et que de près suit toujours un orage;
Car la femme reprend son tour,
Et si souvent, que dans un jour
Plus d'une querelle s'engage,
Tantôt ceci, tantôt cela,
Et le voisin vient mettre le holà.
Laure avait pour amie une certaine Annette,
Bonne pâte de femme allant son petit train,
Avec un homme inquiet et chagrin
Entretenant une union parfaite.....
..... Dites-moi donc votre secret,
Bonne et sensible créature?
Chez vous seuls on voit en effet,
Loin des soucis, des plaintes, du murmure,
Auprès du mari satisfait
L'épouse heureuse. — Hélas! je fais ce qui lui plaît;
Ce qui ne me plaît pas, ma chère, je l'endure.

Par F. DEVENET.

Digitized by Google

ENIGME.

Ma mer n'eut jamais d'eau ; mes champs sont infertiles.
Je n'ai point de maison, et j'ai de grandes villes.
Je réduis en un point mille ouvrages divers.
Je ne suis presque rien, et je suis l'univers.

LOGOGRIPHE.

Si vous m'ôtez la tête,
Je suis d'un mauvais goût ;
En remettant ma tête,
Et coupant l'autre bout,
Je deviens corps et tête,
Et j'habite mon tout.

Par VERLAC DE BRIVES.

CHARADE.

Mon second fait par mon premier,
D'un ami nourrit la tendresse,
Et toujours flatte une maîtresse ;
Mon tout se vend chez l'épicier.

D. P., *Abonné.*

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

LE mot de l'Enigme du dernier numéro est *le Lit.*
Celui du Logogriphe est *Désespoir*, où l'on trouve *espoir.*
Celui de la Charade est *Ver-rat.*

Digitized by Google

OEuvres philosophiques, historiques et littéraires de d'Alembert, *membre de toutes les Académies savantes de l'Europe* (1).

Jusqu'a présent je n'avais lu de M. d'Alembert que sa correspondance philosophique ; cela me suffisait : en effet, ce membre de toutes les Académies savantes de l'Europe s'est peint là tout entier. Quoiqu'un écrivain qui avoue sa haine contre sa patrie, et le desir qu'il a d'en renverser les institutions, dût me paraître bien criminel, M. d'Alembert ne m'a jamais paru que ridicule : son style est si maniéré, son amour-propre si lourd, ses plaisanteries si froides, et ses petites anecdotes si bêtes, qu'en le lisant on est moins effrayé des projets du conspirateur que frappé de la nullité de l'homme. Puisqu'on imprime aujourd'hui ses OEuvres complètes, il faut bien que je me décide à faire plus ample connaissance avec lui, non pour mon plaisir, mais dans l'espoir d'être utile à ceux qui auront le courage de disputer le prix proposé par l'Institut, sur l'influence de la littérature pendant le dix-huitième siècle.

L'éditeur des OEuvres de M. d'Alembert, laissant de côté ce qui appartient au savant et au géomètre, nous présente son héros seulement comme philosophe, comme historien et comme littérateur : pour mettre à fin cette superbe entreprise,

(1) Cet ouvrage, annoncé par souscription, et tiré à un petit nombre d'exemplaires, aura 15 vol. grand *in*-8. Les trois premiers volumes ont paru avec exactitude, chez Pelletier, à l'imprimerie de Boiste, rue Hautefeuille, n° 21 ; Arthus-Bertrand, libraire, quai des Augustins ; le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, et à Bordeaux, chez Melon et compagnie.

Digitized by Google

il ne lui faut pas moins de quinze volumes, grand *in*-8°. La première remarque à faire sur cette édition, c'est que M. d'Alembert, qui fournit la matière de quinze volumes, n'a jamais composé un ouvrage : cette abondance impuissante forme le caractère distinctif de la littérature philosophique. L'impiété est stérile ; les génies de ce temps-là n'étaient point propres à créer ; aussi ne doit-on pas s'étonner si toute leur vigueur s'est réduite en paroles, en analyses et en destructions. On sait que M. de La Harpe, même après sa conversion, a continué de se montrer l'apologiste de d'Alembert ; il répondait à ceux qui lui reprochaient son obstination à mettre au nombre des bons auteurs un homme qui n'avait fait qu'une préface : « Qu'im-» porte, si cette préface est un ouvrage. » C'était du moins avouer que tous les autres écrits de M. d'Alembert doivent tomber dans l'oubli avec les circonstances qui les ont fait naître. Nous examinerons bientôt ce fameux discours mis en tête de l'Encyclopédie ; et notre seul embarras sera de décider si l'absurdité des conceptions premières l'emporte sur le ridicule du style, ou si le ridicule du style est au niveau des conceptions. Pour justifier notre opinion, en attendant que nous puissions entrer dans quelques détails, nous citerons un passage pris entre ceux que nous avons notés. « *L'univers* » n'est qu'un *vaste océan*, sur la *surface* duquel » nous apercevons quelques îles plus ou moins » grandes, dont la liaison avec le *continent* nous » est cachée. » Si *l'univers* est un *océan*, il est certain que cet océan doit être *vaste*, et l'épithète est ici terriblement oiseuse ; si sur cet océan on aperçoit des îles, il est probable que c'est à la *surface* ; et si la liaison de ces îles avec le *continent* nous est cachée, c'est qu'il est même impossible de deviner où est ce continent ; à coup sûr ;

Digitized by Google

ce n'est pas dans l'univers, puisque l'univers est l'océan; il faut donc que ce continent soit hors de l'univers; alors

Devine, si tu peux, et réponds, si tu l'oses.

On a parlé de galimatias double; le galimatias renfermé dans cette phrase pourrait se multiplier à l'infini; et je pense que Racine et Boileau auraient été étrangement surpris en écoutant ce membre de toutes les académies de l'Europe leur reprocher, dans ce même discours, de n'avoir pas su écrire en prose. Certes, si la nation française eût conservé le sentiment de sa dignité, l'amour de sa gloire acquise, le discours préliminaire de l'Encyclopédie aurait suffi pour couler à fond cette entreprise; mais les esprits étaient déjà corrompus par l'anglomanie, la métaphysique, la fureur d'innover; et les sots qui jugent sur parole furent enchantés d'apprendre d'un géomètre que Racine et Boileau ne savaient pas écrire en prose. En toutes choses, les éditeurs de l'Encyclopédie prirent un ton si haut qu'ils subjuguèrent les faibles; ils poussèrent même l'impudence jusqu'à déclarer que le gouvernement leur *devait* protection et secours; et le gouvernement consentit à se regarder comme le très-humble serviteur des encyclopédistes. Les ministres de ce temps-là, qui avaient par-dessus tout l'ambition de paraître protéger les lettres et les sciences, ne connaissaient probablement pas les productions du siècle de Louis XIV; il leur suffisait cependant de lire les Femmes Savantes pour apprendre que les prétentions des auteurs médiocres n'ont point de bornes, qu'ils sont toujours prêts à crier contre l'autorité, à la braver, à se mettre au-dessus d'elle; et Molière leur aurait fourni une excellente réponse au prospectus de MM. d'Alembert et Diderot :

Il semble à deux gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimés et reliés en veau,

Digitized by Google

Les voilà dans l'Etat d'importantes personnes ;
Qu'avec leur plume ils font le destin des couronnes ;
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
Ils doivent voir chez eux voler les pensions ;
Que sur eux l'univers a la vue attachée,
Que partout de leur nom la gloire est épanchée ;
Et qu'en science ils sont des prodiges fameux
Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux.

Ces deux derniers vers donnent une juste idée du seul mérite que pouvait avoir l'Encyclopédie, et les premiers peignent au mieux l'importance que s'accordaient les encyclopédistes. Quelque jour nous examinerons pourquoi les écrivains ont eu une si grande influence sous le règne de Louis XV qui ne les aimait pas, et pourquoi ils ont été si modestes sous Louis XIV qui les recherchait : peut-être parviendrons-nous à faire comprendre que le plus sûr moyen de protéger les lettres est de restreindre l'ambition de ceux qui les cultivent ; car s'il est une fois convenu que le talent d'écrire doit mener à tout, comme ceux qui écrivent ont pour grossir et faire valoir leurs prétentions des moyens que le plus grand général et le plus habile ministre n'ont pas, il en résultera nécessairement bientôt que l'esprit sera la seule qualité recherchée de la nation ; et l'on sait où cette manie conduit en politique. Les vers que nous avons cités prouvent que, dans le siècle de Louis XIV, cette vérité n'était pas ignorée de la cour ; et l'on ne peut trop admirer que Molière, celui de nos auteurs qui a dû le plus à son génie, se soit chargé de la révéler au public. Aujourd'hui les connaissances utiles sont si dédaignées, les arts frivoles si honorés, qu'on risquerait d'être traité comme un Vandale si on s'avisait de penser que, dans l'ordre social, un poète est peu de chose, un savant moins qu'un poète, et un philosophe au-dessous de l'un et de l'autre. Boileau disait gaiement : « Il faut avouer que j'ai » deux grands talens, aussi utiles l'un que l'autre

Digitized by Google

» à la société et à l'Etat, l'un de bien jouer aux » quilles, l'autre de bien faire des vers. » Et c'est le poète le plus éminemment raisonnable qui parlait ainsi ! Tant de modestie aide à faire concevoir pourquoi nos littérateurs du dix-huitième siècle ont toujours détesté Boileau ; dans ses vers il a fait la satire des mauvais auteurs de son temps, et par sa conduite la satire des auteurs qui devaient venir après lui.

Dans cet article, nous ne parlerons que du premier volume des OEuvres de M. d'Alembert; ce volume contient un avis de l'éditeur, une notice historique, des mémoires et un portrait de l'auteur faits par lui-même, le portrait de mademoiselle l'Espinasse, les élégies qu'il composa sur la mort de cette demoiselle pour prouver qu'il était sensible, son éloge par Marmontel et Condorcet ; enfin, le discours préliminaire de l'Encyclopédie, avec une autre préface placée au troisième volume du même ouvrage.

Dans la notice historique sur M. d'Alembert et dans ses Mémoires, on peut apprendre que Frédéric régnait en Prusse, et Catherine en Russie ; mais on chercherait en vain le nom du monarque sous lequel l'auteur a vécu : rien n'est plus conséquent pour un philosophe. D'Alembert, fils naturel de mademoiselle de Tencin, méconnu en naissant par sa mère, fut exposé sur les marches d'une église, tant les criminels mêmes sont persuadés que la religion seule inspire une pitié active. Si pareil accident fût arrivé à notre jeune héros en Prusse, il aurait été soldat pour la vie ; si, en Russie, il serait devenu mousse ou esclave ; mais dans cette France ingrate et barbare, où la civilisation du nord n'avait pas encore fait des progrès, il tomba entre les mains d'un honnête homme qui pouvait l'envoyer aux Enfans-Trouvés, et qui le

Digitized by Google

voyant si chétif le confia à une vitrière qui le nourrit, et lui sauva la vie par ses soins. La charité fournit aux premiers frais de son éducation; comme on lui reconnut des dispositions à apprendre, on l'envoya au collége de Mazarin où ses maîtres se firent un plaisir de seconder les dispositions qu'il tenait de la nature. Ses études achevées, il travailla pour être avocat, puis médecin; mais entraîné par son goût pour les mathématiques, il préféra à toute profession libérale une vie indépendante, et parvint sans effort à se la procurer. Ainsi, dans cette France qu'il était philosophique de mépriser, un enfant abandonné put se créer une existence à son choix, s'ouvrir le sanctuaire des sciences, entrer dans la familiarité des grands, arracher des pensions de la cour, sans autre appui qu'un peu de talent qu'il devait aux institutions créées au profit de tous. Et de si grands avantages ne purent fléchir l'orgueil d'un philosophe! et jamais un mouvement de reconnaissance n'arrêta les projets cruels que cet écrivain avait formés contre une religion et un gouvernement auxquels il devait tant! Toutes ses adorations publiques étaient pour Catherine II, dont Voltaire expliquait la conduite envers nos beaux-esprits, en écrivant aux sectaires: « Ma Catau aime » les philosophes, son mari aura tort dans la pos» térité. » Toutes ses flatteries publiques étaient pour Frédéric qui payait douze cents livres par an le mal que d'Alembert lui disait de la France; et ce n'était pas trop. Mais, dans le fond de l'ame, cet écrivain n'aimait ni Catherine, ni Frédéric: il n'aima jamais personne; en revanche, il détesta beaucoup. Sa haine a cela de remarquable qu'elle ne fut point excitée par des passions; on sait qu'il était incapable de ressentir celles qui tiennent à la violence des sens. Le fond de son caractère était

Digitized by Google

l'envie ; et comme cette envie était froide, il acquit de l'ascendant sur des écrivains qui lui étaient supérieurs, sans en accorder à personne sur lui. C'est à cette disposition de son ame qu'il doit sa réputation dans les lettres, les philosophes n'ayant rien osé refuser au directeur du parti ; entr'eux, ils l'appelaient le Mazarin de la littérature, par l'habitude où sont tous les conjurés d'employer de grandes comparaisons pour ennoblir les petites choses qui les regardent.

La vie de M. d'Alembert n'offre point d'événemens : il voulait faire le mal sans hasarder sa tranquillité, ce qui l'obligeait à mettre de la réserve dans sa conduite, et plus d'astuce que de vigueur dans les écrits qu'il livrait au public. Sans sa correspondance qu'il prit le soin de rassembler pour être imprimée à sa mort, on le croirait plus sot que méchant ; mais cette correspondance révèle le secret de ses écrits ; et ce qu'on y remarque de contradictions, de niaiseries, n'est plus qu'une adroite conciliation entre ce qu'il disait pour faire des prosélytes au parti, et ce qu'il croyait devoir au besoin d'endormir l'autorité. Toutes ces petites finesses paraissent bien viles aujourd'hui que la révolution a parlé si haut contre la philosophie ; et l'on serait presque tenté de plaindre un homme qui s'est déshonoré pour mettre à bout cette Encyclopédie, qu'il finit lui-même par appeler un habit d'Arlequin, dans lequel on trouve quelques bons morceaux et beaucoup de haillons. Mais il se plaisait dans les petits détours presqu'autant que dans ses petites plaisanteries. Prié par le roi de Prusse de venir diriger l'académie de Berlin, il se fit un honneur patriotique d'un refus calculé sur des motifs plus réels ; supplié par l'impératrice de Russie de venir présider à l'éducation de son fils, il éleva plus haut encore le sacrifice qu'il fit à la

Digitized by Google

France en éludant une proposition en apparence si séduisante. Il faut lire sa correspondance pour voir combien peu il se faisait illusion sur la philosophie pratique de Frédéric et de Catherine ; sa haine contre les rois et les grands, la mauvaise grace répandue sur toute sa personne, le ridicule qu'il craignait, le rendirent fort contre les prestiges de la vanité. Son éditeur dit : « En refusant » la place d'instituteur du grand-duc de Russie, » il prouva qu'il en était digne. » Cette phrase me paraît si philosophiquement belle qu'il m'est impossible de deviner ce qu'elle signifie. Si l'on est digne d'une place par cela même qu'on la refuse, il s'ensuit nécessairement qu'en l'acceptant on s'en montrerait indigne ; d'où il faut conclure que tous ceux qui occupent des places ne les méritent pas, et que, pour connaître les personnages propres à les occuper, il est nécessaire de les offrir à tout le monde, et de ne les adjuger qu'à ceux qui n'en voudront point. Ces phrases emphatiques, sentencieuses, qui ont l'air d'une pensée et qui ne signifient rien, ont été mises à la mode par le pompeux M. Thomas. M. d'Alembert avait une autre prétention dont les résultats ne sont pas moins comiques : il voulait que son style parût naturel sans être simple, et, pour y parvenir, il plaçait l'emphase dans les pensées, la familiarité dans les mots, moyen infaillible de dire des choses recherchées d'une manière triviale. Tel est en effet le cachet de cet écrivain. Veut-il vanter la sensibilité de mademoiselle l'Espinasse, il dit : « Vous donnez à vos amis, » sur cette sensibilité qui vous *surcharge*, tout ce » que vous pouvez vous permettre ; mais il vous » en reste encore une *surabondance dont vous ne* » *savez que faire*, et que, pour ainsi dire, *vous* » *jetez à tous les passans.* » Qu'on lise les Précieuses ridicules, et qu'on cherche de bonne foi quelque

Digitized by Google

quelque chose qui l'emporte sur une sensibilité qui surcharge, et dont on jette la surabondance à tous les passans, après en avoir suffisamment donné à ses amis.

A présent que nous connaissons la sensibilité de mademoiselle l'Espinasse, entrons dans le secret de sa mélancolie: « On voit que la douleur, si je » puis parler de la sorte, vous a nourrie, et que les » affections ne vont que vous consoler. » Est-il rien de plus admirable que des affections qui ne font que consoler, opposées à une douleur qui nourrit? Et comment ne pas s'extasier devant le le naturel de *si je puis parler ainsi*, qui tient dans cette phrase la place que *pour ainsi dire* tient dans l'autre? Il est certain que Racine et Boileau n'avaient pas le secret d'un pareil style. Pour le goût, mademoiselle l'Espinasse ne l'aurait cédé à qui que ce fût si elle avait voulu être toujours de son opinion, « et ne point juger d'après certaines » gens aux genoux desquels son esprit avait la » bonté de se prosterner. » Un esprit qui a la bonté de se prosterner aux genoux de certaines gens ne dépare point une douleur qui nourrit, et une surabondance de sensibilité qu'on jette aux passans.

Il me semble voir les lecteurs étonnés se demander s'il est possible que de pareilles niaiseries, jouées plus d'un siècle avant par Molière, se trouvent dans les ouvrages d'un homme mis au rang des premiers littérateurs de l'Europe. Tel est l'esprit de parti lorsqu'il se fait juge des productions littéraires; et ce n'est pas au dix-huitième siècle qu'il est permis de se moquer de l'engouement qui plaça Pradon au-dessus de Racine. Jamais M. d'Alembert n'a su écrire une page, et il était incapable de composer raisonnablement l'ouvrage le plus mince. Dans le portrait qu'il fait de mademoiselle l'Espinasse il commence par lui dire *à l'oreille* qu'il

Digitized by Google

n'y a guères de passion chez elle ; puis il affirme à haute voix qu'elle ne peut vivre sans amour ; il lui accorde une surabondance de sensibilité, et lui reproche sa coquetterie et sa sécheresse : il s'extasie devant la perfection de son goût, et l'accuse d'engouement et de prévention : ici elle est discrette, prudente et réservée ; là il la montre étourdie et inconsidérée : en un mot, si mademoiselle l'Espinasse ressemble au portrait qu'en a fait son ami, c'était la plus extraordinaire personne que la nature ait jamais produite ; et les couleurs employées pour la peindre ne sont pas plus naturelles que l'original. Quoique M. d'Alembert se vantât d'avoir pour elle une vive passion, il énumère tous ses défauts, et cherche vainement à les embellir ; mais lorsqu'il fait son portrait à lui-même, il change sans effort ses propres défauts en vertus : l'amour semble l'éclairer, l'amour-propre seul l'aveugle ; preuve certaine que sa première et sa plus grande passion fut toujours celle qu'il ressentit pour son mérite. On n'est complètement philosophe qu'à cette condition.

On sait qu'il y a eu une espèce de conjuration entre les écrivains du dix-huitième siècle pour mettre l'ame de M. d'Alembert au rang des ames sensibles ; c'est déjà un grand malheur que d'avoir besoin de tant de témoins en faveur d'une qualité aussi frivole pour un homme, et qui souvent annonce moins de bonté que de faiblesse. Mais puisque les philosophes voulaient absolument faire croire à l'extrême sensibilité de leur directeur, ils ne devaient pas souffrir qu'il imprimât ses élégies, où ils devaient obtenir un arrêt qui défendit de les lire. Mlle l'Espinasse meurt, et M. d'Alembert qui se piquait de l'adorer, s'amuse aussitôt à adresser aux manes de cette demoiselle une épître qu'il va déclamant dans toutes les sociétés. Pendant six semaines, il fut à la mode à Paris de s'as-

Digitized by Google

sembler pour le voir s'affliger, et l'on promettait ses larmes en invitant pour une soirée, comme aujourd'hui on annonce la romance de Bélisaire, ou un proverbe de Brunet. Cette épître serait le plus parfait modèle d'hypocrisie et de niaiserie, si l'auteur n'avait pas composé quelques jours après un autre morceau *sur la tombe de mademoiselle l'Espinasse* : tel est du moins le titre bizarre qu'il a donné à cette seconde amplification.

Dans l'épître aux manes de son amie, il se plaint qu'elle le traitait en homme devenu insupportable; en effet, ils commençaient à se haïr passablement tous les deux. « Vous êtes descendue » dans le tombeau, s'écrie-t-il, persuadée que mes » regrets ne vous y suivraient pas ! Ah ! si vous » m'aviez seulement témoigné quelque douleur » de vous séparer de moi, avec quelles *délices* je » vous aurais suivie dans l'asile éternel que vous » habitez ! Mais je n'oserais pas même demander » à y être mis auprès de vous, quand la mort aura » fermé mes yeux et tari mes larmes ; je craindrais » que votre ombre ne repoussât la mienne, et ne » prolongeât ma douleur au-delà de ma vie. » Nous ne ferons pas la critique détaillée de ce passage ; tout y est faux, ridicule au-delà de ce qu'on peut dire ; et l'ombre qui, en repoussant une autre ombre, prolongerait l'ombre d'une douleur au-delà de l'ombre de la vie, rappelle les vers burlesques de Scarron sur l'Elysée :

J'aperçus l'ombre d'un cocher
Qui, tenant l'ombre d'une brosse,
Nettoyait l'ombre d'un carrosse.

Mais M. d'Alembert ne se contente pas de faire lutter des ombres, il fait aussi combattre des sentimens : « et mon sentiment m'entraîne au moment » même où je crains que le vôtre me repousse. » Mon sentiment était alors à la mode dans le style

Digitized by Google

précieux ; on ne s'attendait pas à le trouver dans une épître où l'auteur pleure si abondamment que ses larmes effacent les lignes qu'il trace, et qu'il ne voit plus le papier sur lequel il écrit, à une femme qui vient d'être enterrée. Jamais douleur ne fut si plaisante ; l'auteur se désespère avec un sang froid qui se communique : il interroge beaucoup l'ombre de Mlle. l'Espinasse, et lui demande avec un amour-propre naïf : « pourquoi, au lieu d'amour, » ne vîtes-vous que de la *bonté*, lorsque je vous » donnai mon portrait, il y a un an, avec ces vers » *si pleins de tendresse* :

Et dites quelquefois, en voyant cette image :
De tous ceux que j'aimai, qui m'aima comme lui !

Qui pourrait peindre le cercle des Précieuses de la philosophie, pleurant d'attendrissement à la lecture de cette épître, et disant à l'auteur : « Vous » faites donc aussi des vers ? C'est un génie uni- » versel ! Des vers pleins de tendresse ! N'en avez- » vous fait que deux ? Ah ! dites-nous donc aussi » les autres. Ils sont charmans ! Et Mlle. l'Espi- » nasse n'a vu dans tout cela que de la bonté ? La » bonté que vous aviez de lui donner votre por- » trait ! Il y a un an ! Combien elle fut ingrate ! » Ah ! vous êtes trop sensible, et votre sentiment » ne doit pas s'exposer davantage à être repoussé » par son sentiment, ni votre ombre par son » ombre. » En admettant même que notre philosophe fût doué d'une grande sensibilité, on sera réduit à croire que la nature lui avait refusé le don de la communiquer, car il convient qu'il offrit son cœur à qui voudrait le consoler, et que de refus en refus il en revint à l'ombre de son amie.

Au bout d'un mois, M. d'Alembert s'aperçut que son épître aux manes n'était plus à la mode, et ne voulant pas pleurer sans témoins, il composa

Digitized by Google

l'élégie ayant pour titre : Sur la tombe de mademoiselle l'Espinasse. Dans ce morceau qui n'a pas dix pages, sa douleur tient moins de place que sa mémoire, car il cite Saint-Jean, le Tasse, la romance d'Apasie, madame Geoffrin, Jonathas, Brutus, le Dante, Horace, le roi de Prusse, Oreste, un solitaire qui disait aux personnes qui venaient le visiter : Vous voyez un homme presqu'aussi heureux que s'il était mort ; un moraliste qui a dit que le malheur était le grand maître de l'homme ; enfin une femme qui voulant devenir dévote, *ne pouvant plus être autre chose*, s'écriait : Ils me font lire des livres de dévotion ; je m'en excède, je m'en *bourre*, et tout me reste sur l'estomac. Conçoit-on qu'on aille sur la tombe de son amie pour y accumuler des citations, des anecdotes et des comparaisons triviales, ridicules ou indécentes, et qu'on parvienne à faire passer cela pour des accens de désespoir ? Le morceau tout entier pourrait être regardé comme la meilleure pasquinade, si la fin ne révoltait en montrant l'homme froid et hypocrite qui emploie la mort de ceux qu'il prétend aimer, à augmenter sa considération dans le monde. En effet, l'anecdote de cette femme qui voulait devenir dévote, est suivie d'une phrase dont il est impossible de découvrir la liaison autre part que dans la vanité de l'auteur : « Voilà où j'en suis, ma chère Julie ; les lettres » que je reçois d'un grand roi, le baume qu'il » veut bien essayer de mettre sur mes plaies, sa » philosophie pleine de bonté, de sentiment, d'in» térêt, tout cela, comme il l'avoue lui-même, » est bien faible pour me guérir. » C'est-à-dire que tout cela lui reste sur l'estomac, comme les livres pieux restaient sur l'estomac de cette femme qu'on en bourrait. Quel style ! Lorsqu'on pense que M. d'Alembert a été chef de cette même aca-

Digitized by Google

démie si riche en grands écrivains, en hommes illustres sous le règne de Louis XIV, on se demande comment on a pu appeler le dix-huitième siècle le siècle des lumières, et parler des progrès de l'esprit humain lorsqu'il rétrogradait aussi sensiblement? On reste stupéfait en songeant que la cour a tremblé devant des Trissotins près desquels ceux joués par Molière eussent été des aigles, et que la sottise des grands a changé de pareils baladins en conspirateurs qui ont fait le destin des couronnes. Heureusement pour notre pays, les successeurs de ces singuliers philosophes et de ces pitoyables littérateurs n'ont pas même l'esprit de deviner que les temps ne sont plus les mêmes; ils vont toujours sur un crédit qui n'existe plus; ils s'affaiblissent en se recrutant; et lorsqu'ils hasardent le sacrifice de quelques-uns de leurs principes dans l'espoir de reconquérir l'opinion, tout ce qu'ils obtiennent, c'est de faire rire de la mauvaise grace avec laquelle ils reculent devant le bon sens.

Le discours préliminaire de l'Encyclopédie mérite un article à part, et notre intention n'est pas de lui refuser cet honneur, le dernier peut-être qu'il obtiendra. S'il est vrai qu'à chaque époque les ouvrages littéraires qui ont le plus de succès puissent être regardés comme l'expression de la société, nous connaîtrons par ce chef-d'œuvre si vanté quel était l'état de la civilisation à la fin du dix-huitième siècle.

FIÉVÉE.

Digitized by Google

Les Géorgiques de Virgile, traduites en vers français ; par **M.** *A. Cournand.* Un vol. *in*-8. Prix : 3 fr. 60 c., et 4 fr. 75 c. par la poste. A Paris, chez *Bernard*, libraire, quai des Augustins ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 42, vis-à-vis l'Eglise.

Je souhaiterais que nos meilleurs critiques n'établissent pas en principe, qu'on doit s'interdire de travailler sur un sujet déjà traité par un auteur habile ; les sujets heureux sont aussi rares que les bons ouvrages. Nos aînés en littérature ont moissonné les champs fertiles ; et, s'il ne nous est pas permis d'y glaner après eux, nous serons réduits à défricher les déserts. Je voudrais aussi qu'on fît quelqu'attention à la nature des sujets et des livres classiques. C'est un fonds de culture qui demande sans cesse de nouveaux efforts, de nouvelles recherches, et où il y a toujours à profiter. C'est là ce trésor ouvert à tout le monde, qu'il est difficile de se rendre tellement propre, qu'on enlève aux autres le droit d'y toucher. *Difficile est proprié communia dicere.* Quelques ouvrages font exception ; et sans doute on se moquerait d'un homme qui voudrait recommencer Athalie, ou refaire l'Art poétique. Avant Racine et Boileau, ces sujets appartenaient à tout le monde, *communia ;* mais en y mettant le sceau de la perfection, ces hommes de génie en ont acquis la propriété. C'est ce qu'on appelle *dicere proprié.* Je crois que, sans consulter Torrentius ni Dacier, on peut entendre ainsi ce passage d'Horace, et que l'application que j'en fais ne paraîtra ni d'une mauvaise latinité ni d'un mauvais français. Mais on doit craindre également d'étendre trop loin, ou de ne pas respecter assez ce droit de propriété que les grands hommes se sont acquis par leurs ouvrages. On se souvient qu'un certain M. de Palmezeaux

Digitized by Google

entreprit de refaire la Phèdre de Racine, et qu'il ne refit que celle de Pradon. Ce petit téméraire eut beau dire qu'il avait suivi exactement Euripide, le ridicule le suivit encore de plus près. Mais ôtez quelques exceptions de cette nature, qui sont rares, j'estime qu'il vaut mieux remanier un sujet déjà traité, ou reproduire un classique déjà traduit, que d'embrasser un sujet neuf et bizarre, ou de traduire un auteur médiocre et inconnu.

Ces réflexions m'ont disposé à lire la traduction de M. Cournand avec plus de patience qu'il n'en a trouvé chez d'autres critiques. Je suis bien éloigné de vouloir faire la leçon à ceux de mes confrères que j'estime le plus; mais il me semble qu'on ne doit traiter en toute rigueur que les ouvrages qui attaquent les mœurs ou les principes. Celui de M. Cournand n'est pas de cette malheureuse espèce; et quand même il serait dépourvu de talent, son travail ne me paraîtrait ni tout-à-fait méprisable ni tout-à-fait inutile.

Il n'existe peut-être chez aucune nation de l'Europe une traduction en vers plus belle et mieux écrite que celle que l'abbé Delille nous a donnée des Géorgiques. La traduction de cet ouvrage est consacrée, et ne périra point. Cependant les connaisseurs les plus difficiles sont persuadés qu'il n'a pas encore atteint le degré de perfection dont il est susceptible, et j'ose me ranger de cette opinion. Je crois apercevoir encore bien des endroits où l'on pourrait approcher davantage de la pensée ou de l'expression de l'auteur latin; et si M. l'abbé Delille avait des amis assez libres et assez instruits pour lui indiquer ces corrections nécessaires, ce serait le travail le plus utile et le plus glorieux par lequel il pût terminer sa carrière poétique; je crois même que sa fortune n'y gagnerait pas moins que sa gloire; car qui est-ce qui ne s'empresserait pas d'acquérir une nouvelle édition de cet ouvrage, si les connoisseurs la jugeaient plus parfaite?

Je n'ai jamais été content de la traduction du premier

Digitized by Google

vers du poëme. Certainement l'abbé Delille ne rend pas *Quid faciat lætas segetes*, en disant : *Je chante les moissons.* Autre chose est de chanter les moissons, et autre chose est d'enseigner l'art qui couvre la terre de riantes moissons (*lætas segetes*). M. Cournand l'a senti, et il a ajouté aux moissons l'idée des travaux qui les précèdent.

« Mécène, je dirai les travaux des moissons. »

C'est quelque chose; mais ce n'est pas toute la pensée de Virgile. On pourrait même (que M. Cournand y prenne garde), on pourrait entendre par ces travaux des moissons, les peines qui accompagnent la récolte. Or, c'est ce qui n'est point entré dans le dessein du poète, qui a voulu décrire l'art prévoyant et ingénieux du cultivateur, et non pas les soins physiques du moissonneur.

Dans la suite de l'exposition et de l'invocation, l'abbé Delille laisse le nouveau traducteur à une si grande distance, qu'il n'y a pas même de comparaison à établir entr'eux. L'utilité de la critique et du travail est amplement démontrée par la manière dont il a tourné les premiers vers de cette belle invocation aux dieux champêtres :

..... Vos, ô clarissima mundi
Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum.

« Astres qui, poursuivant votre course ordonnée,
» Conduisez dans les cieux la marche de l'année. »

C'est ainsi que Virgile aurait écrit en français; mais ce n'est pas là ce que portaient les premières éditions, et l'abbé Delille peut rendre témoignage des efforts qu'il lui en a coûté pour désarmer la critique par cette perfection. Cependant je lui avouerai que je n'aime pas ce *nectar vermeil qui rougit les froides ondes*, et je sais bon gré à M. Cournand de n'avoir pas cherché de périphrase pour exprimer les raisins.

Poculaque inventis Acheloïa miscuit uvis.

« Si l'homme, consolé par vos bienfaits divins,
» Aux eaux d'Acheloüs mêla les doux raisins. »

Digitized by Google

Les *eaux d'Acheloüs* ne rendent point *Acheloïa pocula*, expression si heureuse, et d'un son si agréable. L'abbé Delille traduit *largum cœlo demittitis imbrem*, par *versez l'eau des cieux*. M. Cournand a vu que *largum imbrem* demandait quelque chose de plus, et il a mis :

« Versez du haut des cieux l'abondance des eaux. »

Je ne goûte pas beaucoup cette abondance ; mais il faut savoir gré de l'effort, lors même qu'il n'est pas heureux.

Je trouve que ce traducteur entre assez bien en matière, et que sa versification n'est pas sans mérite ni sans travail. Celle de l'abbé Delille ne laisse rien à desirer pour la beauté de l'expression, pour le nombre et la pureté des sons : dans tous deux on pourrait souhaiter plus d'exactitude, et il est sûr que le latin dit plus de choses, et qu'il le dit en moins de mots.

Vere novo, gelidus canis cum montibus humor
Liquitur, et zephyro putris se gleba resolvit,
Depresso incipiat jam tum mihi taurus aratro
Ingemere, et sulco attritus splendescere vomer.

Voici d'abord la traduction de M. Cournand :

« Au retour du printemps, quand les neiges fondues,
» Du haut des monts blanchis sont enfin descendues,
» Je veux que le taureau, pressé par l'aiguillon,
» Rende au soc son éclat en rouvrant le sillon. »

Ecoutons maintenant M. l'abbé de Delille :

« Quand la neige au printemps s'écoule des montagnes,
» Dès que le doux Zéphyre amollit les campagnes,
» Que j'entende le bœuf gémir sous l'aiguillon,
» Qu'un soc long-temps rouillé brille dans le sillon. »

M. Cournand a traduit plus exactement le premier vers ; mais il a passé le second. *Zephyro putris se gleba resolvit.* Ni l'un ni l'autre n'a rendu l'image essentielle, l'image naïve des travaux de la campagne, aucun n'a songé à traduire *depresso aratro*. C'est pourtant cette cir-

Digitized by Google

constance qui donne de la vérité au style ; car qui est-ce qui fait gémir le taureau ? Ce n'est pas l'aiguillon, comme le dit l'abbé Delille, c'est que le laboureur s'appuie fortement sur la charrue, pour que le soc entre plus avant dans la terre. Voilà ce que Virgile représente par ces deux mots, *depresso aratro*, et c'est ce qui amène l'expression *ingemere*. Peut-on, en supprimant des circonstances si bien liées, se flatter de traduire Virgile, et de donner l'idée d'un style dont le tissu est si parfait ?

Il ne paraît pas que M. Cournand ait fait une étude particulière du sujet du poëme. Il semble n'avoir pas soupçonné le sens de ce vers :

Sic quoque mutatis requiescant fœtibus arva.

« A changer de travail, on trouve du repos. »

Il faudrait être bien fin pour apercevoir dans cette maxime vague un des préceptes les plus importans de l'agriculture, celui de varier les semences. C'est pour expliquer ce précepte que Virgile dit plus haut en très-beaux vers :

Aut ibi flava seres, mutato sidere, farra,
Unde priùs lætum siliquâ quassante legumen,
Aut tenues fœtus viciæ, tristisque lupini
Sustuleris fragiles calamos, sylvamque sonantem.

Aucun des traducteurs n'a traduit ce vers si plaisamment, et si heureusement imitatif, *lætum siliquâ quassante legumen*. En général leur défaut est de chercher plutôt à embellir qu'à rendre fidèlement ces détails d'instruction, qui font aimer Virgile à ceux qui connaissent la campagne. J'avoue que ses Géorgiques ne sont pas un excellent traité d'agriculture ; mais comme il était fils de laboureur, et instruit par l'expérience, on doit s'attendre à trouver dans ses vers une représentation vraie et naturelle des travaux champêtres, et il faut avoir fait autre chose dans sa vie que de professer la littérature au collége

Digitized by Google

de France, pour entendre comme il faut cette partie de son poëme.

Je conviendrai cependant que quelques endroits de la traduction de M. Cournand donneraient une meilleure opinion de ce qu'il pourrait faire avec du travail et des conseils. Voici, par exemple, un passage qui est traduit avec autant de fidélité que d'élégance :

Sæpe etiàm stellas, vento impendente, videbis
Præcipites cœlo labi, noctisque per umbram
Flammarum longos à tergo albescere tractus :
Sæpe levem paleam, et frondes volitare caducas,
Aut summâ nantes in aquâ colludere plumas.

« Les vents impétueux sont encore annoncés
» Par ces astres brillans qui, du ciel élancés,
» Précipitent leur chute au sein de la nuit sombre,
» Et de leurs longs éclairs viennent blanchir son ombre.
» Vous verrez, dans les bois, la feuille voltiger,
» La plume, en se jouant, sur les ondes nager. »

La traduction de ce morceau, dans l'abbé Delille, a quelques défauts que je ferai remarquer.

« Quelquefois de l'orage avant-coureur brûlant,
» Des cieux se précipite un astre étincelant,
» Et dans le sein des nuits qu'il rend encor plus sombres,
» Traîne de longs éclairs qui sillonnent son ombre. »

Premièrement, on doit sentir qu'une étoile qui se déplace ou qui paraît se déplacer, ne peut guères être un avant-coureur brûlant. Ensuite le troisième vers, *et dans le sein des nuits qu'il rend encor plus sombres*, forme un véritable contre-sens dans la pensée de Virgile ; il détruit tout l'effet du mot *albescere*, que le traducteur n'a pas exprimé. Certainement une traînée de flammes qui blanchit le voile de la nuit, ne le rend pas encore plus sombre. Toute la vérité de l'image, et toute la force des mots latins sont parfaitement rendues dans ce vers de M. Cournand :

« Et de leurs longs éclairs viennent blanchir son ombre. »

C'est sur-tout dans la partie didactique que les hommes

Digitized by Google

de goût desireraient que l'abbé Delille perfectionnât son travail. Virgile a entremêlé dans son poëme les préceptes et les descriptions ; mais il n'a pas traité ces deux parties du même style. Il est aussi simple dans ses leçons, qu'il est brillant dans ses tableaux. Ces deux manières se relèvent l'une par l'autre, en formant une agréable variété. L'abbé Delille, au contraire, est souvent brillant où il faudrait être simple ; c'est un reproche que les critiques les plus solides lui ont fait, et que je confirmerai par quelques exemples.

Il n'y a rien assurément de plus familier que le conseil que Virgile donne aux laboureurs, de faire faucher les prés vers le soir ; aussi l'exprime-t-il avec la simplicité convenable au sujet et aux personnes à qui il est censé parler :

. . . . . *Nocte arida prata*
Tondentur, noctis lentus non deficit humor.

De ce précepte rustique, l'abbé Delille a presque fait un bouquet à Iris :

« Pour dépouiller les prés attends que, sur les fleurs,
» L'Aurore en souriant ait répandu ses pleurs. »

N'est-ce pas une plaisante figure que celle de cette Aurore qui rit et qui pleure en même temps ? Où était la raison de l'abbé Delille, lorsqu'il s'est amusé à une si puérile antithèse ? Je sais qu'il y a des personnes à qui ces petits jeux du bel-esprit ne déplaisent point ; mais il n'y a pas de milieu, ou il faut réprouver ce style si joli, ou il faut dire que la simplicité de Virgile n'est pas d'un homme de goût.

M. Cournand s'est mis très-adroitement à l'abri de la critique, en traduisant ce passage d'une manière inintelligible. Voici ce qu'il nous dit :

« Faut-il couper un chaume ou l'herbe des prairies ?
» La nuit donne à la faux sa douce humidité,
» Et tempère pour nous les ardeurs de l'été. »

Digitized by Google

Je serais bien curieux de savoir à quel propos il nous parle ici des ardeurs de l'été; il aurait pu tout aussi bien parler de l'hiver ou du Japon, si la rime l'avait exigé. Il n'est pas plus question de l'un que de l'autre dans l'original. Je ne comprends pas davantage ce qu'il a voulu dire avec sa faux humide; mais il est vraisemblable qu'il n'a pas entendu la pensée du poète, parce qu'il ne connaît pas la campagne.

L'art de Virgile est encore plus sensible dans un autre passage. Rien n'égale la magnificence de sa poésie dans la description de l'orage qui commence par ce vers :

Sæpe etiàm immensum cœlo venit agmen aquarum.

La traduction de l'abbé Delille, quelque belle qu'elle soit, reste encore au-dessous du modèle. On admire cette suspension hardie :

« L'univers ébranlé s'épouvante..... »

Mais combien cela est éloigné de rendre le vers latin!

. . . . . *Mortalia corda*
Per gentes humilis stravit pavor.

Il y a là non-seulement de l'harmonie imitative, mais une force d'expression dont le français n'approche point. Que fait Virgile, après un morceau si brillant? Vous le voyez revenir aux préceptes, et reprendre le ton didactique. Combien la pompe des vers précédens rend plus remarquable la simplicité de celui-ci!

Hoc metuens, cœli menses et sidera serva.

Qui croirait que l'abbé Delille traduise ce vers en style pindarique, et qu'il dise au laboureur d'un ton sublime?

« Pour prévenir ces maux, lis aux voûtes des cieux. »

Lire aux voûtes des cieux n'a jamais pu être une leçon d'agriculture. Même dans un poëme sur l'astronomie; un

Digitized by Google

simple précepte ne devrait pas être exprimé de cette manière. Il faut avouer que M. Courtaud a mieux conservé dans cet endroit le caractère de Virgile. Il traduit :

« Observe donc les cieux, si tu crains ces malheurs. »

Ces petits avantages, que le nouveau traducteur remporte quelquefois, ne détruisent pas l'immense supériorité de l'abbé Delille ; mais il ne faut pas que cette supériorité nous ferme les yeux, et nous empêche d'être justes envers tous deux. G.

ARTS INDUSTRIELS.

Il y a peu d'ouvrages qui aient autant contribué aux progrès des arts industriels en France, que les *Annales des Arts et Manufactures*. Cette précieuse collection qui embrasse déjà cinq années, contient une si prodigieuse quantité de mémoires et de descriptions, qu'il n'y a, pour ainsi dire, pas un seul genre d'industrie qui n'y trouve ou l'appui d'une théorie lumineuse, ou le secours de nouveaux procédés, ou enfin l'amélioration de ceux qui existent déjà. Les bornes de notre feuille ne nous permettant pas de présenter l'ensemble des richesses qui composent cette immense galerie, nous nous contenterons d'indiquer les objets les plus intéressans que renferme le dernier volume de la cinquième année, qui vient de paraître. On y trouve un excellent mémoire sur l'emploi de l'indigo dans la teinture (cet article présente une foule de vues neuves et d'applications utiles) ; la description d'un procédé dont l'effet est infaillible pour empêcher les cheminées de fumer ; le moyen de procurer au cuivre rouge la couleur, le grain et la dureté de l'acier ; la description d'une roue à double force, machine aussi simple qu'ingénieuse, et supérieure, sous tous les rapports, à la grue ordinaire ; la manière de suppléer à l'action du vent sur les vaisseaux,

Digitized by Google

par des agens beaucoup plus efficaces que les rames ; une nouvelle méthode de chauffer les serres ; un perfectionnement dans la construction des machines à vapeur ; un mémoire de la plus grande utilité sur le blanchissage domestique ; l'art de fabriquer les cartes à jouer ; la description d'une carde à coton ; une nouvelle teinture pour les bois et les poils ; et beaucoup d'autres articles qui traitent des machines à cylindres employées à l'impression ; d'une nouvelle lampe hydrostatique ; du poliment des glaces ; du sucre de betteraves, etc., etc. La sixième année des *Annales* commence avec le mois de germinal an 13. Il paraît chaque mois un Numéro, composé de sept à huit feuilles in-8°. et de quatre planches gravées par les plus habiles artistes.

Le prix de l'abonnement est de 30 fr. par an à Paris, et de 35 fr. pour les départemens, franc de port. On souscrit à Paris, au bureau des Annales des Arts et Manufactures, rue J.-J. Rousseau, n°. 11, vis-à-vis la Poste aux lettres.

Suite des Observations de Métastase sur les Tragédies et Comédies des Grecs.

LES GRENOUILLES. (d'Aristophane.)

LE but principal de cette comédie est d'affaiblir la réputation d'Euripide, auquel Eschyle et Sophocle sont préférés.

La pièce prend son nom d'un chœur de grenouilles des marais du Styx, qui se font entendre une seule fois, en intercalant après chaque strophe deux vers formés de paroles qui imitent le coassement des grenouilles. Au reste, le chœur dominant est composé de gens initiés dans les mystères de Bacchus.

Ce

Digitized by Google

Ce dieu, vêtu de la peau du lion de Némée [illegible] acène. Il est aussi couvert des autres attributs d[illegible] peut-être afin de prouver que la tragédie qui n'avait été qu'un hymne à la gloire de Bacchus, s'est trouvée insensiblement travestie.

Bacchus masqué et suivi de Xantrax, valet niais, frappe à la porte d'Hercule. Celui-ci paraît surpris d'abord du bruit que l'on fait à sa porte, et finit par se moquer de Bacchus. Ce dernier déclare qu'il veut descendre aux enfers et ramener Euripide, parce qu'Athènes ne possède plus de bons poètes tragiques. Il prie Hercule, qui a déjà fait ce voyage, de lui indiquer sa route. Hercule, après quelques propos joyeux, lui trace son chemin et se retire. Le bon disciple de Silène, sans quitter la place, se trouve avec son valet sur les bords marécageux du Styx (1). Il aperçoit Caron dans sa barque, l'appelle et se fait conduire par l'infernal nautonnier, sur la rive opposée. Là, après différens dialogues piquans et ingénieux, mais toujours durs, avec divers personnages, il réclame Euripide. Eschyle croit mériter la préférence. Une dispute s'établit régulièrement entre les deux tragiques. Finalement ils prennent le parti de peser leurs vers au trébuchet. Eschyle l'emporte, et retourne avec Bacchus à une nouvelle vie pour le plaisir et l'instruction des Athéniens.

Cette comédie renferme 1581 vers.

Ajax. Flagellifère (de Sophocle).

Ajax dit aux vers 669 et 670, à Téemessa, qu'il va chercher un endroit secret où il pourra cacher l'épée dont Hector lui fit autrefois présent. Et au vers 702, il déclare

(1) Changement de lieu.

Digitized by Google

à la même qu'il va où il doit aller (1). On entend clairement que c'est dans un lieu où il se donnera librement la mort.

Au vers 829, les acteurs, le chœur même ayant abandonné la scène, Ajax revient, dit avoir disposé sur la terre l'épée d'Hector, afin de se donner la mort en se précipitant sur elle, et après une invocation à Jupiter, il tombe sur la pointe homicide.

Au vers 890, instant de la chute d'Ajax sur le glaive, et de son trépas, commence une nouvelle action, c'est-à-dire, le débat entre les Atrides pour sa sépulture (2). Cette seconde action contient plus de 500 vers, c'est-à-dire, plus du tiers de la tragédie, qui en renferme 1435.

N. L.

Pensées et Réflexions sur divers sujets.

Oronte veut être initié dans tous les secrets : il a la contenance grave, l'air réservé et mystérieux. Il parle peu, et ne pense à rien. Débitez-vous une nouvelle ? il ne la sait pas ; mais dès le commencement de votre récit, son sourire parti seulement des lèvres, vous annonce qu'il sait la fin. Vous seriez tenté de le prier d'achever ce qu'il sait infailliblement mieux que vous. Il n'est prié nulle part, mais il se dit prié partout, et (chose admirable) il a le secret de se montrer partout avec cet air accoutumé, qui ne laisse pas même soupçonner qu'il soit de trop. Il a soin de glisser à l'oreille de chacun, « qu'il a cédé aux importunités du maître, et qu'il se fera sûrement une querelle avec le ministre qui l'a prié d'une fête ; mais qu'on ne saurait être par-tout. »

Oronte pince les lèvres en parlant ; il achève rarement

(1) Duplicité de lieu.

(2) Duplicité d'action.

Digitized by Google

la phrase qu'il a commencée, apparemment pour ne pas trahir son secret, mais il s'arrête d'ordinaire au milieu de son discours, se confiant à la Providence pour le reste. Ses réticences lui réussissent. Il vous laissera entendre qu'il a exercé des fonctions honorables, et vous ne parviendrez jamais à savoir quelles étaient ces fonctions. Tout le monde le connaît, tout le monde le voit, et il a le privilége d'ennuyer tout le monde chez soi, et de haute lutte.

L'autre jour, voyant venir dans les Tuileries un personnage important, il tira brusquement un papier de sa poche, comme fait un homme occupé ; mais sa précipitation fut si malheureuse, qu'il lisait un papier blanc.

Le sentiment est simple et vrai ; la pensée est vaine et superbe. L'athée craint la colère de Dieu, car il sent dans son cœur qu'il l'a méritée : voilà le sentiment, et il vient d'en-haut. Mais l'athée nie ce qu'il redoute. Voilà la pensée, et elle vient d'en-bas. Pareil aux enfans des hommes, il élève la *Tour de confusion.*

Il y a, je le confesse, un effrayant argument contre l'immortalité de l'ame. C'est le néant d'où nous sommes tirés. « Pourquoi, dira l'athée, ne retournerai-je pas au même point d'où je suis parti ? ai-je gardé quelque mémoire de ce que j'étais avant l'âge de raison ? ne dois-je pas présumer que je finirai, ainsi que j'ai commencé, par l'*ignorance de moi?* » Cela fait frémir. Mais répondez à l'athée : « Avez-vous quelque souvenir de ce qui s'est passé en vous durant votre sommeil, quand il n'est pas rendu sensible par les songes? avez-vous, alors, *la conscience du moi?* Toutefois vous vous réveillez, et alors vous sentez et vous pensez. »

Digitized by Google

Il me semble que j'ai trouvé dans les songes un argument dont on ne s'est pas avisé, en faveur d'une vie à venir. Le bonheur que vous retrouvez en songe avec la personne que vous aimez, n'a-t-il pas je ne sais quoi de plus absolu, de plus touchant, de plus infini, de plus pur que l'autre? ne semblons-nous pas être avertis par-là, qu'il est une félicité dont notre ame ne peut concevoir l'idée entière, tant qu'elle n'est pas dégagée de la grossièreté des sens?

Il y a dans les songes une portion anticipée d'immortalité.

Les factieux de ces derniers temps s'avisèrent d'un gouvernement dont le pivot était la religion *du rien*. Par-là ils rendaient stérile ce qu'il fallait rendre merveilleux. Ils sont tombés avec leur chétif ouvrage.

Les hommes malheureux par leurs vices, qui se veulent réformer avant d'avoir cherché les lumières de la religion, ressemblent à ceux de Délos, qui, sur l'oracle d'Apollon, et pour détourner les maux qui les affligeaient, essayèrent de doubler l'autel cubique de ce Dieu, par une fausse interprétation. Au lieu du double, ils trouvaient l'octuple, faute de chercher les lignes proportionnelles, au moyen desquelles on double le corps cubique, en augmentant également les dimensions.

CORIOLIS.

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.
(Rue de Louvois.)

Le Curieux impertinent, comédie en cinq actes et en vers, de *Destouches*.

PICARD a bien raison de reproduire sur son théâtre toutes les comédies de nos grands maîtres, qui, sans être des chefs-d'œuvre, ont des beautés véritables, et ne méritaient pas l'oubli auquel on semblait les avoir condamnées. C'est le seul moyen, s'il en est, de réveiller la langueur d'un public que fatiguent également la satiété du beau, et l'impuissance de la médiocrité.

Le *Curieux impertinent* nous retrace à la vérité des mœurs plutôt espagnoles que françaises; cependant cette pièce amuse, et à la lecture, et à la représentation. Sous un certain rapport même, elle peint l'homme de tous les pays, et le Français principalement. Elle nous montre un personnage assez vain pour croire qu'on doive l'aimer, lors même qu'il lui prend fantaisie de paraître haïssable, et lui être fidèle quand il affecte l'infidélité. Cet excès d'amour-propre n'est que trop commun. L'intérêt dure jusqu'au dernier moment, et même à la dernière scène le dénouement n'est pas prévu : on ne sait si Julie fera grace ou tiendra rigueur à l'impertinent. Cet intérêt, à la vérité, n'est pas fort vif; comme l'impertinent n'excite aucun sentiment bien prononcé, on est assez indifférent sur son sort. Julie n'ayant pour lui qu'un goût médiocre qui s'affaiblit sensiblement, on ne peut aussi la plaindre d'être forcée de le congédier.

Digitized by Google

D'ailleurs elle ne le congédie que pour se donner à un consolateur qui lui paraît aimable.

Quant à celui-ci, il intéresse encore moins que les deux autres personnages. Après s'être engagé à paraître le rival de son ami, il le devient en effet, et le supplante. On ne saurait se réjouir du succès de sa perfidie ; toute trahison est infame. L'amour peut faire excuser un crime ; mais non pas une bassesse : on plaint Oreste, on méprise Maxime.

Qu'est-ce donc qui plaît dans cette pièce ? La sagesse de sa conduite, le naturel, la facilité du style, genre de mérite qui quelquefois manque à Destouches, dont la gaieté n'est pas toujours franche ; c'est sur-tout la parodie des travers de l'amant, placée dans la pièce même, qui fait plaisir. Le valet, atteint de la folie du curieux, en répète tous les traits, et fait aussi éprouver sa Nérine par un de ses camarades qui la lui souffle. Cette idée ingénieuse n'appartient point à Destouches ; le valet de l'homme à bonnes-fortunes, de Baron, singe aussi tous les ridicules de son maître ; mais la parodie est plus développée et produit plus de scènes plaisantes dans le *Curieux impertinent*.

La soubrette est très-gaie ; elle témoigne sans déguisement l'impatience qu'elle a d'être mariée, et prétend que celle de sa maîtresse n'est pas moindre. Julie se récrie que de tels aveux font tort à son sexe et blessent la pudeur. Nérine ne se rend pas, et soutient que

La plus impatiente est toujours la plus sage.

La philosophie de Destouches sur les accidens du mariage est la même que celle de La Fontaine et de Molière :

. . . . . Il ne faut s'embarrasser de rien,
A tout événement s'attendre sans rien craindre,
Et si le malheur vient, le souffrir sans se plaindre.

Trissotin dit à-peu-près la même chose ; mais le mot est bien plus plaisant dans sa bouche, parce qu'il est me-

Digitized by Google

nacé par Henriette, qui lui déclare qu'une fille qu'on veut épouser malgré elle, peut aller

A des ressentimens que le mari doit craindre.

A quoi il répond :

A tous événemens le sage est préparé.

S'il faut s'en rapporter à cette comédie, vers la fin du règne de Louis XIV, un air débraillé, la main dans la ceinture, l'usage perpétuel du tabac et du cure-dent, constituaient les belles manières.

Picard le jeune est très-agréable dans cette pièce ; mademoiselle Molière aussi : elle devrait seulement ne pas confondre la volubilité avec la légéreté ; elle va quelquefois si vîte qu'on se lasse à la suivre, et qu'on n'y réussit même pas toujours. L'auditeur impatienté la laisse alors courir toute seule ; ce qui n'empêche pas qu'il ne se trouve de bonnes gens qui l'applaudissent à outrance quand elle arrive au terme hors d'haleine.

Théatre du Vaudeville.

Le Bon Ménage; par *Florian*.

Cette pièce est imprimée depuis long-temps. En y ajoutant quelques couplets, on en a fait un vaudeville. C'est un petit drame bien pauvre d'invention ; et quoiqu'il soit extrêmement court, il s'y trouve deux actions, toutes deux sans intérêt, parce que l'une manque de développemens, et l'autre de vraisemblance.

Mademoiselle Rosalba s'est mariée secrètement à Bergame malgré son père et à son insu. Une *bonne* tante a pris sur elle de l'unir à Lélio, sous prétexte que c'était le seul homme qu'elle pût aimer. Je ne pense pas que de tels mariages fussent plus permis dans l'état de Venise qu'en France. Quoi qu'il en soit, cette union clandestine a eu des

Digitized by Google

suites que mademoiselle Rosalba ne peut plus cacher longtemps. L'officieuse tante est morte. Argentine est seule dans le secret de ce beau mariage. On ne veut pas le confier à son mari Arlequin : c'est un bavard qui le dirait à toute la ville. Argentine prête son nom au commerce épistolaire des deux époux. Les lettres de Lélio lui sont adressées, comme écrites à elle-même. Un valet en apporte une, et la livre en son absence à son mari, qu'il prend pour son domestique, en lui recommandant de la remettre en cachette, parce qu'il pense bien que c'est un billet doux. Arlequin, quoiqu'adoré de sa femme, conçoit de vives inquiétudes, et cependant résiste à la tentation de les éclaircir par lui-même. Argentine arrive. Il lui donne la fatale lettre ; elle la lit avec émotion, et la rend à Arlequin, en lui disant : « Vous m'allez croire coupable, et cependant il » s'en faut bien que je le sois. » Je ne sais pourquoi elle a cette appréhension ; car la lettre est tournée de manière qu'Arlequin ne pouvait en être alarmé, à moins qu'il n'eût perdu le sens. Elle finit ainsi : « Tâche de venir me voir, si » tu peux échapper aux yeux du barbare qui te veille. Je » t'attends. Tu sais si je t'aime. » Il est impossible qu'Arlequin, marié depuis plusieurs années à une femme uniquement occupée de son mari et de ses enfans, comme il le dit lui-même, puisse être abusé par cette lettre ; qu'il ne réfléchisse pas que sa femme ne la lui eût point livrée avec tant de sang froid, si elle avait eu quelque reproche à se faire. Son erreur n'étant pas motivée, sa douleur, ses lamentations ne sauraient intéresser. Comme dans le *Dépit amoureux*, il lui rend tous les petits présens qu'il en a reçus. Il l'a soupçonnée sans aucun motif plausible ; sans aucune raison, et aussi, sans qu'elle se soit justifiée, tout-à-coup il la juge innocente. L'auteur, qui à l'exemple de Corneille, a fait un examen critique de son très-petit théâtre, dit qu'on lui a reproché ce pardon accordé sans une justification préalable, et ajoute que si c'est là un défaut, il a d'autant plus de tort, que c'est pour ce défaut qu'il a fait

Digitized by Google

la pièce. Il n'y a dans cette apologie que de l'ostentation. La critique était juste et naturelle.

A peine Arlequin a pardonné, qu'il est convaincu qu'il a eu tort de se fâcher. Mademoiselle Rosalba, pressée par l'urgence de son état, et touchée de l'embarras où elle mettait Argentine, s'est jetée aux genoux de son père. « Je » lui ai tout avoué : j'ai dit que je portais dans mon sein » le gage de notre union; que cet enfant était le sien, et » qu'il demandoit par ma voix *la permission de naître* pour » l'aimer. Cette idée a fait évanouir sa colère. »

Les directeurs du Vaudeville, à ce qu'il paraît, n'en ont pas jugé comme le père. Ils ont regardé cette idée comme une niaiserie, et l'ont supprimée. Je crois même qu'ils se sont rendus coupables d'une suppression d'enfant; car non-seulement il me semble qu'il n'a pas été question de celui qui demandait la permission de se montrer, mais je ne me souviens même pas qu'on ait parlé de sa conception. Il y a dans cette pièce beaucoup de sensibilité factice. Mademoiselle Rosalba veut placer 15,000 fr. en rente viagère au profit d'Argentine : celle-ci veut que ce soit au profit d'Arlequin ; et à ce propos, grand étalage de générosité. Mais pourquoi donc se créer des rentes viagères quand on a des enfans? Au reste, c'était dans le dernier siècle une spéculation qui n'était pas inspirée uniquement par cet égoïsme qui méconnaît les plus saints devoirs de la nature. On y trouvait un si énorme bénéfice qu'on vendait son patrimoine pour acquérir des rentes viagères sur l'état. On se félicitait d'un moyen si facile de s'enrichir. Peu de gens soupçonnaient la catastrophe qui devait être l'effet de cette apparente prospérité.

Le *Bon Ménage* est une des plus minces bagatelles qui se jouent au Vaudeville. L'aventure de Mlle Rosalba est très-mal imaginée : elle ne paraît que deux fois; l'une pour dire qu'elle s'est mariée incognito, l'autre pour annoncer que l'incognito est levé. Il eût été facile, sans son intervention, qui produit un épisode glacial, d'imaginer quelque

Digitized by Google

incident pour alarmer la tendresse conjugale d'Arlequin. Les couplets sont médiocres, et quelques-uns ne sont que de froids calembourgs, comme lorsqu'Arlequin dit à ses enfans auxquels il apporte un tambour et une trompette : « Si vous êtes obligés de décamper, ce ne sera pas du moins sans tambour ni trompette. »

Au reste, ce n'est qu'en lisant cette pièce qu'on la trouve si médiocre ; elle attache singulièrement quand on la voit jouer par Laporte et madame Hervey.

ANNONCES.

Manuel de la Banque, ouvrage dans lequel toutes les opérations possibles d'arbitrages, tant sur le papier que sur l'or, l'argent et les piastres, sont réduites, pour les trente principales places de l'Europe, à de simples additions et soustractions ; et qui contient d'ailleurs tous les détails relatifs aux monnaies réelles, de compte, de change, à la proportion de l'or et de l'argent, au pair intrinsèque, aux usances, et aux usages de ces diverses places, et aux banques les plus célèbres. Un vol. in-8°. Prix : 9 fr., et 11 fr. par la poste. Chez le Normant.

Les Pseaumes en latin et en français, interprétés dans le sens prophétique fondé sur l'autorité des divines Ecritures, l'usage de l'Eglise, le sentiment des saints docteurs, des pères, des théologiens et des plus habiles commentateurs ; ouvrage utile à toutes les personnes qui, par devoir d'état ou par motif de piété, desirent réciter avec fruit ces sacrés cantiques. Précédé d'un discours où sont développés les principes et les moyens propres à en faciliter la véritable intelligence. Deux volumes in-12. Prix : 5 fr., et 7 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Crapart, Caille et Ravier, libraires, rue Pavée Saint-André, n°. 12.

Annales du Musée et de l'Ecole moderne des beaux-arts ; recueil de gravures au trait, d'après les peintures et sculptures du musée Napoléon ; les principaux ouvrages de peinture, sculpture ou projets d'architecture qui, chaque année, ont remporté les prix, soit aux écoles spéciales, soit aux concours ; les productions des artistes en tous genres qui, aux différentes expositions, ont été citées avec éloge ; édifices et monumens publics, etc. ; rédigé par C. P. Landon, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, membre de plusieurs sociétés littéraires. Cet ouvrage, commencé depuis quatre années, se continue sans interruption. Le septième volume vient d'être terminé : on peut se procurer les précédens, ensemble ou séparément.

On souscrit à Paris, chez l'Auteur, quai Bonaparte, n°. 23 — Prix : 7 fr. 50 c. pour 3 mois, 9 livraisons ; 15 fr. pour 6 mois, ou un vol. ; 30 fr. pour une année, ou 2 volumes, franc de port pour Paris et les départemens.

Digitized by Google

Précis historique de la Révolution française, assemblée législative; par Lacretelle jeune. Seconde édition. Un fort vol. in-8°, de l'imprimerie de Didot jeune, avec deux gravures par Duplessis Bertaux. Prix : 5 fr., et 6 fr. franc de port. Papier vélin, 7 fr. 50 c., et 8 fr. 50 c. franc de port.

A Paris, chez Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n°. 703, et à Strasbourg, même maison de commerce.

On trouve aux mêmes adresses le *Précis historique de la Convention nationale*, par le même auteur, en 2 vol. in-8° avec quatre gravures. Prix, pour Paris : 10 fr. papier ordinaire, et 15 fr. pap. vélin.

(Sous presse, pour paraître incessamment.)

Discussions du Code civil dans le Conseil d'état, auxquelles on a joint 1°. le texte du projet et de la rédaction définitive; 2°. en notes, les observations des tribunaux d'appel, lorsqu'elles établissent des difficultés qui n'ont pas été levées; 3°. les questions de droit qui paraissent n'être pas résolues; 4°. et enfin, la jurisprudence de la cour de cassation à cet égard, sur celles qui lui ont été soumises : sur le plan donné par M. Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, président de la section de l'intérieur du conseil d'état, grand-procureur de la haute-cour impériale, membre de l'Institut, grand-officier de la légion d'honneur; par MM. Jouenneau, L. C. Solon. Deux vol. in-4°., caractères Didot, beau carré. Prix : 24 fr.; le même, papier vélin d'Annonay, 48 fr.

Toutes les personnes qui souscriront d'avance chez Demonville, imprimeur-libraire, rue Christine, à Paris, ou chez les principaux libraires et les directeurs de poste dans toute l'étendue de l'Empire, jouiront d'une remise du sixième, en remettant le reste du prix, et recevront en outre l'ouvrage franc de port.

Les lettres doivent être affranchies, et contenir l'adresse exacte de celui qui souscrit.

Essais de poésie et d'éloquence; par J. P. G. Viennet. Un vol. in-8°. pap. vélin. — Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, quai des Augustins, n°. 35.

Méthode simple et facile pour lever les Plans, suivie d'un Traité du nivellement et d'un Abrégé des règles du lavis, avec douze planches dont neuf enluminées; par F. Lecoy, géographe. Nouvelle édition, augmentée et corrigée, quant au texte et aux planches; précédée d'un abrégé du système décimal applicable à l'arpentage, et de tables pour la conversion des anciennes mesures de superficie en nouvelles et des nouvelles en anciennes, et suivie d'un Abrégé de la trigonométrie rectiligne, avec une planche. Un vol. petit in-8°. — Prix : 4 fr. 50 c., et 5 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Duponcet, lib., quai de la Grève, n°. 34.

CHEZ LE MÊME :

Manuel du jeune Musicien, ou Eléments théoriques-pratiques de Musique; par P. Marcou, ancien ordinaire de la musique du roi Louis XVI. Nouvelle édition, augmentée d'un précis historique sur la musique en général, et suivie du discours sur l'harmonie; par Gresset. Un vol. in-12. — Prix : 2 fr. 40 c. par la poste.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois*, n°. 42.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Berlin, 6 *avril*. Le ministre de France a présenté à S. M. sept grands cordons de la légion d'honneur qu'il a reçus de sa cour. Ces cordons sont destinés, l'un pour S. M. prussienne, et les six autres pour le duc régnant de Brunswick, pour le maréchal de Mœllendorff, pour le ministre-d'état et contrôleur-général, comte de Schulenburg, pour L. E. les ministres-d'état et de cabinet, le baron de Hardenberg, comte de Haugwitz.

Un courrier expédié hier pour Paris, y porte sept grands cordons de l'aigle noir prussien, destinés pour S. M. l'Empereur Napoléon, L. A. S. le prince Murat et et l'archichancelier Cambacérès, L. Exc. les ministres Berthier et Talleyrand, et pour les maréchaux d'Empire Bernadotte et Duroc.

Du 13. — Le général Zastrow part aujourd'hui pour Pétersbourg, et M. le comte de Winzingerode, envoyé de Russie, se rend avec une mission à Vienne. On sait aujourd'hui que la cour de Russie a témoigné le désir de travailler au rétablissement de la paix, depuis qu'elle a eu connaissance de la lettre de l'Empereur Napoléon au roi d'Angleterre.

Des bords du Mein, 18 *avril*. On écrit de Vienne que le célèbre général Mack est nommé membre du conseil intime d'état; que le prince Ferdinand de Wurtemberg a été chargé d'une nouvelle mission importante qu'il doit remplir à Berlin, et qu'il s'arrêtera en conséquence pendant quelque temps dans cette capitale, avant que de continuer son voyage pour Pétersbourg. Le courrier chargé de lui porter les dépêches relatives à cette mission devoit le joindre à Dresde.

On a maintenant la certitude que les envoyés et ministres français accrédités près les cours et états de l'Allemagne leur ont, par des notes officielles, donné connaissance de la création du royaume d'Italie et de la proclamation de S. M. l'Empereur Napoléon à la dignité de roi d'Italie. Toutes les cours des princes d'Allemagne ont répondu par des félicitations, en reconnaissant le roi d'Italie.

Du 20. — On lit dans divers journaux d'Allemagne la

Digitized by Google

lettre suivante de S. M. I. et R. Napoléon Ier, au directeur de l'ordre équestre de l'Empire :

« Chers et bons amis, au moment où il a plu à la divine Providence de m'appeler au trône de la France, rien ne pouvait m'être plus agréable que de recevoir de vous un témoignage de la part que vous prenez à cet événement. Votre député, M. le baron de Waechter, m'a remis la lettre de félicitation que vous m'avez écrite le 31 octobre, et il a parfaitement répondu, par la manière dont il a rempli sa mission, à la confiance dont vous l'honorez. Pendant son séjour, il a pu se convaincre de la ferme intention où je suis de vous donner constamment des preuves de l'intérêt que je prends à votre prospérité. Je desire qu'il vous en rapporte les assurances, ainsi que celles de mon estime et de mon affection pour vous; sur ce, je prie Dieu, chers et bons amis, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

» A Paris, le 14 nivose an 13 (4 janvier 1805).

» Votre bon ami, *signé*, NAPOLÉON ».

Une de nos feuilles publiques annonce aujourd'hui, sous la date de Hambourg, que la ville de Lubeck est maintenant délivrée des entraves mises à son commerce, et qu'on l'attribue au consentement qu'elle a donné de remplir, du moins en partie, l'emprunt qu'on lui demandait.

Londres, 10 *avril*. Lord Melleville (M. Dundas), trésorier de la marine, accusé d'avoir tiré parti pour son compte personnel des fonds destinés au service de la marine, a été forcé de donner sa demission d'après une résolution de la chambre des communes, présentée au roi pour que S. M. eût à l'exclure, non-seulement de ses conseils, mais de sa présence. Un grand nombre de personnages des plus distingués étant impliqués, dit-on, dans cette affaire, on cherche à l'étouffer.

Sainte-Lucie est aussi au pouvoir des Français. Les vaisseaux qu'ils ont pris sont évalués à plus de 1200 mille livres sterlings, plus de 28 millions. La terreur est aux Barbades et à la Jamaïque. Ces îles sont, à ce qu'on assure, mal pourvues de troupes et de munitions. L'amiral français a pris à la Martinique des régimens acclimatés, et les a remplacés par ceux qu'il amenait de France. Ces fatales nouvelles ont semé la désolation dans toute l'Angleterre, et donné lieu à un pamphlet vigou-

Digitized by Google

reux, intitulé : *Un dernier mot sur le ministère actuel.* Il finit ainsi : *Allez-vous en, et ne revenez plus.*

Du 15. — Une gazette de ce matin annonce que l'expédition secrète doit enfin partir demain. Il serait, ajoute-t-elle, à desirer dans la situation où nous sommes, qu'on pût l'envoyer partout.

EMPIRE FRANÇAIS.

Lanslebourg, 29 germinal. LL. MM. II. ont passé le Mont-Cenis avec une grande rapidité; l'Empereur a toujours été à cheval : il ne s'est arrêté qu'à l'hospice pour donner de nouveaux témoignages de son affection à ces hommes religieux qui passent leur vie au milieu des neiges, pour attendre l'occasion de secourir les vogageurs, trop souvent obligés de lutter contre les frimats et les orages.

S. M. était accompagnée de notre préfet, et de l'administrateur-général du Piémont, aux territoires desquels le Mont-Cénis appartient presque par parties égales. L'ingénieur en chef Dausse aura sans doute rendu compte à LL. MM. des progrès surprenans de ses travaux presque prodigieux que l'empereur a conçus, que lui seul pouvait faire exécuter, et qui, en rendant le passage praticable aux voitures les plus chargées, va bientôt faire disparaître les Alpes sous les pas des voyageurs.

Turin, 24 germinal. Il a été rendu le 4 de ce mois un décret impérial contenant les dispositions suivantes :

Napoléon, etc., considérant que les gouvernemens qui furent établis dans la 27^e^. division militaire, depuis la rentrée des Français, en l'an 8, jusqu'au sénatus-consulte de réunion du 24 fructidor an 10, n'avaient aucun droit de disposer à titre gratuit des domaines nationaux, au profit, soit des particuliers, soit des municipalités, hospices, ou autres établissemens publics, et que les concessions sont nulles; que les aliénations faites en paiement des fournitures à des entrepreneurs qui n'ont pas été entièrement liquidés, doivent aussi être soumises à un séquestre provisoire, pour la garantie du trésor public, jusqu'à la liquidation définitive; le conseil-d'état entendu, décrète :

Les particuliers ou établissemens publics qui ont obtenu des gouvernemens qui furent établis dans la 27^e^ division militaire, des concessions de domaines nationaux à titre

Digitized by Google

gratuit, seront tenus de présenter, d'ici au 1^er^ messidor prochain, aux ministres de l'intérieur et des finances, leurs demandes et mémoires afin de confirmation des concessions qui en sont susceptibles. Seront considérées comme annullées définitivement, et les biens en dépendans, régis et administrés comme les autres domaines nationaux, les concessions pour la confirmation desquelles les demandes et mémoires n'auront pas été présentés avant le 1^er^ vendémiaire prochain. Le séquestre national sera rétabli sans délai sur les domaines nationaux compris auxdites concessions; et les concessionnaires recevront de la main du séquestre les fruits desdits biens, jusqu'au 1^er^ vendémiaire prochain. Le séquestre sera également rétabli sur tous les biens vendus, en paiement des fournitures des entrepreneurs dont les décomptes n'ont pas été définitivement liquidés; mais les fruits en seront comptés par le séquestre aux possesseurs actuels desdits biens, jusqu'à ce qu'il en ait été autrement ordonné.

Du 1^er^ floréal. — LL. MM. sont arrivées avant-hier à deux heures à la Novalaise, première commune de la 27^e^ division militaire. Suze, Bussolin, Saint-Antonin, Saint-Ambroise, Avigliana, Rivoli et tous les endroits qu'elles ont traversés pour se rendre à Stupinis où elles sont descendues à huit heures du soir, étant décorés d'arcs de triomphe, de trophées et d'inscriptions qui exprimaient, soit en latin, soit en français, les sentimens de dévouement et d'admiration dont nous sommes pénétrés. L'Empereur a travaillé hier pendant toute la journée avec ses ministres. Aujourd'hui, à quatre heures du matin, il a fait appeler l'administrateur général, et, dans un travail qui a rempli la matinée tout entière, il s'est sans doute occupé de nos intérêts qui lui sont toujours présens même lorsqu'il est loin de nous, et qui occupent sans cesse la sollicitude paternelle qui l'a conduit dans nos contrées. Pendant toute la journée, les habitans de Turin se sont portés en foule sur la route de Stupinis, et aux environs de ce château impérial.

PARIS.

On ne saurait trop redire aux juges : *Discite justitiam.* La cour d'appel de Nanci vient de réhabiliter, par un ju-

Digitized by Google

gement définitif, la mémoire des sept hommes condamnés en 1769 par le parlement de Metz, les quatre premiers à être pendus, les trois autres aux galères perpétuelles. Quatre de ces infortunés ont subi le dernier supplice. Deux autres sont morts aux galères, et le troisième s'en est échappé. On ne sait ce qu'il est devenu. Feu M. Dupaty, qui était à l'affut de toutes les méprises des tribunaux, ou pour faire du bruit, ou, ce que nous aimons mieux présumer, par amour de l'humanité, avait entrepris cette réhabilitation, que sa famille a suivie après sa mort, et qu'elle vient d'obtenir. M. Dupaty fils a, pour cette bonne œuvre, suspendu le cours de ses travaux et de ses amusemens dramatiques.

— Les faux louis provenant de la fabrique qui vient d'être découverte dans le département de la Drôme, sont, suivant un nouvel indice faciles à connaître. Les caractères des légendes CHRS. REGN. VINC. IMPER., et LUD. XVI, etc., sont plus grands que dans les vrais. L'I du mot IMPER. est sensiblement plus grand que les autres lettres du même mot.

— On va, dit-on, remettre au Théâtre-Français la *Bérénice* de Racine. Nous croyons que mademoiselle Duchesnoisy obtiendra encore plus de succès que dans ses rôles de *Phèdre* et d'*Ariane*. Celui de *Bérénice* nous paraît être le plus convenable à ses moyens, et le plus propre à faire briller son talent.

— Vers la fin de prairial, le Grand-Opéra, la Comédie Française et l'Opéra-Comique seront, dit-on, fermés pour deux mois.

— Les Bouffons vont bientôt partir, et seront remplacés par d'autres sujets qui arrivent, les uns de Madrid, les autres de Venise, ceux-ci de Pétersbourg, ceux-là de Lisbonne. Picard les a rassemblés des quatre parties du monde.

— Cent dix-sept béliers de race pure espagnole, faisant partie du beau troupeau que M. de Livry possède à Stain, près de Saint-Denis, étaient attaqués de la gale. On avait imaginé qu'on pouvait les guérir avec de la pommade mercurielle; mais soit qu'on ait administré ce remède à une dose trop forte, soit qu'il ne convienne pas au tempérament du mouton, les plus funestes effets en ont été la suite. Tous les béliers ont péri, à l'exception de quatre. On évalue cette perte à plus de 50,000. fr.

Digitized by Google

(N°. CC.) 14 FLORÉAL an 13.
(Samedi 4 Mai 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

HYLAS ENLEVÉ PAR LES NYMPHES, ET HERCULE ABANDONNÉ PAR LES ARGONAUTES

Traduit de *Valerius Flaccus*, *Argonautique*, *liv. III*, *v.* 598.

Par MM. DURBAU DE LA MALLE, père et fils.

(Suite et fin.)

Ses compagnons d'abord dans leur foi sont constans ;
Ils voulaient tous attendre en dépit des Autans,
Non pour le jeune Hylas, quoiqu'on aime cet âge,
Et d'un héros naissant l'aimable apprentissage ;
Mais ce grand nom d'Hercule est un poids si puissant !
Leur vœu sincère alors, leur cœur reconnaissant,
Le redemande aux dieux, et tous versaient des larmes.
Craignant tout, sans savoir où fixer leurs alarmes,
On les voyait sans cesse, et par des cris le jour,
Et par des feux la nuit diriger son retour.

Digitized by Google

Chaque fois que Jason dans son impatience
Ecoute du désert le terrible silence,
Chaque fois que sur l'onde étendant son regard,
Il voit l'Autan cruel ordonner leur départ,
Chaque fois le héros reste immobile, et pleure.
Son Hercule l'emporte; il s'obstine; il demeure.
Ce port majestueux, cet énorme carquois,
A ce dos si robuste assorti par son poids,
Tout de lui chaque instant revient à sa pensée.
Leur table désormais lui semble délaissée.
Parmi tant de guerriers, à leur morne festin,
Il cherche ce héros qui, d'une seule main,
Enlevait en riant ces urnes si pesantes,
D'un vin si vigoureux à pleins bords écumantes,
Et les vidant d'un trait, charmait leurs longs repas
Des récits merveilleux de ses nobles combats.
Et cependant Junon, obstinée en sa rage,
Fait sans cesse souffler l'Autan sur ce rivage.
Typhis s'indigne enfin qu'on diffère toujours,
Qu'on laisse ainsi des cieux perdre tous les secours.
« Quand voulaient-ils sortir de leur lâche indolence?
» Lui, soupçonna toujours l'audace qui balance. »
Tant d'instances enfin ont fléchi le héros:
Tous les grecs rassemblés, il leur parle en ces mots:
« Plût au ciel que le dieu qu'à Delphes on révère,
» Quand sa voix de mon sort m'expliqua le mystère,
» D'un infidèle oracle eût abusé mes vœux!
» De tous mes compagnons, dit-il, le plus fameux
» Ne suivrait point nos pas aux champs de la Colchide.
» Il faut donc nous résoudre à la perte d'Alcide,
» Si j'en crois son renom et le renom du Dieu.
» Toutefois, mes amis, avant ce long adieu,
» Consultez-vous. Je vois que dans l'incertitude
» De vos pensers encor flotte l'inquiétude.
» Voyez, si ce vent frais, si le temps qui s'enfuit,
» Si votre gloire enfin vous presse et vous poursuit,

Digitized by Google

» Allons, à vos desirs je suis prêt à me rendre ;
» Mais pour le retrouver, s'il ne fallait qu'attendre,
» Si l'on pouvait encore, à force de chercher,
» Pénétrer jusqu'aux lieux qui le peuvent cacher,
» Le prix serait-il donc indigne de vos peines ? »
Ainsi parlait Jason : ses paroles sont vaines.
Tous les jeunes guerriers ligués secrètement
Ne veulent plus souffrir aucun retardement.
« Il fallait repartir. Qu'était-ce qu'un seul homme,
» Parmi tant de héros que leur gloire renomme ?
» Ses égaux par le sang, ils l'étaient par le cœur. »
Sur leur jactance ainsi mesurant leur valeur,
Se rehaussait entr'eux cette troupe arrogante.
Tels au sein des forêts quand le tigre s'absente,
Quand le lion se tait dans son antre profond,
Menant des jeunes faons le troupeau vagabond,
La biche reparaît au milieu des clairières,
Le sanglier ressort de ses sombres tanières,
Et l'ours enorgueilli reprenant son courroux,
Vient imposer silence aux hurlemens des loups.
Quand Télamon entend ce discours téméraire,
Aux premiers mots son cœur s'est gonflé de colère :
Il murmure, il frémit. Sa fureur dans son sein
Ne se contenant plus, il éclate soudain.
Il se plaint, il reproche, il accuse, il querelle :
Il atteste des dieux la puissance immortelle.
Puis tout-à-coup passant aux prières, aux pleurs,
Il prend à tous la main : ses pressantes douleurs
S'attachent aux regards du confus Aesonide.
« Non, il ne parlait pas pour le grand nom d'Alcide.
» Il pleurerait autant le moindre infortuné,
» Qu'on laisserait ainsi périr abandonné.
» Pourtant ignoraient-ils que le sort leur prépare
» Mille combats affreux au bord le plus barbare ;
» Et de tant de dangers pour ressortir vainqueur,
» Où retrouver encore un Alcide, et ce cœur ;

Digitized by Google

» Ce cœur dans les périls toujours inébranlable. »
Mais des Etoliens le héros indomptable,
Par un discours fougueux de son nom appuyé,
Endurcissant les cœurs, les ferme à la pitié.
De deux partis toujours prenant le plus sévère,
Quand il s'est décidé, cet âpre caractère
Se fixe obstinément, et s'attache à son choix :
De la raison alors n'écoutant plus la voix,
Tout obstacle l'irrite, et tout délai l'offense ;
« Si trop long-temps, dit-il, j'ai gardé le silence,
C'est moins Hercule encor que vous-même, seigneur,
A qui j'ai cru devoir cette marque d'honneur :
Ma plainte, par Jason voulait être enhardie.
Depuis sept jours entiers que des monts de Lydie,
L'Autan vient chaque nuit descendre sur les flots,
Nous serions tous peut-être aux rives de Colchos.
Hercule voudrait-il que les fils de la Grèce
Consumassent ici leur oisive jeunesse,
Comme si de leurs cœurs tout espoir avait fui,
Et que tout fût pour eux, ce qu'Argos est pour lui ?
S'il était quelques lieux où le fils d'Oënée
Pût supporter la vie au repos condamnée,
Je n'aurais pas quitté les murs de Calydon.
Là, mes jours s'écoulant dans un doux abandon,
Entouré de l'éclat d'un sceptre héréditaire,
Consolant par mes soins la vieillesse d'un père,
Trouvant la sûreté, la puissance et la paix,
Un tel sort n'eût-il pas comblé tous mes souhaits ?
Que faisons-nous ici ? Pourquoi sur cette rive
Engourdir si long-temps notre valeur oisive ?
A quoi bon cette mer qui lasse nos regards,
Sans nous dédommager par d'illustres hasards ?
Vous flattez-vous encor de ravoir votre Alcide,
Que son carquois vous suive aux champs de la Colchide ?
Non, Junon ne s'est pas oubliée à ce point ;
Sa haine le poursuit et ne le quitte point.

Digitized by Google

Peut-être en ce moment sa fureur lui prépare
Quelques monstres nouveaux engendrés du Tartare ;
Ou quelqu'ordre d'Argos l'a sommé de partir.
Craint-on que son départ ne se fasse sentir ?
Si nous perdons un fils du maître du tonnerre,
Il nous en reste deux, et Pollux et son frère ;
Il nous reste sans lui tous ces enfans des dieux,
Moi-même enfin, s'il faut me nommer après eux.
Quels que soient les travaux où ton ordre m'appelle,
S'il faut y moissonner quelque gloire nouvelle,
Je suis tout prêt ; mon bras, tout mon sang est à toi ;
Et les plus grands périls, je les retiens pour moi.
Quoi ! la fuite d'Hercule, est-ce un sujet d'alarmes ?
Hercule emporte-t-il tout l'espoir de nos armes ?
Est-il plus qu'un mortel ? Comme lui nous saurons
D'une égale vigueur mener nos avirons.
Comment de ses secours nourris-tu la pensée,
Jason, quand tu lui vois cette ardeur insensée
Qui trouble sa raison et subjugue son cœur ?
D'ailleurs, plein de sa gloire, il rejette un honneur
Qui n'est pas pour lui seul ; et son orgueil s'irrite
D'avoir des compagnons, de marcher à ta suite.
O vous dont la vaillance à ses premiers essais,
Veut se fonder un nom sur de nombreux succès !
Allez, ne perdez pas un seul moment de l'âge
Où la vigueur du corps seconde le courage.
Colchos n'est qu'un prélude à des exploits nouveaux ;
Faut-il qu'un coin de mers bornant tous vos travaux,
Use tous les beaux jours d'une mâle jeunesse ?
En dépit du pilote et du vent qui nous presse,
J'ai d'Hercule long-temps attendu le retour ;
Parcourant tous les bois, tous les monts d'alentour,
Mes regards ont partout interrogé sa trace.
Il n'est pas un seul lieu dans tout ce long espace,
Qui n'ait vingt fois par jour retenti de ma voix.
Trop heureux si mes yeux, tandis que votre choix

Digitized by Google

Flotte encore incertain du parti qu'il faut prendre,
Tout-à-coup de ces monts le voyaient redescendre.
Aux pleurs, à l'amitié nous avons satisfait.
Soumettons-nous, faisons ce que nous eussions fait,
Si nous l'avions perdu par le sort de la guerre. »
C'est ainsi qu'il pressait de quitter cette terre.
Ses transports ont passé dans l'ame des héros,
Et Calaïs sur-tout veut qu'on fende les flots.
« Partons. » Ce mot confond Eacide ; il admire
De leurs transports cruels le barbare délire ;
Et d'abord, dans l'excès de son ressentiment,
Indigné de leur joie, il hésite un moment
S'il ne vaudrait pas mieux sauver au moins sa gloire
De la complicité d'une action si noire ;
Et sur ces monts déserts déplorant son malheur,
Aller de son ami retrouver la douleur.
Mais au moins il se fait une douceur dernière
D'exhaler, quoiqu'en vain, sa rage toute entière.
« Grands dieux, dit-il, quel jour pour les enfans d'Argos!
Combien va triompher la barbare Colchos !
Ah ! vous ne teniez pas ce superbe langage,
Lorsqu'aux bords d'Hémonie (1), à l'heure où du rivage
Un vent frais appela vos voiles sur la mer,
Vous pressiez de vos vœux ce fils de Jupiter.
Quel bonheur de l'avoir pour compagnon, pour guide !
Disiez-vous, qui pouvait vous commander qu'Alcide ?
Les voilà tout-à-coup devenus ses égaux ;
Voilà tous ces enfans transformés en héros :
Et c'est Hercule, ô ciel, Hercule qu'on délaisse !
Pas une larme, un mot, un signe de tendresse.
Méléagre aujourd'hui commande à Télamon,
Au sang de Jupiter le sang de Parthaon (2).

(1) La Thessalie, ainsi appelée d'Aimon, un de ses rois.
(2) Parthaon, aïeul de Méléagre.

Digitized by Google

Des Grecs ont aujourd'hui pris les ordres d'un Thrace;
C'est le lion qui tremble, et l'agneau qui menace.
Oui, j'en atteste ici cette lance, ô Jason,
Cette lance arrachée au fier Didymaon,
Qui ne se pare plus d'ombrage et de verdure,
Depuis que de la hache elle a senti l'injure,
Mais qui servant son maître, et secondant son bras,
Se montre avec honneur dans le champ des combats.
Je la prends à témoin, cette lance sacrée,
De ma prédiction, hélas, trop assurée!
Plus d'une fois, Jason, tu connaîtras la peur.
Dans nos affreux périls plus d'une fois ton cœur
Te dira, mais trop tard, qu'il te manque un Alcide;
Et je doute qu'alors leur langage intrépide,
Pour conserver nos jours, nous tienne lieu du bras
Qu'auront si follement dédaigné ces ingrats. »
Tout en disant ces mots, en exhalant ces plaintes,
En poursuivant leurs cœurs de remords et de craintes,
Il pleurait; de poussière il souillait ses cheveux.
Mais le destin l'emporte; et contre tous ses vœux,
Aesonide se laisse entraîner par leur rage,
Cachant de son manteau ses pleurs et son visage.
On reprend l'aviron: l'instant le plus affreux
Qui replonge en son cœur mille traits douloureux,
C'est lorsqu'apercevant les autres à leur place,
Il revoit délaissé tout cet énorme espace
Qu'à lui seul remplissait l'invincible héros;
Du sensible Eacide il entend les sanglots;
De l'aimable Castor il voit couler les larmes;
Pollux en soupirant partage leurs alarmes.
Le sombre Philoctète, en sa morne douleur,
Sans larmes, sans soupirs garde tout sur son cœur.
Cependant le vaisseau fuyait d'un vol rapide;
Leur voix, leur triste voix rappelle encore Alcide,
Rappelle encor Hylas; mais du milieu des eaux
Ces noms s'engloutissaient dans l'abîme des flots.

Digitized by Google

ENIGME.

Nous sommes bien des sœurs à peu près du même âge,
Dans des rangs différens, mais d'un semblable usage.
Nous avons en naissant un palais pour maison,
Qu'on pourrait mieux nommer une étroite prison.
Il faut nous y forcer pour que quelqu'une en sorte,
Quoique cent fois le jour on nous ouvre la porte.

LOGOGRIPHE.

Sans m'ôter la tête, lecteur,
De m'avaler qu'il ne te prenne envie,
Tu paierais cher cette folie.
Coupe-la-moi; sans nulle peur,
On peut me mettre sur la table,
Alors devenu plus traitable;
Je t'offre un mets assez friand.
Rends-moi ma tête maintenant.
(Je fatigue ta complaisance
Par mes détours et mes replis.)
Rends-moi ma tête, et puis choisis
Deux autres parts de ma substance.
Je deviens l'opposé de mieux;
Cet arbre élevé, précieux,
D'où l'on voit couler la résine,
Et fort connu dans la marine.

CHARADE.

Quand il est frais, mon tout est mon dernier.
Quand il est vieux, il n'est pas mon premier.

H.

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *Carte Géographique*.
Celui du Logogriphe est *France*, où l'on trouve *rance* et *franc*.
Celui de la Charade est *Ami-don*.

Digitized by Google

Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire Romain, par *Gibbon*, abrégée par *Adam*, et traduite par *P. C. Briand.* Trois vol. in-8°. Prix: 15 fr. et 18 fr. par la poste. A Paris, chez *l'Auteur*, rue Christine; et chez *le Normant.*

(Troisième extrait.)

Il a fallu à M. Gibbon un effort d'invention bien rare et un tour d'esprit bien extraordinaire pour découvrir la seconde cause naturelle de l'établissement du christianisme. Cette cause (quel autre l'eût imaginé?) est le dogme de l'éternité des peines, du jugement dernier, et de la résurrection des corps, « circonstances, pour parler comme » l'historien anglais, très-propres à donner du » poids et de l'efficacité à la doctrine d'une vie » future. » *Additional circumstance which could give weight and efficacy to that important truth (the doctrine of a future life.)* Je partage assurément cette opinion; mais, en même temps, comme je ne vois rien qui soit plus éloigné des conceptions humaines, ni qui heurte plus rudement les préjugés et les passions de cette vie, que l'idée des peines éternelles et la foi de la résurrection, prétendre que le christianisme se soit établi naturellement par le secours d'une doctrine si surnaturelle, c'est, à mon gré, former le nœud d'une difficulté terrible, bien loin de la résoudre. En effet, si l'on voulait partager cette contestation en diverses instances et la traiter par ordre, le point le plus simple et comme le premier degré de la question serait de rechercher par quel secret des hommes de la lie du peuple et sans autorité dans le monde, ont pu faire recevoir leur ensei-

Digitized by Google

gnement de toutes les nations. C'est ce que l'histoire met d'abord devant les yeux. Mais combien la difficulté acquerrait de force, en considérant, dans une seconde instance, que la doctrine enseignée par ces hommes de néant, bien loin de flatter les passions, les attaquait au centre de leur empire, au plus profond du cœur humain! Or, que fait M. Gibbon? Il veut que ce second point de la question, qui est le plus obscur et le plus inexplicable, serve d'éclaircissement et de solution au premier. Il choisit ce que la doctrine révélée offre de plus dur aux sens et de plus impénétrable à l'esprit, pour montrer que cette doctrine a dû se faire jour aisément dans les ténèbres du paganisme : et par la même raison qu'il a soutenu que les apôtres devaient gagner les cœurs, parce qu'ils étaient *intolérans*, il vous dira qu'ils n'ont pas eu de peine à se faire croire, parce qu'ils proposaient une doctrine incroyable.

Le principe d'une illusion si étrange mérite d'être examiné avec quelqu'attention. M. Gibbon était frappé de plusieurs considérations graves qui devaient produire une forte impression sur son esprit. Il comprenait qu'une doctrine religieuse est souverainement sociale, souverainement convenable à la nature humaine, lorsqu'elle exerce un puissant empire sur les passions, lorsque par l'ascendant de ses motifs, elle arrête les crimes dans leur source, dans le secret du cœur où ils se forment. Or il voyait que les passions avaient leur attrait dans les objets finis, mais présens; et il jugeait que, pour former un contre-poids raisonnable, la religion ne devait proposer que des objets infinis, dans la perspective éloignée d'un autre monde. Le dogme de l'éternité lui paraissait donc avoir un fondement nécessaire, aussi bien qu'une utile influence; et

Digitized by Google

quoique sa hauteur étonnât l'esprit humain, la raison lui faisait voir qu'il était merveilleusement approprié à la faiblesse et à la force de notre nature, à ses penchans qui demandent un frein, et à sa capacité, que l'infini seul peut remplir. De ce sentiment intérieur, M. Gibbon concluait que, puisque ces vérités avaient naturellement le pouvoir de le convaincre, les meilleures têtes du paganisme avaient dû en être frappées comme la sienne; et que le christianisme qui s'annonçait par cette lumière, devait, comme une belle aurore, ouvrir les yeux de tout le genre humain.

Cette conséquence nous fait admirer la force de la vérité jusque dans le principe même de l'erreur de M. Gibbon. Cet écrivain ne se trompait qu'en imaginant, comme font les autres philosophes, que ces belles clartés dont ils se trouvent remplis, sont les lumières naturelles de leur intelligence. Singulier rêve de l'orgueil! Ils prennent pour des découvertes de leur raison ces principes admirables de l'Evangile qu'on a fait entrer dans leur ame, après tant de siècles d'instruction, et ils en font honneur, les uns à leur philosophie, les autres à leur bonté naturelle. Cependant toute l'histoire de l'antiquité païenne leur fait voir que la connaissance du vrai Dieu et de l'immortalité de l'ame, qui est aujourd'hui la nourriture des enfans, était à peine entrevue, comme un rayon douteux, de quelques esprits plus perçans que les autres. Le *Phédon* même est plein d'incertitudes; et Socrate et Platon, ces vives lumières du paganisme, erraient dans le vague de leurs sublimes espérances. Mais, sans remonter si haut, ce qui se passait du temps de M. Gibbon suffisait pour lui ouvrir les yeux. Car il voyait des philosophes nier ces mêmes dogmes auxquels il attribuait la propagation rapide de

Digitized by Google

l'Evangile, et les nier, après deux mille ans de christianisme, après que tant de grands hommes les avaient crus et enseignés. Comment donc les païens, qui n'avaient pas les mêmes leçons, les auraient-ils adoptés si aisément sur la foi des apôtres?

Dira-t-on que les esprits avaient reçu quelque préparation à ces grandes vérités, et regardera-t-on comme une première semence du christianisme les idées confuses que les anciens avaient d'une autre vie? Mais ces restes d'une foi antique, qui avait été pure dans son origine, étaient tellement obscurcis par les passions, tellement défigurés par les erreurs de l'idolâtrie, qu'ils ne servaient plus qu'à amuser les enfans et les poètes, lorsque la gravité de nos dogmes vint épouvanter ces imaginations folâtres. Il paraît même qu'avant la manifestation de l'Evangile, ces dernières lueurs de vérité avaient disparu. On se moquait de la justice éternelle, chez les nations les plus sérieuses, au milieu même des délibérations publiques. Salluste fait dire à César, en plein sénat, que les méchans n'ont rien à craindre, ni les bons rien à espérer, au-delà du tombeau. *Mortem ærumnarum requiem, non cruciatum esse: eam cuncta mortalium mala dissolvere; ultrà, neque curæ, neque gaudio locum esse.* (Bell. Cat.) Ce n'était pas une idée particulière. Il fallait bien que ce sentiment eût de l'autorité, puisque c'est un des motifs sur lesquels César se fonde pour demander qu'on laissé la vie aux conspirateurs. Caton qui parle après lui, et qui rapporte cette opinion, dans son discours, ne pense pas même à remarquer qu'elle fût contraire à l'opinion publique ou du moins à celle des gens de bien, ce qu'il n'eût pas manqué de faire, si la chose eût été vraie, puisque par-là il battait en ruine le conseil de César qu'il avait dessein de réfuter. Que si l'on

Digitized by Google

veut que ces harangues soient de la composition de l'historien, le fond des choses reste le même, car on ne peut douter que Salluste qui était contemporain et écrivain habile, n'ait au moins donné à ses personnages les pensées et les opinions de leur temps.

Mais un homme d'un plus grand poids, Cicéron, s'explique encore plus ouvertement sur le même sujet. Dans son oraison *pro Cluentio*, il parle d'un insigne brigand, nommé *Oppianicus*, qui était mort au milieu de ses forfaits, et il dit aux Romains : « Quel mal pensez-vous que la mort lui » ait causé, à moins que nous ne nous laissions » persuader par des contes puérils, que ce monstre » souffre aux enfers les supplices des impies ? » Mais si cela est faux, comme il n'y a personne » qui ne le comprenne, la mort n'a donc fait que » lui ôter le sentiment de la douleur. » *Quid tandem illi mali mors attulit ? Nisi forte ineptiis ac fabulis ducimur, ut existimemus illum apud inferos impiorum supplicia perferre, ... quæsi falsa sint, id quod omnes intelligunt, quid ei tandem aliud mors eripuit, præter sensum doloris ?* Voilà de quelle manière un des plus sages de l'antiquité parlait de l'immortalité de l'ame. Voilà comme il prenait soin de déraciner du fond des cœurs toute idée d'une justice divine, afin de rassurer les méchans contre les terreurs de la conscience. Je veux qu'on puisse prouver, par d'autres passages de ses écrits (1), qu'il avait, comme philosophe, des sentimens plus purs et plus approchant

(1) Notamment dans son beau dialogue de l'amitié, où il faut remarquer cet endroit : *Neque enim assentior iis qui hæc nuper asserere cœperunt cum corporibus simul animas interire, atque omnia morte deleri. Plus apud me antiquorum auctoritas valet....* Cela prouve que le siècle de Cicéron avait abandonné, sur ce point, l'ancienne croyance, et que Rome avait trouvé le secret de corrompre même l'idolâtrie.

Digitized by Google

de la doctrine de Platon ; il suffit qu'on voie ici quelle était l'opinion dominante, et comment César et Cicéron s'en autorisaient en parlant devant la multitude.

Qu'on juge par-là quelle entreprise c'était, au milieu d'une incrédulité si déclarée, d'aller annoncer l'éternité des peines et la résurrection des corps, à des hommes qui avaient mis leur espérance et leur foi dans le néant! Et quelle apparence que ce soit par ceux de nos dogmes auxquels l'opinion générale résistait le plus fortement, que le christianisme ait triomphé dans tout l'univers?

Cette supposition ne se soutient pas mieux par l'histoire que par le raisonnement. Lorsque Saint-Paul parut à Athènes, dans le conseil de l'Aréopage, on l'écouta favorablement, jusqu'à ce qu'il vint à parler de la résurrection. Au premier mot de ce dogme, l'attention des auditeurs fut tellement déconcertée, qu'ils n'eurent pas la force d'en entendre davantage, et qu'il fallut rompre l'entretien. Dans une autre occasion, le même apôtre avait à s'expliquer devant Félix, gouverneur de la province. Il le fit trembler, en lui parlant de la justice et du jugement à venir. *Disputante illo de justitiâ, et castitate, et de judicio futuro, tremefactus Felix.* . . . . . Ce malheureux proconsul qui ne se sentait pas capable de soutenir des vérités si fortes, se hâta de renvoyer en prison le terrible orateur. Au bout de deux ans; Festus prit la place de Félix; et ce nouveau gouverneur ayant reçu la visite du roi Agrippa et de sa sœur, la célèbre Bérénice, qui depuis long-temps avaient la curiosité d'entendre Saint-Paul, on fit venir l'illustre prisonnier, qui, tout chargé de chaînes, les instruisit avec tant de liberté, et les pressa si fortement sur les faits publics (1), que le roi lui dit: *Il ne s'en faut*

(1) Il est remarquable que S. Paul, ici comme ailleurs, ne fait que

Digitized by Google

guères que vous ne me persuadiez d'être chrétien. Eh! plût à Dieu, repartit Saint-Paul, que vous et tous ceux qui m'entendent, vous devinssiez tels que je suis, à l'exception pourtant de ces liens, ajouta-t-il avec grace, en montrant les fers qu'il portait, *exceptis his vinculis.* Alors le roi, le gouverneur, Bérénice, et tous ceux qui étaient assis avec eux, se levèrent, comme touchés extraordinairement de l'innocence de ce grand homme. Cependant, malgré ces impressions victorieuses que faisait la vérité, malgré la force de ce témoignage fondé sur les faits les plus précis, dès que Saint-Paul toucha le point de la résurrection, Festus, aussi révolté que l'Aréopage, lui cria: « Vous extravaguez, Paul; votre grand savoir vous » trouble l'esprit. » *Insanis, Paule: multæ te lit, terœ ad insaniam convertunt.*

On voit par-là quelle opposition rencontraient, chez les païens, ces dogmes auxquels M. Gibbon veut attribuer le succès de l'Evangile. Ce qui se passa à Ephèse, lorsque le docteur des nations y parut, et le tumulte violent qui s'y excita dès qu'on entrevit que le culte de Diane allait être attaqué, montrent assez combien les peuples tenaient encore à leurs anciennes opinions, et combien peu les esprits étaient préparés à recevoir le christianisme. M. Gibbon lui-même le reconnaît, lorsqu'il dit que l'antiquité de la religion établie chez les Romains a long-temps prévalu. Mais il n'entend pas combien ce fait est important; et combien il renverse puissamment ses faibles imaginations. Car

---

rapporter les faits constans. « Je sais, dit-il, que le roi Agrippa n'ignore rien de ce que je dis, et je lui parle hardiment, parce que ce ne sont pas des choses qui se soient passées dans le secret. » *Scit enim de his rex; ad quem et constanter loquor: latere enim eum nihil horum arbitror. Neque enim in angulo quidquam horum gestum est.* Act. Ap. cap. XXVI.

Digitized by Google

cette disposition du paganisme, et la résistance opiniâtre qui en fut la suite, étaient précisément nécessaires, pour démontrer que la conversion du genre humain n'avait pas été l'ouvrage de la nature: et c'est par la même raison que nous voyons tous les jours l'orgueil et les passions s'élever contre la loi de l'Evangile, afin de nous assurer que notre foi n'est pas une illusion séduisante de l'esprit, ni le fruit du tempérament, puisqu'elle combat, tout à-la-fois, la hauteur de l'un par sa simplicité, et la faiblesse de l'autre par sa rigueur.

On voit donc combien il est déraisonnable de prétendre que l'univers se soit converti naturellement par la crainte de nos dogmes. Cela même est un cercle vicieux; car pour craindre ces dogmes, il eût fallu les croire, et pour les croire, il fallait être converti.

Supposons, néanmoins, pour plus ample démonstration, que tous les hommes aient eu les mêmes lumières que Socrate sur l'immortalité de l'ame. Il est certain, comme le dit très-bien M. Gibbon, que la doctrine de ce philosophe avait besoin, pour être mise en vigueur, de recevoir de la révélation et de l'autorité de Jésus-Christ une sanction plus imposante. Platon va jusqu'à exprimer le besoin de cette révélation; ce qui sert à prouver que la raison bien conduite met sur la voie du christianisme, parce que les vérités de la raison ne sont elles-mêmes qu'une première révélation, une première parole mise dans le monde pour l'éclairer, et que le monde n'a pas voulu comprendre. C'est pourquoi il avait besoin, comme Platon l'insinua, d'entendre une parole nouvelle et plus forte que la première. Voilà la raison du christianisme, raison assurément claire et péremptoire, puisqu'il n'y a pas une passion dans

Digitized by Google

dans le cœur de l'homme, pas un fait dans l'histoire, qui ne lui serve de preuve. Mais, après tout, elle n'est claire que pour ceux qui la veulent regarder ; et l'on ne verra rien dans ce monde, pas même la lumière du soleil, si l'on veut y fermer les yeux. C'est ainsi que le genre humain s'avançait dans ses voies, les yeux couverts des ténèbres volontaires de l'idolâtrie, qui n'était que le culte de ses passions divinisées. Mais quand bien même, pour revenir à notre supposition, tous les hommes eussent reconnu cette raison et ce besoin que Platon éprouvait, quand même ils eussent attendu comme les Juifs, une révélation particulière, cette disposition n'eût pas encore suffi. Pour que les dogmes de l'Evangile vinssent combler leur attente, et donner un fondement à leurs espérances, il fallait commencer par croire en J. C., et c'était là la difficulté. Il fallait croire qu'un homme qui avait souffert la mort ignominieuse des esclaves, se fût levé glorieux du tombeau. Car, disons-le nettement, c'est là ce qu'on proposait à l'univers. Or, afin que l'univers crût un tel fait, et que sa croyance eût la force de changer la religion de l'Etat, les coutumes des peuples, et les mœurs d'un grand nombre, cherchez ce qu'il fallait faire, et voyez si l'histoire n'y satisfait pas de point en point.

Le monde voulait des témoins extraordinaires, et des prodiges de vertu se lèvent pour le convaincre. Il veut les éprouver en les exterminant, et ils se laissent exterminer. Ce n'est pas assez : il veut savoir si un fait annoncé de cette manière produit une conviction surnaturelle. Il veut examiner si la nature humaine ne laissera pas quelques côtés faibles dans ceux qui se glorifient d'avoir cette conviction. Il invente les tortures les plus recherchées pour mettre à bout la constance de ces nou-

Digitized by Google

veaux témoins, et les supplices et les bourreaux se trouvent impuissans. Ce n'est pas tout, il oppose l'opiniâtreté à la constance, il faut qu'il s'assure si le temps n'influera pas sur cette ardeur, et si le Dieu qu'elle invoque sera capable de la soutenir. Pendant trois cents ans, ces sanglantes épreuves sont renouvelées, et, pendant trois cents ans, la vérité trouve des hommes qui savent mourir pour elle. Que dis-je? il paraît plus d'empressement dans ces témoins qui courent au supplice, que de fureur dans ceux qui les exécutent; et le christianisme est obligé de faire des lois pour empêcher des hommes de voler au martyre.

Que devait-il arriver? Et qui devait sortir victorieux de ce combat entre le christianisme et l'univers? Ouvrez les yeux, philosophes. C'est le monde qui a été vaincu; c'est le monde qui s'est rendu à la fin; le monde a cru des témoins qu'il avait éprouvés durant trois siècles; et lui-même est devenu, en croyant, le témoin le plus fort de la vérité. Il ne faut plus au christianisme d'autre preuve que son établissement. C'est la preuve matérielle, la preuve authentique, la preuve toujours subsistante de la vérité du témoignage qui lui a été rendu. En un mot, la conversion de l'univers et le renversement de l'idolâtrie est la démonstration tournée en fait et la preuve mise en action.

CH. D.

Digitized by Google

Œuvres de La Fontaine, ÉDITION STÉRÉOTYPE, d'après le nouveau procédé de *L. E. Herhan.* — *Fables*, un vol. in-18, br., prix : 1 fr. 35 c. *Idem*, in-12, pap. fin, br., 2 fr. 65 c. *Idem*, pap. vél., br., 4 fr. 70 c. — *Contes*, un vol. in-18, br., 1 fr. 35 c. *Idem*, in-12, pap. fin, br., 2 fr. 65 c. *Idem*, pap. vél., br., 4 fr. 70 c. — *Psyché et Adonis*, un vol. in-18, br., 1 fr. 35 c. *Idem*, in-12, pap. fin, br., 2 fr. 65 c. *Idem*, pap. vél., br., 4 fr. 70 c. — *Œuvres diverses*, un vol. in-18, br., 1 fr. 35 c. *Idem*, in-12, pap. fin, br., 2 fr. 65 c. *Idem*, pap. vél., br., 4 fr. 70 c. — *Théâtre*, un vol. in-18, br., 1 fr. 35 c. *Idem*, in-12, pap. fin, br., 2 fr. 65 c. *Idem*, pap. vél., br., 4 fr. 70 c. Ces cinq vol. in-18, et in-12, forment la seule édition complète des *Œuvres de La Fontaine*. En ajoutant 50 c. par volume on recevra l'ouvrage franc de port. A Paris, à librairie stéréotype, chez *H. Nicolle* et compagnie, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n° 9 ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 42.

Nous avons déjà fait sentir l'utilité des éditions stéréotypes, qui mettent les bons livres à la portée de toutes les classes de lecteurs. Celle de La Fontaine a un avantage de plus : tous les ouvrages de ce poète y sont réunis. Cette collection complète n'avait été faite qu'une fois, en 1926, et depuis long-temps il ne restait plus d'exemplaires de cette édition. Les nouveaux éditeurs ont rempli ce vide. Sans nous arrêter à parler des chefs-d'œuvre de La Fontaine, nous nous occuperons quelques momens de ses

Digitized by Google

Œuvres diverses, qui sont moins connues. Nous essaierons de montrer l'intérêt qu'elles peuvent offrir, et l'utilité que les amateurs peuvent en tirer.

« La Fontaine, dit M. de La Harpe, prétend quelque » part que Dieu mit au monde Adam le nomenclateur, » lui disant : *Te voilà, nomme.* On pourrait ajouter que » Dieu mit au monde La Fontaine le conteur, lui disant : » *Te voilà, conte.* » Ce don de narrer que le poète possédait à un si haut degré influa sur tous ses ouvrages ; et l'on pourrait dire, sans craindre de se tromper, que ses productions approchent plus ou moins de la perfection, selon qu'elles tiennent d'une manière plus ou moins directe au genre et au ton de la fable ou du conte. Les poésies légères et les élégies de La Fontaine, à l'exception d'une seule qui est un chef-d'œuvre, sont donc inférieures à ses apologues : mais, aux yeux d'un amateur, elles ont un prix qu'on n'a pas encore assez fait remarquer.

C'est dans ces pièces dictées par les circonstances, et qui étaient le fruit des sentimens passagers qu'il éprouvait, que La Fontaine se peint souvent lui-même ; c'est là que l'observateur curieux peut, en réunissant quelques traits épars et comme échappés à la candeur du poète, se faire une idée de ce caractère qui offrit tant de contrastes, et qui sera toujours un problême pour ceux qui chercheront à le juger d'après les règles ordinaires. Comment concilier en effet tant de naïveté et tant de finesse, tant d'ingénuité et tant de malice, tant de petitesse dans les moyens et tant d'étendue et de profondeur dans les vues, tant d'indifférence apparente et tant de véritable sensibilité? La Fontaine, dans ses Œuvres diverses, nous donne plus d'une fois le mot de ces énigmes : il lève, sans le vouloir, ce voile que, sans le vouloir aussi, lui-même avait jeté sur son caractère par les disparates fréquentes auxquelles il s'était laissé entraîner.

Dans le roman de *Psyché*, La Fontaine parle souvent de lui ; et ses fictions sur-tout le peignent d'une

Digitized by Google

manière frappante. Ce roman où l'auteur français est si supérieur à Apulée a mérité de faire une espèce de révolution dans la mythologie : le récit d'Apulée, quoique intéressant, n'avait pu mettre l'histoire de *Psyché* au nombre des fables poétiques ; il était réservé à La Fontaine d'augmenter le nombre des dieux, et d'ajouter à des fictions un peu usées un sujet dont tous les beaux-arts ont depuis profité. Au commencement de ce roman, La Fontaine sous le nom de Polyphile fait le tableau de ses goûts, et peint les trois amis qu'il avait l'habitude de consulter sur ses ouvrages. Cette réunion paraît avoir pour lui les plus grands charmes : dans son enthousiasme, il la compare à une académie, et il lui donnerait ce nom *si*, ajoute-t-il, *leur nombre était plus grand.* Nous avons eu occasion de juger, de nos jours, si le *nombre* influe en mal ou en bien sur ces sortes d'institutions.

La Fontaine parle avec complaisance de cette petite réunion, si différente de nos sociétés littéraires actuelles. « L'envie, dit-il, la malignité, ni la cabale n'avaient de » voix parmi eux. Ils adoraient les ouvrages des anciens, » ne refusaient point à ceux des modernes les louanges » qui leur sont dues, parlaient des leurs avec modestie, » et se donnaient des avis sincères, lorsque quelqu'un » d'eux tombait dans la maladie du siècle, et faisait un » livre ; ce qui arrivait rarement. » Des quatre amis, La Fontaine avoue que c'était lui qui était le plus sujet à cette maladie. « Les aventures de Psyché, ajoute-t-il, lui avaient semblé fort propres pour être contées agréablement. » Après y avoir travaillé long-temps, il rassemble ses trois amis, non, dit-il, pour savoir s'il continuerait son ouvrage, mais pour leur demander comment il le continuerait. « L'un, ajoute-t-il, lui donna un avis, l'autre un autre : de tout cela il ne prit que ce qu'il lui plut. » On ne voit dans tout cela ni prétention, ni fausse modestie ; La Fontaine avoue qu'il est épris de son sujet ; il demande conseil, mais ce n'est point avec la soumission

Digitized by Google

hypocrite de tant d'auteurs qui ne consultent que pour se faire admirer.

Les goûts des quatre amis sont absolument les mêmes : en parlant de l'un d'eux, « il aimait extrêmement, dit » La Fontaine, les jardins, les fleurs et les ombrages : » Polyphile lui ressemblait en cela : mais on peut dire » que celui-ci *aimait toutes choses.* » C'est cette heureuse disposition à chérir tout ce qui l'entourait, cette bienveillance étendue sur toutes les personnes qui avaient des relations avec lui ; c'est cette double qualité qui donnait tant de charmes à ses écrits. Il sentait lui-même cet avantage qu'il avait sur les autres moralistes : en répandant dans ses apologues cette douce indulgence qui corrige sans blesser, il faisait aimer les leçons auxquelles on était le moins disposé à se conformer. « Ces passions, dit La Fon- » taine en parlant de lui, ces passions qui remplissaient » le cœur de Polyphile *d'une certaine tendresse*, se ré- » pandaient jusque dans ses écrits et en formaient le prin- » cipal caractère. »

L'épisode du roman de *Psyché* qui dut le plus coûter à La Fontaine est celui où il peint l'enfer. On se rappelle que lorsqu'il se convertit, on eut beaucoup de peine à lui faire comprendre les souffrances éternelles des damnés. « *Je me flatte*, répondait-il, *qu'ils s'y accoutument.* » Il faut donc croire qu'il lui fut très-difficile de peindre le Tartare dont le sixième livre de l'*Enéide* nous donne une idée si terrible. C'est dans cet épisode fort curieux parce qu'il était étranger au talent du poète, que l'on trouve des traits de caractère frappans. On y voit sur-tout quels étaient en amour les principes de La Fontaine.

Il ne mettait pas à cette passion l'importance que les romanciers ses contemporains y attachaient. Peu difficile dans ses choix, mais timide auprès de toutes les femmes, il était souvent exposé à leurs railleries : jamais il ne s'en vengea ni par des indiscrétions, ni par des traits satiriques. D'après ce qu'il avait éprouvé, et d'après

Digitized by Google

ce qu'il pensait sur les égards que l'on doit avoir dans les liaisons de ce genre, il compose son enfer des infidèles, des coquettes, des indiscrets; et le dernier trait qu'il lance est contre ceux qui parlent mal des femmes.

En un lieu séparé l'on voit ceux de qui l'ame
A violé les droits de l'amoureuse flamme,
Offensé Cupidon, méprisé ses autels,
Refusé le tribut qu'il impose aux mortels.
Là souffre un monde entier d'ingrates, de coquettes;
Là, Mègère punit les langues indiscrètes,
Sur-tout ceux qui tachés du plus noir des forfaits,
Se sont vantés d'un bien qu'on ne leur fit jamais.
. . . . . .
Près d'eux sont les auteurs de maint hymen forcé,
L'amant chiche, la dame au cœur intéressé;
La troupe des censeurs, peuple à l'amour rebelle;
Ceux enfin dont les vers ont noirci quelque belle.

Virgile en faisant la description des tourmens qu'éprouvent les coupables dans le Tartare, ne donne à Enée aucun signe de compassion pour leurs maux. La Fontaine, ans une pareille occasion, fait dire à Psyché:

La belle les plaignit, et ne put sans frémir
Voir tant de malheureux occupés à gémir.

Si l'on juge par les élégies de La Fontaine de l'accueil qu'il reçut des femmes auxquelles il adressa ses hommages, on croira qu'il ne fut pas toujours malheureux. On remarque dans ces petites pièces assez négligées une délicatesse aimable et naïve; et le poète ne cache point son penchant à l'inconstance. La tendresse dont il parle dans son prologue de Psyché ne se retrouve point dans ces liaisons passagères; c'est plutôt une vivacité de desir qui fournit à l'élégie des petits tableaux agréables, mais qui la prive de cette tristesse douce que Boileau lui attribue. D'ailleurs La Fontaine ne dissimule pas que les talens et les qualités solides ne sont point ce qui l'attache; le don qu'il préférait dans les femmes était celui auquel elles mettent communément le plus de prix, la beauté.

Digitized by Google

En parlant d'une femme qu'il aime, malgré ce qu'on dit d'elle, il soutient que la beauté excuse tout :

Son cœur est soupçonné d'avoir plus d'un vainqueur,
Mais son visage fait qu'on pardonne à son cœur.

La Fontaine ne fit qu'une satire : on sait qu'il était irrité contre Lully qui l'avait fait travailler long-temps à un opéra, et qui refusa de faire la musique quand l'ouvrage fut fini. Le poète, malgré la justice de sa cause, eut cependant quelques scrupules. La manière dont il s'excuse présente plusieurs traits de caractère.

Le ciel m'a fait auteur, je m'excuse par-là :
Auteur qui pour tout fruit moissonne
Un peu de gloire. On la lui ravira,
Et vous croyez qu'il se taira !
Il n'est donc point auteur.

La Fontaine prétend ensuite qu'on n'a pu juger son opéra dépourvu de la pompe du spectacle, et paraît croire que c'est au ton pastoral qu'il a pris au commencement, qu'il faut attribuer la répugnance du roi pour cet ouvrage. Cette dernière conjecture donne lieu à une louange délicate. *Méritais-je d'être refusé?* dit La Fontaine; *on assure que non.*

Mon opéra tout simple, et n'étant sans spectacle
Qu'un ours qui vient de naître, et non encore léché,
Plaît déjà. Que m'a donc Saint-Germain reproché ?
Un peu de pastoral. Enfin, ce fut l'obstacle.
J'introduisais d'abord des bergers : et le roi
Ne se plaît à donner qu'aux héros de l'emploi.

Cependant La Fontaine ne se flatte point qu'on revienne de la prévention que Lully a donnée contre son opéra. *Il est homme de cour, je suis homme de vers*, dit-il; ainsi le plus sage est de rester tranquille.

Il serait possible, comme on le voit, en étudiant les poésies diverses de La Fontaine, sous le rapport que nous avons indiqué, de faire des découvertes intéressantes sur

Digitized by Google

le caractère de cet écrivain, découvertes qui conduiraient à mieux sentir et à mieux apprécier son talent original et inimitable. Nous ne pousserons pas davantage cette recherche qui nous menerait trop loin. Nous nous bornerons à rappeler deux passages des lettres de La Fontaine dont l'un prouve, beaucoup plus que son élégie sur la disgrace de Fouquet, sa tendre reconnaissance pour ce malheureux ministre, et l'autre donne une idée de sa résignation et de sa piété quelques jours avant sa mort.

La Fontaine raconte à sa femme un voyage qu'il fit sur les bords de la Loire. Après avoir décrit avec transport les environs d'Amboise, un souvenir douloureux détruit tout son plaisir: « De tout cela, dit-il, le pauvre M. Fou» quet ne put jamais, pendant son séjour, jouir un petit » moment: on avait bouché toutes les fenêtres de la » chambre, et on n'y avait laissé qu'un trou par le haut. » Je demandai de la voir: triste plaisir, je vous le con» fesse; mais enfin je le demandai. Le soldat qui nous » conduisait n'avait pas la clef: au défaut je fus long» temps à considérer la porte, et je me fis conter la ma» nière dont le prisonnier était gardé. Je vous en ferais » volontiers la description, mais ce souvenir est trop » affligeant. »

On connaît l'amitié que La Fontaine eut pour Maucroix, littérateur médiocre, mais dont le caractère doux et tranquille avait plus d'un rapport avec celui du fabuliste. Cette liaison ne fut jamais troublée par aucune tracasserie: les deux amis ne s'accablaient point de protestations fastueuses, mais réunis par les mêmes goûts et les mêmes habitudes, ils coulaient ensemble des jours paisibles. Ceux qui ont prétendu que La Fontaine était d'une indifférence qui approchait de l'insensibilité, croiront difficilement que ce fut lui qui par des égards et des attentions délicates, contribua le plus aux charmes de cette liaison. Rien cependant n'est plus vrai. Maucroix voulant publier des traductions dont il n'espérait pas un grand succès,

Digitized by Google

trouva dans son ami un intercesseur qui lui concilia l'indulgence du public : La Fontaine fit imprimer ses ouvrages avec ceux de Maucroix ; et la prose de cet écrivain dut quelques lecteurs aux vers du fabuliste.

Les dernières pensées de La Fontaine furent pour son ami : quelques jours avant sa mort, il lui écrivit ; et l'on remarque dans cette lettre simple et touchante, la pieuse résignation qui tempère les craintes d'un homme dont les erreurs furent si bien expiées par une longue pénitence. « Je t'assure, dit La Fontaine à Maucroix, que » le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze » jours de vie. Voilà deux mois que je ne sors point, si » ce n'est pour aller à l'académie, afin que cela m'amuse. » Hier, comme j'en revenais, il me prit au milieu de » la rue du Chantre une si grande faiblesse que je crus » véritablement mourir. O mon cher ami, mourir n'est » rien : mais songes-tu que je vais comparaître devant » Dieu ? Tu sais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives » ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être » ouvertes pour moi. »

On voit que les œuvres diverses de La Fontaine sont d'un grand intérêt pour ceux qui veulent étudier à fond le génie de ce poète. Leur réunion dans une édition dont le format est commode, et dont le prix est modique, doit donc être considérée comme un service rendu aux lettres. Cette édition mérite d'ailleurs les mêmes éloges sous le rapport de la correction du texte, que celle de Regnier dont nous avons parlé dans l'avant-dernier numéro de ce journal.

P.

Digitized by Google

Nouveau Dictionnaire Historique, ou Histoire abrégée de tous les Hommes qui se sont fait un nom par des talens, des vertus, des forfaits, des erreurs, etc., depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, dans laquelle on expose avec impartialité ce que les écrivains les plus judicieux ont pensé sur le caractère, les mœurs et les ouvrages des hommes célèbres dans tous les genres; avec des tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire; par *L. M. Chaudon*, et *F. A. de Landine*. Huitième édition, revue, corrigée, et considérablement augmentée; avec cette épigraphe: *Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio nec injuria cognitis.* (Tacit. hist. 1, §. 1.) Treize vol. *in*-8. Prix: 80 fr. A Lyon, chez *Bruyset* et compagnie, libraires; et à Paris, chez *le Normant*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 42, vis-à-vis l'Eglise.

Le Nouveau Dictionnaire Historique dont nous annonçons la huitième édition, a, depuis long-temps, fait oublier le Dictionnaire de Ladvocat qui était un peu trop sec, et celui de l'abbé de Barral qui était un peu trop janséniste. L'on ne peut disconvenir qu'il ne mérite, à bien des égards, le succès qu'il a obtenu.

La septième édition parut en 1789, et était en neuf volumes. Les tables chronologiques n'occupaient alors qu'une partie du premier. Les nouveaux éditeurs leur ont donné une très-grande étendue, et aujourd'hui elles remplissent un volume tout entier. Le Dictionnaire, augmenté d'un tiers, compose les douze autres tomes; et cette augmentation, quoique considérable, doit peu surprendre dans un ouvrage dont les matériaux ont été si cruellement multipliés par la révolution. En effet, quelle époque vit jamais disparaître à la fois tant d'hommes célèbres dans tous les genres?

Digitized by Google

Ce Dictionnaire se distingue en général par l'impartialité, la sagesse, la mesure, et par l'étendue des recherches. Il n'est cependant pas sans défauts. On y rencontre quelquefois des réflexions assez inutiles, des jugemens hasardés, des articles trop secs à côté d'articles trop diffus, et ce qui est de grande importance dans un livre qui doit toujours offrir des renseignemens positifs, il y a bien des indications inexactes, et bien des choses oubliées.

J'indiquerai dans cet extrait quelques omissions à suppléer, quelques erreurs à corriger dans une nouvelle édition. Mais en faisant cette critique, je n'oublierai point que les fautes que je pourrai relever étaient inséparables de la nature même de l'ouvrage; que dans un Dictionnaire qui embrasse l'histoire de tous les temps, de tous les pays, de toutes les littératures, il était impossible de ne pas se tromper quelquefois, de ne pas ignorer bien des choses; qu'enfin les éditeurs ont eu cent fois plus de peine, et par conséquent de mérite à faire leur Dictionnaire avec ses imperfections, que je n'en puis avoir à les corriger. Je voudrais contribuer à rendre leur travail plus complet; mais je suis bien loin d'en déprécier la valeur et l'importance.

Les éditeurs qui ont nommé beaucoup de philologues étrangers, en ont omis plusieurs pour lesquels cependant les secours ne leur manquaient pas. J'ai inutilement cherché Abresch, auteur de plusieurs ouvrages d'une grande érudition, et toujours utilement consultés. On a de lui *Dilucidationes Thucydideæ;* plusieurs morceaux dans les *Miscellaneæ observationes* que Dorville publiait en Hollande; des remarques sur Xénophon d'Ephèse, sur le Nouveau-Testament, sur le *Gazophylacium* de Cattier, des observations sur Æschyle, jugées trop sévérement par Brunck (1), une édition d'Aristenète qui est encore la meilleure, mais qui sera de bien loin surpassée par celle que prépare M. Bast, et dont il a déjà publié un excellent

(1) Brunck, ad sept. Theb., vers. 617.

Digitized by Google

Specimen. Abresch était directeur du Gymnase de Zwoll; il naquit à Hesse-Hombourg en 1699, et mourut en 1782 (1).

Alberti est également oublié. Ce savant théologien (2) a écrit d'excellentes observations philologiques sur le Nouveau-Testament. Le premier volume de la grande édition d'Hesychius est de lui. Le second a été achevé et mis au jour par Ruhnkenius. Alberti avait eu le projet de donner le Dictionnaire Homérique d'Apollonius (3), publié depuis avec de doctes remarques, par M. de Villoison, et après M. de Villoison, par M. Herman Tollius.

Je n'ai point trouvé Bernard, savant médecin, né à Berlin en 1718 (4), et à qui l'on doit de bonnes éditions de Démétrius Pepagomène, des Traités de Palladius et de Synesius sur la fièvre, de Psellus *de Lapidibus*, d'un ouvrage grec anonyme sur l'anatomie. Son nom est mis aussi à la tête du Thomas Magister de 1757, dû particulièrement aux soins d'Oudendorp. Il y a, je crois, quelques remarques posthumes de Bernard dans les *Acta Litteraria* de la société d'Utrecht, ce que je ne suis pas maintenant à portée de vérifier.

Bernard n'est pas le seul médecin érudit que les éditeurs aient passé sous silence; ils ne disent rien de Musgrave, qui a donné une magnifique édition d'Euripide avec de bonnes notes, et d'autres ouvrages estimés (5); rien de M. Héringa (6), qui s'est fait un nom distingué parmi les critiques par ses *Observationes criticæ*; rien de Triller (7) dont on connaît quelques ouvrages utiles.

Babrias ou Babrius, fabuliste grec du plus grand mé-

(1) Voy. Saxius, onomast. VII, 59.

(2) Saxius, onom. VI, 382. Wyttenb. vit. Ruhnk., p. 113.

(3) Ruhnken, præf. Hesych., t. 2, p. 2.

(4) Saxius, *ibid.* VII, 61.

(5) Voy. sur Musgrave Brunck, ad Androm., p. 168. Præfa. ad Hecub. Saxius, onom. VII, p. 226.

(6) Voy. Saxius, *ib.*, p. 140.

(7) Voy. Saxius, VI, 678.

Digitized by Google

rite, n'a pas obtenu d'article. Il reste de lui cinq fables entières, et plusieurs fragmens qui doivent faire beaucoup regretter sa perte. M. Tyrwhitt, savant Anglais, a recueilli tout ce qui nous reste de lui. On l'a souvent confondu avec un stupide abréviateur des derniers siècles, qui a réduit chacune de ses fables à un quatrain toujours sec et quelquefois barbare. Chamfort (1) et La Harpe (2), entr'autres, s'y sont trompés.

M. Tyrwhitt, dont je parlais tout-à-l'heure, est l'objet d'une notice de six lignes, et encore elles ne sont pas exactes. On dit qu'il est né en 1730, et mort en 1786; qu'il a publié un Commentaire sur Shakespeare, et d'excellentes éditions des Œuvres de Chaucer, et de la poétique d'Aristote. M. Tyrwhitt est né en 1721 (3); il n'a point publié de Commentaire sur Shakespeare, mais un livre de critique intitulé : *Observations and Conjectures on some passages of Shakespeare*, 1766, *in*-8. Ensuite il eût fallu indiquer ses autres ouvrages qui sont nombreux et tous excellens. *Translations in verse*, 1752, *in*-4°. — *Fragmenta Plutarchi*, 1773, *in*-8. Ce sont des fragmens inédits de Plutarque, réimprimés depuis dans l'édition de M. Wyttenbach, et qui ont été traduits en français par le savant M. Clavier dans le dernier volume de l'édition du Plutarque d'Amyot à laquelle il présidait. — *Dissertatio de Babrio*, 1776, *in*-8. — Le poëme grec du *Pseudo-Orphée de Lapidibus*, 1781, *in*-8. — *Poems supposed to have been written at Bristol by Thom. Rowley in the* 15 *century*, 1777, *in*-8., réimprimés en 1778. M. Tyrwhitt prétendait que ces poëmes n'étaient pas anciens, et avaient été composés par Chattenton. Il a soutenu cette opinion contre Miles,

(1) Eloge de La Fontaine, p. 63.

(2) Cours de Litt., t. 2, p. 128.

(3) Harles, præf., p. 5 de la réimpression des *Conjecturæ in Strabon.* Erlang, 1788. « Tyrwhittus, d. XV, Aug. a. c I 9 I Dcc LXXXVI anno ætatis LXV defunctus. »

Digitized by Google

Bryant, etc. dans un autre ouvrage publié en 1782, sous ce titre: *A Vindication to the poems Called Rowley's*, etc. — *Isæi oratio inedita contra Menæclem*, 1785, in 8. Ce discours d'Isée a été réimprimé en Allemagne dans le savant journal que publiaient MM. Tyschsen et Heeren (1). — *Conjecturæ in Strabonem*, 1783. — M. Tyrwhitt est l'auteur des notes qui forment l'*appendix* des *Exercitationes in Euripidem* de Musgrave. Il a expliqué plusieurs inscriptions grecques dans le troisième volume de l'*Archéologie Britannique*. Il y a beaucoup de remarques de lui dans l'*appendix* de la seconde édition des *Miscellanea* de Davies, donnée à Oxford, par M. Burgess, et dans la nouvelle édition des *Emendationes* de Toup, publiée par M. Porson. Il a fourni plusieurs excellentes corrections sur Sophocle à M. Brunck, qui le regardait comme un des plus habiles critiques de ce siècle. C'est encore à M. Tyrwhitt que l'on doit la publication d'un ouvrage posthume de Musgrave, sur la mythologie grecque et l'ère des Olympiades.

J'ajouterai à l'article de Beverland, qui avait eu la noble idée de faire un traité de *Prostibulis Veterum*, qu'il existe de cet écrivain un ouvrage critique manuscrit, sous le titre d'*Otia Oxoniensia*. Il y en a plusieurs copies en Allemagne et en Angleterre. M. Van-Goens (2), qui me fournit cette remarque, avait trouvé à Leyde le manuscrit autographe des *Otia*, parmi un recueil de notes écrites et recueillies par Beverland, pour servir de matériaux à son traité *De Prostibulis*.

J'ai été un peu étonné, moi qui venais de lire l'excellent ouvrage de M. de Sainte-Croix sur Alexandre (3), de voir

(1) *Biblioth. der alten litter. und Kunst*, 3 *Stuck*.

(2) Van G., ad Porphyr., p. 110.

(3) Dans le faible article que j'ai fait sur ce beau livre, il s'est glissé une erreur considérable, et qu'il m'importe beaucoup de corriger. Il me serait très-aisé de la mettre sur le compte des imprimeurs; on leur

Digitized by Google

les éditeurs citer à l'article de ce prince, comme un livre à consulter, *l'Histoire élégante et bien écrite du siècle d'Alexandre*, par M. *Linguet*. Ne connaissaient-ils pas la première édition de M. de Sainte-Croix, et peuvent-ils raisonnablement proposer la lecture d'un livre médiocre, plein d'idées singulières et paradoxales, où l'on ne trouve ni instruction ni raison ?

Je crois qu'il y a erreur dans cette phrase sur Costar : « Son vrai nom était *Costaud*. Mais le trouvant peu propre » à l'harmonie de la poésie, il le changea en celui de » Costar. » Costar qui devait bien savoir ce qu'il en était, semble contredire les éditeurs dans ce passage que je transcris fidèlement d'une de ses lettres (1) adressée à son *très-cher cousin monsieur de* COUSTART. « Je suis un obscur » et inutile provincial, que l'on ne connoît que par un » nom qui fait quelque bruit depuis quelque temps dans » la galerie du palais. Encore l'a-t-on changé comme vous » voyez, et les imprimeurs, sans que je le seusse, en ont » retranché un *u*. Je ne me suis apperçu de cette faute » que lorsqu'elle étoit sans remède, et j'ai pensé qu'il fal- » loit souffrir ce changement avec patience, comme tant » d'autres qui arrivent dans le monde en dépit de nous. Au » pis aller, mon cher cousin, dites, si vous voulez, que » je m'appelois COUSTAR, quand on disoit *chouse*, et » qu'on m'a appelé *Costar* quand *chose* est revenu à la » mode ».

---

en attribue chaque jour bien d'autres dont ils ne sont pas plus coupables : mais elle est bien de moi; le manuscrit était lisible; j'avais revu l'épreuve, et je ne peux m'excuser que par la précipitation forcée avec laquelle les articles de journaux sont trop souvent composés. Je prie les lecteurs de corriger ainsi, page 163 de ce volume : « L'ancien » Darius et Xerxès avaient attaqué la Grèce; ils furent honteusement » vaincus; et leurs successeurs nourrissant contre les Grecs une haine » implacable, mais n'osant plus espérer de pouvoir les subjuguer par » la force des armes, les divisaient, etc. »

(1) T. 2, p. 62.

Duverne,

Digitized by Google

Duverne, auteur d'un petit livre de poésies intitulé : *Veilles Curieuses*, devait être nommé. Les éditeurs pouvaient prendre dans le *Magasin Encyclopédique* (1) une très-bonne notice sur ce poète, par l'abbé de Saint-Léger. Il avait trouvé dans l'exemplaire de la bibliothèque de l'Arsenal ces petits vers d'un contemporain qui méritent bien d'être cités, ne fût-ce que pour égayer un peu cette triste nomenclature.

DÉFENSE.

« Morbleu ! vous avez tous menti.
» Je suis fâché que l'on le berne,
» Et je veux prendre le parti
» Du pauvre livre de Duverne.
» Vous dites qu'il ne sert de rien ;
» D'autres pourtant s'en servent bien.
» A trois choses il est propice ;
» A rire tout premièrement,
» A faire des cornets d'épice,
» Et tenir son c.. nettement. »

Il y a un long article sur Valentin Duval : à la bonne heure ; mais il fallait en donner un petit à M. Pierre Duval, ancien recteur de l'Université de Paris, proviseur du collége d'Harcourt, et mort il y a quelques années. Il est auteur des *Essais de Morale*, petit livre où il attaque à forces trop inégales Buffon et d'Alembert.

Il n'eût pas été inutile d'ajouter à l'article du fameux sculpteur Goujon, qu'il fut tué d'un coup de carabine le jour de la Saint-Barthelemi. Il était dans cet instant même sur un des échafauds de la fontaine des Innocens (2), l'un des plus beaux morceaux de sculpture qu'il y ait à Paris.

En parlant du savant Holstenius, les éditeurs disent que sa dissertation sur Porphyre est *assez curieuse*. Je ne doute pas qu'ils ne l'aient lue ; car il serait assez léger de prononcer ainsi sur un ouvrage qu'ils ne connaîtraient pas. Mais

(1) T. 4, 3e année, p. 217.
(2) Mag. Encyclop., t. 4, 3e année, p. 86.

Digitized by Google

il me permettront bien d'opposer à leur jugement celui de Ruhnkenius (1), dont l'autorité dans ces matières est de la plus grande force. « Lucas Holstenius, homme d'une » grande et profonde érudition, a écrit sur la vie, les études » et les ouvrages de Porphyre avec une telle exactitude, » que sa dissertation est un modèle de ce genre de compo- » sition. » — M. de Fortia possède un recueil manuscrit des lettres de Holstenius à Rigault, Grotius, Thou le fils, le cardinal Barberini, Saumaise, Lambecius, etc. Elles contiennent beaucoup de faits utiles à la connaissance de l'histoire littéraire. M. de Fortia a le projet de publier la vie de Holstenius avec la traduction de toutes ses lettres et de ses meilleurs ouvrages (2).

A l'article du bénédictin Lobineau, les éditeurs disaient dans la septième édition, et répètent dans la nouvelle, « qu'il avait beaucoup de goût pour la littérature grecque, » et qu'il avait traduit plusieurs comédies d'Aristophane; » mais que cette version n'a pas vu le jour. » Ils ont pris ces détails dans dom Tassin, qui parlait de cette traduction sans l'avoir vue; mais en 1792, l'abbé de Saint-Léger trouva le manuscrit original, et M. Chardon de la Rochette l'a fait connaître dans une curieuse notice (3). On y apprend que D. Lobineau a traduit entièrement les onze comédies d'Aristophane, et a joint à sa traduction une longue préface, « où tout Aristophane est, pour ainsi dire, fondu; où le » traducteur, seul avec son livre, et le pressurant en tous » sens, a l'art d'en faire sortir tout ce qui peut jeter de la » lumière sur la vie privée et publique, les tribunaux, les » fêtes, les jeux, les danses, les habillemens, et jusqu'aux » moindres détails domestiques des Athéniens. » Ce sont les expressions de M. de la Rochette, et elles sont pleinement justifiées par les extraits qu'il a publiés de cette inté-

(1) Ruhnk., diss. de vita et script. Longini, §. 1.
(2) Magas. Encyclop., t. 4, 3e année, p. 232.
(3) *Ibid*, t. 1, 2e année, p. 437, sq.

Digitized by Google

ressante préface. Le père Lobineau entre souvent dans des détails un peu trop libres pour un bénédictin, et il a même dans ce genre une érudition tout-à-fait remarquable.

D. Lobineau m'a fait chercher l'article *Aristophane*, et j'y ai trouvé une erreur. Il y est dit que l'édition de Kuster a été réimprimée à Leyde en 1760 par les soins de Burmann, *cum notis variorum*. Ce n'est pas exact du tout. Burmann *second* a donné une édition d'Aristophane avec les notes posthumes de Bergler, et n'a point réimprimé Kuster. Il eût fallu ajouter à cet article, que M. Brunck avait publié en 1783 une édition d'Aristophane infiniment supérieure à toutes les précédentes.

Burmann *second* n'a obtenu que quelques lignes, et elles ne sont pas exactes. On ne lui donne que deux ouvrages, *Anthologia latina*, et *Poetæ latini minores*. Le dernier n'est pas de lui, mais de son oncle Burmann, celui à qui nous devons tant d'excellentes éditions latines, entr'autres celles d'Ovide, de Virgile, de Lucain, etc. Les titres littéraires du neveu sont aussi fort nombreux, et méritent d'être plus connus. Outre son *Anthologia latina*, recueil très-intéressant, et accompagné de savantes notes, on lui doit une foule d'ouvrages, entr'autres des éditions des *Emendationes* de Valois, des *Adversaria* de Nic. Heinsius, des poésies de Lotichius, du Traité de rhétorique *ad Herennium*, de l'Aristophane de Bergler, du Virgile et du Claudien de son oncle, des *Sicula* de Dorville; enfin, des élégies de Properce. Il mourut avant que l'impression de cette dernière édition fût terminée. Elle a été achevée par M. Santen, enlevé trop tôt aux lettres latines, dont il eût été l'ornement. Burmann était né en 1714; il mourut en 1778 (1).

Un homme du mérite de M. Brunck, et qui a fait tant d'honneur à la France, méritait bien que tous ses ou-

(1) Saxius, onom. VI, 533. Larcher, préf. de Charitон, p. xj, édit. 1797.

Digitized by Google

vrages fussent cités. L'on a oublié de parler de ses éditions de Plaute, de Térence, et de plusieurs tragédies d'Euripide. Il a laissé en mourant les matériaux d'une réimpression de Plaute. La Bibliothèque de Paris a acquis quelques-uns de ses manuscrits.

Valckenaer et Wesseling, deux des plus savans hommes du dernier siècle, ne sont pas même nommés. Le premier, mort en 1785, à soixante-neuf ans, a donné d'admirables éditions des Phéniciennes et de l'Hippolyte d'Euripides, de Théocrite, d'Ammonius, d'Hérodote en société avec M. Wesseling, une épître critique, des remarques sur le Nouveau-Testament, un Traité sur les origines de la langue grecque, des discours, etc. (1). On doit à Wesseling une édition de Diodore de Sicile, l'un des plus beaux ouvrages de ce genre qui aient paru depuis la renaissance des lettres; *Veterum itineraria*, *probabilia*, *observationes*, *Epistola ad Venemam*, etc. Il est mort le 11 novembre 1764 (2), à 70 ans.

J'engage les éditeurs à ne pas oublier dans leur neuvième édition une foule d'écrivains qui devaient trouver place dans celle-ci. Par exemple, Julius Mickle, auteur d'une traduction anglaise du Camoëns, d'*Almeha hill* et *The Concubine*, poëmes, etc. (3); Bernard Martin, jurisconsulte, dont on a *Variæ Lectiones*, par. 1605, livre estimé (4); Charon de Lampsaque (5), historien grec très-connu; Pierson, critique hollandais du plus grand mérite, mort en 1769 à 28 ans (6); Leunep (7), éditeur de Coluthus et des lettres du *Pseudo-Phalaris*; Laugier de

(1) Voy. Mag. Encycl., t. 6, 4e année, p. 491. Saxius, VI, 523.
(2) Larcher, supplément à la Philosophie, préf. p. 24. Saxius onom. VI, 419.
(3) Middlesex and Lond., even. post.
(4) Ruhuken., Epist. crit. 1, p. 4.
(5) Sévin, acad., B. L., t. XIV.
(6) Koppiers, Obs. philol., p. 91. Saxius, onom. VI, p. 174.
(7) Valken., préf., édit. Phalar., 1777.

Digitized by Google

Tassy (1), auteur d'une bonne histoire d'Alger ; Lakemacher, savant Hébraïzant, mort en 1737 à 40 ans (2) ; Hermésianax, poète grec (3), dont Athénée nous a conservé une élégie admirable ; Jean Pédiasimus ou Galenus (4), littérateur grec du quatorzième siècle ; Hiéronyme ou Jérôme de Cardie, historien grec (5) ; Ernesti, savant philologue du dernier siècle, auquel on doit d'excellentes éditions de Cicéron, de Callimaque, etc. (6) ; Domitius Marsus, célèbre poète latin, ami de Tibulle (7) ; Dresigius, philologue allemand (8) ; Formey (9) ; Hugues Favolius, hollandais dont on a des poésies latines peu connues, mais dignes de l'être davantage (10) ; plusieurs orateurs grecs, sur lesquels M. Ruhnkenius a donné des détails dans son *Historiæ critica oratorum græcorum ;* plusieurs Archytas (11) ; plusieurs Eurydices (12) ; plusieurs Chrestus (13) ; plusieurs Artémidores (14), etc. etc.

Je m'arrête, car cette liste deviendrait trop longue, et je veux d'ailleurs me réserver des matériaux pour un autre extrait. Je ne finirai pas cependant, sans observer qu'il est bien étonnant que les éditeurs n'aient pas nommé Philo-

(1) Magas. Encycl., 10e année, t. 1, p. 344.

(2) Il y a des indications manuscrites sur la vie et les travaux de ce savant, en tête du premier volume de l'exemplaire de ses *Observat. philolog.* que possède la Bibliothèque de Paris.

(3) Ruhnken., Epist. crit., p. 283.

(4) Mag. Encycl., 3e année, t. 4, p. 233.

(5) Sévin, acad. B. L., t. XIII. Ms de Sainte-Croix, *Examen*, p. 40.

(6) Saxius, onom. VI, 451, et Wyttenbach, vit. Ruhnk., p. 115.

(7) Tibull. IV, 15, et not. Heyne.

(8) Fischer, præf. ad Dresig., comm. de verb. med.

(9) Magas. Encycl., t. 4, année 3e, p. 535.

(10) Broekhus. ad Propert. IV, 11, 14.

(11) Burette, acad. B. L., t. XVII, p. 59.

(12) Stein, ad Plutarch. de Educat., excurs. 4.

(13) Havercamp, ad Tertull., apolog., p. 42.

(14) Van Goens, ad Porphyr., p. 87.

Digitized by Google

dème, dont l'ouvrage sur la musique a été trouvé dans les ruines d'Herculanum, et publié à Naples en 1793, par l'abbé Rosini; plus étonnant encore qu'à l'article d'Homère, ils n'aient pas parlé de l'Hymne à Cérès, trouvé il y a à peu près 25 ans, par M. le professeur Matthæi dans un manuscrit de la bibliothèque de Moscou. La découverte d'un hymne de 500 vers, d'un hymne qui porte le nom d'Homère, était un événement littéraire si important, que MM. de Landine et Chaudon sont inexcusables de l'avoir passé sous silence. On est généralement en France si étranger à la littérature savante des autres nations, qu'il est très-possible que j'apprenne ici à beaucoup de lecteurs l'existence de ce poëme homérique découvert de nos jours, et que MM. Ruhnkenius, Mitscherlich, Matthiæ et Ilgen ont successivement publié et commenté. Outre l'Hymne à Cérès, M. Matthæi a trouvé dans le même manuscrit douze vers d'un Hymne à Bacchus. Il faut convenir que M. Matthæi est heureux en découvertes. J'ai déjà eu occasion d'annoncer dans ce journal (1), qu'il avait trouvé dans un manuscrit d'Augsbourg un fragment de 300 vers de la *Clytemnestre* de Sophocle. Ω.

Suite des Observations de Métastase sur les Tragédies et Comédies des Grecs.

ANTIGONE (de Sophocle).

LE lieu de la scène est, selon l'usage, la place au-devant de l'édifice royal (2). Les deux princesses, Antigone et Ismène, sortent seules du palais et viennent sur cette place. A quel dessein? pour converser en secret.

Les caractères d'Antigone, d'Ismène et d'Emone y sont

(1) T. XIV, p. 81.

(2) Inconvénient que produit la sophistique unité des lieux, faussement attribuée aux Grecs.

Digitized by Google

admirables. La passion violente du trône ne rend pas assez vraisemblable la cruauté de Créon. On pouvait l'expliquer par la nécessité d'éteindre avec Antigone et Ismène, les derniers rejetons de la race des Labdacides. Autrement cette barbarie n'a plus de vraisemblance.

La scène offre trois situations très-heureuses : la proposition que fait Antigone à sa sœur, d'ensevelir Polynice malgré la défense de Créon ; les prières d'Emone qui veut sauver Antigone ; les débats avec le père ; la résolution tragique et visible de l'amant ; et enfin la générosité d'Ismène qui s'accuse elle-même, quoiqu'innocente, afin de justifier sa sœur.

On trouve dans cette pièce, aux vers 270, 271, 272, l'usage de la preuve par le feu ; c'est-à-dire, celui de jurer en saisissant de la main nue un fer chaud.

En tout 1353 vers.

N. L.

SPECTACLES.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.
(Rue de Louvois.)

Reprise de *Fanfan et Colas.*

La saison des nouveautés dramatiques finit ; celle des reprises commence. Le *Procureur Arbitre*, comédie de Poisson, assez froide à la vérité, n'a pas reçu un très-bon accueil aux Français. Après le *Curieux Impertinent*, Picard a remis *Fanfan et Colas* : l'idée en est puisée dans une jolie fable de M. l'abbé Aubert, dont le but est de montrer que

L'amitié disparaît où l'égalité cesse.

Digitized by Google

Madame de Beaunoir n'a emprunté de la fable que le caractère des deux enfans, et en a tiré un petit drame moral et intéressant tout à-la-fois. Le fabuliste se borne à peindre la fierté de Fanfan : l'auteur dramatique l'en corrige par une forte leçon. La mère de cet enfant, madame de Fierval, lui fait croire qu'il est fils de sa nourrice qui l'a mis à la place de celui dont il porte le nom. Comme le plus grand regret qu'il témoigne est celui de quitter madame de Fierval, et qu'il paraît plus attaché à sa personne qu'à l'état brillant qui lui est ravi, sa mère et son précepteur en concluent que le fonds de son cœur n'est pas vicieux, que ses défauts provenaient de l'excessive indulgence qu'avait madame de Fierval pour cet enfant unique, et l'épreuve se termine au moment où il allait sortir de la maison maternelle. L'intrigue de cette bagatelle est conduite avec régularité ; les caractères sont bien tracés, les mœurs fidèlement observées, la morale excellente. Des maîtres de pension y avaient amené leurs élèves. Les principaux rôles, ceux de la nourrice et des deux enfans, ne sont pas mal joués.

Mais la pièce qui a ouvert le spectacle, quoique les intentions en soient pures, ne me paraît pas renfermer des préceptes aussi propres à être mis sous les yeux de la jeunesse. Elle a été composée à une époque où les rêveries de Jean-Jacques sur l'éducation passaient pour des oracles. Le héros de cette comédie, intitulée : *Les Amis de Collége*, est un menuisier, qui a fait de très-bonnes études. Ce n'est pas la peine de pâlir dix ans sur le grec et le latin pour passer ensuite sa vie à manier le rabot.

On sait bien que Jean-Jacques qui voulait renverser l'ordre social, parce que le sort ne l'y avait point placé au premier rang, et qui prévoyait le succès de ses efforts, avait charitablement conseillé à tous les gens riches dont il travaillait à faire des indigens, d'apprendre un métier. Celui de menuisier lui avait paru mériter la préférence, quoiqu'il eût dû prévoir que durant le cours d'une révolution comme celle qu'il méditait, on casse bien plus de

Digitized by Google

meubles qu'on n'en fabrique, et l'on brûle plus d'édifices qu'on n'en construit. Il est vrai que lorsqu'elle est terminée, on peut en rebâtir quelques-uns, et que le propriétaire dépossédé, s'il sait raboter une planche, peut à toute force, se procurer du pain en travaillant au profit de l'acquéreur de sa maison ou de son château. Les cercueils seraient encore, en temps de révolution, un genre de travail assez productif pour un menuisier, si dans le cours de la nôtre on n'avait pas trouvé des expédiens pour s'épargner cette dépense, qui devenait considérable. Nous avons même ouï-dire, au plus fort de nos malheurs, que Jean-Jacques avait eu raison de conseiller, à tout événement, d'apprendre un art mécanique. Car, ajoutait-on, comme dit La Fontaine,

Il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours;
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

Mais n'est-il pas pour des hommes bien nés, de plus nobles moyens de parer aux coups imprévus de la fortune que de faire des fagots, ou d'assembler un parquet? N'est-il pas de sciences et d'arts plus relevés, dont la culture puisse leur servir de ressource au besoin? Au lieu de dire aux hommes constitués en dignité : « Je prévois une révolu» tion, apprenez bien vîte un métier, pour ne pas mou» rir de faim », n'eût-il pas été plus beau de leur conseiller de tenir tête à l'orage, de vivre ou de mourir avec gloire? Horace qui était philosophe sans afficher la philosophie, voulait qu'un homme juste et ferme contemplât la chute de l'univers sans s'ébranler. Une philosophie couarde conseille, au moindre orage, de se réfugier dans une boutique. Vouloir que les premiers personnages de l'état se fassent menuisiers, c'est inviter les menuisiers à prendre leur place. C'est avilir le malheur, et dessécher le courage.

Quoique Jean-Jacques ait fait autrefois quelques enthousiastes dans les premières classes de la société, je crois qu'il en est bien peu qui aient envoyé leurs enfans en ap-

Digitized by Google

prentisage dans des boutiques ; et aujourd'hui même que le mot de naissance a perdu dans notre langue une de ses acceptions, la mode n'en est pas encore venue.

On est péniblement affecté en voyant dans ces *Amis de collége* le menuisier faire la conquête d'une très-jolie personne qui a des talens, qui appartient à une famille honnête, et qui est très-bien élevée. On est encore plus mécontent de voir sanctionner par un ancien professeur, cette maxime plus que révolutionnaire du philosophe de Genève, qui établit que tout propriétaire, sans emploi, est un fripon. Il faudrait ou supprimer, ou refaire, ou tout au moins corriger la plupart des pièces de théâtre, et même des ouvrages qui ont été composés depuis quinze à vingt ans ; ils fourmillent d'absurdités, qu'on lit ou qu'on entend avec le plus grand dégoût depuis que le bon sens nous est revenu.

ANNONCES.

L'Analyse, ou *Nouveau Dictionnaire de l'Enregistrement, Timbre et Hypothèques*, avec un petit Traité sur les poursuites et instances concernant le recouvrement des droits ; par C. F. L. Belot, de Langres. Un vol. in-8°. Prix : 8 fr., et 9 fr. 50 cent. par la poste.

A Paris, chez le Normant, etc.

On trouve réuni dans cet ouvrage, par ordre alphabétique, et par colonnes comparatives, la quotité des droits et les dispositions de toutes les loix qui ont paru sur ces matières, depuis la loi du 19 décembre 1790, jusqu'à celle du 27 ventose an 9 inclusivement. L'auteur y a joint toutes les décisions et solutions données sur ces différentes loix, tant par les ministres que par l'administration des domaines, jusqu'au premier vendémiaire an 12. Ce livre utile est divisé en trois parties ; la première traite de l'enregistrement ; la seconde, du timbre, et la troisième, des hypothèques : il présente, au premier coup d'œil, l'application des loix existantes depuis la révolution jusqu'à ce jour, sur ces trois objets d'une si haute importance. En donnant le résultat de toutes les décisions et instructions qui ont paru sur ces matières, M. Belot a fait de son ouvrage un guide sûr, à l'aide duquel on ne s'écartera jamais des principes de la perception, dont il facilitera l'application. On sent assez de quelle utilité il est pour les employés, et plus particulièrement encore pour les surnuméraires, à quelque degré d'instruction qu'ils soient arrivés, d'avoir sous les yeux un pareil guide. M. Belot nous a paru posséder à un degré rare les qualités nécessaires à tout homme qui entreprend un travail de la nature du sien, l'exactitude, la méthode et la clarté.

Digitized by Google

Vies de Milton et d'Addison, auxquelles on a joint un jugement sur les ouvrage de Pope; le tout traduit de l'anglais de Samuel Johnson. Deux vol. in-18. Prix : 2 fr., et 2 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Perlet, lib., rue de Tournon, n°. 1133.

Johnson est un des meilleurs critiques qu'ait produit l'Angleterre; il a écrit la vie de tous les poètes célèbres de cette nation, et ses jugemens ont été adoptés par les plus sages de ses contemporains. Après les éloges que M. de Voltaire a prodigués à l'Essai sur l'homme de Pope; après avoir vu nos poètes s'empresser de traduire ou d'imiter cet ouvrage, il est curieux d'entendre Johnson, quoiqu'Anglais, déclarer que ce fatras de métaphysique est rebelle à la poésie. Les rédacteurs de ce journal ont professé la même opinion : le poète ne peut jamais entrer trop profondément dans le cœur de l'homme; mais les profondeurs de la métaphysique ne sont pas de son domaine. Cette traduction est correcte, et les notes qui y sont jointes annoncent un excellent bibliographe.

La Conjugaison des verbes français, ou la Conjugaison sans Maître; ainsi intitulée, parce qu'il suffit d'un seul coup-d'œil sur le tableau, pour être en état de former tous les temps aussi exactement que le grammairien le plus expérimenté. Deuxième édition, augmentée d'une foule de nuances de conjugaison, essayées toutes au creuset de l'usage régnant, admises ou rejetées en raison de son influence : cette œuvre, ornée de vérités neuves et de premier intérêt, est encore enrichie des principes de l'orthographe des participes actifs et passifs; par J. A. Larcher, faubourg S. G., rue de Tournon, n°. 1147.—Prix : (tableau et livret détachés) 1 fr. 50 c.

A Paris, chez A. G. Debray, lib., rue S. Honoré, en face celle du Coq; Ludet, md. de livres, rue des Mathurins S. Jacques, n°. 456; Noël, herboriste, rue de Tournon, n°. 1147, et chez les marchands de nouveautés.

Les Friponneries de Londres mises au jour, ou Publications des artifices, tours d'adresse, ruses et scélératesses employés journellement dans cette grande ville; suivies de remarques curieuses, d'anecdotes piquantes et intéressantes sur Londres et ses habitans : ouvrage utile aux jeunes personnes des deux sexes et aux étrangers, leur indiquant les moyens de se garantir des piéges et fraudes des filous et escrocs dont cette capitale abonde. Un vol. in-12, avec fig.—Prix : 1 fr. 25 c., et 1 fr. 75 c. par la poste.

A Paris, chez Hénée, imp., au bas du pont S. Michel, n°. 2; Demoraine, imp.-lib., rue du Petit-Pont, n°. 97; Pigoreau, lib., place S. Germain-l'Auxerrois, n°. 28; Borniche, au cabinet de lecture, rue S.-Jacques, n°. 33, au coin de celle des Mathurins.

Le Triomphe de l'Amour Conjugal, ou Lettres du père Hilarion, religieux de l'hospice du Mont S.-Bernard, ci-devant marquis d'Arnalange, officier-général au service de France, en 1763; à M. de Châteaubriant. Un vol. in-18.—Prix : 1 fr. 80 c., et 2 fr. 20 c. par la poste.

A Paris, chez Obré, lib., rue Mignon Saint-André-des-Arcs, n°. 1, et quai des Augustins, n°. 46.

Vraie Théorie médicale, ou Exposé périodique et développemens de la Théorie de Brown, dite de l'incitation, d'après les plus célèbres

Digitized by Google

médecins étrangers; avec la critique des traitemens institués selon les théories adoptées et suivies en France par les médecins de ce pays les plus fameux; par une société de médecins français et étrangers. Cet ouvrage paraît le 1er de chaque mois, à dater du 1er vendémiaire an 12. Chaque numéro est composé de cinq à six feuilles in-8°., avec fig. lorsque les matières l'exigent.—Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 12 fr., et 16 fr. par la poste. Les trois numéros réunis forment un vol. de 250 à 300 pages. Les dix-huitièmes premiers numéros, complétant 6 vol., se vendent 22 fr., et 28 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Allut, imp.-lib., collége Bayeux, rue de la Harpe, n°. 477, près celle de l'Ecole-de-Médecine.

Le bureau du Journal est chez Allut, rue de la Harpe, n°. 477.

Le Livre des Singularités, ou les Momens bien employés; avec cette épigraphe : *Le plaisir qui change et varie*
Adore la diversité. BERNIS.

Un vol. in-12.—Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Léopold Collin, lib., rue Git-le-Cœur, n°. 18.

Les Métamorphoses d'Ovide, traduction nouvelle, avec le texte latin, suivie de l'analyse, de l'explication des fables par Banier, et de notes géographiques, historiques, mythologiques, etc. Quatre vol. in-8°. et in-4°., avec 40 gravures exécutées par les plus célèbres artistes, d'après les dessins de MM. Lebarbier et Monsiau. Seconde livraison, composée de cinq feuilles de texte et de notes, et de six fig. représentant la Guerre des Géans, le Conseil des Dieux, Jupiter et Lycaon, le Déluge, Neptune calmant les flots, et Deucalion et Pyrrha. —Prix : in-8°. papier raisin, 8 fr.; papier vélin, 16 fr. In-4°. papier fort, 16 fr.; avec fig. avant la lettre, 20 fr.; papier raisin vélin, fig. avant la lettre, 28 fr.; papier Nom de Jésus vélin, 30 fr. *Idem*, avec les épreuves à l'eau forte, 40 fr. *Idem*, sur vélin, 200 fr.

A Paris, de l'imprimerie de Didot l'aîné; chez F. Gay, lib., rue de la Harpe, n°. 463, au bureau de la Bible; Arthus Bertrand, lib., quai des Augustins, n°. 35.

Commentaire sur la loi du 29 germinal an XI, relative au successions; par M. Chabot de l'Allier, ancien jurisconsulte, membre de la section de Législation du Tribunat. Un vol. in-8°.—Prix, broché : 3 fr., et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez Artaud, lib., quai des Augustins, n°. 42.

Voyez l'analyse de cet ouvrage dans le Journal des Débats, du 21 ventose an 13.

Alicia, ou le Cultivateur de Schaffhouse; par Charlotte Bournon-Malarme, de l'académie des Arcades de Rome. Deux vol. in-12. — Prix : 3 fr. 60 c., et 5 fr. par la poste.

A Paris, chez Cretté, lib., rue Saint Martin, n°. 45.

Dictionnaire raisonné des matières de législation civile criminelle, de finances et administrative; par C. P. D., auteur du Nouveau Dictionnaire des domaines et du Répertoire du domaniste, tome VI. —Prix : 5 fr., et 7 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Rondonneau, imp., ordinaire du Corps Législatif, au Dépôt des lois, hôtel Boulogne, rue S. Honoré, n°. 75.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Vienne, 15 *avril*. S. M. l'Empereur a déclaré à l'ambassadeur français que si la France n'envoyait en Italie que le nombre de troupes nécessaires à la cérémonie du couronnement du nouveau roi, on diminuerait aussi considérablement, de la part de l'Autriche, l'armée rassemblée près du Tagliamento. Quant aux changemens politiques en Italie, notre cour se déclare prête à y donner son assentiment.

Hambourg, 20 *avril*. On lit dans une lettre allemande, sous la date de Hambourg, du 18: « D'après nos dernières nouvelles de Berlin, le général russe de Winzingerode n'avait pas encore quitté cette capitale. Le cabinet de Berlin avait pris du temps pour réfléchir sur la lettre de l'Empereur de Russie, apportée par ce général; et les trois ministres d'état de Hardenberg, Haugwitz et Schulembourg, s'étaient concertés pour y répondre. Le roi y déclare la ferme intention de persister dans son système de la plus stricte neutralité, pour la partie du nord de l'Allemagne qui n'est pas encore occupée. Mais les raisons exposées dans cette réponse le sont avec tant de cordialité, que l'on s'en promet l'effet le plus favorable. On suppose que M. de Winzingerode a expédié cette dépêche à Pétersbourg, et qu'il attend de nouveaux ordres. D'après les dernières nouvelles de Stockholm, on se flattait à Berlin que le traité de subsides entre la Suède et l'Angleterre ne serait pas conclu, et qu'ainsi on ne serait pas jeté dans de nouveaux embarras politiques. En général, le thermomètre est à la paix. — *Du* 23. On mande dans une lettre particulière venue de la Méditerranée à Londres, datée du 2 février: « L'Egypte desire voir arriver les Français; » mais elle souhaite encore plus l'arrivée des troupes an» glaises. Le cri général du pays est: Des Anglais, des » Anglais, s'il est possible; mais dans tous les cas, qu'il » vienne des chapeaux remplacer les turbans. »

Les dernières nouvelles de la Géorgie portent, que les Russes ont débarqué à Anacria; qu'ils ont avec eux beaucoup de troupes, de munitions de guerre et de bouche; qu'ils commencent à bâtir un fort, et que, pour sa construction, ils

Digitized by Google

ont apporté de très-grosses pierres de la Crimée ; que non-seulement ils ne trouvent aucune opposition, mais qu'encore beaucoup de Géorgiens sont venus à leur rencontre et les aident dans leurs travaux. (*Moniteur.*)

Des bords du Mein, 24 avril. On vient d'être informé que les ministres autrichiens accrédités près les princes et états du cercle de Souabe ont notifié à tous les membres qui composent ce cercle une note de la cour de Vienne, portant en substance : « Que S. M. avait fait arrêter et remettre à l'électeur de Wirtemberg le député des états provinciaux de cet électorat, M. Batz, qui se trouvoit depuis quelque temps à Vienne, pour y suivre, auprès du conseil aulique de l'Empire, les contestations élevées entre les états provinciaux et l'électeur; que cette arrestation avait eu lieu sur des pièces communiquées par ledit électeur à S. M. I., et dont il résultait que M. Batz est accusé *d'avoir participé à une conspiration et à des plans d'assassinat formés contre la vie de l'électeur et du ministre d'état de Wintzigerode;* que S. M. n'a donc pu se refuser à l'extradition demandée; que le second député des états provinciaux de Wirtemberg, M. Klupffel, contre lequel il n'existoit pas de semblables indices, pouvoit continuer son séjour à Vienne, où il jouirait toujours de la protection de l'Empereur, etc. » Cette déclaration officielle si peu conforme aux derniers avis particuliers reçus de Stuttgard, au sujet de la conspiration, a généralement produit la plus vive sensation.

On écrit de Vienne, que l'Empereur d'Autriche s'est déterminé à refondre, sur un nouveau plan, le tome d'organisation du conseil aulique. S. A. l'archiduc Charles présidera à ce travail conjointement avec l'archiduc Jean, etc.

Londres, 6 avril. L'expédition n'a pas encore mis à la voile. Le bruit se répand à Portsmouth que la destination va être changée, et que les troupes vont être envoyées aux Indes occidentales. *Du 15.* — On ne voit de la part des grandes puissances continentales rien qui annonce des projets hostiles. Il est évident que la Russie n'a d'autre objet que de se fortifier dans la mer Adriatique, sans vouloir tenter aucune opération importante, du moins pendant la campagne actuelle. *Le Times* annonce que jusqu'aujourd'hui personne n'a encore osé accepter la place de premier lord de l'amirauté, vacante par la démission forcée de lord Melville.

Digitized by Google

EMPIRE FRANÇAIS.

Turin, 2 *floréal.* S. M. I. a fait appeler hier, à quatre heures du matin, le général Menou, administrateur-général, auquel elle a accordé une audience de plusieurs heures. Pendant le reste du jour, elle a travaillé avec les divers ministres qui sont du voyage. — *Du* 5. Des projets d'amélioration avaient été préparés ici par les hommes les plus éclairés. Ceux qui les ont soumis à l'Empereur ont éprouvé une vive surprise, en voyant à quel point ses prévoyances et ses sollicitudes paternelles s'étaient exercées sur les mêmes objets. — *Du* 6. LL. MM. ont assisté avant-hier à la fête que le corps municipal leur avait offerte. La ville était illuminée de la manière la plus brillante. — Aujourd'hui, le Saint-Père est allé au palais de Stupinigi rendre à S. M. la visite qu'il en avait reçu à Turin. S. S. sera le 14 mai à Rome.

PARIS.

Madame de Russillion qui s'était rendue à Chambéry, avec ses cinq filles, a demandé et obtenu de S. M. I. la liberté de son époux, impliqué dans la conspiration de l'année dernière, et détenu dans un château.

— M. Dansse de Villoison, ancien membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, et membre de l'Institut national, est mort à Paris le 26 avril. Il passait pour n'avoir point de rival en Europe dans la connaissance des langues anciennes et modernes; et cependant il possédait encore mieux la littérature et l'histoire du moyen âge, particulièrement celle des derniers temps de l'empire grec.

— M. Dureau de la Malle a prononcé, le 1^er^ mai, pour sa réception à l'Institut, dans la classe de la langue et de la littérature française, un discours dans lequel on a trouvé en général de la fermeté, de la concision, des idées. M. François de Neufchâteau lui a répondu. M. Delille a lu de jolis vers sur la Conversation. M. Morellet devait y lire l'éloge de Marmontel; mais le temps lui a manqué.

— *La Diligente*, corvette arrivée en 84 jours de Lorient à l'Isle-de-France, a laissé cette colonie dans la plus brillante prospérité, et remplie de prises faites sur les Anglais, par l'escadre du contre-amiral Linois. On a trouvé dans

Digitized by Google

les bâtimens pris une correspondance que *le Moniteur* a imprimée. On y trouve dans une lettre d'un Anglais à son fils : « La conspiration contre Bonaparte paraît avoir été » très-mal concertée, et aura l'effet qu'ont ordinairement » tous les complots qu'on découvre ; elle fortifiera le » gouvernement qu'elle voulait renverser ».

— Une lettre du 12 octobre, des environs d'Agra, annonce que les armées anglaise et maratte sont en présence l'une de l'autre, et au moment d'en venir à une affaire générale ; que Holkar commande en personne, et qu'il a 140 pièces de canon : on attend la confirmation et les suites de cette affaire. Il est à craindre que Holkar se décide à attendre de pied ferme le général Lake. Il est impossible qu'il sorte avec avantage d'une bataille rangée.

— La ville de Milan se propose d'ériger, en mémoire de l'avénement de S. M. I. au royaume d'Italie, un magnifique arc triomphal, à l'imitation de ceux qui furent érigés à César, dans le Latium, par décret du sénat et du peuple romain. Des députés ont été envoyés à Turin pour obtenir l'agrément de S. M.

— On dit que le roi de Prusse a envoyé à S. M. I. l'ordre de l'aigle rouge, outre les sept cordons de l'aigle noir.

— Les troupes suédoises qui sont en Poméranie ont reçu ordre de retourner en Suède.

— Depuis quelque temps, dit un de nos journaux, deux ou trois gazetiers d'Allemagne, soudoyés par les agens de l'Angleterre, s'occupent à préparer des quartiers pour les Russes qu'ils font marcher vers le midi de l'Europe, des relais pour les courriers qu'ils expédient dans toutes les capitales du Nord, et des logemens pour les cours impériales de Russie et d'Autriche, qu'ils envoyent s'aboucher aux frontières de la Gallicie et de la Pologne. Toutes ces nouvelles sans cesse renouvelées et sans cesse démenties, n'ont aucune espèce de fondement. On voit bien que l'intention serait de répandre l'alarme, en montrant de loin le fantôme d'une nouvelle coalition contre la France ; mais personne n'est dupe d'un artifice usé depuis si long-temps.

— On mande de Varsovie que madame la comtesse de Lille en est partie, dans les premiers jours de ce mois, pour se rendre à Mittau, avec madame la duchesse d'Angoulême. Au mois de juin et de juillet, toute la maison du comte de Lille se mettra en route pour Kien. Le château qu'habitait près de Mittau le comte de Lille, a été presqu'entièrement incendié le 7 avril.

Digitized by Google

(N°. CCI.) 21 FLORÉAL an 13.
(Samedi 11 Mai 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LE PRINTEMPS,

TRADUCTION DE MÉTASTASE.

Les bois s'ornent déjà d'un feuillage léger,
Et l'herbe reverdit la plaine ;
Hélas ! Phylène, cher Phylène !
Le Zéphyr, du Printemps éternel messager,
Déjà fait sentir son haleine ;
Dieux ! dans les camps, dans l'horreur des combats,
La nouvelle saison et t'appelle et t'entraîne.
Comment, sans ton ami, vivras-tu, pauvre Yrène?
Ah ! de grace ne souffle pas
Doux Zéphyr, prends pitié d'Yrène qui t'implore ;
Et vous, cessez, cessez aimables fleurs
D'étaler à l'envi vos brillantes couleurs !
A chaque fleur qui se colore,
A chaque souffle des Zéphyrs,
Combien j'exhale de soupirs !

Digitized by Google

Dieux ! quelle main impie, en forgeant la première
D'un acier innocent une arme meurtrière,
Fit un art de la cruauté !
Son ame n'a jamais connu l'humanité ;
Son cœur n'a de l'amour jamais senti les charmes.
Quelle aveugle fureur égarait donc ses sens ?
Le barbare aux plaisirs préférer les alarmes ;
Aux attraits d'une amante, à ses tendres accens,
D'un féroce ennemi les discours menaçans !
Aux combats, cher Phylène, ah ! renonce de grace.
Mais enfin, pour ton cœur, s'ils avaient des appas ?
L'Amour a ses drapeaux, ses guerriers, ses soldats,
Ses diverses saisons, sa chaleur et sa glace.
L'amant a besoin d'art, de génie et d'audace.
L'Amour n'a-t-il donc pas ses piéges séducteurs,
Ses attaques et ses retraites,
Et ses assauts et ses défaites,
Ses triomphes sanglans, sa paix et ses fureurs ?
Mais ses fureurs sont passagères ;
Mais sa paix réjouit nos cœurs ;
Mais ses victoires toujours chères,
Plaisent également aux vaincus, aux vainqueurs.
Ses peines même... Ciel ! qu'entends-je ? la trompette
Fait retentir ses sons guerriers :
Pourquoi me fuir ? ingrat, arrête !
Je ne veux point te ravir tes lauriers.
Un seul regard ! cours ensuite à la gloire ;
Mais, pour sauver les miens, ah ! conserve tes jours,
Et sur l'aile de la Victoire,
Revole fidèle aux Amours ;
Sur-tout, sensible aux maux de celle qui t'adore,
N'importe les lieux où tu sois,
Cher amant, redis quelquefois :
Mon Yrène vit-elle encore ?

Auguste DE LABOUÏSSE.

Digitized by Google

LA RENCONTRE EN ENFER,

CONTE.

Un Financier de haute classe,
Après avoir long-temps fait du mal et du bruit,
Franchit enfin le redoutable espace
Qui sépare le jour de l'éternelle nuit.
A son décès, Satan le happe,
Sur son livre il étoit inscrit.
En descendant sous l'infernale trappe,
Le premier objet qui le frappe
Est un cocher dont il avait fait cas....
Eh! c'est toi, mon pauvre Thomas....
... Quoi! c'est vous, mon cher maître, en ce tripot du diable;
Quel crime avez-vous donc commis?
Vous étiez si bon, si traitable....
.... Hélas! c'est mon coquin de fils
Qui de mon malheur est la cause;
Je vais, en peu de mots, te raconter la chose.
Je l'aimais, j'en voulais faire un très-grand seigneur;
Les plus pénibles sacrifices,
Je les faisais à son bonheur.
Je réussis enfin, à force d'injustices;
Je volai, je pillai: m'en voilà bien puni.
Mais à ton tour, mon pauvre ami,
Raconte-moi donc ton affaire;
Loyal et franc je t'ai connu jadis;
Pourquoi te trouves-tu dans ce lieu de misère?...
.... C'est pour avoir, monsieur, fait ce coquin de fils.

Par F. DEVENET.

ENIGME.

Lorsque la nature sommeille,
On voit paraître mes beautés;
Aux champs que le jour a quittés,
Je suis la petite merveille.

Digitized by Google

Mon éclat n'est point emprunté :
Sur la terre, je suis un astre
Qui ne prédit aucun désastre.
De me saisir on est tenté.
Ma lumière croît, diminue ;
Souvent, quand on veut m'approcher,
Je sais me cacher à la vue,
Et l'on ne sait où me chercher.

LOGOGRIPHE.

Fille de la nature et quelquefois de l'art,
Je suis ou simple ou composée ;
M'insinuer partout est pour moi chose aisée.
Je suis pâle souvent, mais souvent j'ai du fard.
On me prend, on me donne, et, par mon caractère,
Je suis légère, forte, ou douce, ou bien amère ;
Suivant tes goûts, lecteur, choisis :
J'échauffe quelquefois, souvent je rafraîchis.
En détail il est temps de me faire connaître.
Dans les sept pieds qui composent mon être,
On trouve trois pronoms, une disjonction,
Trois mots italiens, deux termes de musique,
L'expression qui plaît à l'acteur dramatique,
Un objet nécessaire à la construction,
Du cœur la qualité première ;
Et pour finir enfin par un trait de lumière,
La montagne de Dieu.
Lecteur, tu me tiens : adieu. Par H. B.

CHARADE.

Mon premier de ce globe est un des élémens ;
Mon second d'un docteur rehausse les talens ;
Pour mon tout les Païens faisaient fumer l'encens.

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *les dents*.
Celui du Logogriphe est *Poison*, où l'on trouve *oison*, *pis*, *pin*.
Celui de la Charade est *Sain-doux*.

Digitized by Google

OEuvres philosophiques, historiques et littéraires de d'Alembert, *membre de toutes les Académies savantes de l'Europe* (1).

(II^e Extrait.)

Avant d'analyser le Discours préliminaire de l'Encyclopédie, nous croyons nécessaire, pour mieux nous faire comprendre, de présenter quelques réflexions sur cette folle entreprise, et sur le siècle qui l'a vu naître.

Lorsque l'Académie française traça le premier plan de son Dictionnaire, elle crut devoir en écarter les mots de sciences et d'arts, afin de ne pas tomber dans des définitions qui seraient trop longues si elles expliquaient tout, et qui deviendraient inutiles si elles n'expliquaient pas assez. Chaque art, chaque science, chaque profession a un langage qui lui est propre; et quoique chacun de ces langages entre pour quelque chose dans l'ensemble de notre langue, on ne peut pas dire cependant que celui qui ignorerait une partie des termes consacrés par les savans, les théologiens, les hommes de loi, les artistes et les ouvriers, ne connaîtrait point la langue française. Dans la préface des Plaideurs, Racine parle du langage adopté au Palais, et convient qu'il n'a retenu d'un malheureux procès que quelques mots barbares propres à faire frissonner les hommes de goût. A coup sûr, Molière ne sentit le besoin de connaître les expres-

(1) Cet ouvrage, annoncé par souscription, et tiré à un petit nombre d'exemplaires, aura 15 vol. grand *in* 8°. Les trois premiers volumes ont paru avec exactitude, chez Pelletier, à l'imprimerie de Boiste, rue Hautefeuille, n°. 21; Arthus Bertrand, libraire, quai des Augustins; le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, et à Bordeaux, chez Melon et compagnie.

Digitized by Google

sions consacrées en médecine, que lorsqu'il voulut tourner les médecins en dérision; et il est probable que Bossuet, entrant dans une imprimerie, n'aurait pu donner à chaque partie mécanique de cet art le nom d'usage entre les ouvriers qui l'exercent. Dira-t-on que Bossuet, Racine et Molière ne connaissaient pas la langue française? L'Académie agit donc sagement en écartant de son Dictionnaire ce qu'il n'est pas utile à tous de savoir pour écrire ou pour comprendre les ouvrages de raisonnement et d'imagination. D'ailleurs les hommes qui composaient alors ce corps illustre, sans croire au système moderne de *perfectibilité*, savaient fort bien que les sciences et les arts mécaniques peuvent toujours faire des progrès, et ils n'ignoraient pas que les progrès dans les sciences et dans les arts amènent souvent de grands changemens dans le langage adopté par les savans et les artistes. On peut consulter les ouvrages de chimie faits il y a un siècle, et les comparer à ceux qui donnent le ton maintenant; ou, si on le préfère, on peut lire l'ouvrage d'Economie politique fait hier, et le rapprocher de celui qui paraît aujourd'hui, pour se convaincre que les expressions particulières à une science ne sont jamais assez généralement reçues, assez sûrement fixées, pour les admettre dans le dictionnaire de la langue d'une nation. Ces réflexions simples guidèrent l'Académie dans son travail; et le parti qu'elle prit d'éloigner les mots techniques fut si bien approuvé du public que l'on continua d'appeler pédans ceux qui transportaient dans la conversation, ou dans les ouvrages de raisonnement et d'imagination, les termes consacrés aux sciences, aux arts et aux métiers. En jugeant d'après ces principes, combien de pédans on compterait aujourd'hui, à commencer par les grands faiseurs de l'Encyclopédie, qui fondèrent leurs pré-

Digitized by Google

tentions à l'immortalité sur les mots mêmes que l'Académie française, dans ses jours de gloire et de raison, avait mis au rebut!

Le Dictionnaire de la langue française une fois achevé pour tous les Français, il était naturel que ceux qui étudient de préférence une science, qui cultivent un art, desirassent voir les mots et la définition des mots de cette science ou de cet art rangés dans un ordre alphabétique. Ce travail utile ne fut point dédaigné par les hommes de lettres du bon temps; mais ils ne crurent pas qu'une pareille compilation fût un titre pour réclamer l'admiration de la postérité. Il était réservé au dix-huitième siècle, à ce siècle si fier et si pauvre, de présenter et de recevoir un dictionnaire comme un ouvrage de génie. Du génie dans un dictionnaire! O Molière! il faut encore répéter avec toi:

> En science ils se font des prodiges fameux,
> Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux.

Thomas Corneille voulut, pour les savans et les artistes, suppléer au Dictionnaire de l'Académie; et, *seul*, dans un âge très-avancé, il rassembla tous les termes de géographie, de sciences, arts et métiers, dans cinq gros volumes in-folio. Cet ouvrage, premier fondement de l'Encyclopédie, a bien le mérite du genre; les définitions y sont claires; l'esprit n'y tient point la place de l'expérience; le raisonnement n'y est jamais donné pour des progrès de raison; aussi ce travail immense reçut-il la récompense qui lui était due; il fut bien payé par le libraire, approuvé par la nation, et traduit chez l'étranger. Mais, dans un siècle où chaque chose était réduite à sa juste valeur, une compilation n'augmenta point la réputation de l'auteur d'Arianne; personne ne crut qu'un dictionnaire dût entrer en comparaison avec une tragédie; et Thomas resta toujours le cadet de Pierre. Qu'on

Digitized by Google

me cite un des savans collaborateurs de l'Encyclopédie qu'on puisse, pour le travail, l'ordre et la patience, comparer à ce vieillard.

Thomas Corneille eut des imitateurs et des traducteurs. Ainsi que nous l'avons déjà remarqué, les sciences et les arts font des progrès continus; quelquefois même on compte comme nouvelle découverte une nouvelle classification, ou seulement un changement hardi introduit dans le langage convenu. Il était donc dans l'ordre des choses que les imitateurs et les traducteurs l'emportassent sur celui qu'ils imitaient ou traduisaient; car, en fait de compilations, celui qui vient le dernier serait bien mal-adroit s'il ne faisait pas la meilleure. C'est par cette raison que le plus complet des Dictionnaires sur les sciences, arts et métiers parut à Londres, au milieu du dix-huitième siècle, sous le nom d'Ephraïm Chambers.

Diderot vivait alors à Paris, fort embarrassé de son existence depuis que, par amour pour la philosophie, il avait perdu la petite pension que lui accordait son père. Le dictionnaire de Chambers lui tomba entre les mains; il forma le projet de le traduire; la spéculation était bonne; et, dans son prospectus, notre philosophe n'oublia point d'exalter les Anglais comme seuls capables de produire un ouvrage aussi admirable. A l'entendre, l'esprit humain ne pouvait aller plus loin. Cependant, en traduisant, il s'aperçut bientôt qu'on pouvait faire mieux; et nous en avons dit la raison: c'est que le dernier venu dans ce genre doit nécessairement surpasser ses prédécesseurs. Cette observation était simple et juste; mais, dans une tête comme celle de Diderot, les observations les plus communes se changeaient volontiers en découvertes extraordinaires. Il crut donc de bonne foi s'élever au-dessus de tous les grands hommes en publiant un pros-

Digitized by Google

pectus de dictionnaire plus complet que ceux connus jusqu'alors : dès qu'il put se donner comme inventeur, il rétracta les éloges qu'il avait prodigués à Chambers ; et, en avouant que cet écrivain n'avait fait que copier nos vieilles compilations, il fut vrai par amour-propre.

Ici la scène change. Un simple dictionnaire des arts et métiers, exalté par la vanité de celui qui le promettait, va devenir une Encyclopédie; cette Encyclopédie l'ouvrage de génie par excellence, la gloire du siècle, la condamnation des siècles passés, la lumière des siècles à venir. Et pour arriver à cette haute destinée, que faudra-t-il ? Confondre, ainsi que nous le verrons bientôt, ce que l'Académie française avait séparé dans ses jours de sagesse et de vigueur.

Diderot, entraîné par son imagination, soutenant le pour et le contre sans croire se dédire, était de lui-même si peu capable de perfidie, qu'il s'empressait de communiquer au public les projets perfides qui lui étaient suggérés, alors même qu'il s'apprêtait à les mettre à exécution. C'est lui qui composa, et fit imprimer dans l'Encyclopédie l'article *renvoi*, article dont l'unique but était d'apprendre à la cour que les encyclopédistes se moquaient d'elle, et travaillaient sans relâche à renverser le trône et l'autel. Cet excès de franchise, qui paraît incroyable aujourd'hui, tient au caractère de l'homme; et l'impunité qui le couvrit peint le caractère du siècle. Abandonné à lui-même, Diderot se serait brisé mille fois ; mais lorsque son projet de dictionnaire lui tournait la tête, il eut le bonheur de s'accrocher à d'Alembert, le plus méchant et le plus froid des philosophes ; je parle de ceux que la mort a soumis au jugement de la postérité.

D'Alembert, n'ayant alors que la réputation

Digitized by Google

d'un savant, enviait l'éclat qui accompagne les lettres. Il voulut faire servir les poètes les plus distingués de son temps à détruire l'ascendant que la littérature avait toujours obtenu sur les sciences; il réussit; et de tous ceux qu'il dupa, M. de Voltaire est incontestablement le premier. Jamais homme d'esprit ne se montra si sot, ne le sentit mieux, ne l'avoua plus souvent, sans avoir la force de cesser de l'être. Dans tout ce qui a rapport à l'Encyclopédie, Voltaire joue le rôle d'un enfant, Diderot celui d'un fou; d'Alembert seul se montre avec l'adresse d'un conspirateur.

Nous avons vu que l'Académie française, dans le temps de sa gloire, avait repoussé de son Dictionnaire les mots consacrés aux sciences et aux arts; et nous avons expliqué les raisons qui la décidèrent. Le premier projet de d'Alembert, le plus important pour lui, était de renverser cet ordre, de tout confondre dans un même ouvrage, afin de faire des connaissances humaines une nouvelle classification dans laquelle il espérait mettre la géométrie au premier rang, et la poésie au dernier. Une pareille entreprise était au-dessus du pouvoir d'un savant, dont le crédit est toujours renfermé dans le petit cercle de ceux qui sont capables de le juger; et s'il eût osé la tenter de lui-même, point de doute qu'au même instant le chef vivant du Parnasse ne se fût élevé contre le géomètre, et n'eût employé pour le couvrir de honte l'ascendant qu'il avait sur son siècle. L'habileté du Mazarin de la littérature (pour nous servir de l'expression convenue entre les adeptes) consistait donc à faire entrer M. de Voltaire dans le projet de l'Encyclopédie, en lui en cachant le vrai but, certain d'entraîner avec lui les poètes qui marchaient sous ses ordres; et alors ils y marchaient tous, M. Lefranc de Pompignan excepté. La

Digitized by Google

Harpe, malgré son adoration pour l'auteur de Zaïre, refusa constamment de travailler à l'Encyclopédie; et ce sera pour lui un titre auprès de la postérité de n'avoir pas coopéré à un ouvrage dont le principal but était d'avilir la littérature : une excellente logique a presque toujours sauvé cet écrivain du ridicule attaché aux opinions qu'il professait alors. M. d'Alembert était froid, M. de Voltaire très-irascible; l'un n'avançait qu'en déguisant sa marche, l'autre ne savait rien dissimuler; aussi le géomètre n'avait pas eu besoin d'une grande perspicacité pour découvrir que le poète était envieux de Corneille, de Racine, de Boileau; et que le philosophe détestait la religion chrétienne jusqu'à se montrer ennemi personnel de son fondateur. C'est d'après ces observations que d'Alembert tendit ses piéges; M. de Voltaire s'y jeta avec une étourderie qui prouve que nos passions et notre orgueil nous entraînent aisément contre nos intérêts, quelle que soit d'ailleurs la supériorité de notre esprit.

Il s'établit donc, entre les trois premiers intéressés à l'Encyclopédie, une espèce d'association dont chacun espérait tirer les plus grands avantages personnels. M. de Voltaire s'engageait à faire en Europe la réputation d'un ouvrage dirigé contre la religion chrétienne, à condition que lui, Voltaire, y serait reconnu par tous les coopérateurs comme le premier des poètes, et le vainqueur de Corneille et de Racine. Diderot voulait faire du bruit, n'importe à quelle condition; il trouvait commode d'avoir à sa disposition un livre sans fin dans lequel il pouvait déposer au jour le jour les folies qu'il prenait pour des découvertes; par dessus tout, il avait besoin d'argent; l'Encyclopédie était comme un état; aussi se montrait-il souvent plus facile à céder à l'autorité que prêt à

Digitized by Google

faire résistance, disposition qui désolait le géomètre pensionné, et le poète riche seigneur de Ferney. D'Alembert, plus habile que ses associés, suivait doucement son projet fondé sur la haine et l'orgueil : haine contre tout ce qui était au-dessus de lui dans l'ordre social, orgueil de savant qui voulait renverser les idées reçues pour mettre les belles-lettres au dernier rang des connaissances humaines. On voit que si le mépris pour la religion était le même dans les trois associés, le but qu'ils se proposaient était différent; aussi Voltaire seul criait-il sans cesse contre le mauvais goût de la plupart des articles admis dans l'Encyclopédie. Comme il lui importait que le trône sur lequel on avait promis de l'élever au-dessus de ses rivaux fût entouré d'éclat, il ne pouvait sans douleur s'y voir porté par des écrivains dont le style et les principes littéraires lui paraissaient détestables : il s'emportait, priait, menaçait, conjurait; Diderot disait hautement que c'était par jalousie ; mais d'Alembert qui, dans le fond de l'ame, jouissait de voir les littérateurs du siècle se déshonorer à son profit, consolait l'auteur de la Pucelle en lui répétant de mille manières qu'il était supérieur aux poètes du siècle précédent. « Voulez-vous que je vous parle net, lui » écrivait-il, Cinna me paraît d'un bout à l'autre » une pièce froide, et sans intérêt. A l'exception » de quelques scènes du Cid, du cinquième acte » de Rodogune, et du quatrième d'Héraclius, » je ne vois rien dans Corneille..... Si je suis si » difficile, prenez-vous-en à vos pièces..... Il » n'y a presque personne aux tragédies de Cor» neille, et *médiocrement* à celles de Racine. » (C'est-à-dire, il n'y a presque médiocrement personne.) Corneille ainsi jugé, et Racine abandonné raccommodaient M. de Voltaire avec l'En-

Digitized by Google

cyclopédie ; mais à la première livraison qu'il recevait, il recommençait ses doléances, se livrait à de nouveaux emportemens ; et d'Alembert lui écrivait : « Corneille disserte, Racine converse, et » vous nous remuez.... Je veux vous faire part » de ce que je pensais, il y a quelques jours, en » lisant vos vers, en les comparant à ceux de » Boileau et de Racine. Je pensais donc qu'en » lisant Boileau, on *conclut* et on *sent* que ses vers » lui ont coûté ; qu'en lisant Racine, on le *conclut* » sans le *sentir* ; et qu'en vous lisant on ne le *con-* » *clut* ni ne le *sent* ; et je concluais, moi, que j'ai- » merais mieux être vous que les deux autres. » Quel style ! quels jugemens littéraires ! et combien il fallait que M. de Voltaire fût aveuglé par l'amour-propre pour attacher du prix à de pareils éloges, et pour ne pas sentir que celui qui lui sacrifiait avec tant d'impudence la gloire des poètes du siècle de Louis XIV, ne faisait pas intérieurement grand cas de la poésie et des poètes de son siècle ! C'est ainsi que la flatterie, la vanité, et la haine de la religion empêchaient le triumvirat encyclopédique de se diviser. Les mauvais articles conservèrent le privilége d'être admis ; et Corneille, Boileau, Racine payèrent constamment le silence que M. de Voltaire gardait avec le public sur tout ce qui le choquait dans le travail de ses collaborateurs. Gloire à qui se prosternait devant le génie renfermé dans un dictionnaire ! Malheur à qui s'élevait contre les platitudes, le mauvais goût, les faux principes et l'immoralité (1) de cette mons-

(1) Pour donner une idée de l'immoralité de l'Encyclopédie, il suffira de dire qu'on a mis des contes licencieux jusque dans les articles *Chirurgie*, quoiqu'un des priviléges de cet art soit d'être toujours chaste, même en se servant de mots qui, dans tous autres ouvrages, blesseraient la pudeur ; et si l'on veut connaître, d'une part,

Digitized by Google

trueuse compilation ! Si les principaux faiseurs n'avaient pas fini par renier le corps de l'ouvrage, en imprimant chacun séparément ce qu'ils y avaient fourni (faux calcul d'amour-propre qui mit le public à portée de juger combien devait être pitoyable l'ensemble d'un dictionnaire dont chaque partie était si faible), bien des gens répéteraient encore avec un bel-esprit que les philosophes portèrent aux nues pour une sottise dite en leur faveur : « Il n'y a que deux belles façades dans l'univers, » la colonnade du Louvre et le discours préliminaire de l'Encyclopédie. » Voyons maintenant si la colonnade de l'Encyclopédie soutiendra l'examen impartial de la critique, aussi fermement que le discours préliminaire du Louvre.

FIÉVÉE.

---

ce que la délicatesse accorde à la nécessité de définir ; de l'autre, jusqu'où le cynisme peut aller en définissant ; qu'on lise le mot *jouissance* dans le Dictionnaire de l'Académie, et le même mot dans l'Encyclopédie. Combien il fallait que le siècle fût corrompu, pour que les époux et les fils ne se révoltassent point en voyant les mystères de la maternité découverts, définis dans des termes dont un honnête homme n'oserait se servir en s'élevant contre la prostitution ! Cet article est écrit d'un style qu'on appelait alors *brûlant* ; et l'auteur évoque la *Nature* pour qu'elle crie au fils qui rougirait de voir sa mère avilie : « Tais-toi, malheureux, et songe que c'est le plaisir qui » t'a tiré du néant. » Cette apostrophe est très-philosophique. Ce qui ne l'est pas moins, c'est d'entendre les beaux esprits de nos jours me reprocher, à moi, d'attaquer la gloire de notre littérature, parce que j'ai la patience de lire et de juger les œuvres de M. d'Alembert, qui n'aimait ni Corneille, ni Racine, ni Boileau, et qui voulait mettre la géométrie au-dessus de la poésie.

Digitized by Google

Examen oratoire des Eglogues de Virgile, à l'usage des Lycées et autres écoles publiques ; par *C. J. Genisset*, ex-professeur de seconde au ci-devant collége de Dôle, professeur actuel au Lycée de Besançon. Prix : papier fin, 3 fr. ; papier vélin, 5 fr. A Paris, de l'imprimerie de *P. Didot*, l'aîné ; chez *le Fort*, libraire, petite rue du Rempart-Saint-Honoré et de la Loi, en face du théâtre Français, n°. 961 ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Quoique de tous les ouvrages de critique qui aient paru depuis Quintilien, le *Cours de littérature* de M. de La Harpe soit regardé avec raison comme un des meilleurs que l'on connaisse, il s'en faut bien cependant que tous les jugemens qu'a portés ce littérateur habile, soient également réfléchis et équitables. Ce Cours, un des plus vastes qu'on ait faits, embrasse la littérature ancienne et moderne, et c'est cette dernière sur-tout que l'auteur connaissait éminemment. Quant à la littérature ancienne, il s'en faut bien qu'elle soit traitée avec la même perfection. Sans parler des jugemens que M. de La Harpe a portés sur Aristophane, sur Pindare et même sur Homère, beaucoup d'auteurs grecs et latins ont à se plaindre de sa partialité, et Théocrite autant qu'aucun autre. Soit que M. de La Harpe ne goûtât que fort peu la poésie pastorale, ou que le poète latin lui fût plus familier que le poète grec, Virgile dans ce Cours de littérature a obtenu la préférence sur Théocrite. Ce jugement est bien loin d'être celui des gens de lettres qui ont étudié l'antiquité. Addison, entr'autres, quoique grand admirateur de Virgile, lui pré-

Digitized by Google

férait de beaucoup Théocrite dans la poésie pastorale. Il dit même quelque part que, de tous les poètes anciens, Théocrite est vraiment inimitable. En effet, il ne faut qu'être médiocrement versé dans le grec, pour sentir la prodigieuse supériorité que donne seulement au poète de Sicile le dialecte qu'il a employé. Ce dialecte qui n'a ni la douceur de l'ionien, ni la finesse de l'attique, semble tellement être fait pour la poésie bucolique, qu'on n'a pas lu cinq ou six vers de l'original, que déjà l'on croit être au milieu des bois. Il n'en est pas assurément de même dans Virgile. Le langage de ses bergers est aussi pur et aussi poli qu'il peut l'être. J'ai cru que dans un article où il allait être question des *Eglogues de Virgile*, je ne devais pas passer sous silence le jugement que M. de La Harpe a porté sur Théocrite qui, comme on sait, a servi de modèle au poète latin. Virgile a tant de titres à la gloire, qu'on n'a pas besoin de chercher à lui attribuer ceux des autres. Quand bien même on le reconnaîtrait inférieur à Théocrite, l'auteur des *Géorgiques* et de l'*Enéide* n'en sera pas moins le vainqueur d'Hésiode et le rival d'Homère.

C'est moins l'imitation des mœurs de la campagne qui rend recommandables les *Eglogues de Virgile*, que la peinture des passions. Avant *la Phèdre* de Racine et l'*Héloïse* J. J. de Rousseau, il n'existait dans aucune langue rien de plus passionné que la seconde et la dixième *Eglogue de Virgile*. C'est pourquoi je trouve qu'il serait difficile d'expliquer comment on ne craint pas de mettre dans nos lycées, entre les mains des jeunes gens, des ouvrages aussi passionnés que les deux *Eglogues* dont nous parlons, en même temps qu'on leur interdit la lecture des poètes élégiaques. Nous aurons lieu tout-à-l'heure de revenir sur cette observation; le commentaire de M. Genisset nous en fait un devoir. On ne peut contester à ce professeur de

n'avoir

Digitized by Google

n'avoir vu beaucoup de choses dans les *Eglogues* qu'il a commentées ; mais avant d'examiner à quel point il a poussé la perspicacité, essayons de nous former par nous-mêmes une idée du mérite qui distingue les Bucoliques de Virgile.

Le poëme pastoral semble appartenir tout entier à l'antiquité ; du moins la plupart des essais des poètes modernes, dans ce genre, ont-ils été sans succès. Ce n'est pas que nous ne nous plaisions dans la peinture des champs et de l'âge d'or ; mais le genre simple et naïf n'a que fort peu d'amateurs parmi nous. De toutes les divinités des anciens, les Faunes et les Dryades sont celles que nous négligeons le plus. Un des plus grands obstacles qui s'opposent à ce que le genre pastoral soit naturalisé parmi les modernes, est l'imperfection de la plupart de nos langues, qui n'offrent pas ces nuances entre la finesse et la rusticité qu'on trouve dans les langues anciennes, et particulièrement dans la langue des Grecs. Ceux qui ont lu Théocrite dans l'original, entendront parfaitement ce que je veux dire : la langue grecque sous ce rapport est vraiment unique ; chaque genre de poésie avait un idiome à part. Voulait-on écrire la comédie ? on choisissait le dialecte attique, rempli de mots délicats et de tournures fines et spirituelles. Le dialecte éolien offrait au poète lyrique des phrases riches, des terminaisons sonores, et des mots qui remplissant à la fois la bouche et l'oreille, revêtissaient l'ode d'un éclat et d'une pompe orientale. Le dialecte ionien respire la mollesse et la volupté des peuples de l'Asie, aussi Anacréon l'a-t-il choisi pour chanter ses plaisirs. La langue des bergers de Théocrite offre un mélange de douceur, de finesse et de rusticité, dont la grace est inexprimable. Virgile, écrivant dans une langue infiniment moins poétique, était privé des ressources du poète sicilien ; il

Digitized by Google

ne lui a manqué que l'avantage de l'instrument pour égaler son modèle, et l'on ne peut assez admirer avec quel art il a su assouplir l'idiome latin, qui semblait être fait pour tout autre genre de poésie. Il suffit d'avoir parcouru les fragmens qui nous restent des vieux poètes latins, tels qu'Ennius et Pacuvius, pour se convaincre que la langue latine n'était point destinée à être la langue des graces, ni l'organe de la volupté. Ce ne fut qu'après un grand et long travail, que les poètes parvinrent à adoucir en partie les sons âpres et rudes qui rappelaient à chaque instant son origine étrusque. Il y a loin de la versification d'Ennius, à la douceur enchanteresse des vers de Tibulle et de Virgile. La langue latine n'a nulle part plus de douceur, de grace et de naïveté que dans les *Eglogues* de ce dernier. Quant à la peinture des mœurs champêtres, je doute qu'on préfère jamais Virgile à Théocrite : dans celui-ci, expressions, images, sentimens, tout est vraiment pastoral ; mais ce qui, selon moi, fait le charme principal des *Eglogues* du poète latin, c'est la teinte de mélancolie qu'il a su répandre sur la plupart de ses tableaux. En cela Virgile a fait pour la pastorale ce que Tibulle fit depuis pour l'élégie. Je ne sais pourquoi les modernes se sont imaginé qu'eux seuls eussent connu cette alliance mystérieuse de tristesse et de volupté qui constitue la mélancolie. Quel poète est plus mélancolique qu'Horace ou que Tibulle ? Les anciens connaissaient la mélancolie dans toute l'étendue du sens que nous avons attaché à ce mot. Cette je ne sais quelle tristesse d'ame dont on ignore la cause, et qui fait trouver tant de charmes à la solitude et aux promenades rêveuses d'automne, semble avoir été l'état habituel de Virgile. Bien long-temps avant cet Ossian, si renommé pour sa sensibilité, on avait découvert dans le sifflement des vents, dans le bruit de la pluie, une sorte de volupté

Digitized by Google

triste et touchante. Quel plaisir, s'écrie Tibulle, dans la première et la plus belle de ses *Elégies*, quel plaisir, la nuit auprès de Délie, « d'entendre mugir les Aquilons » impétueux, ou lorsque l'Auster épanche des torrens sur » la terre, de s'endormir d'un doux sommeil au murmure » du vent et de la pluie! » Dans les *Eglogues* de Virgile, tout porte ce caractère de tristesse sentimentale. Un berger veut-il exprimer le plaisir que lui a fait le chant d'un autre berger? il se sert de la comparaison suivante: « Que vous donnerais-je pour prix de vos chants harmo- » nieux? Non, jamais le sifflement du vent du midi, lors- » qu'il commence à s'élever, *venientis sibilus austri*, » ni le murmure des flots qui viennent se briser sur le » rivage, ne m'a jeté dans un aussi doux ravissement. » Tantôt c'est un tombeau qu'on aperçoit dans le lointain au milieu d'un paysage, par une des soirées pluvieuses d'automne; *incipit Bianoris apparere sepulchrum.* Toutes ces images sont assurément aussi mélancoliques que celles d'Ossian. Ce n'est pas qu'on ne trouve aussi de ces sortes de beautés dans Théocrite; l'un et l'autre poète se plaisaient sans doute à nourrir leurs rêveries dans le silence des forêts, à prêter l'oreille au bruit des eaux, au sifflement des pins agités par le vent du soir; l'un et l'autre du moins rappellent souvent toutes ces choses dans leurs poésies. Théocrite nous représente son Cyclope tout pensif, assis tristement sur un rocher, et laissant errer au loin ses regards distraits sur les mers de Sicile.

ναὶξζόμενος δ' ἐπὶ πέτρας
Τηλᾶς, ἐς πόντον ὁρῶν.

Mais Virgile dans ses *Eglogues* est beaucoup plus rêveur que son modèle. Tous ses sujets sont tristes: ce sont des funérailles, des amantes trahies, des bergers malheureux, qui se plaignent au ciel de leur destinée. La lecture de

Digitized by Google

ses Bucoliques est pleine de délices; tous ces vers vont se graver d'eux-mêmes dans le cœur, ainsi que les vers de Tibulle. Après cette lecture, un des premiers besoins qu'on éprouve, c'est de se rendre compte à soi-même des émotions qu'on a ressenties. Le commentaire de M. Genisset est bien loin de satisfaire. Pour donner une idée de sa manière d'analyser, nous allons transcrire quelques-unes de ses réflexions sur la seconde *Eglogue* : « Cette *Eglogue*, » dit M. Genisset, est toute en sentiment; c'est une pas- » sion malheureuse qui s'exhale en plaintes et en reproches. » Un berger, tandis que la nature entière repose, accablé » sous le poids des chaleurs, erre à travers les campagnes » sans chercher même l'objet qu'il adore, et, dans les dis- » cours remplis de tout le désordre de sa passion, lui » adresse, comme s'il était présent, des supplications qui » ne sont écoutées que des forêts et des montagnes. »

Formosum pastor Corydon ardebat Alexim,
Delicias domini, nec quid speraret habebat.

« Le berger Corydon aimait avec ardeur le charmant » Alexis, les délices de son maître, et il n'avait aucun » espoir de lui plaire. »

« Voilà le sujet exposé avec une précision, une clarté » remarquable; on voit figurer, dès le premier vers, » l'unique acteur de cette *bergerie*, avec son nom, *Cory-* » *don*, sa qualité, *pastor*; la passion dont il va nous en- » tretenir, *ardebat*; l'objet de cette passion, *formosum* » *Alexim*. — *Ardebat*.... ce trait est fort et caractéristique. » Il aimait avec ardeur; ce mot dit tout : les accessoires » ne serviraient qu'à l'affaiblir; *formosum* a fait une im- » pression qui ne s'effacera point; cette épithète placée » tout au commencement du vers, y répand un coloris » doux et gracieux; son opposition avec *pastor* distingue » bien de l'homme naturel, l'homme civilisé. A la beauté,

Digitized by Google

» présent de la nature, Alexis joint sans doute une édu-
» cation recherchée ; mais n'est-il pas à craindre qu'ici
» les talens de l'esprit ne soient cultivés aux dépens de la
» sensibilité du cœur ? Alexis a beau faire les délices de
» son maître, ce maître n'est pas un berger, *domini ;*
» peut-être n'estime-t-il en lui que des avantages passa-
» gers et frivoles. Pour Corydon, il ne peut manquer
» d'intéresser par sa bonté, par sa franchise, par la dou-
» ceur et la simplicité de ses mœurs.... *Pastor Corydon* : il
» est digne de l'amour qu'il cherche à inspirer, et cepen-
» dant il aime sans espoir d'être payé de retour. Nouveau
» motif qui attache le lecteur, et l'associe en quelque
» sorte à la passion qui fait le sujet de cette idylle. »

Jusqu'ici ce commentaire n'a rien de remarquable pour la nouveauté, et il me semble que cette *Eglogue* prêtait autant qu'aucune autre à l'analyse. Peut-être bien trouvera-t-on M. Genisset par trop subtil. Je suis du moins persuadé que Virgile, en lisant ce commentaire, serait fort étonné de tout l'esprit qu'on lui donne ; et puis, pourquoi M. Genisset s'est-il cru dispensé, dans l'analyse de cette *Eglogue*, de parler du poète grec qui a servi de modèle à Virgile ? La comparaison de l'un et l'autre poète n'aurait pu qu'être fort intéressante. De pareils rapprochemens s'offraient d'eux-mêmes au commentateur, qui, sans doute, s'est donné la peine de lire Théocrite. *L'Eglogue* du poète de Syracuse est pleine de tendresse et de passion. Lafontaine en a imité les premiers vers dans sa fable d'Alcimadure. Je me sers de la traduction de Chabanon, n'en ayant pas d'autres sous la main. « Corydon, né pour
» l'amour, déjà dans l'âge mûr, aimait le jeune Alexis.
» La beauté d'Alexis s'accordait mal avec ses mœurs fa-
» rouches ; il hait qui l'adore ; nul sentiment doux n'est
» entré dans son ame ; il ignore combien l'amour est un

Digitized by Google

» dieu redoutable, lorsque, son arc en main, il lance sur » la faible jeunesse ses traits empoisonnés. L'abord, les » discours dans Alexis, tout est sauvage; l'éclat dont » brillent ses lèvres, la vive lumière de ses yeux, son » teint de roses, ne soulagent point les peines du malheu- » reux Corydon; jamais un mot, un doux baiser n'allège » le poids de son amour. Tel qu'un monstre des forêts » observe avec crainte un chasseur, tel Alexis observe » et craint ceux qui l'approchent. Le mépris se peint sur » ses lèvres, ses regards menacent; le courroux altère » son visage, il en efface les couleurs. Dans ce moment » sa beauté brille encore, et sa colère même irrite les » desirs de son amant. Corydon ne peut résister aux tour- » mens de l'amour, il s'approche en pleurant de la triste » demeure d'Alexis; il en baise le seuil, et sa voix ainsi » se fait entendre: Sauvage et rigoureux enfant, nourris- » son d'une lionne cruelle; enfant plus dur qu'un rocher » et trop peu digne d'amour, reçois mon dernier présent, » reçois ce tissu qui va terminer ma vie..... etc. »

Le sujet est le même que dans Virgile, mais les plaintes du berger de Théocrite sont bien plus passionnées que les plaintes du Corydon de Virgile, et la raison en est sensible. Le poète de Syracuse nous représente son berger comme ayant absolument perdu toute espérance, et résolu de se donner la mort. Après avoir exhalé sa douleur, il finit en effet par se pendre. Le berger de Virgile, au contraire, se retire à demi consolé; c'est dans l'inconstance qu'il veut chercher un remède à ses maux:

Invenies alium, si te hic fastidit, Alexim.

Les couleurs de Théocrite devaient donc nécessairement être plus sombres. Son berger devait garder moins de retenue dans l'expression de sa douleur; aussi cette idylle de Théocrite est-elle une des plus passionnées de ce poète

Digitized by Google

qui, au jugement de Racine, excellait dans la peinture de l'amour. Quoi de plus pathétique en effet que les passages suivans de cette églogue, ou plutôt de cette élégie ! « Adieu, je vais où ta rigueur m'envoie, où tous les » mortels suivent une route commune ; je vais où l'eau » du Lethé, dit-on, guérit les peines des amans. Hélas! » j'en tarirai la source, sans pouvoir éteindre mes de- » sirs. . . . . Enfant cruel ! satisfais du moins le » dernier de mes vœux : Lorsque sortant de ta demeure, » tu me verras suspendu à ce portique, arrête-toi près » d'un malheureux, verse quelques larmes, et dénoue en » pleurant le lien où je serai attaché ; daigne, de tes ha- » bits, m'envelopper et me couvrir ; du moins, au terme » fatal, embrasse celui qui t'aimait ; presse de tes lèvres » ce corps inanimé : tu le peux sans crainte, le désaveu » de tes rigueurs, tes baisers ne me rendront point à la » vie ; creuse la tombe où doit s'ensevelir mon amour. » Avant de t'en éloigner répète trois fois : Ami, repose » en paix ; ou bien : J'ai perdu le doux compagnon de » ma vie. Grave sur ma tombe cette inscription que je » vais tracer en vers : Il mourut victime de l'amour. Pas- » sant, arrête-toi, et dis : Celui qu'il aimait eut un » cœur inflexible ».

Je ne comprends point les raisons d'après lesquelles M. Genisset n'a pas cru devoir non-seulement faire de pareils rapprochemens, mais dire même un seul mot sur Théocrite. Je me garderai bien d'attribuer son silence à un dédain qui serait encore plus inconcevable ; il ne peut se faire, d'un autre côté, que ce soit par ignorance. M. Genisset, en se chargeant de commenter les Bucoliques de Virgile, ne s'est sans doute pas dissimulé qu'un tel projet demandait une étude approfondie de la poésie pastorale. A Dieu ne plaise que je m'avise de douter qu'il

Digitized by Google

n'ait lu toutce qu'on a écrit dans ce genre ! Il sait que pour un commentateur l'érudition est d'ordonnance. Quant au goût, la plupart de ces messieurs en ont fait un objet de luxe; aussi le nombre de ceux qui ont réuni l'un et l'autre n'est pas considérable. Je serais fâché pour M. Genisset, qu'après avoir lu son commentaire et jugé de son goût et de son savoir, on le reléguât dans la classe des commentateurs qui n'ont eu ni de l'un ni de l'autre. Je laisse cette question à décider à mes lecteurs, et pour les mettre à même de prononcer, je reviens au commentaire de M. Genisset.

Virgile après nous avoir instruits de la passion de Corydon, nous représente ce berger malheureux racontant sa peine et ses tourmens aux bois et aux montagnes :

Hæc incondita solus
Montibus et silvis studio jactabat inani.

Virgile à qui aucune espèce d'harmonie, de sentiment n'a échappé, met le lieu de la scène en consonance avec la tristesse du berger. La solitude a des charmes pour les malheureux : les paysages les plus sauvages sont alors les plus délicieux. Ainsi, c'est au milieu des bois dont le silence est si propre à nourrir la rêverie, que le berger Corydon s'enfonce pour déplorer sa destinée :

Tantùm inter densas umbrosa cacumina fagos
Assiduè veniebat.

Virgile, par l'image que présente ce vers, par l'harmonie même des sons, a voulu jeter déjà dans l'ame du lecteur un germe de tristesse. Je crois que tous ceux qui ont étudié Virgile seront de mon avis. La remarque de M. Genisset sur ce passage est assez singulière : « Ici, dit-il, le » poète découvre à nos yeux une scène merveilleuse, » chef d'œuvre de l'architecture champêtre; c'est sous le » dôme majestueux des hêtres chargés de feuillage qu'il

Digitized by Google

» place son berger : *quelle sublime décoration !* C'est aux » montagnes et aux forêts que cet amant infortuné vient » adresser sa plainte ; toute la nature est en silence pour » l'écouter : *quel magnifique auditoire !* » Cette remarque n'est-elle pas d'un homme qui a bien senti Virgile ? Qu'est-il question de pompe, de sublime et de majesté dans une églogue ? Cette fois la perspicacité de M. Genisset se trouve complétement en défaut ; il en est de même de cet endroit de son commentaire sur la septième églogue, où deux bergers, Mœris et Ménalque, se hâtant de se retirer dans la crainte d'être surpris par la nuit et par la pluie, aperçoivent dans le lointain un antique tombeau, *sepulcrum incipit apparere Bianoris.* Virgile, si l'on en croit M. Genisset, n'a placé ce monument au milieu de son paysage que *pour ennoblir la scène :* jusqu'ici l'on avait cru que c'était pour un tout autre effet. Cet hémistiche de Virgile a donné au Poussin l'idée de son tableau de l'Arcadie. Encore quelques réflexions de notre commentateur sur cette seconde églogue :

Nunc etiam pecudes umbras et frigora captant ;
Nunc virides etiam occultant spineta lacertos.

« Que cette peinture est vive et animée ! s'écrie M. Ge- » nisset ! que de force et de vérité dans les détails, de » pureté et d'énergie dans l'expression ! quelle combi- » naison savante du mouvement et du rhythme, avec le » sentiment et la pensée ! Ces pluriels *umbras et frigora* » semblent multiplier la fraîcheur et l'ombrage qu'ils » respirent. Il y a de la mollesse et de la symétrie dans » ces répétitions, *nunc etiam, nunc virides etiam* : puis » l'on croit apercevoir une partie du lézard restée à nu » sous la feuillée. Cet effet, en l'approfondissant, paraît » *résulter de je ne sais quel jeu brillant dont l'imagination* » *se sent frappée par l'épithète* virides, *sur qui tombe*

Digitized by Google

» *comme à la dérobée un rayon de lumière.* On sent » aussi les pointes dont le buisson se hérisse, percer à » travers ces mots d'une prononciation sèche et aiguë, » *occultant spineta.* » Il faut avoir des yeux de lynx pour découvrir toutes ces choses dans Virgile. Nous ne pouvons refuser à ces remarques le mérite de la nouveauté ; mais malheureusement, chez M. Genisset, *nouveau* se trouve toujours synonyme d'*absurde*. Il arrive fort souvent à ce commentateur de se méprendre du tout au tout sur les beautés d'ensemble ou sur l'intention de Virgile ; mais c'est dans les détails qu'on peut admirer toute la finesse de sa vue. Les yeux de M. Genisset peuvent jouter avec un microscope, tant ils sont pénétrans et subtils : on ne se douterait jamais des beautés en tous genres qu'ils découvrent dans le plus petit monosyllabe. M. le professeur demeure en extase devant un *atque*, il se prosterne pour une simple interjection, et il n'est pas, selon lui, dans tout Virgile un enclitique qui ne soit admirable ; je m'en vais en donner quelques exemples, afin qu'on ne puisse dire que j'exagère dans l'intention de faire rire mes lecteurs.

« Après l'énumération de ses qualités personnelles, » Corydon s'attache à combattre la répugnance d'Alexis » pour la vie pastorale. En faisant l'éloge de la belle » nature et des plaisirs des bergers, il en parle avec ce » ton d'enthousiasme qui en impose, et qui porte la con- » viction :

O! tantùm libeat mecum tibi sordida rura,
Atque humiles habitare casas et figere cervos,
Hædorumque gregem viridi compellere hibisco.

» Ah! seulement daignez venir avec moi habiter ces cam- » pagnes que vous méprisez tant, et loger sous ces humbles » toits. *O tantùm libeat!* exclamation persuasive et pas- » sionnée! Ici l'adverbe *tantùm* joue un rôle important, et

Digitized by Google

» se montre comme l'ame de la pensée *tantùm : humiles casas* » est modeste et gracieux. Viennent ensuite d'autres détails, et d'abord la chasse, qui exerce avantageusement » la force du corps, *et figere cervos.....* cet hémistiche » est rapide comme la flèche qui vole et frappe son but ; » puis la conduite d'un troupeau :

Hædorumque gregem viridi compellere hibisco.

» Ce vers mal uni peint l'humeur obstinée de l'espèce de » bétail dont il est question. Le verbe *compellere*, qui » se prononce avec effort ; l'élision pénible sur sa dernière » syllabe, sur *hibisco*, dont la première est nécessairement » aspirée ; la houlette même dont le berger se représente » armé, toutes ces circonstances se réunissent pour donner une certaine importance à la conduite des troupeaux, et bannissent l'idée qu'on a vulgairement de » la triste uniformité de cet exercice champêtre.

Mecum unà in silvis imitabere Pana canendo :

» Ce vers entièrement musical, fait entendre à l'oreille » les accords qu'il exprime ; *imitabere* est tendre et varié, » *Pana* est fort et harmonieux, *canendo* est moelleux » et sonore ; il finit en point d'orgue qui s'étend dans les » airs, l'écho s'en empare pour le continuer ». En lisant de pareilles réflexions, on croit entendre une des Précieuses de Molière se récrier sur le oh ! oh ! de la chanson de Mascarille, et dire : « J'aimerais mieux avoir fait ce » oh ! oh ! qu'un poëme épique ». Je crois que Virgile aurait été bien surpris d'apprendre que dans ces vers de sa troisième églogue :

Hic alienus oves custòs bis mulget in hora
Et succus pecori et lac subducitur agnis.

» Les syllabes sèches et crispées des mots : *sucous pecori,* » *lac agnis,* confirment la maigreur extrême des brebis

Digitized by Google

» d'Ægon, et font entendre à l'oreille les durs frottemens » de la main qui presse leurs mamelles arides. » La remarque sur le vers suivant n'est pas moins subtile; il s'agit d'une génisse :

Bis venit ad mulctram, binos alit ubere fœtus.

« C'est la génisse elle-même qui deux fois le jour vient » offrir ses mamelles pour qu'on la décharge d'un poids » qui la fatigue, circonstance remarquable. Avec cela » elle nourrit encore deux jeunes veaux, *binos alit ubere* » *fœtus* : quelle fecondité! *alit* est gras et coulant; *ubere* » est plein et arrondi. »

Tout le commentaire de M. Genisset est écrit d'un bout à l'autre dans le même goût. Il s'imagine que Virgile est perpétuellement occupé à faire de l'effet, comme si le poète devait tout peindre, comme s'il n'était pas une foule de choses qu'il suffit d'indiquer, de rappeler à l'esprit, sans chercher à les mettre sous les yeux et les mains du lecteur. C'est d'après cette idée fausse, que M. Genisset s'est égaré dans un labyrinthe inextricable de subtilités scholastiques. Il faut autre chose que de la métaphysique pour commenter dignement les grands poètes. Je ne m'arrêterai pas à relever toutes les fautes de langue de M. Genisset : je lui demande par exemple si cette phrase est française : « Se plaindre à toute la nature des injustes » mépris d'Alexis, c'est à quoi l'on doit s'attendre de la » part du berger malheureux. » Et cette autre : « L'épithète » *novum* ne pouvait être plus judicieusement placée *pour* » *sortir son effet.* » Je ne m'arrêterai point à ces observations; il y aurait trop à faire. D'ailleurs, il en est une trop importante pour que je la puisse différer plus long temps.

J'ai dit quelques pages plus haut, que plusieurs des églogues de Virgile étant aussi passionnées que les élégies de Tibulle et de Properce, il était un peu singulier qu'on

Digitized by Google

ait cru pouvoir sans danger mettre les unes entre les mains des jeunes gens, en même temps qu'on leur interdisait la lecture des autres. Il ne me serait pas difficile de prouver ce que j'ai avancé : on peut comparer la dixième églogue et la seconde avec les lettres les plus amoureuses de la nouvelle Héloïse; celle même que Saint-Preux écrivit à sa maîtresse sur le rocher de Meillerie, ne renferme pas des traits de passion plus profondément sentis, plus énergiquement exprimés. Cependant quand verra-t-on jamais l'Héloïse de Rousseau être mise au nombre des livres classiques à l'usage de nos lycées? Jamais sans doute, puisqu'on ne l'a pas osé dans le règne même de la philosophie. Les deux églogues dont je parle sont expliquées publiquement. Je craindrais d'être accusé de jansénisme en condamnant les vers où il n'est question que de cet amour que la nature avoue; mais personne, je pense, ne trouverait trop rigoureux qu'on supprimât au moins les vers capables de donner à des enfans l'idée de cette passion infame, si commune dans l'antiquité. Voltaire a tenté de justifier les grands hommes qu'on a accusés de ce vice, et voici pourquoi. Les pères de l'Eglise avaient tiré parti de ces exemples d'une profonde corruption morale, pour montrer aux païens l'insuffisance de leur doctrine. Voltaire en conséquence prétendit que c'était une calomnie; mais toute l'antiquité entière dépose contre Voltaire. Platon, Solon et Cicéron lui-même auraient de la peine à se justifier. Conçoit-on que le premier ait proposé dans sa république une pareille infamie, comme un moyen propre à exciter le courage des jeunes citoyens, et à récompenser leur vertu? Rien de plus ridicule à ce sujet que l'obstination de Voltaire, et d'aussi indécent que les injures qu'il prodigue au savant M. Larcher. Tout atteste dans les anciens combien ce vice, devenu en horreur aux nations modernes, était

Digitized by Google

commun et répandu. Nous en avons dans leurs écrits même les plus honteuses révélations, comme les preuves les plus convaincantes : encore, si cette turpitude n'eût été commune qu'aux Nérons, aux Caligulas, on en serait moins honteux. Il était dans l'ordre que des monstres qui avaient fait tant d'outrages à l'humanité, fissent encore cet affront aux graces ; mais ce qui est vraiment révoltant, c'est de voir tomber dans ce vice les plus grands hommes de l'antiquité, les esprits les plus délicats et les plus polis : on sait à qui sont adressées les élégies les plus tendres de ce Tibulle si sensible. J'ai été peu-à-peu entraîné dans ces réflexions, en lisant le commentaire de M. Genisset sur la seconde églogue de Virgile. Pour conserver cet ouvrage dans les classes, on avait jusqu'ici eu recours à des déguisemens, et on attribuait à l'amitié tout ce que l'amour dicte au berger Corydon. Ce mensonge au reste n'en imposait pas même aux enfans. La passion de l'amour y est exposée avec tant de chaleur, qu'il est impossible que l'innocence la plus crédule puisse être long-temps la dupe de cette fausse interprétation. On est, je l'avoue, un peu surpris de voir M. Genisset qui a mis à la tête de son livre, *à l'usage des lycées et autres écoles publiques* ; on est, dis-je, un peu surpris de voir M. Genisset rejeter toute espèce de voile. « Corydon, dit-il, avait mérité » l'*amour* de Ménalque et de bien d'autres bergers ; il a » tout négligé cependant, tout pour un objet qui le » méritait si peu. Cette réflexion qu'il achève dans le si- » lence, fait naître en lui un dépit secret que l'on sent » percer dans la leçon qu'il adresse *à son insensible* » *amant* d'un ton mêlé de tendresse et de dignité : »

O formose puer, nimiùm ne crede colori ;
Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur.

» O bel enfant, ne te fie pas trop à la couleur : on laisse

Digitized by Google

» le troëne qui est blanc, pour cueillir le vaciet qui est » noir. »

« Au soin que prend le berger d'adoucir ce trait, on » sent que l'espérance vit encore au fond de son cœur; » il craint d'offenser, de rebuter Alexis par une allusion » trop ressentie. Il commence par rendre hommage à » cette même beauté dont Alexis est si vain, *ô formose* » *puer*! cependant à travers les ménagemens, dont il use, » on voit qu'il fait à son amant une menace sérieuse, » quoique indirectement présentée, et Corydon n'en est » pas venu là sans quelque grand effort. » Assurément M. Genisset a oublié dans ce moment qu'il écrivait pour les lycées. Quelle serait sa confusion si quelques-uns de ses disciples, plus curieux que les autres, allaient lui demander des explications ultérieures?

Les exemples que nous avons cités peuvent, je crois, suffire pour donner une idée de l'*examen oratoire* des églogues de Virgile. Ce n'est pas que parmi ces réflexions il ne s'en trouve quelquefois qu'on voulût conserver; mais en général l'auteur pèche toujours par trop de subtilité : en un mot, il a montré beaucoup moins de goût que de zèle. M. Genisset a vraiment un enthousiasme d'admiration pour le poète latin, et je lui rends même la justice de croire qu'il serait homme à se faire pendre pour Virgile si le cas le requérait. Malheureusement l'enthousiasme est un état de l'ame peu favorable à l'analyse; pardonnons donc à M. Genisset de s'être mépris, et faisons-lui grace en faveur de son zèle plus ardent qu'éclairé : on peut le comparer à ces martyrs des premiers temps de l'Eglise, qui se dévouaient pour des vérités qu'ils n'entendaient pas. Au reste, M. Genisset aurait à se plaindre, si après avoir cité de sa prose nous ne citions pas de ses vers. Voici donc un échantillon d'une églogue allégorique

Digitized by Google

de sa composition. C'est un colloque entre le berger Tityre et le berger Thyrcis.

THYRCIS.

Dans cette humble retraite, au sein de ce vallon,
Que chantez-vous, berger, et quel dieu vous inspire ?
En ces momens de trouble et de division,
Pan même à nos ormeaux a suspendu sa lyre,
Et l'écho de nos bois ne rend plus aucun son ;
Ces troupeaux mugissans, ces ruisseaux, ces ombrages
Ne sont plus à nos yeux de riantes images.

A quoi le berger Tityre répond :

Thyrcis, le temps n'est plus d'éclater en regrets :
Daphnis est de retour, Daphnis dont la voix tendre,
Rivale d'Amphion, enchante les forêts.
Aux bergers assemblés dès qu'il s'est fait entendre,
Il a calmé soudain les esprits inquiets.
Le bienfaisant Daphnis au sein de nos chaumières
A ramené la paix qui le suit en tous lieux ;
Il vient de mettre un terme à nos longues misères.
Pour chanter dignement ce mortel généreux,
Muses, inspirez-nous vos sons harmonieux.

Sur ces entrefaites, survient le berger Damon, lequel est aussi innocent que les deux premiers ; il entre en chantant les paroles suivantes :

Paisibles habitans de ces douces retraites,
Je viens unir ma voix au son de vos musettes
Et rendre grace au ciel qu'il daigne faire encor
Dans vos heureux climats renaître l'âge d'or.
De l'aimable Daphnis la douce bienfaisance
S'est fait depuis long-temps connaître à nos bergers,
Et je viens, en leur nom, sur ces bords étrangers
Elever un autel à la reconnaissance.

Les trois bergers continuent à chanter alternativement sur leurs musettes ; ce qui est bien la plus jolie chose du monde et tout-à-fait divertissant. Les bornes de ce journal nous empêchent de citer en entier cette églogue allégorique ; mais nos lecteurs conviendront sans peine d'après cet échantillon, que lorsqu'on fait d'aussi beaux vers on peut commenter hardiment les églogues de Virgile.

J. E. LA SERVIÈRE.

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Délia et *Verdikan.*

MALGRÉ quelques jolis morceaux de musique, la voix de Martin, l'agrément du jeu d'Elléviou, le talent prodigieux de madame Saint-Aubin, qui s'est encore surpassée avant-hier, cet opéra n'a pas réussi. Quoique le poëme ne soit pas bon, ce n'est pas à lui cependant qu'il faut entièrement attribuer la chute. Par égard pour l'auteur, que les journalistes avaient assez indiscrètement nommé par avance, suivant un usage peu convenable introduit depuis quelque temps, on eût du moins tout écouté avec patience, sans les efforts continus d'une cabale bien prononcée, qui n'ayant pu apparemment s'embusquer au parterre, s'était nichée au paradis. Quoique peu nombreuse, elle a, par ses cris et sa ténacité, couvert les applaudissemens presque universels du reste de l'assemblée. « *Vous voyez comme ils sont ingrats* », a dit Elléviou vers la fin de son rôle, soit que ces mots y fussent, ou qu'il les eût ajoutés. Cette allusion a été vivement sentie. Il y avait réellement de l'ingratitude à ne pas écouter avec résignation (car il en fallait un peu), la production d'un auteur qui fait tant de plaisir quand il joue celles des autres.

On voit d'abord un Turc qui vient d'acheter quatre jeunes esclaves fort belles. C'est un marchand qui n'est ni jeune ni riche, et sa femme lui demande avec raison ce qu'il en veut faire; car son projet n'est pas de les vendre. Il se les fait amener, et bien moins galant que Soliman, leur dit :

J'ai payé cher votre beauté;
Vous devez être bien aimables.

Digitized by Google

Quelques détails de cette scène ont rappelé le souvenir des *Trois Sultanes* de Favart; comparaison fâcheuse pour *Délia et Verdikan*. La bienséance n'est pas toujours bien exactement observée dans cette dernière pièce. Le marchand pourrait se dispenser d'avertir, comme il fait quelque fois, qu'il passe dans l'appartement de ses femmes. Sur quoi, pour ne pas laisser d'équivoque, un autre personnage s'écrie « qu'il est fou de ses odalisques; que son plaisir est » de les *cajoler*. » Cette expression a choqué. Délia est aimée d'un capitaine de la garde du grand-seigneur. La première fois qu'elle l'a vu, « son cœur battait si fort qu'elle » avait peine à le contenir, et il lui sembla qu'il voulait la » quitter. » Elle ajoute dans une ariette,

Qu'il l'a *charmé* par ses accens,

sans se douter qu'elle fait là un très-gros solécisme, tout au moins contre la grammaire. Le capitaine, nommé Verdikan, est surpris par le père dans sa maison. Le valet de l'amoureux fait croire à ce marchand très-crédule que son maître est le fils du grand-seigneur, le présomptif héritier du trône. Sous ce nom, celui-ci épouse sa maîtresse. La cérémonie de ce mariage ressemble un peu à celle du Mama-Mouchi. Un visir, qui tombe des nues, vient désabuser le père; car la mère était dans la confidence. Néanmoins comme l'alliance est sortable, et qu'un vil usurier auquel le marchand voulait donner sa fille, est reconnu pour un misérable calomniateur, qui n'est bon qu'à être empalé, tout se concilie, et se termine enfin.

C'est sur-tout la longueur de la pièce qui a secondé les malveillans; elle dure encore long-temps après que Verdikan a été reconnu par la mère. Une intrigue sans mouvement, le monologue d'un valet, une scène entre ce valet et l'usurier, sans aucune espèce d'intérêt, et dans un moment où l'on haletait, à la lettre, après le dénouement, ont fatigué tout le monde. On est sorti convaincu que le premier acteur de l'Opéra-Comique doit se borner aux succès qu'il obtient dans cette profession. Il en aurait encore de

Digitized by Google

plus grands, si, pour se donner un air dégagé et délibéré, il ne précipitait pas trop souvent son débit, et ne saccadait pas sa diction. Du bredouillement n'est pas de la légèreté.

M. Berton a fait la musique. L'auteur des paroles n'a pas voulu être *officiellement* connu. L'un et l'autre ont été demandés avec persévérance par un parti dont le zèle était plus grand que le nombre.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

L'Athénée des Femmes.

EST-IL convenable, est-il juste de vouloir livrer à la risée les femmes qui cultivent les arts et la littérature? On ne saurait bien résoudre la question posée ainsi d'une manière absolue. Si ces femmes sont ce qu'on appelait autrefois de petites bourgeoises sans fortune, qui négligent leurs devoirs domestiques pour courir après le bel esprit et n'atteindre que le ridicule, il est bien de tâcher de les rendre à leur ménage, et de leur faire quitter la plume pour reprendre l'aiguille et le fuseau. Si, avec beaucoup d'aisance, une femme a de l'esprit et du loisir, on avouera qu'il vaut autant qu'elle emploie l'un et l'autre à quelque ouvrage agréable qu'à médire ou à jouer. Tout le monde est d'accord de la finesse de leur tact. Quelques jugemens erronnés qu'on leur reproche ne prouvent rien contre leur goût, si ce n'est qu'il n'est pas infaillible. Dans le siècle des véritables lumières, les hommes n'ont-ils pas aussi méconnu le mérite de plusieurs chefs-d'œuvre dramatiques?

On convient encore qu'il est utile aux progrès des lettres que les femmes les aiment et s'y intéressent. Sans cet intérêt, nous eussions eu peut-être Corneille, mais non pas Racine. Or il est difficile d'aimer les lettres, sans être quelquefois tenté de les cultiver. Enfin il y a des ouvrages que les femmes seules, pour ainsi dire, peuvent faire, des choses qui n'ont de graces que dans leur bouche, des genres où elles nous ont surpassés.

Digitized by Google

Cependant ce n'est pas le sujet, c'est la manière dont on l'a traité qui a fait choir le vaudeville où l'on a osé se mocquer de leurs prétentions littéraires. L'intrigue n'est rien moins que neuve. Madame Pathos, secrétaire perpétuel de l'Athénée des Femmes, a promis sa fille à M. Pincé, secrétaire de celui de Montargis. Un militaire, aimé de la jeune personne, se produit sous le nom de M. Pincé, et il épouse mademoiselle Pathos. Ce vaudeville ne pouvait donc se sauver que par les détails, et il sont souvent grotesques au lieu d'être comiques. Quelques mots néanmoins ont été applaudis. Madame Pathos, armée d'une tragédie en douze actes, sur les douze travaux d'Hercule, veut en assommer l'officier, qu'elle prend pour M. Pincé. « Je vous lirai » tout. — Ah ! ne m'accablez pas de vos bontés ! » Elle prétend avoir des moyens sûrs de réussir. On lui demande quels ils sont. « Les voies de fait ; c'est plus aisé que d'avoir du génie. » L'Opéra ne lui paraît pas digne de ses productions. Il n'y a là, suivant elle, de bon que les ballets ;

Et les entrechats de Vestris
Ont empêché bien des culbutes.

Il est probable que c'est la rime qui l'a empêchée de préférer ceux de Dupont. Une vieille galvaniste annonce qu'elle a ressuscité des grenouilles, et qu'elle espère bien ressusciter aussi des hommes. L'officier répond qu'il la retient pour la première expérience. Les résurrections ont fait rire les uns, et scandalisé les autres qui ont voulu y entendre malice. Mais il y a eu parfaite unanimité pour une romance où l'amante se comparait à la fauvette, son amant à un pinson, le rival de l'amant à un moineau. On a sifflé toute la volière. Les sifflets ont redoublé lorsque l'actrice a dit, en finissant :

Il faut faire de l'Athénée
Le rendez-vous du jour.

Le rideau s'est baissé au son de cette triste musique. Les femmes ont dû se trouver trop vengées. Elles pardonnent plutôt les épigrammes, et même les injures, que l'ennui.

Digitized by Google

ANNONCES.

Annuaire des Contributions directes de l'Empire Français, ouvrage indispensable à tous les fonctionnaires et employés chargés de la répartition ou de la confection des rôles des contributions et du jugement des réclamations, aux receveurs généraux de département, receveurs particuliers d'arrondissement et receveurs particuliers percepteurs de communes, pour les guider dans la perception, les poursuites, etc., et leur faciliter l'exécution des lois et arrêtés relatifs à leurs fonctions; et aux contribuables, pour vérifier l'exactitude de leurs taxes et éviter les poursuites des percepteurs en les acquittant aux époques déterminées par les lois; par T. H. Saint-Léger, chef des bureaux de la recette générale du département de la Seine, l'un des auteurs du Répertoire de la perception des Contributions; dédié à S. A. S. monseigneur Cambacérès, archi-chancelier de l'Empire, grand-officier de la légion d'honneur, décoré du grand-cordon, chevallier de l'Aigle-Noire de Prusse, membre de l'Institut de France, etc. Un très-fort vol. in-8°. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez l'Auteur, rue des Petits-Augustins, n°. 2; Ballard, imprimeur, rue J. J. Rousseau, n°. 14.

L'Auteur, qui paraît connaître parfaitement le système contributif, a dans le Recueil que nous annonçons, rassemblé par ordre de matières, tout ce qui a rapport à la répartition et à la perception des Contributions; il annonce que son but a été de faciliter l'exécution des lois et décrets sur cette partie, et il nous a paru l'avoir complettement rempli. *(La suite de cet ouvrage qui contiendra aussi les Contributions indirectes, paraîtra chaque année.)*

Elémens de la Grammaire Française; par Lhomond, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée, par Charles Constant le Tellier, ex-professeur de l'Université de Paris. Le prix de cette Grammaire, contenant 204 pages, c'est-à-dire le double de la Grammaire ordinaire de Lhomond, est de 1 fr. 25 c., et 1 fr. 70 c. par la poste.

A Paris, chez le Prieur, libraire, rue des Noyers, n°. 22.

Les Elémens de Grammaire Française de Lhomond avaient obtenu le suffrage du jury des livres élémentaires, et avaient été approuvés par le Corps Législatif en l'an 4. La nouvelle Commission des livres élémentaires établie au commencement de l'an 12, les a pareillement adoptés pour l'usage des lycées et des écoles secondaires; nous sommes dispensés par-là de faire l'éloge de la petite Grammaire de Lhomond, dont tout le monde reconnaît assez le mérite. Mais nous dirons quelque chose de la nouvelle édition que nous annonçons au public; elle offre des changemens qui tendent à rendre moins pénible pour les enfans l'étude de la langue française; les règles de la formation des temps dérivés dans la conjugaison des verbes, sont présentées avec plus de méthode, et seront plus aisées à retenir et à appliquer. Le traité des participes, incomplet et erroné, a été entièrement refait. Celui des prépositions et des conjonctions a été également refondu. On y a joint des remarques intéressantes sur chaque partie du discours, sur l'orthoxraphe et la prononciation, et sur diverses locutions vicieuses, trop communes dans la société. On y a ajouté aussi une méthode de faire les parties du discours, ou l'analyse d'une phrase; et cette méthode a été appliquée à un exemple tiré du Télémaque. Enfin, l'ouvrage a été augmenté d'un traité de la versification française.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois*, n°. 42.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Lisbonne. M. Jérôme Bonaparte est arrivé ici sur un bâtiment américain, sur lequel étoient, comme passagers, M. et Mlle Paterson. M. Jérôme Bonaparte vient de prendre la poste pour Madrid, et M. et Mlle Paterson se sont rembarqués. On les croit retournés en Amérique. *(Monit.)*

Londres. Enfin l'expédition secrète a mis à la voile, le 19 avril, sous l'escorte de deux vaisseaux et de deux canonnières. Le convoi sera renforcé en mer de quelques vaisseaux qui l'escorteront jusqu'à Gibraltar. Le nombre des troupes embarquées est moins considérable qu'on ne l'avait dit d'abord, et n'excède pas 6,000 hommes. Dans une assemblée de la bourgeoisie de Londres, tenue le 21 avril, d'après une convocation expresse du lord maire, la conduite du lord Melleville a été examinée avec la plus grande, comme la plus juste sévérité. Des mesures énergiques ont été proposées et accueillies à l'unanimité.

M. Pitt doit, dit-on, devancer dans la chambre des communes la motion de M. Withbread, en demandant lui-même qu'une commission soit nommée pour examiner les différentes branches de l'administration. Il a écrit à tous ses amis, de sa main, pour les prier de se trouver jeudi à la chambre, parce qu'on y devait traiter d'une affaire dont la nature est tout-à-fait extraordinaire.

Il est question de préparer de suite une expédition nouvelle qu'on dit devoir être très-considérable. On en parle encore comme d'une expédition secrète; dans quatre à cinq jours, sa destination sera sans doute connue. Pour peu que cela continue, il faudra finir par embarquer toute la nation, si l'on veut qu'elle soit gardée et défendue par des troupes régulières; car ces expéditions nous mettent à découvert.

Naples, 26 *avril.* On écrit de Sicile, que l'amiral Nelson était sur le *Maretimo*, attendant l'escadre de Toulon, lorsqu'un brick est venu lui annoncer que les vaisseaux français avaient été vus dans les parages de Cadix : vingt-quatre heures après, l'escadre anglaise avait appareillé.

(Moniteur.)

EMPIRE FRANÇAIS.

Marengo. — Alexandrie, 13 *floréal.* S. M. a donné hier audience aux membres des différentes autorités. Elle

Digitized by Google

a reçu le général qui commande la division, celui qui commande le département, les généraux et officiers du génie, les chefs et officiers des corps composant la garnison, les officiers vétérans, les officiers retirés, la garde d'honneur composée des anciens officiers, celle de la jeunesse de la ville, les membres des colléges électoraux de département et d'arrondissemens.

PARIS.

On lit aujourd'hui dans le Journal officiel l'article suivant :

« La source des faux bruits est infinie; on ne cesse d'y puiser. On y puisera long-temps encore sans la tarir. Les uns sont l'effet de la malveillance, les autres de l'oisiveté. Ils sont recueillis par les journaux français, qui les propagent sans discernement, soit par irréflexion, soit par le desir de donner plus tôt qu'aucun autre, des nouvelles fausses ou vraies.

» Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de faire remarquer dans ce journal, que toutes les nouvelles colportées par les bulletins de Francfort, d'Augsbourg et de Hambourg, ne devaient être accueillies qu'après examen, sur-tout quand elles concernent la France. Comment peut-on croire en effet qu'on est mieux instruit à Francfort, à Augsbourg, à Hambourg, de ce que fait le gouvernement français, qu'on ne l'est à Paris même ?

» On a, par exemple, supposé la création de six princes italiens; on les a désignés, on les a nommés, et le *Journal des Débats* a le premier donné cette nouvelle, et il l'a publiée, parce qu'elle était mot pour mot dans le Bulletin de Francfort. C'est une nouvelle de l'invention des auteurs de bulletins, qui devraient être bien surpris de la confiance qu'ils inspirent à leurs confrères de Paris.

» D'autres bulletins avaient dit, et les journaux de Paris s'étaient empressés de le répéter, qu'on faisait, dans toutes les parties de l'Italie, une battue de bêtes fauves pour les chasses de Stupinigi. On supposait donc que l'Empereur qui vient de faire un voyage difficile dans les Alpes; qui, dès le point du jour, est à cheval pour visiter les établissemens publics, les forteresses, les positions; qui voit partout les différentes autorités avec lesquelles il examine et discute tout ce qui importe au bonheur de ses peuples; qui expédie régulièrement les nombreux porte-feuilles qu'apportent les courriers qui se succèdent avec rapidité, trouve encore des loisirs et éprouve le besoin de l'exercice de la chasse dans ses journées si entièrement et activement remplies! On a parlé en même temps de la splendeur et de la magnificence des ameublemens du château de Stupinigi. Tout cela est également controuvé : Stupinigi est une jolie maison de campagne meublée d'une manière convenable, mais sans faste, et avec des meubles du pays.

» D'autres bulletins ont dit que les ministres de l'Empereur dans les cours étrangères reçoivent des présens de 2 et 300 mille francs. On sait cependant que l'Empereur ne souffre pas que ses ministres reçoivent, s'il ne les y a autorisés, même les présens qui sont d'usage

Digitized by Google

dans les cours, et dont la valeur n'excède jamais plus de 20 à 30 mille francs.

» De faux bruits, répandus avec plus d'art, ont eu un objet plus important. Toutes les machinations de nos ennemis étant inutiles, on a attaqué nos finances par les suppositions les plus dénuées de fondement. On était si bien parvenu, il y a trois mois, à faire croire à l'existence prochaine d'un papier monnaie, que le change de Paris en avait souffert sur les différentes places de l'Europe. Ce bruit était absurde, mais il n'en produisait pas moins un mal très-réel. Si les écrivains des journaux, au lieu de recueillir tous les contes qui se débitent, avaient montré l'état véritable de nos affaires pour discréditer ainsi de pareils bruits, ils auraient rendu à notre commerce un service très-réel.

» Dans un ordre de choses plus important encore, on suit une marche absolument semblable. On a publié que l'Empereur d'Allemagne devait venir à Venise, et ce prince n'a jamais pensé à ce voyage. On dit même à présent que le prince Charles doit se rendre à Milan; mais à peine a-t-on publié ces fables, que l'on contremande les préparatifs. On se procure ainsi l'avantage de faire deux articles pour chaque fausse nouvelle; tandis qu'en se tenant à la vérité, on n'aurait rien à dire. On envoie le grand-duc Constantin à Vienne; et peu après c'est l'empereur d'Allemagne qu'on fait aller en Pologne pour avoir une entrevue avec l'empereur Alexandre.

» Ces nouvelles, qui paraissent jetées au hasard, tiennent cependant à un système suivi. Elles se combinent tantôt avec l'annonce d'une alliance offensive et défensive entre les empereurs d'Autriche, de Russie, les rois de Prusse, de Suède, dont ce dernier serait déclaré généralissime. On met déjà les troupes en mouvement, on désigne les camps où elles se réunissent, les places où les magasins sont formés; et en faisant venir ces bruits de différens lieux, en les donnant à des dates diverses, en les répétant dans des articles successifs, on parvient à inspirer au lecteur peu instruit l'idée que tout est en combustion, et que la guerre est imminente. Le résultat est même tel qu'il y a peu de temps, les bâtimens portant pavillon autrichien, russe ou suédois, trouvaient à peine dans la Méditerranée des chargemens à faire en payant les plus fortes assurances.

» Ce n'est pas là tout-à-fait le but que les inventeurs se proposaient; mais il suffit pour leur ôter tout autre espoir de succès, de faire connaître la véritable situation de l'Europe.

» L'Angleterre et la France sont aux prises. Les sentimens de modération et les vues conciliatrices de l'Empereur ont échoué devant la turbulence de milord Dunlas (lord Melleville) et de M. Pitt. Plusieurs de nos croisières sont sorties de nos ports; plusieurs se sont réunies aux croisières espagnoles. Le commerce anglais est partout alarmé; déjà la présence des vaisseaux français a fait monter de 25 pour cent les assurances pour les Indes-Occidentales; l'effet sera bientôt le même pour les Indes-Orientales, les mers du Nord, la Baltique et la Méditerranée. Aucune rencontre fâcheuse n'a eu lieu entre nos croisières et celles des ennemis; mais dût-on éprouver la perte de quelques vaisseaux, de quelques frégates, le but sera également rempli: les Anglais auront essuyé des pertes incalculables, et c'est le seul moyen de leur persuader enfin cette vérité, qu'ils ne peuvent que perdre à la guerre, et qu'ils n'ont rien à y gagner.

Digitized by Google

» A peine monté sur le trône d'Italie, l'Empereur Napoléon s'est empressé de faire part de cet événement à l'Empereur d'Allemagne, au roi de Prusse et au roi d'Espagne; il en a reçu des réponses également satisfaisantes; ces trois grandes puissances, ainsi que tous les électeurs du Corps-Germanique, le régent de Portugal et la reine d'Etrurie, ont reconnu la nouvelle organisation de l'Italie.

» On n'a pas rassemblé un corps de troupes, on n'a pas formé un magasin; on n'a pas fait un mouvement alarmant pour la tranquillité du continent en Russie, en Prusse, en Autriche: l'Europe est tranquille; tout le monde y veut vivre en paix, excepté cependant les nouvellistes que solde la politique anglaise, et qui dupent si facilement les journalistes de France.

» Il se peut que la guerre avec l'Angleterre dure long-temps encore; mais nous avons la ferme croyance que la paix du continent ne sera pas troublée, puisque l'empereur d'Allemagne, le roi de Prusse et le roi d'Espagne sont d'accord avec l'Empereur des Français. Des hommes bien instruits affirment même que la Russie a donné à l'Angleterre des conseils pacifiques, conseils qui seroient entendus si la haine, la basse jalousie et les petites intrigues du cabinet de Londres permettoient aux ministres anglais d'écouter ce que demandent l'intérêt et le bonheur de leur pays.

—On lit dans le *Publiciste* d'avant-hier un morceau écrit avec chaleur, intitulé *le Camp de Marengo*. Le voici :

Entre les forteresses de Tortone et d'Alexandrie, entre les torrens de la Scrivia et de la Bormida, s'étend sur plusieurs lieues une plaine triste et aride. Marengo, Castel-Ceriolo, San-Guiliano, misérables villages, naguères inconnus, y reposent à peine l'œil ennuyé du voyageur. Eh bien! sur cette surface monotone va se déployer un spectacle dont ni les ordonnateurs de fêtes, ni la magnificence des rois, ni l'imagination dramatique des poètes ne sauroient égaler l'intérêt!

Sans doute on montre en Europe plusieurs de ces champs de bataille où tels que, sur un échiquier, de savans tacticiens jouèrent quelques parties sanglantes. La curiosité s'y repaît un instant de médiocres souvenirs; mais l'ame n'est vraiment émue que sur ces lieux célèbres où de grandes destinées se jugèrent sans retour. Marathon, Arbelles, Pharsale sont les plus nobles monumens de l'histoire; et dans les temps modernes, Marengo se place avec honneur à côté de ces noms antiques.

Un camp de 30 mille hommes est, dit-on, rassemblé dans cette plaine fameuse. Le maréchal Lasnes le commande; l'empereur et roi doit en faire la revue à son départ d'Alexandrie. Que d'autres ne considèrent dans cet évènement qu'une de ces pompes militaires où les guerriers aiment à se soulager des loisirs de la paix! Que d'autres soient seulement frappés du contraste singulier d'une armée qui manœuvre au bruit des fanfares, au milieu des cris de joie, et entre les flots d'une foule curieuse, sur le même sol que, cinq années auparavant, des torrens de sang ont inondés! Marengo réveille dans mon ame des pensées d'un ordre différent, et si j'avois à les communiquer aux hommes de diverses nations que cette fête guerrière va réunir, voici le langage que je leur adresserais :

Je dirais à l'habitant du Piémont : « Bénis Marengo, car c'est-là que tu fus affranchi sans retour d'un gouvernement pusillanime qui, entre des voisins trop puissans, ne pouvait subsister que par la ruse

Digitized by Google

la perfidie et le sang de ces sujets constamment versé, depuis deux siècles, dans toutes les guerres de l'Europe ».

Je dirais au Lombard : « Chéris les palmes de Marengo, car elles ont protégé le berceau de ta liberté et de ton indépendance. C'est par elles que tu as repris ta place entre les nations, et que tu as vu se briser pour jamais un joug étranger qui humiliait ton orgueil et blessait toutes tes habitudes ; c'est par elles que tu renouvelles ton alliance avec cette ancienne famille des Gaules, dont la violence t'avait seule séparé. »

Je dirais aux Français : « Jouissez, enfans de la gloire ; car ici tout est plein de vos triomphes. Vous étiez 40 mille, et l'ennemi comptoit 50 mille combattans ; vous aviez 3 mille hommes de cavalerie, et l'autrichien vous en opposait 16 mille ! A peine 30 pièces de canon mal pourvues de munitions, et portées à bras au travers des Alpes, protégeaient vos rangs ! et l'ennemi roulait devant lui une artillerie formidable de 100 pièces de bronze approvisionnées par 200 caissons. Vous aviez en tête une vieille armée, maîtresse du pays, aguerrie par trois années d'audace et de succès, tandis que la plupart de vos lignes n'étaient formées que de jeunes conscrits qui jamais n'avaient vu le feu. Mais vous aviez pour vous le génie de Bonaparte, et ce sang français que la présence de la gloire fit toujours bouillonner dans nos veines ! Aussi quels prodiges cette journée vit éclore ! C'est là que le général Lasnes, à la tête de l'avant-garde, soutint, pendant neuf heures, tout le poids de l'armée autrichienne et les foudres de 80 pièces de canon ; c'est-là que 800 cavaliers firent mettre bas les armes à 6 mille grenadiers hongrois qui se croyaient vainqueurs ; c'est là que 500 grenadiers de la garde consulaire arrêtèrent 10 mille hommes de cavalerie, soutinrent trois charges sans se rompre, et prouvèrent que l'excès de courage peut transformer un bataillon impétueux en un rocher immobile ! Oui, Français, ici, pour vous, tout est gloire, tout est trophée. Ce sont moins des souvenirs que vous trouvez, que des images vivantes qui vous environnent. Jusques dans la poussière qui s'élève autour de vous, vous reprirez la cendre des braves qui tombèrent dans cette mémorable journée ! »

Je dirais aux étrangers : « Ici, quelques heures ont décidé du sort du Piémont et de l'Italie, et ont terminé les travaux de la révolution. Parce que fit alors le premier consul, à peine revêtu d'un pouvoir précaire, dans un état épuisé par les malheurs, et divisé par les factions, jugez de ce que pourrait l'empereur, tenant deux sceptres dans ses mains, disposant d'une armée entière, d'un trésor mis en ordre, de nombreux arsenaux, d'alliés fidèles, et de l'affection de quarante millions d'hommes ! En vain l'incorrigible insulaire souffle par-tout les poisons de la discorde : la victoire a écrit à Marengo la paix de l'Europe. Les caractères n'en sont pas effacés ; et ceux là seraient bien aveugles qui ne pourraient y lire la gloire du passé, la sécurité du présent, et la leçon de l'avenir ».

Et ainsi, au milieu de la foule accourue à ce grand spectacle, mon œil distinguoit, sous son déguisement, un enfant de la Grande-Bretagne : « Anglais, lui dirois-je, tu as vu l'empereur des Français visitant les champs de Marengo ; hâte-toi d'en partir, et va l'attendre dans ceux d'Hastings (1) ! »

(1) Hastings est le lieu où fut livrée la bataille qui fit passer l'Angleterre sous la domination de Guillaume-le-Conquérant....

Digitized by Google

—Voici un aperçu des nouvelles qui viennent d'être apportées en France par un aide-de-camp du général Ernouf, commandant à la Guadeloupe.

Les îles de Montserrat, de Saint-Christophe, d'Antigues, de Sainte-Lucie, ont subi le même sort que celle de la Dominique. Les Français y ont levé une contribution de cinq millions. Ces établissemens ont été laissés dans un état de nullité absolue; ils ont expié la dévastation ordonnée, et les crimes commis à Saint-Domingue par les Anglais. *Deux cent cinquante* bâtimens anglais détruits ou conduits avec leurs chargemens à la Guadeloupe et à la Martinique, nous ont dédommagés en gros des pertes que le commerce français avoit pu faire en détail pendant plusieurs années de guerre. Quelques soldats français ayant été égorgés par trahison à la Dominique, quatre jours après l'armée y a redescendu, et a passé au fil de l'épée les Anglais et les noirs révoltés. Après l'évacuation et la ruine des quatre îles ennemies, les troupes françaises ont été réparties en 1500 hommes à la Guadeloupe, 1500 à la Martinique; le surplus a été dirigé sur Santo-Domingo, pour renforcer les positions qu'occupe le général Ferrand. Après ces expéditions, deux vaisseaux et trois frégates, suffisamment approvisionnés, ont été dirigés au vent de la Barbade, pour y surprendre le convoi attendu de Cork. On évalue le préjudice porté au commerce anglais, dans cette circonstance, à plus de 100 millions de francs.

Ainsi voilà une expédition dont le résultat a été de ruiner cinq îles anglaises, d'enlever à l'ennemi 250 bâtimens, de mettre en même temps à l'abri de toute entreprise la Guadeloupe et la Martinique, et de r'ouvrir à la France les portes de Saint-Domingue; enfin de mettre peut-être en notre pouvoir trois régimens anglais, un convoi considérable, plusieurs vaisseaux de guerre, douze bâtimens de transports et une grande quantité de munitions; le tout ayant été expédié de Cork en Irlande pour la Barbade, le 27 janvier, et ayant peut-être été détourné de sa destination par une division de l'escadre de Rochefort.

— L'article suivant extrait de la gazette de Boston, du 27 mars, peut servir de complément aux nouvelles qu'on vient de lire :

« Un particulier qui était en qualité de passager sur le navire *the* » *Morley*, capitaine Smith, qui arriva ici dimanche, de St.-Thomas, » donne la nouvelle que, le 3 mars, un bâtiment venant de la Trinité » aborda à Saint-Thomas, et annonça l'arrivée aux isles du Vent d'une » escadre française de cinq vaisseaux de ligne, huit frégates et quatre » bâtimens de transport, ayant à bord dix mille hommes de troupes;

Digitized by Google

» et qu'ils avaient pris la Dominique et Ste.-Lucie; la même personne » nous apprend que, le 1er mars, le commandant de l'isle de Tortola » reçut un expres du lord Lawington, gouverneur en chef des isles du » Vent, pour lui apprendre l'arrivée de quatre vaisseaux de guerre et » quatre frégates, venant de France avec sept mille hommes de troupes; » en conséquence, les canons d'alarme furent immédiatement tirés. »

Dans une dépêche datée de l'Isle-de-France, le 3 nivose an 13, le contre-amiral Linois rend compte en ces termes de la seconde croisière de la division française dans les mers de l'Inde :

« Général ministre, les frégates *la Belle-Poule* et *la Psyché* ne pouvant d'un mois ou six semaines reprendre la mer, je mis sous voile, de l'Isle-de-France, le 1er messidor an 12, avec le vaisseau *le Marengo*, les fregates *l'Atalante* et *la Sémillante;* nous avions six mois de vivres et quatre mois d'eau. Je me portai au sud de Madagascar, et croisai quelques jours à l'ouvert du canal de Mosambique, où j'essuyai des temps et des mers dures, qui ont beaucoup endommagé nos voiles et nos gréemens. Je relâchai sept jours à la baie de Saint-Augustin, très-fréquentée par les Anglais, où je procurai à peu de frais de la viande fraîche à nos équipages, qui en étoient privés depuis ma relâche à Batavia. Nous remontâmes le canal, et croisâmes quelque temps à la vue des îles de Comore et d'Anjouan. Nous étions sur le chemin des bâtimens ennemis qui en cette saison, se rendant dans l'Inde, passent le canal.

» Je fis route au nord, coupai la ligne, et à peu près à l'ouvert du canal des Nœufs, le 30 thermidor an 12, je rencontrai enfin deux bâtimens qui furent chassés et amarinés : l'un se nomme *la Charlotte*, doublé en cuivre, de 650 tonneaux, chargé de riz, armé de 16 canons; l'autre, *l'Upton-Castle*, doublé en cuivre, de 627 ton., chargé de blé et de marchandises du Bengale, armé de 14 canons, destinés tous les deux pour Bombai; je les expédiai pour l'Isle-de-France (1). Ayant croisé peu de temps à l'ouest du canal des Nœufs, je le passai, et nous allâmes établir une croisière à trente lieues dans le S. E. de Ceylan : c'est là que je me flattois trouver ou être rallié par les deux frégates laissées au port du départ. La violence des vents et des courans, la difficulté de se maintenir par le parallèle convenu, ayant rarement des observations de latitude, me firent perdre l'espoir de rallier ces frégates; et après une croisière pénible de 24 jours en ces parages, n'ayant rencontré que deux portugais partis de Lisbonne, se rendant au Bengale, je me déterminai à aller chercher l'ennemi dans ses ports.

» J'entrai dans le golfe, et passant à vingt lieues au large de Madras, je fus mouiller à Masulipatam, sous pavillon anglais; il ne s'y rencontra que des bâtimens indiens sur leur lest. La rade de Cosanguay fut aperçue par le capitaine de *l'Atalante*, chassant de l'avant, qui me rendit compte qu'il n'y avait que des Parias: alors je prolongeai au nord, à l'aide de la mousson du S. O., la côte de Golconde; et le 1er complémentaire an 12, à huit heures et demie du matin, nous eûmes connaissance de la rade de Visigapatnam, un des principaux établissemens anglais; il y avait trois bâtimens à trois mâts au mouillage, dont un fut peu après reconnu vaisseau de guerre; un petit bâtiment

---

(1) J'ai appris qu'il y avait disette à Bombay : la prise de ces bâtimens sera pénible à l'ennemi.

Digitized by Google

venait d'appareiller et faisait route au N. N. E. J'arborai les couleurs anglaises, ce qui inspira sans doute de la confiance au vaisseau ennemi, qui conserva ses voiles au sec sur leurs cargues. Cependant à 9 heures 40 minutes, les batteries et les batimens de la rade mirent pavillon anglais, le vaisseau fit des signaux de reconnaissance.

» Les deux frégates étaient d'environ une demi-lieue en avant à moi; à 10 heures, *l'Atalante*, hissant son pavillon, vint à une demi-encâblure sur l'avant du vaisseau, lui envoya sa volée, et passa audacieusement en terre de lui, en le contournant et le combattant de très-près; *la Sémillante* passa de l'autre bord du vaisseau à petite portée, et se réunit à *l'Atalante;* affalées l'une et l'autre sous le vent, elles tinrent le plus près tribord amures pour s'élever de nouveau. A la seconde bordée de *l'Atalante*, le vaisseau, qui ripostait et qui était secondé par les batteries de terre, coupa son câble, et hissant ses focs, bordant son petit hunier, fit route pour la côte, où il me parut avoir touché, restant en travers au vent, présentant sa hanche de tribord au large. C'est dans cette position critique pour lui, que je parvins à petite portée, et lui envoyai, à 10 heures 20 minutes, mes premières bordées. Son pavillon tomba; comme il ne tirait plus en ce moment, je le présumai amené et fis cesser le feu, portant toujours sur lui. Dans ce même instant on me prévint que nous étions sur le fond, et que nous touchions de l'avant: les vases étaient effectivement remuées; cependant la sonde venoit de rapporter onze brasses de l'arrière. Je n'avais pas de plan de cette rade, et personne à bord ne la connaissait; il n'y avait point à délibérer. Je laissai arriver au large, et pris tribord amures en serrant le vent; l'ennemi, qui n'était point amené, avait placé un pavillon dans ses haubans d'artimon, et profita de mon mouvement pour me canonner en poupe, ce qui ne fut pas long. A 10 heures trois quarts, étant assez au vent pour porter sur le vaisseau, je repris les amures à babord.

Je fus bien surpris de voir le vaisseau anglais éviter le bout au vent, et travailler à s'embosser; il était mouillé à la naissance de la barre, mais comme il nous avait paru couché, il était probable qu'il avait franchi un banc dont il se trouvait en terre..... J'envoyai une yole avec neuf hommes pour amariner le vaisseau de compagnie qui avait amené sans tirer; au premier coup de canon, l'autre à trois mâts, nommé *le Barnabé*, de 400 tonneaux, aux deux tiers chargé, se jeta à la côte, où en peu de minutes il fut brisé et enseveli par la barre, ainsi sans doute que l'équipage. A 11 heures et demie étant en panne pour me laisser dériver sur le vaisseau dont je recevais depuis quelque temps le feu, ainsi que celui du fort, je recommençai, me trouvant à bonne portée, à tirer sur l'ennemi, et à 11 heures 35 minutes, je mouillai et m'embossai par son travers.

» Le feu, pendant une heure dix minutes fut assez vif de part et d'autre. La côte formant une espèce d'anse où se trouvait le vaisseau anglais, les frégates ne pouvaient point prendre de position en avant ou en arrière; une forte houle du large ou bien des courans qui portaient *le Marengo* contre le vent, nous faisaient souvent embarder,

Digitized by Google

malgré l'embossure, de sorte que j'avais souvent des positions fâcheuses où les canons ne pouvoient être dirigés sur l'ennemi ; ce qui me détermina, à midi 20 minutes, d'appareiller et de tenir le vent tribord amures : à midi 40 minutes, le feu cessa ; je me proposai, sans mouiller, de venir une troisième fois le canonner ; mais ayant appris par les prisonniers que, deux jours avant, ils avoient vu deux vaisseaux et une frégate en croisière dans ces parages, et pour lesquels ils nous avaient pris ; sachant qu'il y avait des forces imposantes à Madras où l'on devait être instruit de mon entrée dans le golfe par les neutres visités (2) ; considérant qu'il étoit d'une impossibilité absolue de s'emparer de ce vaisseau mouillé à la barre en dedans d'un banc, et qui se fût plutôt jeté à la côte que de se rendre, protégé d'ailleurs à terre par deux batteries (3) ; observant que j'avais des manœuvres, des voiles à réparer et une avarie très-majeure dans la mâture, le chuquet de misaine étant entièrement coupé, j'ai pensé qu'il ne convenoit pas, à 1500 lieues du seul port qui m'était ouvert, environné d'un ennemi très-supérieur, de prendre une position où *le Marengo* eût été compromis, pour combattre à outrance un vaisseau que je ne pouvois que forcer à se jeter au plain ; j'ai dû songer à me mettre promptement en état de faire de la voile, dans le cas que j'eusse aperçu des forces supérieures : j'avois amariné le vaisseau de la compagnie *la Princesse-Charlotte*, armé de 26 canons, chargé de toiles, sucre, salpêtre, cordages, etc. Il ne s'était point défendu, ses canons étant engagés par les ballots et pièces à eau : le second bâtiment s'était jeté à la côte ; il ne restait donc au mouillage que le vaisseau de guerre qui était dans l'état le plus déplorable ; il pompait de toutes ses pompes, et depuis que nous avions cessé le feu, il tirait sans cesse des coups de canon d'assistance.

» Si ce vaisseau a paru se retirer de sa situation, il n'en pourra pas moins, je présume, renoncer au voyage d'Europe qu'il allait entreprendre, devant avoir à son bord l'amiral Reignier (4). J'ai su que ce vaisseau était *le Centurion*, réputé de 50 canons, en ayant 56 ; mais il est armé d'une manière extraordinaire pour un vaisseau de ce

(2) J'avais visité deux bâtimens portugais et plusieurs indiens ; en outre on m'avait vu de la côte les jours précédens.

(3) La première batterie du fort n'est que de 8 canons de 32 ou de 24. On ignore le nombre de la seconde ; 4 pièces de campagne avaient été transportées par les troupes sur le rivage, vis-à-vis le vaisseau que nous avons combattu.

(4) L'amiral Towbrige ou Pellow doivent venir relever l'amiral Reigner.

Digitized by Google

rang; il a 24 canons du calibre de 24 à la première batterie, 26 caronades de 32 à la seconde, et des caronades de 24 sur les gaillards; son capitaine, quoiqu'il ait pris un parti désespéré en se mouillant à la barre, n'a pas moins employé avec valeur et intelligence tous les moyens que comportait la circonstance, pour empêcher que son vaisseau ne tombât en notre pouvoir: un peuple immense d'Indiens étoit rassemblé sur la côte, et la garnison sous les armes était sur la plage par le travers du *Centurion*.

» Je n'ai à regretter que deux hommes tués dans cet engagement, l'un nommé le Roi, fusilier de la 109e, et l'autre un mulâtre, créole de l'Isle-de-France, canonnier auxiliaire. L'enseigne de vaisseau Poterel, le plus ancien de la division, a été grièvement blessé aux deux cuisses. *L'Atalante* a eu deux hommes tués et dix blessés, dont un est mort des suites de ses blessures.

» Le 9 vendémiaire, nous avons coupé la ligne pour la septième fois depuis dix-neuf mois.

» Le 22 vendémiaire, par les 12 degrés sud, et 84 degrés de longitude, j'ai capturé le contre-schip *le Hope*, doublé en cuivre, de 725 tonneaux, armé de 16 canons ou caronades; il est freté par la compagnie, vient du Bengale, et se rendait à Londres. Sa cargaison est fort riche. J'ai été assez heureux pour sauver les paquets secrets du gouvernement, et même la correspondance particulière: le grand soin que l'on avait pris pour préserver ces paquets de l'humidité a fait rester les caisses entre deux eaux, malgré les poids que l'on y avait ajoutés (5).

» Le 1er brumaire, nous avons rencontré une prise faite à deux lieues de Madras, par *la Belle-Poule*: c'est le contre-schip *la Perle*, de 350 tonneaux, chargé de marchandises de l'Inde, et, ce qui nous est encore plus précieux, de cordages, toiles à voiles, qu'il transportait de Madras à Bombai.

» Dans la nuit du 8 au 9 brumaire, j'atterrai sur l'Isle-de-France, et les fusées qu'on lançait de terre m'annoncèrent la présence de l'ennemi sur la côte. Au point du jour, je me trouvai à une petite lieue au vent du grand port: j'envoyai *la Sémillante* pour s'informer de la force de l'ennemi, en lui ordonnant de me faire le signal de ralliement, s'il était supérieur en forces, et dans le cas contraire, de me rallier, ainsi que *la Belle-Poule* que j'apercevais au mouillage. Le capitaine de *la Sémillante*, apprenant que la croisière ennemie était composée de deux vaisseaux et de deux frégates, me fit le signal de

(5) J'ai remis au capitaine-général ces paquets importans: il s'est chargé de les faire traduire et de vous les faire parvenir.

Digitized by Google

ralliement, et j'arrivai pour entrer avec les trois prises et la division en ce port, où je n'avais jamais été, non plus qu'aucun des officiers du bord. Le pilote-pratique échoua le vaisseau sur un haut fond, le gouvernail fut démonté, le vaisseau n'a pas eu de mal. La croisière ennemie a été levée le lendemain de mon arrivée, et je suis entré le 22 brumaire au port Nord-Ouest. *Signé* LINOIS. »

A cette dépêche sont joints quatre états des prises faites sur l'ennemi; savoir : celui des prises faites en l'an 12, par la division du contre-amiral Linois; 2°. celui des prises faites pendant la même année par les corsaires francais, et conduites à l'Isle-de-France; 3°. celui des prises faites depuis le 1^er^ vendémiaire jusqu'au 1^er^ nivose an 13, par la division du contre-amiral Linois; 4°. celui des prises faites par les corsaires français dans le même intervalle, et conduites, comme les autres, tant à l'Isle-de-France qu'à Batavia.

Le premier de ces états se compose des bâtimens : *la princesse de Southerland, le Manatchy, l'Eliza-Anna*; *l'Henriette-et-l'amiral Reigner*; et *l'Althea*. Le produit brut de ces prises a été de 6,428,229 fr.

Le deuxième état se compose des bâtimens : *l'Amiral-Aplin*; *le Superbe*, *l'Alfred*; *le Barlow*; *l'Eléonore*; *l'Active*; *la Pomone*; *le Vulcain*; *le Makomed-Box*; *le Friendship*; *l'Endeavour*; *l'Unicorne*. Le produit de ces prises et de leurs cargaisons, a été de 2,237,340 francs.

Le troisième état se compose des bâtimens : *la princesse Charlotte*, de 24 canons, du port de 610 tonneaux, chargée de toilerie, sucre et salpêtre; *le Hope*, de 16 canons, du port de 700 tonneaux, chargé de toilerie, indigo, canelle, etc.; *la Perle*, de 6 canons, du port de 360 tonneaux, chargée de sucre candy et girofle; *la Charlotte*, de 8 canons, de 610 tonneaux, prise en déchargement; et du *Hubton-Castle*, de 16 canons, du port de 700 tonneaux, pris aussi en déchargement. La valeur de ces bâtimens n'est pas indiquée, mais elle doit être considérable.

Le dernier état se compose des navires *la Nancy*, *la Créole*, *la Mouche*; *le Shewensbury*; *le Friendship*; *la Marguerite*; *la Fazasanbany*; *le Baronnet Maure Chatalent*; *le James Fibalid*; *le Fames*; *le Sterling-Castle*; *le Morington*; *la Henriette*. La plupart de ces prises étaient armées de 6, de 8, et de 10 canons; et leurs cargaisons consistaient en riz, sucre, indigo, chevaux arabes et autres; et en 48,500 piastres (250 mille francs) trouvées à bord de *la Mouche*. Un seul de ces navires était sans chargement. La valeur des autres n'était pas encore connue, parce que la vente n'en avait pas été faite.

— Par un décret impérial du 2 germinal an 13, l'établissement des Missions, connu sous la dénomination du Saint Esprit, est rétabli. Les missionnaires institués par Saint-Vincent de Paul, sous le nom de prêtre de la Mission, et connu sous celui de Lazaristes, étaient déjà rétablis en vertu d'un décret précédent.

— M. de Luchésini, ambassadeur de S. M. prussienne est à Turin, d'où il doit se rendre à Milan pour le couronnement. M. le comte de Cobentzel, ministre d'état de la cour de Vienne, doit s'y trouver aussi pour assister à la même cérémonie. On ajoute qu'il est chargé auprès de S. M. d'une mission relative au royaume d'Italie et à l'empire d'Autriche.

Digitized by Google

(No. CCII.) 28 FLOREAL an 13.
(Samedi 18 Mai 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

TRADUCTION DU PSEAUME 101.

EXAUCE-MOI, Seigneur, entends ma voix plaintive,
Prête à mes cris perçans une oreille attentive.
Mille fléaux sur moi tombent de toutes parts ;
Daigne sur ma misère arrêter tes regards ;
Sois désormais le terme et l'objet de ma course,
Sois, dans tous les revers, mon unique ressource.
Mes tristes jours marqués par des maux inouis,
Comme un songe léger se sont évanouis.
Mes os sont plus rongés, plus desséchés encore
Que des tisons brûlans que la flamme dévore.
Quand les feux du Midi retiennent le Zéphyr,
On voit l'herbe des prés s'affaisser et languir ;
Tel, dédaignant des mets l'inutile abondance,
On m'a vu défaillant au sein de l'opulence.
J'ai tant versé de pleurs !.... j'ai gémi si souvent !....
Hélas, mon corps n'est plus qu'un squelette vivant !
Un doux sommeil jamais ne fermait ma paupière ;

Digitized by Google

J'évitais les regards, je fuyais la lumière.
Solitaire, ennemi du tumulte et du bruit,
J'imitais le hibou dans son triste réduit.
De mes persécuteurs les langues diffamantes
M'accablaient tous les jours d'invectives sanglantes.
Ceux qui m'avaient comblé d'éloges fastueux,
Vomissant contre moi des blasphèmes affreux,
M'ont assailli des traits de leur jalouse rage.
La cendre était mon pain, les larmes mon breuvage.
Seigneur, ton bras puissant m'enlève avec fureur,
Me rejette aussitôt comme un objet d'horreur.
De mes malheureux jours j'ai vu le court espace
S'écouler et s'enfuir comme une ombre qui passe.
Consumé par le feu de tes regards brûlans,
J'ai séché devant toi comme l'herbe des champs.
Ton trône est au-delà de la voûte azurée,
L'immense éternité compose ta durée;
Ton nom, de siècle en siècle, adoré des humains,
De la terre à jamais fixera les destins.
Descends, viens délivrer, Seigneur, ta Cité sainte
De l'opprobre éternel qui souille son enceinte.
Ce jour qu'ont annoncé tes oracles fameux,
Le jour de ta clémence enfin luit à nos yeux.
De Sion, ô mon Dieu! les pierres s'attendrissent;
Sur ses murs désolés tes serviteurs gémissent.
Si tu rends à Sion son antique splendeur,
Les peuples, à tes pieds, frémiront de terreur,
Et les rois étonnés des traits de ta lumière,
Cacheront, en tremblant, leur front dans la poussière.
De l'humble, devant Dieu, déjà les vœux ardens,
Montent comme l'odeur d'un agréable encens.
A la postérité que la main de l'histoire
Des bienfaits du Seigneur transmette la mémoire,
Et nos derniers neveux, à ce doux souvenir,
Joindront, avec transport, leurs voix pour le bénir.
Du haut du firmament, le maître du tonnerre
A vu tous les forfaits qui règnent sur la terre.

Digitized by Google

Des pères égorgés il a vu les enfans
Pousser dans les cachots de vains gémissemens,
Et de ses serviteurs une foule captive
Frapper l'air d'une voix douloureuse et plaintive.
Mais la main du Seigneur touche et brise leurs fers.
Il commande, et soudain les cachots sont ouverts,
Et ces infortunés, dans une sainte ivresse,
Font retentir Sion de leurs cris d'alégresse.
Par les nombreux accords d'un chant mélodieux,
Ils béniront l'auteur de la terre et des cieux,
Quand les peuples divers et les maîtres du monde,
Réunis à Sion dans une paix profonde,
Viendront, ne formant plus qu'un esprit et qu'un cœur,
Rendre hommage à sa gloire et servir le Seigneur.

Mon Dieu! je crains sans cesse un avenir funeste;
De mes jours incertains dis-moi ce qui me reste!
A la fleur de mes ans, Seigneur, ne permets pas
Que je sois moissonné par la faulx du trépas.
Seul, du Temps destructeur tu braveras l'outrage;
Ton règne, avec éclat, s'étendra d'âge en âge.
Tes mains ont de la terre assis les fondemens,
Formé les vastes Cieux, créé les élémens;
Ils périront un jour. Ainsi qu'il les fit naître,
Le Seigneur, d'un seul mot, les fera disparaître.
Oui, ce bel univers, partageant notre sort,
Subira, comme nous, la vieillesse et la mort;
Mais ta divine essence, ô mon maître suprême!
Durant l'éternité sera toujours la même.
De tes adorateurs les descendans heureux
Règneront avec toi dans l'empire des Cieux;
Et leur race, à jamais, sans trouble et sans nuage,
Goûtera les douceurs de ton saint héritage.

Par M. l'abbé TARBOURIECH,
de Sigean, dép. de l'Aude.

ENIGME.

Un géant qui s'élève aux célestes flambeaux,
Et qui tient dans ses bras et la terre et les eaux,

Digitized by Google

Dans le sein de Thétis a pris son origine;
Et si nous en croyons le rapport de nos yeux,
Courbé, comme un Atlas, sous la charge des Cieux,
On dirait qu'il soutient leur pesante machine.

LOGOGRIPHE.

Tour à-la-fois arbuste et militaire,
Je sers l'état, j'embellis un parterre,
Et je me montre tour à tour
Avec la caisse ou le tambour.
Neuf pieds, lecteur, forment mon être,
Et pour t'aider à me connaître,
Cherche d'abord un habitant du ciel,
Ce beau jardin planté par l'Eternel,
Un homme noir, une chaste déesse,
Ce qui chez toi présage la vieillesse,
Au mois de mai ce que font les oiseaux,
Un élément, un asile aux vaisseaux.
Je puis encore offrir à ta pensée,
Cette vapeur par le froid condensée,
Ce mont fameux où le berger Pâris
Donna la pomme à la belle Cypris,
Le rossignol célèbre en Arcadie,
Certain oiseau jasant comme une pie,
Ces boulets creux lancés par des soldats,
Et dont le sein renferme le trépas,
Enfin ce cri qu'un faquin en voiture,
Parfois t'adresse en te couvrant d'ordure.

Par un oisif de Roanne.

CHARADE.

L'homme est sujet à mon premier,
Qui vient parfois de mon entier,
Tout l'opposé de mon dernier.

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *Ver-luisant.*
Celui du Logogriphe est *Boisson,* où l'on trouve *soi, nos, son, si, bis, bois, son, Sion.*
Celui de la Charade est *Mercure.*

Digitized by Google

Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire Romain, par *Gibbon*; abrégée par *Adam*, et traduite par *P. C. Briand*: Trois vol. in-8°. Prix : 15 fr., et 18 fr. par la poste. A Paris, chez *l'Auteur*, rue Christine; et chez *le Normant*.

(Quatrième Extrait.)

Je ne connais guère de plus grande absurdité ni de contradiction plus manifeste que celle où M. Gibbon s'est jeté par complaisance dans la question sur les miracles. Il commence par les nier, comme philosophe, et ensuite il leur attribue, comme historien, la conversion de l'univers. Un philosophe est maître de nier ce qui l'embarrasse; mais un historien est obligé d'accorder les faits : et comment concilier ces deux caractères, lorsque l'un est intéressé à démentir ce que l'autre est forcé de reconnaître ? Dans une position si fausse, M. Gibbon était inconséquent par principe et par nécessité. Le tour qu'il a donné à son opinion est ce qu'on a jamais vu de plus bizarre en fait de raisonnement. Les miracles ne sont rien dans son esprit; ce sont des faits supposés, des chimères, des rêveries, des illusions; et cependant il veut que ces rêveries aient eu dans le monde la même autorité, le même crédit, la même influence que si c'était des faits réels : en sorte qu'il lui paraît commode de nier les miracles, et néanmoins de s'en servir pour expliquer l'établissement du christianisme. Sa pensée est que les apôtres n'ont eu qu'à s'attribuer un pouvoir miraculeux, et que cette prétention destituée de preuves a suffi pour les rendre maîtres des esprits; d'où vous conclu-

Digitized by Google

rez que douze vagabonds peuvent changer, quand il leur plaira, la face du monde entier, pourvu qu'ils ne manquent pas de s'attribuer une autorité surnaturelle.

Ces foibles opinions tombent d'elles-mêmes, et il suffit de les mettre dans leur jour, pour en faire sentir la folie. Mon dessein n'est pas de défendre la foi des miracles par des considérations *à priori*, qui m'écarteraient des raisonnemens sensibles, plus convenables à la nature de cet ouvrage. Ceux qui voudront consulter ce que le docteur Clarke a écrit sur cette matière, dans son traité *de la Vérité de la Religion chrétienne*, chap. XIX, verront que les attributs divins, bien loin de fournir quelque objection contre les miracles, en font évanouir les difficultés, parce que les considérant dans leur source et dans le pouvoir qui les produit, nous les voyons avec des yeux moins étonnés. On ne peut les attaquer *à posteriori* qu'en prouvant qu'ils ne sont pas suffisamment attestés; et, sous ce point de vue, c'est un principe qu'on ne doit ni les croire, ni les rejeter légèrement. J'ai fait assez voir (et la chose se prouve d'elle-même) que ce n'est pas avec légéreté qu'on a reçu dans le monde des faits dont la croyance induisait les hommes à changer les habitudes qui les charmaient, contre une discipline austère. Il y a, au contraire, bien des raisons de penser que ceux qui voulaient rejeter ce joug de dessus leur tête, n'auront pas fort approfondi les motifs qu'il y avoit de s'y soumettre.

Les vertus extraordinaires des premiers chrétiens ont fourni à M. Gibbon la quatrième cause naturelle de l'établissement du christianisme: idée juste en apparence, mais que le mauvais esprit de l'historien a rendue fausse en quatre manières. 1°. Il fait une peinture si sombre et si peu enga-

Digitized by Google

geante de ces vertus des premiers siècles, qu'il est incroyable que leur exemple ait pu convertir un seul homme. 2°. Il paraît que c'est confondre la cause avec l'effet, que d'attribuer le succès de de l'Evangile aux vertus des premiers Chrétiens, puisque ces vertus sont nées de la prédication même de l'Evangile. 3°. Il est souverainement inconséquent de présenter les vertus les plus parfaites comme des fruits de l'imposture, et les apôtres comme des modèles de sagesse et de tromperie. Or, c'est ce qu'il faut admettre, si l'on nie les faits qu'ils ont attestés. 4°. Il est contradictoire de regarder comme une cause, ou comme un effet naturel, des vertus qui élevaient les hommes au-dessus de la nature. Si ces vertus, pour suivre la pensée de M. Gibbon, ont eu la force de déterminer le monde à embrasser l'Evangile, c'est que manifestement il y voyait quelque chose de divin; autrement il eût admiré comme un sage, et non pas adoré comme un dieu le fondateur du Christianisme. On ne peut soutenir le contraire, sans reconnaître un effet plus grand que sa cause.

Mais au lieu de chercher comment les vertus des premiers Chrétiens ont fait triompher l'Evangile, on irait à la vérité par un chemin plus droit et plus sûr, en cherchant comment l'Evangile a été la source de ces vertus. C'est là ce que M. Gibbon devait expliquer, mais c'est ce que lui et ses pareils n'ont garde d'apercevoir. Dépouillez l'Evangile des faits divins qui le soutiennent; que ce ne soit plus qu'une belle exhortation à la vertu, et osez nous rendre raison non pas seulement de son établissement politique, mais de son triomphe dans les cœurs; dites-nous si, pour vaincre l'idolâtrie, il suffisait de dire aux nations: Abandonnez vos dieux, vos préjugés, vos habitudes, vos passions. Suffisait-il, pour peupler les soli-

Digitized by Google

tudes, d'exhorter les hommes les plus voluptueux de la terre à quitter le monde, à renoncer à ses délices, à se dépouiller de leurs richesses? Pour mettre une constance invincible dans le cœur des martyrs, et pour rendre des femmes même capables de défendre la vérité dans les supplices, n'y avait-il qu'à leur dire : Bravez la douleur et la mort? Direz-vous, enfin, que, dans le siècle de Tibère et de Néron, il ne fallait que prêcher la vertu pour rendre les hommes vertueux? Mais ne voyez-vous pas que les philosophes anciens parlaient sans cesse de la sagesse, sans que le monde en devînt plus sage? Quelques-uns connaissaient le vrai Dieu, ils en discouraient d'une manière sublime, et ils ne pouvaient le faire adorer de personne. Les stoïciens se glorifiaient de leur vertu, dans laquelle ils mettaient le bonheur; et Brutus, leur disciple, avoue, sur le point de mourir, qu'il a toujours été malheureux, et que la vertu n'est qu'un fantôme. Les plus savans ne trouvaient que du vide dans leur science. Sénèque donnait de magnifiques leçons sur le mépris des richesses, et il ne pouvait se l'inspirer à lui-même.

Et vous voulez que de pauvres Juifs n'aient eu qu'à parler pour changer l'univers! vous voulez qu'il leur ait suffi de proposer les vérités les plus hautes pour les faire croire, et les vertus les plus difficiles, pour les faire pratiquer! Pour ne pas reconnaître la puissance divine dont ils étaient les organes, voyez quel pouvoir surnaturel vous accordez à des hommes! Et que vous vous rendez misérablement crédules, pour ne pas croire ce qui est raisonnable! Quelle foule d'absurdités il faut dévorer, si l'on s'obstine à ne voir dans les apôtres que des propagateurs d'opinions humaines! M. Gibbon qui veut expliquer leur succès par leur vertu, ne pense pas que, leur vertu est encore plus

Digitized by Google

incompréhensible que leur succès, et que l'un et l'autre ne peuvent trouver d'explication recevable que dans la vérité la plus certaine des faits dont ils rendaient témoignage; car il est contre la nature, contre le bon sens, et contre toute expérience, que des hommes, quels qu'ils soient, aillent soutenir des faits imaginaires pour le plaisir de se faire torturer, et de mourir ignominieusement pour un mensonge. Mais la proposition est bien plus absurde, si l'on reconnaît que ces martyrs sont des prodiges de vertu, comme le fait M. Gibbon, et comme tout homme informé dans l'histoire est contraint de l'avouer. Enfin, l'absurdité paraît à son comble, quand on voit que les faits rapportés par ces témoins sont des faits publics, sur lesquels il était aisé de leur fermer la bouche. *Neque enim in angulo quidquam horum gestum est.* Il n'y a donc que la certitude inébranlable de ces faits qui puisse expliquer, tout à-la-fois, le témoignage, la vertu, et le triomphe des défenseurs de l'Evangile.

Un seul homme entendit cette affaire dès le commencement. Ce fut Gamaliel, savant légiste et homme de tête, qui voyant le conseil de sa nation s'émouvoir aux premières prédications des apôtres, lui dit fort sensément : « Laissez ces hommes parler en toute liberté. Si ce sont des imposteurs, ils sont trop faibles pour se soutenir; ils tomberont comme tous ceux que nous avons vu s'élever dans les mêmes desseins; mais si Dieu les soutient, comme ils le prétendent, inutilement tenteriez-vous de les détruire. » *Discedite ab hominibus istis et sinite illos: quoniam si est ex hominibus consilium hoc aut opus, dissolvetur; si vero ex Deo est, non poteritis dissolvere illud.* (Act. Ap. c. v.)

Les vertus évangéliques, considérées comme un plan de perfection morale, sont un des caractères les plus divins du christianisme; mais son excel-

Digitized by Google

lence ne se découvre qu'à proportion qu'on avance dans ces vertus. Les philosophes n'ont jamais pu y entrer, et ils n'en sauroient parler que témérairement, comme on parle d'une science dont on ne possède pas les principes. Celse a poussé l'ignorance jusqu'à faire un crime à l'Evangile de la patience qu'il recommande dans les injures, et quoiqu'Origène ait répondu victorieusement à cette objection, J. J. Rousseau n'a pas eu honte de la reproduire dans le VIII^e^ chapitre du Contrat social, avec un nouveau degré d'extravagance. M. Gibbon a encore enchéri sur ces erreurs. Il ose dire que le christianisme inspire une apathie criminelle pour l'intérêt public. Si une telle calomnie pouvait avoir de la force, il suffirait de lui opposer le passage de S. Paul, où après avoir montré que tout l'ordre des sociétés humaines est établi par Dieu et fondé sur ses lois (*quæ sunt, à Deo ordinatæ*) il règle par ce principe tous les devoirs de la vie. *Reddite ergo omnibus debita: cui tributum, tributum; cui vectigal, vectigal; cui honorem, honorem; nemini quidquam debeatis...* (ad Rom. cap. XIII).

Des devoirs si précis ne laissent assurément aucune place à l'indifférence. Mais admirons comment M. Gibbon se met encore ici en contradiction avec lui-même; car il avance que la cinquième et dernière cause du rapide accroissement de l'Evangile, est l'union et la bonne discipline de la république chrétienne. Il exalte à dessein les grandes qualités du gouvernement de l'Eglise; il le présente comme un modèle d'activité, de prudence et de patriotisme. Il ne voit rien de plus admirable pour faire conclure que l'Evangile a dû la plus grande partie de ses succès à la politique, et il ne s'aperçoit pas qu'il détruit par-là ce qu'il vient de dire de l'aversion et de l'inaptitude que donne le Christianisme pour la conduite des affaires. Il ne pouvait pas, il faut l'avouer, se

Digitized by Google

précipiter plus mal-adroitement dans un piége tendu de ses propres mains. Il n'a plus qu'à choisir entre deux fausseté; car s'il veut que les premiers Chrétiens aient été d'excellens politiques, ce qu'il dit du caractère de leur religion est donc calomnieux; et s'il veut, au contraire, que le Christianisme rende incapable de conduire les affaires publiques, ce qu'il dit de la politique et du gouvernement des premiers Chrétiens, est donc une autre sorte de calomnie. Je laisse au lecteur à démêler comment l'équité du philosophe ou la bonne-foi de l'historien se sauvera de cette alternative.

Que l'Evangile ait formé tout-à-coup une société plus forte que toutes les puissances de la terre, une société qui, subsistant au milieu du monde sans s'y attacher, foulant aux pieds ses plaisirs et ses richesses, et s'avançant à travers tous les périls et toutes les douleurs, se soutenait par un esprit inébranlable, c'est ce que M. Gibbon reconnaît, et c'est ce qu'il prétend expliquer par des desseins politiques et par des vues purement humaines, toutes choses essentiellement bornées aux intérêts de la vie présente. Or, sous quelque face qu'on envisage la conduite des fondateurs de cette société, est-il possible de supposer quelque intérêt et quelque vue de cette nature à des hommes qui ne se présentaient que pour attester un fait et pour mourir? Dès qu'ils paraissent dans les assemblées de leur nation, ils n'ont pas d'autre parole à la bouche; et, dans tout le cours de leur entreprise, ils n'ont pas eu d'autre perspective, jusqu'à ce qu'ils aient consommé leur vie et leur mission dans les tourmens qu'ils attendaient. Quelle politique voyez-vous dans ce dessein? Retournez ce fait et ce témoignage tant qu'il vous plaira, jamais vous n'en corromprez l'invincible simplicité. Cette simplicité tranche la difficulté d'un mot, et l'historien nous

Digitized by Google

ramène sans cesse à la même conclusion, à la certitude des faits qui seule a pu produire le témoignage surnaturel des martyrs, et qui s'est enfin rendue évidente par le renversement de l'idolâtrie et la conversion de l'univers.

Après avoir considéré le Christianisme sous ce point de vue, on n'aura que du mépris pour les subtilités d'un homme qui, au lieu d'ouvrir les yeux au grand jour dont les rayons le percent de tous côtés, s'enfonce dans les ténèbres d'une érudition minutieuse, pour tirer avantage de ce que les auteurs païens ont dit par prévention, ou de ce qu'ils ont tû par ignorance. Qu'un Plutarque, un Suétone, un Tacite, aient ignoré les grandes choses que faisaient et que pensaient les premiers Chrétiens, ou qu'ils en aient parlé avec les préjugés de leurs pays et la haine de leur gouvernement, qu'y a-t-il d'étonnant dans leur erreur ou d'injurieux dans leur dédain? Plus les païens auront exprimé d'aversion et de mépris pour le Christianisme, plus sa victoire paraîtra l'ouvrage d'une main supérieure. C'est une croix qui devait triompher de l'univers. Si le Messie avait paru avec ces traits glorieux que sa nation attendait pour le reconnaître, il aurait à nos yeux un caractère de vérité moins sublime. D'ailleurs, les historiens du paganisme ont annoncé magnifiquement, sans le savoir, le triomphe de l'Evangile, comme on le voit dans ces passages connus de tout le monde. *Percrebuerat Oriente toto*, etc. (1). Il est vrai qu'ils font l'application de cette prophétie à Vespasien, parce que leur philosophie sensuelle et grossière ne connaissait de domination que par les armes. Mais n'est-il pas singulier de voir ces

(1) Voy. Suét., Vit. Vesp., et Tac., Hist., liv. V, n° XIII.

Digitized by Google

Romains si orgueilleux, prendre chez les prophètes juifs de quoi enfler la vanité de leurs Empereurs ?

M. Gibbon fait tous ses efforts pour adoucir l'histoire des persécutions, et pour sauver la tolérance des anciens dont on fait tant de bruit; mais en disputant sur les détails, et en cherchant à atténuer les circonstances, il est obligé d'avouer le fond, et en cela on peut l'opposer à M. de Voltaire qui a poussé la folie jusqu'à nier les faits les plus avérés. Il s'emporte avec une fureur vraiment ridicule contre les auteurs chrétiens, qui lui prouvent que Trajan et les Antonins ont persécuté l'Eglise naissante, c'est-à-dire, sans comparaison, l'élite du genre humain. Il n'a rien à leur opposer que des déclamations qui excitent la pitié. *Il vous sied bien*, s'écrie-t-il, *barbares que vous êtes, d'imputer au meilleur des empereurs des cruautés extravagantes* (1). Mais où aboutit cet emportement ? Peut-on anéantir les monumens historiques ? Peut-on faire disparaître les ouvrages d'Eusèbe ? Détruira-t-on les lettres de Pline et de Trajan, dont Tertullien s'est servi pour confondre publiquement les persécuteurs ?

On dispute sur le nombre des martyrs. Des philosophes humains ont peine à croire qu'on ait fait périr tant d'innocens. Mais ce qui s'est passé de nos jours, et sous nos yeux, lève entièrement cette difficulté. D'ailleurs, le nombre des martyrs n'est pas ce qui importe. Il suffit de savoir pour quelle cause ils ont souffert, et de quelle manière ils étaient condamnés. Or, c'est ce que Pline le jeune nous explique d'autant plus pertinemment qu'il parle de ce qu'il avait pratiqué lui-même dans

(1) Dict. Philos. Mart.

Digitized by Google

son gouvernement de Bithynie. *In iis qui ad me tanquàm christiani deferebantur hunc sum secutus modum.* Ce philosophe nous apprend qu'il avait fait mettre à la torture deux servantes, pour leur arracher le secret des mœurs chrétiennes, et qu'il n'avait rien découvert dans leurs aveux dont on pût faire la matière d'un jugement. Le nom chrétien était donc le seul crime qu'on punissait. Tertullien ne craint pas de le dire aux juges, et la méthode de Pline en fournit la preuve convaincante. *J'interrogeais*, dit-il, *ceux qui m'étaient présentés.* Et que leur demandait-il? *Je leur demandais par trois fois s'ils étaient chrétiens*, AN ESSENT CHRISTIANI? *Chaque question était accompagnée de menaces terribles.* SUPPLICIUM MINATUS. C'est la scène de Félix et de Polyeucte. Ces Romains si vertueux ne voulaient que des gens qui mentissent à leur conscience. S'ils niaient leur foi, ils étaient sauvés. S'ils y perséveraient courageusement, ils étaient conduits au supplice : *Perseverantes duci jussi.*

Mais écoutez ce que Pline ajoute, et tremblez sur la légéreté des hommes. Il avoue, ce magistrat, ce philosophe, cet ami de Trajan, il avoue qu'il ne savait pas quelle sorte de crime on avait coutume de punir dans les Chrétiens. *Nescio quid puniri soleat.* Il ne savait pas même ce qu'ils avouaient, en se déclarant chrétiens. *Qualecumque esset quod faterentur.* C'était pour lui un mot vide de sens, un son qui frappe l'air, et sur ce mot, sur ce son insignifiant, il condamnait des hommes à la mort! Au défaut d'un crime connu et prouvé, « je jugeais, dit-il, que, quoi que ce fût qu'ils avouâssent en se disant Chrétiens, on devait punir en eux leur fermeté inflexible. » *Neque enim dubitabam, qualecumque esset quod faterentur, pertinaciam certè et inflexibilem obstinationem debere*

Digitized by Google

puniri. Ainsi, quand bien même ils n'auraient confessé que des vertus, en avouant leur croyance, le courage avec lequel ils la soutenaient devait être puni!

Cependant la multitude des victimes vint arrêter un moment cette légéreté; car ce fut là le principal motif qui détermina Pline à écrire à l'Empereur. *Maximè propter periclitantium numerum. Multi enim omnis ætatis, omnis ordinis, utriusque sexûs et jam vocantur in periculum, et vocabuntur.* Trajan fut frappé du danger de tant de personnes; il ordonna qu'on suspendît les recherches. *Conquirendi non sunt.* Mais en même temps comme il laissait subsister les lois terribles des persécutions, il voulut, pour satisfaire à ces lois, que ceux qui seraient dénoncés et convaincus d'être Chrétiens fussent livrés aux supplices. *Si deferantur et arguantur, puniendi sunt.* Ces paroles sont précises; et il est si vrai que c'était le nom chrétien qu'on attaquait uniquement, que l'Empereur ajoute: « Que ceux qui le renieront soient délivrés sans » difficulté. » *Qui negaverit se christianum esse, veniam ex pœnitentiâ impetret.* Le Christianisme était donc à leurs yeux un crime capital qu'ils punissaient du dernier supplice; et au lieu d'en arracher l'aveu dans les tourmens, selon l'usage des tribunaux, par une perversité abominable, ils employoient les tortures à le faire nier: en sorte qu'une simple négation vous lavait d'un crime qui était puni de mort, s'il était confessé généreusement. Quelle législation! quelle jurisprudence! quelle logique!

Il n'y a là ni obscurité, ni équivoque. Ce sont les propres paroles de Pline et de Trajan qui les accusent et qui les condamnent. J'ose dire qu'il n'y a pas un philosophe qui ne sente en lui-même que cela est convaincant. M. Gibbon ne le conteste

Digitized by Google

pas : Et, cependant, M. de Voltaire ose, à la face de l'Europe, accuser les Chrétiens *d'avoir calomnié les empereurs !* Il ose les traiter de *barbares !* Il ose prendre le parti des bourreaux contre les martyrs ! Homme injuste et insensé, tu ne vois pas que tu découvres le fond de ton ame. Ce ne sont pas les persécuteurs que tu hais, ce sont les Chrétiens. Les empereurs ont fait couler des ruisseaux de sang, et parce que ce sang est celui des défenseurs de l'Evangile, tu les appelles *les meilleurs des hommes.* Tu ne vois de cruautés odieuses, de persécutions avérées, que celles dont tu peux souiller le nom chrétien. Au lieu d'attribuer les crimes des hommes à leurs passions, tu oses les imputer à l'Evangile qui les condamne ! Tu oses dire que la religion chrétienne a fait *la Saint-Barthélemy !* Mais que tes disciples jugent ici entre elle et toi. L'Evangile n'a que des supplices éternels pour les homicides. Et toi, de quel prix les payes-tu ? Que leur promet ta doctrine ? Une impunité éternelle, un sommeil paisible dans le tombeau.

CH. D.

Œuvres

Digitized by Google

Œuvres de François-Joachim de Pierre, cardinal de Bernis. Edition stéréotype, d'après le nouveau procédé de *L. E. Herhan.* Deux vol. *in*-18. Prix : 2 fr. 20 cent., et 3 fr. par la poste. — Deux vol. *in*-12, 4 fr. 30 cent., et 5 fr. 50 cent. — Deux vol. *in*-12, pap. vélin, 8 fr. 50 c., et 9 fr. 50 c. A Paris, à la librairie stéréotype, chez *H. Nicolle* et compagnie, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n°. 9; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

On a dit du cardinal de Bernis, que ses poésies légères peu dignes du suffrage des hommes de goût, avaient seules fait sa fortune en lui procurant à la cour des protections puissantes, et qu'ensuite son élévation aux grands emplois avait donné du prix à ces productions frivoles, réduit la critique au silence et assuré à l'auteur une réputation littéraire qu'il ne méritait pas : de sorte que, si l'on voulait s'en rapporter à ce jugement beaucoup trop sévère, il faudrait conclure que le cardinal de Bernis n'eut ni les qualités solides du ministre, ni les talens du poète. Cette rigueur de quelques contemporains, à l'égard d'un homme qui eut part à l'une des mesures politiques les plus importantes du dix-huitième siècle, ne doit point étonner. Si l'on y joint la jalousie que fit naître la fortune rapide de l'abbé de Bernis, on croira facilement qu'il ne put alors être jugé avec impartialité.

Aujourd'hui que tous ces grands intérêts ont changé de face, et que les préventions se sont éteintes, on est plus en état d'apprécier ce personnage devenu historique. On distingue les suites alors imprévues du traité de 1756, de l'intention et peut-être de la nécessité qui le dictèrent. On sépare l'homme public du courtisan; et, sans accorder au poète une place parmi les classiques, on lui re-

Digitized by Google

connaît une facilité agréable, une élégance soutenue, qui le mettent au rang de ces auteurs qu'on lit, même en quittant les grands maîtres. Il en est du plaisir que donne la poésie, comme de celui que procurent la peinture et la musique. Après avoir admiré les chefs-d'œuvre de Raphaël ou du Poussin, et les productions savantes des compositeurs célèbres, on se repose avec satisfaction, soit en arrêtant ses yeux sur d'agréables miniatures, soit en prêtant l'oreille à des chansons légères. Les œuvres du cardinal de Bernis peuvent être mises au nombre des poésies du second ordre qui soutiennent cette espèce de parallèle sans trop de désavantage.

Le poète voulut imiter la manière de Gresset; mais son esprit étant moins naturel que celui de son modèle, il tomba souvent dans cette abondance de mots qui flatte l'oreille, mais qui affaiblit ou dénature les idées. Un défaut presque aussi essentiel lui fut reproché avec une sorte de raison. Trop prodigue des fictions et des allégories de la fable, il les place indifféremment dans tous les sujets; il revient sans cesse aux Amours, aux Naïades, aux Satyres, ce qui produit presque toujours les mêmes tours et les mêmes images. Sans doute, comme l'observe Boileau, il serait ridicule de vouloir bannir de la poésie ces fables antiques et consacrées; mais le mérite du poète doit consister à les placer d'une manière neuve; sans cela, elles deviennent vulgaires et ne peuvent produire aucun effet. La facilité de les faire entrer dans les vers, les rimes rebattues qu'elles fournissent, donnent lieu à des redondances qui fatiguent nécessairement le lecteur. Les poésies du cardinal de Bernis ne sont jamais entièrement exemptes de ce défaut; mais il en est quelques-unes qui se font remarquer par des développemens gracieux, par des aperçus délicats, et sur-tout par un excellent ton. Telle est l'épître à Duclos: le poète fait très-bien sentir le contraste des mœurs anciennes avec les mœurs nouvelles. Il soutient que le premier *fat* fut Pâris; profitant des traditions de l'antiquité sur le ravisseur d'Hélène, il

Digitized by Google

les applique agréablement aux folies de son temps, et Pâris, ajoute-t-il, est le fondateur

De cette ville singulière
Que nous voyons digne héritière
Du nom de son premier auteur.

Lorsque l'abbé de Bernis fut parvenu aux premières dignités de l'Eglise, il sentit que son état lui prescrivait des occupations plus graves que celles de sa jeunesse. Ce fut alors qu'il travailla au poëme de la *Religion vengée* dont nous parlerons avec quelque détail.

Nous avons dit que les principaux défauts du cardinal de Bernis étoient un certain *clinquant* de mots qui déguise souvent le vide des idées, et un retour trop fréquent des mêmes images poétiques qui produit la fatigue et l'ennui. Ces défauts, excusables dans des pièces fugitives, ne le sont pas dans un poëme sérieux et de longue haleine. C'est surtout lorsqu'on traite un sujet d'une aussi grande importance que la *Religion vengée*, qu'il faut se préserver avec soin des lieux communs, des idées vagues, et de toute espèce de faux brillans.

Il paraît que le cardinal de Bernis avait lui-même senti ces défauts, qui lui attirèrent un vers piquant du roi de Prusse, et quelques plaisanteries de Voltaire. Dans un ouvrage auquel il travailla toute sa vie, qu'il regardait comme son premier titre à la gloire littéraire, et par lequel il voulait faire excuser les pièces un peu libres échappées à sa jeunesse, le cardinal de Bernis s'imposa la loi de pousser le sérieux jusqu'à la sévérité; mais quelque effort qu'il fasse, le naturel perce toujours. En vain cherche-t-il par une méthode scrupuleuse et par une gravité soutenue, à perdre le ton des sociétés frivoles qui avaient accueilli ses premiers essais : on remarque à chaque moment l'ascendant des anciennes habitudes. Les comparaisons tirées de la fable reviennent fréquemment, et font quelquefois le plus singulier contraste avec les objets auxquels elles sont appliquées. La peinture des

Digitized by Google

amours d'Adam et d'Eve a trop de rapports avec les tableaux tracés par les poètes profanes ; les allégories sont trop mythologiques, et l'on ne trouve presque jamais dans ce poëme l'onction touchante que la lecture et la méditation continuelle des livres saints peuvent seules donner. C'est déjà un grand reproche que l'on doit faire, même sous le rapport poétique, à un ouvrage dont le sujet est la Religion. Mais peut-être le cardinal de Bernis qui connaissait si bien l'esprit de son temps, croyait-il que le ton de l'écriture paraîtrait ridicule à ses contemporains, trop dépravés pour en sentir le charme. Il faut se reporter à ce temps où les sacrilèges travestissemens que Voltaire faisait de la Bible, circulaient sur-tout dans la grande société, et fournissaient un fonds inépuisable de plaisanteries à des personnes qui marchaient si gaiement à leur ruine ; il faut, dis-je, se reporter à ce temps de vertige, pour être convaincu que le style et les beautés poétiques de l'Ecriture sainte n'auraient pu produire aucun effet. Le ridicule jeté sur le Franc-de-Pompignan en est la preuve. Il fallait que les désastres les plus épouvantables et les moins prévus eussent abattu l'orgueil, éclairé la faiblesse, fixé la légéreté, et poussé l'inerédulité dans ses derniers retranchemens, pour que des ouvrages religieux écrits du ton qui leur convient, fussent appréciés et sentis, et pour que les sottes parodies, si familières à la philosophie lorsqu'elle manque d'argumens, ne prévalussent point contre eux.

Le cardinal, en cherchant à conformer le style de son ouvrage au goût du temps, desirait qu'il produisît un effet favorable à la religion, et qu'il pût fournir des argumens contre toutes les espèces d'incrédules. C'est pour cela qu'il se prescrivit l'ordre le plus scrupuleux. Son ouvrage est plutôt une suite de controverses qu'un ensemble de doctrine. Il combat alternativement les athées, les déistes, les sceptiques et les hérétiques : chacune de ces sectes qui occupe un chant fait valoir ses raisons, et le poète y répond dans les formes. Un petit nombre d'allégo-

Digitized by Google

rles, deux épisodes jettent seuls quelque variété dans cet ouvrage. On a souvent observé que les thèses théologiques ou philosophiques ne conviennent pas à la poésie. Quelle que soit l'exactitude du poète, il lui sera impossible de présenter ses raisonnemens dans tout leur jour, et de renfermer ses argumens dans les expressions claires et précises qui doivent en faire la principale force. Il y aura toujours du vague et de l'incertitude dans ses préceptes; et l'on sait qu'en matière de dogme, rien n'est plus dangereux. Nos bons poètes qui ont chanté la religion se sont moins arrêtés aux preuves tirées de la métaphysique, qu'à celles qui peuvent frapper nos sens et captiver notre imagination; c'est là le vrai domaine de la poésie. Bossuet, dont le coup-d'œil sûr et rapide saisissait avec tant de justesse le véritable objet des arts auxquels il était le plus étranger, ne croyait point que la poésie pût traiter des matières si sérieuses. « Son style, dit-il, qui marche par » de vives et impétueuses saillies, s'affranchit des liai- » sons ordinaires que recherche le discours uni. » Or, on sait qu'en théologie, la rigueur des argumens dépend presque toujours des *liaisons* dont parle Bossuet. Il pense d'ailleurs que la poésie doit fuir les formes philosophiques. « Son style, ajoute-t-il, renfermé dans des cadences » nombreuses qui en augmentent la force, surprend l'o- » reille, saisit l'imagination, émeut le cœur. » Racine le fils ne s'écarta point de cette doctrine consacrée. Veut-il prouver l'existence de Dieu? c'est par une peinture magnifique des merveilles de la nature. Cherche-t-il à démontrer la force de notre conscience? il se met lui-même en action, et tire de cette fiction heureuse, les développemens les plus frappans des mystères du cœur de l'homme. Enfin dans tout le cours de son ouvrage, il parle à l'imagination de son lecteur. Soit qu'il peigne les commencemens miraculeux de l'Eglise, soit qu'il trace des tableaux d'histoire et de mœurs, soit qu'il fasse des descriptions, ou qu'il se livre au genre didactique qui entre très-bien dans son sujet, il ne s'écarte presque jamais des

Digitized by Google

bornes que la poésie doit se prescrire. (1) Le cardinal de Bernis, en voulant s'ouvrir une nouvelle route, a été moins heureux que Racine le fils. Cependant on aurait tort de ne reconnaître aucune beauté dans son poëme. Les détails en offrent quelquefois; mais on y remarque presque toujours l'influence de l'époque à laquelle vivait le poète. Les ménagemens qu'il se croit obligé de garder nuisent à l'exécution des meilleures idées. Un épisode qui se présentait naturellement, c'est la peinture d'un sceptique à l'instant de la mort. Quelles couleurs poétiques n'offrait pas la situation d'un homme pour qui le doute fut pendant sa vie un motif de sécurité, et qui n'y trouve à ses derniers momens que des motifs de crainte et de désespoir! Ce réveil terrible, toujours imprévu, ne fournit-il pas une des plus fortes leçons que l'on puisse donner au scepticisme?

Le cardinal de Bernis a cherché à peindre cette situation; mais on va voir quels sacrifices il a faits aux philosophes, et de combien de traits frappans il s'est privé. Un jeune homme livré aux plaisirs et qui s'est doucement reposé, comme dit Montagne, sur *l'oreiller du doute*, est sur le point de mourir. Le poète le place sous un berceau et près de sa maîtresse :

Il s'écrie, il se lève, et ses mains convulsives
Voudraient rompre les nœuds qui les tiennent captives;
Le cristal de son œil rougit de mille feux,
Une *faible* sueur coule de ses cheveux.
Il retombe, il palpite, et sa voix *pénétrante*
Rejette les secours d'une beauté mourante
Qui voudrait de l'amant qu'elle mouille de pleurs,
S'approprier les maux et *ravir* les douleurs.

Le jeune homme fait d'abord l'esprit fort : il soutient qu'il est dégagé des frayeurs de l'enfer, et qu'il ne craint que la douleur; son unique regret est de quitter malgré lui sa maîtresse :

Mon amante est ici : c'est moi qui m'abandonne.

(1) On sent qu'il n'est question ici que du poëme de *la Religion*.

Digitized by Google

Cependant il revient à l'objet de ses doutes : s'il était un Dieu, dit-il ? Cette réflexion l'épouvante pour la première fois ; il se convertit, et meurt en offrant à Dieu son repentir :

A ces mots, il succombe ; et l'amante éclairée
Offre à Dieu les remords dont elle est déchirée.

On voit combien le poète a fait d'efforts pour ménager le fanatisme philosophique. Il ne parle ni d'expiations, ni de pénitence ; et le jeune homme meurt tranquillement près de sa maîtresse. Que l'on compare cette peinture à celle de la mort du baron de Lausanne dans l'excellent livre intitulé *les Egaremens de la Raison*, et l'on verra que, sous le double rapport de l'effet poétique et de l'effet moral, le prosateur l'emporte de beaucoup sur le poète.

L'épisode le plus frappant de *la Religion vengée* est celui où le poète réalise en quelque sorte le système de Spinosa. Aucune image ne pouvait mieux faire sentir l'absurdité monstrueuse de ce système. Le philosophe prétendait que le monde était Dieu : ce Dieu apparaît au poète.

Je vis sortir alors des débris de la terre
Un énorme géant, que dis-je ? un monde entier,
Un colosse infini, mais pourtant régulier.
Sa tête est à mes yeux une montagne horrible ;
Ses cheveux, des forêts ; son œil sombre et terrible,
Une fournaise ardente, un abyme enflammé.
Je crus voir l'Univers en un corps transformé :
Dans ses moindres vaisseaux serpentent les fontaines ;
Le profond Océan écume dans ses veines ;
La robe qui le couvre est le voile des airs ;
Sa tête touche aux cieux, et ses pieds aux enfers.
Il paraît ; la frayeur de mon ame s'empare ;
Mais dans le trouble affreux où mon esprit s'égare,
Plus tremblant que soumis, moins saisi qu'agité,
Je cherche en lui les traits de la divinité,
Je ne les trouve point, etc.

Ce fantôme monstrueux commence à développer au poète la philosophie de Spinosa : la foudre qui le frappe l'empêche de continuer. Ce dernier moyen est très-heureux ;

Digitized by Google

on ne pouvait exprimer d'une manière plus grande la toute-puissance de Dieu.

Le poëme de *la Religion vengée* offre quelques descriptions. La manière qu'avait adoptée l'auteur pour ses pièces fugitives s'y retrouve trop souvent. On y voit des tableaux usés, des idées rebattues, et des tournures tant de fois répétées qu'elles sont devenues vulgaires. Le cardinal avait beaucoup vu la cour; on sait quels succès il y avait obtenus; il était donc permis d'attendre que s'il voulait la peindre, sa description offrirait des traits neufs et vrais. Le poète ne réalise pas tout-à-fait cet espoir; on pourra en juger par les vers suivans :

Heureux qui n'a point vu le dangereux séjour
Où la fortune éveille et la haine et l'amour;
Où la vertu modeste, et toujours poursuivie,
Marche au milieu des cris qu'elle arrache à l'envie!
Tout présente en ces lieux l'étendard de la paix;
Où se forge la foudre, il ne tonne jamais;
Les cœurs y sont émus, mais les fronts y sont calmes.

A l'exception des derniers traits, on ne trouve dans ce tableau qu'une répétition des déclamations ordinaires contre la cour. Etait-ce là ce qu'on devait attendre d'un observateur aussi exercé que l'était le cardinal de Bernis? Bossuet qui ne fut point ministre, et qui ne parut à la cour que pour les devoirs de son état, l'a peinte d'une manière plus vraie et même plus poétique. « La cour, dit-il, veut » toujours unir les plaisirs avec les affaires. Par un mé- » lange étonnant, il n'y a rien de plus sérieux, ni » ensemble de plus enjoué. Enfoncez : vous trouverez par- » tout des intérêts cachés, des jalousies délicates qui » causent une extrême sensibilité, et dans une ardente » ambition, des soins et un sérieux aussi triste qu'il est » vain. »

La Religion vengée est, comme on le voit, très-inférieure au poëme de Racine le fils. Cependant la lecture en est curieuse et instructive, parce que l'on peut y remarquer les ménagemens qu'il fallait alors garder et les précautions qu'il fallait prendre, en défendant la cause de la

Digitized by Google

religion. Ce despotisme philosophique qui faisait trembler même un prince de l'Eglise, peut être considéré comme un des traits caractéristiques de cette époque.

Le cardinal de Bernis se fit estimer généralement, surtout dans ses dernières années. Un caractère aimable, une grande libéralité, la conversation la plus spirituelle, attiraient dans sa maison tout ce qu'il y avait de plus distingué à Rome. Lorsque Voltaire déshonorait sa vieillesse par des pamflets orduriers, le cardinal qui avait été lié autrefois avec lui chercha à le ramener du moins à la décence. Nous avons sous les yeux une lettre manuscrite de ce prélat, qui peint très-bien son caractère doux et persuasif. « Il est digne, écrivait le cardinal à Voltaire, il » est digne du plus beau génie de la France de terminer » sa carrière littéraire par un ouvrage qui fasse aimer la » vertu, l'ordre et la subordination, sans lesquels toute » société est en trouble; qui fasse aimer votre ame autant » qu'on aime votre esprit. Ce n'est point une capucinade » que je vous demande, c'est l'ouvrage d'une ame hon- » nête et d'un esprit juste. » On voit par-là que le cardinal insinuait poliment à Voltaire que ses derniers écrits n'étaient ni d'une ame honnête, ni d'un esprit juste. Le philosophe ne tint aucun compte d'un conseil si sage et si mesuré.

Nous avons cherché à faire apprécier le caractère et le talent littéraire du cardinal de Bernis. Ses ouvrages doivent entrer dans les collections de tous ceux qui aiment la poésie. Quoiqu'ils soient loin d'être classiques, ils offrent des beautés de plus d'un genre, et semblent tenir sous quelques rapports au règne de Louis XIV, qu'un poète qui en avait vu la fin appelait *un siècle plein de politesse.* C'est ce qui paraît avoir décidé les éditeurs à les reproduire avec le soin qu'ils donnent à tout ce qui sort de leurs presses.

P.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

SUR M. DE VILLOISON.

Cette notice sera, je le prévois, trouvée insuffisante et sèche, et ne pourra pleinement satisfaire la curiosité publique, toujours avide de connaître dans les moindres détails la vie des hommes célèbres. Ma plume n'est point assez exercée, et mes relations avec M. de Villoison ont été beaucoup trop bornées pour que je puisse écrire convenablement et avec une juste étendue sa vie littéraire et privée. Il sera loué dignement par l'élégant et docte écrivain que l'Académie qui le regrette a choisi pour historien. J'ai voulu simplement recueillir quelques faits, rassembler quelques notes, et je ne prétends pas avoir en tout ceci d'autre mérite que celui d'un peu d'exactitude.

M. de Villoison, né à Corbeil sur Seine, le 5 mars 1750, fit ses études à Paris, au Collége de Beauvais, et les fit avec le plus brillant succès. Il avait constamment tous les prix de grec, très-souvent ceux des autres compositions, et dans toute l'Université on ne parlait de lui qu'avec admiration. Maître d'une assez grande fortune, il put, en sortant du collége, se livrer tout entier à l'étude, et il n'eut pas, comme tant d'autres, à lutter contre les obstacles sans nombre qu'oppose à la culture des lettres le défaut d'indépendance.

En 1772, il fut nommé membre associé de l'Académie des Inscriptions (1). Telle était déjà sa célébrité et la renommée de ses travaux, que ce choix d'un jeune homme de vingt-deux ans, qui n'avait encore rien publié, n'étonna personne, sembla juste à tout le monde.

Le premier ouvrage de M. de Villoison parut en 1773, et annonçait déjà une grande connaissance de la langue grecque et une érudition peu commune : c'était l'édition du *Lexique Homérique d'Apollonius* (2), qu'il publia d'après un manuscrit de la biblio-

(1) Acad. B. L., t. 38. Hist., p. 4.

(2) *Apollonii Sophistæ Lexicon græcum Iliadis et Odysseæ. Primus è codice manuscripto San-Germanensi in lucem vindicavit*, etc. etc., *Joh. Bapt. Casp. Dansse de Villoison*, etc. etc. 2. 4°. Lutet. 1773.

Digitized by Google

thèque de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. Les prolégomènes et les notes sont remplis d'excellentes remarques; il en augmenta encore l'intérêt en y insérant plusieurs passages de grammairiens inédits, et entr'autres tous les meilleurs articles du Dictionnaire de Philémon, dont la bibliothèque de Paris possède le manuscrit. Au reste, j'observerai en passant que ce Lexique est d'assez peu d'importance. Je l'ai copié tout entier, et j'ai observé qu'il n'a presque rien qui ne soit déjà dans Eustathe, Thomas Magister, etc.

Dans la même année, il lut à l'Académie des Belles-Lettres deux dissertations dont elle a fait imprimer les extraits dans ses Mémoires. La première est intitulée : *Recherches historiques sur les Jeux Néméens* (1); la seconde, *Recherches critiques sur le grec vulgaire* (2). Vers le même temps, il écrivit aux auteurs du *Journal des Savans* une lettre sur un passage de l'Œdipe-Roi (3). Il y proposait une correction qu'il reproduisit encore dans son *Longus* (4), mais que M. de Vauvilliers critiqua justement (5), et que M. Brunck n'adopta point.

Je trouve qu'en 1776 il donna quelques soins à l'édition du *Voyage littéraire de la Grèce*, par M. Guys (6). A la fin d'un ouvrage de M. Dutens (7), publié cette même année, il y a une lettre de M. de Villoison à l'auteur, sur le sens du mot ἄιθων dans une médaille de Cydon.

Le *Longus* parut en 1778 (8). M. Schæfer de Leipzig, qui a publié, il y a deux ans, une édition de cet auteur, avec des remarques excellentes, a repris quelques fautes échappées à M. de Villoison, avec un ton d'ironie qui, je le dirai franchement, m'a paru peu convenable. Quand on a raison contre un homme d'un tel

(1) Acad., t. 38. Hist., p. 29.
(2) Acad., t. 38. Hist., p. 60.
(3) Juin 1773, p. 349.
(4) *Animadv.*, p. 85.
(5) *Not. ad Œd. R.*, 464.
(6) Edit. de 1776. Avert., p. iij.
(7) Explication de quelques médailles grecques et Phénic., etc. Londres, 1776. 4°. p. 229.
(8) *Longi Pastoralium de Daphnide et Chloe libri IV, ex recensione et cum animadversionibus Joh. B. C. Dansse de Villoison*, etc.

Digitized by Google

mérite, il faut, si je ne me trompe, avoir raison avec modestie; et véritablement quand on songe qu'en 1778 M. de Villoison n'avait que vingt-huit ans, il faut s'étonner, non pas qu'il soit tombé dans quelques erreurs légères et sans importance, mais qu'il ait pu, à cet âge, avoir déjà tant de lecture, et une si parfaite connaissance des mots et des choses.

Ce fut vers cette époque que M. de Villoison fut envoyé à Venise (1), aux frais du gouvernement, pour visiter la bibliothèque de Saint-Marc. « Les savans, dit l'abbé Auger (2) ont vu » avec plaisir M. de Villoison, de l'Académie des Inscriptions et » Belles-Lettres, se retirer dans un pays étranger pour s'y occuper » à publier des ouvrages qui n'ont jamais vu le jour; et l'on ne sait » ce que l'on doit admirer davantage, ou l'ardeur du jeune Académi» cien qui s'est arraché à sa famille et à la tendresse d'une nouvelle » épouse, pour aller loin de sa patrie recueillir et communiquer à » l'Europe savante des richesses inconnues, ou le zèle du gouverne» ment français qui soutient et protège cette courageuse entreprise. » C'est à Venise que M. de Villoison trouva les précieux manuscrits d'après lesquels il donna cette édition d'Homère (3), qui est son plus beau titre de gloire, et qui fera vivre son nom aussi long-temps que celui du prince des poètes. Il n'est personne qui ne sache que les Scholies publiées par M. de Villoison contiennent des variantes prises dans les antiques éditions d'Aristarque, de Zénodote, d'Aristophane, de Philémon, d'Antimaque, etc. etc., et qu'à la marge de presque tous les vers se trouvent les différens signes dont les premiers critiques se servaient pour indiquer les passages supposés, obscurs, corrompus ou remarquables, les fausses leçons de Grotès, les corrections d'Aristarque et de Zénodote, les lieux douteux, transposés; enfin, tout ce qui dans Homère pouvait offrir lieu à quelque observation (4). Ce n'est que depuis cette édition que le texte des poëmes

(1) Villoison. *Præf. novæ vers. græcæ*, etc., p. 1.

(2) Auger. Trad. de Lysias, p. lvj.

(3) *Homeri Ilias ad veteris codicis Veneti fidem recensita. Scholia in eam antiquissima ex eodem codice aliisque nunc primum edidit cum asteriscis, obeliscis, aliisque signis criticis J. B. C. Dansse de Villoison*, etc. Venet. 1788. fol.

(4) *Voy.* Villoison Anecdot., t. 2, p. 183.

Digitized by Google

d'Homère est véritablement connu (1); et quand M. Scheid (2) a dit de M. de Villoison qu'il ne fallait pas le compter *inter editores, sed inter sospitatores Homeri*, tous ceux qui ont une juste connaissance des choses, n'ont pas vu dans cette phrase le langage d'une épître dédicatoire, mais celui de la vérité.

M. de Villoison publia aussi à Venise les deux volumes de ses *Anecdota græca* (3). Le premier contient le recueil historique et mythologique composé par l'Impératrice Eudocie, sous le titre d'*Ionia* (*Violarium*) : le second, différens extraits de grammairiens, de sophistes et de philosophes inédits. Il y a dans ce second volume une érudition littéraire vraiment prodigieuse.

M. de Villoison copia aussi dans la bibliothèque de Saint-Marc une traduction grecque anonyme des Proverbes, de l'Ecclésiaste, de Ruth, des Lamentations, de Daniël et du Pentateuque. Il la fit imprimer à Strasbourg (4), à l'exception du Pentateuque dont il ne donna que des fragmens, se proposant de le publier tout entier à son retour de la Grèce (5); mais il ne put exécuter ce projet, non plus que beaucoup d'autres qu'il avait conçus pour les progrès de la littérature.

Je ne connais que le titre d'un petit ouvrage critique qu'il adressa de Venise, sous la forme de lettre au docteur Lorry. *Epistola ad virum cl. Lorry, de locis quibusdam Hippocratis*, etc. Venet; 1783. 4°.

A son retour d'Italie, M. de Villoison visita l'Allemagne. Ce fut pendant son séjour à Weimar qu'il composa ses *Epistolæ Vinarienses*, recueil important de variantes et de corrections sur Nonnus, Homère, Hésiode, Hipparchus, Joseph, et d'autres auteurs. Il vécut à Weimar, dans la société particulière du duc régnant dont

(1) M. Wolf. *Præf. nov. edit.*, p. xxxiij.

(2) *Dedicat. Valcken. et Lennep. observ. analog.*

(3) *Anecdota græca è Regia Parisiensi et è Veneta S. Marci de prompta edit. J. B. C. Dansse de Villoison*, etc. Venetiis, 1781. 2. 4°.

(4) *Nova versio græca Proverbiorum*, etc., *ex unico S. Marci biblioth. codice Veneto, nunc primum eruta et notulis illustrata à J. B. C. Dansse de Villoison*, etc. 1784. Argentorati. 12o.

(5) *Præf.*, p. 26.

Digitized by Google

il possédait depuis long-temps l'amitié ; et auquel il avait, quelques années auparavant, dédié son *Longus*. Il fut lié avec M. Wieland auquel il a adressé une de ses *Epistolæ* ; et avec M. Gœthe, pour le portrait duquel il fit les vers suivans : (1)

Augusto et Musis charus tractavit amores
Lethiferos juvenum, fortia facta ducum,
Atque pari ingenio commissa negotia ; doctæ
Mæcenas aulæ, Virgiliusque simul.

Je transcrirai aussi ceux qu'il composa pour le portrait de M. Wieland :

Jupiter in terris dixisset voce Platonis ;
Voce Wielandi diceret ipse Plato,
Mæoniusque senex, Ariostus et ille sepultis
Qui salsas voces ingeniumque dedit.

Dans les *Recherches* de M. de Sainte-Croix *sur les mystères du paganisme*, publiés en 1784, on trouve une longue dissertation de M. de Villoison, *de triplici Theologia, mysteriisque veterum.*

Ce fut cette année ou la suivante qu'il partit pour la Grèce avec M. de Choiseul-Gouffier (2). Il visita pendant trois ans (3) le Continent, les îles de l'Archipel, les bibliothèques des monastères, et s'y perfectionna singulièrement dans la connaissance de la langue vulgaire qu'il parlait avec beaucoup de facilité.

M. de Villoison passa les années dangereuses de la révolution à Orléans, vivant dans une retraite absolue, et ne sortant presque de chez lui que pour aller s'enfermer dans la bibliothèque publique, riche en livres précieux. Il y trouva un très-grand nombre d'éditions grecques dont les marges étaient couvertes de notes manuscrites de Henry de Valois. Il les copia toutes avec un zèle et une patience admirables, et en forma un recueil très-volumineux qu'il communiquait avec une rare bonté à toutes les personnes qu'il savait occupées de quelqu'un des auteurs annotés par Valois. C'est ainsi qu'il donna à M. Bast, notre commun ami, les notes sur Lucien, à M. Weiske celles sur Xénophon. Je citerai une autre preuve de

(1) *Epistolæ Vinarienses*, p. 71.
(2) *Præf. novæ vers. gr. Proverb.*, p. xxvij.
(3) Magasin Encyclop., 5e année, t. 3, p. 524.

Digitized by Google

son extrême complaisance, et je le ferai avec d'autant plus de plaisir qu'elle m'est personnelle. Je n'étais en quelque sorte connu de lui que de nom et de vue ; mais ayant entendu dire que j'avais préparé une édition des *Héroïques* de Philostrate, il m'envoya, sans que je les demandasse, et accompagnées de la lettre la plus aimable et la plus obligeante, les notes de Valois sur l'ouvrage qui m'occupait.

Le 6 du mois de brumaire an VIII, M. de Villoison ouvrit un cours particulier de littérature grecque, pour lequel les conservateurs de la bibliothèque lui accordèrent l'usage d'une de leurs salles. Il dit dans le prospectus de ce Cours (1), que totalement ruiné par la révolution, il se trouve réduit à tirer parti des connaissances qu'il n'avait jusqu'alors cultivées que pour son plaisir. Il avait fixé à la somme modique de 24 liv. par mois le prix de la souscription. Ce Cours ne dura pas, je crois, plus de quelques mois : le petit nombre de personnes qui avaient souscrit s'éloignèrent insensiblement, et bientôt il ne resta plus personne. Qu'on me permette de le dire, M. de Villoison était quelquefois dans ses leçons ce qu'il est souvent dans ses livres : il abusait de sa vaste érudition, de sa prodigieuse mémoire, et se jetait dans des digressions sans mesure et sans terme, qui lui faisaient totalement oublier son auteur.

Dans ce même temps le gouvernement créa une chaire provisoire de grec moderne à l'école spéciale des langues orientales vivantes établie à la Bibliothèque : elle fut obtenue par M. de Villoison.

Environ deux ans après, la mort de M. Sélis ayant laissé une place vacante à l'Institut, M. de Villoison se mit sur les rangs, et fut nommé (2). Les mémoires de sa classe n'étant pas encore complétement imprimés, je ne puis dire avec exactitude quels furent ses travaux académiques ; je sais seulement qu'il lut une fois des *observations sur les inscriptions grecques des pierres gravées inédites, et sur celles qui avaient déjà été publiées, mais mal expliquées par les plus célèbres antiquaires* (3). Il a été aussi chargé de plusieurs rapports, mais je n'ai point à cet égard de notions certaines.

Le *Magasin Encyclopédique* contient un grand nombre de disser-

(1) *Magasin Encycl.*, 5e année, t. 3, p. 523.
(2) *Ibid.*, 7e année, t. 6, p. 541.
(3) *Ibid.*, 8e année, t. 5, p. 251.

Digitized by Google

tations de M. de Villoison, presque toutes d'un grand intérêt et traitées avec une étonnante érudition. En voici une liste que je crois à-peu-près complète :

Lettre à M. de la Rochette, sur un passage des Hymnes de Synésius (1). — Lettre au même, avec sa réponse (2), sur le fameux passage d'Horace. *Art. Poet.* 128.

Difficile est propriè communia dicere.....

— Lettre au même (3), sur quelques usages de l'antiquité, et restitution d'un passage de Saint-Chrysostome. — Notice sur Jules Mamignati (4), poète italien, auteur d'une *Heriade* imprimée à Venise cent ans avant celle de Voltaire, et dont aucun bibliographe n'a parlé. — Lettre au C. Millin (5), sur une inscription grecque d'Egypte, publiée par le C. Sonnini, et expliquée par le C. Gail. — Extrait d'une lettre à M. Millin (6), sur la singulière méprise d'un Editeur hollandais qui a pris une lettre grecque de M. le baron Van Swieten pour l'ouvrage d'un ancien jurisconsulte grec. — Remarques (7) sur quelques inscriptions grecques de marbres antiques et de pierres gravées, principalement sur celles qui sont en forme de dialogue. — Lettre à Fl. Lécluse (8), sur la prononciation, l'accentuation, la prosodie et la mélodie de l'ancienne langue grecque. Cette lettre avait déjà été imprimée dans le *Manuel de la Langue grecque*, par M. Lécluse : l'édition du *Magasin* offre des corrections et des augmentations considérables. — Extrait (9) du Prospectus écrit en grec vulgaire, d'un Dictionnaire grec ancien et moderne, avec des observations. — Annonce (10) d'ouvrages relatifs à l'éducation, par feu Adam, professeur d'éloquence à l'Université de Paris. — *Genethliacon Hieron. Landii* (De Lalande) *clarissimi*

(1) *Magasin Encycl.*, 3e année, t. 5, p. 428.
(2) 4e année, t. 1, p. 559.
(3) 4e année, t. 4, p. 187.
(4) 5e année, t. 1, p. 299.
(5) 6e année, t. 2, p. 477.
(6) 6e année, t. 4, p. 342.
(7) 7e année, t. 2, p. 451.
(8) 7e année, t. 5, p. 456.
(9) 8e année, t. 1, p. 214.
(10) *Ibid.*, p. 119.

Astronomi

Digitized by Google

Astronomi (1). — Extrait d'une lettre à M. Millin (2), sur l'inscription grecque de la prétendue colonne de Pompée. — Notice (3) de quelques ouvrages nouveaux des Grecs modernes, et notamment de la traduction en grec vulgaire de la *Philosophie chimique* de M. Fourcroy. — Trois lettres à M. Akerblad (4), sur l'inscription grecque de Rosette. — Extrait (5) de différentes lettres d'Italie, sur Alfieri, etc. — Remarques (6) sur deux inscriptions runiques trouvées à Venise et publiées par M. Akerblad, et sur les Varanges.

M. de Villoison a donné, dans le *Voyage en Troade* de M. Chevalier (7) un long morceau sur l'état de ce pays au temps du Bas-Empire. Il a enrichi de curieuses remarques le *Dictionnaire étymologique* de M. Morin. Dans la notice que M. de Saint-Vincent a publiée (8) sur son père, le président Fauris de Saint-Vincent, on trouve un Mémoire de M. de Villoison sur une inscription grecque, et une Lettre sur le digamma Eolique.

Les volumes des Mémoires de l'Académie des Inscriptions qui restent encore à publier, offriront plusieurs dissertations de M. de Villoison. Il y en aura une, entre autres, sur l'art que les Orientaux avaient de charmer les serpens (9).

Il avait préparé une édition du Traité de Cornutus ou Phurnutus *de Natura Deorum*, et elle étoit prête pour l'impression dès 1778 (10); une Paléographie critique (11); un Traité de la Théo-

(1) *Magasin Encycl.*, 8e ann., t. 1r, p. 23[1].

(2) 8e année, t. 5, p. 55.

(3) *Ibid.*, p. 482.

(4) 8e année, t. 6, p. 70.-378. 9e année, t. 2, p. 174-313. — M. Akerblad, qui a été le dernier chargé des affaires de Suède en France, et que je me fais un honneur et un plaisir de compter au nombre de mes plus chers amis, s'est fait un grand nom parmi les Orientalistes, par la découverte de l'écriture cursive Copte, et celle d'un alphabet Egyptien.

(5) 9e année, t. 4, p. 387.

(6) 9e année, t. 5, p. 25.

(7) Tom. 2, p. 103-150.

(8) A Aix. An VIII. 4°.

(9) M. Larcher. Hérodote, t. 3, p. 556.

(10) *Animadv. ad Long.*, p. 52. *Prolegom.*, p. *lv.* *Heyne Epist. ante Heraclid.* Schow, p. *xiv.* Larcher. Venus, p. 23. Villoison. Anecd. 2, p. 243.

(11) *Prolegom. ad Long.*, p. *lv.* Anecdot. 2, p. 171.

Digitized by Google

logie physique des Stoïciens (1) ; une édition du Sophiste Choricius (2). Il travailloit depuis vingt ans à un ouvrage *sur la Grèce ancienne et moderne, considérée sous tous ses rapports* (3).

Cet homme si laborieux, si savant, avait obtenu, le 23 décembre de l'année dernière (4), que sa chaire provisoire de grec moderne à l'Ecole spéciale des langues orientales fût fondée au Collége de France, sous le titre de Chaire de langue grecque ancienne et moderne. Il jouit peu de temps de cette glorieuse récompense de ses longs travaux. Le mois suivant, il fut attaqué d'une violente jaunisse causée par des obstructions au foie et des calculs biliaires. Les secours de l'art lui furent inutilement prodigués, et il est mort le vendredi 26 avril, à 55 ans, lorsqu'il était encore dans toute la force de son talent.

On dit que lorsque M. de Villoison ne put pas douter que sa fin ne fût prochaine, il supporta l'idée de la mort avec tranquillité et courage. Et comment, en effet, ne pas mourir avec courage, lorsqu'on est sûr de vivre dans la postérité, lorsqu'on laisse après soi de grands monumens de gloire, sur-tout lorsque l'on a dans le cœur le sentiment à la fois philosophique et religieux qu'il est une vie future, et meilleure que celle d'où l'on va sortir; lorsque l'on croit que ce n'est pas au hasard que nous fûmes créés, et qu'il est un pouvoir suprême qui n'a pas produit et nourri les êtres humains pour les jeter, après les rudes maux de cette vie, dans le mal éternel de la mort, mais qui s'intéressant à notre bonheur, nous prépare hors de cette terre un port et un asile. *Non enim temere nec fortuito sati et creati sumus, sed profecto fuit quædam vis, quæ generi consuleret humano, nec id gigneret aut aleret, quod, cùm exantlavisset omnes labores, tùm incideret in mortis malum sempiternum, portum potiùs paratum nobis et perfugium putemus* (5).

Ω.

---

(1) *Proleg. Long.*, p. *lv*. Anecd. 2, p. 243.

(2) Villebrune. *Præf. Hippocr. aphor.*, p. 1.

(3) *Magasin Encycl.*, 5e année, t. 3, p. 524.

(4) M. Ersch s'est trompé lorsqu'il a dit, dans le *Supplément à la France littéraire*, p. 458, que M. de Villoison était professeur au Collége de France depuis janvier 1800.

(5) *Cicero Tusculan.*, I, 49.

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Les Templiers, tragédie en cinq actes de M. *Rénouard*.

NEUF gentilshommes français fondèrent à Jérusalem, vers 1118, l'ordre religieux et militaire des Templiers. Le roi Baudouin II leur donna un logement près du Temple; de là vint leur nom. Un de leurs vœux était de défendre les pélerins de la Terre-Sainte contre les infidèles. Ils se distinguèrent par mille actions d'éclat, acquirent d'immenses richesses, qui, suivant l'immuable usage, entraînèrent après elles le luxe et la volupté. J'en crois à ce sujet bien plus l'histoire que le proverbe dont leur nom fait souvenir. Divers ordres religieux ont été affublés de proverbes encore plus fâcheux, sans qu'on ait cru devoir ajouter foi aux accusations populaires qu'ils exprimaient.

Chassés de la Palestine, les Templiers revinrent en Europe. Philippe-le-Bel régnait en France. Ce monarque avait de grandes qualités et de grands défauts. Il était ferme, violent et implacable. Les monnaies ayant été affaiblies, le peuple se mutina. « Les Templiers furent notés, dit Mézerai, » pour avoir contribué à cette mutinerie. » Le motif qui les en fit soupçonner, c'est qu'ayant beaucoup d'espèces ils perdaient beaucoup à cet affaiblissement. « Il y a appa- » rence, ajoute l'historien, que le roi qui n'oubliait jamais » les offenses, garda le souvenir de celle-là dans son ame, » et que ce fut un des motifs qui le porta à s'en venger » sur tout l'ordre. »

« Cette année, sur la dénonciation de quelques scélérats » d'entr'eux, que la grandeur de leurs crimes, le desir de » l'impunité ou de la récompense poussait à cela, le roi,

Digitized by Google

» du consentement du Pape avec lequel il s'était nouvelle-
» ment abouché à Poitiers, les fit tous arrêter le même
» jour dans tout le royaume, saisit leurs biens, s'empara
» du Temple à Paris, de tous leurs trésors et papiers. »

Les accusations de leurs dénonciateurs, les dépositions des témoins, les aveux d'un grand nombres d'accusés sont si extraordinaires, que ceux même qui les admettent les regardent comme invraisemblables. Tel est le père Daniel : « Ces crimes, dit-il, sont si atroces, qu'ils n'ont guère
» de vraisemblance; mais il arrive quelquefois que la vrai-
» semblance n'est pas où la vérité se trouve. » Mézerai ne sait s'il doit traiter une partie de ces faits d'horribles ou de ridicules. Les gens sensés les regardent aujourd'hui comme absurdes.

Le premier article des statuts était de renier J. C. et de cracher trois fois sur un crucifix ; et leur institution avait pour objet la religion du Christ et la protection de ses défenseurs !

Le second était que le récipiendaire baisoit celui qui le recevait, à la bouche, au nombril, au dos, et à un autre endroit que nomme le révérend père Daniel, mais que je ne saurais même indiquer.

Le troisième leur défendait le commerce des femmes, de peur qu'elles n'en causassent ; et par forme de dédommagement leur permettait entr'eux les débauches les plus outrées. Si la défense était enfreinte, et qu'il en résultât un enfant, on devait le tuer et le rôtir : le reste à l'avanant. Ces contes d'ogres ne trouvent plus aujourd'hui de créance que chez quelques vieilles nourrices. Ils n'en obtinrent pas même généralement, il s'en faut bien, dans le quatorzième siècle, où la crédulité était bien plus robuste.

Néanmoins, avant de rien décider contre tout l'ordre par les voies canoniques, et apparemment comme par provision attendu l'urgence, le roi avec le consentement du Pape, dit le père Daniel, « fit une justice exemplaire
» de plusieurs particuliers. On choisit ceux qui, malgré

Digitized by Google

» les preuves qu'on avait de leurs crimes et de leurs dé-
» bordemens, persistèrent dans l'interrogatoire à les nier ;
» et on en brûla vifs plus de cinquante comme coupables
» d'hérésie, et du crime infâme qui a été de tout temps
» puni par le feu. » Mézerai observe qu'ils furent brûlés à petit feu ; ils étaient au nombre de cinquante-sept. Tous protestèrent jusqu'au dernier soupir qu'ils mouraient innocens ; ce qui fit, dit plaisamment le père Daniel, *un mauvais effet* parmi le peuple : témoin de cette inébranlable fermeté, il crut qu'ils disaient vrai. Au concile de Vienne, en 1311, on délibéra sur la destruction de l'ordre entier : *les opinions furent partagées ;* mais le Pape, dit-on, avait depuis long-temps promis à Philippe leur abolition. Quelques-uns mêmes ont cru que c'était une des conditions que le monarque français lui avait imposées, en lui procurant la tiare. Quoiqu'il puisse être de ce fait impossible à constater, l'avis contraire aux Templiers l'emporta ; non qu'ils fussent jugés inutiles, puisqu'à ce même concile de Vienne on arrêtait une nouvelle croisade, mais parce que « c'était, dit le père Daniel, l'avis
» du pape, du roi de France, et celui des rois d'Espagne
» qui avaient des vues plus intéressées que le pape et le
» roi de France sur les biens des Templiers. »

Jacques Molay était depuis cinq ans en prison avec Guy, frère du Dauphin d'Auvergne. On voulait qu'ils avouassent publiquement la vérité des crimes imputés à leur ordre, et répétassent la confession qu'ils en avaient faite eux-mêmes. On les fit monter sur un échafaud, où se trouvaient deux légats du pape, qui lurent à haute voix leur confession. Ils protestèrent l'un et l'autre qu'ils avaient par faiblesse, pour complaire au pape et au roi, calomnié leur ordre ; « que c'était un ordre très-saint ; qu'ils étaient
» prêts à mourir pour soutenir cette vérité. Les cardi-
» naux, extrêmement déconcertés, les firent remener en
» prison. On fit leur procès, ils furent brûlés vifs, (à petit

Digitized by Google

» feu aussi), l'un et l'autre persistant *dans leur opiniâtreté.* » (Daniel). »

L'abbé Velly prétend que l'affaire des Templiers est l'énigme la plus impénétrable, que la négligence ou la malice des historiens ait laissée à deviner. Il nous semble au contraire qu'avec une médiocre attention on en peut trouver le mot, (quoiqu'il reste certains faits difficiles à expliquer), et qu'on peut affirmer aujourd'hui, que s'il y avait parmi eux quelques débauchés, ou quelques coupables, l'ordre était pur. Nous sommes même très-portés à croire que jamais, sur-tout dans la chrétienté, il n'a existé un ordre de débauchés, de scélérats et de parricides.

On conçoit que de jeunes libertins aient pu se permettre des orgies et des profanations scandaleuses; mais qu'un ordre religieux ait érigé en lois la crapule, l'impiété, l'abomination, c'est assurément ce qu'on ne saurait se persuader. Les folies criminelles d'une jeunesse dissolue n'étaient pas plus les règles de l'ordre des Templiers, que les soupers impudiques d'Auguste ou du régent, des statuts de l'empire romain ou de la monarchie française.

Ainsi la dénonciation faite par deux scélérats porte sur des faits non pas seulement invraisemblables, mais moralement impossibles.

Comment a été instruite la procédure? On a refusé un défenseur à cet infortuné grand-maître, qui le réclamait avec d'autant plus d'instance et de justice qu'il n'avait aucune instruction. Sa demande fut refusée, sous prétexte qu'on n'accordait pas de défenseurs aux hérétiques. Cependant les Templiers publièrent quelques apologies, auxquelles on n'eut aucun égard; ils citèrent des faits décisifs qu'on ne voulut pas même approfondir. Velly en rapporte un qui eût suffi à leur justification. Il fut écarté comme les autres. Il paraît que l'inquisiteur qui instruisait le procès n'aimait pas les faits justificatifs.

On objecte contre eux leurs confessions. Elles furent arrachées par les tortures, et rétractées persévéramment jus-

Digitized by Google

qu'au milieu des bûchers par *tous* ceux qui furent livrés au feu. On allègue quelques aveux qui ne furent pas dus à la torture, entr'autres celui du grand-maître; mais il déclara qu'il l'avait fait pour plaire au monarque, au Saint-Père, pour sauver sa vie, et il le rétracta en la sacrifiant, et il persévera jusques dans les flammes. Si l'on en croit, comme dit Pascal, des témoins qui se font égorger, on peut croire aussi des hommes qui se font brûler, quand ils rétractent des aveux de crimes, à la lettre incroyables. L'apologiste des Templiers observa que leur ordre comptait parmi ses membres une quantité prodigieuse de gens de la plus haute naissance, d'hommes d'un âge mûr, de vieillards. Il demanda s'il était possible que de tels personnages eussent pris des engagemens aussi abominables qu'on le supposait.

Daniel même rapporte un fait qui seul prouverait l'extravagance de cette supposition; c'est que *plusieurs* des Pères du concile opinaient à conserver l'ordre, et il fallut, pour emporter la balance d'un autre côté, l'influence du Pape et de trois ou quatre souverains, dont quelques-uns convoitaient la dépouille de ceux qu'il s'agissait de proscrire. Le roi de France n'était pas du nombre de ces derniers.

Il faut remarquer que toutes les procédures avaient été lues au concile. Si les Pères avaient cru à l'existence des épouvantables statuts dont nous avons parlé, *un seul* d'entr'eux aurait-il osé demander la conservation de l'ordre? cette demande ne l'eût-elle pas couvert de confusion et d'opprobre? Mais c'est perdre trop de temps à réfuter le père Daniel. Le supplice des Templiers est, comme le dit le président Hénault, un événement *monstrueux*. Bossuet, malgré les ménagemens que tout lui imposait, dit en propres termes, dans son Abrégé de l'Histoire de France, auquel le dauphin travaillait avec lui: « Les Templiers » avouèrent dans les tortures, et nièrent dans les sup» plices. On ne sait s'il n'y eut pas plus d'avarice et de

Digitized by Google

» vengeance que de justice dans leur exécution. » Au reste on pouvait dissoudre l'ordre sans brûler personne; si l'on voulait brûler absolument, tout au moins fallait-il instruire le procès dans les formes, entendre ceux dont les accusés invoquaient le témoignage, ne pas leur donner pour juges des prélats avec lesquels ils avaient eu de violens démêlés, ne pas leur refuser les moyens de se défendre.

Jacques Molay, grand-maître de cet ordre, a donc été justement regardé par M. Rénouart comme une illustre victime et un personnage éminemment théâtral. Je pense même qu'il l'est plus que Polyeucte. On le plaint; et il est difficile de plaindre Polyeucte, qui provoque le martyre, qu'il regarde comme le souverain bonheur. Le grand-maître s'y résigne, et ne le desire pas. Polyeucte est au-dessus de l'humanité; le grand-maître y tient encore, et n'est représenté que comme le premier des hommes

Le sujet était difficile; la monotonie à craindre. Il en est de même de tous les grands traits d'histoire. Comme tout le monde sait d'avance le dénouement, il faut un art prodigieux pour exciter et soutenir l'intérêt. Cet art n'a pas manqué à l'auteur, si l'assemblée n'a pas manqué de goût; car l'attention a été extrême, et l'émotion presque continue. Du moins les momens de langueur ont été rares et courts; encore quelques-uns peuvent-ils être mis sur le compte de tel ou tel acteur.

Le personnage principal du tableau est le grand-maître. C'est véritablement la vertu aux prises avec l'infortune. Le puissant intérêt qui s'attache à lui n'empêche pas de remarquer le jeune Marigny, dont la fermeté ne le cède pas à celle de Molay. S'il est un peu dominé par lui, c'est sans être éclipsé. Ce jeune homme, qui fait de plus grands sacrifices, excite même, en quelque sorte, une plus tendre compassion.

Il y a deux invraisemblances assez fortes dans ce rôle. D'abord, c'est que tous les témoins de son admission

Digitized by Google

dans l'ordre aient péri : il le croit au moins, et il se trompe, car le grand-maître en était instruit ; c'est ensuite que ce fils du surintendant ait obtenu l'agrément du roi et de la reine pour épouser une souveraine, parente de cette princesse.

Ce jeune Marigny, se supposant libre aux yeux des hommes, est revenu de la Palestine avec le projet ou la tentation de sacrifier à l'ambition et à l'amour un serment ignoré. En arrivant, il voit que les Templiers sont menacés, que son père est à la tête de leurs ennemis. Il ne balance pas à se déclarer leur confrère, et à préférer la mort au trône et à sa maîtresse. Placé entre l'honneur, l'amour et la nature, sa situation est déchirante. La scène d'entre son père et lui aurait dû l'être aussi ; mais elle ne l'est pas. Le surintendant n'a qu'un moment d'énergie, c'est lorsque la reine lui conseille de rétracter ses accusations. Périssent, s'écrie-t-il, les Templiers, mon fils et moi, plutôt que je consente à passer pour un calomniateur.

Les scènes où paraît ce surintendant sont les plus faibles de la pièce. Il y en a même une qui ne m'a point semblé assez tragique ; c'est celle où il retient son fils qui brûle de prendre devant le roi la défense de l'Ordre. La pantomime qu'il exécute à diverses reprises pour lui fermer la bouche, ses appréhensions, ses efforts ont quelque chose de trop peu grave. Je ne puis assurer qu'il n'y ait pas un peu de la faute de l'acteur. On a aussi aperçu quelques répétitions, quelques réminiscences ; ent'autres ce vers :

Et qui meurt innocent meurt toujours avec gloire.

Son plus grand défaut est d'exprimer une pensée qui n'est pas juste. L'innocent meurt sans infamie, mais non pas toujours avec gloire : il n'y en a point à être la victime d'une erreur de la justice.

Au reste, ces taches légères et quelques autres que j'ai cru apercevoir, se perdent au milieu de la foule nombreuse des beaux vers, des grandes pensées, des traits de situation, des

Digitized by Google

sentimens sublimes dont cette pièce est remplie, et que Corneille ne désavouerait pas. Philippe n'est ni odieux ni avili ; il a l'air d'être abusé, comme il le fut sans doute. Car on ne peut pas supposer qu'il ait sciemment immolé l'innocence, parce qu'elle rétractait un aveu arraché par la torture. Le personnage de la reine n'est ni nécessaire ni fortement caractérisé ; cependant il fait plaisir, parce qu'on voit dans cette princesse un appui pour les opprimés. Le connétable défend d'une manière assez faible les Templiers qu'il protége ; mais son récit est touchant et pathétique. J'ai cependant ouï observer avec beaucoup de justesse, ce me semble, qu'il devrait se faire demander, ordonner même cette narration par le roi, attendu qu'elle contient une prophétie effrayante pour ce monarque, dont elle annonce la mort dans l'année. Mais quelle magnifique peinture que celle de ces infortunés, qui, environnés de fumée, ne sont plus aperçus, et qu'on entendait encore

Chanter de l'Eternel le sublime cantique.

L'ordre du sursis arrive :

Mais il n'était plus temps... les chants avaient cessé.

Il est impossible d'exprimer l'effet qu'a produit tout ce morceau, le saisissement qu'on a éprouvé, la commotion électrique qu'on a ressentie. Depuis le siége de Calais, on n'avait rien vu de semblable ; et il faut remonter encore plus haut, il faut se reporter aux beaux jours de Voltaire, pour trouver une pièce qui ait eu autant de droits au brillant succès que celle-ci a obtenu.

On n'est point d'accord sur le style. Les uns le trouvent âpre et tendu ; les autres harmonieux et naturel. On ne peut pas prononcer un jugement assuré après une seule représentation, où l'attention a tant d'objets à saisir ; mais, en général, il m'a paru d'une belle simplicité, souvent énergique, presque toujours approprié au sujet et à la pensée.

Je me range toujours du parti qu'on opprime.
. . . . . Si j'obéis, votre mort est certaine.

Digitized by Google

— Obéissez toujours,
Je vous admire.
— N'admirez que le ciel, c'est lui qui nous inspire.

LE ROI.

N'avez-vous rien à dire à votre ancien ami?

MOLAY.

— Sire, je vous dirai que mon cœur vous pardonne.

Ces vers et beaucoup d'autres, qui ont fait couler des larmes d'attendrissement et d'admiration, ne sont point boursouflés, et me semblent plutôt de l'école de Corneille que de celle de Thomas; ou, pour mieux dire, il me paraissent dignes de faire eux-mêmes école et de servir de modèle.

La torture interroge, et la douleur répond.

. . . . . .

La terreur de mon nom le poursuit dans son île.

Ceux-ci sont forts, sans âpreté.

La pièce a été bien jouée par tous les acteurs à-peu-près, et ne l'a été d'une manière supérieure que par Saint-Prix, et par Damas dans la dernière scène. Le rôle de la reine ne veut ni cris, ni emphase, ni beaucoup de mouvemens. On est persuadé que Mlle. Georges se pénétrera de cette vérité, et finira par y être aussi bonne que belle. Jamais elle n'avait paru avec tant d'éclat. Lafond rendra mieux le roi, s'il ne veut pas chercher à faire sentir qu'il en joue le personnage. Talma et lui devraient faire un échange de leurs rôles; ils y gagneraient tous deux: le public et l'auteur aussi par conséquent.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.
(Rue de Louvois.)

Le Faux Valet-de-chambre, en un acte et en prose.

CETTE comédie n'a vécu qu'un seul jour, et ne méritait pas de vivre plus long-temps. Ennuyeuse et immorale,

Digitized by Google

elle réunissait deux titres de proscription. A l'exemple du parterre, nous l'expédierons très-lestement.

Un petit maître campagnard, qui n'a pu trouver de cruelles dans sa commune, ne sachant comment s'introduire chez une dame de ses voisines, dont la sagesse est pour lui un stimulant qui l'excite à tenter sa conquête, entre à son service en qualité de valet-de-chambre. Le mari, prévenu de ses honnêtes intentions, s'amuse à berner le petit séducteur. Il ne peut, dit-il, le garder à son service, s'il ne se marie, parce qu'il est d'une figure si séduisante que sa femme craindrait le caquetage de ses bonnes amies s'il demeurait célibataire. Sous cet ignoble prétexte, il exige que M. le comte (car c'en est un) donne une promesse écrite de mariage à une duègne du château, qui a bien la quarantaine; et M. le comte en passe par-là, dans l'espoir d'une douce vengeance. Aussitôt l'époux qu'il croit tromper, et dont il est si sottement la dupe, en donne avis à un oncle qu'a le futur, et le prie de se transporter à l'instant chez lui, pour prévenir un mariage qui va déshonorer sa famille. L'oncle arrive en habit de chasse, et voulant se présenter à la femme de son voisin, demande un domestique pour le coiffer. On fait venir son neveu. Reconnaissance, surprise, explication. L'oncle trouve l'espiéglerie charmante, et la déconvenue originale. Le maître de la maison survient, et loin de se fâcher, et de chasser ignominieusement le comte, va dîner avec lui chez son oncle; et le prétendu séducteur part en gémissant d'un air assez niais, de n'avoir pas même entrevu la dame de ses pensées. Comme on n'a pas trouvé dans tout cela le mot pour rire, on n'a pas ri, et l'on a sifflé.

Cette immoralité, absolument dépourvue de comique, est attribuée à une femme, qui a fait une assez jolie petite comédie morale. Est-ce donc que les auteurs se soucieraient aussi peu de scandaliser que d'édifier, pourvu qu'ils amusent?

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Londres, 2 *mai*. Une gazette de la cour annonce des avantages considérables, remportés dans l'Inde sur Holkar.

Le roi a fait annoncer aux puissances neutres, que ses mesures étaient prises pour bloquer les ports de Cadix et de Saint-Lucar.

On écrit de l'île Saint-Thomas, au nord de l'Amérique, qu'on y croit qu'une nouvelle escadre française ne tardera pas à se joindre à celle de Rochefort, pour enlever la Jamaïque et le reste des possessions américaines de l'Angleterre.

On vient de recevoir ici, la nouvelle que Saint-Kitts a éprouvé le même sort que la Dominique et les autres îles dont on connaissait déjà la destruction. Les Français n'y ont laissé subsister que la ville. Bâtimens de commerce et plantations, tout a été détruit. Ils y ont en outre levé une forte contribution. Ils ont ensuite remis à la voile, et se sont dirigés au vent de Saint-Kitts. Nous ne recevons plus de nouvelles de la Barbade; toute communication paraît être fermée entre cette colonie et les autres: ce qui est un mauvais présage pour elle. Les derniers avis qui nous étaient parvenus de cette île, annonçaient qu'il n'y était arrivé que deux bâtimens du convoi de Cork, et que le reste était probablement tombé au pouvoir des Français, parce qu'ils avaient une escadre au vent de cette colonie. En supposant même que le convoi ait eu connaissance du danger qui le menaçait en approchant de la Barbade, il n'est pas vraisemblable qu'il ait pu échapper aux poursuites de l'escadre française; et en tout cas, il n'aura pu arriver à sa destination.

EMPIRE FRANÇAIS.

Milan, 2 *mai*. Un décret du 15 floréal a ordonné qu'il fût élevé dans la plaine de Marengo, une pyramide à la mémoire des braves, morts à la journée qui porte ce nom célèbre. Le lendemain, l'Empereur a posé la première pierre.

Nous avons reçu les nouvelles les plus satisfaisantes de l'accueil qui a été fait, à Turin, à la députation de notre ville envoyée pour y présenter nos premiers hommages à S. M. l'Empereur, notre roi. S. M., dans la réponse qu'il lui fit, manifesta les sentimens les plus favorables d'attachement et de satisfaction envers les habitans de Milan. Nous en citerons les passages suivans qui se sont gravés d'une manière inéffaçable dans la mémoire reconnaissante

Digitized by Google

de nos députés : « S. M. avait entendu avec plaisir l'expression des sentimens du peuple milanais, sentimens qui déjà lui étaient connus depuis sa première entrée victorieuse dans leurs murs.... Il a honoré les milanais du nom de ses enfans, et a témoigné qu'il avait et conserverait pour eux une affection et une sollicitude particulière.... Il s'est félicité de les avoir délivrés de leurs ennemis et sauvés de leurs dangers.... Il a sollicité, recommandé le courage, l'activité, l'amour de la patrie et de l'ordre.... Parlant de la république italienne et du royaume d'Italie, il a dit que la première avait excité l'envie et la jalousie, et que si, par événement, la monarchie avait pu en exciter davantage encore, par la difficulté plus grande de l'agiter et de la diviser, Dieu lui avait donné une bonne épée pour dissiper ses ennemis.... Il a assuré qu'il ne perdrait jamais de vue les intérêts de la ville de Milan.... et a annoncé qu'il avait hâté le moment de se rendre dans ses murs.

Du 9 mai. Il n'est pas possible d'imaginer un jour plus brillant que celui qui éclaira hier notre capitale, où Bonaparte, le héros du siècle, notre monarque adoré, a fait son entrée dans nos murs. Cette journée sera à jamais mémorable dans les fastes de notre histoire; Milan a vu entrer dans ses murs, décoré de l'auguste nom de roi, ce même héros qui en avoit déjà été proclamé le conquérant, le libérateur, le pacificateur et le législateur, et qui aujourd'hui assure sous son auguste empire cette grandeur à laquelle ses victoires et son génie nous permettent d'aspirer. On avait donné une forme neuve et élégante à la porte de Verceil, par laquelle L. M. I. et R. seraient entrées si elles étaient venues directement du Piémont. En mémoire de cet heureux événement, l'on y avait gravé cette inscription : *Imperatori Napoleoni I°, pio felici, augusto, ad regni Italici insignia solemni ritu capessenda Mediolanum adeunti, ovans Italia, restitutori gloriæ, prosperitatis adsertori.*

S. M. ayant voulu visiter, en premier lieu, Pavie, est entrée par la porte qui porte le nom du plus glorieux de ses triomphes, par la porte Marengo. Pour rendre cette entrée plus solennelle, on avait ouvert une nouvelle porte, pour que la route qui est hors des murs, formât un même alignement avec celle au-dedans. Sur le fossé qui entoure le mur, on avait construit un pont sur lequel s'élevait un arc de triomphe, avec l'inscription suivante : *Quod felix, faustum sit, Imperatorem Napoleonem*

Digitized by Google

primum pium, augustum Regem consalutat, Italia votorum compos.

Tout retraçait la mémoire des Scipions et des Emiles qui retournant en triomphe à Rome, n'y entraient plus par les portes communes, mais par une brèche que l'on faisait pour eux aux murs de la ville, comme pour isoler de voies communes ces rares héros que leur gloire et leur mérite extraordinaire élevaient au-dessus de la condition humaine.

PARIS.

Un rapport du vice-amiral Werhuel, du 7 floréal, annonce que le 3 de ce mois 33 bateaux canonniers partis de Dunkerque, pour Ambleteuse, avec 17 transports chargés des démolitions du camp d'Ostende étant séparés par les vents, ont été attaqués par des forces infiniment supérieures. Huit ont été en deux jours contraints de se rendre, après s'être vaillamment défendus. L'ennemi n'a pris que deux transports. Six autres bateaux de la flottille engagèrent un combat très-vigoureux, à quatre lieues de la côte de l'Angleterre, et força les Anglais de prendre le large. Nous n'avons eu qu'un homme de tué et trois légèrement blessés. Le vice-amiral fait le plus grand éloge du courage des marins et des soldats de la flottille.

Ce léger échec est plus que compensé par les nouvelles suivantes, extraites comme la première, dont nous n'avons donné que la substance du Journal officiel.

L'escadre française de Toulon et l'escadre espagnole de Cadix se sont réunies le 19 germinal devant Gibraltar. Le 20, au point du jour; elles étaient hors de la vue des côtes, et on n'en a pas eu de nouvelles depuis. (*Moniteur*).

Le bâtiment *le Dauphin*, arrivé à Bordeaux le 9 floréal de Charlestown, ou il est parti le 12 germinal, porte la nouvelle que les îles de la Dominique, de Sainte-Lucie, de Saint-Christophe, de Saint-Vincent, de Monserrat et Niéva, ont été prises par les Français.

Le 27 avril, il est arrivé de Folkstone un navire venant des Indes occidentales, annonçant que l'escadre de Rochefort avait intercepté le convoi de Corke, et que les 10 bâtimens dont il était composé avaient été pris avec les 3000 hommes qu'ils avaient à bord.

— Nous avons annoncé, il y a quelque temps, la prochaine publication d'une nouvelle édition d'*Atala*, réunie à *René*(1); on vient de la mettre en vente. La réunion de ces

(1) ATALA — RENÉ. Un vol in-12, belle édition, imprimée sur papier fin d'Angoulême, ornée de six gravures, dessinées par E. B. Garnier, et gravées par Aug. Saint Aubin et P. P. Choffard. Prix: 6 fr. 50 cent., et 7 fr. 50 cent. par la poste. Cartonné à la Bradel, 7 fr.

A Paris, chez le Normant, rue des Prêtres Saint Germain-l'Auxerr

Digitized by Google

admirables épisodes du Génie du Christianisme étoit desirée depuis long-temps. L'auteur les a revus avec le plus grand soin. En parlant d'Atala, M. de Chateaubriand, dans sa nouvelle préface, dit avec une modestie presqu'aussi rare que son beau talent : « Quelques années ont été plus que » suffisantes pour me faire connaître les endroits faibles » ou vicieux de cet épisode. Docile sur ce point à la cri- » tique, jusqu'à me faire reprocher mon trop de facilité, » j'ai prouvé à ceux qui m'attaquaient que je ne suis » jamais volontairement dans l'erreur, et que, dans tous » les temps et sur tous les sujets, je suis prêt à céder à des » lumières supérieures aux miennes. Atala a été réimpri- » mée onze fois; cinq fois séparément, et six fois dans » le Génie du Christianisme : si l'on confrontait ces onze » éditions, à peine en trouverait-on deux tout-à-fait sem- » blables. La douzième, qui se publie aujourd'hui, a » été revue avec le plus grand soin. J'ai consulté *des amis* » *prompts à me censurer;* j'ai pesé chaque phrase, exa- » miné chaque mot : le style, dégagé des épithètes qui » l'embarrassaient, marche peut-être avec plus de naturel » et de simplicité. J'ai mis plus d'ordre et de suite dans » quelques idées; j'ai fait disparaître jusqu'aux moindres » incorrections de langage. M. de La Harpe me disait, au » sujet d'Atala : « Si vous voulez vous enfermer avec moi » seulement quelques heures, ce temps nous suffira pour ef- » facer les taches qui font crier si haut vos censeurs. » » J'ai passé quatre ans à revoir cet épisode; mais aussi il » est tel qu'il doit rester : c'est la seule Atala que je recon- » naîtrai à l'avenir. » L'épisode de René a été revu avec autant de soin. « Il a reçu, dit M. de Chateaubriand, le » degré de perfection que je suis capable de lui donner. » On voit, par ces citations, tous les avantages de cette édition sur les précédentes; elle a encore celui d'être un chef-d'œuvre de typographie : elle est ornée de six gravures dont les dessins ont été faits par un de nos premiers peintres, M. Garnier, auteur du beau tableau de *la Famille de Priam*. Nous aurons assez fait l'éloge de ces gravures, en ajoutant le nom des deux artistes qui les ont exécutées, MM. Saint-Aubin et Choffard. Nous nous proposons d'examiner, dans un prochain numéro, les changemens faits à Atala et à René. Nous parlerons surtout avec plus de détails du second épisode, production non moins originale qu'Atala, que quelques personnes mettent même au-dessus, et qui pourtant n'est point aussi généralement connue, et n'a pas encore été justement appréciée dans les journaux.

Digitized by Google

(No. CCIII.) 5 PRAIRIAL an 13.
(Samedi 25 Mai 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

RÉFLEXIONS

FAITES AUX QUINZE-VINGTS.

HÉLAS ! ils sont plongés dans une nuit obscure.
Pour eux, dès le bandeau jusqu'au sein du cercueil,
Le ciel est sans couleur, la terre est sans parure;
Pour eux nos plus beaux jours seront des jours de deuil.

A ce triste penser je sens couler mes larmes....
Mais quoi ! nous sommes tous enfans de la douleur;
Et ce bel univers a pour nous peu de charmes
Quand nos yeux sont chargés des ombres du malheur.

Ah ! n'enviez pas trop l'astre qui nous éclaire,
Mortels intéressans autant qu'infortunés;
Songez que pour jouir de son éclat prospère,
Peu de jours ici bas nous furent destinés.

Digitized by Google

Bientôt à nos regards la fin de la carrière
Va dérober les cieux, les champs et les cités;
Le trépas fermera nos yeux à la lumière,
Les vôtres s'ouvriront aux divines clartés.

Mais qu'entends-je ! écoutons : quelle aimable harmonie
Vient charmer mon oreille et ranimer mon cœur?
Je crois renaître encore au plaisir, à la vie,
Et c'est vous qui formez ce concert enchanteur !

Béni soit le mortel si cher à sa patrie,
Qui, cultivant des fleurs dans le champ des cyprès,
Fit luire à vos esprits le flambeau du génie !
Ce jour est toujours pur et ne s'éteint jamais.

Ah ! jouissez en paix de sa douce influence :
L'œil de l'ame s'éclaire à ses rayons divins;
Ce feu sacré mûrit les fruits de la science,
Et pour les cueillir tous il suffit de vos mains.

Et moi qui n'approchai de ces lieux qu'avec crainte,
Qui n'osais qu'en tremblant y porter mes regards;
Je m'éloigne à regret de cette auguste enceinte,
Où j'ai vu le malheur consolé par les arts.

Par madame M. M.

L'ENNEMI DU LUXE.

CONTE.

Honneur au grave sénéchal
D'une cité de la basse Armorique,
Plus économe et plus moral
Que profond dans la politique :
Du luxe ennemi capital,
Il le traitait de fléau domestique;
Pas plus loin n'allait sa logique.
Mais qu'importe qu'un sénéchal
Sur ce chapitre-là raisonne bien ou mal ?

Digitized by Google

Forcé d'entreprendre un voyage
Pour un procès au barreau de Paris,
Du conducteur de ses brebis
Il lui convient de faire un page;
Tous deux, en modeste équipage,
Vont se gîter au faubourg Saint-Denis.
On court, on plaide, un an se passe;
Tout en allant, le pauvre pastoureau
Remarque à ses grègues de peau
Par-ci, par-là, mainte crevasse;
Le rempart en tombant allait livrer la place,
Il fallut bien parler.... Maître, trouvez-vous beau,
Convenable, décent, qu'à tout venant je montre
Ce qu'on cache à Quimper? prenez pitié de lui,
Et permettez qu'il vous remontre
Le besoin qu'il a d'un étui.....
... Eh quoi! déjà du luxe au printemps de ton âge!
Des goûts pervers, oh! le maudit pays!
Va, mon enfant, tu te perds à Paris;
Reprends, crois-moi, le chemin du village.

Par F. Devenet.

ENIGME.

Lecteur, plus on me trouve rude,
Et plus on me prise en tous lieux;
Dans la ville ou la solitude,
Je sers aux jeunes comme aux vieux.
On me méprise, on me rejette
Lorsque je viens à m'adoucir;
Et c'est à quoi je suis sujette,
Pour avoir fait trop de plaisir.

LOGOGRIPHE.

Je suis du genre féminin;
Souvent l'effet de la colère,

Digitized by Google

Ou de l'envie ou du chagrin,
Et j'atténue et j'exagère.
Tout auteur me craint. J'ai neuf pieds.
Cherchez en moi, vous trouverez
Le mot latin rendant colère;
Et ce malheureux roi troyen
Dont Achille traîna le fils sur la poussière;
Contre un calme trop grand un utile moyen;
Une bête fort babillarde.
Vous trouverez encore un petit poids nouveau,
Et le plus grand espace d'eau.
Je devrais m'arrêter; car je suis trop bavarde.
Vous y verrez de plus l'amant infortuné
Par qui de blanc au noir le mûrier fut changé;
Enfin, un mot qu'avec ivresse
On dit toujours à sa maîtresse.
Mais, lecteur, vous avez sans doute deviné.

JN. C***.

CHARADE.

FUYEZ les chances du premier;
Evitez l'excès du dernier;
Et n'éprouvez jamais l'entier.

Par M. G..... (du Puy, Haute-Loire.)

Mots de l'Énigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

LE mot de l'Enigme du dernier N° est *Arc-en-ciel.*

Celui du Logogriphe est *Grenadier,* où l'on trouve *ange, Eden, nègre, Diane, ride, nid, air, rade, neige, Ida, âne, geai, grenade, gare.*

Celui de la Charade est *Mal-aise.*

Digitized by Google

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES DE D'ALEMBERT, *membre de toutes les Académies savantes de l'Europe* (1).

(III^e Extrait.)

LE dernier siècle a vu naître quelques grandes réputations qui reposent sur des ouvrages plus brillans que solides, et d'autres grandes réputations qui ne reposent sur rien : lorsqu'on attaque celles-ci, on doit s'attendre à voir s'élever contre soi la foule des auteurs vivans qui lisent leur sentence dans le jugement porté contre leurs collègues morts, et la foule plus nombreuse encore des beaux-esprits sur parole, qui ne peuvent consentir à voir réduits à leur juste valeur des livres qu'ils sont en possession d'admirer, quelques-uns sans les lire, la plupart sans les comprendre. Mon premier article sur M. d'Alembert a donc dû paraître d'une hardiesse étrange ; le second a ramené les hommes qui cherchent de bonne foi la vérité. En effet, tout le monde convient que, vers la fin du dix-huitième siècle, la littérature avait perdu son empire : pourquoi ne me serait-il pas permis d'essayer de découvrir les causes de ce fait généralement reconnu ? M. de Voltaire, dans sa vieillesse, répétait avec douleur qu'on n'aimait plus les vers ; M. de La Harpe a cent fois fait la même remarque dans son Cours de Littérature ; nous avons vu Corneille abandonné, Racine déclaré froid,

(1) Cet ouvrage, annoncé par souscription, et tiré à un petit nombre d'exemplaires, aura 15 vol. grand *in* 8°. Les trois premiers volumes ont paru avec exactitude, chez Pelletier, à l'imprimerie de Boiste, rue Hautefeuille, n°. 21 ; Arthus Bertrand, libraire, quai des Augustins ; le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, et à Bordeaux, chez Melon et compagnie.

Digitized by Google

Boileau mis au simple rang des versificateurs corrects; en un mot, au goût des belles-lettres avait succédé un fol enthousiasme pour les sciences qu'on appelle exactes, je ne sais pourquoi, car leurs principes sont sujets à de grandes variations, tandis que les principes des beaux-arts n'ont point changé depuis les Grecs jusqu'à nous. La raison de cette stabilité est facile à découvrir. Les ouvrages d'imagination sont fondés sur la connaissance du cœur humain, et sur l'imitation des beautés de la nature; les passions des hommes sont invariables, et les beautés de la nature, malgré leur étonnante diversité, se retrouvent les mêmes dans tous les siècles: il y a donc pour les beaux-arts des principes qui ne changent pas. Peut-on en dire autant des sciences appelées exactes? Nées de l'esprit de l'homme, elles sont sujettes à d'étranges variations, car notre esprit va toujours vers de nouvelles découvertes, et ce qu'il sait n'est rien, comparé au desir qu'il a de savoir. Les bornes de notre esprit ne sont pas connues; depuis long-temps nos passions ont donné toute leur mesure: cette seule observation suffit pour faire sentir qu'il y a nécessairement dans les principes des beaux-arts quelque chose de déterminé qui ne peut se trouver dans les principes des sciences. Cette question sera traitée quelque jour avec l'importance qu'elle mérite; et peut-être sera-t-on étonné des conséquences morales et politiques qu'elle entraîne. Mais il était nécessaire pour moi de l'énoncer ici, afin de mieux faire sentir l'absurdité des conceptions qui ont servi de base au discours préliminaire de l'Encyclopédie, discours qui renferme le plan de la conspiration formée et exécutée contre la littérature. Si M. d'Alembert a raisonné juste, tous les siècles ont tort: c'est ce que je me suis proposé d'exa-

Digitized by Google

miner en parlant de ses ouvrages. Le ton d'assurance que je prends dans une semblable discussion ne paraîtrait point extraordinaire à quelques hommes, s'ils voulaient bien ne pas oublier que je suis assez modeste pour me ranger du parti de tous les siècles, contre le parti d'un savant.

M. d'Alembert ne dissimule pas long-temps le but qu'il se propose d'atteindre; à peine est-il à la sixième ligne de son discours qu'il a déjà déclaré qu'aux *savans* seuls appartient le droit de juger l'Encyclopédie, et dès la seconde ligne il avait annoncé que l'Encyclopédie était l'ouvrage d'une société de *gens-de-lettres*. De prime abord, voilà les savans reconnus juges suprêmes en littérature: comme les littérateurs n'ont jamais eu la prétention de juger les ouvrages consacrés aux sciences, on pourrait, sans aller plus loin, deviner la manière dont l'auteur assignera les rangs, c'est-à-dire comment il fera le *plan de l'arbre* des gens-de-lettres. Qu'est-ce que le plan de l'arbre des gens-de-lettres? je l'ignore; mais je lis, page 242: « Après avoir formé *l'arbre* des sciences, on pourrait former sur le même plan *celui* des gens-de-lettres. » Tel est le style d'un géomètre qui présida l'académie française, et qui trouvait que Racine ne savait pas écrire en prose. Le fameux discours de l'Encyclopédie offre une foule de beautés de ce genre, bien dignes d'être admirées par les philosophes: pour moi, si je néglige dorénavant de les faire ressortir, ce n'est pas faute de les avoir senties; mais par la nécessité où je suis d'éloigner les observations de détail, afin de ne pas rompre l'enchaînement des conceptions premières.

M. d'Alembert, voulant exposer l'origine et la liaison des connaissances humaines, éprouve un singulier embarras: adoptera-t-il l'ordre métaphy-

Digitized by Google

sique, ou l'ordre historique? Je ne sais pas; et personne ne saura jamais ce que c'est que l'ordre métaphysique des connaissances humaines; il y a là de quoi faire rêver toute la vie. Il me semble que l'auteur aurait trouvé toute sûreté à adopter l'ordre historique, parce que des faits valent toujours mieux que des conjectures; mais s'il m'avait consulté, je l'aurais tiré de peine à des conditions plus douces encore. « De quoi vous inquiétez-» vous, lui aurais-je dit? pourquoi vous agiter » entre l'ordre *métaphysique* et l'ordre *historique?* » Puisque vous faites un dictionnaire, vous êtes » nécessairement borné à l'ordre *alphabétique;* » et quand on a trouvé un ordre aussi simple, qui » coûte si peu à suivre, qui demande si peu de » génie, à quoi bon se creuser la tête pour en » trouver un autre qui ne peut avoir aucun rap-» port avec le plan arrêté de votre ouvrage? » En effet, l'Encyclopédie a été conçue et exécutée par ordre alphabétique; et c'est déjà une grande faute que de vouloir faire sentir, dans un discours préliminaire, les avantages d'un autre ordre que celui suivi dans l'ouvrage. Si le discours de M. d'Alembert était bon, il aurait encore l'inconvénient d'être déplacé; mais c'est là son moindre défaut.

Dans l'embarras de choisir entre l'ordre métaphysique et l'ordre historique, il s'est décidé à les adopter tous deux; de sorte que la seconde partie de son ouvrage dément la première sur tous les points. Si ses amis ne conviennent pas de la vérité de cette observation, ils auront tort, car M. d'Alembert lui-même en fait l'aveu le plus formel: il borne sa défense à expliquer les raisons qu'il a eues pour se contredire; et comme il n'est point encore question de peser la bonté de ces raisons, rien ne nous empêche d'aller en avant.

Parmi les modernes, Bacon est le premier qui

Digitized by Google

ait fait un tableau généalogique des connaissances humaines. Les anciens ne s'amusaient guères à ces oiseuses spéculations ; ils croyaient s'expliquer suffisamment sur la liaison qui existe entre nos connaissances, par la méthode qu'ils suivaient dans l'éducation : à cet égard, on peut consulter Aristote et Quintilien. En effet, l'éducation serait bien mauvaise si elle était dirigée en sens contraire de l'ordre des connaissances qu'il nous est facile et utile d'acquérir. Mais enfin il est permis à un homme de génie de chercher la raison des méthodes consacrées par l'expérience, et c'est à quoi s'est borné Bacon. Il classe nos facultés dans l'ordre suivant : *La mémoire*, *l'imagination* et *la raison*. Cet ordre est juste, soit qu'on l'applique aux individus, soit qu'on l'applique aux nations. La *mémoire* est la première faculté qui se développe en nous, par le motif divin et naturel que c'est la première dont nous ayons besoin ; vient ensuite *l'imagination* qui tient particulièrement à nos passions, c'est-à-dire à cette surabondance de force que nous avons dans la jeunesse ; la *raison* arrive la dernière, quand elle arrive ; cela doit être encore : il faut avoir connu les illusions de la vie pour être en état de n'apprécier chaque chose qu'à sa juste valeur. Si on applique cet ordre aux nations dont l'histoire nous est connue, on trouvera également que les premiers faits se transmettent verbalement ; c'est le temps de l'histoire héroïque toute confiée à la *mémoire* ; viennent après les beaux-arts et la poésie ; c'est l'époque de jeunesse, de force et *d'imagination*, époque à laquelle succède la *raison*, c'est-à-dire l'analyse, le raisonnement, la philosophie impuissante et verbeuse, dernière période souvent malheureuse et quelquefois mortelle. Ainsi dans la nature, dans l'ordre historique et dans le système de Bacon, système appuyé sur

Digitized by Google

l'expérience ; la poésie et les beaux-arts marchent avant les sciences, l'imagination précède la raison, les passions s'annoncent avant la sagesse ; trois manières différentes de dire la même chose.

Cette vérité de tous les siècles et de tous les jours a été démentie pour la première fois par M. d'Alembert. Il ne diminua, ni n'augmenta le nombre de nos facultés, ce qui est très-modeste de la part d'un si grand homme ; mais il changea l'ordre éternel de leur développement, et appela ce changement une classification métaphysique ; en un mot, il mit la *raison* avant l'*imagination*, folie qui va plus loin que celle de Sganarelle devenu médecin, puisque ce fagotier se contentait de déplacer physiquement le cœur de l'homme ; tandis que le philosophe bouleverse l'intelligence divine et humaine, en nous faisant passer par l'âge de sagesse pour arriver à l'âge des illusions. Comment cette absurdité n'a-t-elle pas frappé les lecteurs du dix-huitième siècle ? C'est ce qu'il est impossible de dire ; mais on expliquerait sans peine les principales causes de l'erreur dans laquelle est tombé l'illustre membre de toutes les académies savantes de l'Europe.

M. d'Alembert, fondé à se plaindre de la nature qui lui avait refusé les illusions de la jeunesse, jugea des autres hommes par ses propres sensations, et mit toutes nos connaissances sur le compte de notre esprit. L'individu métaphysique qu'il créa pour lui servir de modèle dans le tableau qu'il voulait former, est un être froid, réfléchi, que rien ne dérange, qui n'apprend rien par sentiment, que son ame ne pousse au-devant d'aucune idée nouvelle ; en un mot, c'est une machine toute géométrique, ou, si l'on veut, c'est M. d'Alembert lui-même. Né sans passions, il lui était impossible de deviner la place que les passions occupent dans

Digitized by Google

l'histoire des hommes, et l'influence qu'elles ont eue sur la découverte et la perfection des beaux-arts : il le savait généralement, et ne le sentait pas ; aussi mit-il la *raison* avant l'*imagination*, parce qu'il croyait aux sciences, et qu'il n'avait pas la conviction des beautés littéraires. En effet, les progrès dans les sciences appelées exactes sont si indépendans de la perfection de notre organisation que Diderot va jusqu'à soutenir « que cinq personnes dont chacune ne jouirait que d'un sens, par » la faculté qu'elles auraient d'abstraire, pourraient » toutes être géomètres, s'entendre à merveille, et » ne s'entendre qu'en géométrie. » (1) Cette assertion de Diderot sur un fait dont il pouvait juger, prouve que les sciences exactes ne sont reconnues que par notre esprit qui en a réglé les principes : il n'en est pas de même des beaux-arts fondés sur nos sentimens, nos passions et sur l'imitation de la nature. M. d'Alembert, en cherchant l'origine et la liaison des connaissances humaines uniquement dans la faculté que l'homme a d'apprendre et d'abstraire, a fait une faute énorme qui tenait à son organisation ; et si, dans son système, il a admis *l'imagination*, on peut croire que c'est par respect pour l'opinion établie. Il aurait été plus conséquent en la retranchant tout-à-fait qu'en la déplaçant, car il y a des hommes sans passions et par conséquent sans imagination ; mais on n'en connaît point qui deviennent jeunes après avoir été vieux. Si la raison venait la première, notre monde serait autre qu'il n'est ; on ne connaîtrait ni les folies, ni tout le charme de l'amour ; il n'y aurait ni ambition, ni colère, ni avarice, ni vanité, ni ridicules ; les vices et les crimes n'auraient point encore de noms parce qu'ils seraient encore à naître ; par la même raison, nous pourrions avoir des sciences exactes, mais nous n'au-

(1) Lettres sur les aveugles.

Digitized by Google

rions ni morale, ni littérature; car la morale et la littérature sont des conséquences tirées, par observation, du jeu de nos passions. Si la *raison* venait la première, se laisserait-elle détrôner par l'*imagination*? Tout le monde conçoit bien au contraire comment l'*imagination* cède la place à la *raison*, car ce qui est naturel est à la portée des esprits les moins exercés dans ces sortes de discussions. L'erreur de M. d'Alembert vient donc de ce qu'en jugeant les hommes et les peuples d'après lui, il accorda tout aux calculs de l'esprit, et rien aux puissances de l'ame. Cette erreur a été commune à tous nos modernes métaphysiciens; et les conséquences qu'elle devait avoir en politique ont été suffisamment expliquées par la révolution.

Bien convaincu de la supériorité des calculs de l'esprit sur les grands mouvemens de l'ame, du raisonnement sur l'imagination, et, par une conséquence nécessaire, des sciences sur les lettres, il était tout simple que M. d'Alembert prétendît remettre chaque chose dans l'ordre qu'il reconnaissait. Ce fut le but de l'Encyclopédie, et le discours préliminaire fut entièrement conçu dans cette intention: tout absurde qu'il paraît aux esprits justes, il était pour l'auteur d'une conséquence rigoureuse; aussi ma surprise ne porte-t-elle pas tant sur l'ouvrage que sur le succès qu'il a eu. Voici en peu de mots ce que M. d'Alembert a proposé de croire à tous ceux qui savaient lire dans le dix-huitième siècle.

« La communication des idées est le *principe* et » le soutien de l'union entre les hommes, et de» mande nécessairement l'intervention des signes; » telle est l'*origine* de la formation des sociétés, » avec laquelle les langues ont dû naître. »

On voit que les passions et les besoins ne sont pour rien dans la formation des sociétés, et que l'homme serait toujours resté étranger pour l'homme

Digitized by Google

sans le desir de communiquer ses idées : c'est l'esprit qui a créé l'état social, et même les langues, car sans doute il y avait beaucoup d'idées et d'esprit avant qu'on parlât. Une fois les premières sociétés formées, les hommes n'ont pas été assez ingrats pour négliger l'esprit auquel il devait tant, et ils ont procédé de la manière suivante pour acquérir des connaissances : la géométrie, l'arithmétique, l'algèbre, la mécanique, l'astronomie, la logique, la grammaire, la rhétorique, l'histoire dont la chronologie et la géographie sont les deux rejetons et les deux soutiens, enfin la politique. « Toutes ces connaissances réunies forment une combinaison qu'en général on appelle philosophie. » Une fois arrivé à cette grande division, M. d'Alembert ajoute : « Mais les notions formées par la combi-» naison des idées primitives ne sont pas les seules » dont notre esprit soit capable. Il est une autre » espèce de connaissances réfléchies dont nous » devons parler maintenant. » Et il procède ainsi à l'énumération : la peinture, la sculpture, l'architecture, qui n'est aux yeux du philosophe que le *masque embelli* d'un de nos plus grands besoins; (le masque d'un besoin!) enfin, la poésie, puis la musique. Comme j'ai suivi avec la plus scrupuleuse exactitude l'ordre adopté par M. d'Alembert, tout le monde peut sentir maintenant que le géomètre qui mettait la géométrie au premier bout des connaissances humaines, était plus rusé que M. de Voltaire qui s'amusait à faire en Europe la réputation d'un ouvrage dans lequel la poésie était renvoyée au dernier rang. M. d'Alembert, qui craignait apparemment de n'être pas compris, ou même de n'être pas lu par les gens du monde, a joint à son discours un arbre généalogique des connaissances humaines, dans lequel le poëme épique est mis bien loin après l'hydro-

Digitized by Google

logie et la dynamique; et cela était encore pour lui d'une conséquence rigoureuse, puisqu'il avait avancé que « la division générale de nos connaissances, suivant nos trois facultés, *mémoire*, » *raison*, *imagination*, a cet avantage qu'elle » pourrait fournir aussi les trois divisions du » monde littéraire, en érudits, philosophes et » beaux-esprits. » A ce compte, Corneille serait un bel-esprit, Bossuet un érudit, et M. d'Alembert un philosophe. Si l'on réfléchit qu'à l'époque où parut ce discours, bel-esprit était pris en mauvaise part, qu'érudit était discrédité, et que philosophe était le titre par excellence, on n'expliquera l'impunité littéraire du géomètre encyclopédiste que par l'adresse avec laquelle il sut employer à sa défense la crédule vanité et les passions de M. de Voltaire.

Il peut être curieux d'entendre M. d'Alembert expliquer pourquoi il n'a pas suivi, dans la classification de nos facultés, l'ordre adopté par Bacon. « Les sciences ayant fait de grands progrès depuis » l'illustre chancelier d'Angleterre, on ne doit pas » être surpris que nous ayions pris quelquefois une » route différente. » Est-ce que le progrès des sciences peut changer la nature? Et ne semble-t-il pas entendre Sganarelle répondre à Géronte qui lui fait observer que le cœur est du côté gauche; et le foie du côté droit : « Oui, cela était autrefois ainsi; mais nous avons changé tout cela, et » nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle. » Autrefois l'imagination venait avant la raison, les passions précédaient la sagesse; mais ils ont changé tout cela, et ils font maintenant la philosophie comme Sganarelle faisait la médecine. O les hommes habiles! Si les sciences font encore des progrès, on doit s'attendre à de nouveaux changemens; et peut-être nos ne-

Digitized by Google

veux apprendront-ils un jour que la *raison* vient avant la *mémoire*. Quel jugement l'inflexible postérité portera-t-elle du siècle qui a mis au nombre de ses grands hommes de si pauvres logiciens, de si plaisans moralistes! Encore si, comme dans les ouvrages de J. J. Rousseau, l'harmonie du style déguisait la faiblesse des raisonnemens, on concevrait jusqu'à un certain point l'enthousiasme d'un public léger; mais ici rien ne le justifie; et certainement M. d'Alembert écrit aussi mal qu'il raisonne.

Il faut remarquer, pour ceux qui disent qu'une critique sévère tient toujours à l'esprit de parti, que le discours préliminaire de l'Encyclopédie est aussi religieux qu'il devait l'être, et plus même qu'on n'avait droit de l'attendre d'un homme qui, détestant le christianisme, faisait à l'autorité le sacrifice de ses opinions. Pour un hypocrite, M. d'Alembert va trop loin lorsqu'il dit : « A la faveur des » lumières que la révélation a communiquées au » monde, le peuple même est plus ferme et plus » décidé sur un grand nombre de questions intéressantes, que ne l'ont été toutes les sectes de » philosophes. » Bacon, Pascal et Bossuet avaient déjà fait cette observation; et j'avoue que je ne conçois pas quel motif a pu engager à la répéter un homme qui, dans sa correspondance, déclarait *infâme* cette même religion qui, de son aveu, avait répandu plus de lumières dans le monde, plus de morale pratique dans le peuple que toutes les sectes de philosophes. Je n'ai cité ce passage (et il y en a plusieurs dans le même esprit) qu'afin de prouver que les principes religieux du discours préliminaire de l'Encyclopédie devaient plutôt me porter à l'indulgence qu'à la sévérité; mais il ne suffit pas de respecter la révélation pour être grand logicien et bon littérateur; et quand les opinions re-

Digitized by Google

ligieuses de M. d'Alembert seraient revêtues de l'approbation de la Sorbonne, sa métaphysique n'en resterait pas moins ridicule, et son style détestable. Tous les siècles ont cru que, dans l'ordre de nos facultés, l'*imagination* précédait la *raison*; un seul homme a dit le contraire: de cet homme ou des siècles qui se trompent? Voilà sur quoi roule le débat; je me contente d'exposer les faits, et laisse aux lecteurs le soin de prononcer.

La seconde partie du discours préliminaire de l'Encyclopédie dément la première; l'auteur quitte l'ordre métaphysique pour l'ordre historique: alors il est d'accord avec Bacon et l'expérience; mais il prétend que l'ordre historique n'est vrai que depuis la renaissance des lettres, et c'est une absurdité de plus. Dans aucun temps la *raison* n'a précédé l'*imagination*; l'homme sent et rêve avant de raisonner; il a des passions avant de combiner des abstractions; il est poète avant d'être géomètre; il admire les beautés de la nature avant de faire des équations; en un mot, il est jeune avant d'être vieux. Cela n'est ainsi aujourd'hui que parce que cela a toujours été: je ne connais que Sganarelle qui puisse affirmer le contraire. Au reste, la seconde partie du discours vaut mieux que la première; l'auteur s'appuie sur des faits en écrivant l'histoire de la renaissance des lettres, et quoique ce sujet eût été traité bien des fois, il est si intéressant qu'il se fait lire, même sous la plume de M. d'Alembert. Je n'ai pas besoin de dire que les réputations littéraires y sont classées de manière que les grands écrivains qui honorent la France paraissent un peu au-dessous de M. de Voltaire: c'était une des conditions du traité; et le géomètre était trop habile pour hésiter à la remplir. J'ignore s'il s'était aussi engagé secrètement à mépriser notre nation, ou s'il l'a fait d'abondance de cœur: il assure « que

» l'amour

Digitized by Google

» l'amour des lettres, qui est un mérite en Angle-
» terre, n'est encore qu'une mode parmi nous, et
» ne sera peut-être jamais autre chose; mais quel-
» que dangereuse que soit cette mode, peut-être
» lui sommes-nous redevables de n'être pas encore
» tombés dans la barbarie où une foule de cir-
» constances tendent à nous précipiter. » La *lumière* au Nord, *l'amour des lettres* en Angleterre, et la *barbarie* en France me paraissent former une distribution aussi admirable que la *mémoire*, la *raison* et l'*imagination*. Philosophes! philosophes! jusqu'à vous, il était sans exemple dans le monde que des écrivains se fussent unis pour exalter le mérite des ennemis naturels de leur pays, et pour exciter l'ambition étrangère en lui montrant sans cesse leur patrie dans un état d'avilissement et de décadence.

FIÉVÉE.

The Beauties of the Spectator, or the most elegant, agreeable and instructive Pieces selected out of that renowned Work. Paris, sold by, *Fr. Louis*, Book-Seller Savoie-Street, n°. 12 (1); c'est-à-dire, *les Beautés du Spectateur*, etc. Un vol. in-12. Prix: 2 fr. 50 cent., et 3 fr. par la poste.

Il y a quelques mois qu'en rendant compte, dans le *Mercure*, d'un ouvrage anglais, je donnai, autant que je le pouvais faire dans un examen assez rapide, quelques observations sur la littérature anglaise en particulier, et

(1) Cet ouvrage se trouve aussi chez *le Normant*, imprimeur-lib., rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Digitized by Google

sur l'influence de la littérature étrangère en général. Je saisis avec empressement aujourd'hui l'occasion de revenir sur un sujet qui me paraît fort important pour les lettres. C'est une des manies du dernier siècle, d'avoir cherché à préconiser, par tous les moyens possibles, la littérature étrangère, et malheureusement cette manie est encore commune à la plupart de nos littérateurs. N'a-t-on pas vu l'Institut couronner dernièrement un ouvrage où le Parnasse français est rabaissé au-dessous du Parnasse allemand? Dans les nombreux traités de Rhétorique qui s'impriment tous les jours, on ne cite pour modèles que des écrivains étrangers; et c'est une chose amusante que les vœux ardens de quelques-uns de nos Aristarques pour les succès de la littérature du Nord, qui, selon eux, est la littérature par excellence. Voltaire a mis Pope bien au-dessus de Boileau, et les philosophes ont mis les épîtres de Voltaire bien au-dessus de celles de Boileau. S'il est quelque chose de ridicule au monde, c'est assurément le passage suivant, tiré d'un éloge de Boileau, pareillement couronné par l'Institut. « On a trouvé que la raison de » Boileau était trop timide, que ses idées étaient trop » circonscrites, trop peu approfondies; en un mot, qu'il » n'était pas philosophe. Voltaire est le premier qui, à » l'imitation des Anglais, ait porté dans la poésie ces » idées hardies et philosophiques que l'affaiblissement du » pouvoir permettait à son génie naturellement indé- » pendant, ces résultats lumineux et profonds que le pro- » grès des sciences exactes venait offrir en tribut à son » imagination. » Ce passage est tellement absurde qu'il ne mérite pas d'être réfuté. De deux choses l'une, il faut être brouillé avec la poésie d'une manière bien étrange, pour donner aux sermons versifiés de Voltaire la préférence sur les épîtres de Boileau, ou il faut avoir une bien grande envie de remporter un prix pour trahir ainsi la vérité. Comment reprocher à Boileau que sa *raison est trop timide*, comment oser imprimer que les idées de ce

Digitized by Google

grand homme étaient *trop circonscrites*, *trop peu approfondies*; en un mot, que l'auteur de tant de chefs-d'œuvre était un homme borné! Si Boileau est reconnu inférieur à Voltaire, il s'ensuit que Pope, dont ce dernier n'est que l'imitateur, l'emporte de beaucoup sur l'auteur de l'*Art poétique*. Ainsi ce n'est plus en France qu'on doit aller chercher le législateur du goût, mais en Angleterre. On voit que l'Institut qui sanctionne de pareils jugemens est assurément bien au-dessus de toute espèce de préjugé de gloire nationale.

Un fait sur lequel tout homme instruit, tout observateur impartial ne peut se faire illusion, c'est que depuis le siècle de Louis XIV, les lettres ont toujours été dans un état de décadence. Quels que soient les efforts des admirateurs passionnés du dix-huitième siècle, le siècle de Louis-le-Grand sera toujours l'âge d'or de la littérature française. Or quelle était la cause de cette supériorité? Dirons-nous que ce fut un pur effet du hasard? non sans doute; la cause en est dans le génie du monarque, dans les idées qui dominèrent à cette époque, dans la manière de vivre des gens de lettres, et sur-tout dans l'étude sévère des anciens. On est, ce me semble, assez d'accord de ces vérités. Serait-il absurde de conclure que des mêmes causes résultent les mêmes effets, que des effets différens sont produits par des causes différentes? il n'est personne, je pense, qui prononce pour l'affirmative. Ainsi donc on expliquera cette décadence, cette médiocrité dont les lettres sont frappées, par l'oubli des principes sous l'influence desquels elles ont naguères jeté tant d'éclat. C'est à ces principes que ne cessent de rappeler les écrivains qui ont quelque souci de la vérité et un zèle véritable pour les lettres; c'est à l'étude des anciens, c'est à des mœurs plus sévères qu'ils s'efforcent de ramener leur siècle amolli. Mais il est d'autres écrivains qui bassement occupés du desir de plaire, ou du soin de faire fortune, cherchent à faire illusion à leurs contemporains sur leurs propres défauts; et ce qu'il

Digitized by Google

y a d'étrange, c'est que ces Philintes littéraires se piquent d'être fiers et indépendans, qu'ils déclament à tout propos contre la flatterie; comme s'il était moins méprisable de flatter une nation qu'un individu, de souscrire à toutes les prétentions d'un siècle présomptueux, ou d'entretenir la vanité d'un maître.

Cette décadence des lettres une fois reconnue, on trouvera sans peine à l'expliquer. Jamais les anciens n'ont été plus négligés qu'ils ne le sont aujourd'hui; jamais les études n'ont été plus superficielles: je n'en veux d'autres preuves que cette foule de livres soit en vers, soit en prose, dont les auteurs ignorent jusqu'aux règles les plus connues de la langue, jusqu'aux préceptes les plus faciles de l'art d'écrire. Dans le siècle de Louis XIV, un homme de lettres savait le grec et le latin, il travaillait toute sa vie à se rendre familière l'une et l'autre littérature; l'italien et l'espagnol n'étaient regardés que comme des études propres à délasser l'esprit. Dans le dernier siècle, au contraire, on s'est adonné particulièrement à la littérature de nos voisins; et comme il est plus aisé d'apprendre toutes les langues modernes de l'Europe, que la seule langue grecque par exemple, on a laissé là de côté le grec et le latin pour l'anglais et l'allemand. Maintenant qu'il y a à-peu-près cinquante ans que la littérature de ces deux nations est connue en France, je voudrais bien que les zélés partisans de la littérature du Nord nous apprissent en quoi elle a été utile à la nôtre. Nous devons beaucoup aux Italiens; les meilleurs romans de le Sage, la première tragédie, la première comédie à caractère, sont imités de l'espagnol: ce sont là des obligations que tout le monde s'accorde à reconnaître. Mais de quelle utilité le théâtre anglais a-t-il été au nôtre? des drames monstrueux qui ont failli ramener l'art à son enfance, des systèmes absurdes de politique, de littérature et de morale, voilà quels sont les fruits que nous avons recueillis de ce commerce intime avec nos voisins. Cependant on nous avait promis des merveilles

Digitized by Google

de cette innovation. Je conçois qu'on ait été séduit comme on le sera toujours, et les Français plus qu'aucun peuple du monde, par l'attrait de ce qui est nouveau. Mais après un essai d'aussi longue durée, si nous étions un peu sages, nous devrions, ce me semble, revenir à ces anciens, du commerce desquels le siècle de Louis XIV a tant à se louer. Ce n'est pas que la littérature étrangère n'offre quelques avantages; mais d'après la vie molle de nos gens de lettres, l'étude des modernes ne pouvant se cultiver qu'au préjudice des anciens, il faut nécessairement opter entre l'une ou l'autre école, et c'est aujourd'hui le temps ou jamais.

Les gens qui ne pouvant répondre à ce que vous dites, trouvent le moyen de se tirer d'embarras en répondant à ce que vous ne dites point; ceux qui défendent avec ardeur la littérature allemande dans les journaux philosophiques, m'accuseront d'avoir des préjugés de collége, et me citeront les noms de Hume, de Robertson et de Pope. Je suis loin de méconnaître le mérite de ces écrivains, et sur-tout du dernier. Mais on me permettra de croire que nos écrivains apprendront encore mieux à écrire l'histoire avec Tacite et Thucydide. Il sera toujours beaucoup plus sûr d'étudier l'art dramatique dans Sophocle et dans Euripide, quelque vieux que soient ces deux poètes, que dans les tragiques de l'Angleterre ou de l'Allemagne. En un mot, je pense que l'influence de ce qu'on appelle la littérature du Nord sur la nôtre ne peut faire que fort peu de bien, lorsqu'elle ne fait pas beaucoup de mal. Il y a infiniment plus à gagner pour nous avec nos voisins du Midi, trop négligés de nos jours. Nos gens de lettres feraient beaucoup mieux d'y revenir. Si la littérature étrangère n'est propre qu'à nous égarer en nous détournant de l'étude des anciens, il n'en est pas de même de la nôtre, à l'égard de ceux de nos voisins qui la cultivent. De tous les écrivains dont l'Angleterre s'honore, Addison et Pope sont assurément ceux dont le goût fut le plus pur, et Pope et Addison sont deux élèves de Boileau; car l'auteur de l'Art poétique n'a

Digitized by Google

pas seulement réformé le goût de sa nation, mais encore celui de toute l'Europe. On peut dire hardiment que c'est à l'influence de ses ouvrages que les nations modernes doivent les progrès plus ou moins grands que leurs écrivains ont faits dans la science du goût et de la critique. Pope et Addison ne pouvaient se lasser de la lecture de Boileau : le premier sur-tout l'a beaucoup imité ; mais il s'en faut bien que l'auteur anglais ait approché dans ses satires des graces de son modèle. De tous les peuples de l'Europe, il n'est peut-être que les Français qui connaissent cette plaisanterie pleine de sel et d'urbanité qui distinguait les écrivans de l'Attique. Notre langue est admirable sous ce rapport, tant elle offre de tournures fines et délicates : aussi avons-nous d'excellens ouvrages dans ce genre, qui est tellement le nôtre que le livre par lequel notre langue fut fixée lui appartient entièrement. Les écrivains anglais ne connaissent point la plaisanterie proprement dite, c'est le sarcasme qu'ils entendent à merveille. Le rire chez eux a toujours quelque chose d'amer et de sardonique. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à comparer avec Pascal le célèbre docteur Swift. L'auteur du Gulliver est assurément l'écrivain le plus original d'une nation où tout le monde se pique de l'être. La première partie de son livre sur-tout est à mes yeux un inimitable chef-d'œuvre ; cependant ce n'est point là la plaisanterie de l'auteur des Provinciales. Les Anglais croient qu'il en est du ridicule comme des couleurs qui ne prennent point sans mordant ; aussi les meilleures plaisanteries de Swift ne sont guères que des sarcasmes. En un mot, l'Angleterre serait forcée de renoncer à la gloire d'avoir produit aucun écrivain qui ait connu cette plaisanterie fine et enjouée d'Horace et de Pascal, si l'ouvrage qui fait le sujet de cet article n'eût été écrit dans la langue anglaise.

Il est en effet bien peu de livres anglais qui ressemblent à celui-ci..... Le Spectateur d'Addison est un modèle de plaisanterie et de sel attique. Jamais on n'a donné à la

Digitized by Google

censure des formes plus aimables, à la satire plus de graces et d'aménité. Mais avant que de nous livrer à l'examen de l'ouvrage, disons quelque chose de l'auteur, et profitons de la remarque ingénieuse qu'il a mise au commencement de son livre. « J'ai observé, dit-il, que le lecteur parcourt » rarement un livre avec plaisir, si on lui laisse ignorer » que l'auteur était brun ou blond, d'un tempérament » doux ou colérique, marié ou garçon; toutes choses » dont la connaissance importe fort pour la parfaite intel- » ligence du livre lui-même. »

Les Anglais ont poussé fort loin la curiosité en matière de biographie: il n'est pas de si petites particularités sur la vie d'un homme connu, dont un lecteur de cette nation ne veuille qu'on l'instruise. Il est probable qu'Addison, dans le passage que nous avons cité, faisait une allusion maligne à cette curiosité si commune chez ses compatriotes; curiosité dont lui-même après sa mort devint bientôt l'objet. Peu d'écrivains le méritaient davantage. Il y a cette singularité dans la vie littéraire d'Addison, qu'il doit son immortalité à un genre de productions dont l'oubli fait le plus aisément sa proie, je veux dire un ouvrage périodique. Le Spectateur n'était en effet qu'un journal, un *feuilleton* qu'on plaçait sur la table avec le beurre et le thé: un livre n'aurait pas eu cette influence sur les mœurs de la nation anglaise, pour qui l'instruction périodique a un attrait tout particulier. Le titre de ce journal, *le Spectateur*, suffit pour indiquer quel en est le plan. « Je » suis venu, dit Addison dans son 1^er^. numéro, je suis » venu passer les dernières années de ma vie dans cette » ville (Londres); l'on me rencontre fréquemment sur les » places publiques où, excepté une demi-douzaine d'a- » mis, personne ne me connaît. Il n'est guères d'endroits » publics où je ne fasse souvent quelque apparition. Quel- » quefois on me voit dans un cercle de politiques, me » haussant sur mes pieds et écoutant avec une grande » attention tout ce qu'on y débite. Tantôt je vais fumer

Digitized by Google

» une pipe à Child's, et pendant qu'on me croit occupé » tout entier de la gazette, je prête l'oreille à la conver- » sation de mes voisins. J'apparais régulièrement le di- » manche au soir dans le café de Saint-James; je viens me » mêler aux politiques qui se retirent en comité dans la » salle intérieure, comme pour faire mon profit de leurs » discussions. Mon visage est également connu *au Café* » *grec*, à l'enseigne du Coco, au théâtre de Drurylane et » de Haymarket. Il y a dix ans qu'à la Bourse on me » croit un négociant. Dans une assemblée qui a lieu chez » Jonathan, il m'est arrivé quelquefois d'être pris pour » un juif. En un mot, je ne peux voir deux ou trois per- » sonnes réunies, sans que je n'aille grossir leur nombre, » quoique je n'ouvre jamais la bouche ailleurs que dans » ma coterie. C'est ainsi que je vis dans le monde, plu- » tôt comme un spectateur de la vie humaine que comme » un individu de la même espèce. Graces à ce genre d'ha- » bitudes, je suis devenu en théorie, homme d'état, sol- » dat, marchand et artisan, quoique je n'aie pratiqué ni » l'un ni l'autre de ces états. Je sais fort bien par théorie » ce que c'est que d'être père ou mari; je m'aperçois » de toutes les fautes qu'on peut faire en économie, en » affaires, en politique, beaucoup mieux que les person- » nes qui y sont intéressées, de même que la galerie juge » des coups avec plus d'avantage que les joueurs eux- » mêmes. Je n'ai jamais embrassé un parti avec ardeur; » j'ai pris la résolution d'observer la plus exacte » neutralité relativement aux Wighs et aux Tories, » à moins que par des hostilités on ne me force à me » déclarer. En un mot, mon rôle dans la vie humaine n'a » été que celui de spectateur; mon intention est de con- » server toujours ce caractère dans le présent journal. »

Ce passage peut suffire pour donner l'idée du plan suivi par Addison. Il se place au milieu de la société comme un observateur qui tient compte de tout ce qui s'y passe, donne des éloges à ce qu'il trouve de raisonnable, et

Digitized by Google

essaie de corriger les travers par le moyen de la plaisanterie, du ridicule : ce plan une fois ainsi conçu laissait une libre carrière au génie de l'auteur, qui en a su tirer tout le parti possible. On se tromperait si l'on croyait que le Spectateur ne sut autre chose que plaisanter. On trouve dans son ouvrage, des anecdotes pleines d'intérêt, des discussions littéraires où la critique sert véritablement de sel à la raison, des morceaux de philosophie écrits avec autant de noblesse que d'imagination, des allégories fort ingénieuses ; en un mot, il y a autant de variété dans cet ouvrage que dans les jardins connus en Europe sous le nom de Jardins anglais. Ce journal eut une grande influence sur les mœurs et sur le goût de la nation, deux choses qui ont entr'elles plus de rapport qu'on ne le pense communément. Addison fut regardé comme l'arbitre de la politesse et de l'élégance ; mais il lui arriva ce qui est arrivé au réformateur de la Russie, Pierre-le-Grand, qui seul resta sauvage au milieu de ses états qu'il avait civilisés. Cet écrivain, l'oracle du goût et de la politesse, était en société l'homme le plus maussade et le plus gauche des trois royaumes ; c'est du moins le témoignage que lui rend entr'autres le lord Chestfield, bon juge en cette matière, bien qu'il fût Anglais. Les gens de lettres ses contemporains nous représentent Addison comme excessivement timide et embarrassé lorsqu'il allait dans le monde. En société avec un ou deux amis, ce n'était plus le même homme ; sa conversation était alors pleine d'agrémens et de cette vivacité à laquelle on ne peut se livrer que lorsqu'on est sûr de la bienveillance de ceux qui nous écoutent ; confiance qui ne peut naître que de l'indépendance et de l'égalité. Il pourrait se faire, au reste, qu'il y eût de l'exagération dans le portrait qu'on nous fait de la timidité du Socrate anglais. L'esprit tout seul mène rarement à la fortune : Addison, de simple homme de lettres ne serait point parvenu à occuper une des premières charges de l'état, s'il n'eût eu de l'adresse et du savoir vivre.

Digitized by Google

La fortune d'Addison fut en effet peu ordinaire. En Angleterre, comme partout ailleurs, il est rare que les lettres enrichissent ceux qui les cultivent. Je dis en Angleterre comme partout ailleurs, parce que dans le dernier siècle, on n'a cessé de vanter la reconnaissance de cette nation pour les talens qui l'ont illustrée. Les philosophes avaient trouvé moyen de faire ainsi de l'éloge des gouvernemens voisins, la satire du leur. Voltaire a dit :

Quiconque a des talens, à Londre est un grand homme.

Ce vers, à mon avis, est fort ridicule : d'abord, c'est qu'il ne suffit point d'avoir des talens pour être un grand homme, et qu'ensuite un grand homme est grand dans tous les pays du monde. Si l'on en excepte Pope et Addison, on verra que les meilleurs écrivains anglais sont morts dans l'indigence et dans l'oubli.

Joseph Addison, né en 1672 d'un chapelain ordinaire du roi, n'était encore qu'étudiant à l'université d'Oxford, que ses talens pour la littérature, la poésie et la philosophie l'avaient déjà fait avantageusement connaître. Il fit hommage à Boileau de plusieurs poëmes latins de sa composition, dont la lecture, dit-on, inspira au satirique français beaucoup d'estime pour le génie poétique des Anglais. Des vers en l'honneur de Guillaume III, attirèrent sur Addison les yeux et la faveur du roi. Il en reçut une pension qui le mit à même de voyager; mais cette pension ayant été interrompue au bout de trois ans, Addison se trouva réduit à la pauvreté, et forcé pour l'éviter d'accompagner dans ses voyages le jeune comte de Warwick, en qualité de gouverneur. Sa réputation littéraire, qui allait toujours croissant, améliora peu-à-peu sa fortune; et ce qui prouverait qu'Addison n'était point dépourvu de qualités aimables, c'est qu'il sut inspirer de l'affection à la mère de son élève, la comtesse de Warwick, qu'il finit par épouser, quoiqu'il ne fût point encore parvenu au ministère. Ce mariage au reste fut loin d'être heureux : la comtesse,

Digitized by Google

qui croyait ne point devoir se gêner avec un homme qui avait été le précepteur de son fils, traitait Addison plutôt comme un esclave que comme un mari. Il en fut de ce mariage comme il en sera toujours de toutes les unions disproportionnées. Il semble d'ailleurs que les gens de lettres soient destinés à être malheureux dans leurs affections domestiques. Addison, parvenu à être secrétaire-d'état, vit sa fortune et son crédit s'augmenter sans que son bonheur en fût plus grand ; et malgré tout son esprit, il ne put éviter le ridicule qui s'attache aux gens qui parviennent. Pope dit quelque part qu'Addison, par réminiscence de son ancien métier d'auteur, ne put jamais écrire une ligne, un simple mandat, sans songer à l'élégance et à la pureté de la diction. Addison se dégoûta bientôt des affaires ; il finit par les quitter entièrement pour retourner dans le sein des lettres, à la culture desquelles il consacra les derniers jours d'une vie qu'il termina en sage et en chrétien.

Outre le Spectateur, ouvrage qui pour le dire en passant est fort mal traduit dans notre langue, les Anglais ont plusieurs autres ouvrages d'Addison. les philosophes n'apprendront pas sans scandale que cet écrivain a composé un Traité en forme, pour prouver l'excellence et la vérité du christianisme. Le Recueil que nous annonçons au public, et qui fait le sujet de cet article, contient des morceaux choisis du Spectateur, dont la collection entière occupe huit volumes. Ces Recueils sont fort goûtés du plus grand nombre des lecteurs, en ce que leur paresse y trouve son compte. Peut-être bien les auteurs de cet Abrégé auraient-ils pu mieux choisir. Quoi qu'il en soit, ils ont fait un livre dont la lecture sera toujours agréable. C'est pourquoi nous croyons de voir recommander *The Beauties of the Spectator* aux amateurs de la littérature anglaise. Au reste, le plus bel éloge qu'on puisse faire d'Addison, c'est qu'il a été un des premiers appréciateurs d'une des plus sublimes productions de l'esprit humain, le *Paradis perdu*.

J. E. LA SERVIÈRE.

Digitized by Google

Sophie d'Arlon, ou les aventures d'une Actrice. Quatre vol. in-12. Prix : 6 fr., et 8 fr. par la poste. A Paris, chez *Marchand*, libraire, palais du Tribunat; et *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Sophie d'Arlon, que je n'ai pas l'honneur de connaître, nous assure que la profession de comédien n'est pas ce qu'il y a de plus respectable au monde, et je ne prétends pas la contredire; mais, en même temps, elle veut persuader le public qu'il est possible qu'une actrice vive dans cet état comme une vestale, et si cette proposition rencontre des incrédules, elle leur dira : Voilà mon histoire qui le prouve. Fort bien, madame; mais qui est-ce qui prouvera votre histoire?

La personne à qui cette question s'adresse n'a pas le droit de s'en offenser, à moins qu'elle ne prétende que sa vertu ne doive pas étonner. Mais comme il n'est pas naturel de s'attendre qu'on trouvera dans l'histoire d'une actrice, un modèle de sagesse, l'incrédulité est sans doute ici très-légitime. Dans un siècle si tardif à croire les Ecritures, on est toujours autorisé à demander des preuves d'un fait étonnant. Il semble que cette difficulté ne doive pas embarrasser l'auteur, qui est l'héroïne même de l'histoire; car, selon toutes les apparences, Sophie d'Arlon, aujourd'hui madame la duchesse de Fréville, est, sous le voile d'un nom emprunté, quelqu'actrice célèbre de nos jours; et une fille qui a brillé sur les premiers théâtres de la capitale, trouve toujours assez de gens qui peuvent fournir des preuves de sa vertu. Quoi qu'il en soit, voici quelle est cette histoire merveilleuse, qui commence et finit par les deux choses du monde les plus communes.

Sophie d'Arlon, fille unique d'un célèbre avocat de province, arrivée à l'âge de quinze ou seize ans, fit une faute; c'est la seule qu'elle ait faite en sa vie, il est vrai

Digitized by Google

qu'elle était capitale. Ne pouvant plus vivre sous les yeux de son père, elle fuit avec son amant. Elle savait la musique, chantait à ravir, touchait du piano, pinçait de la harpe, dansait et parlait à merveille : quant à sa beauté, jamais dans aucun roman, on n'a rien vu de plus parfait, c'était une brune admirable *qui avait*, dit-elle, *le pied chinois*. Malgré toutes ces perfections, l'auteur de sa perte, nommé Verseuil, s'en dégoûte et l'abandonne, ce n'est pas là le merveilleux de l'aventure; elle devient mère, son fils meurt, et elle se trouve plongée dans une détresse affreuse, ayant tout perdu, parens, amis, honneur, argent. Qui croirait qu'il restait encore une ressource à une fille si misérable? mais le lecteur n'en sera pas surpris, lorsqu'il saura que cette scène eut lieu avant la destruction des couvens. Sophie, instruite par le malheur, fait le serment d'être toujours sage; et, pour se punir de sa faiblesse, elle se condamne à passer sa vie..... dans un cloître? non, sur le théâtre; elle se fait comédienne par principe de vertu. En effet, il faut convenir qu'il n'y a point d'état où la vertu soit plus éprouvée, et notre héroïne avait tout lieu de s'attendre que les dangers de la scène donneraient un nouveau lustre à la sienne. Prenez garde que cela se passait dans un temps bien plus éclairé que celui-ci, lorsque les grands écrivains de la nation assuraient que le théâtre était la meilleure école des mœurs, lorsque c'était un acte de vertu d'aller pleurer à la comédie et rire au sermon, lorsqu'enfin nos grands prédicateurs dramatiques produisaient des ouvrages si moraux, si édifians, si larmoyans, que J.-Jacques leur disait : Eh! messieurs, autant vaudrait aller à l'église. Doit-on s'étonner qu'au milieu de ces beaux discours une fille de dix-huit ans ait embrassé la carrière du théâtre par délicatesse de conscience?

Engagée d'abord dans une petite troupe de province, elle eut à souffrir de la part de ses camarades toutes sortes d'humiliations et de persécutions. Le contraste de sa

Digitized by Google

bonne conduite avec leur *licence effrénée*, de *ses rares talens*, avec leur *profonde ignorance*, excitait la jalousie de ces malheureux, qu'elle peint plutôt comme une légion de diables que comme une troupe de comédiens. Après une année de souffrance, on lui donna son compte, et il fallut aller promener sa vertu d'un autre côté. Ce fut un bonheur pour elle; un directeur du spectacle de Lille l'engagea. Il y avait dans cette ville un honnête homme, nommé le comte de Fréville, jeune, beau, riche, rempli de bon sens, et qui croyait sincèrement à la vertu des actrices. Cet excellent homme vit Sophie lorsqu'elle débuta dans la pièce de *Zémire et Azor*, ou *la Belle et la Bête*. Sophie représentait le rôle de la *Belle*, le comte résolut de jouer le personnage *d'Azor*. Sophie, qui n'avait pas moins d'expérience que lui, le laissa faire; mais, comme elle était aussi honnête fille qu'il était bon homme, elle lui fit confidence de sa petite aventure, de laquelle, en vrai philosophe, il ne tint aucun compte; au contraire ce trait de sensibilité l'attacha davantage à une fille si vertueuse. Il la voyait assidument avec le plus grand respect pour son innocence; ils vivaient dans la paix, quand le diable qui ne dort jamais, et qui a toujours l'amour en tête, s'avisa de troubler un commerce si honnête et si tranquille. Comme je suis accoutumé aux tours du malin, je m'étais bien attendu que le perfide Verseuil, cet ancien amant de Sophie, ne manquerait pas de se trouver à Lille, par le plus grand hasard du monde. Effectivement il y était en garnison, mais j'avoue que j'ai eu la faiblesse de m'étonner que la prudente Sophie le reçut chez elle, apparemment pour exercer sa vertu. Le comte avait la douceur de rencontrer cet officier chez sa maîtresse, et ils causaient tous trois, comme des personnes bien revenues des erreurs de ce bas-monde. Cependant ce Verseuil, qui n'était pas aussi vertueux que le comte, ni même que Sophie, voyait avec peine qu'on lui donnait un successeur; il résolut d'enlever son ancienne maîtresse,

Digitized by Google

mais, attendu qu'il lui restait encore *un grand fonds d'honneur*, quoiqu'il fût, au dire de Sophie, *le plus perfide et le plus scélérat de tous les hommes*, il ne voulut pas exécuter son dessein sans donner à son rival le moyen de le découvrir, de le poursuivre et de lui enlever sa proie. Il prit donc l'excellente précaution de demander au commandant de la place, où Sophie et le comte allaient souvent passer la soirée, une permission de se faire ouvrir la porte du chemin de Paris à minuit, afin qu'on sût bien que c'était sur cette route qu'il fallait le chercher; et ensuite, pour qu'il ne restât aucun doute qu'il était l'auteur de l'enlèvement, il fit séduire le cocher du commandant par son valet-de-chambre, qui le pria de lui laisser reconduire Sophie chez elle après le souper. Tout cela s'étant exécuté de cette manière, et la voiture ne revenant pas à l'heure ordinaire, il fut bien facile d'en éclaircir la raison auprès du cocher, qui l'attendait inutilement; on alla chez Sophie, et l'on reconnut à l'instant qu'elle était enlevée par Verseuil. Fréville au désespoir, fit atteler des chevaux à une chaise de poste, et, au point du jour, il atteignit le ravisseur dans une auberge: après l'avoir regardé de travers et s'être un peu rafraîchi, il engagea Sophie à se reposer, et il sortit pour aller passer son épée au travers du corps de Verseuil; celui-ci para le coup, mais il fut désarmé. Le comte alors pensa qu'il valait mieux remettre son épée dans le fourreau, et s'en revenir avec Sophie, que de s'exposer à des poursuites désagréables en tuant un homme sans défense. Cette bonne pensée faillit lui coûter la vie, comme on le verra par la suite.

Après que la vertueuse Sophie eut bien dormi, le comte partit avec elle pour Lille, où elle continua de jouer la comédie comme de coutume.

On me demandera peut-être pourquoi le mariage de ces tendres amans n'est pas déjà conclu. Quoique majeur depuis cinq ans, M. de Fréville ne veut pas user de ses droits avant la mort de M. son père le duc de Fréville. A la vé-

Digitized by Google

rité, ce duc ne paraît pas avoir envie de mourir ; mais il arrive tant d'événemens inattendus dans un roman, qu'il pourra bien s'en rencontrer un qui sera favorable, et ces amans vivent dans l'attente.

Après avoir fait les délices de Lille pendant une année entière, Sophie conçoit le projet de venir se faire admirer dans la capitale, et le comte trouve convenable que tout Paris connaisse les graces et la voix de celle qu'il veut prendre pour femme. Il la laisse donc aller sur sa parole, et elle vient s'installer rue Saint-Honoré, avec une autre comédienne tout aussi vertueuse qu'elle. Elle y vit dans une honnête aisance, elle y prend des maîtres de goût, elle y fait l'aumône largement, et sa générosité lui fait négliger le soin de ses propres intérêts, au point qu'elle abandonne à une pauvre ouvreuse de loges, qui est encore une femme extrêmement respectable, le produit d'une seule recette faite à son profit sur le théâtre de Saint-Cloud. Elle débute enfin aux Italiens, et elle y est accueillie avec des applaudissemens universels ; c'était tout ce qu'elle souhaitait : le profit pécuniaire ne la touchait plus, car elle avait trouvé le secret de vivre très-bien et de dépenser beaucoup d'argent sans gagner un sol.

Son aimable comte, admirant de plus en plus les qualités extraordinaires de sa future, arrive à Paris pour la voir dans ses triomphes, et les respects de cet homme judicieux augmentent en raison de son amour. Il se loge dans le même hôtel garni, il la voit, il lui parle à tous les momens : ils sont heureux de leur bonheur à venir, et la douce espérance leur fait couler des jours sereins. Tout allait à merveille, lorsqu'un beau soir on rapporte sur une civière ce pauvre homme, sanglant, percé de coups, et n'ayant plus qu'un souffle de vie. C'était la suite d'une vengeance préméditée par Verseuil ; mais il l'avait payée de sa vie, dans le duel qui venait d'avoir lieu. Cette terrible scène effraya beaucoup la vertueuse Sophie. Le comte fut très-malade pendant six semaines, après lesquelles

Digitized by Google

quelles M. le duc son père, informé de cette affaire, fit enlever secrètement M. son fils avec son valet-de-chambre, pour les retenir prisonniers dans son château, jusqu'à ce qu'on eût apaisé la famille du défunt, qui du reste était enchantée de sa perte. Sophie, abandonnée à elle-même, fit alors de tristes réflexions; ensuite elle alla jouer la comédie à Bordeaux pour se consoler. Il est inutile de dire qu'elle enchanta toute la bonne compagnie de cette ville; mais ses camarades qui n'étaient pas aussi scrupuleuses qu'elle, et qui n'étaient d'ailleurs que de tristes ignorantes, l'appellaient une *sotte bégueule*. Les injures des méchans honorent les bons, et Sophie ne s'en fâchait pas, mais elle était bien inquiète sur la destinée de son amant. Le duc son père le retenait toujours prisonnier avec son domestique. Ce n'était plus à la vérité pour le soustraire aux poursuites d'une famille qui ne le poursuivait pas, mais uniquement parce que le comte ne voulait pas lui dire le sujet de sa querelle avec Verseuil. L'injustice de ce père fut bien punie; car, étant à la chasse, son cheval le fit sauter par dessus sa tête, et il n'en fallut pas davantage pour terminer cette comédie. Le comte, devenu duc, se rendit à Bordeaux, accompagné de M. d'Arlon le père, auquel Sophie n'avait seulement pas songé pendant toutes ses caravanes. Elle obtint assez facilement de ce père offensé le pardon de sa faute, et il ne se rendit point difficile pour donner son consentement à son mariage. Mais il restait encore six mois de son engagement; on consulta pour savoir si cette duchesse future devait continuer de jouer, et l'extrême bonté du jeune duc le fit consentir à prêter encore son amante au public pour ce peu de temps: c'est le dernier trait de merveilleux de cette miraculeuse histoire, qui finit d'ailleurs, comme tous les romans, par un mariage.

Tel est l'abrégé fidèle de ces aventures, écrites par madame la duchesse elle-même, pour l'encouragement et l'instruction des personnes de son état. On ne sait s'il y

Digitized by Google

a de l'orgueil ou de la modestie à se proposer pour modèle en ce genre. Mais il est si rare de voir des actrices devenir duchesses par leur vertu, et si peu commun de voir des ducs qui aient la bonté d'y croire, que l'exemple de madame de Fréville ne pourra jamais donner qu'un encouragement bien faible et une bien mince instruction. Il y a trop de gens expérimentés qui regardent les vertus des coulisses comme ces fruits colportés sur les places publiques, offerts à tous les passans, et dépouillés de la fleur qui les parait. Je crains que l'histoire de notre héroïne ne fortifie encore un si triste préjugé. Certainement je ne doute pas plus de la vertu de madame la duchesse que de l'esprit de M. le duc; mais je suis sûr qu'il ne convenait ni à l'un ni à l'autre d'écrire leur histoire : on dira que c'est n'avoir pas quitté le théâtre que d'étaler au public les aventures secrètes de sa jeunesse. C'est une autre manière de jouer la comédie et de se donner en spectacle. Il y a des bienséances attachées à chaque condition, qui obligent à changer de mœurs et d'esprit en changeant d'état. Louis XII oubliait les querelles du duc d'Orléans. Madame la duchesse de Fréville eût fait aussi bien d'oublier les aventures et même les vertus de Sophie d'Arlon.

G.

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Quatrième représentation des *Templiers*.

Le succès de cette tragédie se soutient et s'accroît à chaque représentation. Il ne faut pas s'en étonner. Depuis plus de deux générations, je ne vois pas qu'il en ait paru une qui puisse lui être comparée. On avait prophétisé qu'il

Digitized by Google

ne devait plus rien éclore de passable en ce genre. On disait la même chose après Corneille, ensuite après Racine, enfin après Crébillon. Ces prophètes de malheur on beau être démentis par les événemens, ils ont et auront toujours des successeurs.

On prétend que M. Reynouard va faire une brochure qui démontrera qu'on a eu tort de brûler les Templiers à petit feu. Ce sera du temps perdu. Je ne pense pas qu'il existe aujourd'hui un homme de sens qui en puisse douter. Une telle discussion mérite tout au plus un article dans un journal, encore l'article ne doit-il pas être fort étendu.

Il ne faut pas une grande sagacité pour juger qu'une accusation est fausse, quand les faits qu'elle contient sont impossibles. Or il est *impossible* qu'un ordre chrétien et religieux, dans lequel il y a des prêtres, abjure le christianisme; que ce soit-là un de ses statuts. Si on lisait de tels statuts, il faudrait croire qu'ils sont falsifiés. Si on ne les voit pas, on ne peut pas croire qu'ils aient existé.

Il est *impossible* que des hommes de tous les rangs, de toutes les parties de l'Europe, dans un siècle où la religion étoit en vigueur, où l'on n'élevait aucun doute sur sa sainteté, où le nom de philosophie n'étoit pas prononcé; où l'incrédulité eût passé pour une folie; il est impossible, disons-nous, que des milliers d'hommes de tous les pays, à cette époque, eussent adopté pour règle l'abjuration secrète d'un culte qu'ils professoient publiquement, et de plus l'obligation de commettre des crimes et de souffrir des infamies dégoûtantes. Ce n'étoit pas là, il s'en faut bien, l'esprit de la chevalerie qui caractérisait le quatorzième siècle.

Il est *impossible* que le secret sur de tels statuts entre tant de personnes de tout état eût pu être gardé seulement quinze jours, que le remords ne l'eût pas fait révéler à quelqu'un des coupables, qu'il ne se fût pas échappé de toute part.

Si l'on jette les yeux sur la qualité des accusateurs et des accusés, on trouve d'un côté deux hommes flétris par

Digitized by Google

la justice; de l'autre, des personnages illustres, de vaillans chevaliers, des guerriers recommandables couverts de blessures reçues en défendant ce qu'on regardait comme la cause de la religion.

Si l'on examine la procédure, on la voit livrée à des inquisiteurs, *durum genus*, qui mettoient les accusés à la torture, et même *les témoins;* infaillible méthode pour se procurer des témoignages tels qu'on les veut obtenir.

Dupui racontant les aveux de quelques Templiers à qui on avait promis leur grace, dit qu'un d'eux ne voulant rien confesser, fut mis à la question, « par le moyen de » laquelle, ajoute-t-il ingénuement, *on en tira la vérité,* » *comme des autres.* » Ce même auteur nous apprend que deux de ces religieux déclarèrent qu'ils avoient déposé faux, pressés par les tourmens que leur avaient fait éprouver des députés du roi; « que voyant dans des charrettes » cinquante-quatre frères qu'on allait brûler pour n'avoir » rien voulu confesser, ils furent fort étonnés; que crainte » du feu, ils dirent ce qui n'était pas vrai, et en eussent dit » bien davantage. »

Le grand-maître avait eu un moment de foiblesse dans le cours de sa longue détention. Par déférence pour le roi et le pape, et dans l'espérance de voir enfin le terme de ses malheurs, il avait fait quelques déclarations contraires à la vérité. Mais il paraît qu'on les avait aggravées et altérées. Quand il les entendit lire, il témoigna la plus grande surprise et la plus vive indignation, et traita d'imposteurs et de faussaires les trois cardinaux qui avaient signé ses interrogatoires.

Dans un concile tenu en Italie, les pères soutenaient, contre l'archevêque de Ravenne, qu'il ne fallait point de torture. Les inquisiteurs maintinrent qu'elle était nécessaire en matière d'hérésie.

Après avoir vu ce qu'étaient l'accusation, les accusateurs, les accusés, la procédure, qu'on s'arrête un moment aux condamnations. Avant d'avoir achevé l'instruction du procès

Digitized by Google

de l'ordre, qui eût dû précéder tout jugement définitif, on brûla un grand nombre de ses membres. Quand il fut question d'anéantir l'ordre, tous les pères du concile de Vienne, à l'exception de quatre, demandèrent que ses principaux membres fussent préalablement ouïs dans leurs défenses. Le pape, mécontent d'une demande si équitable, les supprima d'autorité par provision, « quoiqu'il n'eût pu, dit-il, pro» noncer selon les formes de droit. » Et la provision demeura définitive. Ainsi la condamnation ne fut pas plus régulière que tout le reste.

Quant à l'exécution, elle fait dresser les cheveux. La tragédie a fidèlement suivi l'histoire en ce point. « Tous au» au milieu des flammes invoquoient le saint nom de Dieu, » et, ce qui est le plus surprenant, il n'y en eut *aucun* qui » pour se délivrer d'un si affreux supplice, voulût profiter » de l'amnistie qu'on lui offrait, s'il renonçait à ses pro» testations. Il y en eut neuf à Senlis, et un grand nombre » en différens autres endroits de la France, qui souffrirent » ce cruel tourment avec la même fermeté. » (Velly.)

Qu'oppose-t-on à ces violentes présomptions d'innocence? La délation de deux criminels, des aveux et *des témoignages* extorqués par la question, ou obtenus par des promesses de récompenses. Le peuple même ne crut pas aux crimes romanesques et fabuleux qu'on imputait aux Templiers; touché jusqu'aux larmes de leur inébranlable constance, il les regarda comme des martyrs et recueillit leurs cendres.

Quand il est démontré que les accusations étaient absurdes, les crimes allégués impossibles, les délateurs infâmes, que le droit naturel a été violé dans l'espèce d'instruction qui s'est faite, que d'innombrables victimes entourées de feux dévorans, ont refusé de racheter leur vie par les aveux auxquels on voulait les contraindre, il est inutile d'examiner ce qu'en ont pensé quelques écrivains. Il n'y a pas d'opinions qui puissent balancer des faits décisifs, ni d'autorité plus imposante que celle de ces bûchers enflammés.

Digitized by Google

On leur oppose celle de Fleury, qui dit qu'on fut obligé d'abolir les Templiers au concile-général de Vienne. L'équivoque ou l'erreur est manifeste. Ils furent abolis pendant le concile; mais non par lui, comme on peut s'en assurer en ouvrant l'Histoire de Fleury même, au liv. 91, chap. 55. Le concile refusa constamment de condamner des accusés sans les entendre. Fleury ajoute que leurs crimes sont prouvés par des procédures authentiques. Ici on peut encore l'opposer à lui-même. On appelle authentique un acte ou une procédure où toutes les formes sont observées. Il n'y en eut aucune de suivie à l'égard des Templiers; il n'y eut même qu'un simulacre de procédure. On voit dans le chap. 38 de ce livre au 91, que les commissaires du pape déclarèrent grand-maître, « qu'en matière d'hérésie et de foi, on devait procéder *simplement, sans ministère d'avocats* ET » SANS FORME JUDICIAIRE. » Loin donc qu'il y ait eu une procédure authentique, il n'y eut même pas de procédure *proprement dite*. Ainsi il y a presque autant d'erreurs que de lignes dans le passage qu'on a cité de Fleury. En vain objecte-t-on que Voltaire l'a loué comme un écrivain sage et judicieux. Le fait est vrai; et l'éloge mérité. Mais ce serait une mauvaise manière de raisonner, que d'en conclure que Voltaire ne trouvât pas une erreur dans les trente-six volumes de Fleury, et qu'il voulût que l'opinion de cet écrivain fût préférée à la sienne, quand ils ne seraient pas du même avis: or l'opinion de Voltaire sur les Templiers, est conforme à celle de Bossuet, et non à celle de Fleury.

On a cru faire un dilemme très-embarrassant en disant que les Templiers avaient été juridiquement convaincus, ou que les juges étaient des scélérats, et qu'il valait mieux croire les premiers coupables. Avec cette dialectique, on trouvera *coupables* aussi tous les *innocens* que les tribunaux ont eu le malheur de condamner. D'ailleurs, il ne faut pas croire que si les Templiers ont été injustement brûlés, il s'ensuive nécessairement que le pape, le roi, l'élite de la noblesse et du clergé aient sciemment concouru à cette injus-

Digitized by Google

tice. Leur condamnation ne peut pas être imputée au clergé, puisque le concile n'a pas même voulu dissoudre l'ordre, encore moins à l'élite de la noblesse, qui n'avait sur eux aucune jurisdiction. Leur supplice fut principalement l'ouvrage d'un inquisiteur, égaré par le *fanatisme qui*, suivant l'abbé Vely, *était alors le goût dominant.* Philippe même le partageait un peu. Le pape montrant d'abord de la froideur dans l'affaire des Templiers, le monarque l'avertit « que » Dieu ne déteste rien tant que les tièdes. » Quant à l'inquisiteur, ses poursuites furent si chaudes, qu'il se mit à l'abri de ce reproche. Il n'est pas impossible que son zèle ait été secondé ou excité par le pape, entièrement dévoué à Philippe; par le pape qui, suivant Dupuy, « avait en très- » grande recommandation les biens des Templiers, et qui » pour se les conserver par ses ministres, usa de tous les » moyens dont il se put aviser. »Fleury nous apprend que ce pape aimait beaucoup l'argent que tous les bénéfices se vendai eut à sa cour, et qu'il laïssa des trésors immenses à sa famille. Il ne dit pas si sa maîtresse, qu'il nomme, eut part à son testament. Le ressentiment de Philippe, qu'excitait d'ailleurs un zèle excessif et mal entendu, l'avidité du pape et un bon inquisiteur expliquent bien des choses. « Si, » comme on le prétend, un prêtre libertin est le plus scélérat » des hommes, » ce que je ne voudrais nullement assurer être la conséquence du proverbe *pessima optimi corruptio*, quel nom réservera-t-on à un pape simoniaque et débauché, et de quoi ne le croira-t-on pas capable? Cependant j'aime à me persuader qu'il n'a pas sacrifié l'innocence en pleine connaissance de cause, et pour s'enrichir de ses dépouilles.

On dit aprésent, en revenant sur ses pas, et c'est ce qu'on peut faire de mieux quand on s'est fourvoyé, on dit que les Templiers avaient des mœurs corrompues, s'ils n'étaient point des scélérats. Avec un petit amendement, cette assertion ramenait son auteur au point d'où il aurait dû partir. Il fallait dire que plusieurs Templiers étaient dissolus: on

Digitized by Google

l'aurait cru sans peine. C'était le ton du siècle et du clergé ; celui-ci allait, on ne sait comment, la foi, la dissipation et la débauche, (Fleury, chap. 51 du livre déjà cité) et son chef donnait l'exemple du vice.

Si un trop grand nombre de Templiers se livraient à l'orgueil, au luxe et à la volupté, ce pouvait être une raison pour réformer l'ordre, ou tout au plus le supprimer. Mais ne louons jamais un inquisiteur d'avoir fait brûler tant d'infortunés ; ne l'excusons pas sur-tout de les avoir fait brûler à petit feu pour faire durer son plaisir. Bossuet avoue qu'on exerça contr'eux des cruautés inouies. Si quelques auteurs ecclésiastiques *aut vice versâ*, et si un bibliothécaire du roi ont craint de dire toute la vérité ou l'ont méconnue, Bossuet qui la connaissait, et dont le devoir était de la faire connaître toute entière au dauphin, donne très-clairement à entendre que l'affaire des Templiers ne fut pas dirigée par les principes de la justice. Au reste, son autorité est ici surabondante. Une raison prise dans la nature des choses (et il y en a mille en faveur des Templiers) est plus forte que toutes les autorités.

Nous sommes forcés de remettre à une autre fois ce que nous avions à dire de la pièce qui porte leur nom, et qui semble promettre une cinquième époque à la tragédie. L'auteur, dit-on, en a deux autres reçues, dont les sujets sont également tirés de l'histoire de France. L'un d'eux est la mort du duc de Guise aux états de Blois. Il semble qu'en le traitant, il ait voulu affronter toutes les difficultés, et je ne saurais prévoir par quels moyens il pourra s'en tirer.

P. S. Le journaliste qui seul a soutenu envers et contre tous la légitimité de la question donnée aux Templiers, prétend que ceux qui l'ont combattue, sont des amateurs de la question, dont il veut sans doute qu'on le croie l'ennemi. On peut bien rire de cette logique ; mais il ne faut ni s'en fâcher, ni même s'en étonner. C'est constamment celle de la passion.

Digitized by Google

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.
(Rue de Louvois.)

Le Portrait du Duc, comédie en trois actes et en prose, de MM. *Metz*, allemand, et *Joseph Pain*.

C'est un malheur pour les pièces nouvelles, sur-tout lorsqu'elles sont médiocres, de paraître tandis qu'on en joue une qui fixe toute l'attention. Cette réflexion s'applique à la comédie et au vaudeville dont nous allons rendre successivement un compte très-sommaire; car il est inutile de s'arrêter long-temps sur ce qui n'est ni assez bon pour intéresser, ni assez mauvais pour amuser une minute par le ridicule.

Tout le monde a dit, et rien n'est plus véritable, que nous avons déjà vu à l'Opéra-Comique *le Portrait du Duc* sous le nom de Délia et Verdikan. Le fonds est tout semblable. Il n'y a de différence que dans quelques accessoires. J'ignore si l'une de ces pièces est une imitation de l'autre, ou si toutes deux sont des estampes faites d'après un tableau qui leur a servi d'original; et la question ne vaut pas la peine d'être approfondie.

Un amant s'introduit dans la maison de sa maîtresse, et son valet le fait passer pour un duc régnant, en Allemagne. Le père de la jeune personne est fou de la chasse, et la tante raffole de médailles et d'antiques. Lorsqu'ils croient savoir que le duc est chez eux, le premier s'écrie : « Il aura » entendu vanter ma meute! » l'autre : « Il aura ouï par- » ler de mon cabinet de médailles. » Le ridicule de ces deux personnages est assez plaisant; mais il n'influe en rien sur l'intrigue. Un oncle du faux duc vient au dernier acte terminer la méprise et la pièce : son neveu épouse la fille du chasseur, qui n'en est pas fâché, parce que sa meute qu'il avait promise à son gendre quand il le prenait pour un duc, lui reste. Il en est de même de la tante, qui garde ses médailles qu'elle devait donner. Il y a dans cette

Digitized by Google

pièce comme dans tant d'autres, un benêt venu pour épouser la demoiselle, et qu'on éconduit. Elle a eu, ce qu'on appelle à ce théâtre, du succès; on n'a guère improuvé qu'un mot du rôle de la tante, auquel on a trouvé un air de bassesse. « J'espère, dit-elle au duc prétendu, que » monseigneur n'oubliera pas que j'ai fait faire son por» trait ». L'action ne marche pas très-rapidement; elle est un peu froide; mais le dialogue a de l'aisance et du naturel.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

La Parisienne à Madrid, vaudeville en un acte.

Ce vaudeville est, comme le Portrait, une pièce qu'on voit sans trop d'ennui et sans beaucoup de plaisir : son plus grand charme est le jeu de Mme. Belmont, dont le talent mûrit, qui acquiert l'à-plomb qu'elle n'avait pas toujours, et dont le débit moins précipité ne laisse plus rien à desirer. La Parisienne est une imitation du Curieux impertinent de Destouches, qui en avait trouvé le sujet dans Cervantes, et dans une comédie très-gaie du théâtre italien, intitulée : *la Femme vengée*. Mezzetin, déguisé, veut éprouver sa femme; elle le reconnaît, le persifle et tourmente sa jalousie. Cela ne forme qu'un incident et une scène; mais la scène est du comique le plus franc : la Parisienne est d'un genre plus relevé.

Elle a épousé un espagnol qui l'a emmenée à Madrid, et qui craint qu'une femme élevée à Paris ne puisse être fidèle. A peine marié, il lui prend fantaisie de voir si sa crainte est fondée; il feint un voyage, et passe toutes les nuits sous les fenêtres de sa femme, chantant, s'accompagnant de sa guitarre, et déguisant sa voix sans doute. Il est assurément bien bon de regarder une telle épreuve comme décisive, et de se croire hors de tout danger si sa femme tient ferme contre une guitarre et contre une voix et un visage inconnu. Il aurait très-bien su échouer sous ce dé-

Digitized by Google

guisement et d'autres arriver au port après lui. Mais sa moitié est une Lucrèce qui lui est fidèle, encore après un mois de mariage. Cependant l'ayant reconnu, elle croit devoir un peu le lutiner pour le punir de sa défiance, au moins prématurée; en conséquence elle ouvre sa croisée, lui donne un rendez-vous, lui fait jeter une échelle de corde qui de temps immémorial servait aux expéditions amoureuses et profanes de la famille, et que cette fois l'hymen va sanctifier. Quand il est monté, il ne trouve plus personne; mais il entend du bruit dans un cabinet voisin; plein de préventions flatteuses pour sa parisienne, il imagine qu'il a devancé l'heure de l'audience, qu'elle écoute quelque autre soupirant. Pour attendre plus patiemment le moment du rendez-vous, le cabinet est enfoncé; il la trouve en conversation avec le portrait de son mari, plus heureux que sage. Elle le fait convenir:

Qu'en amour comme en mariage
Les heureux sont les vrais croyans.

Les sifflets, suivant l'invitation faite dans le couplet d'annonce, étaient restés à la frontière d'Espagne. On n'a entendu que des applaudissemens, modérés toutefois, et dont la plupart allaient à l'actrice, qu'on a demandée en même temps que l'auteur: aucun des deux n'a paru. Le dernier a été nommé. Sa pièce est facilement écrite; mais l'intrigue n'est ni vraisemblable, ni extrêmement piquante.

ANNONCES.

EDITION STÉRÉOTYPE d'après le nouveau procédé de L. E. Herhan.

Œuvres de Boileau Despréaux, à l'usage des Lycées et des Ecoles Secondaires. Un vol. in-18, br. Prix: 1 fr. 35 c., et 1 fr. 75 c. par la poste. *Idem*, in-12, pap. fin, br. Prix: 2 fr. 65 c., et 3 fr. 40 c. par la poste. *Idem*, in-12. pap. vél., br. Prix: 4 fr. et 70 c., 5 fr. 5 c. par la poste.

A Paris, à la Librairie STÉRÉOTYPE, chez H. Nicolle, et compagnie, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n°. 9;

Annuaire administratif et statistique du département de la Seine, pour l'an XIII—1805. Par P. J. H. Allard, membre du collége électoral du département de Seine et Oise, inspecteur-suppléant et pre-

Digitized by Google

mier commis de la direction des contributions du département de la Seine. Un fort vol. in-8°. Prix : 6 fr., et 8 fr. par la poste.

A Paris, chez l'Auteur, rue Culture-Sainte-Catherine, hôtel Carnavalet, n°. 516; Magimel, libraire, quai des Augustins, n°. 73; Rondonneau, au Dépôt des Lois, rue Saint Honoré; à l'Imprimerie Bibliographique, rue du Foin-Saint-Jacques.

Tableau élémentaire de Botanique, dans lequel toutes les parties qui constituent les végétaux sont expliquées et mises à la portée de tout le monde; où l'on trouve les systèmes de Tournefort, de Linné, et les familles naturelles de Jussieu, par M. Sébastien Gérardin de Mirecourt, ex-professeur d'histoire naturelle des Vosges, actuellement attaché au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Un gros vol. in-8°., imprimé en petits caractères, accompagné de huit planches in-4°. en taille-douce. Prix : 7 fr. 50 c., et 9 fr. par la poste.

A Paris, chez Perlet, libraire, rue de Tournon, n°. 1133.

Cet ouvrage est destiné particulièrement aux jeunes gens qui veulent étudier et connoître la botanique.

Traité du Sublime, par Longin; traduit du grec par Boileau. Un vol. in-12. Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste.

A Paris, chez N. L. M., des Essarts, libraire et éditeur, rue du Théâtre-Français, n°. 9.

Histoire critique et apologétique de l'ordre des Chevaliers du temple de Jérusalem, dits Templiers; par feu le R. P. M. J., chanoine régulier de l'ordre de Prémontrés, docteur en théologie, prieur de l'abbaye d'Etival. Deux vol. in-4°. Prix : 8 fr., et 11 fr. par la poste.

A Paris, chez Belin, imprimeur-libraire, rue Saint-Jacques, n°. 22.

Les quatre Saisons du Parnasse, ou choix de Poésies légères, depuis la commencement du 19°. siècle; avec des notices des principaux ouvrages de poésie, romans, et pièces de théâtre.

Printemps, an 13 (1805). — Un vol. in-12 de 350 pages, beau pap., jolie gravure, impression de Pierre Didot l'aîné. Prix de l'abonnement des 4 vol. de l'année 10 fr., et 12 fr. par la poste. Chaque vol. se vend séparément 3 fr.

A Paris, au bureau rue du Paon S. André des-Arcs, n°. 10; Mad. Dubois, lib., rue du Marché Palu, n°. 10; et dans les départemens, chez les principaux libraires et les directeurs des postes.

Observations aux amateurs et aux jardiniers-fleuristes, sur quatre genres d'Arbustes (l'Azalée, le Cletra, le Kalmia, et le Rhododendron) qui méritent d'être cultivés dans les jardins, tant par la beauté de leur feuillages, que par l'éclat de leur fleurs, et qui, faute d'être suffisamment connus, y sont totalement négligés; pour servir de suite aux Mémoires sur l'Hortensia et le Cestran, et pour former par leur réunion, la plus belle collection d'arbustes qu'on puisse desirer pour la décoration des jardins. On y joint à ces Observations une notice sur la Châtaigne d'eau et sur ses propriétés médicinales et alimentaires. Deuxième édition, revue, corrigée et augmentée; par J. P. Buchoz, médecin-naturaliste. Prix : 90 c.

A Paris, aux frais de la dame Buchoz, épouse de l'Auteur, et se trouvent chez elle, rue de l'Ecole-de-Médecine, n°. 30.

Nouveau Code et Guide des notaires publics, contenant toutes les lois et résolutions relatives à leur organisation, telle qu'elle a été définitivement fixée par la loi du 25 ventose an 11; toutes celles qu'il leur importe particulièrement de connaître, et dont ils ont un besoin

Digitized by Google

journalier; avec des instructions et des observations sur ces lois, et des formules de tous les actes qui dépendent de leur ministère, notamment de ceux dans lesquels il faut observer de stipulations nouvelles pour se conformer aux lois actuelles, particulièrement aux dispositions du Code civil; par A. C. Guichard, défenseur avoué à la cour de cassation. Trois vol. in-12.—Prix : 5 fr., et 7 fr. par la poste.

Ce Code a été revu avec soin et mis en harmonie, dans toutes ses parties, tant avec la loi du 25 ventose an 11, qu'avec les dispositions du Code civil et des autres lois et arrêtés qui ont quelque rapport aux fonctions des notaires. On l'a divisé en plusieurs parties, dont chacune renferme par ordre de dates, les lois, arrêtés et instructions y relatives. La première se rapporte à ce qui concerne l'organisation du notariat. La seconde, sous le titre de lois diverses, renferme toutes celles dont la connoissance intéresse spécialement les Notaires. La troisième est consacrée au régime hypothécaire et aux expropriations. La quatrième contient un recueil des principales formules pour toutes sortes d'actes. Une instruction ministérielle sur les nouvelles mesures forme la cinquième. Enfin, pour ne rien laisser à desirer, on a recueilli, dans un troisième volume, toutes les lois relatives à l'enregistrement, et on a facilité les recherches, en plaçant en tête du premier volume une table chronologique, indépendamment de la table des matières qui termine l'ouvrage.

A Paris, chez Garnery, lib., rue de Seine.

Recueil de lettres et dissertations sur l'Agriculture, les avantages qu'on retirerait du parcage des bêtes à laine s'il était plus généralement pratiqué; les moyens qu'il faudrait employer pour rendre très-abondantes nos recoltes en blés, et fruits de toute espèce; remédier à des maux très-dangereux, et faire pour l'utilité publique, plusieurs autres choses intéressantes. Le tout suivi de différens morceaux de poésie; par P. D. L. J. R. de Scevole. Deux vol. in-12.—Prix : 5 fr., et 6 fr. par la poste.

A Paris, chez Lamy, lib., quai des Augustins, n. 26.

Application de l'Algèbre à la Géométrie des surfaces du premier et second degré à l'usage de l'école Polytechnique; par MM. Meonge et Hachette. Un vol. in-4°. avec planches.—Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez Bernard, lib., quai des Augustins, n. 31.

Essai sur la douleur; par J. Sarazin, docteur en médecine, membre de la Société médicale d'emulation et de la Société des sciences, arts et belle-lettres de Paris, in 4°.—Prix : 1 fr.

A Paris, chez Crochard, lib., rue de l'Ecole-de-Médecine, n°. 35.

Œuvres de Stanislas Boufflers, membre de l'Institut de France. Deux gros vol. in-18, ornés de neuf belles vignettes, y compris le portrait de l'auteur, dessiné par Marillier, gravé et dirigé par Gaucher. Edition plus complète que les précédentes.—Prix : broc., 6 fr., et 7 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Artaud, lib., quai des Augustins, n°. 42.

Etat de nos connaissances sur les Abeilles au commencement du XIX^e^ siècle, avec indication des moyens en grand de multiplier les Abeilles en France; par M. Lombard, auteur *du Manuel nécessaire au villageois pour soigner les Abeilles*. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Mad. Huzard, rue de l'Eperon, n°. 11.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Constantinople, 18 *avril*. D'après le départ du maréchal Brune, il n'y a eu aucune communication officielle entre le chargé d'affaires de France et la sublime Porte. Le ministère ottoman sacrifie par ineptie ou corruption les intérêts de l'empire à ses ennemis naturels, et précipite ainsi la ruine de la puissance des Turcs en Europe. (*Bulletin de l'Europe.*)

Londres, 8 *mai*. Il y a eu hier dans la chambre des communes une discussion dans laquelle notre marine a été traitée de *marine dégradée, avilie, impuissante*.

Le 10, lord Grenville a présenté à la chambre des pairs la pétition des catholiques d'Irlande.

Le 11, on a affiché au café de Lloyd un avis qui annonce que six de nos vaisseaux de ligne se sont réunis à l'île de Madère le 11 mars, et ont fait route sur-le-champ pour aller à la poursuite de l'escadre de Rochefort.

La Haye, 16 *mai*. L'installation solennelle du nouveau gouvernement a eu lieu hier avec une grande pompe, et depuis deux jours les fonds bataves ont éprouvé une hausse sensible.

ITALIE, 12 *mai*. Ce matin M. de Lucchesini, ambassadeur de Prusse, a présenté à S. M. I., de la part du roi son maître, les décorations de l'Aigle-Rouge et de l'Aigle-Noir, qu'elle a revêtues après l'audience.

On mande de *Gênes*, que M. Jérôme Bonaparte est arrivé dans cette ville.

M. le marquis de Gallo, ambassadeur du roi de Naples près S. M. I., est arrivé à Milan pour assister au couronnement.

PARIS.

C'est hier (jeudi) que S. M. l'Empereur a été couronné Roi d'Italie. L'imagination vole vers ces belles contrées,

Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus !

Combien une cérémonie auguste et religieuse, combien le triomphe paisible d'un héros qui ne traîne point de vaincus à sa suite, doivent se déployer avec pompe dans un

Digitized by Google

climat et dans une saison où la nature étale sa plus aimable magnificence ! Que de guirlandes de fleurs doivent être suspendues aux temples, aux palais, qui brillent aujourd'hui d'un éclat qui étonnerait leurs fondateurs ! Quel concours de peuple se presse autour des portiques et des arcs de triomphe ! Ce n'est point le vainqueur de l'Italie qui y passe, c'est celui qui rend à l'Italie sa gloire et son indépendance. Tout souvenir de ses victoires est maintenant loin de son cœur; tout ce peuple est comme une nation nouvelle, brillante de jeunesse et d'espérance. Que l'encens, que les plus doux parfums s'exhalent autour des portes de Milan. Les soldats étrangers ne viendront plus en faire le siége, y entrer en conquérans, en sortir pour faire place à d'autres conquérans aussi avides de dépouilles. Les Italiens ont conquis leur indépendance. Les armes qui brilent aujourd'hui dans les mains de leurs guerriers, ne sont point le vain ornement d'un jour de fête. Ce sont celles que Bonaparte leur a données, qu'il a unies à celles des Français, qui ont contribué aux mêmes victoires. Les Français et les Italiens, après de si longues discordes, scellent aujourd'hui un pacte immortel, dans le même moment où leur commun monarque fait ses promesses au ciel !

Six mois se sont à peine écoulés, depuis que les voûtes de Notre Dame ont retenti du serment prononcé par l'Empereur des Français. Qui de nous oubliera jamais avec quel accent héroïque et paternel il prononça ces mots : *Je jure de régner pour le bonheur et la gloire de la nation?* Il avoit quitté le temple. Une nuit toute remplie des merveilles du luxe, excitait de tous côtés notre avide curiosité. Lui, cependant, retiré dans l'intérieur de son palais, il méditoit sur son serment. *Le bonheur et la gloire de la nation* éloignaient de lui la fatigue et le sommeil. Emu alors par un sentiment d'humanité que le caractère religieux de cette grande journée rendait encore plus présent à son ame, il écrivait au roi d'Angleterre cette lettre où un héros tant de fois vainqueur, demande la paix. Il semblait avoir oublié les vastes projets qui n'étaient encore connus que de lui seul, cette activité mystérieuse et miraculeuse avec laquelle, depuis deux ans, il recréait notre marine, ses projets d'expéditions lointaines déjà arrêtés dans sa pensée avec tant de précision et d'audace ! Il sacrifiait une si grande portion de la gloire qu'il lui reste encore à acquérir. Le bonheur de la nation était pour lui le premier de

Digitized by Google

ses engagemens ; la paix du monde le premier de ses vœux. La politique anglaise ne comprit pas l'ame d'un grand homme. Aujourd'hui, troublés dans l'Indostan, humiliés dans les mers des Indes, surpris avec autant de confusion que de terreur dans les îles du Vent ; forcés de payer des tributs et de rendre hommage à la générosité de leurs vainqueurs, craignant partout nos flottes et les flottes espagnoles ; tantôt s'éloignant devant elles, et tantôt les cherchant avec une incertitude désespérante ; rebutés de toutes les puissances du continent ; inquiets dans leur île où l'orage s'approche, les Anglais peuvent enfin comprendre le génie et les forces du grand homme qui a demandé la paix.

Italiens, qui entendez aujourd'hui les sermens de Napoléon, voilà comme il les tient.

— Le journal officiel annonce que le nombre des adresses que reçoit S. M. de toutes les parties de son royaume d'Italie, devient si considérable, et qu'il serait si difficile de choisir entr'elles, que ce journal est forcé d'en discontinuer l'insertion.

— Avant-hier il y eut à Paris des illuminations et des largesses faites aux pauvres, et à Neuilly une fête donnée par S. A. S. le prince Murat, le tout pour célébrer le couronnement de S. M. I. comme roi d'Italie.

— L'Institut national vient de nommer à la place vacante par la mort de M. d'Anse de Villoison, M. Brial, ancien bénédictin. Il avoit pour concurrent le sénateur Lanjuinais, dont les titres à un fauteuil académique nous sont totalement inconnus.

Pour la chaire de professeur de langue grecque qu'avait M. de Villoison, le collége de France présente au gouvernement M. Corraï, médecin, très-versé dans cette langue, qui est la sienne. Il est né dans une île de l'Archipel.

— Le célèbre Shiller, auteur allemand de l'*Histoire de la Guerre de 30 ans*, et de plusieurs pièces de théâtre, est mort à Veymar, il y a quinze jours.

— M. Cubières va, dit on, publier une tragédie inédite de Pierre Corneille, *Sylla*, qu'il prétend avoir trouvée au fond d'un magasin de librairie. On verra si c'est réellement une découverte.

— L'usage imprudent des champignons vient de coûter la vie à une mère de famille de Bordeaux et à deux de ses enfans.

Erratum. Page 415 du dern. num., lig. 15, *lisez* s'éloigna.

Digitized by Google

(N°. CCIV.) 12 PRAIRIAL an 13.
(Samedi 1er Juin 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

ODE

A LA RELIGION.

FILLE du Dieu de nos ancêtres!
Imposante Religion!
Reviens, à la voix de tes prêtres,
Habiter cette région!
Ouvre les portes éternelles,
Et que, de tes clartés immortelles
Tous les yeux, frappés à la fois,
Connaissent quelle est la puissance,
Et la douceur et la vengeance
Du roi sous qui tremblent les rois!

Que vois-je?... Quel divin spectacle!...
O jour de gloire et de bonheur!
Tu viens d'ouvrir le tabernacle
Où brille l'arche du Seigneur!
Ta voix s'entend sur les montagnes,
Dans les valons, dans les campagnes;

Digitized by Google

Elle est respectée en tout lieu :
Tout chérit l'antique alliance,
Et tous les peuples de la France
Rentrent dans le sein du vrai Dieu !

Lorsqu'après une nuit profonde
Dont le voile couvrait les cieux,
L'astre du jour, sortant de l'onde,
Montre son globe radieux,
La terre semble en être émue,
S'éveiller, sourire à sa vue ;
Palpiter de joie et d'amour,
Comme l'épouse chaste et belle,
Qui voit l'époux jeune et fidèle
Dont elle attendait le retour.

Tel, vainqueur de la nuit obscure
Dont le crêpe nous entourait,
Versant une lumière pure,
Ton divin flambeau reparaît :
De plaisir la France ravie
Reprend une nouvelle vie
A cet éclat consolateur :
Elle aperçoit l'époux céleste
Dont si long-temps un sort funeste
Avait, hélas ! privé son cœur ! ...

Vérité, raison, tolérance,
Vos noms furent l'affreux signal
Où vinrent planer sur la France
Et l'erreur et l'ange du mal !
Long-temps, sous leur fatal empire,
On vit les hommes, en délire,
Oser braver le roi du Ciel.
Ah ! tombez, idoles coupables ! ....
Est-il des noms plus respectables
Que le saint nom de l'Eternel ?

Digitized by Google

Orgueilleuse philosophie !
Quel tissu de calamités
Pour l'insensé qui se confie
En tes incertaines clartés !
Lancé sur des mers sans rivages,
Toujours battu par les orages,
Il cherche le calme et le port :
Et ce calme, ce bien suprême,
Il ne le trouvera pas même
Aux bras de l'éternelle mort !

Mais toi, Religion sacrée !
Tu fais le charme des mortels
De qui la vie est consacrée
Au Dieu dont tu sers les autels.
Pour eux l'espoir, au vol rapide,
Accourt opposer son égide
Aux traits perçans de la douleur :
Ainsi leur vie est consolée,
Jusqu'à ce qu'au ciel appelée,
Leur ame s'envole au bonheur.

Ah ! que la couronne du juste
Soit le prix des nobles efforts
Du héros, du monarque auguste
Qui te ramène sur nos bords,
Toi dont la voix consolatrice
Vient annoncer un Dieu propice
Qui de nous détourne ses traits ;
Un Dieu qui daigne nous absoudre,
Quand il pouvait charger la foudre
De faire accomplir ses décrets !

J. B. GAUDOZ (de Grenoble.)

Digitized by Google

TRADUCTION

DE LA II^e. ELÉGIE DU IV^e. LIVRE DE TIBULLE.

Illam quidquid agit, quò quò vestigia vertit,
Componit furtim sub sequiturque decor.

C'est pour toi, Mars, c'est dans les jours
Que t'a consacrés ma patrie,
Qu'on voit la jeune Sulpicie
Prendre ses plus brillans atours.
Quitte les cieux, viens sur la terre !
En faveur de tant de beauté,
La reine même de Cythère
Pardonne l'infidélité.
Mais à l'aspect de tant de charmes,
Dans un subit étonnement,
Crains de laisser honteusement
Tomber tes redoutables armes !
L'amour allume dans ses yeux
Le feu dont il brûle les dieux.
On voit la décence et les graces
Présider à ses goûts charmans,
Furtivement suivre ses traces,
Et régler tous ses mouvemens.
Livre-t-elle sa chevelure
Au souffle des vents amoureux ?
La plus régulière parure
Ne vaut pas ce désordre heureux.
Daigne-t-elle orner sa coiffure ?
Elle a la majesté des dieux.
Soit que vêtue en souveraine,
L'or et la pourpre tyrienne

Digitized by Google

Brillent sur ses riches habits ;
Soit que semblable à la bergère,
Dans sa robe blanche et légère,
Elle efface l'éclat des lis ;
Toujours elle est sûre de plaire,
Toujours nos yeux sont éblouis.
Tel l'heureux amant de Pomone
Présente à nos sens enchantés
Mille et mille variétés
Dont il embellit sa couronne.
A toi seule on devrait offrir,
Belle et modeste Sulpicie,
Les perles, l'or et le saphir,
Et la pourpre de Phénicie :
Pour toi seule on devrait cueillir
Tous les parfums de l'Arabie.

Secondez mes faibles efforts,
Doctes sœurs et dieu de la lyre !
Chantez la beauté qui m'inspire :
Elle est digne de vos accords.

KÉRIVALANT.

ENIGME.

Je suis le plus doux bien qui soit dans l'univers ;
L'homme n'a que par moi du plaisir dans la vie ;
Je puis seule l'aider à souffrir des revers,
Et plus même il en souffre, et plus je suis chérie.
C'est moi qu'on voit régner à la ville, à la cour ;
Je suis reine et bourgeoise, et fort souvent bergère ;
Et nulle part enfin je ne suis étrangère,
Quand je suis, vers le soir, conduite par l'amour.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Qu'un jeune homme au bonheur ait le droit de prétendre ;
Qu'il soit vif et charmant, qu'il soit voluptueux,
Il ne peut point me voir, il ne peut point m'entendre
Sans éprouver soudain un feu tumultueux.
Pressé par un besoin aussi puissant que tendre,
Il voudrait me ravir, me plaire ou m'enchaîner,
Pour s'asservir lui-même et pour me couronner.
Qui ne me connaît pas? Sur neuf pieds je me pose :
Coupons l'un, gardons l'autre ; alors en peu de mots
J'offrirai l'heureux temps où se garde la rose ;
Ce qu'un prêtre, à l'autel, fait entendre aux dévots ;
L'élément par lequel tous les êtres respirent ;
Ce qui faute de blé, nous pourrait tous nourrir;
Ce qu'à perdre aujourd'hui tous les hommes conspirent,
Et qu'on ne connaît bien que dans l'adversité ;
Ce qui, pare avec grace une jeune beauté ;
Ce que le batelier plonge dans la rivière.
Pour me saisir, lecteur, je t'ai trop arrêté,
Toi, qui dans cet espoir n'aurois pas regretté
De passer à ma porte une nuit toute entière.

CHARADE.

Mon premier, tous les ans, n'arrive qu'une fois;
Mon second sur la tête élégamment s'arrange,
Et mon tout sur les cœurs a le pouvoir d'un ange
Qui descendrait du ciel pour nous donner des lois.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *Rape.*

Celui du Logogriphe est *Epigramme*, où l'on trouve *Ira, Priam, rame, pie, gramme, mer, Pirame, aimer.*

Celui de la Charade est *Dé-boire.*

Digitized by Google

Oraisons choisies de Cicéron, précédées d'un Eloge historique de cet orateur; traduction nouvelle, par M. *Bousquet*, avocat. Deux vol. in-12. Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Gilbert*, rue Hautefeuille; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 42.

CE serait renfermer la critique dans un cercle d'idées trop étroit, et s'interdire les sources d'instruction les plus fécondes, que de se borner à découvrir minutieusement les faiblesses inséparables d'une traduction, en laissant de côté l'esprit et les beautés de l'original qu'il importe surtout de faire remarquer. Il convenait au *Mercure* de prendre une autre méthode, et de s'ouvrir, dans la littérature, un horizon plus étendu. Ceux qui disent que *la critique est aisée*, entendent qu'il est facile de blâmer un écrivain et de dire d'un livre qu'il est mal fait; mais, critiquer, c'est rendre raison de ses jugemens, et, pour le faire comme il faut, il est nécessaire de remonter aux principes ou aux modèles. C'est de là que nos décisions empruntent tout ce qu'elles peuvent avoir d'autorité, et que, s'affranchissant du tribut injurieux qu'on a coutume de payer à la malignité ou à l'envie, elles peuvent espérer de se rendre recommandables aux honnêtes gens par la maturité et la réflexion qui les accompagnent.

On a déjà donné quelqu'idée des études et du style du nouveau traducteur, dans l'examen de l'oraison pour Marcellus. Ceux qui ont trouvé mauvais qu'on fît connaître Cicéron plus amplement que M. Bousquet, n'ont pas fait attention

Digitized by Google

qu'une connaissance approfondie du premier met en état de juger en peu de mots de la capacité du second. Ne négligeons donc pas cette occasion de prendre des leçons d'éloquence du plus habile maître de l'antiquité. Mais n'admirons pas seulement l'orateur, comme on le fait au collége : étudions aussi l'homme d'état et le grand homme. Le mérite de Cicéron ne se borne pas au talent de la parole. On trouve chez lui une grande connaissance des hommes et des affaires, une dextérité incroyable à se démêler des conjonctures les plus épineuses, l'art de manier les passions et les ressorts les plus secrets du cœur humain ; mais sur-tout l'éloquence de l'ame et de la probité, qui a tant de pouvoir au barreau.

Tous ces talens sont portés au plus haut degré dans l'oraison pour Milon, qui est regardée comme son chef-d'œuvre. Le plan qu'il y a suivi a cependant été blâmé, et Brutus qui se connaissait en plaidoyers voulait qu'il se réduisît aux moyens de la seconde partie. Ces moyens sont, en effet, plus brillans, plus populaires, et plus tournés à la haute éloquence. Mais il m'a paru que ce second point tirait toute sa force du premier, et que ce n'était même, à la rigueur, qu'un beau mouvement oratoire. Tout le discours peut se réduire à ce double raisonnement. Milon a tué Clodius; mais Clodius était l'agresseur, et Milon l'a tué dans un cas de légitime défense. Il est donc absous par le droit naturel. — Et quand il l'aurait tué à dessein, au lieu de le punir, il faudrait le récompenser, puisqu'au péril de ses jours, il a délivré Rome et l'Italie du fléau le plus redoutable.

Avec quelque vigueur que cette seconde proposition soit traitée, elle paraîtrait peu concluante, et serait même purement déclamatoire, si la première n'avait été solidement prouvée. C'était là le

Digitized by Google

point délicat; il n'y avait pas lieu à l'évidence, quoi qu'en dise M. Bousquet, et quoique Cicéron l'insinue, afin de remplir les esprits d'une prévention favorable. Il était, au contraire, bien difficile de produire une conviction satisfaisante, parce que la rencontre dans laquelle avait péri Clodius, s'était passée la nuit entre des esclaves dont les dépositions se contredisaient. Comment démêler la vérité dans ces ténèbres? C'est là que Cicéron fait briller avec un éclat supérieur le talent d'une discussion lumineuse. Il perce tous les nuages qu'on lui oppose, et les plus faibles circonstances, les détails les plus obscurs, lui servent à mettre sa défense dans le plus beau jour. Ses preuves ne pouvaient être directes, ni porter la lumière par elles-mêmes. Ce ne sont que des inductions tirées des mœurs des personnages, de leurs intérêts politiques, de leurs affaires, de leurs projets, et des circonstances locales. Tout cela paraît faible en soi, mais tout cela est développé avec tant d'art, présenté dans un si bel ordre, et soutenu par un style si victorieux, qu'il semble que l'orateur se soit élevé à la hauteur d'une démonstration.

Cette première partie est assurément un chef-d'œuvre d'adresse et de discussion oratoire. Mais voici le comble de l'art. Clodius était l'ennemi déclaré de Milon, et Milon convenait de l'avoir tué. Quel avantage ne pouvait-on pas tirer de son aveu? Ensuite le sénat, jugeant sur une première information, avait prononcé que cette violence était pernicieuse à la république, et, comme dans un péril extraordinaire, il avait déféré le pouvoir absolu à Pompée, qui était prévenu contre Milon, et qui se disposait à venger sur lui la mort de Clodius, avec qui il s'était réconcilié. Pompée, pour semer la terreur, avait rempli la ville de soldats; il avait ordonné de nouvelles enquêtes, nommé des juges,

Digitized by Google

et lui-même, entouré d'une garde nombreuse, s'était placé au milieu du tribunal, pour dominer les consciences. Son silence était impérieux, et le seul ascendant de ses dispositions secrètes pouvait perdre son ennemi. Toutes ces circonstances paraissaient désespérantes, et elles peuvent excuser Cicéron d'avoir éprouvé de la crainte. Mais à ne considérer que son discours, tel que nous le possédons, il faut avouer que son sang froid et son habileté paraissent tenir du prodige, lorsqu'on le voit tourner contre Pompée tout cet appareil de formes menaçantes qui devait accabler Milon, et faire servir au triomphe de sa cause ce qui avait été préparé pour la ruiner.

Il ouvrit les yeux des juges par une distinction qui fut un trait de lumière. Il leur fit comprendre qu'ils n'étaient pas assemblés pour prononcer sur le fait, mais pour juger du droit; et voici où menait cette distinction. Le fait était déjà reconnu, avoué, condamné même par le sénat, et si on ne voulait rien examiner de plus, c'en était fait de l'accusé, il n'y avait qu'à porter la sentence mortelle. C'était apparemment ce que Pompée attendait; mais Cicéron lui prouvait par sa propre conduite qu'il avait voulu qu'on examinât une autre question. Sans cela, pourquoi ordonner des informations nouvelles, et créer de nouveaux juges? Que devaient-ils juger? Ce n'était pas le fait; il était suffisamment éclairci. C'était donc le droit; c'est-à-dire qu'après s'être assuré que Milon avait tué Clodius, il fallait examiner s'il l'avait fait par des motifs légitimes: question nouvelle, qui présentait une foule d'aperçus favorables. Ainsi, malgré l'aveu du meurtre, malgré la décision du sénat, malgré les préventions de Pompée, l'affaire demeurait dans son intégrité. Cicéron forçait les juges de la considérer sous une face plus avantageuse. Il forçait

Digitized by Google

Pompée lui-même de se rendre utile à sa cause, en couvrant tout ce qu'il avait fait jusque-là d'un beau voile de justice et de prudence, et les voies extraordinaires imaginées contre Milon devenaient pour lui des voies de salut.

Qu'on se récrie sur le style de Cicéron; une idée, si heureuse et si féconde est le cachet de l'homme de génie, et l'invention d'une politique aussi droite qu'habile. Ce qui m'étonne, c'est que M. Bousquet ne l'a pas bien comprise, ou ne l'a pas assez méditée, et c'est ce qui lui a fait commettre un contresens qui en détruit toute la force et toute la finesse. La manière dont Cicéron l'expose dans ce passage, demande une grande attention.

« *Illud jàm in judicium venit, non, occisus ne sit, quod fatemur; sed jure, an injuriâ, quod multis in causis sæpè quæsitum est. Insidias factas esse constat; et id est quod senatus contrà rempublicam factum judicavit. Ab utro factæ sint, incertum est. De hoc igitur latum est ut quæreretur.*

« Il ne s'agit pas de nous convaincre d'avoir tué » Clodius, puisque nous l'avouons, mais d'examiner, comme il arrive dans plusieurs causes, si » nous avons été autorisés à le faire. Il est constant qu'il a été commis une violence; c'est ce » que le sénat a décidé nuisible à l'état. Quel a été » le provocateur? Voilà ce qui est incertain, *et* » *c'est aussi sur quoi il a été ordonné qu'on informerait.* »

Comment M. Bousquet peut-il faire dire à Cicéron *qu'il avait été ordonné qu'on informerait* sur cette question? Si cela avait été ordonné d'une manière si précise, prendrait-il tant de peine pour y faire entrer les juges? S'attacherait-il si fortement à prouver qu'on ne peut pas examiner d'autre point? Dirait-il, en parlant de Pompée: *Quid ergo tulit?* « Qu'a-t-il donc ordonné? » et secon-

Digitized by Google

tenterait-il de répondre : *Nempe ut quæreretur.* « Qu'on informât. » Ce qui fait voir que Pompée avait ordonné purement et simplement des informations, et qu'il n'avait eu garde d'ouvrir une question si favorable à l'accusé. Mais Cicéron qui voulait déterminer l'objet de ces informations ordonnées en termes vagues, entre vivement dans cette discussion, et il dit aux juges : *Quid porro quærendum est ? factumne sit ? at constat. A quo ? at patet.* « Que veut-on rechercher ? Le fait ? » Mais il est constant. L'auteur ? Mais il est con- » nu. » Et il conclut aussitôt : *Vidit igitur, etiam in confessione facti, juris tamen defensionem suscipi posse.* « Pompée a donc senti qu'en avouant le » fait, on pouvait se défendre sur le droit. » Ainsi vous voyez que c'est par la force du raisonnement que Cicéron réduit Pompée et les juges à entrer avec lui dans cette question, et c'est ce qu'il n'aurait pas été obligé de faire, si, comme M. Bousquet le lui fait dire, il avait été ordonné expressément d'informer sur cet objet.

Ce contre-sens est d'autant plus grave, qu'il met Cicéron en contradiction avec lui-même dans le point le plus important de son plaidoyer. Mais, dira M. Bousquet, comment donc devais-je traduire ce passage que j'ai rendu mot à mot ? *De hoc igitur latum est ut quæreretur.* C'est que l'intelligence des mots ne suffit pas. Il faut entendre les idées de l'auteur et être plein de son esprit. La phrase, d'ailleurs, s'explique assez d'elle-même, et la méprise du traducteur vient de ce qu'il n'a pas fait attention au mot *igitur.* Il aurait vu que Cicéron n'avance pas un fait, mais qu'il tire la conséquence d'un raisonnement. Il a prouvé qu'il ne restait à instruire que la question de droit ; il conclut naturellement : *de hoc igitur latum est ut quæreretur ; l'ordre d'informer se rapporte donc à*

Digitized by Google

cette question. Voilà le véritable sens de cette phrase qui est d'une grande importance, car elle découvre toute l'habileté de Cicéron, qui bat Pompée de ses propres armes, en tournant à son avantage les ordres qu'il a donnés.

La traduction de M. Bousquet n'est pas sans mérite. Son style ne manque ni de précision ni de rapidité dans la discussion. On peut citer à sa louange le morceau suivant, dans lequel Cicéron déploie toute la subtilité de son esprit, pour tirer avantage des plus petites circonstances. Comme il s'agissait de convaincre, le style est plein de traits. Chaque mot frappe l'auditeur, et lui met la vérité devant les yeux.

Res loquitur, judices, ipsa quæ semper valet plurimùm. Si hæc non gesta audiretis, sed picta videretis, tamen appareret, uter esset insidiator, uter nihil cogitaret mali, cùm alter veheretur in rhedâ penulatus, unà sederet uxor. Quid horum non impeditissimum? Vestitus, an vehiculum, an comes? Quid minùs promptum ad pugnam, cùm penulâ irretitus, rhedâ impeditus, uxore penè constrictus esset? Videte nunc illum, primùm egredientem è villâ subitò; cur vesperi? Quid necesse est tardè? Quî convenit id præsertim temporis? Devertit in villam Pompeii. Pompeïum ut videret? Sciebat in Alsiensi esse. Villam ut perspiceret? Millies in eâ fuerat. Quid ergò erat moræ et tergiversationis? Dùm hic veniret, locum relinquere noluit.

Age nunc, iter expediti latronis cum Milonis impedimentis comparate. Semper ille anteà cum uxore, tùm sine eâ. Nunquam, non in rhedâ, tùm in equo. Comites græculi, quocumque ibat, etiam cùm in castra Etrusca properabat; tùm nugarum in comitatu nihil. Milo, qui nunquam, tunc casu pueros symphoniacos uxoris ducebat et ancillarum

Digitized by Google

greges. Ille, qui semper secum scorta, semper exoletos, semper lupas duceret, tunc neminem, nisi ut virum à viro lectum esse diceres.

« La chose parle d'elle-même, Romains, et son témoignage est toujours le plus puissant. Quand, au lieu du récit de ces faits, on ne vous en offrirait que la description dans un tableau, vous n'en reconnaîtriez pas moins l'agresseur, et celui qui n'avait aucun dessein coupable, en voyant celui-ci dans un char, enveloppé d'un manteau, sa femme assise à ses côtés. Que trouvez-vous de plus embarrassant du vêtement, de la voiture, ou de la compagne; de moins propre à un combat que d'être plié dans un manteau, enfermé dans un char, comme enchaîné par son épouse? Voyez l'autre maintenant sortir brusquement de sa maison. Pourquoi sort-il le soir? Qu'est-il nécessaire si tard? Le devoit-il, sur-tout dans cette saison? Il allait à la maison de Pompée! Etoit-ce pour voir Pompée? Il le savait à *Alsium*. Pour voir sa maison? Il y était allé mille fois. Quels sont donc les motifs de ces détours et de ce retard? Instruit que Milon approche, il veut conserver l'avantage du lieu. »

« Poursuivons. Comparez l'équipage leste de ce brigand avec l'attirail embarrassant de Milon. Il voyageoit toujours avec son épouse; elle n'était point avec lui. Jamais autrement qu'en voiture; il était à cheval. De jeunes grecs l'accompagnaient partout, même lorsqu'il se rendait au camp d'Etrurie; ce jour rien de frivole dans son cortége. Milon, contre son usage, traînait à sa suite les musiciens de sa femme, et la nombreuse troupe de ses servantes. Clodius, qui toujours était escorté de jeunes débauchés, de comédiennes et de courtisanes, n'avait alors que des hommes d'élite. »

Il faudrait sans doute posséder tous les genres d'éloquence pour traduire Cicéron. Mais on de-

Digitized by Google

vrait sur-tout avoir étudié le style qui le caractérise plus particulièrement, c'est ce style plein, abondant, et nombreux, où la pompe des mots et la majesté des sons semblent ajouter à la dignité des sentimens et à la gravité des pensées. M. Bousquet m'a paru peu exercé dans ce genre d'élocution. Son oreille n'est pas assez difficile sur l'harmonie, et il a, en général, trop peu de force et de couleur dans l'expression. Aussi est-il foible dans la seconde partie, où Cicéron a pris un style plus vigoureux et plus élevé.

C'est dans une espèce de transport que l'orateur entreprend de faire voir qu'il eût été glorieux à Milon de tuer Clodius de dessein prémédité. Il s'élève ici au dessus des règles ordinaires pour enflammer l'esprit de ses auditeurs par de plus hautes considérations. Une thèse si hardie n'admettoit ni exactitude dans les preuves ni méthode dans le raisonnement, et je ne conçois pas que Brutus ait voulu réduire la défense de Milon à un tel moyen, Cicéron a beau prouver que Clodius est un homme dangereux, et qu'il méditait la ruine de la république, prouve-t-il pour cela que Milon eût le droit de le tuer? Brutus qui était violent pouvait concevoir les choses de cette manière. Mais Cicéron qui avait le caractère d'un homme d'état, et qui connaissait la force des lois, voyait l'affaire d'un autre œil. Il lui suffisait, pour remuer les passions en sa faveur, de faire sentir que la mort de Clodius avait délivré Rome d'un citoyen pernicieux. Mais loin de s'arrêter à un moyen si passionné et que sa haine personnelle affaiblissait encore, il revient à son premier argument par la transition la plus heureuse et la plus brillante. Ce n'est pas Milon qui a conçu le dessein d'une mort si utile à l'état; il n'a été que l'instrument des dieux qui ont conduit son bras dans une rencontre

Digitized by Google

inopinée, où naturellement il ne devait pas avoir l'avantage. Ici l'orateur intéresse la religion à sa cause, et sa véhémence prend un caractère sublime. Il apostrophe les temples que Clodius a violés, les lieux qu'il a souillés de ses prostitutions et de ses meurtres. *Vos Albani tumuli atque luci*, etc. *Religiones mehercule ipsæ, quæ illam belluam cadere viderunt, commosse se videntur, et jus in illo suum retinuisse.* « Les lieux saints, je le jure, » qui ont vu tomber cette bête féroce, ont paru » s'animer et concourir eux-mêmes à sa chute. » M. Bousquet ne traduit pas *jus in illo suum retinuisse*, qui rappelle une circonstance capitale dans la vie de Clodius.

Nec verò non eadem ira Deorum hanc ejus satellitibus injecit amentiam, ut sine imaginibus, sine cantu atque ludis, sine exsequiis, sine lamentis, sine laudationibus, sine funere, oblitus cruore et luto, spoliatus illius supremi diei celebritate, quam concedere etiam inimici solent, ambureretur abjectus.

« N'est-ce pas ce même courroux des dieux » qui a frappé ses satellites d'un tel vertige, qu'ils » l'ont jeté dans les flammes, sans précautions, » sans jeux et chants funèbres, sans cérémo- » nies, sans images, sans pleurs, sans éloges ; » couvert de sang et de boue, et dépouillé de cette » pompe de nos derniers instans qu'on ne refuse » même point à un ennemi ? » Ce morceau ne paraît pas mal traduit, et cependant vous n'y trouverez point les caractères du style de Cicéron. *Sans précautions* n'est pas le mot propre ; il fallait *sans appareil* : *sans jeux et chants* est détestable pour l'harmonie, et la phrase ne se termine pas, comme dans l'original, par le trait le plus éclatant. *Ambureretur abjectus.* M. Bousquet n'est pas non plus assez attentif à conserver ces tours oratoires qui

Digitized by Google

qui rendent le style véhément, comme dans cet endroit de la péroraison, où Cicéron met dans la bouche de Milon les adieux les plus touchans. *Valeant, valeant, inquit, cives mei; valeant, sint incolumes, sint florentes, sint beati Stet hæc urbs præclara*, etc. « Puissent, dit-il, puissent mes » concitoyens prospérer! que les richesses, la » gloire et le bonheur soient éternellement leur » partage! » Il faudrait n'avoir aucune étincelle de goût pour ne pas sentir que cet entassement d'expressions communes, *les richesses*, *la gloire et le bonheur*, est bien éloigné de rendre ces mouvemens si pressans, et où l'ardeur des vœux est si bien marquée: *Sint incolumes*, *sint florentes*, *sint beati*. La réponse de Cicéron est encore traduite plus faiblement. *Te quidem, Milo, cùm isto animo es, satis laudare non possum: sed quò est ista magis divina virtus, eò majore à te dolore divellor.* « Vos nobles sentimens, Milon, sont, il est » vrai, au-dessus de mes éloges; mais plus votre » vertu est supérieure, plus votre perte me coûtera » de regrets. » Combien cette dernière expression languit auprès de cette chaleur extraordinaire de sentiment, *eò majore à te dolore divellor!* C'est ainsi que l'amitié fait parler sa douleur. Ce ne sont pas des *regrets*, ce sont des blessures; c'est un déchirement de l'ame, *divellor*. Il serait aisé de multiplier et d'étendre ces remarques critiques, mais il suffit de les indiquer à un homme du mérite de M. Bousquet. On ne doit pas abuser de la rare modestie avec laquelle il a profité des observations qui lui ont été faites dans l'oraison pour Marcellus.

CH. D.

Digitized by Google

Distiques de Caton, en vers latins, grecs et français, suivis des *Quatrains de Pibrac*, traduits en prose grecque par *Dumoulin*; le tout avec des traductions interlinéaires ou littérales du grec. Un volume in 8°. Prix : 2 fr., et 2 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Déterville*, rue du Battoir; et chez *le Normant*, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n° 42.

On croit assez généralement que les Distiques attribués à Caton sont d'un savant du 7°. ou du 8°. siècle. Ils donnèrent à Pibrac l'idée de ses quatrains qui eurent autrefois une grande réputation. Ces recueils de maximes exprimées en termes précis, et renfermées dans des vers faciles à retenir, peuvent être d'une grande utilité dans l'éducation. En gravant dans la mémoire des enfans les vérités les plus générales de la morale et de la politique, cette espèce d'ouvrage les porte naturellement à la méditation; et les applications de ces maximes s'offrant à chaque instant dans les diverses circonstances de la vie, il en résulte un ensemble de principes sains que les hommes heureusement nés n'abandonnent jamais. Nous n'avons que trop de livres de morale écrits avec prétention et surchargés de détails inutiles; les plus simples doivent être préférés; et pour les trouver, il faut remonter au-delà d'un siècle où la manie d'innover dénatura les meilleures choses. Le célèbre historien de Thou avait beaucoup connu Pibrac; en racontant dans ses mémoires une visite qu'il lui fit en 1582, il s'étend sur ses qualités, sur ses talens et sur son érudition. Un caractère un peu faible égara quelquefois Pibrac; les circonstances difficiles où il se trouva le portèrent à des démarches que l'on ne peut aujourd'hui juger sainement, par l'ignorance où l'on est des motifs qui le déterminèrent. Malgré ces fautes que l'on doit moins attribuer à Pibrac qu'aux malheurs des temps, il conserva

Digitized by Google

toute sa vie l'estime des hommes les plus vertueux de son siècle. « C'était, dit de Thou, un homme d'une probité » incorruptible et d'une piété sincère; il avait un véritable zèle pour le bien public, le cœur élevé, l'ame généreuse, une extrême aversion pour l'avarice, beaucoup » de douceur et d'agrément dans l'esprit; outre cela, il » était bien fait de sa personne, de bonne mine et doué » naturellement d'une éloquence douce et insinuante. Il » avait appris les belles-lettres sous Pierre Busnel, et » s'était acquis sous Cujas une parfaite connaissance du » droit : comme il n'avait pu vaincre sa paresse et une » certaine langueur de tempérament, il n'y avait en lui » rien à desiser qu'un peu d'action et de vivacité. Il écrivait en latin avec élégance, et avait beaucoup de talent » pour la poésie française : ce qui fit naître d'abord quelques petites jalousies entre lui et Ronsard qui le piqua vivement; mais elles se convertirent bientôt dans ces » hommes illustres, tous deux amoureux de la gloire, en » une estime et une amitié mutuelles. Ses quatrains traduits en toute sorte de langues, le firent connaître par » tout le monde, et servirent parmi nous de matière d'instruction aux enfans qu'on prend soin de bien élever. » La réputation des quatrains de Pibrac s'étendit au-delà même de la chrétienté; ils furent traduits en turc et devinrent livre classique à Constantinople. Ce succès que n'a jamais obtenu aucun livre français, prouve l'excellence de la morale de Pibrac; s'appliquant à tous les hommes en société, quelles que soient leur religion et leurs mœurs, elle ne s'écarte point des notions générales que Dieu nous a données du juste et de l'injuste; jamais elle n'est le résultat des spéculations d'une imagination sophistique et déréglée. Que l'on examine sous ce rapport les livres des philosophes modernes, et l'on verra s'ils pourraient soutenir la même épreuve.

Pibrac, malgré les emplois publics dont il fut revêtu toute sa vie, rendit aux lettres d'autres services essentiels.

Digitized by Google

Le chancelier de l'Hôpital, au milieu de ses travaux immenses, n'avait jamais perdu de vue la littérature dont il avait fait ses délices dans sa jeunesse, et qui était sa consolation et son unique délassement dans l'âge avancé. Les poésies, fruits des loisirs de ce grand magistrat, n'avaient point été imprimées avant sa mort; elles étaient restées sans ordre entre les mains de sa famille et de ses amis. Pibrac, de Thou et Scevole de Sainte-Marthe entreprirent de les recueillir; ce travail souvent interrompu par les troubles civils, n'était point achevé lorsque Pibrac mourut; et ses deux amis regrettèrent que sa dernière maladie, longue et douloureuse, ne lui eût pas permis de surveiller l'édition, qui aurait été d'autant plus précieuse, que lui seul connaissait les dates de ces poésies. On a encore de Pibrac des recherches savantes, qui prouvent combien alors l'instruction était solide, et avec quelle ardeur s'y livraient ceux qui se destinaient aux grands emplois.

On voit que Pibrac, toujours livré à des occupations graves, dut s'interdire, même dans sa jeunesse, presque toute espèce de plaisir. Cependant, parvenu à l'âge mûr, il ne fut pas à l'épreuve d'une séduction qui fit beaucoup de bruit dans le temps, et qui jeta un peu de ridicule sur lui. C'est à cette étrange folie que Pibrac semble faire allusion dans son 49e. quatrain, où il parle de la fragilité humaine:

L'homme est fautif; nul vivant ne peut dire
N'avoir failli; ès hommes plus parfaits,
Examinant en leurs dits et leurs faits,
Tu trouveras, si tu veux, à redire.

Pibrac était chancelier de la reine Marguerite, femme de Henri IV. Cette princesse près de laquelle il était chargé d'une mission de la cour de France, ne pouvant le gagner par des présens et des promesses de dignités, résolut de le rendre amoureux d'elle, pour ensuite tirer parti de sa faiblesse. Les contemporains, et principalement Brantome, ont parlé avec une sorte d'enthousiasme de la beauté de

Digitized by Google

Marguerite, élevée par sa mère dans tout l'art de la séduction. Une tête plus ferme que celle de Pibrac aurait difficilement évité le piège qu'on lui tendait. Il ne s'aperçut point qu'on voulait le jouer; la reine obtint tout ce qu'elle desirait, et quand elle n'eut plus rien à lui demander, elle se moqua de lui. Plusieurs auteurs ont cherché à justifier Pibrac; ils ont soutenu qu'il avait trop de pénétration et de connaissance du monde pour s'être flatté d'une pareille conquête, et qu'on ne devait attribuer le bruit répandu par Marguerite, qu'au caractère de cette princesse assez disposée à croire que l'on ne pouvait la voir impunément.

De Thou, ami de Pibrac, raconte dans ses mémoires une conversation qui lève toute espèce de doute à cet égard. Fort jeune, il avait accompagné chez Pibrac Pithou, homme grave et très-scrupuleux. Au moment où ils arrivèrent, Pibrac venait de recevoir une lettre de Marguerite, dans laquelle elle lui reprochait sa témérité. Cette lettre l'inquiétait et l'attristait beaucoup : il avait besoin d'ouvrir son cœur, mais la sévérité de Pithou le retenait. « Il me prit à part, dit de Thou, et me fit sa confidence : » il me crut le plus propre, comme le plus jeune, à excu» ser sa faiblesse, et par une espèce de honte, ne voulut » pas s'en ouvrir à Pithou. Il me récita de mémoire la ré» ponse qu'il méditait; mais avec un air si prévenu et des » termes si étudiés, et d'un style où il paraissait tant de » passion, que cela ne servit qu'à me convaincre de la » vérité des reproches que lui faisait la princesse. » Cette petite anecdote qu'on peut regarder comme vraie, puisqu'elle est attestée par un témoin tel que de Thou, sert à montrer qu'à quelque âge que l'on soit, on ne doit point se vanter d'être à l'abri d'une folie, et que le plus sûr en pareil cas est de fuir l'occasion d'y succomber; ce qui présente une moralité digne d'entrer dans les quatrains de Pibrac.

Ces quatrains réunissent à une grande clarté l'avantage de la force et de la précision; le style n'en est pas trop suranné;

Digitized by Google

et, à quelques exceptions près, on n'a pas lieu de craindre qu'ils accoutument les enfans à de mauvaises tournures et à des expressions qui ne sont plus d'usage. Cependant il eût été à desirer que l'éditeur se fût imposé le soin de rajeûnir ceux qui ont vieilli : dans ces sortes d'ouvrages, on tient peu à la fidélité de l'ancien texte; tout doit être sacrifié à l'objet utile qu'on s'est proposé. Les quatrains de Pibrac comprennent presque tous les axiomes de morale des anciens et des modernes. Les mieux tournés sont ceux qui rappellent les devoirs de la vie civile : on reconnaît dans ces maximes sages et moderées le caractère plein de douceur et d'indulgence qu'avait l'auteur. Nous en citerons quelques-unes. Le poète cherche à prévenir les orages qui s'élèvent quelquefois mal à propos dans les liaisons les plus anciennes et les mieux assorties :

Si ton ami a commis quelque offense,
Ne va soudain contre lui t'irriter :
Ains doucement pour ne le dépiter,
Fais lui ta plainte, et reçois sa défense.

L'orgueil porte souvent les hommes à croire que leur caractère s'ennoblit et s'élève, soit par les dignités, soit par les richesses, soit par les succès dans les lettres et dans les sciences. Pibrac combat ainsi cette erreur :

Vertu ès mœurs ne s'acquiert par l'étude,
Ne par argent, ne par faveur des rois,
Ne par un acte, ou par deux, ou par trois,
Ains par constante et par longue habitude.

Sans quitter ce sujet, le poète fait sentir la vanité des prétentions de ceux qui, pour avoir lu superficiellement beaucoup de livres, se croient plus savans et meilleurs.

Qui lit beaucoup, et jamais ne médite,
Semble à celui qui mange avidement,
Et de tous mets surcharge tellement
Son estomac, que rien ne lui profite.

Digitized by Google

On remarque dans tous ces quatrains un excellent esprit, beaucoup d'usage du monde, et une grande expérience. Quelquefois l'auteur s'élève au ton de la haute poésie. En voici un exemple :

L'état moyen est l'état plus durable :
On voit des eaux le plat-pays noyé,
Et les hauts monts ont le chef foudroyé :
Un petit tertre est sûr et agréable.

Il était difficile de rassembler tant d'images en si peu de mots. Cette maxime a été souvent développée : nulle part elle ne se trouve exprimée avec plus de force et de précision.

L'éditeur n'a rien négligé pour rendre ce recueil utile aux jeunes gens. Les distiques et les quatrains sont en trois langues, grecque, latine et française. En même temps qu'ils gravent dans l'esprit des élèves une multitude de sages maximes, ils fixent dans leur mémoire les mots familiers et les tournures usuelles des langues savantes. On ne doit donc que des éloges à l'éditeur : le vœu modeste auquel il se borne est exprimé par le vers suivant qu'il a pris pour épihraghe :

Que mes délassemens, s'il se peut, soient utiles.

Tout porte à croire que ce vœu sera rempli : en reproduisant de bons livres d'éducation, en les enrichissant de notes savantes et de réflexions sages, on acquiert des droits à la reconnaissance publique. Nous sommes dans un temps où l'on ne saurait trop applaudir à des travaux qui, pour être sans éclat, n'en sont pas moins utiles et estimables.

P.

Digitized by Google

Essais de Poésie et d'Eloquence, par *J. P. G. Viennet.* Un volume in-8°. Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste. A Paris, chez *Arthus Bertrand*, libraire, quai des Augustins ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Qu'est-ce qu'un écrivain qui s'essaie dans la poésie et dans l'éloquence ? Ne devrait-il pas s'être éprouvé et connaître son talent, avant de se mêler d'écrire ? Quoi ! cet homme ne sait s'il est poète, et il fait des vers ! Il ne sait s'il est orateur, et il veut faire de l'éloquence ! C'est un essai, nous dit-il, voilà qui est agréable ! et que ne s'essaye-t-il dans son cabinet, et devant ses amis ! — Je suis encore bien jeune. — C'est une raison d'être modeste. — Je n'ai que vingt ans. — Attendez que vous en ayez trente. — Ne faut-il pas commencer par quelque chose ? — Oui, commencez par étudier. — Je n'écris que pour mon plaisir. — N'écrivez donc pas pour le public. N'importe, toutes les raisons du monde n'y feront rien : M. Viennet veut être poète ; c'est chez lui un parti pris. Ce n'est pas sans en connaître les dangers, mais il les brave avec audace.

« C'en est fait, du fils de Délale
» Eussé-je à craindre les revers,
» Ceint d'une palme triomphale,
» Je veux m'élancer dans les airs.
» Si le sort m'enchaine à la terre,
» J'irai défier le tonnerre
» Sur les rochers du mont Ossa,
» Dussé-je y voir un Dieu barbare
» Me plonger au fond du Tartare
» Ou dans les gouffres de l'Etna. »

Le Dieu barbare, le fond du Tartare, et les gouffres de l'Etna, ne sont mis là que pour figurer la critique,

Digitized by Google

et si l'on savait l'horreur que les poètes ont pour elle, on ne trouverait pas ces images exagérées. M. Viennet a de l'esprit, il menace plaisamment le public de ses ouvrages; mais malheureusement ses écrits ne sont pas aussi plaisans que ses menaces.

« A vingt-trois ans et quelques mois,
» Je suis donc perclus et poète;
» C'est trop de malheurs à la fois,
» L'hôpital sera ma retraite.
» Forcé de borner mes desirs,
» Je n'ai désormais pour plaisirs,
» Que le lit, l'étude et la table.
» Tant pis pour mes contemporains,
» Je vais rimailler comme un diable,
» Et de ma verve infatigable
» J'assommerai tous les humains. »

Pour commencer, il nous jette à la tête un volume rempli de quatre ou cinq mille vers de cette force: il ne s'est pas trompé, la lecture en est réellement assommante. J'ajouterai même que cette manière de tuer les gens pourrait bien fournir un article au code criminel, s'il n'était pas aussi facile d'en éviter le coup en ne les lisant point. M. Viennet, d'ailleurs, il faut lui rendre cette justice, a eu soin de placer en tête de son recueil de poésies, quelques échantillons qui ne séduiront personne, et qui même arrêteront d'abord le lecteur le plus déterminé; aucun sans doute n'aura le courage de s'engager plus avant, lorsqu'il aura lu dans *une ode* qui sert d'introduction, ces quatre lignes rimées :

« Le Permesse et son eau limpide
» Se troublent-ils à mon aspect?
» La rive en est-elle flétrie?
» Et, dans l'Hippocrène tarie,
» *Ne bois-je qu'un limon infect?* »

Je ne sais ce que boit M. Viennet; mais ses vers sont assurément de la dernière médiocrité. Cependant ce jeune écrivain n'est pas dépourvu de littérature ni même de

Digitized by Google

goût : on voit qu'il aime les bons auteurs, il en parle avec éloge; il ne lui manque qu'une chose, c'est de les imiter. Personne n'aurait plus besoin que lui d'apprendre à leur école que pour bien écrire, il faut d'abord savoir bien penser. *Scribendi recte sapere est et principium et fons.* Voilà des gens bien maussades, dira-t-il, ils ne sortent jamais de leurs principes. Non, M. Viennet, et nous vous donnerons un autre conseil, qu'il n'est pas messéant de recevoir à votre âge. Nous vous dirons avec Boileau : « Faites choix d'un censeur solide et salutaire. » Boileau, Racine, souffraient un censeur; ils le voulaient d'une sévérité inflexible. O modestie du grand siècle, où vous êtes-vous retirée? Qui peut souffrir qu'un jeune homme de vingt ans vienne entretenir familièrement le public de ses petites galanteries et de ses tours de jeunesse? Qui n'admirerait le sérieux doctoral avec lequel M. Viennet ramasse tous ses billets à Philis, à Elise, etc., pour les faire imprimer, avec la date exacte de l'année dans laquelle il les a composés? Cela nous procure la satisfaction de pouvoir comparer son esprit de l'an VIII avec celui de l'an IX, et successivement jusqu'à l'an XII. Nous pouvons dire avec connaissance de cause : « Telle année » fut très-abondante, comme par exemple son an XI, » qui a produit trois épîtres, un discours sur la vertu, » une tragédie, et l'éloge de Boileau, avec un quatrain; » voyez un peu quelle fécondité ! telle autre fut stérile, » comme l'an IX, qui n'a vu naître qu'une chétive épî- » tre. » Je suis aussi charmé que la piété filiale de ce nouveau poète l'ait engagé à dédier à M. son père toutes ces belles choses, et ma joie serait complète si je pouvais rendre compte du plaisir que ce tendre père a dû ressentir en lisant ce petit fragment d'une épître à Elise :

« Elise, c'est de l'inconstance
» Que j'ai fait ma divinité;
» Dans le sein de la volupté
» L'amour lui donna la naissance.

Digitized by Google

» Comme toi, ma Belle autrefois
» Je fus la dupe de ses charmes;
» Il m'en a coûté quelques larmes,
» Mais il a perdu tous ses droits.
» Tes baisers allumaient ma flamme,
» Je l'éteignais dans le plaisir.
» Je vois qu'il t'échappe un soupir;
» C'est le langage d'une infâme. »

Pour un jeune homme qui avait alors vingt-deux ans, car cette pièce est de l'an VIII, on conviendra que M. Viennet en savait déjà bien long, et que M. son père devait être enchanté d'avoir un fils aussi avancé.

Voici une autre petite pièce qui n'a point de date, mais qui n'en a pas moins de mérite, et qui a dû faire grand plaisir à la mère de l'auteur.

A MADAME.

« En vain ton cœur inexorable
» Voudrait s'opposer à mes vœux:
» Je cesserai d'être amoureux,
» Quand tu cesseras d'être aimable.
» Ne pense pas que, quelque jour,
» De tant de froideur je me lasse;
» Ce n'est point avec de la glace
» Qu'on éteint les feux de l'amour.

RÉPONSE COMMUNE.

« C'est vainement qu'à mes genoux
» Vous plaignez votre destinée :
» Les nœuds sacrés de l'hymenée
» M'enchaînent toute à mon époux.
» Moi, partager votre délire!
» Le ciel puisse m'en préserver!
» Dussé-je même l'éprouver,
» Je ne pourrais vous en instruire;
» L'honneur me défend de le dire,
» Mais..... *forcez-moi de le prouver.* »

Cette belle chute, cette délicatesse de sentimens et d'expressions méritaient certainement d'être applaudis en famille, et je ne doute pas même que cela n'ait paru

Digitized by Google

plaisant. Les pères aujourd'hui sont bien plus raisonnables qu'autrefois. Si un poète, il y a cent ans, avait osé dédier à son père de semblables pièces, la chose aurait peut-être été prise au sérieux, et, au lieu d'éloges, ce père farouche aurait fait enfermer M. son fils pendant six mois pour lui apprendre ses devoirs.

Les ignorans et les gens d'un esprit médiocre ont souvent tâché de se rendre plaisans par deux moyens qui sont à la portée de tout le monde ; le libertinage et l'impiété. Il n'y a pas de ressource plus honteuse ; mais il n'y en a pas de plus facile. C'était dans le dernier siècle une voie sûre pour réussir sans travail, pour plaire sans talent et pour obtenir de la réputation sans honneur. Il n'y en a pas d'exemple plus frappant que celui de Voltaire. Jamais écrivain n'a eu plus de succès dans le monde, et jamais homme n'a attaché moins de gloire à son nom. Le mépris dans lequel ses ouvrages cyniques et impies tombent tous les jours, était sans doute la meilleure leçon qu'on pût donner aux petits auteurs de notre temps, qui se délectent encore à retourner cette fange. Cependant M. Viennet n'a pas eu la force de résister à une tentation si peu séduisante ; il a fait aussi son petit *poëme sur la naissance d'Eve*. Il se contente à la vérité de nier quelques faits de la Génèse qu'il n'entend pas, et de vouloir jeter du ridicule sur d'autres faits qu'il ne comprend pas davantage : sa petite incrédulité ne va pas au-delà. Tout le reste du poëme sert à nous apprendre que l'Angleterre n'existait pas encore lorsque l'Univers n'était pas créé ; que le premier homme

« Ressemblerait à ces géans de neige
» Dont *l'auteur* peuple une cour de collége,
« Si notre Dieu n'eût soufflé là-dessus ; »

et qu'enfin lorsque les rossignols chantaient dans le Paradis terrestre,

» Tigres et loups couraient pour les entendre.
» Ils s'endormaient au bruit de leurs concerts ;
» Et quelquefois, *ruminant tous ces airs*,
» *En digérant, cherchaient à les apprendre.* »

Digitized by Google

J'ai fait d'inutiles efforts pour rire du plaisant que cet auteur a cru répandre dans ces rimes, et je n'ai jamais pu en venir à bout.

Cependant M. Viennet appelle tout cela des *poésies badines*, et il les distingue bien franchement de ses *poésies sérieuses*; mais je présume qu'il s'est trompé dans les titres, car il n'y a rien de plus triste que son badinage, et, soit qu'il s'adresse à l'Ennui et qu'il lui dise :

» Graces à mon faible talent,
» Tu règnes, hélas, trop souvent,
» Pour me payer d'ingratitude. »

ou que dans son épitre à la Fortune, il lui parle ainsi :

« Tu peux me laisser dans la boue,
» M'écraser même sous ta roue;
» Mais je n'y ramperai jamais. »

il n'est pas plus badin dans une pièce que dans l'autre, et cela me met en défiance sur le caractère de ses *poésies sérieuses* : peut-être seront-elles un peu plus gaies, c'est ce que nous allons voir.

Cette seconde partie des œuvres de M. Viennet renferme une comédie en un acte, quelques épîtres, deux élégies, une tragédie en trois actes, et l'éloge de Boileau, le seul morceau qui soit en prose.

La comédie est placée au milieu du volume entre les pièces badines et les sérieuses, pour nous apprendre sans doute qu'elle n'appartient à aucun genre. C'est un frère qui marie sa sœur à son pupille, après avoir dit à tous deux qu'il veut les séparer. Il n'y a ni plan, ni caractère, ni intrigue, ni gaieté, ni tristesse; mais il s'y rencontre quelques propos libertins, fort déplacés, qui ne peuvent plaire à personne.

La première pièce des *poésies sérieuses* est une lettre de Camille à Alberti; elle est de l'an VIII, et bien longue. L'auteur a monté sa lyre sur le ton le plus lugubre; mais il ignore absolument l'art de toucher. Camille se lamente si fort dans son caveau, elle y dit tant d'injures à son

Digitized by Google

époux, qu'on est tenté de croire qu'elle a mérité ses souffrances.

« Tu souris, Alberti, tu ne dois pas t'attendre
» Que, par le choix des mots, cherchant à te surprendre,
» Je veuille m'attirer des larmes de pitié,
» Et te faire à genoux briguer mon amitié. »

Cette phrase est d'une femme haineuse plus que d'une tendre et vertueuse épouse : la véritable douleur a bien un autre langage. Comment M. Viennet qui admire tant Racine, n'a-t-il pas senti qu'il devait étudier ce modèle avant de traiter une situation pathétique? Il aurait appris de lui que le secret d'émouvoir n'est pas de jeter de grands cris. Qu'il écoute un moment la douleur de Monime, dans une situation plus forte, à l'instant où elle reçoit la coupe empoisonnée :

. . . . . Ah ! quel comble de joie !
» Donnez. Dites, Arcas, au roi qui me l'envoie,
» Que de tous les présens que m'a faits sa bonté,
» Je reçois le plus cher et le plus souhaité.
. . . . . .
» Si tu m'aimais, Phœdime, il fallait me pleurer
» Quand d'un titre funeste on me vint honorer,
» Et lorsque m'arrachant du doux sein de la Grèce,
» Dans ce climat barbare on traîna ta maîtresse.
» Retourne maintenant chez ces peuples heureux,
» Et, si mon nom encor s'est conservé chez eux,
» Dis-leur ce que tu vois, et de toute ma gloire,
» Phœdime, conte-leur la malheureuse histoire. »

L'élégie sur la cruauté de Philis m'a fait quelque plaisir. Cette Philis avait probablement lu l'épître de l'auteur *sur l'inconstance, dont il fait sa divinité.* Il a beau lui dire :

« *O ma Philis, viens guérir ma blessure !* »

Philis n'a pas plus d'oreille que le chapon de La Fontaine, auquel on crie inutilement, *petit, petit, petit.* Voilà ce que c'est d'avoir dit à Elise qu'elle était *une infâme*; Philis s'en souvient, et elle n'aime pas plus ce badinage que le chapon n'aime le grand couteau du cuisinier qui l'appelle d'un ton doucereux pour lui couper le col.

La tragédie intitulée *Louis-le-Grand* ou *le cri de*

Digitized by Google

guerre, a pour sujet la rupture qui eut lieu entre la France et l'Angleterre, lorsque Louis XIV voulut replacer le fils de Jacques II sur le trône de ses pères. Quelques discours entre le ministre Torci, l'ambassadeur anglais et le roi, dans lesquels le ministre parle comme un homme sans expérience, l'ambassadeur comme un fripon déhonté, le roi, vieux alors, comme un jeune homme, voilà toute la pièce : tout le monde s'y porte très-bien d'ailleurs. Cette scène n'est qu'une amplification de collége, et c'est tout ce qu'il était possible d'en faire ; car l'issue malheureuse qu'eut l'entreprise faite en faveur de Jacques III, ne pourra jamais fournir le sujet d'une tragédie intéressante.

Je ne dois pas oublier la belle épître de l'auteur à M. Legouvé, *sur les larmes*. C'est une piece à grands sentimens, et pleine de cette sensibilité fastueuse qui ne s'exerce qu'au grand jour et devant la foule : pour de la raison il n'en faut pas chercher. C'était peu d'avoir réuni dans le même volume une épître dans laquelle l'auteur se fait un jeu des tourmens d'une amante abusée, et une autre où il traite d'*imposteur* celui qui l'a séduite, prétendant que son infortune l'attendrit et lui tire les larmes des yeux.

« Je le sens, Legouvé, ma paupière est humide,
» Quand ma main va s'ouvrir à cette main timide. »

Il fallait encore que la même pièce nous instruisît que celui qui ne pleure pas à ce spectacle *est un infâme* :

« Un spectateur glacé n'est-il pas un infâme? »

ce qui est assez mal-adroit, comme on peut le remarquer ; que, quelques lignes plus bas, il nous dit :

« Ce n'est point dans les pleurs que la vertu réside,
» Ils jaillissent souvent du cœur le plus perfide. »

et qu'il finit enfin par reconnaître que les larmes ne signifient rien du tout :

« Mais de l'homme par-là ne jugeons point les mœurs. »

Cette légèreté dans les idées, et ces contradictions continuelles, si elles étaient communes à tous les poètes, fe-

Digitized by Google

raient mépriser leur entretien, et rendraient leurs ouvrages très-dangereux, puisqu'ils mettraient toutes choses en problêmes : heureusement M. Viennet ne trouverait pas son pareil sans difficulté.

L'éloge de Boileau termine enfin son volume, et, s'il n'a pas obtenu le prix à l'Institut, l'auteur peut croire qu'il le méritait. C'est un style très-enflé pour exprimer de fort petites choses, ce qui est une manière assez académique ; ce sont des excuses de ses prétendues flatteries, car nous sommes toujours très-chatouilleux sur cet article, et la seule apparence d'une louange un peu forcée écorche notre modestie jusqu'au vif. Quant à l'encens que l'auteur brûle aux pieds du poète, il n'est pas épargné; mais, après les observations que je viens de faire sur ses autres ouvrages, je ne voudrais pas répondre qu'il fût de bon aloi. Il lui refuse cependant le sentiment des aimables perfections du beau sexe et la sensibilité ; j'ignore si c'est parce que Boileau n'avait pas fait une *épître à Elise pour préconiser l'inconstance, ou un long discours sur les larmes qu'un abandon peut faire couler;* mais il me semble qu'on ne ferait pas preuve de folie, lorsqu'on s'abstiendrait de juger les sentimens secrets des autres, en même temps qu'on fait l'aveu qu'à vingt-deux ans on n'en avait plus aucun. Quoi qu'il en soit, M. Viennet tente tous les moyens pour arriver à se faire un nom et pour obtenir l'immortalité ; mais il faudra peut-être qu'il choisisse quelqu'autre voie que celle du Parnasse, comme il le reconnaît lui-même dans ces vers remplis de bonhomie :

« C'est à tort que j'aurais compté
» Sur ma stérile poésie,
» Et sur mon état amphibie,
» Pour vivre dans l'éternité,
» Et je dois à ma maladie
» Cette rare félicité. »

Ce qui signifie que M. Viennet s'élancera vers l'immortalité, avec la souplesse d'un perclus et la vivacité d'un cul-de-jatte.

G.

SPECTACLES.

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Les Templiers, sixième représentation.

ON est enfin à peu près d'accord que les défenseurs du temple de Jérusalem, que les adorateurs du vrai Dieu, n'adoraient point d'idoles, et ne faisaient pas rôtir de petits enfans. Ces contes de bonnes femmes sont reléguées dans la classe de ceux des Diables de Loudun et du Loup-Garou. On incline à croire que la torture n'est pas un moyen infaillible de connaître la vérité; qu'on eût pu se dispenser de la donner à des hommes de la plus haute naissance et du plus grand courage; que puisqu'on voulait absolument les brûler, il était du moins convenable de leur accorder la faveur d'un bûcher bien enflammé, pour ne pas les faire trop long-temps soupirer après le bienfait de la mort.

Ces points principaux n'étant désormais que faiblement débattus, il reste à examiner si le grand-maître Molay était digne du beau rôle que M. Raynouard lui a donné; si c'était un misérable et un imbécille, ou un franc et brave chevalier. On trouve sur sa vie quelques détails dans l'Art de vérifier les dates, l'ouvrage le plus savant peut-être, et l'un des plus estimés du dernier siècle. On y lit: « Les historiens ne rapportent que des traits honorables de sa conduite en Orient. A la tête de ses Templiers, il bat les Tartares-Mogols, reprend Jérusalem, qui tombe ensuite au pouvoir des Musulmans. Ce malheur n'abat pas son courage. » Retiré dans l'île d'Arade, ensuite dans celle de Chypre, il continue vivement la guerre. Il la faisait encore lorsque son ordre ayant été accusé, il fut mandé par le Pape. Fort du sentiment de

Digitized by Google

son innocence, il accourt en 1306, avec soixante chevaliers. « Le Saint-Père l'*amuse* jusqu'à la conférence de » Poitiers, qui eut lieu l'année suivante, entre ce pontife » et le roi de France, dans laquelle on concerta des me- » sures pour supprimer les chevaliers. Le grand-maître et » les précepteurs de l'ordre, instruits de ce qui se trame » contr'eux, vont se jeter aux pieds du Pape, *le sup-* » *pliant d'informer* sur les faits dont on les accuse. On » informe; et *de quelle manière?* Deux scélérats renfermés » pour leurs crimes sont reçus dénonciateurs contre tout » l'ordre. Le grand-maître, *après avoir subi la question,* » fut condamné au feu, pour n'avoir pas voulu confirmer » les aveux qu'il avait faits dans la torture. Tous les Tem- » pliers protestèrent de leur innocence en mourant. »

Moréri, qui d'ailleurs a copié le père Daniel, dit que « Molay parut avec une grande constance sur le bûcher, » et persuada *à tout le monde* qu'il était innocent. »

On voit que pour faire de ce grand-maître un héros, il n'était pas besoin de grands changemens à l'histoire. Il suffisait de taire ce que lui avait fait dire la force des tourmens. D'ailleurs l'inébranlable fermeté de Molay sur le bûcher, est une vérité bien plus éclatante et plus certaine que ces déclarations qu'il est censé avoir faites à huis clos, et qu'il prétendit même avoir été imaginées ou falsifiées; et, comme a très-bien dit l'auteur,

La gloire de sa mort explique assez sa vie.

Il n'est pas même bien clair qu'un grand homme perde tous ses droits à l'estime pour n'avoir pu résister à l'action du feu; et si Alexandre ou César avait subi une telle épreuve, on ne peut pas deviner ce qui en serait arrivé.

La liberté que s'est donnée M. Raynouard en dissimulant cette circonstance de la vie de Molay, est donc une des moindres de celles qui sont permises aux poètes dramatiques. Racine en a pris de plus grandes à l'égard de Junie, de Bérénice, de Mithridate. Crébillon a donné à son Pharasmane, petit roi d'Ibérie, une importance

Digitized by Google

et des sentimens qu'il n'a pas dans l'histoire; il en a fait un implacable ennemi des Romains, dont il fut quelquefois l'auxiliaire.

Presque tous ceux qui ont rendu compte de la pièce, ont dit que le sujet en était vicieux: j'ose néanmoins penser qu'il n'était que très-difficile. Un sujet essentiellement mauvais, c'est celui des Horaces, à moins de placer le combat dans l'avant-scène, ou de retrancher de la pièce la mort de Camille; car, dans la pièce de Corneille, il y a bien évidemment deux actions. On dit que ce sont les malheurs d'une même famille. L'excuse ne vaut rien; il ne serait pas permis de renfermer dans une seule tragédie toutes les infortunes de la famille de Laïus ou de celle d'Atrée: il n'y a point à disputer là-dessus. Le maître, d'après les anciens, a dit qu'il ne faut qu'*un seul fait*. Il n'y en a qu'un dans *les Templiers*.

C'est, dit-on, un procès criminel. Si ce seul mot était un arrêt de condamnation, combien de sujets seraient réprouvés, combien de tragédies proscrites! Le comte d'Essex, Inès, don Carlos, Brutus, Montmorenci, Pierre-le-Grand, les Horaces mêmes en partie, une foule d'autres pièces sont remplies d'accusations, et sont en quelque sorte des causes criminelles.

Il était donc mal-aisé et non pas impossible de soutenir l'intérêt pendant cinq actes. On savait d'avance que les *Templiers* devaient périr; mais l'art pouvait le faire oublier au point de laisser flotter, contre toute raison, le spectateur entre la crainte et l'espérance. Racine a donné l'exemple d'une semblable difficulté vaincue. Dès le commencement du second acte de Bérénice, on sait que Titus doit renvoyer la reine; il ne change plus, il n'hésite plus, et cependant l'intérêt subsiste jusqu'au dernier vers de la pièce.

M. Raynouard a beaucoup fait pour rompre la monotonie du sujet. L'intervention de la reine, du connétable; le danger du jeune Marigni qui peut désarmer le principal

Digitized by Google

ennemi des Templiers; la scène où ce jeune homme annonce à ses confrères que l'éloquente simplicité du grand-maître a paru convaincre et toucher l'Inquisiteur, que celui-ci paraît disposé à reconnaître l'innocence des accusés; le sursis obtenu par la reine, tous ces moyens attachent, et font, sans aucune langueur, arriver la pièce au dénouement.

Je ne sais néanmoins si l'auteur n'a pas laissé échapper deux occasions qu'il avait lui-même préparées, de redoubler encore la vivacité de l'action, et de tenir un peu davantage les esprits en suspens. Il eût dû peut-être tirer un plus grand parti de la perplexité où se trouve le surintendant lorsqu'il apprend que son fils est un des membres de l'ordre qu'il veut détruire. Cet incident, si habilement imaginé, ne produit pas tout l'effet qu'on était en droit d'en attendre; s'il ne fallait pas qu'il sauvât les Templiers, il devait du moins paraître influer davantage sur leur sort, et remplir l'ame du spectateur d'une plus longue illusion.

L'autre observation n'a pas été faite, et cependant paraissait se présenter d'elle-même. Lorsque Philippe confronte le grand-maître avec un frère qui a fait quelques aveux à la torture, ce frère dévoré de remords, se rétracte; il s'excuse sur ce qu'il a été vaincu par l'excès de la douleur. Philippe ne voit dans cette rétractation que l'ascendant du grand-maître sur un de ses religieux, et leur ordonne à l'instant de sortir de sa présence. Il me semble qu'il eût été bien plus adroit, plus intéressant, plus naturel même, de faire naître à Philippe quelque doute sur la vérité des accusations. Il en serait résulté du mouvement, de la variété dans l'attitude des accusés, un rayon d'espérance aurait lui, et il eût disparu dans la scène suivante, où le chancelier vient inspirer au roi des motifs apparens de crainte et de colère.

Il y a une lueur semblable dans la scène de Thésée et d'Hippolyte; lorsque celui-ci avoue à son père qu'il aime Aricie, Thésée, ravi, le croit d'abord, et s'écrie: *Tu*

Digitized by Google

l'aimes? Ciel! ce qu'il doit dire l'œil brillant d'allégresse. Ce moment est le seul, dans une scène assez longue, où l'on se flatte qu'enfin Thésée va ouvrir les yeux; il n'est pas concevable combien il fait de plaisir.

Comme, dans les *Templiers*, on craint beaucoup plus qu'on n'espère, deux fluctuations de plus, dont l'une pouvait se prolonger quelque temps, eussent causé une variation notable et suffisante dans la position des accusés. Il ne s'agit que de deux additions qui me paraissent assez faciles, sans rien changer à la conduite de la pièce.

Il s'y trouve plusieurs personnages faibles, parmi lesquels même on en peut compter qui ne sont guère utiles; tel est particulièrement le chancelier. Mais je ne vois pas ce qui autorise à regarder l'intendant des finances et lui comme de vils scélérats. Paraissant l'un et l'autre persuadés que les Templiers sont dangereux et coupables, il est conséquent qu'ils opinent pour la destruction de leur ordre. J'ignore pourquoi on a supprimé la scène dans laquelle Marigni disait à la reine, qui, en considération du danger de son fils, voulait le ramener à la cause des Templiers, qu'il aimait mieux périr avec eux et avec lui, que de passer pour un calomniateur. Ce sentiment énergique qui relevait ce rôle sans couleur, aurait dû, à mon avis, être conservé.

Le connétable a aussi un rôle trop court et ne s'étend pas assez sur la défense de ses amis. La scène où il demande qu'ils ne soient pas jugés par l'Inquisition, eût pu recevoir de plus grands développemens. Philippe se décide trop vîte pour ce tribunal terrible. Ce n'est pas que j'adopte l'objection qu'on a faite à l'auteur de n'avoir point fait plaider plus cathégoriquement le procès des Templiers. On ne les juge point sur la scène. On ne doit faire entendre au roi, on ne doit le supposer d'humeur à écouter que des accusations et des réponses sommaires. Mais il y a un milieu entre de longs plaidoyers et une sécheresse laconique.

Digitized by Google

Le personnage de la reine était comme nécessaire pour tempérer la grande austérité du sujet; il est fâcheux qu'il ne soit pas plus touchant. Mlle. Georges l'a joué mieux que la première fois. Il serait bon cependant qu'elle mît plus de douceur et d'onction que d'énergie dans ce beau vers,

Je me range toujours du parti qu'on opprime.

Il ferait alors plus d'effet.

L'écueil de ce sujet, c'était le rôle de Philippe; et l'auteur a su y échapper. Il fallait que ce prince fît une action odieuse sans paraître odieux; qu'il ne fût ni faible ni cruel; que sa sévérité fût l'effet de son erreur. Un seul vers lui réconcilie les cœurs et le rend presque intéressant. C'est là un trait de génie : le terme n'est pas trop fort.

Le jeune Marigni, il est vrai, n'est point en première ligne sur le plan du tableau; mais il n'est pas non plus, comme on l'a dit, confondu dans la foule, après le troisième acte. C'est lui qui, au cinquième, ranime le courage et l'espoir des Templiers.

Quant au personnage du grand-maître, il est dans les plus belles proportions et digne de Corneille.

Je le savais, n'est pas sans doute sublime comme le *qu'il mourût*; mais c'est un mot de situation qui frappe à toutes les représentations, ce qui prouve que ce n'est pas une beauté idéale. Au reste, on n'est pas d'accord sur l'intention de l'auteur. Quelqu'un a dit : Ce mot dévoile le régime intérieur de l'ordre; il apprend que rien n'était caché au grand-maître; c'est un rapport avec la règle des Jésuites, et qui pouvait faire paraître cet ordre formidable à Philippe. L'auteur seul peut dire son intention : j'avoue que ce n'est pas là du tout le sens que je lui ai donné; car il ne m'a point paru étonnant que le chef d'un ordre en pût connaître les membres. Voici comme j'ai entendu ce mot : Marigni vient pour arrêter ses confrères; le grand-maître pouvait le terrasser d'un mot

Digitized by Google

en lui disant : *quoi! c'est vous?* et ne le fait pas. Il n'a pas voulu l'humilier; il n'a pas daigné le faire rougir ni témoigner même la moindre surprise. *Je le savais*, qui révèle le secret au spectateur, fait admirer la modération, le calme, le sang froid héroïque d'un homme maître encore de lui-même dans le moment le plus terrible. Voilà du moins l'affection que j'ai éprouvée.

On a mal à propos, je crois, reproché au grand-maître de mourir comme un héros du paganisme plutôt que comme un martyr du christianisme; car outre qu'il ne meurt pas précisément pour la religion, et qu'aussi bien qu'elle l'honneur seul lui défendait de se reconnaître coupable de crimes imaginaires, il faut se souvenir qu'il appartient à un ordre militaire autant que religieux; que d'ailleurs il montre aussi une résignation chrétienne; que partout, dans la pièce, la prééminence de la vertu sur l'honneur est posée en principe, et qu'on y dit:

L'homme créa l'honneur; Dieu créa la vertu.

La plupart des critiques faites de cette pièce ne me semblent pas mieux fondées. Le sujet en est beau et bien traité; le style, en général, répond à la sublimité des pensées. J'en parlerai plus amplement dans un dernier article, où j'examinerai la valeur des reproches qu'il a essuyés.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

La Ruse inutile, opéra en deux actes, paroles de M. *Hoffmann*; musique de M. *Nicolo*.

IL y a trente ans que Romagnési rajeunit une vieille comédie italienne, de laquelle il fit *la Feinte inutile*, pièce agréablement écrite, mais trop compliquée et trop longue : elle est en cinq actes et en vers. M. Hoffmann en a retranché la complication et les longueurs, l'a réduite à deux actes, et à l'humble prose, mêlée de quelques

Digitized by Google

ariettes. En supprimant les défauts du modèle, il en a conservé toutes les bonnes qualités, le naturel et la légereté : au reste, tous les détails lui appartiennent, ils sont absolument nouveaux. Il n'a emprunté au théâtre Italien que le sujet, et c'est un emprunt bien modique, car il se compose d'une double invraisemblance de la plus grande force.

Dorval et madame Monbrun sont destinés l'un à l'autre par leur famille, quoiqu'ils soient censés ne pas se connaître. Ils résistent à ce mariage, parce qu'ils croient avoir d'autres inclinations ; ils se sont vus par aventure, et s'aiment sans qu'aucun d'eux sache comment l'autre s'appelle. Ensorte qu'ils s'ingénient de tous leurs moyens à traverser le mariage qu'ils desirent. Dorval a pris un nom supposé pour s'introduire chez sa maîtresse. Il est au moment de l'enlever lorsqu'un rival croyant le desservir, révèle au père et son projet et son nom véritable ; ce qui met fin à l'imbroglio, au mariage et à la pièce.

Elle a deux rôles assez gais ; l'un est celui d'un merveilleux, espèce de caricature. Martin y a été fort plaisant. L'autre personnage est un jardinier de bonne humeur, parfaitement rendu par Juliette : il trouve extraordinaire que son maître soit venu prendre des eaux à Plombières pour se guérir. Quant à lui, si jamais sa santé exigeait ce remède, il n'irait le chercher qu'en Champagne ou en Bourgogne. M. Monbrun ne marche qu'avec beaucoup de peine. « En vous appuyant sur mon » bras, lui dit le jardinier, vous pourrez aller tout seul. »

Dorval, pour n'être pas forcé de sortir du jardin de M. Monbrun, où il est entré par surprise, et d'où le jardinier veut le congédier, feint d'avoir trouvé une bourse qu'il lui remet, en lui disant de la garder jusqu'à ce qu'on la réclame ; ensuite il a l'air de vouloir sortir. — « Où allez-vous donc, Monsieur ? Qui vous empêche » de vous promener un peu loin de moi à mon insu ? » Dorval sollicite pour son rival, benêt dont il s'amuse, la

Digitized by Google

permission de rester dans ce jardin, où il se trouve aussi je ne sais comment. Le jardinier demande s'il aurait aussi trouvé quelque chose.

Mad. Saint-Aubin a joué, avec sa supériorité ordinaire, un petit rôle de soubrette : un duo entr'elle et Juliet a été applaudi avec transport, et on l'a fait répéter, ce qui, à ce théâtre, n'est pas ordinaire. La musique, presque d'un bout à l'autre de la pièce, a réuni tous les suffrages : les auteurs ont été vivement demandés. Deux ou trois coups de sifflets honteux, qu'on a entendus de loin à loin, ont été regardés comme des actes d'une pure et impuissante malveillance. Le succès a été complet. Cet opéra néanmoins ne sera jamais compté que parmi ceux du second ordre. L'intérêt en est presque nul, et il ne s'élève pas, quant aux paroles, infiniment au-dessus de la médiocrité, quoiqu'on y reconnaisse l'ouvrage d'un homme d'esprit, et quelquefois l'empreinte du talent.

ANNONCES.

Leçons d'un Père à son Fils, sur les systèmes du Monde, ou l'Hypothèse copernicienne démontrée par les machines de Loysel, seul élève de M. Fortin, avec les explications de H. Raymond, professeur de géographie-astronomique, rue Bar-du-Bec, n°. 4, élève de M. Bouvard. Prix : 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Loysel, rue du Plâtre Saint-Jacques, n°. 13.

La plupart des auteurs de Traités de Géographie se dont copiés les uns les autres dans les explications qu'ils ont données des cercles de la sphère et des usages du globe. On a confondu le système apparent de Ptolémée avec le système raisonné de Copernic; on a jeté dans l'esprit des enfans les idées les plus fausses, en leur représentant les révolutions des planètes comme parfaitement circulaires, la position de ces cercles comme perpendiculaire à l'écliptique, la largeur du zodiaque comme invariablement déterminée par l'étendue de la révolution des anciennes planètes, la terre comme correspondant toujours aux mêmes points du ciel pendant ses révolutions annuelles. De là, les sphères, dont les plus grands hommes de l'antiquité avoient senti les avantages, ont été dans ces derniers temps des sources d'erreur. Mentelle est le premier qui, secouant le joug de l'ancienne routine, ait donné au public des idées neuves et vraies sur la cosmographie mises en leçons. Pinkerton a traité le même sujets avec plus d'étendue et non moins d'exactitude. Mais ces vérités, puisées dans les savants écrits de MM. Lalande et Laplace, ont paru exposées d'une manière trop scientifique pour des enfans. Afin d'en rendre l'étude plus facile, l'auteur des

Digitized by Google

nouvelles Leçons d'astronomie, leur a donné une forme classique et élémentaire. La partie historique, physique et géographique de cette science, lui a paru mériter la préférence, par les attraits qu'elle offre à des commençans peu accoutumés aux abstractions du calcul. Il a divisé ce petit recueil en 12 parties, pour la commodité des enfans : le premier cahier leur montre le système du monde dans son ensemble ; les cahiers de détail, semés de traits propre à piquer la curiosité, leur mettront sous les yeux l'action et la connexité des principaux rouages de la machine céleste. La première livraison paraîtra incessamment.

Nouvelle découverte, qui embrasse toute la géométrie, qui donne la solution de ses plus grands problèmes, et qui va reculer les bornes de l'esprit humain, ou *identité géométrique du cercle et du quarré*, quadrature du cercle, trisection de l'arc et de l'angle, duplication du cube, etc., mise à la portée de ceux qui sont les moins instruits ; présentée à la première classe de l'Institut national, qui en a ordonné le dépôt dans la bibliothèque publique, et dont elle a fait faire des remercîmens particuliers à l'auteur, etc. ; présentée au sénat, au tribunat, au corps législatif, lequel en a fait mention honorable et ordonné le dépôt à sa bibliothèque ; par Laurent Potier Deslaurières, néanmoins habitant de Périgueux, département des Deux-Sèvres ; avec cette épigraphe :

Impossibilia dum ignores ;
Ubi cognoveris facilia.

— Le prix de la brochure est 3 fr., et 3 fr. 75 c. par la poste.

A Paris, chez Dentu, imp.-lib., quai des Augustins, n°. 22. et palais du Tribunat, galerie de bois, n°. 24 ; Laurens, imp.-lib., rue d'Argenteuil, n°. 212. chez l'Auteur ; rue Serpente, hôtel d'Anjou.

Le plus utile des Présens, ou le Directeur des Estomacs ; instruction sur les alimens de toute espèce dont chacun, selon son âge et son tempérament peut se permettre ou doit s'interdire l'usage, d'après l'avis des plus célèbres médecins, tels que Pisancle, Boerhaave, Chomel, l'Emery, etc. etc., avec cette épigraphe :

Fortuna salutis monstrat iter.
VIRG.

— Prix : 1 fr. 50 c.

A Paris, chez Debray, lib., rue S. Honoré, vis-à-vis celle du Coq ; Martinet, rue du Coq ; Desenne, palais du Tribunat ; et chez les principaux libraires des Départemens.

Annales du Musée et de l'Ecole moderne des beaux-arts ; recueil de gravures au trait, d'après les peintures et sculptures du musée Napoléon ; les principaux ouvrages de peinture, sculpture ou projets d'architecture qui, chaque année, ont remporté les prix, soit aux écoles spéciales, soit aux concours ; les productions des artistes en tous genres qui, aux différentes expositions, ont été citées avec éloge, édifices et monumens publics, etc. ; rédigé par C. P. Landon, peintre ; ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, membre de plusieurs sociétés littéraires. Cet ouvrage, commencé depuis quatre années, se continue sans interruption. Le septième volume vient d'être terminé : on peut se procurer les précédens, ensemble ou séparément.

On souscrit à Paris, chez l'Auteur, quai Bonaparte, n°. 23 — Prix : 7 fr. 50 c. pour 3 mois, 9 livraisons ; 15 fr. pour 6 mois, ou un vol. ; 30 fr. pour une année, ou 2 volumes, franc de port pour Paris et les départemens.

Digitized by Google

Méthode simple et facile pour lever les Plans, suivie d'un Traité du nivellement et d'un Abrégé des règles du lavis, avec douze planches dont neuf enluminées; par F. Lecoy, géographe. Nouvelle édition, augmentée et corrigée, quant au texte et aux planches; précédée d'un abrégé du système décimal applicable à l'arpentage, et de tables pour la conversion des anciennes mesures de superficie en nouvelles et des nouvelles en anciennes, et suivie d'un Abrégé de la trigonométrie rectiligne, avec une planche. Un vol. petit in 8°.—Prix : 4 fr. 50 c., et 5 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Duponcet, lib., quai de la Grève, n°. 34.

Mémoires secrets sur la duchesse de Portsmouth, publiés avec des notes historiques. Deux vol. in-12.—Prix : 3 fr. et 4 fr., par la poste.

A Paris, chez Arthus Bertrand, lib., quai des Augustins, n°. 35.

Manuel alphabétique des Maires, de leurs Adjoints, et des commissaires de Police, contenant le texte ou l'analyse des lois et réglemens relatif aux fonctions dont ils sont chargés, avec les formules des différens actes, et des instructions particulières sur leurs attributions respectives. Ouvrage également utile aux membres des conseils municipaux, des bureaux de bienfaisance et des commissions administratives des hospices, aux percepteurs des contributions, etc. Nouvelle édition, entièrement refondue et considérablement augmentée. Deux vol. in-8°. de 600 pages chacun.—Prix : 11 fr. et 14 fr. par la poste.

A Paris, chez Garnery, rue de Seine, hôtel Mirabeau.

Le mérite de cet ouvrage c'est d'avoir réduit en peu d'articles très-clairs, l'histoire naturelle des Abeilles d'après les expériences les plus avérées. On y trouve des choses curieuses, tels que les moyens de se faire suivre par les Abeilles, la manière de faire des essais artificiels, l'usage de la cire et du miel chez les anciens et parmi nous, etc. Dans ce dernier article on trouve un passage plaisant. Pinto, célèbre voyageur portugais, parcourant les vastes contrées de l'Orient, raconte dans ses voyages qu'en 1545, accompagnant un ambassadeur que le roi de Brama envoyoit à un souverain nommé Calamenham, titre qui signifie seigneur du monde, ils s'arrêtèrent un jour de fête qui se célébroit à la nouvelle lune de décembre, pour visiter une pagode nommée Tinagogo, qui signifie dieu de mille dieux : proche du temple, dit-il, il y avait six belles rues dans lesquelles on voyait une infinité de balances suspendues à des verges de bronze, où se faisaient peser les dévots pour la rémission de leurs péchés; le contre-poids que chacun mettait dans la balances était conforme à la qualité de ses fautes; ainsi ceux qui se reprochaient la gourmandise, ou d'avoir passé l'année sans abstinence, se pesaient avec du miel; ceux livrés aux plaisirs sensuels, avec du coton et de la plume; les orgueilleux, avec des ballais et de la fiente de vache, etc., etc. Un autre mérite de cet ouvrage, c'est d'indiquer le moyen en grand de multiplier les Abeilles en France.

Essai sur les Montres à répétition, dans lequel on traite toutes les parties qui ont rapport à cet art, en forme de dialogue, à l'usage des horlogers; par François Crespe de Genève; approuvé par la société pour l'avancement des arts de Genève. Un vol. in-8°. Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Pétersbourg, 14 *mai*. Toutes les intrigues des Woronzoff à Londres ont échoué. L'empereur Alexandre a déclaré qu'il ne se départirait pas de son système de neutralité, qu'il ne voulait faire cause commune ni avec l'Angleterre ni avec la France; mais qu'il ne refuserait pas ses bons offices pour le rétablissement de la paix : que cependant il ne pouvait accorder son intervention qu'autant qu'on manifesterait une égale modération de part et d'autre, et qu'on renoncerait réciproquement à toute prétention de supériorité; qu'enfin la paix du Monde pourrait être rétablie lorsqu'on aurait consacré le principe de la souveraineté des princes, tant sur terre que sur mer. On assure qu'en conséquence de ces dispositions, l'empereur Alexandre a écrit à l'empereur Napoléon, et que M. Novosiloff est parti pour Milan.

Lisbonne, 14 *mai*. Le 7 mai, acheva d'entrer dans ce port un convoi anglais de 59 bâtimens de transport, escorté de 2 vaisseaux de ligne et d'un lougre : c'est ce qui compose la célèbre expédition secrète dont on a tant parlé. Les ministres de France et d'Espagne ont aussitôt déclaré au gouvernement, que si l'escadre anglaise n'était pas immédiatement repoussée, ils se retireraient aussitôt. Le prince régent a fait des dispositions pour garnir toutes les batteries, et la célèbre expédition a été invitée à sortir du Tage dans 48 heures. Elle était hier en pleine mer, se dirigeant sur Gibraltar, où l'on dit qu'elle doit attendre des ordres pour une autre destination. Il paraît qu'elle a quatre à cinq mille hommes à bord.

ITALIE. S. M. I. et R., pour signaler son couronnement par l'indulgence et la générosité, accorde une amnistie à tout déserteur et conscrit réfractaire. Tous les détenus dans les maisons de travail et dans les prisons civiles ou militaires seront conduits par la force armée à leurs corps respectifs.

Le couronnement a dû avoir lieu le 26 mai, ayant été remis du jeudi au dimanche.

Véronne, 15 *mai*. Notre administration autorisée par le conseil central à exprimer à S. M. et R. sa profonde gratitude pour tous les bienfaits dont elle a spécialement favorisé cette ville, a arrêté, 1°. que la grand'rue qu'on

Digitized by Google

construit en ce moment hors de la Place-Neuve, sera nommée *rue Bonaparte ;* 2°. que dans l'hexagone de cette rue, vis-à-vis la Place-Neuve, sera construit un temple magnifique dédié à la gloire de Bonaparte.

Hambourg, 22 *mai*. *Le Courrier de Londres* vient d'être prohibé en Russie.

Le bruit se répand, depuis quelques jours, qu'un des Rois du Nord a renvoyé à l'un des premiers souverains de l'Allemagne, la décoration d'un ordre illustre qu'il avait reçue de lui. On prête le motif le plus puéril à un procédé aussi extraordinaire.

On écrit de Berlin que le ministre de Prusse en Suède, frère du marquis de Lucchesini, a reçu ordre de quitter Stockholm sans prendre congé de S. M. Suédoise. Il a été aussi notifié par le ministère prussien à M. Brinckmann, chargé d'affaires de Suède résidant à Berlin, que toutes relations diplomatiques entre les cours cessaient entièrement du jour de cette notification. En conséquence, ce ministre se dispose à quitter Berlin.

Augsbourg. Plusieurs journaux allemands donnent la réponse faite par le roi de Prusse à l'empereur de Russie, au sujet des différends avec la Suède. Cette réponse a été expédiée à Pétersbourg par un courrier, parce que le général Vinzingerode ne s'y rendait pas directement. S. M. prussienne déclare qu'elle n'a jamais eu l'intention de porter atteinte au droit de souveraineté du roi de Suède ; mais qu'elle ne souffrira cependant pas que la Poméranie suédoise étant une province allemande, serve de lieu de rassemblement à un corps d'armée, qui pourrait attirer le fléau de la guerre dans cette partie, contiguë sur tous les points aux états prussiens. Le roi assure, en outre, l'empereur de Russie, que les Français n'ont aucune vue hostile contre la Poméranie suédoise, si on ne les provoque. Le cabinet de Pétersbourg a été si satisfait de cette réponse, qu'il l'a fait insérer dans la Feuille de la Cour.

L'envoyé de Suède à Berlin, ayant remis une note, il lui a été répondu que puisque la Suède avait réclamé l'intervention de la Russie, ce n'était qu'avec cette dernière puissance que S. M. prussienne prétendait correspondre.

La cour de Stockholm fait des démarches pour se rapprocher de celle de Vienne ; le roi de Suède se montre enfin disposé à reconnaître la dignité de l'Empereur héréditaire d'Autriche, dignité reconnue depuis plusieurs mois par toutes les grandes puissances de l'Europe.

Digitized by Google

EMPIRE FRANÇAIS.

Boulogne, 2 prairial. Les Anglais, avec 15 vaisseaux de guerre, ont attaqué hier et aujourd'hui notre flotille à Boulogne et a Vimereux. Les deux attaques ont été repoussées avec une égale vigueur, avec perte de leur part, et sans aucune de la nôtre.

PARIS.

— On dit que S. M. I. et R. sera de retour à Paris vers la fin du mois, et qu'elle ira cet été dans la Belgique. Son avènement au trône d'Italie a été célébré le même jour dans tous les départemens, ainsi qu'à Paris, avec un enthousiasme universel. Le peuple s'est porté en foule dans les églises où on a chanté le *Te Deum*, et a témoigné sa joie par des illuminations spontanées. Le prince Louis, connétable de l'empire, est nommé gouverneur-général, et le général Menou commandant-général des départemens au-delà des Alpes.

— Le Pape est arrivé à Rome le 6 mai, en bonne santé.

— Une lettre de Rochefort porte : Nous vîmes arriver hier sur notre rade l'escadre de l'amiral Missiessy, venant de son expédition de la Dominique, après quatre mois neuf jours d'absence. Il n'y a pas encore eu de communication avec la terre, dès-lors aucun détail n'a pu nous parvenir. Il est difficile d'être plus heureuse que l'a été cette expédition. On sait qu'elle n'a perdu aucun bâtiment, et on dit qu'elle rapporte pour 120 millions tant en argent qu'en marchandises, de dépouilles anglaises.

A cette agréable nouvelle nous ajoutons celle du départ d'une seconde escadre aux ordres du contre-amiral Magon. Cette escadre est composée de quatre vaisseaux neufs de 74 canons.

— On dit M. Tallien mort à Alicante, où il était agent des relations commerciales.

— Il règne dans le monde un préjugé très-funeste. On croit que la braise, soit celle qui provient des charbons de nos foyers, étouffée dans des vases de tôle fermés, soit celle que les boulangers retirent de leurs fours, n'est pas aussi dangereuse que le charbon ordinaire. Ce préjugé paroît avoir pris sa source dans la fausse opinion qu'il se dégage dans les premiers temps de la combustion du charbon une vapeur odorante nuisible que n'exhale pas la braise. C'est encore cette seule vapeur qu'on semble craindre. Mais ce n'est point à ce principe odorant que

Digitized by Google

sont dus les accidens produits par le charbon : il occasionne tout au plus des maux de tête, et ne fait pas naître l'asphyxie. Cette maladie terrible est due au charbon lui-même volatilisé et dissout dans l'air atmosphérique, et formant par sa combinaison avec l'oxigène ou l'air respirable, l'air fixe ou acide carbonique qui ne peut pas servir à la respiration. La formation de cet acide qui asphyxie les animaux, a lieu dans tous les temps de la combustion du charbon et jusqu'à sa réduction en cendre. La braise qui n'est que du charbon très-pur, privé de toute humidité, et bien plus divisé, bien moins dense que le charbon ordinaire, forme encore plus facilement que lui de l'acide carbonique, et altère plus promptement l'air vital de l'atmosphère, en raison de ses deux propriétés de s'allumer plus vîte et d'être plutôt brûlée. Dans un endroit clos et resserré, elle doit donc être plus dangereuse que le charbon, et l'expérience confirme cette vérité, puisque, guidées par une fausse sécurité, les personnes qui se renferment avec de la braise allumée dans des chambres étroites sont très promptement asphyxiées. Cette observation est extraite de *la Médecine éclairée par les sciences physiques, par M. Fourcroy.* Il est d'autant plus important de la publier, qu'il n'est pas de canton dans l'Empire où l'on ne puisse compter des victimes du préjugé qu'elle combat.

— Nous avons annoncé, il y a quelque temps, la prochaine publication d'un nouveau roman de l'auteur des *Quatre Espagnols* et du *Manuscrit trouvé au Mont-Pausylippe.* Cette nouvelle production de M. de Montjoye, intitulée *Histoire d'Inès de Léon* (1), est en vente depuis quelques jours : elle est en six volumes ; par conséquent nous ne pouvons point encore en rendre compte. L'auteur annonce que ce sera le dernier écrit de ce genre qu'il donnera au public, et qu'il va s'occuper de mettre la dernière main à un ouvrage plus sérieux et beaucoup plus important. Après avoir fait un tableau brillant de l'Espagne, contrée dans laquelle il a placé le lieu de la scène de ses trois romans ; après avoir examiné en peu de mots ce genre

(1) *Histoire d'Inès de Léon*, ornée du portrait d'Inès de Léon. Six vol. in-12. Prix : 12 fr., et 16 fr. par la poste.

A Paris, chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 42, vis-à-vis le petit portail ;

On trouve chez le même :

La troisième édition des *Quatre Espagnols.* Quatre vol. in-12, fig. Prix : 7 fr. 50 cent., et 10 fr. 50 c. par la poste.

La deuxième édition du *Manuscrit trouvé au Mont Pausylippe.* Cinq vol. in-12, fig. Prix : 10 fr., et 13 fr. 50 cent. par la poste.

Digitized by Google

d'écrits, M. de Montjoye termine sa préface par ces mots : « J'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour donner à » cette nouvelle histoire tout l'intérêt qu'on desire en ces » sortes d'écrits. Je n'entrerai point à cet égard dans des » détails ; je n'entreprendrai point une analyse qui, en dé- » voilant au lecteur le plan et le dénouement, lui ôterait » le plaisir de la surprise. Tout ce que je pourrais d'ail- » leurs dire d'avance au public, à la louange d'un ouvrage » qu'il doit juger lui-même, bien loin de me mériter sa » bienveillance, lui paraîtrait superflu et déplacé. Je dois » me borner, dans cette préface, à solliciter son indul- » gence, et à lui donner l'assurance qu'en cherchant à » piquer et à satisfaire la curiosité par la singularité et la » variété des aventures, ainsi que par la vérité des carac- » tères, j'ai cherché en même temps à faire ressortir de » l'ensemble de cette production, des vérités qui tournas- » sent au profit des mœurs, ainsi qu'il convient que cela » soit à l'égard de tout ouvrage de cette nature, dont le » plus essentiel mérite est d'avoir un sens moral. »

La société d'agriculture, sciences et arts d'Agen, a tenu le 8 floréal une séance publique pour la distribution des prix qu'elle avait annoncés en l'an XII.

Le prix affecté au meilleur mémoire sur la culture du tabac, a été décerné à M. Duburgua, membre du conseil d'arrondissement.

Le prix de poésie a été décerné à la pièce de vers intitulée *l'Invention Poétique*, par M. Charles Milleyoye, homme de lettres.

La société a regretté de ne pouvoir adjuger le prix à aucun des éloges de Jules-César Scaliger, troisième sujet de prix. Celui qui a le plus fixé l'attention de la société, n'appréciait pas avec assez de soin ou d'exactitude les principaux ouvrages de Scaliger, et n'a pas fait connaître le degré d'influence que ce savant a exercé sur son siècle. Quelques opinions, tout au moins étrangères de cet ouvrage, le déparent aussi.

La société a remis ce sujet au concours pour le prix d'éloquence qu'elle distribuera en l'an XIV.

Elle propose pour le prix de poésie, l'un des trois sujets suivans, au choix des auteurs, en observant que les poëmes envoyés doivent être de deux cents vers au plus :

1°. Le rétablissement du culte en France par le concordat.

2°. L'institution des prix décennaux par le décret impérial du 24 fructidor an XII.

3°. L'influence des femmes sur l'opinion publique, et les moyens de la diriger vers l'utilité générale.

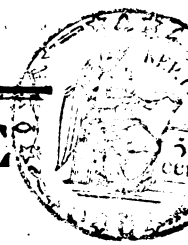
Les ouvrages destinés au concours seront adressés francs de port au secrétaire-perpétuel avant le premier ventose, terme de rigueur.

Les prix seront distribués dans la séance publique du second semestre de l'an XIV, et consisteront chacun en une médaille de la valeur de deux cents francs.

L'un de ces prix sera donné, comme prime d'encouragement, au propriétaire du département qui aura planté le plus grand nombre de mûriers.

Digitized by Google

(N°. CCV.) 19 PRAIRIAL an 13.
(Samedi 8 Juin 1805.)



MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

ODE

A NAPOLÉON, EMPEREUR DES FRANÇAIS,

Composée sous son Consulat.

QUELLE est cette indomptable envie,
Cette soif d'immortalité !
C'est peu de vingt siècles de vie ;
Il me faut une éternité.
Aux seuls noms des hommes célèbres,
Je m'indigne de mes ténèbres,
Je sens s'irriter mon orgueil ;
Mon cœur vers la gloire s'élance,
Et plein d'une noble insolence,
J'insulte à la nuit du cercueil.

Eh quoi ! dans l'océan des âges,
Mon nom mourrait enseveli !
Loin de moi, funestes présages,
Crainte honteuse de l'oubli.....
Je le sens ! lorsqu'aux rives sombres,
La mort, au vain peuple des ombres,
Un jour ira me réunir,
Mon nom rayonnant de lumière

Digitized by Google

S'échappera de ma poussière,
Prendra son vol dans l'avenir.

Quelle époque en héros féconde,
Dans les fastes de l'univers
Doit fixer les regards du monde,
Doit être l'objet de mes vers ?
Siècles d'Athènes et de Rome,
A ma muse offrez un grand homme,
Un héros digne de mes chants :
Je veux, dans ma verve enflammée,
Sur l'aile de la Renommée,
Le conduire au-delà des temps.

Qu'ai-je dit ? Des siècles antiques
Que sert de troubler le repos ?
A la Grèce, aux champs Italiques,
Pourquoi demander un héros ?
Vous tous, Annibal, Alexandre,
Et toi qu'on vit près du Scamandre,
Par tant de hauts faits t'illustrer,
Guerriers et de Rome et de Sparte,
Cédez la palme à Bonaparte :
C'est lui que je vais célébrer !

Lyre de Pindare et d'Horace,
Seconde mes brûlans transports,
Et que le chantre de la Thrace
Soit surpassé par mes accords ;
Que l'onde surprise s'arrête ;
Que l'aigle, planant sur ma tête,
M'écoute du sommet des airs ;
Et, sur les montagnes émues,
Que le chêne, voisin des nues,
S'incline au bruit de mes concerts.

Murs de Toulon, je vous atteste !
Murs témoins des premiers succès
Du héros qu'Albion déteste,
Du héros l'orgueil des Français.

Digitized by Google

En vain vos cent bouches tonnantes,
En vain vos bombes fulminantes
Vomissaient le fer en éclats :
Bravant la foudre et la tempête,
Tranquille, il entend sur sa tête
Mugir le bronze des combats.

Mais ce héros n'était encore
Qu'un guerrier prodiguant ses jours :
C'était aux portes de l'aurore
Le soleil commençant son cours.
Double Apennin, courbe ta cime :
Il a pris son essor sublime ;
Il touche à ton faîte orgueilleux ;
Et sur l'Italie alarmée,
Il précipite son armée
De ton sommet audacieux.

Le vois-tu ce jeune intrépide
Qui s'avance d'un pas hardi,
Affrontant le bronze homicide
Au pont d'Arcole et de Lodi ?
Plein de la valeur qui l'entraîne,
Il presse sa troupe incertaine ;
Il l'embrase d'un feu nouveau,
Et sur ce pont où le sang coule,
Où ses soldats tombent en foule,
Son bras vainqueur plante un drapeau.

Vois-tu dans ces plaines sanglantes
Fuir les Germains épouvantés ?
Vois-tu nos légions ardentes
Les suivre à pas précipités ?
En vain ils comptent sur la fuite :
La mort s'attache à leur poursuite,
La mort frappe de rang en rang ;
Et vers l'Adda, le Pô, l'Adige,
Les Français, qu'un héros dirige,
Partout triomphent en courant.

Digitized by Google

Tel, du sein grondant des montagnes,
Soudain, un torrent écumeux
S'élance à travers les campagnes,
Et roule à flots tumultueux;
Ou, tel un rapide incendie,
Déployant sa flamme agrandie,
Vole escorté par la terreur,
Et dans les forêts qu'il ravage,
Brûle, dévore en son passage,
Tout ce qui s'offre à sa fureur.

Pyramides, tombeaux célèbres
Où cent rois, par l'orgueil trompés,
Croyaient échapper aux ténèbres,
Dont leurs noms sont enveloppés,
Voyez-vous ces hordes d'esclaves
S'enfuir à l'aspect de nos braves,
Jusques au fond de leurs déserts;
Et, des remparts d'Alexandrie,
Jusques au sein de la Syrie,
Flotter nos drapeaux dans les airs.

La superbe Thèbe aux cent portes,
Autrefois le séjour de Mars,
S'éveille au bruit de nos cohortes
Foulant ses décombres épars;
Tyr frémit: elle croit entendre
Son vainqueur, le fier Alexandre
La poursuivre dans ses débris;
Et, du milieu de la poussière,
Memphis, levant sa tête altière,
Sourit au nouveau Sésostris.

Mais sur les rives africaines,
C'est assez cueillir de lauriers;
Reviens.... sur ces plages lointaines;
Ton nom suffit à tes guerriers.
Hélas!... dans ton ame attendrie,
N'entends-tu pas de la patrie

Digitized by Google

La voix plaintive t'appeler ? . . . .
Sauve sa liberté mourante,
Et rends à sa gloire expirante
L'éclat dont tu la fis briller.

C'est lui. . . . Ces longs cris d'alégresse,
Ces chants m'annoncent son retour.
Que tout s'abandonne à l'ivresse !
Le ciel le rend à notre amour.
De palmes couronnons sa tête !
De nos palais ornons le faîte !
Au trône élevons ses vertus;
Et vous, ennemis de la France,
Tremblez. . . . la foudre le dévance :
Encore un jour, vous n'êtes plus !

Monts protecteurs de l'Ausonie,
Cédez à son pouvoir divin.
Il veut. . . . A son ardent génie
La nature s'oppose en vain.
Lui-même, à travers les abymes,
A ses cohortes magnanimes,
Il trace un glorieux sentier;
Il gravit ces roches ardues
Que l'aigle, aux ailes étendues,
Mesure de son vol altier.

O Marengo ! quelles peintures,
Quels vers, quels accords éclatans
Apprendront aux races futures
La valeur de tes combattans !
Quel noble enfant de Polymnie,
Quel fils du dieu de l'harmonie
Te chantera dans ses transports !
Ma lyre l'eût osé peut-être;
Mais ton nom, aux siècles à naître,
En dira plus que mes accords.

Jour heureux ! patrie adorée,
Revois tes courageux enfans,

Digitized by Google

Qu'une paix long-temps desirée,
Vers toi ramène triomphans !
Sion, dissipe tes alarmes !
Vertus, beaux arts, séchez vos larmes !
Parlez, oracles de Thémis.....
O France ! jouis de ta gloire ;
Souris, de ton char de victoire,
Aux destins qui te sont promis.

PELLET *fils* (d'Epinal), *âgé de* 20 *ans.*

ENIGME.

Tu sais, lecteur, combien je cause de malheurs !
Frémis si dans ton sein jamais je m'insinue ;
Rarement on me chasse, et sans pitié je tue.
L'incrédule à dessein me cache sous des fleurs.
Un insecte me donne ainsi que le reptile.
A m'introduire en toi le sophiste est habile :
Du sectaire, fuis donc le dogme séducteur ;
Sinon, crains que soudain je ne glisse en ton cœur.

LOGOGRIPHE.

Je passe sur dix pieds une bien triste vie :
Coupez-m'en trois, lecteur, je vous supplie ;
Je n'aurai plus le mal que je porte en tous lieux,
Par ce moyen, vous me rendrez heureux.

CHARADE.

Sur mon premier, lecteur, souvent on fait naufrage ;
Par mon dernier, on voit nos maux se terminer.
Mon entier est un Dieu. T'en faut-il davantage ?
C'en est assez, je crois, tu peux me deviner.

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *Maîtresse.*
Celui du Logogriphe est *Maîtresse*, où l'on trouve *mai, messe, air, ris, ami, tresse, rame.*
Celui de la Charade est *Mai-tresse.*

Digitized by Google

Régence du duc d'Orléans, ouvrage posthume de M. *Marmontel*. Deux vol. *in*-12. Prix : 6 fr., et 8 fr. par la poste ; deux vol. *in*-8°., 10 fr. et 13 fr. A Paris, chez *Xhrouet*, rue des Moineaux, n. 423 ; et chez *le Normant*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

On a répété long-temps que M. de Voltaire avait un génie universel : ce n'est pas dire assez. Il fallait ajouter qu'il n'est sorti de son école que des génies du même genre. Sur quel sujet Diderot n'a-t-il pas écrit? Quelle partie des sciences et des lettres est échappée aux profonds calculs de M. d'Alembert? Et M. Marmontel ne doit-il pas être regardé comme le digne rival de son maître? Tragédies, romans, opéra-comiques, mémoires, traductions, articles de l'Encyclopédie, poëmes en prose, histoire, poétique, et bientôt des aperçus nouveaux sur la grammaire ; que sais-je tout ce qu'il a imprimé, tout ce qu'on imprimera encore en son nom? Le catalogue seul des ouvrages de ces infatigables écrivains ferait un livre plus épais que les Maximes de Larochefoucault. Quelle abondance! et pourquoi ne puis-je me prosterner devant des réputations appuyées sur tant de volumes? Je me suis dit sans doute que Scudéry, Chapelain, la Serre, Cotin et tant d'autres ont plus écrit que Boileau, et que cependant ils seraient inconnus de nous s'ils n'étaient nommés dans ses satires. Il n'y a guères que les épiciers qui jugent les auteurs au poids de leurs ouvrages ; le goût a d'autres balances ; et trop souvent la postérité ne voit dans la prétendue universalité des talens qu'une froide médiocrité qui se prête à tous les genres, parce qu'elle ne sent les difficultés d'aucun.

Digitized by Google

Les éditeurs de l'*Histoire de la Régence* affirment, dans un avertissement, que M. Marmontel avait fini et même transcrit pour la troisième fois cet ouvrage en 1788 : c'est pour cela sans doute qu'il est si pauvre en aperçus politiques, si riche en épithètes, en déclamations, en jugemens bizarres sur les choses et sur les hommes. Ceux qui prétendent que le dix-huitième siècle a fait faire de grands progrès à l'esprit humain, conviendront du moins que ces progrès ne se sont pas étendus jusqu'à la politique : il est de toute impossibilité qu'une nation descende de la monarchie à l'assemblée constituante, de l'assemblée constituante au parti girondin, du parti girondin à la constitution de 1793, en faisant toujours des progrès. Point de milieu, ou nous rétrogradons depuis le 18 brumaire, ou nous avions beaucoup rétrogradé avant. Je ne juge point par la gloire d'un seul homme, mais par les idées d'ordre aujourd'hui répandues dans la nation: et l'on sait quelles idées régnaient en France sur les principes conservateurs de la société avant qu'une douloureuse expérience nous eût ramenés à la vérité. Le dix-huitième siècle n'était donc pas une époque favorable pour écrire l'histoire, sur-tout pour quiconque avait adopté la philosophie régnante; car la manie de cette philosophie était de soumettre les grands intérêts de l'État à ses calculs de raison, ce qui la conduisit à juger les faits indépendamment des circonstances, et les hommes indépendamment de leurs passions. Ces défauts graves se font sentir dans l'Histoire de la Régence. Il en est un autre qui tient aussi aux idées du temps, et qui nuit peut-être plus que les fausses réflexions au succès de cet ouvrage.

M. de Voltaire est le premier littérateur français qui se soit permis d'écrire l'histoire par chapitres: al rapidité et l'éclat de son style ont pu cacher en

Digitized by Google

partie les inconvéniens de cette combinaison; d'ailleurs, comme il en sentait lui-même les dangers, il n'a rien négligé pour que l'ensemble du Siècle de Louis XIV en souffrît le moins possible. M. Marmontel, en suivant la même route, s'est perdu; il va, revient, avance, revient encore, et trouble la mémoire du lecteur, étonné de se retrouver aux premiers jours de la régence après avoir lu le récit de faits qui touchent à la majorité de Louis XV. Cette division en affaires intérieures, affaires politiques, opérations de finances, querelles de religion, événemens particuliers, ne laisse voir ni ensemble, ni résultat dans cette histoire; le régent y paraît souvent sans influence; on le perd même de vue assez long-temps, l'auteur parlant toujours des choses indépendamment des hommes, et des hommes indépendamment des choses; aussi conclut-il quelquefois d'une manière toute différente, parce que le sujet du chapitre qu'il traite lui fait oublier comment il a conclu dans le chapitre précédent; en un mot, après avoir lu cet ouvrage, il est impossible de savoir ce que M. Marmontel pensait lui-même de l'époque dont il s'est fait l'historien. La difficulté où il s'est trouvé d'embrasser à la fois tout son sujet, et le défaut absolu de vues politiques lui donneraient un grand air d'impartialité, s'il n'avait pas jugé Louis XIV avec une sévérité bien étrange dans un homme qui, n'osant se prononcer sur le régent, le montre à sa mort entouré des regrets de l'étranger comme contrepoids au mépris des Français. Il est vrai que les Anglais durent beaucoup le regretter.

On sait que la mémoire de Louis XIV a été attaquée sans relâche par les écrivains philosophes du dix-huitième siècle, et que M. de Voltaire lui-même a fini par céder à cette mode, quoiqu'il fût intéressé à défendre l'éclatante renommée d'un monar-

Digitized by Google

que dont il s'était fait l'historien; mais, à cet égard, personne n'a été plus loin que M. Marmontel. Il nous apprend que Louis XIV fut *dominé* toute sa vie, et il en donne pour motif que ce prince manquait *de lumières*: tout ce qu'il a fait de mal, lui a été suggéré; en récompense « toutes les fois qu'il » fut bien conduit, il fit des choses recommanda- » bles. » Après un pareil jugement, que les princes sacrifient leur repos pour obtenir la réputation de gouverner eux-mêmes; que jamais le plaisir ne prenne sur le temps consacré aux affaires; que malades comme en santé ils président à tous les conseils, par cela même qu'ils ne peuvent se passer de ministres et de conseillers, il sera toujours possible à un philosophe de ne voir que des mannequins dans ces monarques; et, de tous ceux qui appartiennent à l'histoire, je n'en connais point qui puissent échapper à ce reproche, s'il est permis de l'adresser à Louis XIV. Il manquait de lumières, dit M. Marmontel. Tout le fonds de la philosophie me paraît renfermé dans cette singulière assertion. L'auteur a-t-il voulu dire que ne pouvant tout voir, tout savoir, tout faire par lui-même, Louis XIV a été trompé quelquefois? Quel prince, ou plutôt quel homme n'est point dans cette position; et n'avons-nous pas vu le patriarche de Ferney, en qui les philosophes voient tant de lumières, conduit comme un enfant par M. d'Alembert? Roi ou simple particulier, ce n'est pas faute de lumières que nous accordons de l'empire sur nous, c'est parce que nous avons des passions; et si M. de Louvois entraîna Louis XIV dans des guerres dont il avait besoin comme ministre, c'est qu'il flattait en cela le goût de son maître. Pour me convaincre qu'un homme manque de lumières, il ne suffit pas de me dire les fautes qu'il a faites; il faut me prouver que ces

Digitized by Google

fautes étaient à la fois contre ses passions et contre ses intérêts; alors je conviendrai qu'il se laissa diriger comme un sot. Jusque-là on me permettra de croire qu'on peut être trompé sans manquer de lumières, et se laisser entraîner sans être dominé. « Que celui de vous qui est sans reproche, » se lève et lui jette la première pierre, » a dit J. C.; philosophes! que celui de vous qui n'a jamais agi que suivant sa raison, se lève et condamne tous les siècles; mais si le moindre retour sur vous-mêmes vous révèle le premier secret de l'humanité, soyez indulgens, même pour les rois, car ils ne sont que des hommes. Vous ne pouvez l'ignorer, vous qui l'avez répété tant de fois.

Louis XIV a pu être entraîné, jamais il n'a été dominé; la preuve s'en tire de l'ensemble de son caractère, toujours semblable dans une si longue carrière. Audacieux dans sa jeunesse, d'une fermeté inébranlable dans ses vieux jours, il opposa la résignation au malheur, et reçut la mort sur son lit de douleur avec le même sang-froid qu'il la bravait dans les combats. Un projet arrêté fut constamment sous son règne un projet exécuté; et l'on n'obtint de l'ascendant auprès de lui qu'en se conformant à ses idées. Ses goûts, modifiés par l'âge et les circonstances, furent cependant toujours les mêmes; son assiduité au travail ne se démentit jamais; en un mot, il gouverna par sa volonté autant qu'il soit possible de le faire; et si, malgré tant de constance, de travaux, il fut trompé quelquefois, que peut-on en conclure, sinon qu'il est dans la position de tous les hommes de l'être? La seule faute grave que les Français puissent lui reprocher, parce qu'elle était contre les mœurs et contre l'esprit de la monarchie, est d'avoir voulu rendre la possession du trône possible à ses enfans naturels: les philosophes disent que l'orgueil lui

Digitized by Google

fit tout croire possible; mais en lisant les Mémoires du temps, on sent que cette faute ne doit être attribuée qu'à l'amour paternel.

Quand on écrit l'histoire, il ne faut faire ni de la mauvaise philosophie, ni sacrifier la vérité à des situations dramatiques : l'une et l'autre de ces manières nuisent également au naturel des caractères. Par exemple, M. de Voltaire a trouvé admirable de faire dire majestueusement à Louis XIV, congédiant le duc d'Anjou nommé roi d'Espagne : « Il n'y a plus de Pyrénées ! » Et le fait avéré est que Louis XIV embrassa son fils en pleurant, s'éloigna, revint de nouveau le serrer dans ses bras, et se retira dans cet attendrissement qui ne permet pas de parler. Je suis loin de croire que ce prince fut parfait : la perfection n'appartient point à l'humanité ; et c'est ce que les philosophes oublient toujours, lorsqu'ils jugent les puissans de la terre ; mais je suis persuadé que Louis XIV n'a déplu aux beaux-esprits du dix-huitième siècle que par le défaut contraire à celui que lui reproche M. Marmontel. Ils ne devaient pas aimer un roi qui, après avoir consulté Boileau sur un objet de goût, lui répondit : « Je ne le croyois pas ; mais vous vous y connaissez mieux que moi ; » sur-tout lorsque ce roi si modeste disait de Racine qui venait d'écrire sur l'administration : « Parce qu'il » sait faire parfaitement des vers, croit-il tout » savoir ? Et parce qu'il est grand poète, veut-il » être ministre ? » Si c'est là manquer de *lumières*, du moins n'est-ce pas manquer de bon sens. M. de Montesquieu, qu'on ne rencontre jamais sans chagrin dans un mauvais parti, a aussi fort maltraité Louis XIV ; il est vrai que c'est dans un ouvrage posthume, composé de morceaux détachés qu'il n'avait pas sans doute le projet de livrer indistinctement à l'impression. Il lui reproche son

Digitized by Google

despotisme, mot dont le sens est devenu bien vague depuis que la licence a été confondue avec la liberté. Si M. de Montesquieu avait écrit l'histoire de ce prince, il n'aurait pas oublié combien son enfance avait été agitée et menacée par les factions; et alors ce qu'il appelait despotisme, en philosophie, lui aurait paru assez motivé, en politique. Pour M. Marmontel, ce n'est, à vrai dire, ni comme philosophe, ni comme historien qu'il attaque la mémoire de Louis XIV; c'est comme janséniste.

L'auteur de Bélisaire janséniste! Il me semble voir la surprise des lecteurs : à coup sûr, elle n'égalera pas celle que j'ai éprouvée en considérant l'importance qu'il donnait en 1788 à de vieilles querelles théologiques, et la violence à laquelle il se livre dans le récit des événemens qu'elles ont amenés. Je conçois fort bien que M. d'Alembert ait écrit avec partialité l'histoire des Jésuites, au moment de leur destruction; c'était un coup de parti pour un philosophe qui, dans le fond de l'ame, se moquait également de Jansénius et de Molina; mais comment concevoir qu'un apôtre de la tolérance ait mis à poursuivre un ordre religieux, anéanti, plus de chaleur que n'en montra Port-Royal dans toute la vivacité de l'attaque et de la défense? Avait-il oublié la prédiction si souvent répétée par M. de Voltaire : « On nous a débarrassés des renards, nous allons » tomber sous la patte des loups. » Si quelque chose pouvait irrésistiblement convaincre que les subtilités de la théologie ne forment des factions qu'à l'appui d'opinions politiques qui n'osent se montrer, ce serait de voir un philosophe encore janséniste dans un siècle où l'existence de Dieu était mise en problème.

Il me semble qu'un historien pouvait, en 1788,

Digitized by Google

réduire le molinisme et le jansénisme à quelques observations générales fondées sur la connaissance du cœur humain, puisqu'il est indubitable que ces querelles religieuses, qui ne sont en apparence que de mots dont on ne devine plus le sens quand la chaleur des partis est éteinte, reposent cependant sur des idées et des passions inséparables de l'humanité et des progrès de la civilisation. C'est ce que je vais essayer de faire comprendre.

La religion chrétienne, destinée à nous rapprocher de la Divinité, est d'une morale extrêmement sévère; mais comme elle était faite pour l'homme, elle a aussi des maximes d'indulgence bien nécessaires à notre faiblesse. Lorsque J. J. Rousseau a dit qu'un vrai chrétien serait un mauvais soldat, parce que l'Evangile lui ordonne de supporter les injures, et même de présenter la joue à celui qui le frappe, J. J. Rousseau a raisonné comme un janséniste. Il n'a pris de l'Evangile que ce qui est conseil de perfection; il a oublié qu'il est ordonné de rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, à César ce qui appartient à César, obligation qui renferme incontestablement celle de combattre et de mourir pour la défense de la patrie. Sévérité et indulgence, perfection religieuse et perfection sociale, tels sont les moyens et le but de l'unique religion qui ait embrassé tous les intérêts de l'individu et de la société. Lorsqu'il y a, comme dans les siècles passés, une éducation religieuse, lorsque tous les hommes en ont reçu les principes dès leur enfance, il arrive que les plus passionnés, ceux qui par leur naissance sont obligés de prendre part aux grands événemens de la politique et de l'administration, se révoltent contre la sévérité des maximes religieuses, et que, dans l'impossibilité de les concilier avec les intérêts de ce monde, ils sont tentés de secouer le joug, de

Digitized by Google

renoncer aux pratiques, sans pour cela cesser de croire dans le fond du cœur. C'est le combat des passions contre la morale, et non les révoltes de l'esprit contre la foi. A cette époque, il est dans l'ordre naturel des choses qu'un corps religieux s'empare de la direction des consciences, sépare ce qui est d'obligation rigoureuse de ce qui est conseil de perfection, et retienne sous le frein de la religion les hommes passionnés prêts à le briser. Les Jésuites se chargèrent de cette fonction, d'autant plus délicate qu'il est presqu'impossible à un ordre religieux, placé dans une pareille situation, de ne pas devenir un corps politique, et, par suite, de ne pas trop accorder aux intérêts de ce monde. Luther commença ce qu'on appelle la réforme par permettre deux femmes au prince qui le protégeoit. manière de réformer très-commode. Les Jésuites finirent par une tolérance contraire à la religion et a la morale; c'est du moins ce qu'on a reproché avec preuves à plusieurs de leurs casuistes, dont un, nommé Molina, a fini par donner son nom à tous les partisans de l'ordre. Le grand ascendant que les jésuites ont obtenu en Europe était fondé sur la religion et sur nos passions; ils ont poussé trop loin sans doute la conciliation entre les intérêts du ciel et ceux de la terre; et ils ont dû tomber au moment où chaque homme a bien voulu prendre sur lui le soin de peser ses actions; c'est-à-dire quand les intérêts de la terre ont paru si grands que ceux du ciel ont été oubliés. Leur politique n'étoit bonne que pour les temps religieux : c'est pour cela qu'ils ont joui d'un si grand crédit dans les monarchies d'autrefois.

L'excès d'indulgence de cet ordre révolta deux caractères si opposés que la religion seule peut leur donner les mêmes vues; je parle des ames tendres qui ne vivent que de sacrifices, et des esprits sé-

Digitized by Google

vères qui poussent tous les systèmes jusques dans leurs dernières conséquences. C'est ainsi que l'établissement de Port-Royal se forma en même temps de femmes admirables par leurs vertus, et d'hommes auxquels les lettres, la morale et la saine logique ont tant d'obligations. Cette société naissante fit ombrage aux jésuites; la sévérité de sa morale, l'esprit peu conciliant des chefs choqua d'autant plus vivement l'autorité, qu'on vit d'anciens frondeurs s'unir à ces ardens solitaires, et tous les bourgeois que blessait le faste de Louis XIV se faire une affaire de conscience d'entrer dans le parti. Une querelle de mots, qu'on pouvait terminer en ouvrant un livre, servit de prétexte pour attaquer Port-Royal; et Jansénius, mort depuis long-temps, eut l'honneur qu'il n'avait pas prévu de donner son nom aux ennemis des jésuites et de leur politique; car la politique entrait déjà pour beaucoup dans ces querelles en apparence théologiques. Les molinistes étaient accusés d'une morale trop relâchée, de n'avoir retenu de l'Evangile que les maximes d'indulgence, et d'accorder trop à l'autorité; les jansénistes étaient accusés au contraire de rendre, par leur sévérité, la religion incompatible avec les intérêts de ce monde, de ne la voir que pour l'individu, et non pour la société; de plus ils étaient soupçonnés de vouloir opposer leur raison aux puissances de la terre; car quiconque faisait opposition adoptait leurs principes; et c'est ainsi qu'ils comptèrent toujour un grand nombre de partisans dans les parlemens. Dans ces discussions, l'autorité ne serait jamais embarrassée qu'à demi si elle n'avait affaire qu'aux croyans; mais il ne s'élève pas plutôt deux partis dans un Etat, que les ambitieux, tous ceux qui veulent parvenir, même avec du mérite, se jettent d'un côté ou de l'autre pour trouver de l'appui, des prôneurs; et l'on sait

Digitized by Google

sait comme les partis servent chaudement les hommes qu'ils veulent s'attirer. Entre les molinistes et les jansénistes se glissèrent les sulpiciens, également éloignés des uns et des autres; mais qui, par leur impartialité même, n'obtinrent jamais un grand crédit, et ne servirent guère qu'à donner de la considération à ceux qui les flattaient jusqu'à ce qu'ils fussent en état de se faire désirer par l'une des deux sectes dominantes. Quand deux partis se menacent sans avouer les grandes causes de leur haine réciproque, une fois la guerre déclarée, toute conciliation devient impossible. Port-Royal succomba le premier; les jésuites avaient l'avantage de la position : mais les attaques vigoureuses de leurs ennemis avaient porté coup; ils tombèrent à leur tour, et d'autant plus aisément qu'un parti anti-religieux s'était chargé d'émanciper les passions plus efficacement que Molina, et d'attaquer l'autorité plus habilement que les jansénistes.

Ces réflexions rapides, dont l'application peut se faire à toutes les querelles métaphysiques, me paraissent plus dans l'esprit de l'histoire que des déclamations virulentes, dont l'unique effet serait de révolter les partisans de l'une ou de l'autre opinion, s'il en existait encore. Il me semble qu'à la fin du dix-huitième siècle il ne devait pas en coûter beaucoup pour être impartial sur un pareil sujet; et M. Marmontel est d'autant moins excusable de s'être fait janséniste, qu'il lui suffisait d'être philosophe pour dire que Louis XIV avait agi en fanatique dans toutes ces malheureuses divisions, dont l'autorité seule peut connaître le but caché et l'importance. Si on veut que l'histoire instruise les rois, il faut l'écrire avec modération et profondeur; autrement celui qui règne se moque du pédant qui gronde, et rit de la légèreté avec laquelle l'écrivain prononce sur des intérêts

Digitized by Google

qu'il n'a pas compris. Qu'il doit être difficile à l'homme de lettres, qui médite dans le silence du cabinet, de se faire lire par ceux à qui la Providence a révélé les grands secrets de l'art de gouverner! Mais, dans le dix-huitième siècle, il semble qu'on n'ait écrit sur la politique que pour le peuple, qu'on n'en ait su que ce que le peuple en peut savoir; et c'est pour cela que la politique épriſe de ce siècle paraît si ridicule aujourd'hui.

L'Histoire de la Régence était achevée en 1788.

FIÉVÉE.

Morceaux choisis des meilleurs Poètes français, désignés par la Commission d'Instruction publique, pour la classe des belles-lettres des Lycées. Un vol. in-12. Prix: 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste. A Paris, chez la veuve *Richard*, rue Hautefeuille, n°. 11; et chez *le Normant*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Le titre de ce recueil m'avait fait penser qu'il renfermait, dans une sorte de poétique à l'usage des jeunes gens, les principaux passages de nos meilleurs poètes classiques, avec quelques réflexions propres à en faire sentir les beautés. Je me trompais, il ne contient pas une seule remarque, et *ces morceaux choisis* sont des ouvrages entiers, imprimés avec peu de soin et de correction. Cette manière de faire des livres classiques m'a paru aisée, et sûrement Rollin ne la connaissait pas. *Esther*, *Athalie*, *le Misanthrope*, *le VII^e chant de la Henriade* et *l'Art Poétiques*, voilà le fonds et la forme de l'ouvrage. La commission s'est donné la peine d'envoyer cette note à l'imprimeur, celui-ci s'est hâté d'exécuter ses ordres; et maintenant la classe des belles-lettres de nos lycées a la satisfaction d'apprendre que nos meilleurs

Digitized by Google

poètes sont *Racine*, *Molière*, *Voltaire* et *Boileau*; que *le VII^e^ chant de la Henriade* est digne de figurer à côté des chefs-d'œuvre de notre nation, et que même, dans l'ordre de nos richesses littéraires, il faut le placer avant *l'Art Poétique*. J'avais toujours pensé jusqu'ici qu'il était convenable d'établir la leçon et le précepte avant l'exemple, et je me disais qu'en suivant ce principe, l'Art poétique devait occuper le premier rang, dans un ouvrage destiné à l'instruction de ceux qui étudient les belles-lettres. La commission m'apprend le contraire, en le plaçant à la fin; car je ne puis supposer qu'il n'y ait pas au moins une idée, une intention dans l'ordre même qu'elle a suivi pour le classement des divers ouvrages dont elle a composé son recueil. La négligence est sans doute la dernière chose qu'il faudra jamais lui reprocher.

Mais quel est le dessein, quel est le but de cette nouveauté? Veut-on enseigner aux jeunes étudians à faire des comédies? Veut-on leur inspirer le goût du théâtre et du monde, en leur mettant sous les yeux les mœurs qui sont dépeintes sur la scène? Si l'on ne voulait que leur offrir des modèles du style convenable aux différens genres, ne suffisait-il pas de citer les plus beaux endroits et les scènes les plus graves du Misanthrope? N'était-ce pas assez d'une pièce de Racine pour donner une idée achevée de la tragédie? Et si l'on était curieux de multiplier les exemples, ne trouvait-on rien dans le Grand Corneille qui méritât d'être cité? Quoi! on a cru pouvoir faire un extrait de la Henriade, et on n'aura rien trouvé dans les Horaces, dans Cinna, dans Polyeucte? Je sais que ces messieurs m'allégueront la prétendue vétusté de la diction de ce père du théâtre, mais je leur opposerai à mon tour une autorité qu'ils ne contesteront pas; c'est celle de Voltaire lui-même, qui leur apprendra que *Corneille est aussi pur que sublime dans ses beaux morceaux*. Je cite ses propres paroles, et voici ce qu'il ajoute de plus précis: « Il n'y a pas une seule faute de langage

Digitized by Google

» dans la grande scène où Cinna rend compte de son en-
» trevue avec les conjurés, et à peine en trouve-t-on
» une ou deux dans cette autre scène immortelle où Au-
» guste délibère s'il se démettra de l'Empire. » (Voyez l'art. Langues, tom. 53, pag. 169, édition de Beaumarchais.) Qui peut donc justifier l'oubli ou le dédain de la commission? A quoi a-t-elle pensé en composant son livre?

Conçoit-on que des gens de lettres, qui font un recueil des meilleurs morceaux de notre poésie, aient oublié que Corneille était un poète français, et que ce poète avait fait d'assez beaux vers pour mériter qu'on en parlât? C'est assurément la première fois qu'on ait fait cette injure à la mémoire d'un si grand homme; et, s'il faut le remarquer, c'est aussi la première fois qu'on s'est avisé de placer Voltaire au rang des auteurs classiques. Les véritables instituteurs, et les gens de lettres les plus judicieux, avaient toujours pensé que cet écrivain brillant et léger, n'avait ni assez de solidité dans les idées, ni assez de droiture dans les vues, ni assez de travail et de maturité dans le style, pour pouvoir être mis, sans danger, entre les mains des jeunes gens dont l'esprit n'est pas encore formé.

Le morceau choisi dans la Henriade a sans doute été jugé par la commission, supérieur à tout le reste du poëme, et même à tout ce que l'auteur a jamais écrit en vers : je veux bien croire qu'en effet c'est là son chef-d'œuvre; cela suffisait-il pour lui donner la place qu'il occupe? C'est ce que nous allons examiner.

L'argument de ce morceau, qui est le chant VII^e^. tout entier, est ainsi conçu : « Saint-Louis transporte Henri IV
» en esprit, au ciel et aux enfers, et lui fait voir dans le
» palais des Destins, sa postérité, et les grands hommes
» que la France doit produire. »

Voltaire avait probablement oublié ce précepte de Boileau, lorsqu'il composa ce chant :

« Ce n'est pas que j'approuve, en un sujet chrétien,
» Un auteur follement idolâtre et païen; »

Digitized by Google

car il y confond *les Saints*, *les Anges*, *le Ciel*, *le Palais du Destin*, *Dieu*, *les Enfers*, *le Sommeil* et *la Mort*.

« Et de *ces* fictions le mélange coupable,
» Même à ses vérités, donne l'air de la fable. »

Ignorait-il donc que *l'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas?* Quel charme trouve-t-il dans une pareille confusion? Quel mérite d'invention puis-je reconnaître dans cette faible copie d'un des plus beaux morceaux de Virgile?

Un motif légitime et pieux conduit Enée aux enfers,

« *Troïus Eneas, pietate insignis et armis,*
» *Ad genitorem imas Erebi descendit ad umbras.* »

« Illustre par sa piété et par ses exploits, Enée a franchi » les profondes obscurités de l'Erèbe, dans le dessein de » revoir son père. »

Il le retrouve contemplant les images des héros qui doivent un jour illustrer Rome et le trône des Césars. Etait-il possible d'amener plus naturellement, et d'une manière plus aimable, la belle peinture qu'il fait de ces hommes illustres? Voltaire est bien éloigné de cette perfection; son héros s'endort, et Saint-Louis vient le transporter au ciel, dans les enfers et dans le palais des Destins, où il lui fait voir les rois et les ministres qui doivent lui succéder; il ne tire aucune leçon utile de cette vision pour la conduite du prince; il semble que Saint-Louis n'a d'autre but que de faire passer tous ces personnages devant le roi de Navarre, comme ceux d'une lanterne magique. Dans le poète latin, au contraire, quoique son vaste tableau ne paraisse que comme un accessoire, il ne le termine pas sans en tirer quelqu'instruction, et le pieux Enée ne quitte point Anchise sans en avoir reçu quelques avis salutaires.

« *Quæ postquam Anchises natum per singula duxit,*
» *Incenditque animum famæ venientis amore,*
» *Exin bella viro memorat quæ deinde gerenda,*

Digitized by Google

» *Laurentesque docet populos, urbemque Latini,*
» *Et quo quemque modo fugiatque feratque laborem.* »

« Après qu'Anchise eut montré à son fils toutes ces merveilles, et qu'il eut enflammé son cœur par le spectacle » et l'admiration de sa gloire future, il lui fit connaître » les guerres qu'il devait soutenir, les peuples et la ville » qu'il devait gouverner, et il lui enseigna de quelle manière il devait éviter les revers ou les supporter. »

Un autre défaut considérable se fait encore remarquer dans le morceau de Voltaire. Les ombres de ses grands hommes paraissent dans le palais du Destin, non telle que l'imagination peut se les figurer, attendant le corps qu'elles doivent habiter et le souffle divin qui doit leur donner la vie, ainsi que Virgile les a peints avec quelques caractères qui les font reconnaître : l'écrivain français met au présent tout ce qui doit arriver un jour. Ainsi Mazarin et Richelieu, sont dans ce palais tenant sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne :

« Tous deux sont revêtus de la pourpre romaine,
» Tous deux sont entourés de gardes, de soldats. »

Un autre peuple *d'esclaves à genoux*, est encore dans ce même palais, aux pieds de Louis XIV,

. . . . . *Qui les fait trembler tous.*
« Des sages rassemblés dans ces augustes lieux,
» Mesurent l'univers, et lisent dans les cieux. »

D'où nous devons conclure que l'univers est enfermé dans le palais du Destin. Nous ne serons pas surpris, après cela, d'y voir la ville de Denain, et le maréchal de Villars, sur les murs de cette ville,

« Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
» Arbitre de la paix que la victoire amène,
» Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène. »

Enfin on y voit un orage, des éclairs et des combats.

« L'Espagne à nos genoux vient demander des rois :
» C'est un de nos neveux qui leur donne des lois.
» Philippe... à cet objet Henri demeure *en proie*
» A la douce surprise, *aux transports de sa joie.* »

Digitized by Google

Ne semble-t-il pas que toutes ces ombres répètent le rôle qu'elles doivent jouer un jour sur la terre; et ce palais du Destin n'est-il pas plutôt une salle d'opéra que *le lieu sacré d'où* l'auteur prétend que *la grace*

« *Fait sentir aux humains sa faveur efficace ?* »

Avec quelle supériorité de jugement Virgile avait su représenter ces mêmes lieux, et qu'il se garde bien d'agiter ses personnages contre toute espèce de raison! Un seul trait les distingue, et les événemens futurs ne sont point mis au présent, mais ils sont racontés par Anchise comme devant arriver. On n'y voit point la ville de Rome: Romulus y paroît paisible, César n'y livre point de batailles, Auguste n'y fait pas fleurir les beaux-arts. Il y est dit seulement, dans un style prophétique, que Romulus sera le fondateur de Rome, que cette ville étendra son empire par toute la terre, et qu'Auguste fera renaître l'âge d'or. Cette sage ordonnance n'a pas été suivie par Voltaire, et ce défaut répand sur tous ses tableaux une confusion telle, qu'il ne paroît pas certain que Henri voie la plupart des objets dont Saint-Louis lui parle, ou que, s'il en est le témoin, ses héros ne naissent et ne meurent tout à-la-fois sous ses yeux, comme dans ce passage sur Louis XIV:

« Je le vois éprouvant des fortunes diverses,
» Trop fier dans ses succès, mais ferme en ses détresses,
» De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort,
» Admirable en sa vie *et plus grand dans sa mort.* »

Dans cet autre sur le duc de Bourgogne, imité des vers de Virgile sur le jeune Marcellus,

« La mort autour de lui vole sans s'arrêter;
» Il tombe au pied du trône, étant près d'y monter. »

Virgille se garde bien de faire voir son héros mourant; il laisse au contraire le lecteur dans l'incertitude sur sa destinée, et c'est par cela même qu'il intéresse plus fortement.

« *Heu! miserande puer, si qua fata aspera rumpas,*
» *Tu Marcellus eris.* »

Digitized by Google

Enfin Saint-Louis et Henri IV voient naître Louis XV :

« Un faible rejeton sort entre les ruines
» De cet arbre fécond coupé dans ses racines. »

Il faut remarquer que ce style figuré, qui ne serait pas sans mérite dans une autre situation, ne convient nullement ici ; Voltaire l'emploie après avoir représenté les enfans de Louis XIV enfermés sous la même tombe, et *l'arbre fécond est Louis XIV.* Mais premièrement *les enfans* ne peuvent jamais être figurés par *les racines d'un arbre,* c'étoient *les branches* qu'il falloit indiquer; et en second lieu, l'image est fausse sur le fait principal; car si à la rigueur, il est possible qu'un faible rejeton sorte encore *d'un arbre coupé dans ses racines*, il est sans exemple qu'on ait jamais vu un enfant sortir d'un tombeau : qu'est-ce donc que Saint-Louis aperçoit, et que montre-t-il à Henri IV ? Est-ce un arbre renversé, est-ce un homme mort ; est ce une tige qui sort de cet arbre ? Est-ce un enfant qui se dégage des ruines de la tombe ? L'une et l'autre vision est également absurde. Concluons donc que si Henri voit tous les objets qui passent sous ses yeux, cela fait un spectacle bien étrange ; et qu'au contraire, s'il ne les voit pas, l'auteur lui fait jouer un singulier personnage.

Si nous voulons jeter un coup d'œil sur la partie religieuse de ce chant, elle peut nous offrir encore des bizarreries plus étonnantes ; nous y verrons Saint-Louis et Henri IV devenus philosophes, pousser des argumens contre la doctrine de l'Eglise romaine, et attaquer un de ses dogmes principaux. Voici d'abord comme le philosophe Saint Louis raisonne sur les peines éternelles :

« Ne crois point, dit Louis, que ces tristes victimes,
» Souffrent des châtimens *qui surpassent* leurs crimes.
» Non, s'il est infini (Dieu), c'est dans ses récompenses :
» Prodigue de ses dons, *il borne ses vengeances ;*
» *Il ne sait point punir des momens de foiblesse,*
» *Des plaisirs passagers, pleins de trouble et d'ennui,*
» *Par des tourmens affreux, éternels comme lui.* »

Digitized by Google

Il est plaisant d'entendre un saint débiter ces maximes commodes d'une morale bénigne, qui nous inspire beaucoup d'indulgence pour nos passions; mais ce qui n'est pas risible, c'est de voir offrir ces maximes à la jeunesse, par ceux mêmes qui sont chargés de veiller à la conservation de ses mœurs. Ignorent-ils donc les désordres secrets qui règnent dans les écoles, et combien il est dangereux de présenter aux enfans un seul principe faux dont leurs penchans puissent s'autoriser? Mais écoutons raisonner à son tour le philosophe Henri:

« Quelle est, disoit Henri, s'interrogeant lui-même,
» Quelle est de Dieu sur eux (les païens) la justice suprême?
» Pourroit-il les juger, tel qu'un injuste maître,
» Sur la loi des chrétiens qu'ils n'avoient pu connoître?
» Non, Dieu nous a créés, Dieu nous veut sauver tous.
» Partout il nous instruit, partout *il parle à nous.*
» *Il grave en tous les cœurs la loi de la nature,*
» *Seule à jamais la même, et seule toujours pure.* »

Nous ne devons pas nous étonner de voir Henri supposer gratuitement que l'Eglise enseigne que les païens seront jugés sur la loi des chrétiens qu'ils n'ont pu connaître: un mortel peut bien consentir à passer pour un ignorant, lorsqu'un saint veut bien s'abaisser au vil métier de corrupteur des mœurs. Quant à cette *loi de la nature, qui seule est toujours pure*, entrait-il dans les opinions de Henri IV de l'opposer à l'Evangile? Qui est-ce qui est assez aveugle pour ne pas voir que c'est Voltaire qui parle ici par la bouche de son héros? N'est-ce pas une belle leçon de goût et de jugement à donner à la jeunesse, que de lui faire admirer un auteur qui prête à tous ses personnages ses opinions et son caractère?

On pourroit croire que ces erreurs sont au moins ornées d'un style élégant, et que la beauté des vers rachète la fausseté des maximes, mais j'avoue que le style m'a paru encore au-dessous des idées. Il y a certainement des morceaux brillans, des tirades bien écrites; mais des morceaux et des tirades ne font pas un bon poëme ni un bonc

Digitized by Google

style. N'oublions jamais que la correction et la pureté sont les caractères essentiels d'un écrivain classique. Voltaire aura tous les genres de mérite que vous voudrez, mais a-t-il celui-là? Oui, dira la commission. Eh bien, messieurs, c'est ce que nous allons voir.

J'ouvre la première page, et je demande d'abord combien nous trouverons de fautes dans ces deux vers?

« Louis en ce moment prenant son diadème,
» Sur le front du vainqueur il le posa lui-même. »

Le pronom *il* est évidemment un pléonasme et une faute contre les premiers principes de la langue. *En ce moment*, est une cheville grossière, et *prenant son diadème* n'a pas le sens commun; on ne peut supposer que ce diadème fût à côté du héros endormi. Saint Louis l'ôte-t-il de dessus sa tête pour le poser sur celle de Henri? Dans ce cas il falloit *ôtant son diadème*, et encore faudra-t-il observer qu'il étoit superflu d'exprimer ce geste, car on entend bien que Saint Louis ne peut poser son diadême sur la tête de Henri et l'avoir en même temps sur la sienne. *Il le posa lui-même. Lui-même* est ici d'un ridicule achevé, et mis uniquement pour la rime. Quel autre que Saint Louis pouvoit le poser?

Le plus grand défaut de la poésie de Voltaire est un entassement d'épithètes oiseuses, et d'adverbes insignifians dont on feroit des volumes. *A jamais, en ce moment, en ce jour,* et *les horreurs* et *les fureurs,* se rencontrent presqu'à chaque pas. Que fait, par exemple, l'adverbe *à jamais* dans ce vers où l'auteur nous apprend que le sommeil et l'espérance sont dans ce monde?

« De la terre *à jamais* aimables habitans. »

Nous venons de voir Saint Louis prendre sa couronne *en ce moment*, afin de remplir le vers: nous verrons aussi Dieu

« Qui dicte *à chaque instant* son jugement terrible,
» Et qui prononce *à tous* ses arrêts éternels,
» Qu'osent prévoir *en vain* tant d'orgueilleux mortels.

Digitized by Google

» Dieu, qui voit *à la fois*, entend et connaît tout,
» D'un coup d'œil les *punit*, d'un coup d'œil les absout. »

Punit n'est pas là le mot propre. Mais voici encore des adverbes bien complaisans.

» *Partout* il nous instruit, *partout* il parle à nous. »

Cette manière de versifier est vraiment commode.

Je ne sais si avant Voltaire personne s'était avisé de mettre la Mort dans le ciel à côté de Dieu.

» La Mort, auprès de lui, fille affreuse du Temps,
» De ce triste univers conduit les habitans. »

C'est elle qui conduit devant le Très-Haut les bonzes et les brachmanes. Je ne dis rien de la peinture bizarre de ces derviches qui se frottent les yeux dans le Paradis, pour y chercher Mahomet.

« Le Dervis étonné, d'une vue inquiète,
» A la droite de Dieu, cherche en vain son prophète. »

Ici la rime n'est pas mieux traitée que la raison. Les personnes qui prononcent bien ne feront jamais rimer *inquiète* avec *prophète*. Je ne crois pas non plus qu'on ait jamais donné à la faiblesse le nom de *tyran*.

« La Faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
» Tyran qui cède au crime, et détruit les vertus. »

Si la faiblesse détruit les vertus, ce n'est pas par tyrannie. La tyrannie est énergique ; la faiblesse est la disposition des esclaves. On trouve aussi dans ce VII^e^ chant des hémistiches d'une terrible dureté ;

« . . . . . Tous ces fiers adversaires,
» . . . . . N'y sont plus que des frères. »
« Et si leur cœur fut juste, ils ont été chrétiens. »

Et l'auteur dit cela en parlant des païens ! Quel bon sens et quelle harmonie !

Il ne serait que trop aisé de multiplier de semblables remarques, et de montrer presque toujours un vers faible après un vers passable ; des tournures forcées pour amener une rime ; peu ou point de liaisons dans les idées ; une

Digitized by Google

envie démesurée de dogmatiser ; une haine mal dissimulée contre les institutions de l'Eglise ; quelques copies manquées des plus beaux endroits des poètes qui l'ont précédé, telle que celle de la Calomnie dont il attribue les traits distinctifs à l'Hypocrisie.

« La tendre Hypocrisie aux *yeux* pleins de douceur,
» (Le ciel est dans ses *yeux*, l'enfer est dans son cœur.) »

Racine avait dit sans fard, sans redondance et sans parenthèse :

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur :
La vengeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche.

A quel titre donc ce chant imparfait d'un poëme plus imparfait encore, peut-il mériter l'honneur de devenir un morceau classique, à l'exclusion d'une foule d'ouvrages des autres poètes entre lesquels la commission avait à choisir ? N'aurait-il donc pas été possible de trouver quelque chose de mieux dans les quatre-vingt-dix volumes que l'auteur a écrits ? Est-ce travailler pour sa gloire que de l'exposer à souffrir une comparaison de cette nature avec *l'Art Poétique*, avec *Athalie*, avec *Esther* ? Si tel a été le dessein de la commission, le moyen qu'elle a employé n'est pas heureux ; si, contre l'apparence, elle a voulu le rabaisser, il n'était pas possible de s'y prendre d'une manière qui fût tout à-la-fois plus savante et plus cruelle.

G.

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Madame de Sévigné, comédie en trois actes et en prose de M. ***Bouilly***.

Le nom de madame de Sévigné avait attiré la ville et les faubourgs : tout le monde a lu et relu ses lettres, tout le monde a senti le charme de ce style unique,

Et semblable au ruisseau qui, sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs *doucement* se promène.

C'était une entreprise presque également hardie, et de faire parler une telle femme et d'en représenter le personnage. Mlle Contat a mieux rempli sa tâche que l'auteur ; avec un peu moins d'art, moins de vobulité et un peu plus de cette dignité que devait avoir une femme de la cour de Louis XIV, et qu'avait madame de Sévigné, Mlle Contat eût parfaitement rendu ce rôle ; il était impossible d'y mettre plus de grace et d'aisance. Quant à la comédie (ou au drame, car on ne sait trop ce que c'est que ce genre bâtard), elle nous a paru tout à fait indigne du Théâtre Français : on aurait pu l'intituler *Centon* de madame de Sévigné. C'est un extrait de ses lettres : on en lit même une toute entière. L'auteur a rassemblé en trois mortels actes tout ce qu'il a cru trouver de plus piquant dans le recueil que nous en a laissé cette femme inimitable, et y a cousu deux intrigues, dont il aurait pu aisément faire deux mélodrames ou deux vaudevilles dans le genre de la Vielleuse. De ce salmis résulte une pièce assommante, dans laquelle il y a quelques lueurs d'inté-

Digitized by Google

rêt et d'esprit par-ci, par-là, et souvent de l'affétérie et du mauvais goût.

La scène est à Livry, où madame de Sévigné s'est retirée après le départ de madame de Grignan. Elle y est avec son fils, deux autres personnages très-inutiles, et le marquis de Pomenars, breton, décrété de prise de corps pour des bons mots contre la cour. Ce marquis avait eu réellement plusieurs procès criminels; mais pour des causes plus graves, du moins en apparence: celui que lui intenta une Dlle de B...., ou en son nom, le comte de Créance, son chevalier, était passablement ridicule. Il avait plu à cette demoiselle de se faire enlever par Pomenars. Après avoir habité quatorze ans avec lui, elle s'ennuya, s'enfuit, et s'avisa de se plaindre de l'outrage fait à son innocence; elle poursuivit son ancien amant en justice pour crime de rapt. Madame de Sévigné a raison de traiter ce procès en plaisantant; elle écrivait à sa fille: « Le comte de Créance veut à toute force qu'il ait le cou » coupé; Pomenars ne veut pas: voilà le procès. » Il essuya une autre accusation, de fausse monnaie; il s'en tira très-bien, et paya, dit-on, son arrêt en fausses espèces. Dans ses sollicitations il conservait une longue barbe, on lui en demanda la raison; il répondit: « Le roi me dispute » ma tête; quand on saura à qui elle doit demeurer, si » c'est à moi, j'en aurai soin. » Ce trait qui se trouve dans les lettres de madame de Sévigné, est conservé dans la pièce. S'étant dans la suite confessé, avant de subir l'opération de la taille, il dit en sortant du confessional, et en faisant allusion à son procès de fausse monnaie, « qu'il » ne pesait pas un grain. » On ne sait trop ce qu'au fonds madame de Sévigné pensait de ce Pomenars, ni comment elle pouvait admettre dans sa société un homme dont la réputation était tout au moins fort équivoque. Elle dit elle-même qu'en l'entendant parler des faits et gestes de la Voisin, célèbre empoisonneuse, on était tenté de lui demander: « Comment se peut-il que ce seul crime vous soit » inconnu? »

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, c'est lui qui est l'honnête homme de la pièce. Il cherche à détourner le jeune marquis de Sévigné du projet qu'il a d'enlever *Marie*, fille du jardinier et filleule de sa mère, la veille de son mariage avec Pilois, domestique niais et presqu'imbécille, dont Marie avoue qu'elle raffole, quoiqu'il ait trente ans, tandis qu'elle sort à peine de l'enfance. Marie elle-même est d'une ingénuité qui va presque jusqu'à la bêtise; et si son rôle avait été confié à tout autre qu'à Mlle Mars, il est probable que les sifflets n'eussent pas attendu aussi patiemment qu'ils l'ont fait, le second acte.

La petite personne a une rivale dans sa mère, qui ne paraît point. Cette rivalité ne produit aucun effet. Marie, pour s'en débarrasser, engage le valet de chambre, autre personnage nul et superflu, à épouser sa mère: « Cela » vous sera facile. Tout le monde ici vous aime et per» sonne n'y parle de vous qu'avec respect; on vous appelle » le vieux goguenard. »

Tout était arrangé pour l'enlèvement de l'ingénue, lorsque le jeune Sévigné se voit empêtré dans divers embarras qui lui font un moment perdre de vue cette fantaisie. Il a vendu une partie des bois de sa mère, et en a reçu le prix. Cette escapade est découverte; Mad. de Sévigné lui en fait des reproches. D'un autre côté, il a perdu au jeu sur sa parole. Le fils d'un receveur des tailles de Meaux, Saint-Amand, lui a prêté des fonds de la caisse de son père; et ne pouvant les remplacer, a cherché une ressource dans le jeu, où, loin de la trouver, il a laissé une somme bien plus considérable. Mad. de Sévigné savait déjà par Pomenars le projet de l'enlèvement. Son fils lui-même est obligé de la mettre dans la confidence de son embarras pécuniaire. Elle lui donne, pour y remédier, l'écrin qu'elle a reçu de son époux, le jour même de la naissance du coupable. Mais le receveur général est parti pour destituer le père de S. Amand, comme un mauvais comptable; il passe par Livri, et ne veut s'y arrêter qu'une minute pour voir

Digitized by Google

Mad. de Sévigné. Pomenars et elle l'amusent avec des anecdotes qui n'ont point amusé les auditeurs, et qu'à peine ils ont écoutées. On le retient à dîner. Cependant, quelque diligence qu'on ait faite, on n'a pu réunir la somme nécessaire pour combler le *déficit* de la caisse. Il manque 6000 fr.

Mad. de Sévigné vient de donner cette somme à Piloi, pour la dot de sa femme. Elle engage ce valet à l'offrir à son fils, espérant que celui ci, touché de ce procédé, voudra bien renoncer aux desseins hostiles qu'il a formés contre l'honneur de ce benêt.

Avec ces deux mille écus, le marquis se trouve hors d'affaire. Cependant, quoiqu'il dût s'estimer trop heureux, il fait une assez laide grimace quand sa mère lui annonce qu'à l'instant le mariage de Piloi et de Marie va se conclure. Ce marquis, comme on voit, joue dans tout cela un fort vilain rôle. Ses espiégleries de jeunesse ne sont pas du meilleur genre, sur-tout cet emprunt fait au fils d'un receveur à l'insu de son père. Madame de Sévigné est, d'un bout à l'autre de la pièce, affligée par les divers traits de sa mauvaise conduite, ce qui fait éprouver un sentiment trop pénible pour une comédie, trop faible pour un drame.

Les deux actions de la pièce sont liées par un fil imperceptible, par l'offre de la dot, que fait le futur mari, qu'on projette d'offenser. Mais ce ne sont pas moins deux actions bien distinctes. Le vide de la caisse, incident inattendu qui arrive fort tard, fait même oublier la petite Marie, dont le sort était le seul objet du mince intérêt qu'on avait jusqu'alors entrevu dans ce fatras. Au reste, tout le premier acte, qui en vaut trois pour la longueur, se passe sans qu'on se doute de ce qui doit être le sujet de l'intrigue.

Le style est très-inégal. On a beaucoup applaudi à l'éloge que font de madame de Sévigné, tous les interlocuteurs et sur-tout à ce trait : « Elle peint comme si elle » voyait,

Digitized by Google

» voyait, et on croit voir ce qu'elle peint. » On a trouvé très-bien ce qu'elle dit pour excuser les égaremens de son fils : « Sa raison lui parle souvent, mais sa jeunesse fait du » bruit, il n'entend point. » Mais ce mot a l'air d'appartenir à madame de Sévigné, et si cela est, il n'y a pas grend mérite à l'avoir recueilli.

On a remarqué quelques galanteries, niaises ou recherchées, qui eussent été à peine supportées à ces théâtres, où il y a toujours pour les auteurs indulgences plénières. Marie a un chapeau vert ou doublé de vert, et un teint très-animé : Pilois la compare à *une cerise sous la feuille*. Ce madrigal n'a pas pris. Il y en a un autre dans la dernière scène qui a été mieux accueilli. Pomenars, en présentant un bouquet à Mad.de Sévigné (c'est la veille de sa fête), lui fait remarquer qu'il est composé « d'une rose, » séparée d'une immortelle, et réunie par la pensée ; » allusion à l'absence de sa fille. Ces petits rapprochemens sont trop au-dessous de la gravité du théâtre de la Nation. Ces fleurs sont transplantées, et ne pourraient plaire tout au plus que sur le terrain du Vaudeville ou de l'Opéra comique, si même elles sont bonnes quelque part. Car j'avoue que le compliment fait à la fameuse Fanchon la Vielleuse en lui présentant une rose : «Je vous rends à vous même, » m'a toujours paru le sublime de la nigauderie.

C'est encore une phrase assez bizarre que celle de ce receveur des tailles parlant avec emphase des petites rivières qui enflent *le grand fleuve de l'état*.

Il y a des mots heureux de *madame de Sévigné*, qui, placés à contre-sens, paraissent ridicules. Elle écrivait à madame de Grignan, que les petites pertes continuelles au jeu ressemblent aux petites pluies qui ne laissent pas de mouiller, et même de dégrader les chemins. Cette comparaison ne vaut rien, appliquée à une perte de 6000 livres, somme alors assez importante pour un très-jeune homme, et qu'il ne remplace que par une mauvaise action, qu'on n'aurait pas dû au reste choisir pour le nœud de l'im-

Digitized by Google

trigue. Le marquis de Sévigné est trop avili, et sa mère trop encanaillée. Elle passe presque tout son temps avec ses domestiques pendant qu'elle a chez elle des femmes du premier rang, et entr'autres une maréchale de France qu'elle a l'air de planter là pour ne s'occuper que de cette valetaille.

C'est aussi une inconvenance, et de plus un anachronisme, de parler sans cesse de l'immortalité de madame de Sévigné dont personne ne se doutait alors.

Ce que j'ai trouvé moins mauvais dans cette mauvaise comédie, c'est qu'elle finit par un trait qu'on peut appeler de caractère. Madame de Sévigné se consolant de la perte de ses bois et de son écrin, ne songe plus qu'à célébrer sa fête. Au milieu de sa joie, elle éprouve un mouvement de tristesse, et se retire en disant avec un soupir : « il » n'y manque que ma fille. »

Fleury n'a pas mal joué le rôle du marquis de Pomenars : il est inutile de parler de Mlle Mars; c'est toujours, dans son petit cercle, *la monotonie de la perfection.*

Nota. Le défaut d'espace nous force de renvoyer au Numéro prochain l'analyse de la pièce intitulée : *Les Descendans du Menteur;* par M. Armand Charlemagne.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Colombine dans la Tour de l'Est.

On a dit, il y a long-temps, que l'échafaud est la tragédie de la populace : le mélodrame est celle de la classe intermédiaire entre la populace et les gens de goût; et c'est principalement cette classe nombreuse qui peuple les salles de spectacle; aussi la foule se porte aux mélodrames, depuis qu'elle a délaissé l'Opéra-Comique, qui autrefois faisait ses délices, et pour lequel la scène française fut abandonnée au plus haut point de sa gloire, lorsqu'elle possédait une réunion d'acteurs qu'on pouvoit re-

Digitized by Google

garder comme des modèles dans tous les genres. Voltaire vit cette première révolution dont il se plaignait sans cesse et avec amertume. Peut-être y contribua-t-il un peu lui-même : il voulait qu'on ne jouât que son théâtre. En 1773 on *remit* Andromaque et Bajazet. Ce mot, qui prouvait qu'ils avaient été long-temps oubliés, fut un vrai scandale. On se lassa enfin de l'atrocité de *Mahomet*, de la sécheresse de *Sémiramis*, de la froideur de l'*Orphelin de la Chine*, de la philosophie d'*Alzire*, et on leur préféra *Blaise*, *Lucile*, *Sylvain* et *Azor*.

Ce n'est pas la satiété qui précipite aujourd'hui la multitude au mélodrame ; elle ne connaît tout au plus que les noms de nos bons auteurs dramatiques. Elle cherche des spectacles appropriés à ses penchans, à son intelligence et à son éducation, que le malheur des temps a fait négliger. La génération qui se forme en aura une meilleure, et dans quelques années on pourra peut-être avec plus de succès battre en ruine le mélodrame. Aujourd'hui la meilleure parodie ne lui enlèverait pas un partisan, et celle qu'on vient d'en faire n'est pas tout-à-fait de cette nature.

Les plaisanteries d'Arlequin pour préluder au couplet d'annonce, et le couplet lui-même avaient favorablement disposé l'assemblée, quoiqu'ils manquassent et de justesse et de clarté. Arlequin avait dit : « Vous allez voir » beaucoup de choses extraordinaires, des siéges, des » combats, des enterremens, je veux dire des enlève- » mens ; car vous pensez bien que l'auteur aime mieux » que sa pièce soit enlevée qu'enterrée. » Une pièce peut enlever ; elle n'est pas enlevée. Ne *cherchez pas*, ajoute Arlequin, *beaucoup d'esprit* dans celle ci,

Qui néanmoins doit réussir,
Si renonçant à l'épigramme,
Vous voulez bien vous souvenir
Que c'est un mélodrame.

Si *renonçant à l'épigramme*, veut dire si renonçant à y

Digitized by Google

trouver des épigrammes ; mais ce sens *tarde à se faire entendre*, il faut le chercher et le deviner ; car ce n'est pas le premier qui se présente. Renoncer à l'épigramme, c'est renoncer à faire des épigrammes.

Le cadre de la pièce est mieux trouvé qu'il n'est rempli. La troupe du Mélodrame, composée de quelques soldats tous de diverses nations, a déclaré la guerre à celle du Vaudeville. Celle-ci a été vaincue, Colombine prise et enfermée dans la Tour de l'Est. Arlequin déguisé, ainsi que les siens, parvient aux pieds de la tour ; il trompe si bien le commandant, qu'on l'y met en faction : l'occasion lui paraît favorable pour enlever sa maîtresse. « Si les gens du Mélodrame allaient nous découvrir, s'écrie Colombine ! — Rassure-toi, répond Arlequin, » ces gens-là ne découvrent jamais rien. » Ce trait est plaisant ; il y en a quelques autres dans les premières scènes. Ensuite, et principalement vers la fin, il n'y a guère que du fracas. Les parodies doivent être vives, légères, et courtes sur-tout ; celle-ci n'est pas désespérée si l'on veut l'élaguer. La première représentation n'a pas réussi.

ANNONCES.

Analyse raisonnée du droit Français par la comparaison des dispositions des lois Romaines, de celle de la coutume de Paris et du nouveau code des Français; par P. L. C. Gin, ancien magistrat, membre de l'académie de législation, président de l'association de bienfaisance judiciaire, membre de plusieurs autres sociétés savantes. Six vol. in 8°. Prix ; 25 fr., et 30 fr. par la poste.

A Paris, chez Garnery, rue de Seine, f. S. Germain, et le Normant.

Il n'est que trop ordinaire de voir des livres anciens rajeunir par un titre nouveau, ici c'est le contraire ; l'auteur a conservé le titre d'un ouvrage connu depuis long-temps, dont le plan avait été fait par un jurisconsulte digne de toute sa célébrité ; l'application qu'il en a faite au nouveau Code des Français, l'a entièrement renouvelé. Les préambules des titres dans lesquels il a renfermé ce que la matière pouvait compter de saine littérature et de saine philosophie, les résumés de chaque partie de chaque titre de quelqu'étendue rendent ce livre utile et agréable non-seulement aux jeunes élèves du barreau et de la magistrature, mais aux jurisconsultes consommés et aux gens du monde à qui ils facilitent l'intelligence de matières qui par elles-mêmes demandent une connaissance plus ou moins approfondie est nécessaire dans tous les emplois, dans toutes les positions de la vie civile.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Extrait d'une lettre écrite de Pétersbourg, le 2 mai.

» . . . . . Vous me demandez des détails sur notre situation actuelle en Russie, et si nous croyons n'avoir rien à craindre des dispositions du souverain de ce vaste empire à l'égard de la France. Je ne cherche point à pénétrer le secret du cabinet; mais les intérêts du commerce sont aujourd'hui tellement liés aux mouvemens de la politique, que je suis forcé, comme un autre, de les étudier, et j'ose vous répondre qu'il n'ont rien d'alarmant et de dangereux pour nous.

» L'empereur Alexandre, depuis son avénement au trône, n'a démenti dans aucune occasion le caractère de prudence et de modération qui l'a rapproché de la France. Si des vues ambitieuses dirigeoient sa politique, ce seroit vraisemblablement sur les traces de la grande Catherine et vers les contrées orientales. La guerre que la Russie fait dans ce moment à la Perse montre assez, quoique dans un avenir lointain, l'époque où ses intérêts et ceux de l'Angleterre se trouveront en opposition. L'empire des Anglais dans l'Inde deviendroit inutile et onéreux pour ce peuple essentiellement commerçant, si les richesses de l'Asie reprenoient l'ancienne route du commerce, et si la Russie en attiroit une partie dans ses provinces voisines de la Mer-Caspienne et de la Mer-Noire. Elle n'a jamais perdu de vue ce grand projet, souvent interrompu par des circonstances impérieuses, mais toujours repris dès que les événemens l'ont permis, et l'Angleterre en a toujours considéré l'exécution comme un danger menaçant. Ainsi, malgré les liaisons du cabinet de Londres avec Pétersbourg, malgré l'espèce de monopole que les Anglais exercent dans les ports russes de la Baltique, il y a des intérêts évidemment opposés entre les deux nations, et des germes de dissentions politiques plus ou moins éloignées. Ajoutez-y les souvenirs récens gravés dans la mémoire du jeune empereur, les démêlés violens de son père avec le cabinet britannique, la catastrophe qui termina ses jours; une foule d'autres circonstances particulières, et vous verrez que, malgré l'activité des intrigues diplomatiques et la corruption de quelques courtisans, le cabinet de Pétersbourg, sous un monarque éclairé, ne peut adopter le système politique de l'Angleterre, les vues d'une ambition contraire à la sienne, et des ressentimens qui lui sont étrangers.

» Au contraire, des motifs très-puissans et des besoins communs rapprochent la Russie de la France, avec laquelle, d'ailleurs, elle n'a aucune rivalité possible d'intérêt. Ses provinces sur la Mer-Noire n'acquerront une grande importance et ne feront circuler de grandes richesses dans l'intérieur de l'empire que par des liaisons étroites entre les ports d'Odessa et de Cherson, et ceux de Gènes et de Marseille. Les Anglais furent tellement alarmés des progrès de ce commerce en 1788, que pour l'interrompre ils précipitèrent les Turcs dans une guerre sanglante et désastreuse. Les vues même de la Russie, si elle en avoit sur la Turquie d'Europe, s'accorderoient mal avec la possession de Malte par les Anglais et leur domination tyrannique dans la Méditerranée. Ainsi tout éloigne le cabinet de Pétersbourg d'une coalition nouvelle avec celui de Londres; tout concourt à le rapprocher de la France.

» Des considérations qui frappent de simples négocians ne peuvent échapper à l'empereur de Russie et à ses ministres. Le prince Czartorinsky, qui jouit toujours de la plus haute faveur, est connu de toute l'Europe et souvent injurié par les gazetiers anglais, à cause de son système pacifique et de ses sentimens envers les Français. Le comte

Digitized by Google

de Kotchoubey, ministre de l'intérieur, quoiqu'élève des Woronzow, est également attaché à la neutralité de la Russie, qui ajoute à la considération politique de l'état et favorise les progrès de son commerce. L'empereur Alexandre est personnellement encore plus éloigné d'une guerre contre la France, qui seroit sans but et sans succès, qui contrarieroit les plus chers intérêts de son pays, et qui n'offriroit pas même un champ de bataille aux armées des deux nations. Les Anglais ont beau solliciter à Pétersbourg une alliance offensive et défensive, ils ne l'obtiendront pas. On assure que l'Empereur offrira seulement sa médiation avec un projet de pacification générale. Si ce plan peut concilier les puissances belligérantes, il jouira de son ouvrage, sinon il restera dans l'éloignement favorable où sa sagesse et la nature l'ont placé, sans prendre aucune part active à la guerre que le cabinet britannique s'efforce inutilement de rendre générale. En toute occasion l'empereur Alexandre témoigne de la bienveillance aux Français qui sont établis ici, et à ceux que le commerce ou la curiosité y appelle; il est doux, affable, aimé des Russes, respecté des étrangers. Il n'échangera point une position excellente et les hommages de l'Europe entière, contre des dangers sans gloire et une alliance sans utilité, etc »

Londres, 18 mai. On dit d'après une lettre d'un officier de l'escadre de l'amiral Cochrane, en date du 10 mars, à la hauteur de Madère, que l'escadre allait faire voile pour le Brésil à la poursuite de celle de Rochefort. Il serait très-malheureux que l'amiral Cochrane eût été trompé par de faux avis, comme il semble que lord Nelson l'a été, s'il est vrai qu'il ait été chercher la flotte de Toulon en Egypte (1).

Du 9. — On met à Portsmouth la plus grande activité à équiper l'expédition : elle sera forte d'environ 8000 hommes de troupes. Le 8, et le 24e régiment en feront partie. Le premier a été passé en revue ce matin par S. M. dans Hyde-Park, et il est parti ensuite pour Portsmouth (2).

Du 13. — On dit que le traité avec la Russie, qui est depuis si longtemps en discussion, a enfin été amené à une sorte de conclusion. Il est arrivé jeudi un messager porteur d'une copie de ce traité, ratifié par l'empereur. On dit qu'il s'agit d'une alliance offensive et défensive, dont l'exécution est néanmoins subordonnée à de certains événemens. L'empereur de Russie s'engage à se liguer avec l'Angleterre, avec un certain nombre de vaisseaux, et toutes ses forces de terre, contre la France, à moins que Bonaparte ne veuille acquiescer à certaines conditions de paix qui ont pour objet de pourvoir à l'intérêt général de

(1) Il seroit assez piquant que nous connussions mieux que l'amirauté l'endroit où est allé le général Cochrane. Ces Anglais qui avoient trouvé le secret de pénétrer dans tous les cabinets, dont les espions étoient répandus partout, qui savoient si bien ouvrir avec la clef d'or les plus impénétrables asiles, ne sont pas, il faut l'avouer, tellement fins qu'on ne puisse aisément leur faire faire ce que l'on veut.

Moniteur.

(2) A la bonne heure; nous aimons que l'on fasse sérieusement la guerre. Embarquez-vous; allez au secours de la Barbade, de la Jamaïque, de la Trinité, de Terre-Neuve, du Canada, de Ceylan, de la côte de Malabar, de la côte de Coromandel, du Bengale, etc. etc.; mais prenez garde de vous tromper : si vous allez où nous ne sommes pas, vos troupes ne pourront nous faire aucun mal où elles iront, et nos escadres auront mis à contribution vos établissemens partout où elles se seront portées. Quand on est dans cette position de posséder plus que l'on ne peut défendre, il faut être bien insensé pour faire la

Moniteur.

Digitized by Google

l'Europe. On ajoute que, dans la vue de connaître les desseins de Bonaparte à ce sujet, M. Novozilkorff est parti pour Milan, en qualité de ministre plénipotentiaire de Russie, pour offrir à Bonaparte la médiation de l'empereur Alexandre pour le rétablissement de la paix. Certaines personnes prétendent qu'il a été stipulé que les subsides accordés à la Russie ne seront payés que dans le cas où l'Autriche ou la Prusse s'uniront à la coalition contre la France. Cette condition nous paraît très sage et très-politique, si en effet elle fait partie du traité dont il s'agit; car il est impossible de concevoir comment la Russie pourrait attaquer la France sans le concours de l'une et de l'autre, ou de l'une au moins des deux grandes puissances du continent qui sont contiguës à la France: mais d'un autre côté il semble que cette condition détruise tout l'effet du traité, s'il est vrai, comme on le dit, que l'empereur d'Autriche ait reconnu Bonaparte comme roi d'Italie.

On dit que ce traité va être mis sous les yeux du parlement. Cependant si ce traité n'est que conditionnel, comme nous venons de l'exposer, il mène d'abord à une négociation plutôt qu'à une guerre, à moins que la partie pacifique du projet ne soit entièrement confiée à notre allié. Peut-on présumer néanmoins qu'après avoir conclu un pareil traité avec l'Angleterre, l'empereur de Russie soit en mesure de soumettre à Bonaparte un plan de pacification qui ne soit pas sujet à de longues discussions, et de nature à être accepté ou rejeté sur-le-champ? Nous craignons que Bonaparte, tout en témoignant le desir de négocier, ne repousse toute espèce de médiation; et même il ne serait pas surprenant que la saison des hostilités, qui est déjà si avancée, ne s'écoulât tout-à-fait en ouvertures et en projets.

On prétend que le traité avec la Russie laisse aux autres puissances la liberté d'y accéder. Il est probable que la Suède acceptera un subside (3). *(Morning-Chronicle.)*

(3) Les Anglais ne perdent point l'habitude d'inventer des nouvelles, de les répandre chez eux et de les propager ensuite dans toute l'Europe. Ils sont trop attachés à cette ressource pour ne pas en user sans cesse. Il est vrai que huit ou dix jours après la publication d'une fausse nouvelle, ils la contredisent eux-mêmes; mais ces huit ou dix jours se sont écoulés, le change s'est soutenu, et l'occasion arrive de mettre au jour une nouvelle fausseté, qu'ils accréditent même par des démarches officielles. Ainsi de suite pour tous les mois, pour toutes les semaines de l'année. Ce système de mensonge a beaucoup de rapport avec le système des finances tant vanté en Angleterre. On est obligé de dépenser 18 cents millions, et l'on n'a que 9 cents millions de revenu. On fait un emprunt; mais on affecte le paiement de cet emprunt sur une branche du revenu, ce qui diminue d'autant le revenu des années suivantes. Il est vrai que l'année qui suit on n'augmente pas davantage les recettes directes de l'échiquier; mais on fait de nouveaux emprunts, et l'on crée un autre déficit pour les autres années. On va de la sorte tout aussi long-temps qu'on peut aller, et l'on ira en effet jusqu'à l'inévitable catastrophe qui fera sentir au peuple anglais le vide et les conséquences funestes d'un tel système. Mais revenons à l'article fort curieux dont ces observations nous ont écartés.

Lorsque l'Empereur, au sortir même de la métropole de Paris, fit des propositions de paix au roi d'Angleterre, le roi d'Angleterre les éluda, et osa dire en plein parlement que les traités qui le lioient à la Russie, l'obligeoient, avant de répondre, à s'entendre avec cette puissance. Nous dîmes alors ce que nous pensions de cette assertion, et les six mois qui viennent de s'écouler, ont assez justifié notre opinion. Toute l'Europe est à présent convaincue que l'Angle-

Digitized by Google

Une députation des négocians faisant le commerce des Indes occidentales se rendit vendredi dernier chez M. Pitt, pour lui représenter

---

terre n'avoit pas d'alliance avec la Russie; qu'elle avoit employé dans cette circonstance un véritable subterfuge tout aussi faux que celui dont S. M. Britannique se servit dans son fameux message du 7 mars, lorsqu'elle affirma que les ports de France et de Hollande étoient pleins d'armemens et de troupes destinés à envahir l'Angleterre. Aujourd'hui que le cabinet de Saint-Pétersbourg a refusé d'adopter les vues de l'ambassadeur Woronzoff, qui réside à Londres pour la Russie, et qui est beaucoup moins Russe qu'Anglais; aujourd'hui que l'empereur Alexandre a déclaré qu'il vouloit être neutre, ne prendre part ni pour la France ni pour l'Angleterre, mais intervenir dans leur querelle pour aider, autant qu'il seroit possible, le rétablissement de la paix générale; aujourd'hui enfin que ce souverain a fait demander des passeports pour un de ses chambellans qu'il envoie en France, le gouvernement anglais craint le mauvais effet que de telles dispositions feroient à Londres, dans un moment sur-tout, où la foiblesse et l'ineptie de son système de guerre deviennent sensibles pour tous les habitans de la Grande-Bretagne; il suppose aussitôt un traité d'alliance offensive et défensive avec la Russie; il prétend que si l'empereur Alexandre envoie auprès de l'empereur Napoléon, c'est pour notifier un *ultimatum*, et tracer le cercle de Popilius. Rien n'est plus faux que tout cela; mais aussi rien n'est plus conforme aux nobles habitudes du cabinet de Londres. C'est en dire assez sur cet objet; il nous paroît convenable de saisir cette occasion de revenir sur le passé, et d'apprendre aux Anglais que si le jour où lord Withworth eut l'impertinence de dire, que s'il n'avoit pas une réponse dans trente-six heures, il quitteroit la France, l'empereur alors Premier Consul, ne le fit pas prendre, jeter dans une chaise de poste, et reconduire à Calais, c'est que chaque jour de délai faisoit rentrer quelques-uns des vaisseaux de notre commerce. Il n'y eut pas alors un moment d'hésitation, et la guerre étoit décidée depuis l'instant où le roi d'Angleterre avoit insulté la nation française dans son parlement.

Il falloit être aussi dépourvu de sens ou aussi aveuglé que l'étoit alors le ministère britannique, pour penser que l'Empereur dont le caractère est assez connu en Europe, auroit la foiblesse de laisser impunément outrager la nation. Il est temps que le gouvernement anglais s'accoutume enfin au nouvel état de choses, et qu'il se mette dans la pensée qu'une nation qui a des côtes aussi étendues, dont la population est quatre fois plus considérable que la sienne, dont les habitans sont au moins aussi braves, ne consentira jamais à se laisser déshériter du commerce de l'Univers. La France le combattra avec les mêmes armes qu'il emploiera contre elle. Si son gouvernement est attaqué par les papiers anglais, les journaux français diront au gouvernement anglais des vérités qu'il n'aimera sûrement pas à entendre; si le roi, dans ses discours au parlement, se fait l'écho de ses ministres pour insulter encore la France, on sera forcé de lui répondre et par les exposés de la situation de l'Empire, et par les discours que nos orateurs prononcent dans le sein de nos principales autorités; si enfin l'Angleterre nous combat par des privilèges exclusifs, nous la combattrons par les privilèges exclusifs; si c'est par des actes de navigation, nous lui répondrons par des actes de navigation; mais tant que nous aurons du bois dans nos forêts, tant que notre population se renouvellera sur nos côtes, que l'Angleterre ne compte pas de notre part sur une lâche condescendance. Une paix réelle et solide entr'elle

Digitized by Google

le danger qui menaçoit ces colonies, et lui demander si le gouvernement avoit pris des mesures en conséquence. M. Pitt leur dit que le gouvernement avoit pris des mesures qu'il croyoit suffisantes, et que vingt vaisseaux de ligne étoient en route pour les Indes occidentales.

Nous avions annoncé que c'étoit l'intention du gouvernement de détacher douze vaisseaux de ligne de la flotte du canal, et d'en confier le commandement à l'amiral Collingwood. Cependant ces douze vaisseaux n'avoient pas encore quitté l'escadre du lord Gardner le 6 du courant; il est néanmoins probable qu'ils ont actuellement fait voile pour leur destination. Mais en supposant même qu'ils aient fait voile le 6, l'ennemi n'en auroit pas moins l'avance de près d'un mois sur notre vigilante et vigoureuse amirauté.

On mande de Dublin, en date du 7 du courant : « Nous sommes ons ici sur le qui-vive, dans la crainte que les flottes de Cadix et de Toulon ne soient destinées à nous attaquer. On a donné contre-ordre à sept régimens qui alloient mettre à la voile pour les Indes occidentales (4).

L'amiral Gardner a reçu depuis quinze jours un renfort de quinze vaisseaux de ligne, y compris ceux composant l'escadre de sir John Orde (5).

L'amiral Cochrane est nommé commandant en chef des Isles-du-Vent, à la place du chef d'escadre sir Samuel Hood.

Une lettre d'une maison respectable de Gênes annonce que le sort de cette ville est décidé, et qu'elle doit faire partir du nouveau royaume d'Italie.

La seconde expédition qui doit être commandée par le général sir Eyre Coote sera bientôt prête. Trois des régimens qui sont à Portsmouth ont ordre de s'embarquer sur-le-champ, et il seront joint par le 10e qui est à Cork. Cette expédition est destinée pour la Jamaïque, attendu qu'il y a lieu de craindre que la flotte de Toulon ne soit partie pour aller attaquer cette colonie. Les officiers-généraux qui doivent la commander sont, le chevalier Eyre Coote, commandant en chef; le major-général Drummond, et les généraux de brigade Balfour, Carruthers et M. Furland (6).

---

et nous ne peut avoir lieu que quand elle renoncera au projet tout-à-fait au-dessus de sa puissance de nous exclure du commerce de l'Univers. Assurément on ne peut accuser d'ambition immodérée une nation de 40,000,000 d'hommes, qui ne demande qu'à vivre l'égale d'une nation de 10,000,000. (*Moniteur.*)

(4) Voilà la différence très-sensible qui se trouve entre la France et l'Angleterre. Quand toutes les flottes anglaises mettroient en mer à la fois, nous ne donnerions pas contre-ordre à une expédition de 50, même de 60,000 hommes, qui seroit prête à s'embarquer. Ces six régimens forment 5,000 hommes : voilà la diversion opérée et l'on n'ose plus les laisser suivre leur destination. Une seule escadre a mis la terreur depuis l'Ecosse et l'Irlande jusqu'aux Indes. Si de telles circonstances ne démontrent pas que l'Angleterre est en effet le colosse aux pieds d'argile, ce ne sera donc qu'après sa chute que les capitalistes de l'Europe pourront juger à quel point leur confiance fut insensée. *Moniteur.*

(5) Ceci est tout aussi peu vrai que beaucoup d'autres choses que vous imprimez. L'escadre de l'amiral Gardner étoit de 20 vaisseaux ; il en a reçu 3 de 74, composant l'escadre de sir John Orde ; 3 autres sont venus d'Angleterre ; ce qui fait 26 vaisseaux de 74 canons et au dessus, ajoutez-y 2 ou 3 vaisseaux de 50 à 60 canons. *Moniteur.*

(6) Nous ne pouvons que plaindre ces régimens : ils vont trouver la fièvre jaune à la Jamaïque. *Moniteur.*

Digitized by Google

Comme il paroît qu'on a quelques doutes de l'arrivée de l'amiral Cochrane aux Indes occidentales, nous pouvons prendre sur nous d'assurer de nouveau que le gouvernement a reçu des nouvelles positives à ce sujet.

L'amiral sir John Orde est arrivé vendredi à Portsmouth, à bord du *Glory*, de 98 canons.

Le traité qui se négocioit depuis si long-temps entre notre gouvernement et la cour de Saint Pétersbourg est enfin conclu, et l'on s'attend que cet événement important sera annoncé officiellement au parlement. On nous annonce que c'est un traité offensif et défensif. La Russie doit coopérer avec une certaine portion de ses forces navales, et avec toutes ses forces de terre, s'il est nécessaire. On dit que la Suède a accédé au traité, et que les autres puissances du continent qui voudront se soustraire à la tyrannie de la France, pourront pareillement faire cause commune avec la coalition. Si l'on peut en croire ce qui se dit dans les premiers cercles politiques, on a résolu de proposer au gouvernement français un plan pour l'arrangement des affaires sur le continent, avec l'intention, s'il n'est pas accueilli, d'avoir recours à des hostilités immédiates. Nous sommes informé que ce plan a déjà été transmis à Bonaparte par la cour de Péterbourg. On pourra enfin juger de la sincérité des ouvertures pacifiques qu'il a faites à notre gouvernement.

Mais qui est celui qui pourroit croire que la personne qui est à la tête du gouvernement français consentira jamais à faire un pas rétrograde dans la carrière de son ambition? Peut-on espérer avec quelque fondement, qu'il renoncera à son influence sur l'Italie et sur la Hollande? En conséquence, nous doutons que Bonaparte veuille accueillir aucun plan qui auroit pour objet d'assurer l'indépendance du continent (7). Cependant la proposition qu'on lui fera à ce sujet aura toujours un résultat avantageux; elle fera connoître l'étendue de son ambition, et ses propres sujets verront pour quel objet ils doivent épuiser leur sang et leur trésors. L'autorité de l'Empereur seroit bien plus ébranlée par le mécontentement général de la France, que par toute espèce de coalition dont l'Autriche et la Prusse ne feroient pas partie (8). Cependant on doit s'attendre à des événemens importans avant la fin de l'été; ou bien l'on fera de grands progrès dans l'œuvre de la paix, ou bien la guerre prendra un caractère de vigueur et d'énergie qu'elle n'a pas encore dévoloppé (9).

(Lloyd's Evening-Post.)

---

(7) Et vous, vous avez tant de scrupules sur le grand intérêt de l'indépendance des mers! *Moniteur.*

(8) Vous prêtez l'oreille à des conseillers qui n'en veulent qu'à votre argent, et vous vous nourrissez encore de chimères. *Moniteur.*

(9) Ce sont autant de rêveries que les assertions de ce long paragraphe. L'ambition de la France, qui, deux fois, a évacué la moitié de l'Allemagne et les états vénitiens, ne peut effrayer personne. Si on lui faisoit des propositions accompagnées de menaces, ce ne seroit pas l'Empereur qui ne voudroit pas la paix; mais ceux qui, la menace à la bouche, auroient profané ce nom sacré.

Nous ne prévenons, l'Empereur ne rétrogradera jamais, et ne s'éloignera point des principes qu'il a adoptés; sa politique est ouverte et franche. La maison de Bourbon occupoit le royaume de Naples et le duché de Parme, et tout le monde sait que Venise étoit sous l'influence française. A présent Venise appartient à l'Autriche; Naples

Digitized by Google

Milan, 27 *mai*.

Hier 26, la cérémonie du couronnement du roi d'Italie a été exécutée avec la plus grande pompe et l'ordre le

---

est gouverné par des sentimens ennemis des Français et dévoués à l'Angleterre; le royaume d'Italie ne rétablit pas l'équilibre, car l'on sait fort bien que, loin de valoir à lui seul ces pays qui étoient sous l'influence de la maison de Bourbon, il ne vaut même pas les Deux-Siciles.

Quant à la Hollande, il est vrai que la France exerce sur elle cette influence naturelle et inévitable d'un voisin puissant sur un foible voisin; que cette influence ne pourroit cesser que si la Belgique passoit sous une autre domination; et sans doute les ministres anglais, dans leur profonde sagesse, n'en sont pas à vouloir nous priver de la Belgique. Il seroit tout aussi sensé de recommencer les diatribes de M. Burke, et de dire que la France est effacée de la carte du monde.

Mais les intérêts de la France ne se composent pas uniquement de ce qui tient au continent. Vous parlez de justice, d'équilibre et, d'indépendance de l'Europe; mais commencez donc par renoncer au droit de blocus. N'est-il pas ridicule de penser que le port de Cadix étoit en état de blocus lorsque deux escadres se commandoient librement dans ses eaux! Ici ce sont des rivières que vous mettez en état de blocus; là, ce n'est pas moins que cent lieues de côtes. Il est évident qu'un pareil ordre de choses n'est que le droit de piller les neutres érigé en système. Il est évident qu'en se l'arrogeant, l'Angleterre place toutes les mers sous la même domination qu'elle exerce sur l'un de ses comtés. Il y a lieu à l'exercice du droit de blocus quand une place est bloquée de tous côtés par terre et par mer, et qu'elle est constituée en danger d'être prise. Mais lorsqu'une place n'est point attaquée par terre; que des vaisseaux tiennent à quelques lieues en mer une station qui s'approche ou disparoît, selon que le lui commandent les vents ou les marées, il est absurde de la considérer comme étant en état de blocus.

L'état de blocus est un fait et non une déclaration; bloquer veut dire renfermer de tous côtés. Une tour, une maison, ne sont pas bloquées, lorsqu'on ne garde qu'une issue, et qu'on peut y entrer et en sortir librement. En définissant ainsi le droit de blocus, vous donnerez une preuve que vous respectez l'indépendance de l'Europe; vous mériterez qu'on ajoute foi à vos paroles; et la France, voyant que vous songez à jouir quelque chose le repos et l'indépendance de l'Europe, fera des sacrifices sans regrets, si elle en a à faire.

Vous demandez l'équilibre de l'Europe; mais l'équilibre de l'Europe est rompu, lorsqu'une puissance en soutire tout l'argent, et triple, quintuple ses moyens naturels; et lorsque c'est le résultat d'un système de conquête qui a envahi l'Inde, il est clair qu'on ne peut parler de l'équilibre de l'Europe sans parler aussi de l'équilibre des Indes. En resserrant vos limites, vous ferez une chose juste qui sera agréable à l'Europe, et utile à vous mêmes; car plus vous concentrerez votre domination, plus vous serez assurés de conserver vos côtes.

Enfin il y a deux moyens de faire la paix; c'est ou de souscrire uniquement, entièrement le traité d'Amiens, ou de consentir, soit sur les affaires du Continent, soit sur celles de l'Inde, soit sur le droit maritime, et celui de blocus, des compensations, des restitutions réciproques dont il n'étoit pas question dans ce traité.

L'Europe ne veut plus se laisser endormir par des mots: les puissances en sont venues à un point où elles ne peuvent plus s'en im-

Digitized by Google

plus imposant; la beauté du temps, la pureté du ciel, la splendeur du soleil, concouroient à rendre cette cérémonie plus brillante.

A onze heures et demie S. M. l'Impératrice, précédée de S. A. I. la princesse Elisa, s'est rendue à la cathédrale par une galerie élégamment ornée, et elle a été conduite sous le dais à sa tribune, au milieu des plus vifs applaudissemens.

A midi, S. M. l'Empereur et Roi est sorti du palais par la même galerie, portant sur sa tête la couronne impériale et celle d'Italie, tenant dans ses mains le sceptre et la main de justice du royaume, et revêtu du manteau royal que portoient les deux grands-écuyers. Le cardinal-archevêque est venu avec son clergé recevoir S. M. au portail, l'a encensée, et lui a adressé le discours suivant :

« Sire,

» Vous daignâtes accueillir avec cette clémence et cette bonté qui caractérisent Votre Majesté Impériale et Royale, les hommages que j'ai eu l'honneur de vous offrir au nom du clergé et du peuple de Milan, dans le jour mémorable de votre entrée en cette capitale. Daignez en user de même dans ce temple sacré choisi par V. M. même pour la cérémonie solennelle de votre couronnement, et regardez avec les yeux d'un père attendri le concours des cardinaux, des évêques et du clergé, qui s'unissent à moi pour célébrer aujourd'hui votre sacre auguste, et pour demander à l'auteur de tout bien l'abondance des bénédictions célestes sur votre personne impériale et royale. »

Après ce discours, le cardinal-archevêque a conduit S. M. sous le dais jusqu'au sanctuaire. Les applaudissemens qu'excitoient la vue d'un si noble cortége, et la présence d'un héros, permettoient à peine d'entendre les sons d'une musique nombreuse qui annonçoit l'arrivée de S. M. par une marche triomphale. L'Empereur s'est assis dans le

---

poser. Ce n'est que par une modération véritable qu'on parvient à la paix. Des sentimens opposés ne menèroient à aucun résultat. Et, comme l'a dit l'Empereur dans sa lettre au roi d'Angleterre, le monde n'est-il pas assez grand pour contenir en même temps les deux nations? Quant à une coalition, elle est impossible; mais dût-elle se réaliser, elle feroit autant de mal à l'Angleterre que la séparation même de l'Irlande. Ceci ne paroîtra peut-être pas clair; cependant quiconque voudra y penser, comprendra fort bien ce que nous voulons dire.

« En résumé, tous les bruits que peuvent faire courir les Anglais d'une coalition continentale, sont faux, n'ont pour but que de relever leur change, et d'opposer quelques prestiges aux pouvelles qu'ils reçoivent, et qu'ils vont recevoir des Deux-Indes.

(*Moniteur.*)

Digitized by Google

chœur sur un trône, ayant à sa droite les honneurs de l'Empire, à sa gauche ceux d'Italie.

Après les prières et les interrogations usitées, les grands-officiers d'Italie ont été déposer sur l'autel les ornemens royaux que S. M. leur avoit remis successivement. Le cardinal les a bénis. L'Empereur est venu ensuite au pied de l'autel recevoir des mains de l'archevêque l'anneau, le manteau, l'épée qu'il a remise à S. A. S. le prince Eugène, le sceptre et la main de justice; enfin il est monté et a pris sur l'autel la couronne de fer. En la posant avec fierté sur sa tête, il a prononcé à haute voix ces paroles remarquables: *Dieu me la donne, gare à qui la touche!* Ayant ensuite posé sur l'autel cette couronne, il a pris celle d'Italie et l'a placée sur sa tête au bruit des applaudissemens unanimes de la foule de spectateurs qui remplissoit cette vaste enceinte. Après cette cérémonie, l'Empereur, précédé par le même cortége qui l'avoit conduit au chœur, a de nouveau traversé l'église, recevant à chaque pas, par de nombreuses et vives acclamations, des preuves évidentes de l'amour et du respect qu'il inspiroit.

S. M. est allée s'asseoir au fond de la nef sur un trône élevé et magnifique. Les honneurs d'Italie se sont placés derrière le trône; à la droite de l'Empereur, S. A. S. le prince Eugène étoit assis sur une chaise; plus bas et à droite les honneurs de Charlemagne, et à la gauche du trône les honneurs de l'Empire; au-dessous d'eux, à droite et à gauche, les ministres, les grands-officiers militaires, les membres de la consulte et les conseillers d'état sur des gradins. Devant le trône et trois degrés plus bas, le grand-chambellan, le grand-écuyer de France, le grand-maître des cérémonies et le grand-écuyer d'Italie sur des tabourets; les sides-de-camp bordoient la haie debout sur les degrés du trône; les pages étoient assis sur les marches; au bas de l'escalier, les sept dames portant les offrandes étoient assises sur des chaises, à droite et à gauche en avant d'elles, les maîtres, les sides des cérémonies, et plus loin les hérauts d'armes et les huissiers; les deux côtés de la nef étoient garnis de banquettes occupées par les trois colléges électoraux, le corps législatif, les tribunaux de cassation et de révision, la comptabilité nationale, les généraux, les colonels, les inspecteurs, les commissaires, les préfets, les tribunaux d'appel, les présidens de départemens, les conseils municipaux, l'institut et les députations de l'Université. Les députations militaires occupoient la croisée du chœur et de la nef; au-dessus de ces bancs étoient élevées des galeries et des tribunes occupées par les personnes les plus distinguées du royaume; dans la première de ces tribunes à droite du trône, dans le tri-

Digitized by Google

bune impériale, étoient le doge, deux membres de la légation ligurienne et quarante dames richement parées; vis-à-vis étoit la tribune du corps diplomatique; à côté d'elle, celle des généraux français; plus loin, celle des étrangers; l'Impératrice et la princesse Elisa occupoient une autre tribune dans le chœur.

Le grand-aumônier est venu porter l'Evangile au Roi après le *Credo*. S. M. a traversé de nouveau l'église, précédée par les dames qui portoient les offrandes qu'accompagnoient les aides-de-camp de l'Empereur; elle a présenté les offrandes à l'autel et est venue se replacer sur le grand trône. Après la messe, le grand-aumônier est venu apporter l'Evangile; le grand-chancelier du royaume, averti par le grand-maître, a dit au président de la consulte d'apporter le serment, et a appelé près du trône les trois présidens des colléges électoraux, celui du corps législatif et celui du conseil: S. M. a lu à haute voix le serment; alors le chef des hérauts a dit: *Napoléon, Empereur des Français et Roi d'Italie, est couronné et intronisé. Vive l'Empereur et Roi!* Ces derniers mots ont été répétés par tous les assistans et accompagnés par les acclamations les plus vives et les plus prolongées.

La sainteté du lieu, la beauté des décorations, l'ordre de la marche, la pompe des cérémonies, la régularité des évolutions, la symétrie noble des groupes, la richesse des costumes, la marche gracieuse et élégante des dames qui portoient les offrandes, la magnificence du trône, la majesté de l'Empereur, et plus encore le souvenir de tant d'exploits et tant de gloire, rendoient cette solennité si auguste et faisoient une si vive et si profonde impression, qu'il est plus facile de la concevoir que de la peindre.

Le même jour à quatre heures L. M. se sont rendues en grand cortège en voiture à l'église de Saint-Ambroise pour y entendre un *Te Deum*, et pour rendre graces à l'Eternel dans l'un des plus saints et des plus antiques édifices qui lui aient été consacrés: toutes les rues étoient ornées de riches tentures, et remplies par un peuple innombrable qui faisoit retentir les airs de ses vœux pour la durée et la prospérité du règne de l'heureux guerrier qui nous a rendu la gloire, et qui nous promet le bonheur. Voici le discours prononcé par M. le prévôt de la Basilique de Saint-Ambroise à S. M. I. et R. lorsqu'elle est descendue de voiture.

« Sire,

» L'action de graces solennelles que la personne sacrée de V. M. vient rendre en cette église de Saint-Ambroise, m'offre le moment fortuné où je puis présenter au milieu des acclamations publiques les plus respectueux tributs de

Digitized by Google

fidélité et d'obéissance, au nom de ce chapitre de l'église Ambroisienne qui renaît aujourd'hui sous la protection de son Roi.

» L'auguste cérémonie par laquelle V. M. a été couronnée et intronisée dans l'église métropolitaine, nous a appris combien aux yeux de la religion est sacrée et respectable la personne d'un Roi. Mais l'acte de reconnoissance que V. M. va consommer sous les auspices du saint protecteur de cette capitale et devant l'autel; cet acte, Sire, assure à V. M., non-seulement notre respect et notre obéissance, mais aussi nos cœurs; il vous garantit des jours pleins de prospérités et de bénédictions que nous demandons et ne cesserons de demander au ciel pour votre personne sacrée, et pour votre très-auguste compagne l'Impératrice-Reine, ainsi que pour toute la famille impériale et royale. Je me trouve aussi doublement obligé à Votre Majesté dont la bonté m'a elevé à l'honneur inattendu des fonctions de son aumônier. »

Les jeux du cirque furent une des plus belles solennités de l'ancienne Italie; ils étoient et seront toujours les jeux d'un peuple valeureux et aimable qui cultive à la fois et l'art de la guerre et les arts de la paix. On ne pouvoit qu'applaudir à l'idée de rappeler les délicieux souvenirs de notre antique grandeur. Les Italiens viennent d'offrir au grand Napoléon ce même spectacle que nos ancêtres offrirent à Marc-Aurèle et à Trajan. Mais la présence de Napoléon a excité plus de joie et d'applaudissemens, parce qu'elle faisoit naître une admiration plus grande et des espérances plus élevées. Ceux-ci n'étoient que les conservateurs de la grandeur italienne; celui-ci en est le créateur et le père. Dans la pompe des jeux et au milieu du bruit des acclamations, on voyoit que l'immense foule du peuple qui s'y étoit rassemblée, portoit sur lui seul les regards et sembloit lui dire: « Ces fêtes ne sont que de foibles expressions de la reconnoissance que te voue l'Italie entière pour le bien que tu lui as fait; mais puisque tu daignes les agréer, puisque tu aimes à t'asseoir parmi nous comme notre prince et notre père, ces fêtes deviennent pour nous l'augure de bienfaits plus grands encore. Peut-être il viendra un jour que l'Italie, rendue à une vie nouvelle, pourra orner son cirque des monumens de ta propre bravoure, qui seront autant de nouveaux monumens de ta gloire; et l'Italie ne devant jamais périr, tout ce que les Italiens feront de grand dans le cours des siècles, sera dû au héros qui les rappela à la vie. Tes bienfaits s'étendront ainsi à la postérité la plus reculée. »

Quelle fête n'est pas belle lorsqu'elle est animée par de

Digitized by Google

tels sentimens ? Celle qui a été célébrée hier fut en effet très-gaie et ne fut troublée par aucun accident. La construction du cirque étoit exactement prise dans toutes ses dimensions, des anciens modèles qui nous restent, soit en réalité, soit en souvenir. Rien n'étoit plus magnifique et plus propre à réveiller les hautes idées grecques et romaines. Après la course, un aérostat s'élève ; l'intrépide femme de Garnerin est dans la nacelle, et va présenter des fleurs à nos augustes souverains. Elle descend, le ballon s'élève pour la seconde fois, et dans la nacelle est Garnerin lui-même, qui, après avoir plané majestueusement dans les nues à la hauteur de huit à dix milles, redescend de nouveau parmi nous avec son bonheur et son adresse accoutumés. Avant l'élévation de son ballon, Garnerin en avoit lancé un plus petit qui s'est allumé en l'air, a formé un feu d'artifice, et a donné lieu à la belle expérience du parachute exécutée par un mannequin d'une taille humaine. Ainsi dans un même jour et dans un seul spectacle, les Italiens ont réuni, et ce que les anciens eurent de plus pompeux, et ce que la science des modernes a inventé de plus hardi, et la présence d'un héros qui surpasse à la fois et les anciens et les modernes.

PARIS.

Le roi de Suède, instruit que S. M. le roi de Prusse avoit envoyé l'ordre de l'Aigle-Noir à l'Empereur des Français, s'est empressé de renvoyer les marques de cet ordre, que le père du roi de Prusse actuel lui avoit accordées lorsqu'il étoit encore enfant, et afin de donner une preuve d'amitié à son père. Le roi de Suède, en renvoyant cet ordre au roi de Prusse, lui a déclaré qu'y ayant sur tous les points une telle distance de lui à l'Empereur Napoléon, il étoit impossible qu'ils se trouvassent dans le même ordre. Le roi de Prusse, d'abord indigné d'un pareil procédé, a dit en riant : « J'en suis fâché pour mon cousin le » roi de Suède ; il ne sent pas qu'aux yeux de l'Europe et » de la postérité, c'est la plus piquante épigramme qu'il » puisse faire contre lui-même. » Il a cru cependant devoir rappeler sa légation, jusqu'à ce que l'interdiction du roi de Suède ait lieu : elle ne tardera pas à être amenée par les progrès de sa maladie. *(Journal officiel.)*

— Pierre-Paul Dubuc de Saint-Malo, officier de marine non-employé, ex-envoyé de Typoo-Saïb en France : et Jean-Jacques-Antoine Thomas Vossolin, ancien enseigne non-entretenu, jugés par une commission militaire, et convaincus d'espionnage pour l'Angleterre, ont été fusillés le samedi 12 prairial.

Digitized by Google

(N°. CCVI.) 26 PRAIRIAL an 13.
(Samedi 15 Juin 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

INVOCATION DU CAMOENS AUX NYMPHES DU TAGE.

Nymphes du Tage, ô vous, dont un souffle de flamme,
Dans mon sein agité crée une nouvelle ame,
Et l'embrase à la fois de feux impétueux !
Si de vos flots dorés le cours majestueux,
Le tapis émaillé de vos rives magiques,
Furent l'objet constant de mes accords rustiques,
Imprimez à ma voix de rapides élans,
Des sons fiers et hardis, de sublimes accens.
Que le Pinde m'écoute, et que mon chant l'entraîne ;
Que le Tage, en mes vers, égale l'Hypocrène.
Prêtez-moi, non les sons du champêtre pipeau,
Ni les accens aigus du grossier chalumeau,
Mais les éclats brillans de la trompe guerrière,
Qui, soufflant dans les cœurs une ardeur meurtrière,
Fait pâlir de fureur jusqu'au front du héros :
Elevez mes accords jusqu'aux nobles travaux
D'un peuple de guerriers dont la gloire est le guide,
Que Mars depuis long-temps a pris sous son égide ;

Digitized by Google

Et qu'il soit à jamais chanté dans l'univers,
Si ce sublime honneur n'est point trop pour des vers!

AUG. ROULIEZ, *ex-sous principal au collége de la Marche, Univ. de Paris.*

ELEGIE.

SOLITAIRE et pensif, je gagne le rivage,
Et j'y cherche un repos qui n'est plus dans mon cœur:
Vainement j'y voudrais oublier mon malheur;
D'Eléonore ici tout retrace l'image
Et me rappelle sa froideur.
Je crois la voir dans cette fleur;
Cette onde a mille fois réfléchi son visage;
Elle a souvent porté ses pas dans ce bocage;
Et le même zéphyr qui dans ses jeux charmans
Faisait flotter sa robe en replis ondoyans,
Se joue à travers ce feuillage:
Le chantre de nos bois reproduit ses accens
Par la douceur de son ramage.....
Partout elle me suit, elle s'offre à mes yeux.
Ah! fuyons; le danger m'assiége dans ces lieux.
Une grotte, une forêt sombre,
Me garantiront bien des feux brûlans du jour.
Mais où puis-je trouver un paisible séjour?
Et que fait la fraîcheur et l'ombre
A celui qui brûle d'amour!

AUG. DE LABOUÏSSE.

LE VRAI BONHEUR.

IMITATION DE MARTIAL.

Vitam quæ faciunt beatiorem, etc.
(MART., lib. x, ep. 47.)

VEUX-TU savoir ce qui nous rend heureux?
Un champ fertile, et qu'on tient de ses pères;

Digitized by Google

La paix du cœur ; un corps sain, vigoureux ;
Peu d'étiquette, encore moins d'affaires ;
Point de procès sur-tout, ni de soucis ;
De la prudence exempte d'artifice ;
De bons voisins, des égaux pour amis ;
Un repas simple, et des hôtes choisis,
Aisés à vivre, aimables, sans caprice ;
Des nuits sans trouble, et dont par ses bienfaits
Un doux sommeil abrége la durée ;
Des voluptés sans langueur, sans excès ;
Dans tous ses vœux une ame modérée,
Qui se soumet toujours aux lois du sort,
Sans desirer et sans craindre la mort.

KÉRIVALANT.

LE VŒU D'AGATHE RÉTRACTÉ.

OUI, je voudrais mourir, crie Agathe en colère.
Son époux répond : calme-toi,
Et sur-tout songes-y, ma chère ;
Le Diable est plus malin que moi.

N. LOURT.

ENIGME.

SANS parler, sans paraître au jour,
Nous avons l'art de beaucoup dire.
Doux interprètes de l'Amour,
Nous expliquons ce qu'on desire.
Jeune Aglaé, combien de gens
A vos pieds nous ont donné l'être !
Ah ! que leurs cœurs seroient contens,
Si chez vous ils nous voyaient naître !
Bientôt nous n'existerions plus,
Les uns feraient mourir les autres ;
Tous étant dès-lors superflus ;
Car leurs desirs seraient les vôtres.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Sur mon sein la gaieté, l'ennuyeuse tristesse,
La pétulante joie et les plus noirs soucis,
Le travail vigilant et la lente mollesse,
Parfois en même temps sont côte à côte assis.
Ce n'est pas tout encor; décompose mon être:
J'ai six pieds; aisément tu pourras me connaître.
De la belle Syrinx en moi cherche l'amant;
Cette noce où se fit un prodige éclatant;
Le trompeur vêtement du Guillot de la fable;
Cet animal braillard qui fit un jour l'aimable;
Une cité célèbre au pays des Normands;
Un terme fort connu dans la géographie;
D'un habitant des lacs la compagne chérie.
Si j'en dis plus, lecteur, j'abuse de ton temps.

CHARADE.

On compte dans la musique
Plusieurs sortes du premier:
Quand certaine boisson pique,
Dites qu'elle est mon dernier.
Si jadis à mon tout des gens osaient prétendre,
Par intérêt ou par ambition,
On ne peut aujourd'hui se résoudre à le prendre
Qu'autant qu'on est porté par la vocation.

Par M. G....., (du Puy, Haute-Loire.)

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier N^o^ est *Venin.*
Celui du Logogriphe est *Malheureux*, où l'on trouve *heureux.*
Celui de la Charade est *Mer-cure.*

Digitized by Google

Traduction des Odes d'Horace en vers français; suivie de notes historiques et critiques. Deux vol. in-8°.

La traduction d'un recueil d'odes, tel que celui qu'Horace nous a laissé, sera difficilement un bon ouvrage, et plus difficilement encore un ouvrage agréable, même pour les amateurs de la poésie lyrique. On est étonné que des hommes de lettres de quelque talent se soient attachés à un pareil travail; on ne l'est pas du peu de succès qu'ils ont eu; mais leur exemple, au lieu de rebuter, enflamme l'émulation des écrivains, qui se flattent toujours d'être plus habiles ou plus heureux. On voudrait se rendre utile aux jeunes poètes dont le goût n'est pas formé, en les dirigeant dans une entreprise qui n'a besoin, pour réussir, que d'être conçue avec plus de jugement.

Il faut considérer la plupart des odes d'Horace comme des pièces de circonstances, dont le mérite est aussi différent que le sujet. Dans celles qui blessent les mœurs, il règne une licence d'expression que je ne crois pas que notre langue puisse atteindre, et la difficulté seule arrêterait les moins délicats. Dans quelques-unes, on voit avec étonnement le plus bel esprit de l'antiquité descendre au style de la dernière populace, et outrager grossièrement ce qu'un honnête homme respecte le plus, l'âge et le sexe. Il y a des personnes assez malheureusement nées pour chercher des modèles de poésie dans de pareilles productions. Ce goût détestable n'était que trop répandu autrefois dans la bonne compagnie, et les poëmes les plus obscènes étaient toujours les plus vantés. Des gens qui

Digitized by Google

se connaissaient moins en vers qu'en débauche, osaient mettre *la Pucelle* au-dessus d'*Athalie;* et c'est avec le même discernement qu'ils admiraient dans les odes licencieuses d'Horace, des expressions moins énergiques que dégoûtantes. Mais s'il est indifférent pour des personnes si dépravées que les Muses, ces filles du ciel, se plaisent dans la fange ou se nourrissent d'ambroisie, on peut douter au moins de la finesse de leur goût. On pourrait leur demander ce qu'il y a de spirituel et d'élégant à dire à une femme qu'*elle mériterait d'être exposée aux éléphans noirs :*

Quid tibi vis, mulier, nigris dignissima barris?

Un porte-faix qui écrirait en vers ne s'exprimerait pas dans un autre style. Mais, outre ces pièces révoltantes, il y en a de si frivoles qu'un homme sensé aurait honte de les traduire. N'est-il pas ridicule de s'enfermer sérieusement dans son cabinet pour travailler à faire passer dans sa langue les injures qu'un poète latin a composées, il y a deux mille ans, contre une sorcière? Pourquoi traduire ce qu'on ne voudrait pas avoir écrit? La plupart des odes bachiques et galantes ont autant d'agrément et de feu, dans le latin, qu'elles offrent peu d'intérêt dans une traduction. Outre qu'elles sont remplies d'allusions fines et obscures, et quelquefois surchargées d'expressions mythologiques, qui ne sauraient avoir la même grace dans le français, on sent assez qu'il faut avoir été acteur, dans ces scènes de plaisir, pour leur donner le coloris de la nature et la force de la vérité. Le traducteur sue sang et eau pour exprimer ce qu'Horace écrivait en se jouant. Lorsqu'il se peint couronné de myrte et buvant sous la treille, dans ces vers saphiques qu'il adresse à un jeune esclave; lorsqu'il invite Mécène à souper, et qu'il l'avertit

Digitized by Google

qu'il ne trouvera pas d'aussi bon vin que chez lui, croit-on que ces pièces soient travaillées ? L'une est la saillie d'un buveur, et l'autre le billet d'un homme d'esprit. Ira-t-on s'appesantir à traduire ces impromptu ? Quand on pourrait le faire avec légèreté, quel intérêt y trouverait-on ? Mais il y a, dans ces choses, un naturel qui ne s'imite point. Horace est en scène ; on le voit à table, avec sa maîtresse, au milieu de ses amis, il étincelle de gaieté ; la liberté du vin, la chaleur du plaisir, l'esprit du moment, tout contribue à faire couler dans ses veines le feu de la poésie. Le malheureux traducteur qui, de sens rassis, veut prendre le ton et les manières de cet homme charmant, de cet homme inspiré, ne peut guères manquer d'être ridicule. C'est un valet qui répète lourdement les complimens spirituels de son maître. Et puis vantez-vous d'avoir saisi la fleur de l'antiquité, dans une pareille traduction ! On se flatte de connaître Horace, on ne connaît que son laquais.

Celui qui voudrait former un recueil intéressant devrait donc, d'abord, rejeter ces bagatelles laborieuses qui consument en pure perte les forces d'un traducteur, et qui affaiblissent, par leur mélange, l'impression des plus belles odes. On composerait un choix véritablement exquis, soit dans le genre sublime, soit dans le gracieux, en se bornant aux pièces qui offrent quelqu'idée ou quelque peinture d'un intérêt général, laissant de côté toutes celles qui tiennent à des circonstances passagères et frivoles, dont il est presqu'impossible de saisir la grace.

La traduction qui a donné lieu à ces remarques a paru il y a quelques années. Le peu de célébrité qu'elle a obtenu a pu convaincre son auteur des inconvéniens de la méthode qu'il a suivie ; et

Digitized by Google

sans doute il aimera mieux qu'on accuse sa méthode que son talent. Il paraît avoir senti quelques-unes des difficultés qu'on vient d'exposer, et il n'a pas manqué de confiance pour les vaincre. S'il faut l'en croire, « il s'est rendu Horace pro-» pre, en se mettant à sa place, et il a composé » d'après son inspiration, plutôt qu'il n'a traduit. » C'est assurément là un beau secret; mais malheureusement il n'est pas toujours aisé à un poète de se figurer qu'il a soupé chez un premier ministre, dans la compagnie la plus brillante de l'univers; qu'il a bu des meilleurs vins, qu'il a eu des saillies et des bonnes fortunes, et qu'il possède une jolie maison de campagne. Cette illusion a pu paraître facile à notre auteur qui, dans une situation indépendante, cultive les lettres pour son plaisir. Il a, comme le favori d'Auguste, sa maison de *Tibur* et sa fontaine de *Blandusie;* je lui en fais mon compliment : avec des traits de ressemblance si avantageux, on peut se consoler de n'avoir pas tout-à-fait son génie.

Ce traducteur me paraît avoir adopté une manière toute différente de celle qu'il préconise, et sur laquelle il avait fondé de grandes espérances de gloire. Il prétend s'être pénétré de l'esprit d'Horace, et au contraire il lui prête le sien; c'est prêter à un homme bien riche. Il entreprend de réformer ce législateur du goût : il corrige le plan de ses odes, il change la disposition de ses idées, il n'épargne pas même le style, qu'il se flatte d'avoir embelli en retranchant ou en ajoutant des strophes entières. Ses hardiesses sont quelquefois heureuses, je l'avoue, mais plus souvent elles ne sont que téméraires; et je prendrai la liberté de lui observer qu'il fait une fausse application des règles de la critique, pour justifier ses innovations.

Il est certain que notre langue veut une claire

Digitized by Google

exposition du sujet ; mais, appliquer ce principe aux compositions lyriques, ce serait glacer l'enthousiasme. L'ode, comme tous les ouvrages d'esprit, a son génie propre et ses lois particulières.

> Son style impétueux souvent marche au hasard ;
> Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

C'est ce désordre savant que le traducteur s'est efforcé de rendre méthodique, pour se conformer, dit-il, au génie de notre langue. Mais jamais on n'a corrigé plus malheureusement un auteur qui eût moins besoin de l'être ; ni plus dangereusement abusé d'un principe plus utile. Le raisonnement sur lequel cet écrivain a appuyé sa méthode est présenté d'une manière assez spécieuse, et je le laisserai parler lui-même, pour exposer sa cause.

« Nous regardons, dit-il, comme une des maximes du goût les plus importantes, que le début d'un ouvrage laisse entrevoir du moins le dessein de l'auteur. Dans l'ode, comme dans une pièce dramatique ou toute autre composition quelconque, l'exposition du sujet devient nécessaire pour préparer et guider l'esprit du lecteur. Les anciens, et Horace lui-même, ne se sont pas toujours assez assujétis à cette règle. On les voit souvent entrer brusquement dans le sujet, sans que rien y conduise. Ainsi, dans la première ode adressée à Mécène, Horace, après quelques mots de louanges à son protecteur, commence tout-à-coup : *Il en est qui, montés sur des chars, se plaisent à se couvrir d'une noble poussière dans les champs Olympiques*, etc. On est long-temps, après ce début si tranchant, à démêler quel peut être l'objet de l'auteur. Ce n'est même qu'à la fin que son dessein est bien connu. J'ai cru plus régulier de l'annoncer d'abord, et voici comme je l'ai fait dans la première strophe :

Digitized by Google

Mécène, qui comptez des rois pour vos aïeux,
O de tout mon bonheur source illustre et féconde,
Que de vœux opposés et de soins orageux
Agitent les mortels sur l'océan du monde!

» Ces deux derniers vers, expositifs du sujet, amènent naturellement la description des diverses occupations des hommes, parmi lesquels Horace ne veut choisir d'autre modèle que le poète Alcée. Je pourrais citer plusieurs autres exemples d'exordes que j'ai ajoutés; mais le lecteur attentif qui comparera la version avec l'original, les remarquera facilement, et les jugera, j'espère, aussi nécessaires que moi. »

J'espère que le lecteur les jugera très-inutiles, et qu'une présomption d'un exemple si dangereux, lorsqu'elle se rencontre dans un homme de mérite, ne trouvera point d'approbateurs chez les personnes éclairées. On a déjà fait voir que le sophisme de cet écrivain vient de ce qu'il applique en particulier au genre lyrique une règle qui regarde la composition en général; mais, sans s'attacher à cette théorie, on ne veut pas d'autre preuve que l'exemple même qu'il a choisi, comme plus favorable à sa thèse.

Il faut remarquer que cette ode à Mécène roule sur une seule idée. Elle s'explique en deux mots; Horace dit à son ami : Chaque homme a sa passion, et la mienne est d'être poète. Voilà tout le sujet; et c'est d'une pensée si simple, que le traducteur demande une claire exposition! c'était un sûr moyen de la rendre insipide. On ne pouvait tirer quelque développement d'un cadre si étroit, qu'en faisant l'énumération des divers états auxquels les hommes sont portés par leurs goûts. Mais combien cette énumération serait froide et languissante, si elle était annoncée, si même le lecteur la soupçonnait! Horace a senti qu'il fallait jeter quelque désordre dans un plan trop régulier,

Digitized by Google

et sauver par des incertitudes l'ennui d'une route trop droite et trop facile à apercevoir. C'est ce qu'il a fait en suivant les règles et le génie de l'ode, qui veulent que le poète entre dans son sujet avec enthousiasme. Aussi commence-t-il par la pensée qui y montait naturellement l'esprit.

Sunt quos curriculo pulverem Olympicum
Collegisse juvat, etc.

Il est vrai que ce début tient le lecteur en suspens; mais cette incertitude est piquante, sans être obscure, et c'est là le principe de la beauté dans les choses d'imagination. Cette doctrine tient aux notions les plus subtiles du goût, et à la connoissance de l'homme qui aime naturellement les choses profondes et mystérieuses. Tous les enchantemens de la vie, dont on peut dire que la poésie est l'ame, sont renfermés dans ce secret, et le grand art est de conduire l'esprit par des voies détournées et incertaines, vers un objet qui perdroit tout son charme, s'il était montré d'abord à découvert.

C'est à cette même doctrine qu'appartient un autre principe, dont la connoissance ne serait pas moins utile aux traducteurs. Lorsqu'ils rencontrent quelqu'idée forte dans un écrivain, ils sont frappés de la multitude d'images que cette idée leur présente; et ravis de ces pensées de détail, ils se font gloire d'en enrichir l'original, comme d'un embellissement de leur invention. Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils ôtent à la pensée toute sa profondeur et toute sa beauté, en privant le lecteur du plaisir de la pénétration qu'eux-mêmes ont éprouvé. Horace, comme tous les grands écrivains, est plein de ces mots qui font penser et qui renferment beaucoup de sens dans une brièveté expressive. Le traducteur n'a pas vu le mérite de cette simplicité, et, sous prétexte d'éclaircir ces mots pleins de substance, il en a énervé la précision : son erreur est

Digitized by Google

si grande qu'il s'applaudit d'avoir paraphrasé de tels endroits. *J'ai peint*, dit-il, *où Horace ne fait que réfléchir, et j'ai ajouté beaucoup de traits que peut-être il ne désavouerait pas.* Ainsi, dans l'ode XVIII^e^ du deuxième livre, qui est une pièce toute morale, lorsqu'Horace dit simplement : *Et sepulcri immemor struis domos* ; *vous bâtissez des demeures, et vous oubliez celle du tombeau*, « j'ai cru, dit le traducteur, entrer dans son esprit » en rendant sa pensée par ce tableau frappant :

» Et sans songer au gouffre immense
» Que la mort nous creuse en silence,
» Nous le couvrons de vains palais. »

Il faut être doublement aveuglé par l'amour propre pour ne pas voir que ces vers ne valent rien, et que c'est substituer une déclamation à une pensée juste et forte. Le vers original se grave dans l'esprit comme une vérité précise qu'on peut citer ; ceux du poète français, fussent-ils mieux tournés, n'auroient jamais cet honneur, parce qu'on ne cite point ce qui est emphatique. En voulant donner des leçons de goût à Horace, on s'expose à en recevoir de modestie. On est fâché de voir un écrivain, qu'on a tant de raisons d'estimer, manquer d'une qualité qui rend le talent si aimable. On admire sincèrement les beaux endroits de sa traduction, et on y reconnaît avec plaisir le feu poétique, quoiqu'il soit difficile d'y trouver quelque strophe absolument parfaite. On citera cependant la première de la troisième ode, qui est remarquable par la facilité et l'élégance.

Sic te, diva potens Cypri,
Sic fratres Helenæ, lucida sydera,
Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis, præter Iapyga,
Navis, quæ tibi creditum
Debes Virgilium! finibus Atticis
Reddas incolumem, precor,
Et serves animæ dimidium meæ.

Digitized by Google

Que Zéphyre à la douce haleine,
Que la déesse de Paphos,
Que les frères brillans d'Hélène
T'aplanissent le sein des flots;
O vaisseau qui portes Virgile,
Conserve sur l'onde mobile,
Ce saint dépôt de l'amitié.
D'Homère aux rives d'Achaïe
Conduis l'émule, et de ma vie
Sauve la plus chère moitié.

Nous louerions avec plus de plaisir encore de semblables morceaux, si l'auteur ne s'étoit pas chargé de les louer lui-même sans aucune mesure. Nous croyons répondre à la confiance dont il nous a honorés en ne lui épargnant pas des vérités fâcheuses, mais utiles. On ne lui dissimulera pas que son amour-propre révolte le lecteur, lorsqu'il se permet de dire : « Je me persuade que dans toutes » mes odes on retrouvera les images poétiques » de mon modèle; et je me flatte que, dans la » deuxième épode, on remarquera la facilité, le » naturel, et les graces de l'original. » Voilà un éloge bien complet, et qui n'a rien coûté : on sent qu'il est donné de bon cœur; il ne lui manque que d'être dans une autre bouche. On ne craindra pas de troubler la satisfaction d'un amour-propre si robuste, en priant l'auteur d'observer qu'il n'y a rien de plus foible que la deuxième strophe de cette épode dont il est si charmé.

D'un œil content, dans la prairie
Il regarde errer son troupeau;
Ou bien en chantant il marie
Sa jeune vigne au tendre ormeau.

Ce sont là des vers d'ariette, fort bons peut-être dans un opéra comique, mais fort déplacés dans une ode. Horace a rajeuni l'idée commune du mariage de la vigne, par l'expression *adultâ*, que le traducteur n'a pas remarquée.

... Aut adultâ vitium propagine
Altas maritat populos;

Digitized by Google

Aut in reductâ valle mugientium
Prospectat errantes greges.

La fin de la strophe française est encore plus défectueuse, parce qu'elle pèche contre la langue :

L'abeille enrichit sa maison
De l'or coulant qu'elle distille,
Et la brebis de sa toison.

Le dernier vers paraît obscur et incomplet, parce que le verbe en est trop éloigné. Le poète latin a prévenu cet embarras en mettant le mot propre à chaque pensée.

Aut pressa puris mella condit amphoris,
Aut tondet infirmas oves.

Le traducteur a supprimé les détails les plus pittoresques de la vie de l'homme champêtre, le foyer préparé au retour de la chasse, la rentrée du troupeau dans la bergerie, et la peinture des valets qui s'égaient autour du feu. On ne trouve chez lui aucun de ces vers qui vous mettent la campagne sous les yeux :

Sacrum vetustis extruat lignis focum,
Lassi sub adventum viri;
Claudensque textis cratibus lætum pecus,
Distenta siccet ubera;
. . . . . .
Positasque vernas, ditis examen domûs,
Circum renidentes lares!

On laisse à l'auteur à décider si ces vers ne font point partie des graces de l'original, ou si, en les supprimant, il peut se flatter de les avoir rendues toutes.

CH. D.

Digitized by Google

Les six Ages de l'Ecriture Sainte, depuis la création du Monde jusqu'à la naissance de Jésus-Christ; par M. *Belleserre*, ancien avocat. Un vol. in-12. Prix : 2 f., et 2 f. 50 c. par la poste. A Paris, chez *Migneret*, imprimeur, rue du Sépulcre, faubourg Saint-Germain, n° 28; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 42.

L'ABBÉ FLEURY regrettait, dans sa vieillesse, de n'avoir pas fait une histoire chronologique des Juifs où les matières fussent plus développées que dans le Catéchisme Historique, et ordonnées d'une manière plus régulière que dans les Mœurs des Israélites. Ce livre lui semblait nécessaire principalement pour cette classe d'hommes que leurs travaux empêchent de cultiver leur esprit, et qui, après être sortis de l'enfance, perdent de vue l'instruction religieuse, souvent trop superficielle, qu'on leur a donnée. L'illustre auteur de l'Histoire Ecclésiastique pensait aussi que, parmi les livres qu'on met entre les mains des enfans, aucun ne pouvoit leur être plus essentiel qu'un ouvrage où se trouverait le récit succinct des faits que présente le Vieux Testament. Les traditions des temps anciens, la vie pastorale que menaient les patriarches, leur vocation miraculeuse, les merveilles que Dieu exécuta si souvent en faveur du peuple qu'il avait choisi, des mœurs étrangères aux nôtres, tous ces objets si attrayans pour la jeunesse, réunis dans un cadre régulier, présentés sous un point de vue religieux, et peints avec les couleurs qui leur conviennent, semblaient à l'abbé Fleury devoir fournir le sujet d'un livre aussi agréable qu'utile. Ses regrets auraient encore été plus vifs, s'il eût pu prévoir l'époque à laquelle nous nous sommes trouvés. La dépravation des mœurs, la corruption de l'opinion, les progrès de l'impiété dont il fut témoin dans ses der-

Digitized by Google

nières années, ne lui donnaient pas probablement l'idée de ce qui devait arriver avant la fin du siècle. Il était loin de présumer qu'une philosophie désastreuse ne se contenterait pas de renverser les autels, et de répandre des flots de sang; qu'elle étendrait l'exécution de ses plans destructeurs jusque sur l'enfance qu'elle s'efforcerait d'aveugler et de corrompre. Il ne présumait pas que les pères n'auraient plus le droit d'apprendre la religion à leurs enfans, que les réunions des fidèles seraient regardées comme des conspirations, qu'un prêtre enseignant le Catéchisme encourrait la peine de mort ou du moins la déportation, et que les *Heures* seraient déclarées livre suspect. Si l'abbé Fleury eût prévu tous ces maux, combien n'aurait-il pas fait de vœux pour qu'après une époque où l'enfance fut infectée si long-temps par des doctrines pernicieuses, il y eût un livre à la portée de toutes les classes de lecteurs, qui leur présentât, sous des formes intéressantes, l'Histoire Sainte oubliée par les uns, et absolument ignorée par les autres!

M. Belleserre semble avoir eu l'idée d'exécuter cet utile projet. Son livre, écrit d'un style simple et naturel, se fait lire sans que l'auteur ait eu recours à aucun ornement ambitieux; toutes ses couleurs sont puisées dans les livres saints; il ne s'écarte jamais de son sujet, et quelques réflexions placées sans affectation servent seulement à lier les faits et à en faire sentir la moralité. M. Belleserre a senti toute l'importance de son travail; le développement qu'il donne de ses idées sur l'Histoire Sainte est d'un esprit plein de justesse. On y reconnaît le coup-d'œil observateur qui n'appartient qu'à l'expérience et à l'instruction. « A son antiquité, dit-il, et à sa certitude » au-dessus de toutes les autres, l'Histoire Sainte joint » encore l'avantage d'être la seule qui trace aux hommes » les véritables règles de conduite, et qui leur prescrit » les véritables devoirs qu'ils ont à remplir. C'est cette » histoire qui, étant le fondement de notre religion, » nous

Digitized by Google

» nous découvre notre origine, notre véritable nature et » notre véritable destination. Elle nous montre sous mille » formes sensibles les attributs de Dieu ; et en même- » temps qu'elle nous fait admirer sa puissance et sa sa- » gesse infinie, elle nous inspire tour-à-tour de justes » sentimens de crainte et d'espérance à la vue de sa jus- » tice et de sa bonté. Les récompenses ou les châtimens » attachés à la bonne ou à la mauvaise conduite du » peuple que Dieu s'était choisi, sont certainement pour » tous les hommes une leçon toujours vivante de ce qu'ils » doivent attendre eux-mêmes de leurs bonnes ou de leurs » mauvaises actions. Tous les états, toutes les conditions » trouvent ici des modèles : un David, un Josaphat, un » Ezéchias fournissent aux rois les plus excellentes ins- » tructions sur leurs devoirs, et leur apprennent qu'ils ne » doivent user de leur autorité que pour rendre leurs » sujets heureux en les rendant meilleurs. Moïse, Josué, » Néhémie peuvent être proposés à tous les magistrats et » à toutes les personnes constituées en dignité ; Abraham, » Booz, à tous les riches ; Ruth à tous les pauvres ; et » Job à tous ceux qui, par des révolutions inattendues, » voient engloutir tout-à-coup leur brillante fortune. » Enfin, pour tout dire en un mot, il n'est point d'état, » point de situation dans la vie qui ne trouve des règles » de conduite dans ce riche dépôt.

La narration de M. Belleserre a un caractère particulier ; les tournures les plus naturelles, les expressions les plus naïves sont toujours celles qu'il préfère. Peut-être désirerait-on quelquefois plus de force et de rapidité ; mais l'espèce de charme attaché à une grande simplicité, dédommage suffisamment le lecteur, et lui fait même excuser les négligences qu'il serait tenté de relever. L'auteur n'a du reste affiché aucune prétention ; il laisse aux savans la vérification scrupuleuse des dates qui n'ont pas une importance réelle pour l'objet qu'il s'est proposé ; il se borne modestement à suivre le système chronologique

Digitized by Google

le plus généralement adopté. On voit que cet ouvrage est irréprochable sous les rapports les plus essentiels. Cependant nous nous permettrons quelques observations indiquées par l'idée que nous nous étions faite du travail desiré par l'abbé Fleury.

M. Belleserre, dans l'intention de faire un livre peu étendu, a cru devoir se priver des détails que fournit l'Ecriture Sainte, soit sur les lois et les mœurs, soit sur les discours prononcés par les chefs des Israëlites. Cette combinaison donne à l'ouvrage une sorte de sécheresse, et le dépouille de l'attrait qui nous attache si puissamment aux narrations des anciens; elle a en outre l'inconvénient de supprimer des morceaux très-utiles pour l'instruction du peuple et des jeunes gens. En effet, l'antiquité profane offre-t-elle un monument de législation plus beau et plus complet que les lois de Moïse? Où trouvera-t-on des préceptes plus sublimes sur tous les devoirs de l'homme, que dans les psaumes de David et dans les prophètes? Ce n'est pas que nous eussions demandé dans cet ouvrage une analyse complète de l'Exode, du Lévitique, des Nombres et du Deutéronome, ni une multitude de psaumes, de cantiques et de prophéties; mais nous aurions desiré que l'auteur donnât une idée des principales lois de Moïse, et qu'il plaçât convenablement quelques-uns de ces passages oratoires ou poétiques qui se liaient naturellement à son histoire, et qui n'auraient pu que l'embellir. Pour les lois de Moïse, M. Belleserre aurait consulté l'excellent ouvrage de l'abbé Guénée, où ce théologien, aussi savant dans ses conjectures qu'élégant dans son style, fait le tableau le plus complet et le plus fidèle de la législation des Juifs. On pourra juger de l'utilité de cette analyse, dans l'ouvrage dont nous parlons, par les réflexions suivantes de l'abbé Guénée:

« Le législateur des Juifs est, dit-il, de tous les anciens » législateurs, le plus instruit et le plus vertueux. Quel » respect pour la Divinité! quelle soumission à ses or-

Digitized by Google

» drea ! La piété, qui fait le caractère propre de sa législation, est la règle constante de toute sa conduite. Quel » amour pour son peuple ! quel désintéressement ! quelle » douceur ! Il souffre les murmures avec patience, il » avoue ses fautes avec candeur; il voit sans se plaindre » son frère et les enfans de son frère élevés au sacerdoce; » il les met lui-même en possession de cette dignité, tandis qu'il laisse ses propres enfans confondus avec la » foule des lévites, sans espérance de pouvoir jamais s'élever plus haut. Avec tant de vertus, que de lumières ! » Orateur touchant, poète sublime, historien exact, politique profond, il réunit les plus belles connaissances » aux plus nobles talens. Veut-on apprendre l'origine du » monde, les généalogies des premiers hommes, les établissemens des anciens peuples, la naissance des arts, » etc., l'antiquité ne nous offre point de monument plus » précieux, ni plus sûr que ses écrits. »

L'abbé Guénée ajoute à ce beau portrait de Moïse, un parallèle digne d'être remarqué après les désastres dont nous avons été témoins. Il prouve que l'auteur avait prévu long-temps avant la révolution, les excès dont la philosophie moderne était capable. « La philosophie de Moïse, » dit-il, n'est point cette philosophie aride et sèche dont » la subtilité s'évapore en vains raisonnemens, et dont » les forces s'épuisent en recherches inutiles au bonheur » des hommes; cette philosophie désastreuse qui, *la* » *hache à la main*, et le bandeau sur les yeux, abat, » renverse, détruit tout, et n'élève rien; qui, dans son » délire impie, fait son dieu de la matière, ne distingue » l'homme d'avec la brute que par ses doigts, et pour le » *perfectionner*, le renvoie disputer aux animaux le gland » dans les forêts. C'est la sage philosophie de ces hommes » bienfaisans qui ont formé les sociétés, civilisé les peuples, et rendu leurs semblables heureux, en leur apprenant à se soumettre au joug des lois. »

Il paraît que M. Belleserre aurait donné un nouveau

Digitized by Google

prix à son ouvrage si, au lieu de passer rapidement sur les lois de Moïse, dont il ne parle qu'en quelques lignes, il eût donné un exposé succinct de leur objet et de leur but. On aurait aussi aimé à trouver dans cette histoire les cantiques qui furent chantés dans des circonstances importantes. Tel est celui de Moïse après le passage de la mer Rouge. Le cantique d'Ezéchias que l'on a considéré avec raison comme la plus touchante élégie qui ait été composée, devoit également trouver place lorsque l'auteur parle de la maladie de ce roi : cet admirable morceau, vanté même par les philosophes modernes, a un charme doux et mélancolique dont aucune poésie profane n'approche ; traduit comme il doit l'être, c'est-à-dire presque littéralement, il aurait produit le plus heureux effet dans le récit dont nous parlons. Il suffira d'en citer quelques fragmens pour motiver cette observation. Le prophète vient de la part de Dieu annoncer à Ezéchias qu'il guérira ; le pieux monarque élève au Seigneur ses humbles actions de grace. « Le temps qui m'étoit donné s'est enfui ; tout s'é-
» loigne de moi comme la tente du berger..... Je m'étais
» flatté d'aller jusqu'au matin ; mais Dieu, comme un
» lion, a brisé mes membres. Du matin au soir, je serai
» retranché du nombre des vivans. J'ai crié comme l'hi-
» rondelle, j'ai gémi comme la colombe, mes yeux se sont
» épuisés à force de regarder le ciel... Seigneur, m'écriais-
» je, le mal m'accable ; venez à mon secours. Que dirai-
» je maintenant que Dieu a parlé en ma faveur, et qu'il a
» fait ce qu'il a promis ? Après que mon ame a été plon-
» gée dans l'amertume, je marcherai tranquillement pen-
» dant toutes les années qui me sont accordées.. Vous avez
» fait, Seigneur, succéder la paix à ma douleur la plus
» amère, parce qu'il vous a plu de me délivrer de la
» corruption de la mort, parce que vous avez rejeté der-
» rière moi tous mes péchés. »

Rousseau a paraphrasé ce cantique ; l'ode qui commence ainsi : *J'ai vu mes tristes journées*, est considérée

Digitized by Google

comme un de ses chefs-d'œuvre ; cependant on a remarqué qu'il n'avait pas conservé à ce cantique le ton simple qui le caractérise ; en général son talent étoit plus propre à rendre les grandes pensées et les grandes images que les idées douces et mélancoliques. C'étoit encore une raison de plus pour faire entrer ce cantique dans le récit de la maladie d'Ezéchias, parce qu'un grand nombre de personnes ne le connaissent que par la paraphrase de Rousseau.

Il se trouve encore dans l'Ecriture Sainte plusieurs morceaux qui auraient pu figurer dans l'histoire de M. Belleserre. Ces passages, en suspendant quelquefois la narration, l'auraient rendue plus agréable ; et l'auteur, sans avoir besoin, comme les anciens, de recourir à des fictions pour orner ses récits, aurait trouvé dans la Bible une source féconde de beautés oratoires et poétiques. L'unique reproche que l'on puisse faire à M. Belleserre est donc d'avoir voulu trop abréger son ouvrage, qui du reste nous a paru, sous presque tous les rapports, réunir les avantages que l'on doit attendre d'un livre destiné aux enfans et aux personnes que les circonstances ont empêché de s'instruire.

P.

A L'ÉDITEUR DU MERCURE DE FRANCE.

Alençon.

J'ai lu dans le *Mercure* deux articles relatifs à Marmontel. Ils m'ont rappelé que je possédais un exemplaire des Incas, édition de Berne et Lausanne, qui appartenait à feu Mallet Dupan, l'un de vos devanciers dans la rédaction du *Mercure* : il renferme quelques notes marginales qui sont toutes de la main de Mallet Dupan, et dans lesquelles il a exprimé son opinion sur quelques parties de l'ouvrage. Vos lecteurs seront sans doute flattés de

Digitized by Google

connaître l'opinion jusqu'ici inédite, d'un contemporain et d'un collaborateur de l'auteur des Incas.

(Louis Dubois).

Chapitre IV. (*Cette première note regarde les quatre premiers chapitres de l'ouvrage*).

Comme ces quatre chapitres sont froids et sans intérêt ! Ce n'est pas ainsi que Fénélon s'introduit dans le sujet du Télémaque. Dès les premières pages on est attaché, ému.

Chap. VIII. « Montezume ordonne à l'instant que parmi » les captifs on en choisisse mille pour les immoler, p. 58. »

Voilà les antropophages que l'auteur nous peint comme des agneaux immolés par des tigres ! Et Cortès, selon lui, était un fanatique exécrable, de briser ces autels teints de sang humain ! Herrera dit que les murs du principal temple de Mexico étaient enduits de sang caillé, depuis les lambris jusqu'au plafond.

Même chap. « Montezume permit que, devant ses » yeux, on fît brûler vifs ceux des siens qui avaient puni » l'insolence *des soldats de Cortès*, pag. 62. »

Ce fait est absolument dénaturé. Les Espagnols furent massacrés sans prétexte, tandis qu'on traitait de la paix. (Voyez Antonio de Solis, tom. 1.) La vengeance qu'en tira Cortès était légitime, et ne ressembla nullement à toutes les horreurs que lui prête ici le romancier.

Même chap. « Et fondant sur les Indiens, *les Espa-* » *gnols* égorgent tout ce que la frayeur, l'épouvante et la » fuite ne dérobent pas à leurs coups, pag. 66. »

Cette fable est aussi absurde que la précédente. Ce massacre fut une suite du complot d'égorger les quatre-vingts Espagnols pendant l'absence de Cortès occupé contre Narvaès. Le romancier a tiré tous ses faits et tout son livre de LA DÉCOUVERTE DES INDES, ouvrage décrié absolument.

Digitized by Google

Chap. IX. « On crie au roi de s'éloigner. L'ennemi » l'arrête, et l'expose à nos coups, pag. 73. »

Atrocité aussi fabuleuse que les précédentes. Cortès fut très-fâché de la mort de Montezume qui lui servait d'otage, et d'otage utile à ses desseins.

Chap. X. « A mille Castillans la fortune *de Cortès* » avait joint plus de cent mille auxiliaires, pag. 76. »

Ce n'était pas la fortune, mais le despotisme des rois du Mexique. A l'arrivée de Cortès, une foule de nations opprimées, lassées du joug de ces tyrans, volèrent vers lui et lui offrirent leurs secours. Parmi eux étaient les Tlascalètes, républicains ardens, qui débattaient depuis long-temps leur liberté contre Montezume.

Même chap. « *Cortès* résolut de nous livrer l'assaut, » pag. 78. »

Voyez la note précédente. Cette conquête fut exécutée par des tyrans contre d'autres tyrans. C'est l'ordinaire, mais cet *ordinaire*-là ne prête pas aux déclamations et aux figures de rhétorique. Voilà pourquoi Marmontel n'en veut point.

Même chap. « Alors un délire stupide se saisissant » d'Orozimbo, sa langue parut se glacer... pag. 83. »

Quelle ridicule description! Un homme, dans un pareil état, aurait des convulsions et non pas de la douleur. C'est le défaut de tout l'ouvrage d'être toujours sec et froidement déclamateur.

Même chap. « Et moi, lui dit Guatimozin, suis-je sur » un lit de roses? pag. 84. »

J'ai toujours douté et douterai toujours de ce mot si fameux dont on ne trouve de trace que dans un seul historien, d'ailleurs peu croyable.

Même chap. « Au milieu d'un hameau dont les toits » embrasés fondent sur les femmes encointes.... on voit » *les Espagnols*.... se réjouir et insulter aux victimes » de leur furie, pag. 87. »

Toutes ces horreurs sont ridicules par leur exagération.

Digitized by Google

L'imagination en délire peut inventer de pareilles peintures ; mais il est extravagant de les appliquer aux Espagnols qui, quoique très-cruels et très-avides, n'en sont jamais venus aux épouvantables excès que l'auteur s'amuse à raconter. Du reste, rien ne me paraît plus sec, plus ampoulé que ce narré de la conquête du Mexique. Celui d'Antonio de Solis est infiniment plus attachant.

Chap. XI. « Au nom de Las-Casas, au nom de ce héros » de la religion et de l'humanité.... pag. 100. »

N'oublions pas que ce *héros* prétendu, si loué dans ce roman, est le premier qui ait imaginé et rédigé le plan du commerce des *esclaves-nègres*. Telle était l'espèce de son humanité. Quant à sa politique, la voici : il déclamait contre les conquérans du Pérou, en Espagne, pour obtenir le riche évêché de Chiapa où il se consola tout doucement des malheurs de l'Amérique.

Chap. XII. « Alors rompant l'hostie en trois, *Fer-* » *nand de Lucques* s'en réserve une partie, et en donnant » une à chacun de ses associés interdits et tremblans : » Ainsi, dit-il, soit partagée la dépouille des Indiens, » pag. 102. »

C'est outrager le bon sens et la vraisemblance de prêter à qui que ce soit ces horribles sottises. *Est modus in rebus.*

Même chap. « Ce ne sont pas les creux des mines, où » *ces peuples* sont enfermés vivans, que l'on doit re- » douter pour eux, pag. 106. »

Il faut être fou pour mettre dans la bouche d'un hypocrite des extravagances pareilles. Il n'est pas possible que jamais personne ait tenu et tienne un pareil langage, qui est celui de la folie et non pas du fanatisme. C'est se battre contre des moulins à vent que de faire répondre des sentences à ce débordement d'atrocités insensées qui font rire plus qu'elles ne révoltent. Mais tel est l'esprit déclamateur : il affoiblit toujours à force d'exagérer.

Digitized by Google

Chap. XII. « . . . Vous servez un Dieu ; mais ce Dieu, » c'est l'impitoyable avarice, pag. 109. »

Il y a long-temps que Montaigne et l'Auteur d'*Alzire* ont dit toute cette tirade avec moins de prétention et d'emphase, mais plus d'éloquence. Marmontel n'ajoute à ce qu'ils ont dit que les apostrophes, la fausse chaleur, etc.

Même chap. « Voilà, je crois, ce que le zèle, d'accord » avec l'humanité, conseille à des héros chrétiens, » p. 112. »

Il y a plus de soixante vers blancs de huit syllabes dans ce paragraphe (1).

Chap. XIII. « Barthélemi fut remené jusqu'au fleuve » des Lézards . . . . pag. 120. »

Cet épisode est intéressant, parce qu'il est simple, et écrit en général d'un style conforme aux choses. L'auteur est assez propre aux peintures douces.

Chap. XVII. « . . . . Ils prétendent imaginer un plus » grand mal que de vieillir, pag. 162. »

Toujours du bel esprit et des phrases académiques prononcées par des sauvages. Ce n'est pas une des moindres raisons de la fatigue de cette lecture faite de suite.

Chap. XVIII. « Ce désordre a je ne sais quoi de mer» veilleux qui agrandit l'ame et l'affermit en l'élevant, » pag. 174. »

C'est se moquer des gens que de faire tenir un pareil discours par un brigand à ses soldats. Il leur donne là une belle consolation. On dirait qu'ils sont dans cette île pour faire des observations.

Chap. XXXV, tom. 2. « . . . Pour expier le crime d'y » avoir fait germer l'or, p. 97. »

Quelle futile déclamation ! Comme si la nature était coupable de l'abus que l'on a fait de l'or !

---

(1) Le célèbre critique Clément a fait la même remarque, il y a déjà long-temps. L. D.

Digitized by Google

Chap. XXXVI. C'est là que frémissait Huascar, sous » une garde inexorable, p. 105. »

Il est singulier que pas un mot des précédens chapitres n'apprenne qu'Huascar est instruit de la délivrance d'Ataliba. Cette inadvertance de l'auteur jette de l'embarras dans le récit.

Même chap. — « Il est mort !... — Ton armée te l'ap- » porte en pleurant. Il en fut l'amour et l'exemple, p. 108. »

Ce dialogue est adroit, quoiqu'imité visiblement des *Horaces* de Corneille.

Même chap. « J'ai bu la coupe du bonheur; j'en ai épui- » sé les délices, p. 111. »

Ces vaines figures recherchées sont bien éloignées de l'expression de la douleur. L'auteur l'a bien saisie plus haut; ce qui prouve combien il a le goût peu sûr. Ce n'est pas dans ce style qu'Evandre pleure son fils dans l'*Enéide*.

Même chap. « Alors tu retrouveras ton frère tel que tu » le vois aujourd'hui, traitable, humain, sensible et juste, » p. 114. »

Le romancier s'est moqué des gens instruits en traçant ce caractère d'Ataliba, qui n'était qu'un brigand perfide et sanguinaire, assassin de son frère qu'il avait indignement trompé et dépouillé, en horreur aux Indiens, qui rendirent graces aux Espagnols de la mort de ce tyran. Est-il permis de faire ainsi, à son gré, un Titus d'un Caligula ?

Chap. XL. « Veux-tu voir mes entrailles se déchirer » d'horreur, et mon enfant épouvanté s'arracher des flancs » de sa mère? p. 139. »

C'est de ces expressions gigantesques et emphatiquement impropres que se servaient Lucain, Brébeuf, et Corneille lorsqu'il est faible. Leur exemple aurait dû corriger un académicien.

Chap. XLVII. « La mort est impassible; et au bord

Digitized by Google

» de la tombe est une digue où s'accumulent les restes des » maux de la vie, p. 228. »

Il faut renvoyer cet amphigouri du pathos le plus obscur au fatras énigmatique intitulé : *Nuits d'Young.*

SPECTACLES.

Théatre Français.

Les Templiers.

Si quelqu'un conteste le mérite de cette tragédie, personne assurément ne saurait nier son succès : elle triomphe avec éclat et de l'influence de la saison et de celle de la critique. L'accès du théâtre est aussi obstrué à la onzième représentation qu'à la première, et il n'y a de cabale qu'à la porte ; car une fois la toile levée, le recueillement est profond, et le sentiment de l'admiration unanime. Il n'y a pas de siffleurs qu'on soit obligé de mettre dehors, ni de victoire obtenue à coups de poing, comme à la deuxième représentation de *Madame de Sévigné*, où l'improbation a été comprimée avec l'énergie et les manières des forts de la Halle.

Nous avons observé, à la gloire de l'auteur, qu'il a fait une belle tragédie avec peu de matière, ce qui est le comble de la difficulté ; il faut ajouter sans amour, ce qui fut long-temps regardé comme impossible.

Il nous reste des observations nouvelles à faire sur les imitations, sur le style et sur quelques critiques, soit relatives, soit étrangères au style.

J'ai remarqué assez peu d'imitations ou de réminiscences : je n'appelle pas de ce nom l'hémistiche que je vais souligner :

Je ferai devant lui parler la vérité.

Digitized by Google

Racine a dit :

Je devrais faire ici *parler la vérité.*

Mais, comme dit très-bien Voltaire, cela ne s'appelle point imiter ou dérober ; c'est seulement parler la même langue. Il est impossible d'éviter ces ressemblances, ces rencontres. Entendre la vérité serait une expression commune, la faire parler est une tournure poétique et bien plus vive, qui personnifie la vérité. Le premier qui l'a trouvée a enrichi la langue ; il est difficile de savoir si c'est Racine ; quoiqu'il en soit, aujourd'hui elle appartient à tous, et c'est une monnaie courante dont chacun peut faire usage.

J'ai parlé, dans un autre numéro, d'un vers plus marquant, emprunté à l'auteur de *la Henriade*, et mal employé par celui des *Templiers.*

Et qui meurt pour son roi meurt toujours avec gloire,

avait dit Voltaire ; ce qui est vrai. M. Renouard substitue *innocent* à *pour son roi*, et la vérité disparaît. On dit qu'il a mis *encore* à la place de *toujours.*

Et qui meurt innocent meurt encore avec gloire.

L'exactitude ne s'y trouve point davantage.

Il a fait aussi à Crébillon un emprunt dont l'usage n'est guère meilleur.

Avide de périls, et par un triste sort,
Trouvant toujours la gloire où j'ai cherché la mort.
(Rhadamiste.)

Cette pensée est belle ; *par un triste sort*, loin d'être une cheville, ajoute à sa beauté, et prévient tout soupçon de jactance. L'imitation de M. Renouard est peut-être un peu maniérée.

Je demandai la mort ; je n'obtins que la gloire.

L'antithèse, dans Crébillon, couverte en quelque sorte par le sentiment est à peine remarquée ; ici elle est saillante, et l'on sent trop la main du poète : l'antithèse m'a paru un peu prodiguée dans cette tragédie. Au reste il

Digitized by Google

faudrait l'avoir sous les yeux pour s'assurer de la justice de ce reproche ; car c'est la fréquence et non l'emploi de cette figure qu'on peut blâmer.

Voici une imitation de Tacite que je trouve très-heureuse. L'historien, après avoir peint la corruption motonone de plusieurs générations consécutives, se résume en quatre mots. *Alia nomina, eadem vitia ;* « d'autres noms, mêmes vices. »

Dans les *Templiers :*

Ce sont d'autres soldats, c'est la même vertu.

C'est la pensée de Tacite retournée, la même tournure, la même coupe ; le mot de l'historien pourrait être rendu ainsi :

Les noms sont différens ; les vices sont les mêmes.

Il y a, pour le dire en passant, une foule de beaux vers dans Tacite ; il ne s'agit que de les en détacher : Racine en a pris beaucoup sans avoir épuisé la mine ; il en a transporté ailleurs que dans son *Britannicus*. La pensée de ces vers de *Mithridate*, si souvent cités, est de Tacite ;

Et pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés (1).

Ainsi que ces deux vers de Corneille,

Et le peuple *inégal à l'endroit* des tyrans (2),
S'il les déteste morts, les adore vivans.

On pourrait citer bien d'autres exemples du parti que nos meilleurs écrivains, poètes ou prosateurs, ont tiré de Tacite.

J'ai vu aussi quelque part une image avec laquelle le magnifique récit des Templiers, et le mot sublime qui le termine (*les chants avaient cessé*), paraît avoir de l'analogie.

C'est dans une description de tempête : on peint les débris du navire flottans sur la mer ; des malheureux dis-

(1) *Quod non potest laudari nisi peractum.*

(2) *Et vulgus eâdem pravitate insectabatur interfectum, quâ foverat viventem.*

Digitized by Google

putent un moment leur vie aux flots ; ils poussent des cris douloureux. Tout-à-coup ,

L'abyme se referme, et l'on n'entend plus rien.

Ce calme , ce silence de la mort fait frémir : cette peinture est aussi forte que l'autre ; mais la première est plus touchante : je n'en connais pas qu'on puisse lui préférer.

J'ai remarqué bien peu d'expressions impropres dans les Templiers. Je ne crois pas qu'on puisse dire que Philippe *exhalait le cri de sa colère* : exhaler signifie proprement faire évaporer. Ainsi on exhale sa douleur en plaintes ; mais la colère de Philippe ne s'évapora point ainsi.

Après la condamnation bénissons *nos périls* ; est encore une expression qui n'est pas bonne. Il y a plus que du *péril* pour ceux qui sont condamnés au feu sans appel :

Je préfère mourir à me justifier,

manque d'élégance tout au moins. Préférer ne va bien qu'avec un substantif :

Au jour de *leur malheur* je *leur* serai fidèle ,

présente un sentiment noble et un défaut d'harmonie.

Ces taches sont légères et rares , autant que j'en ai pu juger par la représentation , et l'on a cité , dans divers journaux , de très-longues tirades où l'on n'en trouve aucune qui mérite d'être relevée. Si cette tragédie n'avait pas dans un degré éminent le mérite du style , le genre en est si sévère , l'intrigue si peu compliquée , les incidens si peu multipliés, qu'il semble impossible qu'elle pût se soutenir.

Des gens d'esprit , mais dont le goût est , à mon avis , d'une sévérité outrée , ont cru voir de la manière jusque dans ce vers, qu'excepté eux , tout le monde regarde comme très-beau :

La torture interroge , et la douleur répond.

J'avoue que je n'y vois que la manière de Tacite ; de la

Digitized by Google

concision et de l'énergie; et je ne doute pas que dans Corneille il ne fût jugé unanimement admirable; tant aux yeux de la prévention, les noms mettent de différence entre les mêmes choses.

Toutes les pensées généreuses, tous les mouvemens qui enlèvent l'admiration dans cette pièce, sont rendus avec simplicité. Molay marchant au bûcher, regarde le roi, lève les yeux au ciel et lui adresse cette prière :

Grand Dieu! ne nous venge jamais.

On trouve, entr'autres, deux traits de ce genre dans Racine. Iphigénie, croyant aller à la mort, dit à Clytemnestre :

. . . . . Il me reste un frère;
Puisse-t-il être, hélas! moins funeste à sa mère!

Joas en voyant éclater l'amitié du petit Eliacin et de Zacharie l'un pour l'autre, s'écrie :

Enfans, ainsi toujours puissiez-vous être unis!

Ces vœux insinuent des craintes prophétiques qu'on sait devoir se réaliser. A cette beauté du premier ordre, se joint dans le vers de M. Raynouard, une autre qu'on peut dire encore supérieure, le sentiment héroïque d'un homme qui, condamné injustement, demande au ciel de n'être pas vengé. Il faut dire à la louange du christianisme, que lui seul inspire de telles pensées. Un des hommes les plus parfaits du paganisme, Germanicus se croyant empoisonné adressait à ses Dieux un vœu tout différent de celui du grand maître. Ce seul vers prouverait qu'on a eu tort, comme je l'ai dit précédemment, de reprocher à l'auteur de n'avoir fait agir et parler ce personnage que comme un Socrate ou un Caton.

Il y a pourtant un vers ou plutôt un hémistiche de la pièce auquel ce reproche pourrait convenir. Molay dit à ses frères : si j'étais assez malheureux pour vous conseiller une lâcheté, ne m'obéissez pas : *Je vous rends vos sermens.* Rien n'est plus beau ni plus noble; mais il ajoute : *soyez grands par vous-mêmes.* Il y a peut-être là un peu

Digitized by Google

de fausse grandeur. Peut-être ne doit-on pas dire à des moines, quoique militaires aussi, *soyez grands ;* passe pour *forts.* Je n'aime point à entendre Orosmane et Mahomet dire, (l'un) :

Trop généreux, trop grand pour m'abaisser à feindre.

(L'autre :)

Je me sens assez grand pour ne point t'abuser.

Et néanmoins grand, dans ces deux vers peut signifier puissant.

On a critiqué cette réponse magnanime du grand-maître au roi qui offrait la vie aux Templiers :

. . . . . Sire, offrez-nous l'honneur.

On a prétendu que Philippe devait répliquer : Est-il en mon pouvoir de vous offrir l'honneur ? On lui aurait très-justement répondu : « Oui, sire, en nous donnant pour juges » les tribunaux ordinaires au lieu d'un inquisiteur, vos » magistrats à la place de votre confesseur.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

(Rue de Louvois.)

Les Descendans du Menteur, par M. *Armand Charlemagne.*

ON a eu tort de dire que dans *le Menteur* de Corneille le vice reste impuni. D'abord, c'est plutôt un défaut qu'un vice qu'on peut reprocher à Dorante. Ses mensonges ne compromettent que lui, et quoique blâmables, peuvent être regardés comme de pures étourderies. D'ailleurs, il est vrai qu'il n'est pas perdu, mais il est puni ; il est écrasé sous le poids de l'humiliation quand son père, avec un ton foudroyant, lui demande s'il est gentilhomme ; et quand, désespéré de n'être pas cru lors-même qu'il

Digitized by Google

qu'il dit la vérité, et se voyant forcé d'invoquer le témoignage de Cliton, Géronte lui répond :

Tu ne meurs pas de honte
Que ton père, réduit à douter de ta foi,
Donne plus de croyance à ton valet qu'à toi.

La leçon est assez forte, et on peut dire que ce genre de peine est proportionné au délit.

M. Charlemagne n'a voulu traiter le mensonge qu'en riant. Non-seulement il ne l'a pas rendu odieux, il ne l'a pas même rendu ridicule. Deux fois il est revenu à ce sujet; car cette nouvelle pièce est le pendant de ses *Voyageurs*, lesquels usent aussi largement du privilége de ceux qui viennent de loin.

Cette dernière comédie sur-tout est une véritable débauche d'esprit. Le mensonge y est peint avec des couleurs agréables; il semble que l'objet de l'auteur ait été de le faire aimer. Il dit, et c'est son dernier mot, car ce vers termine la pièce ; il dit que :

Mentir innocemment entretient la santé.

Il ne faut donc s'attendre à trouver dans celle-ci que de l'amusement sans aucune espèce de moralité. Elle aurait pu fournir un bon article aux déclamations de l'ours de Genève contre les spectacles. Le fonds en est si mince qu'elle ne peut se sauver que par les détails qui véritablement sont très-gais. Toutes les invraisemblances y sont accumulées, et néanmoins elle amuse beaucoup, parce que le style est piquant, le dialogue rapide et léger, malgré quelques répétitions et quelques inversions un peu forcées.

Ducoudrai l'aîné, natif de Poitiers, est venu chercher fortune à Paris, et y a mangé dix mille écus pour acheter des protecteurs qui ont fort mal gagné leur argent. Ce n'était là heureusement qu'une petite partie de sa fortune. Résolu de retourner dans son pays, il veut se débarrasser de son loyer, et vendre ses meubles. Un passant vient le

Digitized by Google

voir. C'est un déterminé hableur qui se dit fils de Cagliostro. Le Poitevin le paie de la même monnaie, et se prétend fils naturel de Voltaire. Très-riche banquier, il quitte sa maison du Marais, autrefois occupée par Ninon (ce qu'il redit trop souvent), pour habiter la chaussée d'Antin, parce que

Son état le condamne à la magnificence.

Le marché des meubles est conclu pour 6,000 fr., quoique le voyageur ne puisse disposer que de cinquante louis. Ce dernier apprend que Ducoudrai a une sœur très-riche, et se flatte de l'épouser, ignorant qu'elle est mariée; il compte payer les deux mille écus avec la dot. Le frère et la sœur l'entretiennent dans son erreur et dans son espérance. L'objet de l'une est de s'amuser, celui de l'autre de se faire donner cinquante louis qui lui sont nécessaires pour se délivrer d'un créancier tenace. Mais on s'est trompé quand on l'a taxé d'escroquerie. Il est encore plus que solvable, et il n'est censé recevoir qu'un à-compte sur le prix de ses meubles. L'homme aux cinquante louis hésite long-temps, ne possédant que cette somme au monde. Mais enfin l'emprunteur suppose que son caissier est absent, qu'il a besoin de cet argent sur l'heure, et entremêle ses instances de promesses séduisantes :

Je vous donne ma sœur avec cent mille écus;
Vos cinquante louis.

L'autre les lâche enfin. Aussitôt il apprend qu'il est mystifié, que sa future est mariée, que le banquier n'a pas de banque. Au lieu de se désoler d'avoir été berné, il imagine une histoire pour prendre sa revanche. Le Poitevin et sa sœur se défient du piége; on en vient à une explication, il se trouve que le menteur en chef est le frère cadet de Ducoudrai. Ils retournent l'un et l'autre, avec leur sœur, dans leur patrie commune, et vont mentir à Poitiers, où ils espèrent apparemment trouver plus de crédulité qu'à Paris, et faire des dupes au lieu de l'être.

Erratum du dernier numéro.

Page 551, à la fin d'un vers, *détresses;* lisez *traverses.*

Digitized by Google

ANNONCES.

VII^e, VIII^e et IX^e Cahiers de la troisième année de la *Bibliothèque-physico-économique*, instructive et amusante, à l'usage des villes et des campagnes, publiée par cahiers, avec des planches, le premier de chaque mois, à commencer du premier brumaire an 11, par une société de savans, d'artistes et d'agronomes, et rédigée par C. S. Sonnini, de la société d'agriculture de la Seine, etc. — Cette Bibliothèque, qui a déjà plusieurs éditions, continue de jouir du plus grand succès, en France et chez l'étranger. — Ces trois nouveaux cahiers, de 216 pag., avec des planches, contiennent entr'autres articles intéressans et utiles: Moyen prompt et facile de réduire toute espèce d'herbes en engrais; — Procédés sur la culture des melons; — Nouvelle manière d'arroser les plantes; — Rouissage du chanvre par une nouvelle méthode; — Manière nouvelle de multiplier les arbres fruitiers et d'ornement; — Remède curatif de la maladie des bœufs, appelée météore; — Nourriture et éducation des moutons de Cachemire; — Salaison de toute espèce de poissons, avec un procédé pour les conserver long-temps; — Recette du gâteau d'orange, de Nankin; — Procédé pour décrasser les boiseries peintes à l'huile, et leur rendre leur premier éclat, ainsi qu'à toutes sortes de vieilles peintures; — Description, usage et figure des nouvelles cheminées-poêles de M. Curaudau; — Chandelle économique qui ne coule point, et a toute l'apparence de la bougie; — Moyen nouveau d'empêcher les cheminées de fumer; — Description et usage d'un méridien sonnant; — Blanchiment de gravures; — Remède éprouvé contre le cancer, par M. Dumaitz, qui s'est guéri lui-même. — Le prix de l'abonnement de cette troisième année est, comme pour chacune des deux premières, de 10 fr. pour les 12 cahiers, que l'on reçoit, mois par mois, francs de port par la poste. La lettre d'avis et l'argent doivent être affranchis et adressés à F. Buisson, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n°. 20, à Paris.

Teudimer, ou la Monarchie Espagnole, suivi de Guillaume le Conquérant; d'Agenor et Zélie, par de Gelozan drame.— D'un Essai en 13 chants sur la Fronde, et de plus eurs pièces tant en prose qu'en vers; par; Gelozan. Un vol. in-12.—Prix: 2 fr., et 2 fr. 75 c. par la poste.

A Bruxelles, chez Stapleaux, lib., rue de la Madeleine, n. 407.

L'Ecole Buissonnière, ou Georgino et Pédrillo, traduit de l'espagnol de D. Inigo Pédro Trufamille; par Jérôme Lasouche. Deux vol. in-12.—Prix: 3 fr., et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez Caillot, imp.-lib., rue du Hurepoix, quai des Augustins, n°. 17.

Ode à son excellence M. R. J. Schimmelpenninck, grand pensionnaire de la république batave; par J. Ch. J. Luce de Lancival, professeur de belles-lettres au Lycée Impérial, membre de l'Athénée des Arts, de celui des Etrangers, de la Société Philotechnique, etc., avec cette épigraphe:

Si fractus illabatur orbis,
Impâvidum ferient ruinæ!

HORAT.

Prix: 30 cent.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois*, n°. 42.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Vienne, 27 mai.

Afin de faire cesser les moindres apparences dont on pourrait abuser pour jeter de fausses inquiétudes, S. M. vient d'ordonner que les semestriers resteraient comme de coutume chez eux; que tout déplacement de troupes cesserait entièrement, et que le camp qui devait être formé en Styrie n'aurait pas lieu. Cette disposition a répandu l'allégresse dans Vienne, en y donnant une nouvelle certitude de paix.

Londres, 25 mai. Une grande partie du convoi de Terre-Neuve a été prise par une corvette et des corsaires français. La frégate *la Topaze*, a repris quelques bâtimens; mais la perte n'en est pas moins très-considérable encore. Le ministère cherche au moins à nous rassurer sur les Indes orientales. Il fait débiter que la cavalerie d'Holkar a été battue par le général Lake. L'amiral Cornwallis va reprendre le commandement de la flotte du canal. Il y a de la fermentation en Irlande, et on s'y attend à une explosion prochaine.

Lord Keith est allé reprendre le commandement des vaisseaux stationnés devant Boulogne.

M. Withbread ayant annoncé à la chambre des communes qu'il se proposoit de présenter une motion tendant à faire poursuivre juridiquement lord Melleville, le fils du noble lord a demandé, par une motion incidente, que son père fût entendu lui-même pour sa défense; ce qui a été accordé. Cette résolution de lord Melleville de comparoître personnellement, excite la plus vive curiosité.

Milan, 7 juin. Tout l'intérêt des nouvelles politiques est en ce moment concentré dans l'Italie. C'est cette partie de l'Europe qui fixe tous les regards. Le sénat et le peuple de Gênes ayant voté la réunion de ce petit état à la France, des députations de l'un et de l'autre, le Doge à leur tête, sont venus le 4 juin apporter ce vœu aux pieds de S. M. I. et R.; elle a répondu au discours du Doge:

« M. le doge, et MM. les députés du sénat et du peuple de Gênes,

» Les circonstances et votre vœu m'ont plusieurs fois appelé depuis dix ans à intervenir dans vos affaires intéri-

Digitized by Google

eures. J'y ai constamment porté la paix et cherché à faire prospérer les idées libérales qui seules auroient pu donner à votre gouvernement cette splendeur qu'il avoit il y a plusieurs siècles. Mais je n'ai pas tardé moi-même à me convaincre de l'impossibilité ou vous étiez, seuls, de rien faire qui fût digne de vos pères. Tout a changé : les nouveaux principes de la législation des mers que les Anglais ont adoptés, et obligé la plus grande partie de l'Europe à reconnoître ; le droit de blocus qu'ils peuvent étendre aux places non bloquées, et même à des côtes entières et à des rivières, qui n'est autre chose que le droit d'anéantir à leur volonté le commerce des peuples ; les ravages toujours croissans des Barbaresques, toutes ces circonstances ne vous offroient qu'un isolement dans votre indépendance. La postérité me saura gré de ce que j'ai voulu rendre libres les mers, et obliger les Barbaresques à ne point faire la guerre aux pavillons foibles, mais à vivre chez eux en agriculteurs et en honnêtes gens. Je n'étois animé que par l'intérêt et la dignité de l'homme. Au traité d'Amiens, l'Angleterre s'est refusée à coopérer à ces idées libérales. Depuis, une grande puissance du continent y a montré tout autant d'éloignement. Seul, pour soutenir ces légitimes principes, il eût fallu avoir recours aux armes, mais je n'ai le droit de verser le sang de mes peuples que pour des intérêts qui leur sont propres.

» Dès le moment où l'Europe ne put obtenir de l'Angleterre que le droit de blocus fut restreint aux places vraiment bloquées, dès le moment que le pavillon des foibles fut sans défense et livré à la piraterie des Barbaresques, il n'y eut plus d'indépendance maritime ; et dès-lors, les gens sages prévirent ce qui arrive aujourd'hui. Où il n'existe pas d'indépendance maritime pour un peuple commerçant, naît le besoin de se réunir sous un plus puissant pavillon. Je réaliserai votre vœu : je vous réunirai à mon grand peuple. Ce sera pour moi un nouveau moyen de rendre plus efficace la protection que j'ai toujours aimé à vous accorder. Mon peuple vous accueillera avec plaisir. Il sait que dans toutes les circonstances, vous avez assisté ses armées avec amitié, et les avez soutenues de tous vos moyens et toutes vos forces. Il trouve d'ailleurs chez vous des ports et un accroissement de puissance maritime qui lui est nécessaire pour soutenir ses légitimes droits contre l'oppresseur des mers. Vous trouverez dans votre union avec mon peuple un continent, vous qui n'avez qu'une marine

Digitized by Google

et des ports. Vous y trouverez un pavillon que, quelles que soient les prétentions de mes ennemis, je maintiendrai sur toutes les mers de l'univers, constamment libre d'insultes et de visites, et affranchi du droit de blocus, que je ne reconnoîtrai jamais que pour les places véritablement bloquées par terre comme par mer. Vous vous y trouverez enfin absolument à l'abri de ce honteux esclavage dont je souffre malgré moi l'existence envers les puissances plus foibles, mais dont je saurai toujours garantir mes sujets. Votre peuple trouvera dans l'estime que j'ai toujours eue pour lui, et dans ces sentimens de père que je lui porterai désormais, la garantie que tout ce qui peut contribuer à son bonheur sera fait.

» M. le doge, et MM. les députés du sénat et du peuple Gênes, retournez dans votre patrie : sous peu de temps je m'y rendrai; et là, je scellerai l'union que mon peuple et vous contracterez. Ces barrières qui vous séparent du continent seront levées pour l'intérêt commun, et les choses se trouveront placées dans leur état naturel. Les signatures de tous vos citoyens apposées au bas du vœu que vous me présentez, répondent à toutes les objections que je pourrois me faire : elles constituent le seul droit que je reconnoisse comme légitime. En le faisant respecter, je ne ferai qu'exécuter la garantie de votre indépendance que je vous ai promise. »

Le 7 juin s'est ouverte solennellement la séance du corps législatif du royaume d'Italie, en présence de S. M. assise sur son trône, ayant à sa droite, deux degrés plus bas que le trône, le prince Eugène sur une chaise. Le secrétaire-d'état y a lu les statuts du royaume. Le titre VIII porte création de l'*Ordre de la couronne de fer*. Il sera composé de 300 chevaliers, 100 commandeurs 20 dignitaires. Les Rois d'Italie seront grands-maîtres de l'ordre. Néanmoins l'Empereur et Roi Napoléon, en sa qualité de fondateur, en conservera, sa vie durant, le titre et les fonctions, dont ils ne jouiront qu'après lui. Deux cents places de chevaliers, vingt-cinq de commandeurs, et cinq de dignitaires, sont affectées spécialement pour la première formation, aux officiers et soldats français qui ont pris une part glorieuse aux batailles dont le succès a le plus contribué à la fondation du royaume.

La lecture des statuts étant achevée, le grand-maître a invité Mgr. le prince Eugène à prêter son serment en qualité de vice-roi. S. A. S., après avoir fait une profonde

Digitized by Google

révérence à S. M., a été se mettre à genoux près de la crédence qui avoit été placée à la gauche du trône, et la main levée sur le livre des Evangiles, elle a prononcé le serment suivant :

« Je jure d'être fidèle à la constitution et d'obéir au roi, » de cesser mes fonctions à l'heure même où j'en recevrai » l'ordre du roi, et de remettre aussitôt l'autorité qui m'est » confiée à celui qui sera délégué par lui. »

Après le serment prêté par M. le prince Eugène, S. M. a prononcé en langue italienne le discours dont la traduction suit :

« Messieurs du corps législatif,

» Je me suis fait rendre un compte détaillé de toutes les parties de l'administration. J'ai introduit dans ses diverses branches la même simplicité qu'avec le secours de la consulte et de la censure, j'ai portée dans la révision des constitutions de Lyon. Ce qui est bon, ce qui est beau, est toujours le résultat d'un système simple et uniforme. J'ai supprimé la double organisation des administrations départementales et des administrations de préfecture, parce que j'ai pensé qu'en faisant reposer uniquement l'administration sur les préfets, on obtiendroit non-seulement une économie d'un million dans les dépenses, mais encore une plus grande rapidité dans la marche des affaires. Si j'ai placé auprès des préfets un conseil pour le contentieux, c'est afin de me conformer à ce principe qui veut que l'administration soit le fait d'un seul, et que la décision des objets litigieux soit le fait de plusieurs.

» Les statuts dont vous venez d'entendre la lecture étendent à mes peuples d'Italie le bienfait du Code à la rédaction duquel j'ai moi même présidé. J'ai ordonné à mon conseil de préparer une organisation de l'ordre judiciaire qui rende aux tribunaux l'éclat et la considération qu'il est dans mon intention de leur donner. Je ne pouvois approuver qu'un préteur seul fût appelé à prononcer sur la fortune des citoyens, et que des juges cachés aux regards du public décidassent en secret, non-seulement de leurs intérêts, mais encore de leur vie. Dans l'organisation qui vous sera présentée, mon conseil s'étudiera à faire jouir mes peuples de tous les avantages qui résultent des tribunaux collectifs, d'une procédure publique et d'une défense contradictoire. C'est pour leur assurer une justice plus évidemment éclairée, que j'ai établi que les juges qui prononceront un jugement soient aussi ceux qui auront présidé aux débats : je

Digitized by Google

n'ai pas cru que les circonstances dans lesquelles se trouve l'Italie me permissent de penser à l'établissement des jurés ; mais les juges doivent prononcer comme les jurés, d'après leur seule conviction, et sans se livrer à ce système des semi-preuves qui compromet bien plus souvent l'innocence, qu'il ne sert à découvrir le crime. La règle la plus sûre d'un juge qui a présidé aux débats, c'est la conviction de sa conscience.

» Jai veillé moi-même à l'établissement de formes régulières et conservatrices dans les finances de l'état, et j'espère que mes peuples se trouveront bien de l'ordre que j'ai ordonné à mes ministres des finances et du trésor public, de mettre dans les comptes qui seront publiés. J'ai consenti que la dette publique portât le nom de *Monte-Napoléon*, afin de donner une garantie de plus de fidélité aux engagemens qui la constituent et une vigueur nouvelle au crédit.

» L'instruction publique cessera d'être départementale, et j'ai fixé les bases pour lui donner l'ensemble, l'uniformité et la direction qui doit avoir tant d'influence sur les mœurs et les habitudes de la génération naissante.

» J'ai jugé qu'il convenoit dès cette année de mettre plus d'égalité dans la répartition des dépenses départementales, et de venir au secours de ceux de mes départemens, tels que le Mincio et le Bas-Pô, qui se trouvent accablés par la nécessité de se défendre contre les ravages des eaux.

» Les finances sont dans la situation la plus prospère, et tous les paiemens sont au courant. Mon peuple d'Italie est, de tous les peuples de l'Europe, le moins chargé d'impositions. Il ne supportera point de nouvelles charges ; et s'il est fait des changemens à quelque contribution, si l'enregistrement est établi dans le projet de budjet d'après un tarif modéré, c'est afin de pouvoir diminuer des impositions plus onéreuses : le cadastre est rempli d'imperfections qui se manifestent tous les jours. Je vaincrai, pour y porter remède, les obstacles qu'oppose à de telles opérations beaucoup moins la nature des choses que l'intérêt particulier ; je n'espère cependant point arriver à des résultats tels qu'ils fassent éviter l'inconvénient d'élever une imposition jusqu'au terme qu'elle peut atteindre.

» J'ai pris des mesures pour redonner au clergé une dotation convenable, dont il étoit en partie dépourvu depuis dix ans ; et si j'ai fait quelques réunions de couvens, j'ai voulu conserver, et mon intention est de protéger ceux

Digitized by Google

qui se vouent à des services d'utilité publique, ou qui, placés dans les campagnes, se trouvent dans des lieux et dans des circonstances où ils suppléent au clergé séculier. J'ai en même temps pourvu à ce que les évêques eussent le moyen d'être utiles aux pauvres; et je n'attends, pour m'occuper du sort des curés, que les renseignemens que j'ai ordonné de recueillir promptement sur leur situation véritable: je sais que beaucoup d'entr'eux, sur-tout dans les montagnes, sont dans unepénurie que j'ai le plus pressant desir de faire cesser.

» Indépendamment de la route du Simplon, qui sera achevée cette année, et à laquelle 4000 ouvriers, dans la seule partie qui traverse le royaume d'Italie, travaillent en ce moment, j'ai ordonné de commencer le port de Volano, et que des travaux si importans soient entrepris sans retard et poursuivis avec activité.

» Je n'ai négligé aucun des objets sur lesquels mon espérience en administration pouvoit être utile à mes peuples d'Italie. Avant de repasser les monts, je parcourrai une partie des départemens pour connoître de plus près leurs besoins.

» Je laisserai dépositaire de mon antorité ce jeune prince que j'ai élevé dès son enfance, et qui sera animé de mon esprit. J'ai d'ailleurs pris des mesurés pour diriger moi-même les affaires les plus importantes de l'état.

» Des orateurs de mon conseil vous présenteront un projet de loi pour accorder à mon chancelier, garde-des-sceaux, Melzy, pendant quatre ans dépositaire de mon autorité comme vice-président, un domaine qui, restant dans sa famille, atteste à ses descendans la satisfaction que j'ai eue de ses services.

» Je crois avoir donné de nouvelles preuves de ma constante résolution de remplir envers mes peuples d'Italie tout ce qu'ils attendent de moi. J'espère qu'à leur tour ils voudront occuper la place que je leur destine dans ma pensée; et ils n'y parviendront qu'en se persuadant bien que la force des armes est le principal soutien des états.

» Il est temps enfin que cette jeunesse qui vit dans l'oisiveté des grandes villes, cesse de craindre les fatigues et les dangers de la guerre, et qu'elle se mette en état de faire respecter la patrie, si elle veut que la patrie soit respectable.

» Messieurs du corps législatif, rivalisez de zèle avec mon conseil d'état, et par ce concours de volontés vers

Digitized by Google

l'unique but de la prospérité publique, donnez à mon représentant l'appui qu'il doit recevoir de vous.

» Le gouvernement britannique ayant accueilli par une réponse évasive les propositions que je lui ai faites, et le roi d'Angleterre les ayant aussitôt rendues publiques en insultant mes peuples dans son parlement, j'ai vu considérablement s'affoiblir les espérances que j'avois conçues du rétablissement de la paix. Cependant les escadres françaises ont depuis obtenu des succès auxquels je n'attache de l'importance que parce qu'ils doivent convaincre davantage mes ennemis de l'inutilité d'une guerre qui ne leur offre rien à gagner et tout à perdre. Les divisions de la flottille et les frégates construites aux frais des finances de mon royaume d'Italie, et qui font aujourd hui partie des armées françaises, ont rendu d'utiles services dans plusieurs circonstances. Je conserve l'espoir que la paix du continent ne sera pas troublée, et toutefois je me trouve en position de ne redouter aucune des chances de la guerre: je serai au milieu de vous au moment même où ma présence deviendroit nécessaire au salut de mon royaume d'Italie. »

PARIS.

S. M. a envoyé la grande décoration de la légion d'honneur à l'électeur de Bavière; à M. le baron de Montgelas, ministre des affaires étrangères; à M. le comte de Moravvitsky, second ministre d'état; au général Deroy, inspecteur militaire et commandant en chef dans la Basse-Bavière et le Haut-Palatinat; à M. le comte Preysing, chambellan et conseiller intime; et à M. le comte Toërring, chambellan et conseiller d'état.

— S. A. S. l'électeur de Bavière a envoyé l'ordre de Saint-Hubert, à S. M. l'Empereur, à S. A. I. le prince Eugène; à M. Barbé-Marbois, ministre du trésor public; à MM. les maréchaux Massena, Jourdan et Soult, et à M. de Caulaincourt, grand-écuyer.

— S. M. a envoyé le grand cordon de la légion d'honneur au prince régent de Portugal, et à MM. le duc d'Alafoens, maréchal-général des armées, du conseil de S. A. R., conseiller-d'état grand-croix de l'ordre du Christ, grand-maître de la maison du roi, etc. etc.; le duc Cadaval, lieutenant-général du conseil de S. A. R., et grand-croix de l'ordre du Christ, etc. etc.; le comte de Villaverde,

Digitized by Google

premier ministre, etc. etc.; le marquis de Bellas, grand-chancelier, capitaine des gardes, et grand-croix de l'ordre de Saint-Jacques, etc.; d'Aranjo, du conseil de S. A. R., et son ministre et secrétaire d'état pour les affaires étrangères, etc. etc.; de Lima, ambassadeur extraordinaire pour féliciter S. M. I. à l'occasion de son couronnement, etc. etc.

— S. A. R. le prince régent de Portugal a envoyé les décorations de l'ordre du Christ à S. M. l'Empereur; à M. Gaudin, ministre des finances; à MM. les maréchaux Bessieres, Lannes, Mortier, Ney, Davoust, et à M. de Ségur, grand-maître des cérémonies.

— L'Empereur et Roi a en ce moment auprès de lui quatre de ses ministres français, le ministre de la guerre, celui des relations extérieures, celui de l'intérieur, celui des finances, et en outre M. le secrétaire d'état ayant titre et rang de ministre. Il paroît qu'ils accompagneront S. M. à Gênes.

L'Empereur ne cesse de s'occuper des grands intérêts de ses deux états avec un zèle aussi ardent, avec une activité aussi infatigable que s'il était présent dans chacun d'eux. De près comme de loin il en est pour ainsi dire l'ame et la providence; il n'est aucune partie de la haute administration qui ne lui soit soumise, comme lorsqu'il est à Paris ou à Saint-Cloud. Il règle tout, il ordonne tout; il reçoit par des courriers partant tous les jours la correspondance, les travaux de ceux de ses ministres que la nature de leurs attributions a retenus ici: il reçoit de la même manière les délibérations du conseil d'état, et les réexpédie par les mêmes voies après les avoir examinées et approuvées avec cette force d'attention, avec ce coup-d'œil du génie qu'il porte jusques sur les moindres détails.

Le profonde tranquillité dont la capitale et l'Empire entier ont constamment joui, en l'absence de leur auguste souverain, sont la plus belle réponse aux fables dont les gazettes anglaises essaient quelquefois de bercer leurs crédules lecteurs, et attestent que l'édifice élevé avec tant de sagesse par la main de l'Empereur, repose désormais sur des bases aussi inébranlables que les plus vieilles monarchies de l'Europe.

— Un décret impérial, du 14 prairial, porte en substance:

Le Code Napoléon sera publié dans les ci-devant états de Parme, de Plaisance et de Guastalla, en la forme qui

Digitized by Google

y est actuellement usitée, et dans les dix jours, à compter de la date du présent décret. Toutes les dispositions dudit Code seront exécutoires, à compter du 1^er^ juillet prochain..... A compter de la même époque, les droits de juridiction et les droits féodaux connus sous les dénominations de passages, péages, pêches, banalités de moulins, de fours, d'usines pour les fromages, droits d'auberge et de boucherie, droits de patronage et honorifiques dans les églises, et généralement tous droits et prestations ou redevances à raison de la féodalité, seront supprimés, sans pouvoir rien exiger, soit pour amortissement, soit pour droits échus, sauf l'exception portée en l'article suivant. Sont exceptées, seulement les redevances ou prestation annuelles en argent, volaillles, grains ou autres denrées de cette nature, lesquelles continueront à être payées comme simples rentes rachetables à la volonté du débiteur, sans qu'il puisse résulter aucun droit ni privilége de leur origine féodale. A compter du jour où ledit Code sera exécutoire, les statuts généraux ou locaux, les loix romaines, les ordonnances, les édits, les pragmatiques, les décrets et toutes autres loix ou réglemens généraux ou particuliers, cesseront d'avoir force de loi dans les matières qui font l'objet des dispositions dudit Code.

— Les journaux de Hollande contiennent une lettre de Madère qui annonce que les flottes combinées de France et d'Espagne ont enlevé aux Anglais un convoi de 100 voiles qui alloit aux Indes.

— Les lettres de Gênes, du 4 juin, annoncent que M. Jérôme Bonaparte, commandant la frégate *la Pomone* et deux bricks, croise devant cette rade. *La Pomone* est un très-beau bâtiment construit dans le port de Gênes. Le capitaine Ganteaume, commandant la corvette *le Mohawke*, et le brick *la Tactique*, ont pris et envoyé à Toulon un chebec de huit canons, et ayant soixante hommes d'équipage.

— On voit sur nos quais et sur les boulevards une caricature, très-bien exécutée, qui représente les ministres anglais, *une bourse à la main*, offrant à genoux leur argent aux puissances de l'Europe.

— C'est dommage qu'Elleviou et Martin soient au moment de leur départ, car ils font assaut de travail : Elleviou joue dans *les Deux Educations*, et paraîtra dans la reprise du *Tableau parlant* ; Martin répète une pièce nouvelle et fait remettre en même-temps *Dom-Quichotte*, où il jouera Crispin.

Digitized by Google

TABLE

Du quatrième trimestre de la cinquième année du MERCURE DE FRANCE.

TOME VINGTIÈME.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

IMITATION d'Horace : *Quò, quò, scelesti ruitis*, etc. . . page 3
Le Repas champêtre, *Id.*
A M. Delabergerie, sur son Poëme des Géorgiques Françaises, 5
Péristère, 49
Quo me Bacche rapis tui plenum, 51
Les Combinaisons d'Isabelle, ou l'Arithmétique digitale, 53
Epître aux jeunes gens, sur les devoirs et les dangers de leur âge, 97
Ode sur l'Hiver : *Vides ut altâ*, etc. 145
Le Départ du Croisé (romance), 195
Le jeu des Pieds (conte), 194
Traduction de la XVII^e^ élégie de Properce : *Hæc certè deserta loca*, etc. 195
Hylas enlevé par les Nymphes, et Hercule abandonné par les Argonautes, 241, 289
La jeune Fille et la Naïade (fable), 246
La Bonne Femme (conte), 247
Le Printemps (traduction de Métastase), 337
Traduction du Pseaume CI, 385
Réflexions faites aux Quinze-Vingts, 433
L'ennemi du luxe (conte), 434
Ode à la Religion, 481

Digitized by Google

Traduction de la 2e élégie du IVe livre de Tibulle, 484
Ode à Napoléon, Empereur des Français, composé sous son consulat, 529
Invocation du Camoens aux nymphes du Tage, 577
Elégie, 578
Le vrai Bonheur (imitation de Martial), ibid.
Le Vœu d'Agathe rétracté, 579

Extraits et comptes rendus d'Ouvrages.

Le Paradis perdu de Milton, traduit en vers français, par J. Delille, 7
Le Pseautier en français, traduction nouvelle, par M. de La Harpe, 17
Tulikan, fils de Gengiskan, ou l'Asie consolée, 27
Philosophie du dix-huitième siècle, par J. F. La Harpe, 55
Pomponius Mela, traduit en vers français, par C. P. Fradin, 69
Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain, par Gibbon, abrégée et réduite par Adam; traduite de l'anglais par P. C. Briand, 105, 197, 297, 389
Histoire du bourg de Spa, et de ses fontaines, etc.; par M. de Villenfagne, 113
Histoire de Gil-Blas de Santillane (édition stéréotype d'Herhan), 149
Examen critique des anciens Historiens d'Alexandre-le-Grand, 161
Œuvres de Mathurin Régnier (édition stéréotype d'Herhan), 207
Voyages d'Antenor, en Grèce et en Asie (septième édit.), 216
Œuvres philosophiques, historiques et littéraires de d'Alembert, 249, 341, 437
Les Georgiques de Virgile, traduites en vers français, par M. A. Cournand, 263
Œuvres de La Fontaine (édition stéréotype d'Herhan), 307
Nouveau Dictionnaire historique, par L. M. Chaudon, et F. A. Delandine (huitième édition), 315
Examen oratoire des Eglogues de Virgile; par C. G. Genisset, 351
Œuvres de François-Joachim de Pierre, cardinal de Bernis (édition stéréotype), 401
The Beauties of the Spectator, 449
Sophie d'Arlon, ou les Aventures d'une actrice, 460

Digitized by Google

Oraisons choisies de Cicéron, traduction nouvelle, par M. Bousquet, 487
Distiques de Caton, suivis des Quatrains de Pibrac, 498
Essais de poésie et d'éloquence, par J. P. G. Viennet, 504
Régence du duc d'Orléans, ouvrage postume de Marmontel, 535
Morceaux choisis des meilleurs poètes français, 546
Traduction des Odes d'Horace en vers français, 581
Les six Ages des l'Ecriture Sainte, depuis la création du Monde jusqu'à la naissance de Jésus-Christ; par M. Belleserre, 591

VARIÉTÉS.

Pensées et Réflexions sur divers sujets, 37, 83, 129, 274, 326
Suite des observations de Métastase sur les tragédies et et comédies des Grecs, 39, 130, 272
Lettre aux Rédacteurs, 79
Caractère de lord Bolingbroke, par Clesterfield (traduit de l'anglais), 86
Caractère du duc de Bedford, *idem*, 229
Caractère du même, par Junius, *idem*, 230
Troisième lettre à M. Fiévée, sur quelques ouvrages de Marmontel, 120
Arts industriels, 271
Lettre à l'Editeur du Mercure de France, 597

SPECTACLES.

Académie impériale de musique.

Esther et l'Oratorio de Saül, 231

Théâtre Français.

Début de M. Michelot dans Britannicus et les Fausses Infidélités, 131
L'Homme à sentimens, ou le Tartufe de Mœurs, 177
Les Templiers, 419, 466, 513, 603
Madame de Sévigné, comédie en 3 actes et en prose, 537

Théâtre de l'Opéra-Comique.

Forbin et Delville, ou le Vaisseau amiral, 136
Delia et Verdikan, 369
La Ruse inutile, 519

BIBL. UNIV. GENT
Digitized by Google

Théâtre de l'Impératrice.

Le Projet singulier, 88
L'Espoir de la Faveur, 182
Le Curieux impertinent, 277
Reprise de Fanfan et Colas, 327
Le Faux Valet de chambre, 427
Le Portrait du Duc, 473
Les Descendans du Menteur, 608

Théâtre du Vaudeville.

La Bonne Marie, 4
Thomas Muller, ou les effets de la Faveur, 182
Arlequin Tyran domestique, 187
Le Bon Ménage, 279
L'Athénée des Femmes, 371
La Parisienne à Madrid, 474
Colombine dans la Tour de l'Est, 562

Nouvelles diverses, 45, 93, 141, 190, 237, 284, 333, 374, 429, 478, 524, 565, 612.

Paris, 45, 95, 143, 191, 240, 288, 335, 375, 431, 478, 526, 576, 618.

Fin de la table.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google